NOUVEAU

JOURNAL ASIATIQUE.

TOME XVI.

ON SOUSCRIT :

A la librairie orientale de Mme Ve DONDEY-DUPRÉ, imprimeur-libraire, libraire des Sociétés asiatiques de Londres et de Calcutta, rue Vivienne, n° 2.

NOUVEAU JOURNAL ASIATIQUE,

OU

RECUEIL DE MÉMOIRES,

D'EXTRAITS ET DE NOTICES

RELATIFS A L'HISTOIRE, A LA PHILOSOPHIE, AUX LANGUES
ET A LA LITTÉRATURE DES PEUPLES ORIENTAUX;

RÉDIGÉ PAR MM.

BIANCHI, BORÉ, BROSSET, BURNOUF, CAUSSIN DE PERCEVAL, DUBEUX,
D'ECKSTEIN, GARCIN DE TASSY, GRANGERET DE LAGRANGE,
HAMMER, HASE, JACQUET, AM. JAUBERT,
STAN. JULIEN, KLAPROTH, S. MUNK, ÉT. QUATREMÈRE,
REINAUD, GUILLAUME DE SCHLEGEL, SILVESTRE DE SACY, STAHL,
ET AUTRES SAVANTS FRANÇAIS ET ÉTRANGERS,

ET PUBLIÉ PAR LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE.

TOME XVI.

PARIS.

IMPRIMÉ PAR AUTORISATION DE M. LE GARDE DES SCEAUX
A L'IMPRIMERIE ROYALE.

M DCCC XXXV.

First reprinting, 1965, Johnson Reprint Corporation
Printed in the United States of America

NOUVEAU

JOURNAL ASIATIQUE.

JUILLET 1835.

MODE

D'expression symbolique des nombres employé par les Indiens, les Tibétains et les Javanais.

Un des signes évidents de l'intérêt qui s'attache chaque jour de plus en plus à l'étude des langues et des sciences de l'Inde, ainsi que des heureux succès qui suivent les efforts des savants européens, c'est que les pandits les plus instruits ne restent déjà plus étrangers aux publications de textes et de mémoires relatifs à cette étude qui se font, soit en Angleterre, soit dans l'Europe continentale. Des brahmanes instruits ont formé, dans plusieurs parties de l'Inde, des sociétés littéraires liées à la Société asiatique de Londres par un sentiment de haute estime autant que par la communauté de direction scientifique. D'autres ont enrichi de dissertations et de notices les *transactions* des sociétés littéraires fondées dans l'Inde par les Anglais. Un savant pandit, ancien professeur au collége

Saint-Georges, vient récemment de traduire en anglais, et de publier, sous les auspices du Comité des traductions orientales de Londres, une importante partie du Çilpaçâstra.

M. A. W. de Schlegel avait expliqué, dans une longue note ajoutée à ses Réflexions sur l'étude des langues asiatiques, une particularité curieuse de la technologie astronomique des Indiens. Cette note attira particulièrement l'attention du pandit chargé de professer l'astronomie au collége sanscrit de Calcutta; il reconnut qu'on pouvait en Europe sentir le besoin de nouveaux éclaircissements sur ce sujet, et il s'empressa de fournir ceux qui lui paraissaient nécessaires. Son travail, remis à l'éditeur du Journal asiatique de Calcutta, M. J. Prinsep, permit à M. Csoma de Körös de reconnaître que le procédé de notation des nombres employé par les astronomes tibétains ne différait pas réellement de celui des astronomes indiens, auxquels ils avaient emprunté leur technologie. M. J. Prinsep reçut de M. Csoma des notes curieuses sur ce sujet et les réunit dans un même article à la notice de M. Schlegel[1] et à la liste des mots symboliques rédigée par le pandit indien[2]. Je reproduis ici ce double

[1] Comme le livre de M. de Schlegel est dans toutes les mains, je me suis dispensé de réimprimer sa notice.

[2] J'ai ajouté à cette liste rédigée sans doute à la hâte, celle des mots symboliques qui y sont omis et les synonymes des mots déjà cités, que j'ai trouvés dans les textes astronomiques. Ce supplément m'a été en très-grande partie fourni par un fragment manuscrit du Soûryasiddhânta, que M. E. Burnouf m'a obligeamment communiqué; le titre du chapitre le plus étendu de ce fragment est

travail, en y ajoutant des détails étendus sur la table du *tchandrasangkala* des Javanais, publiée par S. St. Raffles ; ces observations prouveront que le *tchandrasangkala* n'est autre chose que la méthode indienne introduite à Java avec les sciences brâhmaniques, et peut-être faussée dans quelques-unes de ses applications. M. J. Prinsep, dans une courte introduction, excuse Colebrooke, Davis et Bentley de n'avoir donné, dans leurs mémoires relatifs au système astronomique indien, aucune explication sur des détails dont ils avaient une connaissance parfaite, mais qui leur paraissaient, comme moyens, d'une importance bien inférieure à celle des résultats de leurs études sur le fond même de la question ; il eût pu ajouter que W. Jones,

celui-ci : *Iti çrîbhagavatsoûryânçapourouchamayâsourasamvâdê çrîsoûryasiddhântê spachtâdhikârah*. Je consigne ici, seulement pour ne pas la perdre, une observation que m'a donné lieu de faire un passage de ce fragment ; il est ainsi conçu : *Sârddhâni chaṭsahasrâṇi yôdjanâni vivasvataḥ* ६४००. Les chiffres joints au nombre écrit nous apprennent que le mot *ardha* (demi), placé en rapport d'annexion devant un nombre quelconque, signifie, *plus la moitié (de l'unité, quel que soit son ordre, qui le suit immédiatement)* c'est-à-dire dans la syntaxe numérale de la langue sanscrite, plus la moitié de l'unité de l'ordre le plus élevé, cet ordre ouvrant nécessairement l'énumération ; ainsi le nombre exprimé plus haut se résout en cette analyse : six mille, plus la moitié de mille = cinq cents. Or il est remarquable que cet idiotisme soit passé dans le malay et se conserve encore dans l'usage vulgaire de cette langue, avec cette légère modification, que la moitié de l'unité est retranchée au lieu d'être ajoutée ; ainsi تڠه تيک ڤوله (littéralement moitié trente) signifie vingt-cinq, etc. — J'ai noté d'un astérisque les mots symboliques de la liste tibétaine et de la liste javanaise qui ne se retrouvent pas dans la nomenclature sanscrite, leur prototype. — E. J.

dans son mémoire sur l'Antiquité du zodiaque indien, avait cité un exemple de ces applications arithmétiques des noms de certains objets dont il n'y a qu'un nombre défini[1], et qu'il avait ajouté à cet exemple quelques explications destinées à faire mieux connaître ce singulier procédé; mais W. Jones n'en avait parlé, comme de beaucoup d'autres choses, que transitoirement et comme pour ne pas paraître ignorer le sujet; aussi la note de M. de Schlegel conserve-t-elle toute son utilité; plusieurs de ses ingénieuses observations peuvent servir à faire apprécier les avantages et les inconvénients de la notation symbolique des nombres.

Quant au but que s'est proposé l'inventeur de cette méthode, il est facile à reconnaître: ce n'est pas seulement, comme le dit ingénieusement W. Jones, d'enchaîner la mémoire au moyen d'une mesure régulière; c'est surtout de prévenir, par une espèce de contrôle perpétuel, l'altération des chiffres, altération si facile et si grave dans un système de numération où les chiffres ne tiennent leur valeur que de leur position; c'est de caser toutes ces expressions de nombres dans l'espace mesuré d'un vers, en sorte que le mètre fournisse un moyen presque toujours sûr de reconnaître le plus léger dérangement dans la série des nombres. Ce sont là les principaux avantages de cette méthode : il faut peut-être encore y joindre celui de ne pas interrompre, par une énumération en prose ou par des lignes de chiffres pour ainsi dire pla-

[1] *Asiatic Researches*, tom. II. Les quatre vers cités par W. Jones sont reproduits plus bas.

cées en dehors du texte, les poëmes où sont énoncées les règles auxquelles ils s'appliquent; car les traités d'astronomie et de mathématiques sont, dans l'Inde, presque toujours rédigés en vers. Les inconvénients ne sont certainement pas en proportion avec ces avantages : ils existent cependant, et il convient de les faire connaître, pour qu'ils ne deviennent pas une occasion d'erreurs. M. de Schlegel a déjà observé que ces applications étaient souvent conventionnelles : plusieurs des mots employés à dénombrer peuvent recevoir plusieurs valeurs numérales en même temps que plusieurs sens; il a cité particulièrement le mot *rasa*, qui vaut *six* dans l'acception de *goût*, *huit* dans l'acception littéraire de *sentiment*, *quatre* dans le sens d'*eau*, et *un* dans celui de *terre* (*rasâ*) (la dernière voyelle étant fondue dans une crâse). Le mot *samoudra*, qui peut varier de *quatre* à *sept*, a fourni le sujet d'une observation au pandit du collége sanscrit. Le mot *graha* peut répondre également, selon les astronomes tibétains, aux nombres *sept* et *neuf*; ils attribuent encore au mot *diç*, *plage céleste*, la double valeur de *six* et de *dix*; la valeur de *huit* ne lui conviendrait pas moins. Les difficultés peuvent augmenter si l'une de ces expressions numérales est un mot composé, et que les deux termes de ce composé aient, isolés, des sens auxquels puissent s'appliquer certains nombres : or il ne serait pas difficile de rassembler des exemples de pareils composés; je n'en citerai qu'un seul : *bhoûmidhara* ou *bhoûdhara* (montagne), a la valeur de *sept*; mais que l'on sépare les éléments du

composé et que l'on y cherche les expressions de deux nombres, on aura *soixante et onze*, si l'on interprète *dhara* dans le sens de *montagne*; *quatre-vingt-un*, si on le prend pour le nom d'un des huit *Vasou*; *onze*, si la contexture du composé général permet de lire *dharâ* (la terre); on arriverait enfin à un autre nombre, si l'on entendait *dharâ* des vaisseaux du corps[1]. Il paraît d'ailleurs bien entendu que les expressions arithmétiques ne peuvent jamais s'associer en un composé au nombre qu'elles sont destinées à représenter, et que *saptaparvata*, par exemple, signifie, non pas *les sept montagnes* (*sept*), mais *sept* plus *montagne* (*soixante et dix-sept*). Il est probable qu'on évite aussi l'emploi des mots composés dans lesquels entrent des noms de nombre, parce qu'il pourrait, dans quelques cas, présenter les mêmes inconvénients. La difficulté serait en effet insoluble s'il était permis de substituer à certaines *expressions numérales* des synonymes périphrastiques dans la composition desquels entreraient un ou plusieurs nombres, tels, par exemple, que *tchatouhchachṭi* (*soixante-quatre*), l'un des noms du *Rigvéda*, qu'on divise ordinairement en autant de parties. Nous ignorons d'ailleurs à quelles conditions sont admis certains mots cités dans les listes, pour quels motifs paraissent ex-

[1] La confusion serait plus grande encore si les mots monosyllabiques, presque tous inusités, mais auxquels les lexiques attribuent un grand nombre de sens, étaient employés à des usages arithmétiques par les savants indiens. Les noms de nombres prennent quelquefois le suffixe *ka* (*tchatouchka*), auquel il ne faut attribuer aucune valeur.

clues quelques expressions auxquelles il semble que viennent s'attacher d'eux-mêmes des nombres définis, tels, par exemple, que *ôm* impliquant l'idée de *trois*, *siddhi* celle de *huit*, *kanyâ* celle de *cinq*, *douhkha* celle de *trois*, *varcha* celle de *neuf*, *dvîpa* et *varna* celle de *quatre* ou de *sept*; il semble aussi que tous les mètres doivent être également admis pour le nombre de leurs pieds. Nous connaissons donc la règle; les exceptions nous sont encore inconnues.

Il y a une observation plus importante à faire sur les inductions que l'on peut tirer de quelques unes de ces *expressions numérales* en particulier, et du choix de ces expressions en général. Il est remarquable que toutes sont prises dans un ordre d'idées qui se rapporte à l'âge de l'Inde que l'on peut nommer mythologique, c'est-à-dire à une époque où se préparaient et se réunissaient déjà en un seul corps les éléments de cette nouvelle forme religieuse qui se révèle dans les Pourâna, de cette mythologie allégorique qui confond toutes choses dans un syncrétisme souvent ingénieux, mais souvent irraisonnable. Il n'y a pas, dans ces tables, un seul rapport des nombres aux idées qui soit antérieur à ce système, relativement moderne; les écoles philosophiques y sont évidemment désignées et témoignent de la postériorité de cette méthode de notation à l'égard des Oupanichad; les saisons y sont au nombre de six, tandis que les Véda n'en comptent que trois; c'est à la version la plus moderne de la légende de *Marout* (sa division en quarante-neuf parties) qu'il est fait allusion; les Véda y repré-

[illegible]

... Véda ... [illegible]

... [illegible] ... moyen âge ... [illegible]

... les Hindous ne ... [illegible] ... astronomique ... à ... [illegible] ... scientifiques ... la littérature ... des temps moyens.

... que le *tchandrasangkala* des Javanais ... le même principe que la méthode in-

dienne, ou plutôt était la même méthode appliquée à une autre langue : les tables que j'ai jointes aux deux listes déjà mentionnées justifieront cette opinion. J'ai rétabli le véritable sens de tous les mots kawi, qui avaient été pour S. Raffles le sujet d'étranges méprises; j'ai indiqué en note ceux que je n'avais pu reconnaître sous leur forme altérée. Le mot *tchandrasangkala,* que Raffles traduit par ces mots dépourvus de sens, *reflections of royal times,* signifie, si je ne me trompe, *noms de nombres dont le premier est tchandra.* Ce procédé de notation numérale a d'autant plus d'importance à Java qu'il paraît servir à exprimer les dates sur les monuments et sur les monnaies : on le croit du moins communément; mais il faut avouer que les exemples cités par S. Raffles, dans son Histoire de Java, sont à peu près inexplicables, et que les anciennes médailles javanaises présentent des figures si grossières qu'il est souvent difficile d'y attacher un sens précis; et d'ailleurs quelle confiance peut-on avoir dans les explications que donnent aujourd'hui les Javanais de pareilles dates exprimées en mots kawi, quand il est reconnu qu'ils ne possèdent plus même les premières notions de cette langue? Une date paraît avoir été écrite avec les figures des objets au lieu de leurs noms, au bas d'une inscription kawi reproduite dans l'ouvrage de S. Raffles[1], inscription dont les caractères d'ailleurs affectent des formes étranges. La première de ces figures, à droite, ainsi que la troisième, représentent peut-être la cuisse d'un quadru-

[1] Inscription gravée sur un rocher à Soukou.

pède, la seconde très-probablement un serpent, et la quatrième une tête d'animal : aucune interprétation de ces figures ne me paraît d'ailleurs pouvoir produire un nombre raisonnable.

Pour ne rien omettre de ce qui concerne la notation cryptographique des nombres dans l'Inde, j'ai placé à la suite de ce travail la traduction d'un savant mémoire de feu M. Whish sur quelques autres méthodes peu connues. A ces méthodes on peut encore ajouter le procédé selon lequel on cote les pages des manuscrits dans une grande partie de l'Inde, et qui présente, dans l'emploi des consonnes et des voyelles de l'alphabet sanscrit, une grande ressemblance avec la méthode suivie dans l'Aryabhattîya. E. J.

Le pandit professant l'astronomie au collége sanscrit a mis à ma disposition les moyens de publier un catalogue des principaux termes employés avec une valeur numérale dans le Soûryasiddhânta, l'Aryasiddhânta, le Bhâsvatî et les autres ouvrages astronomiques indiens, dont le nombre est considérable. Il ne semble pas nécessaire d'offrir une autre explication de ces termes qu'une simple traduction, puisque dans la plupart des cas le motif de leur application à cet usage se présente naturellement à l'esprit de toutes les personnes qui sont familiarisées avec les systèmes métaphysiques et mythologiques des Indiens. La seule expression de ce catalogue sur laquelle il reste quelque doute est समुद्र *samoudra*, océan, qui peut re-

présenter les nombre *quatre* et *sept;* mais elle est invariablement employée avec la première de ces deux valeurs dans le Soûryasiddhânta et dans les meilleures autorités.

La manière d'exprimer un nombre supérieur à *neuf*, c'est de placer les termes, comme des chiffres, à la suite l'un de l'autre, en commençant par le chiffre le plus bas, c'est-à-dire par le premier chiffre à droite, comme le démontre l'exemple cité par le professeur Schlegel. Comme les termes qui représentent les unités du premier ordre ont un grand nombre de synonymes, entre lesquels on peut choisir ceux qui s'accordent le mieux avec le mètre du *çlôka* que l'on écrit, on peut former un nombre infini de composés, qui deviennent autant d'obstacles pour le lecteur qui ignore les moyens de surmonter cette nouvelle difficulté. Quelques nombres supérieurs à *neuf* ont cependant été exprimés par des termes simples dérivés des noms de Çiva, des signes du zodiaque, des jours d'une demi-lunaison, du nombre des dents de l'espèce humaine, et d'autres analogies semblables, qui peuvent être aisément retenues par la mémoire.

Ces différentes expressions des nombres sont réunies dans la table suivante; on y a omis la plupart de leurs synonymes, pour ne pas allonger cette notice outre mesure.

० ou 0.

ख *kha*, le vide; अनन्त *ananta*, l'espace; आकाश *âkâça*, l'éther, etc[1].

१ ou 1.

पृथ्वी *prĭthvî*, la terre, et ses synonymes[2]

चन्द्र *tchandra*, la lune, et ses synonymes[3].

रूप *roûpa*, forme, etc.

२ ou 2.

पक्ष *pakcha* ail moitié d'un mois lunaire.

नेत्र *netra*, yeux ses synonymes[4].

भुज *bhoudja*, br , et ses synonymes[5].

यम *yama*, couple[6]

अश्विन् *açvin*, les deux fils de Soûrya.

छद *tchhada*, uâcl ire, aile.

३ ou 3.

वन्हि *vahni*, e , et ses synonymes.

राम *râma* (les trois divinités de ce nom sont *Râmatchandra*, *Balarâma* et *Paraçourâma*).

[1] Il faut ajouter à ces mots गगण *gagana*, ciel; भुवस् *bhouvas*, atmosphère; अन्तरीक्ष *antarîkcha* ou *antarikcha*, atmosphère; विन्दु *vindou*, goutte (probablement la figure même du zéro.) — E. J.

[2] *Bhoûmi*, *bhoû*, *kou*, *etc.*

[3] *Tchandramas*, *indou*, *himânçou*, *etc.*

[4] *Nayana*, *tchakchous*, *akchi*, *etc.*

[5] *Bâhou*, *dôs*, *etc.*

[6] L'auteur de la table ajoute : *ou bien le Dieu du Naraka* (enfer); ce sens est ici impossible, puisque *yama* doit représenter le nombre *deux*. — E. J.

पिनाकनयन *pinâkanayana,* un des noms de *Çiva*[1].

गुण *gouṇa,* qualité (les trois qualités, la bonté, la passion et l'obscurité).

४ ou 4.

वेद *vêda,* et ses synonymes (les quatre *vêdas*).

अब्धि *abdhi,* océan, et ses synonymes[2].

कृत *krita,* le premier des quatre âges du monde.

युग *youga,* âge du monde.

जल *djala,* eau, et ses synonymes (dans le sens d'*océan*)[3].

५ ou 5.

वाण *vâṇa,* flèche, et ses synonymes[4].

प्राण *prâṇa,* souffle (les cinq souffles qui entretiennent la vie).

६ ou 6.

अङ्ग *anga,* membre (la tête, les deux bras, les deux pieds et le corps[5].

रस *rasa,* saveur (les six saveurs).

राग *râga,* mode musical (les six modes musicaux des Indiens).

[1] *Çiva* est vraisemblablement rapporté au nombre *trois,* parce qu'on le représente ordinairement avec trois yeux, dont un au milieu du front (*trilôtchana*). Comme il est également rapporté au nombre *onze,* sous sa forme de *Roudra,* il serait important de savoir quels sont ceux de ses noms qui désignent chacun de ces nombres. — E. J.

[2] *Samoudra, sindhou, etc.*

[3] *Vâri, nîra, etc.*

[4] Par allusion aux cinq flèches ornées de fleurs dont est armé *Kâma.* — E. J.

[5] Ou peut-être les six *anga* des védas; ce sens n'est d'ailleurs qu'une application du précédent. — E. J.

ऋतु *ritou*, saison (les six saisons, suivant la division des Indiens).

तर्क *tarka*, un des *çâstra* (les six *çâstra*)[1].

अरि *ari*, l'ennemi (les six dangers ou tentations).

७ ou 7.

मुनि *mouni*, solitaire, sage, et ses synonymes[2].

स्वर *svara*, voyelle (les six voyelles)[3].

नग *naga*, montagne, et ses synonymes[4].

अश्व *açva*, cheval (le cheval à sept têtes de Soûrya).

समुद्र *samoudra*, océan (les sept mers qui environnent les continents)[5].

८ ou 8.

वसु *vasou*, les huit demi-dieux de ce nom.

गज *gadja*, éléphant, et ses synonymes (les huit éléphants qui soutiennent les huit *diça* ou points cardinaux).

नाग *nâga*, serpent (les huit espèces de serpents).

मङ्गल *mangala*, bonheur, bonne fortune[6].

[1] Le sens propre de *çâstra* est celui de *livre contenant l'exposition des doctrines d'une des six écoles philosophiques;* le *tarka* représente le système *nyâya*, et la partie est prise pour le tout. Voy. le mot *gana* dans la liste du *tchandrasangkala* javanais. — E. J.

[2] *Richi*, dans le sens de *saptarchi*, *mahârchi*, *etc.*

[3] Le mot *six* n'est probablement qu'une erreur typographique. Les sept voyelles doivent être sans aucun doute *ă*, *ĭ*, *ŭ*, *ri*, *lri*, *ê*, *ô*, c'est-à-dire la série des voyelles, moins les diphthongues et les voyelles longues qui ont une brève correspondante. — E. J.

[4] *Parvata*, *atchala*, etc.

[5] N'est employé avec cette valeur que dans les *grantha* de l'Inde méridionale.

[6] Les huit bonheurs de la vie sont, suivant quelques auteurs, la nourriture, le vêtement, les parfums, les fleurs, l'arec et le bétel,

९ ou 9.

अङ्क *anka*, chiffre (les neuf unités, 1-9).

छिद्र *tchhidra*, ouverture (les neuf orifices du corps).

ग्रह *graha*, planète (les sept planètes et les deux nœuds lunaires).

१० ou 10.

दिशा *diçâ*, région céleste, division de l'espace, et ses synonymes (les huit points cardinaux, avec le zénith et le nadir). Ce nombre et tous ceux qui sont composés de deux chiffres peuvent s'exprimer par des composés formés des expressions simples du zéro et des neuf unités du premier ordre, tels que खभू खचन्द्र (*vide-terre, vide-lune*), signifiant 10. Ainsi qu'on l'a remarqué ci-dessus, quelques nombres supérieurs à dix ont aussi leur expression propre et non complexe.

११ ou 11.

ईश *îça*, un des noms de Roudra ou Çiva (et ses onze autres noms).

१२ ou 12.

सूर्य *soûrya*, le soleil (à cause de ses douze dénominations annuelles).

चक्र *tchakra*, roue, cercle (le zodiaque).

१३ ou 13.

विश्व *viçva*, l'univers (les quatorze *bhouvana*, desquels on retranche le *vaïkounta* ou ciel de Vichnou. — Voyez *bhouvana*).

une femme affectueuse, des troupes de chanteurs et de musiciens, une couche semée de fleurs. Voyez la note sur le mot *manggala* de la liste javanaise. — E. J.

काम *káma*, l'amour, le *svámin* ou maître du treizième *tithi* ou jour lunaire).

१४ ou 14.

भुवन *bhouvana*, le monde ou univers (les sept cieux supérieurs et les sept cieux inférieurs).

इन्द्र *indra*, le dieu Indra (renouvelé à quatorze époques ou *manvantara*).

मनु *manou*, les quatorze *manou* ou demiurges.

१५ ou 15.

तिथि *tithi*, jour lunaire (quinze dans la moitié d'un mois lunaire).

अहन् *ahan*, jour (par la même analogie).

१६ ou 16.

कला *kalá*, un seizième du diamètre de la lune.

अष्टि *achti*[1], mètre consistant en quatre hémistiches de seize syllabes chacun.

नृप *nripa*, roi, et ses synonymes (par allusion à l'histoire des seize *rádjan* du Mahâbhârata).

१७ ou 17.

अत्यष्टि *atyachti*, stance composée de quatre hémistiches de dix-sept syllabes chacun.

१८ ou 18.

धृति *dhriti*, stance composée de quatre hémistiches de dix-huit syllabes chacun.

[1] Ce mot et *atyachti* qui lui est analogue sont incorrectement écrits dans l'original. Wilson donne *achṭi* au lieu de *achti*. — E. J.

१९ ou 19.

अतिधृति *atidhriti*, stance composée de quatre hémistiches de dix-neuf syllabes chacun.

२० ou 20.

नख *nakha*, ongle (dix aux mains, dix aux pieds).

२१ ou 21.

स्वर्ग *svarga*, ciel (les vingt et un cieux).

२२ ou 22.

जाति *djâti*, race, famille, tribu[1].

२४ ou 24.

जिन *djina* (les vingt-quatre *djina* de la religion bouddhique)[2].

[1] Ce nombre est sans doute moins généralement admis que ceux qui ont été précédemment cités; car on compte ordinairement vingt-quatre *gôtra*; or les *gôtra* brahmaniques ne paraissent pas différer des *djâti*. — E. J.

[2] Quels que soient les rapports de la religion des Djainas et de la religion Bouddhique, il n'est pas encore permis d'attribuer, comme le fait l'auteur, à l'une d'elles les noms qui appartiennent à l'autre. Le mot *djina* me présente l'occasion d'exposer une conjecture qui peut rendre compte d'une erreur systématique des textes bouddhiques palis, tibétains, mongols et mandchous; on sait que ces textes interprètent ou traduisent le mot *arhat* (vénérable), l'un des titres honorifiques des Bouddhas, par les mots *celui qui a vaincu les ennemis* (*arînam hattâ araham* dans une glose palie); ce jeu de mots, convenu entre tant de peuples et qui doit être antérieur à la dispersion des écritures bouddhiques, me paraît avoir été trouvé pour expliquer le titre de *vainqueur* donné aux Bouddhas; ce titre n'est pas exprimé par le mot जिन *djina*, mais par son synonyme विजयिन् *vidjayin* qui se lit dans le Dictionnaire bouddhique pentaglotte. Il faut d'ailleurs observer que l'explica-

२५ ou 25.

तत्त्व *tattva*, essence (les vingt-cinq essences; les cinq éléments quintuples).

tion de *arhat* par *arihan* est simplement une étymologie philosophique et religieuse de la même valeur et probablement de la même antiquité que les étymologies brahmaniques de *çarîra*, de *pouroucha*, *etc.*, mais qu'elle n'affecte en rien le véritable sens du premier mot, qui reste celui de *vénérable, digne de respect*. Le jeu de mots aura été d'autant mieux reçu que le mot *ari*, ennemi, a en sanscrit le sens religieux de *tentations, d'obstacles à la libération suprême*, et que particulièrement dans le sens bouddhique *vaincre le monde** signifie *atteindre le môkcha*. Les *Djina* ont comme les Bouddhas le titre de *arhat*; on ne remarquera pas sans quelque surprise que les Djainas ont aussi joué sur ce mot : on trouve, il est vrai, cette explication très-grammaticale dans un fragment du commentaire de Hêmatchandra cité par M. Wilson (*Asiat. Research.* tom. XVII, pag. 249) :

सुरेन्द्रादिकृतपूजामर्हत्यर्हन् । जयति रागद्वेषमोहानिति जिनः

mais on trouve aussi dans le rituel des Djainas les invocations suivantes en langue prakrite ou *arddhamâgadhi* :

नमो अरिहन्तानं । नमो सिद्धानं । नमो अर्यानं

On lit encore dans le Prabôdhatchandrôdaya (édition Brockhaus, pag. 46) cette invocation, placée dans la bouche d'un *Digambara* :

णमो अलिहन्ताणं णमो अलिहन्ताणं

Cette étymologie de *arhat*** rappelle celle de *richi*, que les Brahmanes dérivent du radical *rich*, tuer. — E. J.

* La même figure est employée dans l'Apocalypse (II, 11, et XXI, 7), où le véritable fidèle est nommé ὁ νικῶν.

** C'est ce mot que les Tamouls ont transcrit sous la forme méconnaissable *Arouken*; la secte des *Samaner*, qui adore les *Arouker*, est, dans leur opinion, différente des *Balter* ou bouddhistes. Il ne s'est guère conservé dans la langue tamoule d'autre trace du bouddhisme que les mots *arouken* et *ponnen* (homme d'or), qui sont synonymes.

२६ ou 26.

उत्कृति *outkriti*, stance composée de quatre hémistiches de vingt-six syllabes chacun.

२७ ou 27.

भ *bha* ou नक्षत्र *nakchatra*, constellation (les vingt-sept mansions lunaires).

३२ ou 32.

दन्त *danta*, dent (nombre des dents de l'espèce humaine).

३३ ou 33.

देव *déva*, dieu (par allusion aux trente-trois millions de dieux, ou, suivant une autre explication, à trente-trois dieux, savoir onze *roudra*, douze *soûrya*, huit *vasou* et deux *viçvadéva*).

४९ ou 49.

तान *tâna*, ton (les sept octaves de sept notes chacune).

वायु *vâyou*, vent (les sept *vâyou* partagés chacun en sept subdivisions).

En examinant les traductions et les extraits manuscrits qu'a faits M. Csoma des ouvrages tibétains déposés dans la bibliothèque de la Société, mon attention fut attirée sur un passage de la Vie de Çâkya, où l'auteur tibétain mentionne l'époque de la mort de Bouddha suivant un grand nombre d'autorités différentes. C'est dans le même système de notation numérale qu'est écrit ce passage; le texte tibétain imprimé porte les dates exprimées en *mots numéraux* dans le corps de la ligne, et en chiffres au-dessus de la ligne.

Ce système, destiné sans doute à prévenir les altérations de chiffres, donne en effet la même garantie contre ce danger que l'usage européen d'écrire les valeurs, les sommes et les dates tout au long dans les actes publics. Pour éclaircir ce sujet, M. Csoma dressa aussitôt une liste de ces *noms numéraux,* et il devint dès lors évident que les termes symboliques employés par les auteurs tibétains étaient, comme l'ensemble de leur littérature, en grande partie, sinon entièrement, dérivés d'une source sanscrite. Je suis heureux de saisir cette occasion de publier le catalogue des *noms numéraux* dressé par cet infatigable savant, en les accompagnant des expressions sanscrites correspondantes, pour faciliter la comparaison des termes employés à cet usage par les deux langues.

NOMS SYMBOLIQUES TIBÉTAINS EMPLOYÉS AVEC LA VALEUR DE NOMBRES.

On trouve dans le Tibet quelques ouvrages d'astronomie et d'astrologie qui n'ont pas été compris dans les collections du Kah-gyour et du Stan-gyour. Le plus célèbre de ces ouvrages est le Baidoûrya kárpo, composé par *s,Dé-srid Sangs-r,gyas r,Gya-m,ts'ho* (སྡེ་ སྲིད་ སངས་ རྒྱས་ རྒྱ་ མཚོ), régent ou vice-roi de *Lhassa,* dans la dernière moitié du XVII[e] siècle de notre ère. Dans tous ces ouvrages les *noms symboliques* (གྲངས་ བརྡ *grangs br,da,* signes numériques) remplacent les chiffres pour tous

les calculs arithmétiques et astronomiques. Ainsi l'on trouve + ལག, pour + 2; — མེ, pour — 3; × ཆུ, pour × 4; ÷ སོ, pour — 32.

Cette expression particulière des nombres a été empruntée à l'Inde par les Tibétains. Il y a encore, en tibétain, quelques autres termes synonymes qui peuvent servir à exprimer les nombres cités dans la liste suivante; mais ceux que j'ai mentionnés sont les seuls qui soient d'un usage général. Quoique les neuf unités du premier ordre eussent pu suffire, avec le zéro, à exprimer les nombres les plus élevés, on emploie néanmoins quelques expressions qui ont à elles seules la valeur des nombres 10, 11, 12, 13, 14, 15, 16, 18, 24, 25, 27 et 32.

Lorsque le pandit dicte à un auditeur, en noms symboliques, un nombre à écrire en chiffres, il commence l'opération par la droite, en remontant à gauche. Ainsi, s'il prononce ཉི་མ (12), མཁའ (0), མཚོ (4), l'auditeur écrit 4012, etc. Cette méthode est la même que celle qui est observée dans les *çâstra* indiens; il est donc inutile de l'expliquer plus longuement.

Les *noms numéraux* ont été donnés dans le catalogue suivant en caractères originaux, avec leur interprétation en regard; les noms analogues sanscrits qui

les accompagnent ne sont pas empruntés aux livres tibétains (à peu d'exceptions près), mais à d'autres sources [1].

༡ ou 1.

* གཟུགས [2], *gzougs*, corps; S. *çarîra*.

ཟླ *zla*, lune; S. *tchandra*.

* འོད་དཀར, *hot-thar*, lumière blanche, lune; S. *çvêtarôtchis*.

* བསེ་རུ *bse-rou*, rhinocéros; S. *gaṇḍaka* [3].

༢ ou 2.

ལག *lag*, main; S. *bhoudja*, *hasta*, *pâṇi*.

མིག *mig*, œil; S. *nêtra*, *tchakchous*.

ཟུང་ཕྱོགས *zoung-phyogs* ou simplement *zoung*, aile, côté, moitié, paire, couple; S. *tchhada*, *paktcha*.

[1] J'ai reproduit exactement l'orthographe observée par M. Csoma de Kőrös dans la transcription des mots tibétains; je ferai observer seulement qu'il a négligé de désigner par un signe spécial les lettres qui ne doivent pas être prononcées. — E. J.

[2] Les articles པ པོ བ བོ མ མོ (*pa*, *po*, *ba*, *bo*, *ma*, *mo*) n'ont pas été joints aux radicaux, parce que les *noms numéraux* se présentent le plus souvent sous cette forme absolue.

[3] On comprend facilement que le rhinocéros doit l'honneur de représenter le nombre un à l'opinion vulgairement admise que son mufle est armé d'une corne unique. — E. J.

འཁྲིག *hkhrig*, ou བགྲོད *bgrod*, gémeaux, copulation[1].

༣ ou 3.

* འཇིག་རྟེན *hdjig-rten*, le monde; S. *lôka*.

ཡོན་ཏན *yon-tan*, qualité; S. *gouṇa*.

མེ *mé*, feu; S. *agni* ou *anala*.

* རྩེ *rtsé*, cime, sommet; S. *agra*[2].

༤ ou 4.

མཚོ *mtsho*, mer, lac; S. *samoudra*

ཆུ *tchou*, eau; S. *djala* ou *vâri*.

* རྐང *rkang*, pied; S. *pâda*[3].

* རིག་བྱེད *rig-byed*, un des quatre védas; S. *véda*.

[1] Il est à craindre que les Tibétains n'aient confondu les deux mots sanscrits *mithouna*, couple, gémeaux, et *maïthouna*, copulation, dérivé du précédent. — E. J.

[2] *Agra* signifie peut-être ici *angle*, les trois angles d'un triangle. — E. J.

[3] Le mot *pâda* est passé dans l'usage vulgaire de la langue avec un sens analogue, celui de *quart*; aussi nomme-t-on *pâda* l'hémistiche d'un distique. De *pâda* dérivent deux autres mots fréquemment employés par les jurisconsultes indiens, *pâdin*, l'héritier qui a droit à un quart de la succession, et *pâdina*, le quart de la succession qui lui est dévolu. — E. J.

༥ ou 5.

འབྱུང *hbyoung*, élément; S. *bhoûta*.

* དབང *dvang*, organe des sens; S. *indriya*.

མདའ *mdah*, flèche; S. *vâṇa* ou *bâṇa*.

* ཕུང *phoung*, faisceaux des agrégats constitutifs du corps et de l'âme; S. *skandha* [1].

༦ ou 6.

མཚམས *mtshams*, les six points cardinaux (le nord l'est, le sud, l'ouest; le zénith et le nadir); S. *diçâ* [2].

རོ། བྲོ་བ *ro*, *bro-va*, goût, saveur; S. *rasa*.

དུས *dous*, temps, saison; . S. *samaya* [3].

[1] Ces *skandha* sont énoncés et expliqués avec une netteté remarquable dans le savant mémoire de M. Colebrooke sur les sectes hétérodoxes indiennes (Transactions de la Société asiatique de Londres, tom. I, pag. 561). Ce mot symbolique est à peu près le seul de cette liste qui appartienne en propre à la doctrine bouddhique. — E. J.

[2] Comparez ce mot avec ses analogues en sanscrit, sous le nombre 10, et en javanais, sous le nombre 4. — E. J.

[3] Ce système de notation numérale porte une empreinte si profonde du brahmanisme, que les Védas y sont maintenues dans la possession de leur valeur numérale, et que les saisons y sont comptées suivant la division brahmanique de l'année en six *ritou*, tandis que les Bouddhistes de l'Inde ne connaissent que trois de ces *ritou* ou saisons. Cette division n'est pas d'ailleurs particulière à leur système religieux; ils n'avaient fait, comme en beaucoup d'autres circonstances, que conserver d'anciennes traditions consacrées par l'autorité des Védas. — E. J.

༧ ou 7.

ཐུབ་པ *thoub-pa,* un sage; S. *mouni.*

དྲང་སྲོང *drang-srong,* solitaire; S. *richi.*

རི *ri,* montagne; S. *parvata*

རེས་གཟའ *res-gzah,* planète de premier ordre[1]; S. *graha.*

༨ ou 8.

ཀླུ *klou,* serpent, hydre; S. *nâga.*

* སྦྲུལ *sbroul,* serpent; S. *sarpa.*

* གདེངས་ཅན *gdengs-tchan,* serpent à chaperon.

* ལྟོ་འགྲོ *lto-hgro,* rampant sur le ventre; S. *ouraga.*

ནོར *nor* ou ནོར་ལྷ *nor-lha,* richesse, les huit dieux de la richesse; S. *vasou, vasoudêva*[2].

[1] *A special or chief planet.* Il est probable qu'il s'agit simplement ici des planètes nommées *graha* en sanscrit et rangées dans le catalogue indien sous le nombre *neuf,* parce que les deux nœuds lunaires y sont souvent compris. — E. J.

[2] Les Tibétains ont traduit le mot *vasou* dans son sens ordinaire; il est cependant bien douteux que son sens mythologique en soit une application; il est bien plus probable qu'il dérive du radical *vas,* au même degré que l'autre sens, et qu'il est synonyme de *vâsin, habitants* (*des plages célestes*), ou bien encore qu'il signifie simplement *bons, excellents.* — E. J.

སྲེད་པ *sred-pa*, affection, passion [1].

༩ ou 9.

* རྩ *rtsa*, racine (ou veine); S. *moûla*.

* གཏེར *gter*, trésor; S. *kôcha*.

གཟའ *gzah*, planète; S. *graha* [2].

བུ་ག *bou-ga*, ouverture; S. *tchhidra*.

* སྲིན་པོ *srin-po*, démon, esprit; S. *râkchasa* [3].

༡༠ ou 10.

ཕྱོགས *phyogs*, plage céleste, point; S. *diç* (les dix points cardinaux et intercardinaux, y compris le zénith et le nadir) [4].

[1] J'ignore si ce mot est un synonyme inexact du sanscrit *mangala*, qui a la même valeur numérale. — E. J.

[2] Voyez le mot *res-gzah* sous le nombre *sept*. — E. J.

[3] Il est à peine permis de douter que le mot *râkchasa* ne soit en rapport avec le mot *kôcha* cité plus haut, qui a la même valeur numérale; mais il est difficile d'accorder cette valeur même avec les légendes brahmaniques qui ne mentionnent que huit trésors de *Kouvêra* personnifiés sous les noms de *padma*, *mahâpadma*, *çankha*, *makara*, *katchtchhapa*, *moukounda*, *nanda*, *nîla* et *kharba*. Il se peut que *Kouvêra*, lui-même *râkchasa*, ait aussi un trésor sous sa garde, et qu'il ait été ajouté aux huit *gardiens*, qui sont ses manifestations secondaires, de même que *Roudra* a été ajouté aux dix *roudra*, et *Aditya* aux douze *âditya*. — E. J.

[4] Voyez le mot *mtshams* sous le nombre *six*. — E. J.

༡༡ ou 11.

* འཕྲོག་བྱེད་ *hphrog-byed*, qui prend de force; S. *Hara* pour *Çiva*.

* དྲག་པོ་ *drag-po*, brave, furieux; S. *Roudra* [1].

* བདེ་འབྱུང་ *bde-hbyoung*, source de bonheur; S. *Çambhou*, autre nom de *Çiva*.

༡༢ ou 12.

ཉི་མ་ *ñi-ma*, soleil; S. *soûrya*, *arka*, *bhânou*.

ཁྱིམ་ *khyim*, mansion du soleil dans le zodiaque; S. *griha* (les douze signes zodiacaux).

༡༣ ou 13.

འདོད་པ་ *hdod-pa*, concupiscence, désir, amour; S. *kâma* [2].

* སྨྱོས་བྱེད་ ou སྨྱོས་བྱེད་ *myos byed*, ce qui enivre, concupiscence, désir, amour; S. *Madana*, *Kâmadêva*.

༡༤ ou 14.

* ཡིད་ *yid*, l'intellect (*mind*); S. *manas* [3].

[1] Il me paraît plus probable que le mot sanscrit, représenté par ce mot tibétain, est *bhaîrava*, une des épithètes les plus ordinaires de *Çiva*. — E. J.

[2] Le dernier de ces sens est le seul qui ait ici son application.

[3] L'introduction de ce mot dans le nombre de ceux qui ont une

མ་ནུ *ma-nou*, l'intellect; S. *manou*.

སྲིད་པ *srid-pa*, existence, naissance, le monde; S. *bhouvana* [1].

༡༥ ou 15.

ཚེས་ཉིན་ཞག *tshes, ñin-zhag*, le quinzième jour d'un mois lunaire, un jour de la demi-lunaison (*pakcha*); S. *ahan*.

༡༦ ou 16.

མི་བདག *mi-bdag*, maître des hommes, souverain; S. *nripa*, *narapati*.

valeur numérale est certainement une erreur; on remarque en général dans le peu que nous connaissons encore des traductions tibétaines une tendance à interpréter séparément les éléments grammaticaux, au lieu de traduire les significations; cette méthode doit être une source abondante d'erreurs. Dans le cas présent, les *lotsavas* ont analysé grammaticalement le mot *manou* et en ont dégagé un suffixe *ou* et un radical *man* ayant le sens de *penser*; ils en ont conclu avec raison que le mot devait signifier *intellect*, *intelligence*, et l'ont toujours entendu et traduit en ce sens, lors même qu'il devait être entendu dans son sens mythologique, qui est le plus fréquent. Cette fausse notion les a entraînés dans une plus grave erreur; ils ont pensé que tous les mots qui signifiaient *intelligence* devaient être les synonymes exacts du mot *manou* dans tous ses sens; aussi, lorsqu'ils ont fait usage des symboles numéraux, ont-ils attribué au nombre *quatorze* le mot *manou* qui se présentait à eux avec cette valeur dans les livres indiens, et de plus tous les mots tibétains qui ont le sens d'*intellect*, *intelligence*, *pensée*, *etc*. Ces mots, bien que faussement appliqués, doivent d'ailleurs être conservés sur les listes, comme consacrés par l'usage. — E. J.

[1] Le dernier de ces sens est le seul qui se concilie avec la valeur numérale qu'il doit exprimer. — E. J.

* རྒྱལ་པོ *rgyal-po*, roi, prince; S. *râdjan*.

༡༨ ou 18.

* ཉེས་པ། སྐྱོན *ñes-pa* ou *skyon*, vice, faute, défaut; S. *dôcha*.

༢༤ ou 24.

རྒྱལ་བ *rgyal-va*, celui qui a été victorieux (un Djina ou un Bouddha); S. *djina*.

༢༥ ou 25.

དེ་ཉིད *de-ñid*, le cela même[1] (essence); S. *tattvam*.

༢༧ ou 27.

སྐར་མ *skar-ma*, astre, une des vingt-sept mansions lunaires; S. *nakchatra*.

༣༢ ou 32.

སོ *so*, dent; S. *danta*.

[1] *The same self*. Le mot *tattva* signifie proprement *essence, principe;* mais les Indiens, qui ne se contentent presque jamais du sens propre et de l'étymologie certaine d'un mot philosophique, ont imaginé de décomposer celui-ci en *tat* et *tvam* (confondant ainsi le thème du mot avec son état décliné), et ont traduit les deux mots par ceux-ci, *tu es cela!* c'est-à-dire, *tu es Dieu!* Les Tibétains se sont empressés d'admettre cette singulière interprétation, et il est probable que c'est à ce sens que fait allusion l'expression *de-ñid* (le cela même) traduction du seul mot *tat*. Il se pourrait cependant aussi qu'elle fût une traduction étymologique de *tat* et du suffixe *tva;* cette traduction serait inexacte par cela même qu'elle serait trop fidèle. — E. J.

Le zéro est exprimé par ces trois termes :

མཁའ *mkhah*, le vide, l'espace; S. *kha, gagana*.

* ཐིག *thig*, tache, souillure; S. (*nabhas?*)[1].

སྟོང་པ *stong-pa*, le vide, espace vide, zéro; S. *çoûnya*

CITATIONS DU SOÛRYASIDDHÂNTA.

युगे सूर्यज्ञशुक्राणां खचतुष्करदार्णवाः ४३२०००० ॥

इन्दो रसाग्नित्रित्रीषुसप्तभूधरमार्गणाः ५७७५३३३६ ॥
दस्रत्र्यष्टरसाङ्काक्षिलोचनानि २२९६८३२ कुजस्य तु ।
बुधशीघ्रस्य शून्यर्तुखाद्रित्र्यङ्कनगेन्दवः १७९३७०६० ॥
बृहस्पतेः खदस्राक्षिवेदषड्वह्नयः ३६४२२० तथा ।
सितशीघ्रस्य षट्सप्तत्रियमाश्विखभूधराः ७०२२३७६ ॥
शनेर्भुजङ्गषट्पञ्चरसवेदनिशाकराः १४६५६८ ।
चन्द्रोच्चस्याग्निशून्याश्विवसुसर्पार्णवा ४८८२०३ युगे ॥
वामं पातस्य वस्वग्नियमाश्विशिखिदस्रकाः २३२२३८ ।
भानामष्टाक्षिवस्वद्रित्रिद्विद्व्यष्टशरेन्दवः १५८२२३७८२८ ॥

---

[1] Le mot sanscrit propre est certainement vindou, qui se retrouve dans le catalogue javanais. — E. J.

वसुद्व्यष्टाद्रिरूपाङ्कसप्ताद्रितिथयो १५७७९१७८२८ कुजे ॥
चान्द्राः खाष्टखखव्योमखाग्निखर्तुनिशाकराः १६०३०००००८०
षड्वह्नित्रिहुताशाङ्कतिथयश्च १५९३३३६ आधिमासकाः ॥
तिथिक्षया यमार्थाक्षिद्व्यष्टव्योमशराश्विनः २५०८२२५२ ।
खचतुष्कसमुद्राष्टकुपञ्च ५१८४०००० रविमासकाः ॥

खखरन्ध्राणि ९०० जीवस्य शौक्रस्यार्थगुणेषवः ५३५ ॥
गोऽग्नयः ३९ शनिमन्दस्य पातानामथ वामतः ।
मनुदस्राः २१४ तु कौजस्य बौधस्याष्टाष्टसागराः ४८८ ॥
कृताद्रिचन्द्रा १७४ जैवस्य त्रिखाङ्का ९०३ श्च भृगोस्तथा
शनिपातस्य भगणाः कल्पे यमरसर्तवः ६६२ ॥

खचतुष्कयमाद्यग्निशरस्त्र्यनिशाकराः १९५३७२०००० ॥

तत्त्वाश्विनो २२५ ऽङ्काब्धिकृता ४४९ रूपभूमिधरर्तवः ६७१ ।
खाङ्काष्टौ ८९० पञ्चशून्येशा ११०५ बाणरूपगुणेन्दवः १३१५ ॥
शून्यलोचनपञ्चैकाः १५२० छिद्ररूपमुनीन्दवः १७१९ ॥

[1] M. Whish cite ces cinq *çlôka* et demi dans son mémoire *on the alphabetical notation of the Hindus*; ils expriment, dit-il, *the twenty four sines of the quadrant*. Ce texte, comme tous ceux qui sont transcrits dans ce mémoire, est défiguré par des fautes d'impression; il suffit de citer *soûrya* pour *çoûnya*, *djîvalandh* pour *djvalandh*, etc.

वियच्चन्द्रातिधृतयो १९१० गुणाब्ध्यम्बराश्विनः २०४३ ॥

मुनिषड्यमनेत्राणि २२६७ चन्द्राग्निकृतदस्रकाः २४३१ ॥
पञ्चाष्टविषयाक्षीणि २५८५ कुञ्जराश्विनगाश्विनः २७२८ ।
अब्धिपञ्चाष्टकयमा २८५४ वस्वद्र्यङ्कयमाः २९७८ तथा ॥
कृताष्टशून्यज्वलना ३०८४ नगाद्रिशशिवह्नयः ३१७७ ।
षट्पञ्चलोचनगुणा ३२५६ चन्द्रनेत्राग्निवह्नयः ३३२१ ॥
यमाद्रिवह्निज्वलना ३३७२ अब्धिशून्यकृताग्नयः[1] ३४०४ ।
रूपाग्निसागरगुणा ३४३१ वस्वग्निकृतवह्नयः[2] ३४३८ ॥

मुनयो ७ अब्धियमला २४ रसषट्का ६६ मुनीश्वराः ११७ ॥
अष्टैका १८२ रूपषड्दस्राः २६१ सागरार्थहुताशनाः ३५४ ।
खर्तुवेदा ४६० नवाग्न्यर्था ५७९ खेन्दुनगाः ७१० त्र्यर्थकुञ्जराः
८५३ ॥
नवाम्बरवियच्चन्द्रा १००९ रूपभूधरशङ्कराः ११७१ ।
शरार्णवहुताशैका १३४५ भुजङ्गाक्षिशरेन्दवः १५२८ ॥
नवरूपमहीध्रैका १७१९ गजैकाङ्कनिशाकराः १९१८ ।

[1] Le manuscrit consulté par M. Whish lit ainsi cet hémistiche :

अब्धिशून्यार्णवाग्नयः

cette leçon donne le même nombre.

[2] M. Whish lit *vasoutri, etc.*, ce qui revient au même.

गुणाश्विरूपनेत्राणि २१२३ पावकाग्निगुणाश्विनः २३३५[1] ॥
वस्वर्णवार्थयमलाः २५४८ तु रसर्तुनगाश्विनः[2] २७६७ ।
नवाष्टनवनेत्राणि २९८९ पावकैकयमाग्नयः ३२१३ ॥
गजाग्निसागरगुणा ३४३८ उत्क्रमज्यार्द्धपिण्डकाः ।
परमापक्रमज्या तु सप्तरन्ध्रगुणेन्दवः १३९७ ॥

रवेर्मन्दपरिध्यंशा मनवः १४ शीतगो रदाः ३२ ॥

युग्मान्ते ऽर्थाद्रयः ७५ खाग्नी ३० सुराः ३३ सूर्या १२ नवार्णवाः ४९ ।
ओजे द्व्यगा ७२ वसुयमा २८ रदा ३२ रुद्रा ११ गजाब्धयः ४८ ॥

गुणाग्निचन्द्राः १३३ खनगा ७० द्विरसाक्षीणि २६२ गोऽग्नयः ३९ ॥
ओजान्ते द्वित्रियमला २३२ द्विविश्वे १३२ यमपर्वताः ७२ ।
खर्तुदस्रा २६० वियद्वेदाः ४० शीघ्रकर्मणि कीर्तिताः ॥

कृतर्तुचन्द्रे १६४ वेदेन्द्रैः १४४ शून्यत्र्येके १३० गुणाष्टिभिः १६३ ॥

खागाष्टयो १६७० ऽर्थगो ऽगैकाः १७९५

[1] Il faut évidemment corriger le dernier chiffre et lire २३३३.
[2] Il faut encore corriger le dernier chiffre et lire २७६६.

शरत्र्यङ्कहिमांशव: १९३५ ॥

सप्तसप्तां ४९ गुलेमाढ्यो मण्डलं बलनाश्रितं[1] ॥

खत्रयाब्धिद्विदहना: ३२४००० कक्षा तु हिमदीधिते: ।
ज्ञशीघ्रस्याङ्कखद्वित्रिकृतशून्येन्दव: १०४३२०९ तत: ॥
शुक्रशीघ्रस्य सप्ताग्निरसाब्धिरसषड्यमा: २६६४६३७ ।
ततोऽर्कबुधशुक्राणां खखार्थैकाग्नित्र्यर्णवा:[2] ४३३१५०० ॥
कुजस्याप्यङ्कशून्याङ्कषट्कृतैकभुजंगमा: ८१४६९०९ ।
चन्द्रोच्चस्य कृताष्टाब्धिवसुद्व्यष्टवह्नय: ३८३२८४८४ ॥
कृतर्तुमुनिपञ्चाद्रिगुणेन्दुविषया ५१३७५७६४ गुरो: ।
कुजस्याप्यङ्कशून्याङ्कषट्कृतैकभुजंगमा: ८०५७२८६४ ॥
पञ्चबाणाक्षिनागर्तुरसाद्र्यर्का: १२७६६८२५५ शनेस्तत: ।
भानां रविखशून्याङ्कवसुरन्ध्रशराश्विन: २५९८९००१२ ॥

[1] Ce vers est exactement copié sur le manuscrit original; il présente cependant de nombreuses difficultés. Le mot *saptasaptâm* est régi par le mot *likhét* qui se lit dans l'hémistiche précédent; il donne un substantif abstrait *saptasaptâ*, dont on trouve une autre forme quelques vers plus haut, *saptasaptakam*. Je ne sais si les deux derniers mots sont corrects; *balana* qui, si son existence est réelle, n'a sans doute qu'un sens astronomique, ne se trouve dans aucun des dictionnaires sanscrits que j'ai pu consulter.

[2] Il y a une faute grave de quantité dans ces vers; il n'est pas probable que ce soit une licence admise dans les vers techniques. — E. J.

स्वव्योमसत्रयवसुसागमषट्कनागव्योमाष्टशून्ययमरूपन-
गाष्टचन्द्राः १८७१२०८०८६४०००००० ¹ ॥

अष्टार्णवाः ४८० शून्यकृताः ४०० पञ्चषष्टि ६५० नगेषवः
५७० ॥
अष्टार्था ५८० गोऽश्वयो ४८० ऽष्टागा ७८० अङ्गागा ७६०
मनवः १४० तथा ।
कृतेषवो ५४० युमस्ताः ६४० शून्यवाणा ५०० वियद्रसाः ६०० ॥
खवेदाः ४०० सागरनगा ७४० गजागाः ७८० सागर्त्तवः ६४० ।
मनवो १४० ऽथ रसा ६० वेदा ४० वैष्णमाच्चार्द्धभोगगं ॥
स्वभोगतो वियन्नागाः ८०० षट्कृत्ति ² ३६० र्यमलाश्विनः २२० ।
रथ्यादयः ७९० क्रमादेषां विक्षेपाः स्वाद्यपक्रमात् ॥

ÇLÔKA CITÉ PAR W. JONES.

वन्हित्रिव्युस्विषुगुणेन्दुकृताग्निभूत ³

¹ Ce vers est du mètre *sakkarî* et de la variété *vasantatilakâ*; le distique de ce mètre se compose de quatre hémistiches pareils de quatorze syllabes.

² On lit *kriti* dans l'original, mais je ne doute pas qu'on ne doive lire *kritti*. Le composé dont ce mot fait partie présente une irrégularité syntactique utile à remarquer, un *dvandva* terminé par un singulier féminin.

³ Le poëte s'est autorisé du caractère technique de ces vers et des exigences du mètre pour écrire *triritou* au lieu de *tryritou* qui eût été plus régulier, mais qui n'eût donné que deux syllabes. Ce

बाणाश्विनेत्रशरभूकुयुगाब्धिरामाः ।
रुद्राब्धिरामगुणवेदशतद्वियुग्म
दस्रा बुधैरभिहिताः क्रमशो भताराः ॥

SUPPLÉMENT À LA LISTE SANSCRITE.

1 हिमांशु *himânçou*, lune; इन्दु *indou*, lune; शशिन् *çaçin*, lune, निशाकर *niçâkara*, lune.

कु *kou*, la terre; भू *bhoû*, la terre; ज्या *djyâ*, la terre; धरणी *dharaní*, la terre.

2 यमल *yamala*, couple; युग्म *yougma*, couple.

अक्षि *akchi*, yeux; लोचन *lôtchana*, yeux.

दस्र *dasra* (*dasrâo*), les deux fils des *Açvin;* et aussi *dasraka*.

कुमार *koumâra* (*koumârâo*), les deux *Açvin*.

3 कृत्ति *kritti* (pour *krittikâ*) la troisième des mansions lunaires.

अग्नि *agni*, feu; दहन *dahana*, feu; शिखिन् *çikhin*, feu; हुताश *houtâça*, feu; ज्वलन *djvalana*, feu; हुताशन *houtâçana*, feu; पावक *pâvaka*, feu.

4 सागर *sâgara*, mer; अर्णव *arṇava*, océan; समुद्र *samoudra*, océan.

5 शर *çara*, flèche; इषु *ichou*, flèche; मार्गण *mârgaṇa*, flèche.

अर्थ *artha*, objet; विषय *vichaya*, objet perceptible.

distique est du mètre *sakkarî* et de la variété *vasantatilakâ*, de même que l'hémistiche du *Soûryasiddhânta* cité plus haut.

7 अग *aga*, montagne; अद्रि *adri*, montagne; पर्वत *parvata*, montagne; शैल *çaïla*, montagne; भूधर *bhoûdhara*, montagne; भूमिधर *bhoûmidhara*, montagne; महीध्र *mahîdhra*, montagne.

8 भुजङ्गम *bhoudjangama*, serpent; भुजङ्ग *bhoudjanga*, serpent; अहि *ahi*, serpent.

कुञ्जर *koundjara*, éléphant.

9 रन्ध्र *randhra*, ouverture.

गो *gô*[1].

10 दिश् *diç*, point de l'espace.

11 रुद्र *roudra*, nom de Çiva; ईश्वर *îçvara*, nom de Çiva; शङ्कर *çankara*, nom de Çiva.

12 मास *mâsa*, mois.

अर्क *arka*, soleil; रवि *ravi*, soleil.

15 तिथि *tithi*, jours d'une demi-lunaison.

32 रद *rada*, dent.

33 सुर *soura*, dieux.

49 सप्तसप्ता *saptasaptâ*, sept fois sept, ou quarante-neuf (peut-être l'ensemble des quarante-neuf *tâna*)[2].

[1] Je ne sais dans quel sens doit être entendu ce mot ; il est probable que c'est dans celui de *vache*, mais ma mémoire ne me présente pas en ce moment un seul rapport entre cet animal et le nombre *neuf*.

[2] Ce mot d'une forme singulière ne se trouve pas dans le Dictionnaire de M. Wilson ; on n'y lit que le mot *saptasapti*, soleil, dérivé de *saptan*, sept, et d'un mot *sapti* auquel on attribue le sens de *cheval*, mais qui manque également dans le dictionnaire. Si *sapti* a réellement cette signification, il doit probablement être rapporté à *saptan* et faire allusion aux sept chevaux de *Soûrya*. La construction singulière du mot *saptasaptâ*, présentant un com-

0 शून्य *çoûnya*, vide; व्योमन् *vyôman*, ciel; वियत् *viyat*, ciel; अम्बर *ambara*, ciel.

(*La fin au prochain cahier.*)

CRITIQUE LITTÉRAIRE.

Voyage de l'Arabie Pétrée, par MM. Léon DE LABORDE et LINANT; publié par M. Léon de Laborde. Paris, chez Giard, rue Pavée-Saint-André-des-Arcs, n° 5. 1 vol. grand in-folio avec planches. Prix : 360 francs [1].

Burckhardt, dans le cours de ses voyages en Syrie, avait découvert, au midi de la mer Morte, entre ce grand lac et le bras de la mer Rouge connu jadis sous le nom de golfe Élanitique, les restes d'une vaste cité dont toute trace était perdue : c'était l'ancienne Pétra, capitale du pays des Nabatéens, qui fut pendant longtemps le siége d'un immense commerce entre l'Arabie et la Syrie, entre l'Égypte et la Mésopotamie, entre la mer Rouge et la Méditerranée. Un théâtre taillé

posé numéral dont la première partie multiplie la seconde, rappelle l'interprétation hétérodoxe que les sectateurs du *Sânkhya* donnent d'un passage du *Vrihadâranyakôpanichad*, VI (*pantcha pantchadjanâh*), lisant *pantchapantchadjanâh* en un seul mot, et présentant cette expression comme une allusion aux *vingt-cinq principes* de leur doctrine. Voyez Colebrooke, *Mémoire sur le Védânta*.

[1] Cet article avait été composé avant que M. É. Quatremère publiât dans ce journal son savant Mémoire sur les Nabatéens, et il paraît ici sans aucun changement.

dans la montagne, des temples du style le plus imposant, des milliers de tombeaux sculptés dans le roc, et, ce qui n'est pas moins étonnant, des traces d'une culture avancée au milieu des rochers les plus escarpés, tout cela annonçait une des riches cités de l'ancien monde. Malheureusement Burckhardt n'avait ni dessiné les monuments, ni levé le plan des édifices, ni décrit ces précieux restes d'une civilisation aujourd'hui éteinte; et les explorateurs venus après lui n'avaient pu réussir à satisfaire l'impatience excitée par des découvertes si merveilleuses.

Il importait de remplir cette lacune de la géographie et de l'histoire de l'art. Une cité aussi riche et aussi puissante que Pétra avait nécessairement animé de ses relations commerciales et des monuments de son opulence les contrées limitrophes. On avait besoin de suivre et d'expliquer sur les lieux mêmes les guerres et les invasions auxquelles une telle prospérité donna plus d'une fois lieu de la part des peuples voisins. Ce pays, d'ailleurs, fut pendant de longues années le théâtre des courses et des souffrances des enfants d'Israël après leur sortie d'Égypte. C'est là que les Hébreux errèrent avant de pouvoir entrer dans la terre promise. C'est aux environs de Pétra, au haut de la montagne de Hor, qu'Aaron, le frère de Moïse, fut enseveli. C'est du nom de Moïse lui-même que la vallée où s'élevait jadis Pétra est encore aujourd'hui nommée *Ouadi Moussa*. C'est par là, plus tard, que Salomon et plusieurs de ses successeurs, excités par l'appât d'un riche commerce, se mirent en communication

directe avec la mer Rouge et envoyèrent des navires à Ophir. Enfin c'est du milieu de ces chaînes de montagnes que les guerriers d'Europe, au temps des croisades, maîtres à la fois des bords de la mer Morte et de l'extrémité du golfe Élanitique, interceptaient en partie les communications entre les puissances musulmanes d'Égypte et de Syrie.

M. Léon de Laborde, parti d'abord avec M. son père, après avoir successivement visité Constantinople, l'Asie mineure, la Syrie, Palmyre, Jérusalem, essaya, à l'exemple de Burckhardt, de pénétrer par le nord à Pétra. Arrêté par des obstacles invincibles, particulièrement par l'esprit de jalousie et les haines qui divisent les tribus nomades maîtresses de ces contrées aujourd'hui sauvages, il se décida à tenter une autre voie et se rendit en Égypte, décidé à se rendre à Pétra par le midi; cette voie promettait à la géographie et à l'histoire des découvertes bien plus nombreuses et bien plus importantes. Pour se rendre à Pétra, il fallait prendre pour point de halte le château d'Akaba, à l'extrémité du golfe Élanitique; et entre Akaba et Pétra il y avait plusieurs routes à signaler; il y avait surtout un espace à décrire que Burckhardt n'avait pu franchir. Il restait même, dans la presqu'île du mont Sinaï, entre Suez et Akaba, pays qui de tout temps a servi de passage aux pèlerins chrétiens qui se rendent au mont Sinaï, et aux pèlerins musulmans d'Égypte et du reste de l'Afrique qui se rendent à la Mecque, plusieurs points de géographie et de géologie qui jusqu'ici n'avaient pas été

éclaircis. Enfin c'était, pour M. de Laborde, une occasion de suivre presque pas à pas la route des Israélites à leur sortie d'Égypte; et l'interprétation de nos livres saints ne pouvait que gagner à cette nouvelle exploration.

M. de Laborde, après avoir séjourné un an en Égypte pour mûrir son projet et se former à la connaissance de la langue arabe, associa à son plan M. Linant, ingénieur français du plus grand mérite, qui depuis plusieurs années se trouvait en Égypte, et qui même avait déjà fait plus d'une excursion savante. L'un et l'autre étaient habiles à manier la plume et le crayon; l'un et l'autre étaient familiarisés avec les mœurs et les manières des hommes avec lesquels ils allaient avoir à traiter.

Avant de partir, MM. de Laborde et Linant hésitèrent un moment sur la manière dont ils feraient le voyage. Imiteraient-ils Burckhardt, qui, habillé comme un Arabe de la plus basse classe et accompagné d'un âne chargé de ses effets, se mettait à la suite de la première caravane qui se présentait, et s'engageait dans les routes les plus aventureuses? Cette manière de voyager permettait de se mieux identifier avec les mœurs du pays et procurait une connaissance plus intime des hommes du désert; mais alors il fallait renoncer à se mettre en rapport avec les chefs de tribu et à fréquenter les personnes notables; il fallait s'interdire tout ouvrage de dessin, toute excursion scientifique hors des sentiers battus, en un mot tout ce qui, en s'éloignant de la vie simple et grossière des indi-

gènes, aurait décelé un enfant de la docte Europe. Il y avait également des avantages et des inconvénients dans la manière qu'avait adoptée le père de M. Léon de Laborde. M. le comte de Laborde, à l'exemple des grands seigneurs du pays, voyageait dans un taktarevan traîné par des mules. Devant cette grande espèce de litière était un Tartare de la Porte, sur les côtés et par derrière deux drogmans, l'un Turc et l'autre Arabe, ainsi que huit domestiques à cheval et cinq Arabes à pied, conducteurs du taktarevan et des mules de rechange. Sur tout le passage les peuples croyaient voir quelque grand seigneur, pacha ou bey, se rendant à son poste. M. de Laborde voulait-il s'arrêter, on dressait sa tente à riches pans verts et rouges, à boules d'or, à compartiments ingénieux, soit au milieu de ruines, soit près d'une mosquée, et il recueillait ses documents avec autant de liberté qu'un artiste dans nos contrées. Les dépenses sont grandes, l'attrait offert à la cupidité bien vif; mais le respect et la crainte qu'un pareil cortége inspire offrent une foule d'avantages : ainsi voyageait Ali-bey.

Le parti qu'embrassèrent nos deux voyageurs tenait de l'une et de l'autre manière. Leur costume bédouin et leur soin de s'entourer d'hommes du pays les mettait en état de s'instruire des moindres détails; d'un autre côté leur suite nombreuse devait au besoin les défendre contre toute entreprise hostile. Leur caravane se composait de neuf dromadaires. Ils avaient choisi pour guides deux Arabes de la presqu'île du mont Sinaï, qui, par leur parfaite connaissance du

pays, devaient les diriger au milieu de ces horribles solitudes, et qui, par leurs relations de famille et de tribu, devaient leur servir de rempart contre toute espèce d'insulte. Nos voyageurs eurent constamment à se louer de la fidélité et du zèle de ces deux Arabes, et cette circonstance ne contribua pas peu au succès de l'entreprise.

Voici en quoi consistait le costume de nos voyageurs : une chemise de toile serrée par une ceinture de cuir ou de laine leur couvrait le corps ; au-dessus était une peau de mouton teinte en rouge, et au-dessus de cette peau un manteau de laine rayé de brun, appelé *maschlah*[1] ; leur tête était couverte par le keffyeh[2], espèce de mouchoir rayé de jaune et de rouge, retenu par une corde de laine de chameau ; leurs jambes étaient nues et les pieds aussi ; ils auraient pu mettre à leurs pieds des sandales de peau de poisson, que l'on trouve à acheter sur les bords de la mer Rouge.

Ils n'avaient pas de tentes : les tentes ne sont utiles que dans la saison des pluies ; en tout autre temps elles ne font qu'attirer l'attention des nomades, ce qui peut offrir du danger. Ils étaient sans matelas ; la peau de mouton qui couvre la selle pendant le jour en tient lieu. Ils n'avaient pas de vase pour se laver les mains : l'eau, dans les déserts arides, est trop précieuse pour la consacrer à cet usage ; le sable en tient la place. Les sacs à provisions devaient leur servir d'oreillers, le

[1] مشلح

[2] كفية, pluriel كفافي.

maschlah ou manteau et la pelisse de couverture. Nos voyageurs s'étaient munis d'outres de peau pour avoir de l'eau dans leur route, d'une plaque de fer pour faire cuire leur pain, d'une grande cruche de cuir pour mettre le beurre, d'un rond de cuir disposé en guise de nappe; enfin ils s'étaient procuré un petit sac contenant la cafetière, les tasses et le café moulu : cet objet était indispensable, car rien ne plaît aux Arabes et n'aplanit les difficultés comme une tasse de café.

Il est inutile d'ajouter que nos voyageurs étaient parfaitement armés, eux et leur suite. Dans ces pays, étrangers à nos idées de police et de justice distributive, c'est le cas plus qu'ailleurs de dire que pour avoir la paix il faut être prêt à soutenir la guerre. MM. de Laborde et Linant étaient armés de fusils et portaient un grand couteau à la ceinture. Quant aux indigènes, ils portaient des fusils à mèche ou une longue lance.

Les préparatifs terminés, les deux voyageurs sortirent du Caire vers la fin du mois de février 1828, et se dirigèrent vers Suez, en traversant la terre de Gessen.

A peine engagés dans les sables de cette partie de l'Égypte, ils rencontrèrent une caravane venant de Suez. Aussitôt les hommes de la caravane, élevés dans l'état de nature, détachèrent leurs fusils; un d'eux battit le briquet et communiqua le feu aux mèches. Pendant qu'ils couchaient nos voyageurs en joue, les femmes rassemblaient les chameaux dans un même lieu; en même temps un homme se détacha de chaque côté; l'un et l'autre, s'étant assurés que nulle

part il n'y avait d'intentions hostiles, ils s'embrassèrent en se tenant la main droite; et à ce signal les deux caravanes se remirent tranquillement en route.

Étant arrivés à Suez, nos voyageurs firent partir leurs dromadaires pour tourner le petit bras de mer qui se prolonge vers le nord. Pendant ce temps M. de Laborde prit une vue de Suez, à la distance d'un mille en pleine mer, afin de mieux saisir l'aspect général de cette ville, jadis florissante et aujourd'hui réduite à un misérable village. De plus la petite caravane se munit d'une abondante provision de fèves, de riz et de ce qui devait lui être nécessaire dans les pays sauvages qu'elle allait traverser. On n'oublia pas de semer, parmi les oisifs et les vagabonds qui pullulent dans cette limite du désert, des bruits qui devaient donner le change sur la route qu'on se proposait de tenir; autrement on aurait été exposé à quelque rencontre fâcheuse.

Quand on fut sûr que les dromadaires avaient franchi le bras de mer, nos voyageurs s'embarquèrent et arrivèrent en quelques minutes sur les côtes d'Asie. A peine la caravane eut mis le pied sur cette terre aride, également célèbre dans l'histoire sacrée et profane, un air de gaieté se manifesta sur le visage des Arabes. Depuis longtemps on a remarqué que ces hommes, habitués à la vie nomade, ne se plaisent nulle part autant que sur le sol nu et desséché de leurs déserts. La vue d'une ville et les gênes qu'impose toute société bien ordonnée les importunent. Vivre dans une enceinte murée leur paraît un joug

indigne de tout homme libre: l'indépendance du désert convient seule à leur humeur fière et farouche.

La route de nos voyageurs, qui se dirigeait vers le sud, le long de la rive orientale de la mer Rouge, traversait un pays désolé, entrecoupé de légers mouvements de terrain et de quelques rochers que le sable n'avait pas encore recouverts. Les sources d'eau douce qui se trouvaient de distance en distance leur étaient indiquées par quelques traces de verdure et par des bouquets de palmiers, ou, si quelque obstacle leur en cachait la vue, par le pas précipité de leurs chameaux altérés.

Au milieu de ces vallées qui se succèdent les unes aux autres, les tamarisques, quelques acacias et un peu de verdure étaient la seule chose qui adoucît l'aspect sombre et sévère des rochers. Leur esprit n'en saisissait que plus avidement tout ce qui pouvait leur rappeler le passage des hommes qui les avaient précédés. En effet une trace de voyageur qu'on retrouve, et les occasions de ce genre ne manquent pas dans un pays qui depuis plus de deux mille ans est l'objet de la vénération des peuples juifs, chrétiens et musulmans, une simple trace de voyageur devient une société. Quelques dessins informes légèrement gravés sur le roc, quelques noms illisibles, suffisent pour animer d'une vie nouvelle le lieu le plus aride.

Nos voyageurs ne négligeaient rien de ce qui se rattache à la marche des Hébreux, de ce peuple mystérieux qui débutait alors dans la vie errante, et qui nulle part n'a laissé de souvenirs aussi présents de son passage. Plus heureux que les Hébreux, ils ne furent

occasion s'animèrent ces solitudes pour nous offrir ainsi l'image de la mort? M. de Laborde pense avec beaucoup de probabilité que les chaînes de montagnes de la presqu'île de Sinaï furent jadis le théâtre d'une vaste exploitation de mines de cuivre, et que la vallée de Sarbout-elcadam étant le centre d'où partait le mouvement général, les chefs de l'exploitation, fidèles à l'esprit de leur religion, mirent leur ambition et leur orgueil à élever au milieu de ces déserts des monuments de leur piété.

Nos voyageurs, remettant à leur retour la visite du mont Sinaï, se détournèrent à gauche, et, franchissant la chaîne qui traverse la presqu'île, ils se dirigèrent vers le golfe Élanitique. Au débouché d'une des nombreuses vallées qui conduisent à ce bras de mer se trouve un rocher isolé qui ferme presque le passage, et contre lequel, si on en croit la tradition, Moïse berger, Moïse, méditant des projets de délivrance pour son peuple, vint se reposer[1]. Telle est l'impression que le souvenir de Moïse a laissé dans ces contrées, qu'aux approches de ce rocher les Arabes de la caravane, à l'exemple de leurs compatriotes, descendirent de chameau, et, après avoir passé leur main droite sur la pierre presque usée par le frottement, ils la reportèrent vers leur visage, en adressant cette invocation à Dieu : *Ya fattah*[2]! « ô toi qui ouvres ! » comme s'ils

[1] M. de Laborde dit que ce passage est appelé en arabe *elboueb*. Ce mot n'offre pas de sens, et il faut probablement lire *elbab*, الباب, la porte, ou *elebouab*, الابواب, les portes.

[2] يا فتاح. M. de Laborde a écrit par erreur *elfatha*.

eussent eu besoin d'une protection spéciale de la Providence pour franchir un lieu marqué par les prodiges de l'homme devant qui les flots de la mer s'abaissaient; qui faisait gronder à son gré le tonnerre, et qui engloutissait dans les entrailles de la terre quiconque osait braver son autorité.

M. de Laborde ajoute que, dans l'opinion des gens du pays, ce rocher fut également marqué par la présence de Mahomet; mais rien dans l'histoire n'indique que le prophète des Arabes ait porté ses pas de ce côté. Dans sa jeunesse, lorsqu'il faisait avec les caravanes les voyages de Syrie, il suivait la route que suivent encore les pèlerins de Damas; et plus tard, lorsqu'il fit son expédition de Tebouk, il ne s'avança pas dans cette direction.

Arrivés sur les bords du golfe Élanitique nos voyageurs marchèrent vers le nord. Ils aperçurent d'abord, à quelque distance de la côte, une île appelée l'*île de Graie*. Enfin le château d'Akaba se montra à eux à travers une petite forêt de palmiers, et cette vue suffit pour les remettre de leurs fatigues.

Nos voyageurs s'occupèrent immédiatement des préparatifs de leur excursion à Pétra, objet principal de leur voyage. Pétra est située au centre de l'ancienne Idumée, à environ vingt lieues du château d'Akaba, dans une vallée formée par de hautes montagnes et hors des voies naturelles de communication : c'était précisément cette circonstance qui en avait fait choisir l'emplacement; car si d'un côté un tel lieu se trouvait placé à mi-chemin entre la mer Rouge et les lieux ha-

ritimes de Salomon, et plus tard la ville d'Élath ou Éla, qui, sous la domination romaine, était la résidence d'une légion. De plus l'île de Graie était couverte d'une forteresse qui défendait la ville contre toute attaque par mer. Aujourd'hui la prospérité du pays a disparu avec le commerce, et on ne remarque plus sur ces parages que le château, de construction moderne, renfermant une petite garnison égyptienne et quelques chaumières d'Arabes. La contrée est presque déserte, et ne s'anime un peu que lors du passage des pèlerins musulmans de l'Égypte et du reste de l'Afrique, se rendant à la Mecque ou retournant dans leurs foyers. Autrefois c'était aussi par Akaba que passait la caravane de Syrie; mais aujourd'hui elle prend sa route plus à l'est.

Il était important de visiter l'île de Graie, dont les hauteurs montraient encore des restes d'édifices considérables; mais il n'existe pas un seul bateau dans ces parages, qui virent jadis flotter les pavillons des Phéniciens, des Juifs, des Nabatéens, des Romains et des croisés. Nos deux voyageurs, qu'aucun obstacle ne pouvait rebuter, construisirent eux-mêmes un radeau avec des troncs de palmier et des branchages d'arbres; des branches de palmier devaient leur tenir lieu de rames; et ils se confièrent hardiment à la mer.

MM. de Laborde et Linant visitèrent toute l'île, qui a environ huit cents pas de tour, et trouvèrent une grande partie de la forteresse debout: c'est un long mur crénelé, interrompu de distance en distance par des tours carrées. On distingue parfaitement le

corps de bâtiment qui était occupe par le commandant, et celui qui servait aux soldats. Plusieurs citernes, qui devaient contenir l'eau si nécessaire dans ces contrées arides, sont si bien conservées qu'elles pourraient servir encore à leur ancienne destination; il y a même au milieu de l'île un endroit couvert par la marée haute et qui pourrait recevoir une flottille. Avant de quitter l'île nos voyageurs plantèrent, sur la partie la plus élevée des remparts, un drapeau qu'ils avaient apporté dans cette intention: ce n'était pas la première fois que ces parages voyaient flotter l'étendard des enfants de la France. A quelle époque remonte la construction de cette forteresse? M. de Laborde a jugé, d'après la forme d'un chapiteau et surtout d'après une inscription arabe sculptée sur la muraille, qu'elle était l'ouvrage des musulmans; mais il place cette construction au XIVe siècle de notre ère. Or Abou'lféda, qui écrivait au commencement du XIVe siècle et qui connaissait très-bien le pays, dit que déjà de son temps la forteresse était abandonnée; et rien n'indique qu'on ait été dans le cas de la reconstruire depuis.

Il est à regretter que M. de Laborde n'ait pas publié le dessin de l'inscription. Nous serions porté à croire que la forteresse fut, sinon bâtie, au moins restaurée par Saladin. Les auteurs arabes rapportent que ce prince, ayant enlevé la forteresse d'Éla aux croisés qui de là infestaient le voisinage, y fit faire de grands travaux et y entretint une forte garnison [1].

[1] Voyez nos Extraits des écrivains arabes des croisades, pag. 146 et 186.

Comme les croisés avaient essayé de se rendre maîtres de la mer, il est naturel de penser que Saladin s'attacha à fortifier l'île. Plus tard les guerriers d'occident ayant été entièrement chassés de la Palestine, et ce pays n'étant marqué que par le passage des caravanes, le gouvernement égyptien dut se borner à entretenir un château avec une petite garnison sur le continent : c'est ce que dit Abou'lféda.

Voici ce que raconte, au sujet d'Éla, Makrizi dans sa Description géographique et historique de l'Égypte[1] : « Éla, ville située sur les bords de la mer, entre l'É- « gypte et la Mecque ; c'est le commencement du Hed- « jaz. Autrefois Éla était une ville puissante et faisant « un grand commerce. On y trouvait un mélange de « toutes les nations. C'était la limite de l'empire ro- « main. A un mille de la ville était une porte impériale « (arc de triomphe) où l'on prélevait les droits. Elle « est située à six journées de Jérusalem. Il s'y faisait « jadis un grand commerce ; ses marchés étaient bien « fournis ; son territoire abondait en palmiers, en « champs ensemencés. Autrefois on ne pouvait fran- « chir à cheval la montée d'Éla ; elle fut aplanie par les « soins de Fayek, affranchi de Khomarouyé (prince « de l'Égypte à la fin du IXe siècle de notre ère). Fayek « égalisa le terrain et répara ce qui était endommagé. « Éla renfermait un grand nombre de mosquées, et il « y avait aussi beaucoup de Juifs. Suivant Ebn-Ishak, « lorsque le prophète fit son expédition de Tebouk, il

[1] Man. arabes de la Bibliothèque royale, ancien fonds, n° 673 c, fol. 143, et 673 A.

« reçut les compliments de celui qui gouvernait Éla
« pour les Romains. Un traité fut fait entre eux, et le
« gouverneur se soumit au tribut. Le prophète fit écrire
« pour eux une espèce de sauvegarde qui est restée entre
« leurs mains. Voici en quels termes était celle qui
« concernait le gouverneur d'Éla : « Au nom du Dieu
« clément et miséricordieux : sauvegarde accordée par
« Dieu et son prophète, et comprenant le gouverneur,
« les habitants et les ecclésiastiques, tant sur terre que
« sur mer. Cette sauvegarde lie Dieu, son prophète,
« leurs alliés de Syrie, du Yémen et des bords de la
« mer. » Ceci se passait l'an 9 de l'hégire. Éla ne cessa
« de prospérer qu'à partir de l'an 415 (1024 de J. C.),
« époque où elle fut surprise pendant la nuit par Abd-
« allah ebn-Edrys, gouverneur de Ouady-alcora, et
« mise au pillage. Abd-allah emporta trois mille pièces
« d'or et un grand nombre d'habillements; il emmena
« aussi beaucoup de femmes et d'enfants en captivité.
« Heureusement un détachement parti d'Égypte vint
« au secours de la ville. »

La montée dont parle Makrizi, et qui était située en avant d'Éla, est désignée en arabe par le mot *akaba* [1] : c'est probablement cette montée qui a fait donner au château actuel son nom d'*Akaba*.

Makrizi rapporte encore sur Éla beaucoup d'autres détails, la plupart fabuleux. Nous nous bornerons à citer le passage suivant : « Renaud de Châtillon, lors-
« qu'il forma le siége d'Éla, l'an 577 (1181 de J. C.),
« fit garder la *montée* ainsi que la route de Syrie,

[1] عقبة.

« pour défendre l'accès aux troupes musulmanes qui « pourraient venir de Syrie ou d'Égypte. Comme, sur « ces entrefaites, il plut beaucoup, les habitants purent « pendant deux mois se passer de l'eau de source; « mais les maisons qui étaient dans la citadelle furent « fort endommagées et il fallut y faire beaucoup de « réparations. »

Nos voyageurs, ayant du loisir, se livrèrent au plaisir de la chasse ou donnèrent une attention plus sérieuse à leurs recherches d'histoire naturelle. Ils recueillaient des animaux et des minéraux, mettaient en ordre leurs coquilles ou classaient leurs plantes. La botanique est la science qui, au milieu de ces régions arides, offre le moins de chances de succès; car la sécheresse du climat empêche l'accroissement des plantes, qui s'élèvent difficilement à quelques pieds au-dessus du sol.

Enfin les chefs de la tribu des Alaouins arrivèrent: nos voyageurs les reçurent à la manière des Bédouins, c'est-à-dire en leur prenant la main droite et en leur touchant le front. Aussitôt l'on traita des conditions du voyage de Pétra. Il fut convenu qu'on éviterait toute communication avec les fellahs et le reste des indigènes, de peur d'éveiller les méfiances, et qu'on mettrait la plus grande activité dans les recherches à faire. Chose singulière! une circonstance qui vint accroître les espérances des voyageurs, c'est qu'ils apprirent que la peste, la peste avec toutes ses calamités, désolait les environs de Pétra, et que les fellahs, cherchant un air plus pur, avaient évacué les ruines

et les excavations de la ville pour se retirer sur les hauteurs.

La caravane, prenant la direction du nord, entra immédiatement dans la vallée Araba, qui va d'Akaba jusqu'à la mer Morte. C'est le canal par lequel s'écoulaient primitivement les eaux du Jourdain, avant que le feu du ciel eût englouti Sodome et Gomorre. C'est la plaine d'Élath et d'Asiongaber, le chemin de la mer Rouge si célèbre dans l'Écriture. De chaque côté sont des chaînes de montagnes qui donnent naissance à un grand nombre de vallées.

La caravane remarqua à droite la vallée de Yétoum, qui jadis donnait passage vers les pays de l'est et du nord-est. L'entrée de la vallée est encore signalée par les restes d'un château qui en défendait l'accès.

Les deux chemins, ceux du nord et de l'est, se trouvent indiqués dans la géographie de Ptolémée et sur la carte de Peutinger. On reconnaît encore les lieux de halte aux sources d'eau douce, aux efforts que fait la végétation et aux ruines de quelques édifices.

Nos voyageurs ne tardèrent pas à s'apercevoir du grand nombre des serpents et des scorpions, dont la piqûre est très-dangereuse, et qui donnaient lieu à des plaintes si vives de la part des enfants d'Israël.

Lorsque le moment du repos fut arrivé, un des chefs de tribu, qui marchait en tête, s'arrêta et fit accroupir son chameau. A ce signal chacun s'arrêta aussi, et, après avoir noué les genoux du chameau, le débarrassa de ses sacs, et choisit dans le sable un

endroit pour passer la nuit. En peu d'instants les chameaux furent rangés en cercle, et les hommes se trouvèrent placés au milieu.

Le troisième jour nos voyageurs saluèrent la montagne de Hor, où le prophète Aaron avait été enseveli, et où de tout temps les Juifs sont venus en pèlerinage par la voie d'Hébron et de Gaza.

Nos voyageurs, se disposant à quitter la vallée Araba pour entrer dans la vallée de Moïse, *Ouadi Moussa,* mirent en état leurs armes à feu, et s'avancèrent décidés à forcer le passage, s'ils rencontraient quelque obstacle. Leurs yeux furent agréablement surpris par la vue de quelques lauriers roses et d'une source; quelques tentes se montraient sur les hauteurs. Tout à coup la ville de Pétra apparut devant eux. C'est une vallée entourée d'énormes rochers, percés de tombeaux et d'autres édifices, qui forment autour d'elle comme une vaste décoration. Au fond de la vallée coule un ruisseau, qui s'enfle dans la saison des pluies, et qui était jadis contenu par des travaux dont on aperçoit encore les traces. En quelques endroits on remarque encore des plantes, des arbres et des débris d'une ancienne culture.

Nous ne nous étendrons pas sur les monuments, en partie intacts, que la ville de Pétra offre à l'admiration; il suffira de renvoyer le lecteur à la relation même. D'ailleurs M. Léon de Laborde promet de publier un ouvrage d'un format plus commode et moins dispendieux, où rien de ce qui touche aux incidents du voyage, à l'archéologie, à l'histoire naturelle et à

l'art ne sera négligé. Nous nous bornerons donc à quelques indications.

Ce qui distingue Pétra, ainsi que plusieurs villes antiques situées à l'orient du Jourdain et de la mer Morte, et récemment décrites, c'est leur situation au milieu de chaînes de montagnes, et les nombreuses excavations faites dans le roc. Tombeaux, temples, basiliques, aqueducs, théâtres, presque tous les monuments destinés à la décoration étaient taillés dans la pierre même. Ce qui frappe surtout, c'est le nombre presque infini de tombeaux qui criblent pour ainsi dire les revers des montagnes, et dont plusieurs sont d'une magnificence imposante. On se demande quel était ce peuple qui mettait ainsi son avenir dans des sépulcres. Tel était aussi l'usage de certains peuples de l'Asie mineure et d'autres contrées; et pour se rendre compte de ce goût, il faut se reporter à l'esprit des anciens temps.

On ne saurait douter qu'une grande partie des monuments de Pétra ne datent des temps de la domination grecque et romaine. La présence d'un théâtre, d'un arc de triomphe, de statues et de colonnes de style grec le montreraient suffisamment, quand même M. Léon de Laborde n'aurait pas découvert un tombeau portant une inscription grecque, et un autre portant une inscription latine, qui paraît être du temps d'Adrien; mais tous les monuments ne sont pas d'une date aussi récente; et, indépendamment des traces antérieures de l'immense commerce des Iduméens et des Nabatéens, il existe ces foudroyantes paroles du

prophète Ézéchiel, qui ne peuvent s'adresser qu'à Pétra : « Voici ce que me dit le seigneur Dieu : Je viens « à vous, montagne de Seïr; j'étendrai ma main sur « vous, je détruirai vos villes; et lorsque toute la terre « sera dans la joie, je vous réduirai en désert. Je ren« drai la montagne de Seïr déserte, et j'en écarterai « tous ceux qui y passaient et repassaient; je remplirai « ses montagnes des corps de ses enfants qui auront « été tués, et ils tomberont percés de coups d'épée le « long de vos collines, de vos vallées et de vos tor« rents. Je vous réduirai en des solitudes éternelles; « vos villes ne seront plus habitées, et vous saurez que « c'est moi qui suis le seigneur Dieu. » On peut encore citer ces paroles de Jérémie : « Votre insolence et l'or« gueil de votre cœur vous ont séduits, vous qui habitez « dans les creux des rochers, et qui tâchez de monter « jusqu'au sommet des coteaux. Quand vous auriez « élevé votre nid aussi haut que l'aigle, je vous arra« cherai néanmoins de là, dit le Seigneur[1]. »

Citons, comme échantillon de la relation de M. de Laborde, la description du tombeau appelé par les indigènes le *trésor de Pharaon* (*khazné Pharaon*) : « Ce monument est creusé dans un bloc énorme et « compact de grès teint légèrement d'oxyde de fer. Sa « conservation est due à l'abri que les rochers d'alen« tour lui offrent contre les vents, et la voûte supé« rieure contre la pluie. Les statues et la base des « colonnes offrent seules des traces de détérioration « produites par l'humidité, qui mine les parties les

[1] Jérémie, ch. XLIX, vers. 16.

« plus en relief, ou celles qui sont les plus proches du « terrain. C'est à cela que l'on doit la chute d'une « des colonnes qui se rattachait au fronton; elle eût « entraîné avec elle tout le monument, s'il eût été « construit et non creusé. Dans cet état elle n'a occa- « sionné qu'une lacune qui ne détruit pas cependant « l'ensemble; elle a même son côté utile, puisqu'elle « nous a permis, par la dimension de son fût et de son « chapiteau, d'établir sa hauteur probable, qu'il nous « eût été autrement impossible de préciser.

« Les Arabes ont appelé ce tombeau le *trésor de « Pharaon*. Il était dans la direction de leur esprit de « chercher, après avoir fouillé inutilement tous les « cercueils des monuments funéraires, l'endroit où le « Pharaon constructeur de si grands édifices avait dé- « posé son trésor; cet endroit, ils le trouvèrent enfin: « c'est l'urne qu'on distingue au haut de ce monu- « ment, et qui doit tenir en dépôt toutes les richesses « de ce grand roi; mais par malheur, étant hors de « leur portée, elle reste en butte à leurs désirs: aussi, « chaque fois qu'ils passent dans le ravin, ils s'arrêtent « un instant, arment leurs fusils, visent l'urne, et « s'efforcent d'en briser quelques morceaux, pour qu'à « la fin ils puissent l'abattre et retirer le trésor. L'urne « résiste bravement; alors ils s'en vont en murmu- « rant contre ce roi de géants qui fut assez adroit pour « mettre son trésor à cent vingt pieds au-dessus de « leurs têtes.

« On s'attend, en voyant ce brillant frontispice, à « un intérieur qui réponde à tant de luxe; mais il

« n'en est rien. Quelques gradins conduisent dans la « chambre dont on aperçoit la porte sous le péristyle; « quoique creusée régulièrement et dans une bonne « proportion, ses murs sont frustes, ses portes n'abou- « tissent à rien, tout l'ensemble enfin semble avoir été « abandonné au moment de son exécution. Des deux « chambres latérales, l'une est irrégulière, l'autre pré- « sente deux enfoncements qui semblent avoir été « creusés pour renfermer deux cercueils; peut-être « furent-ils ceux des fondateurs du monument, qui, « placés provisoirement dans ce réduit, ont attendu « vainement la place que leur vanité se destinait. »

Ce serait ici le lieu d'examiner à quelle ville de la géographie moderne répondent les ruines décrites par nos voyageurs; car cette portion reculée de l'Arabie a toujours été imparfaitement connue des historiens et des géographes eux-mêmes, et les habitants du pays, intéressés à n'être pas troublés dans leurs solitudes, n'avaient garde de dissiper les ténèbres qui faisaient leur sûreté. Il paraît qu'il y a eu plusieurs Pétra, si-non chez les anciens, du moins dans le moyen âge, comme il y en a plusieurs de nos jours. Pétra était un nom générique qu'on appliquait à diverses villes bâties au milieu des rochers. Les Arabes se servent d'un mot analogue, qui est *heger*. Le siége de l'évêque grec actuel de Pétra, qui réside à Jérusalem, est la ville de Carac, située à quelques lieues à l'orient de la mer Morte. M. Léon de Laborde ayant probablement réservé cette importante question pour l'ouvrage qu'il annonce, nous nous abstiendrons de tout détail

ultérieur. Nous nous bornerons à rappeler qu'en ce qui concerne la géographie des croisades, déjà depuis plusieurs années nous avons dit, d'après certains témoignages contemporains occidentaux et orientaux, que la *Petra Deserti* n'est autre que la forteresse de Carac, tandis que Schaubek, château situé à quelques lieues au nord des ruines dont il est parlé ici, et appelé aussi *Pétra,* répond au *Mons regalis*. Schaubek et Carac subsistent encore et ont été décrits par Burckhardt. Quant à l'antique Pétra, la Pétra découverte de nos jours, il paraît que non-seulement elle était déjà abandonnée du temps des croisades, mais que, par sa situation hors des voies naturelles de communication, elle resta inconnue aux Francs; du moins aucun de leurs écrivains n'en parle d'une manière explicite; il en est à peu près de même des écrivains arabes. Nous pensons néanmoins qu'on pourrait appliquer à cette ville un passage de Makrizi, d'après lequel certains Mameloucs, ayant été obligés de quitter précipitamment l'Égypte, errèrent pendant plusieurs jours dans l'Arabie Pétrée, et se trouvèrent tout à coup au milieu d'une ville déserte presque intacte[1].

Nos voyageurs passèrent huit jours à Pétra et dans les environs, redoublant d'activité pour ne rien laisser échapper d'intéressant. Pendant tout ce temps un des tombeaux de la ville leur servit de demeure : les parois du sépulcre soutenaient leurs effets, tandis qu'au milieu se faisait leur cuisine. Ce sont également des

[1] Ce passage a été publié par M. É. Quatremère, *Mémoires géographiques et historiques sur l'Égypte*, tom. I, pag. 187.

tombeaux qui reçoivent les fellahs avec leurs troupeaux, quand ils descendent des montagnes.

Enfin il fallut partir de ces lieux si féconds en merveilles; déjà les fellahs des environs prenaient un aspect menaçant, et l'on risquait, en restant plus longtemps, de compromettre les fruits d'une exploration si pénible. Nos voyageurs, se mettant en marche pour retourner à Akaba, choisirent une route plus à l'est, afin de varier leurs observations.

Il était naturel de penser que Pétra n'avait pu devenir un centre de commerce aussi actif sans que les environs se ressentissent d'une telle prospérité. Dans la vallée Sabra nos voyageurs découvrirent les restes d'un théâtre, ou plutôt d'une naumachie, qui devait former un singulier contraste avec l'aspect aride du pays. De quelque côté qu'ils se tournassent, ils apercevaient des murs de soutènement pour retenir la terre végétale, des débris de construction, un pont, des monceaux de petites pierres qui avaient été jetées par les laboureurs hors des champs, et qui devaient en former les limites. A la vue de tant d'efforts et de persévérance, doit-on s'étonner que chez les Arabes, chez un peuple essentiellement nomade, le nom de Nabatéen soit devenu l'image la plus sensible de l'amour du travail, et que lorsqu'ils veulent parler d'un peuple avancé en agriculture ils citent les Nabatéens? Une observation qui frappa vivement nos voyageurs, ce fut la vue d'un certain blé barbu et de quelques raisins d'une dimension énorme, qui justifient tout à fait le récit de Moïse.

Pendant le reste de la route jusqu'à Akaba, nos voyageurs eurent occasion de voir presqu'à chaque pas les traces d'une civilisation jadis florissante. De distance en distance étaient des citernes pour recueillir les eaux; celles qui se seraient perdues dans les sables étaient amenées par des canaux très-habilement dirigés aux lieux où devaient passer les caravanes. Toutes les hauteurs étaient couronnées de forts qui devaient fermer l'accès du pays aux personnes mal intentionnées. Du reste cette partie de la route a dû conserver plus longtemps son aspect animé: c'est par là que passaient autrefois les pèlerins musulmans de Syrie, avant de se joindre, devant Akaba, aux pèlerins d'Afrique.

De retour à Akaba nos voyageurs congédièrent les Arabes de la tribu des Alaouins, dont ils avaient eu occasion d'apprécier le zèle et la fidélité. Ensuite M. Linant, que des affaires pressantes rappelaient en Égypte, prit le chemin le plus direct de Suez; pour M. de Laborde, il résolut de visiter le monastère de Sainte-Catherine et la partie de la presqu'île du Sinaï qu'il ne connaissait pas encore.

Le mont Sinaï a de tout temps attiré la dévotion des peuples juifs, chrétiens et même musulmans. C'est là que les enfants d'Israël se rendirent d'abord à leur sortie d'Égypte; c'est là que Moïse leur remit, de la part de Dieu, les tables de la loi. Cette dévotion se manifesta parmi les chrétiens, surtout à partir du IVe siècle de notre ère, lorsque le goût de la retraite et de la solitude s'étant emparé des âmes pieuses, des milliers de fidèles allèrent s'ensevelir dans les déserts.

Bientôt les chaînes du Sinaï et les hauteurs voisines se couvrirent de cellules et de monastères; dans ces contrées où à peine aujourd'hui on rencontre quelques troupeaux de chèvres et quelques hommes vivant des produits de la chasse, partout où il jaillissait une source, partout où il y avait un peu de verdure, il s'élevait de modestes demeures dont il existe encore des traces. Plusieurs fois M. de Laborde, dans ses courses pénibles et périlleuses, après avoir franchi des passages difficiles, fut agréablement surpris de voir tout à coup ces pentes formidables, les unes se niveler, les autres contenues de manière à offrir un passage commode. On reconnaît là l'ouvrage d'une main patiente, d'un travail persévérant. Dans le fond se montraient des arbres, quelques palmiers et une verdure que rien n'aurait fait soupçonner.

La renommée de la sainteté de ces anachorètes et du calme dont ils jouissaient s'était répandue jusque dans les contrées les plus reculées de l'occident. Tous les ans, au moyen âge, il partait d'Europe des milliers de pèlerins qui, voulant visiter les saints lieux, profitaient de cette occasion pour voir le mont Sinaï; les uns arrivaient par l'Égypte, d'autres par Gaza, quelques-uns par Jérusalem et Hébron.

M. de Laborde, voulant donner une carte exacte et aussi complète que possible de la presqu'île, fit le tour de la partie méridionale; de plus il traversa plusieurs fois les chaînes de granit qui la coupent dans sa longueur, se rendant compte du point de départ et de la direction des vallées, dont les unes se prolongent

vers le golfe de Suez et les autres vers le golfe Élanitique.

Il ne manqua pas de visiter la vallée Mokatteb, ou vallée Écrite, ainsi appelée des nombreuses inscriptions qui couvrent ses rochers. Cette vallée a une lieue de long, et les rochers s'élèvent en ligne perpendiculaire comme s'ils étaient taillés à pic. Sur toute la longueur, et en quelques endroits à une hauteur de dix à douze pieds, les parois sont couvertes d'inscriptions qui depuis longtemps ont attiré l'attention des voyageurs et des savants. Quelques-unes de ces inscriptions sont grecques, une est latine. Parmi celles que M. de Laborde a dessinées, nous en avons reconnu d'hébraïques; une de ces dernières porte le nom d'Arphaxad; il y en a aussi qui paraissent être dans les caractères samaritains usités primitivement chez tous les peuples de race juive; enfin il en est qui ne se rapportent à aucun genre d'écriture connu, et qu'on est convenu d'appeler du nom général de *sinaïtes*. Comment de simples pèlerins et des voyageurs pressés, car cette vallée ne paraît pas avoir jamais été habitée, ont-ils eu l'idée et les moyens d'offrir ainsi aux regards, soit leurs noms, soit la pensée qui les occupait pour le moment? M. de Laborde croit avec beaucoup de vraisemblance, qu'à la différence des grandes chaînes de granit, les rochers qui sont adossés à la montagne n'étant qu'en grès, les eaux des pluies et l'humidité durent en miner successivement la partie inférieure. Privées d'appui et peut-être ébranlées par les secousses de quelque tremblement de terre, ces ma-

tières friables se détachèrent tout à coup de la masse et laissèrent au rocher une surface unie et tendre; et les premières personnes qui traversèrent la vallée trouvèrent ces grandes pages trop engageantes pour n'y pas laisser les traces de leur passage.

M. de Laborde, ayant terminé le cours de ses explorations, retourna au Caire, d'où il revint en France. Voici en quels termes il raconte ses adieux avec les Arabes qui l'avaient accompagné dans tout le voyage: « Ces braves gens avaient eu pour moi une attention « constante, des soins assidus. Hussein surtout sem- « blait s'être attaché à moi; cet homme de la nature « pleurait en me quittant, et me faisait promettre de « revenir plus tard manger de ses dattes et boire de « son lait; il me disait que Dieu était grand, que peut- « être un jour je serais malheureux, proscrit de mon « pays, et qu'alors je devais me souvenir de Hussein; « qu'il aurait toujours pour moi dans la Ouadi sa tente « pour me reposer, des chevreaux pour me nourrir et « des dromadaires pour aller voir les *vieilles pierres.* »

A propos des *vieilles pierres,* que M. de Laborde appelle ailleurs des *pierres écrites,* nous ferons une observation minutieuse, mais qui sans doute ne paraîtra pas déplacée dans ce journal. Quel est le mot arabe répondant à *vieille pierre* et à *pierre écrite?* On lit dans un commentateur de la grammaire arabe intitulée *Djaroumia,* au sujet de la définition de la parole[1], que l'homme a quatre autres manières d'exprimer sa pensée : l'écriture, les signes de la main ou

[1] كلام.

des yeux, les doigts de la main, avec lesquels en certains pays les négociants traitent d'affaires sans se parler [1], et enfin ce que le commentateur appelle *nasb* [2]. Le mot *nasb*, qui se trouve dans l'Alcoran, et qui est ordinairement traduit par *statue*, signifie proprement un objet dressé; il répond à ce que les Grecs nommaient *stèle* et les latins *statua*. N'est-il pas évident que ce terme désigne aussi les inscriptions et les bas-reliefs sur pierre, si communs dans ces contrées?

Arrivé à la fin de notre analyse de la relation de M. de Laborde, et après avoir rendu hommage à l'importance des découvertes qui y sont retracées, nous ne devons point passer sous silence les planches et les vignettes qui l'accompagnent et qui mériteraient un article particulier. Les planches, ouvrage des deux voyageurs, conservent, par la grandeur du format, non-seulement les traits principaux des monuments, mais les petits détails qui en constituent le caractère; elles reproduisent en un mot, aux yeux du spectateur étonné, le grandiose des originaux, et tout ce qui peut servir à les classer parmi les divers échantillons de l'art ancien et moderne. Les sujets qui y sont représentés sont nouveaux, ou, s'ils étaient déjà connus, ils se retrouvent ici pris d'un point de vue plus pittoresque. Quant à la carte, elle est en son genre un ouvrage complet, et il sera difficile aux voyageurs qui viendront dans la suite d'y ajouter beaucoup.

La relation de M. de Laborde respire à chaque page

[1] عقود. Voyez l'Ancien journal asiatique, tom. III, pag. 65.
[2] نصب. pluriel انصاب.

un amour ardent de la vérité, un goût éclairé pour les recherches, la plus heureuse disposition pour recevoir les impressions qu'un pays si intéressant offre à tout instant. M. de Laborde annonce que ce n'est ici qu'une petite portion de la moisson d'observations qu'il a recueillies sur l'histoire naturelle, les mœurs et les usages du pays, particulièrement en ce qui se rapporte aux récits de la Bible, enfin sur l'archéologie et l'histoire de l'art. Il ajoute que ces riches matériaux seront l'objet d'une publication prochaine plus commode et moins dispendieuse. Toutes les personnes qui prendront connaissance de ce premier ouvrage partageront notre impatience de voir paraître le second.

Baalbek, Palmyre, Pétra, les villes antiques situées à l'orient du Jourdain et de la mer Morte et les rochers sculptés de la presqu'île du mont Sinaï sont maintenant sous les yeux des amateurs et des érudits; mais il existe encore une vallée riche en vestiges de l'antiquité, et que les Arabes appellent du nom de Pétra, Heger. C'est une vallée située près de Tébouk, non loin des bords de la mer Rouge, entre Akaba et Médine, dans l'ancien pays des Témoudites. Là on trouve aussi, au rapport des Arabes, des inscriptions et des figures sculptées sur le roc. Burckhardt, à son retour de Médine, ne put diriger ses pas de ce côté. Quand se trouvera-t-il quelque nouveau de Laborde, quelque nouveau Linant, qui nous éclaire sur ces précieux débris, de manière à compléter pour nous le tableau de ce qui reste de l'antique civilisation de cette partie de l'Asie?

REINAUD.

TABLEAU STATISTIQUE

Des principales tribus du territoire de la province d'Oran (وهران *Ouahrân*), suivant l'ancienne circonscription, dressé d'après des documents arabes[1].

NOMS des CHEFS DE TRIBU.	TRIBUS.	NOMBRE DES cavaliers. فرسان	NOMBRE DES fantassins. ترّاسة	Total
حبيب بو علام Hhabyb bou-Allêm.	الغرابة El-Gharâbah.	700	1400	2100
علي بن ايوب A'ly ben-Ayoub.	حميان Hhamyân.	200	400	600
الحاج احمد بن شاع El-hhâdj Ahhmed ben-Châa'.	عبيد الشراقة A'byd êch-Charâgah.	300	500	800
قدّور بن الصّحراوي Qaddour ben-ês-ssahhar-raouy.	البرجية El-Bordjyah.	1500	4000	5500
سيد محمّد الشّادلي Syd Mohhammed êch-Châdely.	بني شقران Beny Chougarân.	500	1400	1900

[1] Les documents manuscrits d'après lesquels ce tableau statistique est rédigé m'ont été envoyés d'Afrique par un de mes anciens élèves, maintenant officier d'état-major à Oran. — J. J. MARCEL.

NOMS des CHEFS DE TRIBU.	TRIBUS.	NOMBRE DES cavaliers. فرسان	NOMBRE DES fantassins. تراسة	
سيد عبد القادر ولد اخي قمحات Syd A'bd-él-Qâder Ouled Akhy Gamhhât.	جراره Sedjerârah.	150	500	650
الحاج محمد بالعمري El-hhâdj Mohhammed b-él-A'mery.	حبوشة Hhabouchah.	250	700	950
الجلالي بالعربي El-Djelâly b-él-A'raby.	بني غدّه Beny Ghaddah.	300	1000	1300
الحاج حمه El-hhâdj Hhammeh.	عكرمة الغرابة A'kermah él-Gharâbah.	300	1000	1300
سيد عبد الله بالاكحل Syd A'bd Allah b-él-Akhhal.	مجاهر Medjâher.	4000	8000	12000
الحاج بو الانوار El-hhâdj bou-'l-Anouâr.	المكاحلية El-Emkâhhlyah.	600	1000	1600
عدة بن مصباح A'ddah ben-Moussbâhh.	الحساسنة El-Hhesâsenah.	300	1000	1300
المولود بن عمر El-Maouloud ben-O'mar.	ولاد بو علي Ouléd bou-A'ly	400	1200	1600
بو علام ولد كبيده Bou-A'llâm Ouled Kebeydah.	دواير فليتة Douâyr Flytah.	400	800	1200

NOMS des CHEFS DE TRIBU.	TRIBUS.	NOMBRE DES cavaliers. فرسان	fantassins. رجالة	Total
بن على بو مدين Ben-A'ly bou-Medyan.	المحال El-Mahhâl.	800	1000	1800
الحاج محيى الدّين El-hhâdj Mahhyy éd-dyn.	عكرمة الشراقة A'kermah éch-Charâgah.	1000	3000	4000
سيد بن موسى Syd ben-Mousä.	بنى زروال Beny-Zarouâl.	1000	2000	3000
قدّور Qaddour.	بنى زنطيس Beny-Zantteys.	400	1000	1400
على بن جيلالى A'ly ben-Djylâly.	مديونة Medyounah.	500	1000	1500
محمّد بن قدّور Mohhammed ben-Qaddour.	ولاد بو رحمة Ouléd bou-Rahhmah.	150	300	450
الحاج مصطفى بو فرمة El-hhâdj Mousttafâ bou-Farmah.	ولاد خلوف Ouléd Khoulouf.	300	1000	1300
الحاج الخاين El-hhâdj él-Khâyen.	ولاد سلامة Ouléd Slâmah.	500	1000	1500
الحاج عدّه بن قرين El-hhâdj A'ddah ben-Qrayen.	ولاد العبّاس Ouléd él-A'bbâs.	1000	3060	4000

NOMS des CHEFS DE TRIBU.	TRIBUS.	NOMBRE DES cavaliers. فرسان	NOMBRE DES fantassins. ترّاسه	Total
الحاج محمد ولد سيدى العريبي El-hhâdj Mohhammed Ouled Sydy él-A'ryby.	زوا Zaouâ.	1000	2000	3000
الحاج المداح El-hhâdj él-Medâhh.	ولاد خويدم Ouléd Khouydem.	500	1000	1500
الحاج خليفه بو صولة El-hhâdj Khalyfah bou-Ssoléh.	صبيح Sebéyahh.	3000	6000	9000
الاكحل بن داوادج El-Akhhal ben-Dâouâdjy	مازونه Mâzounah.	500	1400	1900
سيد محمد بالحاج Syd Mohhammed b-él-hhadj.	مغراوه جمله Maghariouah djemeléh.	1000	2000	3000
الحاج محمد El-hhâdj Mohhammed.	بنى مادون Beny-Médoun.	1500	3000	4500
حاج معمر Hhadj Mo'ammar.	خميس Akhmys.	600	1000	1600
سيد معمر ولد الحاج هنى Syd Mo'ammar Ouled él-hhâdj Henny.	ولاد فارس Ouléd Fâres.	300	700	1000

NOMS des CHEFS DE TRIBU.	TRIBUS.	NOMBRE DES cavaliers. فرسان	fantassins. ترّاسة
الحاج بودالى El-hhâdj Boudâly.	بنى مسلم Beny-Mislem.	2000	4000
		6000	
الحاج محمّد الوراغى El-hhâdj Mohhammed él-Ourâghy.	بنى وراغ Beny-Ourâgh.	3000	6000
		9000	
سيد احمد Syd Ahhmed.	بنى وعزان Beny-Oua'zân.	400	1000
		1400	
الحاج محمّد بن الزّيتونى El-hhâdj Mohhammed ben és-Zaytouny.	سنجاس Sendjés.	3000	5000
		8000	
الجلالى ولد الساج El-Djelâly Ouled és-Sâyahh.	ولاد القصير Ouléd él-Goussayar.	1000	2000
		3000	
الحاج بو حايك El-hhâdj bou-Hhâyek.	بنى راشد Beny-Râched.	500	1000
		1500	
معمّر Mo'ammar.	بنى درجين Beny-Derdjeyn.	500	800
		1300	
الحاج محمّد El-hhâdj Mohhammed.	بنى حجه Beny-Hidjah.	500	3000
		3500	
بن عبد سلام Ben-A'bid-Salém.	براز Brâz.	1000	3000
		4000	

NOMS des CHEFS DE TRIBU.	TRIBUS.	NOMBRE DE cavaliers.	fantassins.
		9000	4000
الشيخ البغدادى [Ch]eykh él-Baghdâdy	العطاف جملة El-A'attâf djemeléh.	9000	6000
	بنى بودوان Beny-Boudouân.	1000 3000	2
محمد بن فغول [M]ohhammed ben-Fou-ghoul.	ولاد بنى فغول Ouléd beny-Foughou[l].	400 300 800	000
الشيخ العجال Ech-Cheykh él-A'djal.	ولاد احمد Ouléd Ahhmed.	3000 1500 4500	5000 3
جلول بن فرحات Djelloul ben-Farrhât.	ولاد عياد Ouléd A'yâd.	000 500 2000	000 15
قدور بن شعيب Qaddour ben-Cha'eyb.	ولاد عنتر وولاد هلال Ouléd A'ntar, ou-Ouléd Hellél.	5000 1600	000
بن خماشة Ben-Khamâchah.	بلال Bilél.	800 500 1500	1000
قدور Qaddour.	مطماطة Mattmâttah.	3000 300 900	600
ولد بن دحمان Ouled ben-Dahhmân.	بنى مايدة Beny-Mâydah.	3000 2000 6000	4

NOMS des CHEFS DE TRIBU.	TRIBUS.	NOMBRE DES cavaliers. فرسان	NOMBRE DES fantassins. ترّاسه	
بن موسى Ben-Mousä.	ولاد بسامّ Ouléd Besâmm.	500	1200	1700
	قبايل ونسريس Qabâyl Ouenserys.	1000	2000	3000
احمد بن موسى Ahhmed ben-Mousä.	ولاد عمّار Ouléd A'mmar.	400	800	1200
الحاج الصحراوى El-hhâdj ès-Ssaharâouy.	بنى تغرين Beny-Tagharyn.	2000	3000	5000
ولد قدّور الاعمى Ouled Qaddour él-Aa'mä	الكرايش El-Karâych.	1000	2000	3000
قدّور بن الحاج Qaddour ben-él-Hhâdj.	حلّويه Hhallaouyah.	700	1400	2100
ولد محمّد عوده Ouled Mohhammed A'oudah.	ولاد الاكرد Ouléd él-Akared.	2000	4000	6000
بن فريحه Ben-Freyhhah.	بنى لنت والمعاصم Beny-Lent, ou-él-Ma'âs-sem.	600	1200	1800
الحاج الجلالى بن فغول El-Hhdâj él-Djelâly ben-Foghoul.	ولاد شريف Ouléd Cheryf.	2000	4000	6000

NOMS des CHEFS DE TRIBU.	TRIBUS.	NOMBRE DES cavaliers. فرسان	NOMBRE DES fantassins.
العربى بن قدّور El-A'rby ben-Qaddour.	الاحرار السبعة El-Ahhrâr es-Seba'at.	10000	20000
		30000	
الشيخ الخروبي Ech-cheykh él-Kheroubiy	ولاد خليف Ouléd Khalyf.	1500	3000
		4500	
محمّد بن مراد Mohhammed ben-Morâd	بنى مديان وعكرمه Beny-Medyân, ou-Akermah.	400	1000
		1400	
الصغير ولد عايد Es-Seeghyer Ouled A'âyad.	خلّاته Khallétah.	1000	3000
		4000	
ولد قدّور بن مكّى Ouled Qaddour ben-Makky.	صدامه Ssedâmah.	3000	8000
		11000	
الحاج بن لابد وعدّه بن طاهر El-hhâdj ben-Lâbid, ou-A'ddah ben-Ttâher.	فليته جمله Flytah djemeléh.	5000	10000
		15000	
الحاج محمّد بن مسيكين El-hhâdj Mohhammed ben-Mesykyn.	الحوارث El-Hhaouâris.	500	1000
		1500	
بن موسى Ben-Mousâ.	الكسانّه El-Kesannah.	500	1000
		1500	

NOMS des CHEFS DE TRIBU.	TRIBUS.	NOMBRE DES cavaliers. فرسان	fantassins. ترّاسة	Total
قدّور بن مكّى وولد الحاج جلّول Qaddour ben-Makky, ou-Ouled él-hhâdj Djelloul.	اليعقوبيه جمله El-Ya'goubyah djemeléh	10000	20000	30000
قدّور بن خدّهُ بن على بو باخف Qaddour ben-Khadd-ho ben-A'ly bou-Yâkhef.	الحشم غرابه و شرقه El-Hhachem Gharâbah, ou-Charagah.	5000	10000	15000
الزّين بن عودة والبشير قلوشه Ez-Zyn ben-A'oudah, ou-él-Bechyr Gallouchah.	بنى عامر جمله Beny-A'amei djemeléh.	4000	8000	12000
الشّيخ احمد Ech-cheykh Ahhmed.	بنى غواط Beny Ghouâtt.	200	1000	1200
التّجينى El-Tedjyni.	عين ماضى ومواحيها A'eyn Mâddey, ou-naouâhhy-hâ (et ses environs).	500	1000	1500
الطّاهر ولد محمّد Et-Ttâher Ouled Mohhammed.	الاربع جمله El-Arbâa' djemeléh.	1000	1500	2500
على A'ly.	الاغواط El-Aghouâtt.	500	1000	1500

NOMS des CHEFS DE TRIBU.	TRIBUS.	NOMBRE DES cavaliers. فرسان	NOMBRE DES fantassins. ترّاس
معمّر بن اشكر Me'ammer ben-Achkar.	حيان متاع الصحرة جملة Hhamyân mtâ' és-Sahharah djemeléh.	10000	20000
		30000	
	ولاد بالغ Ouléd Bâlagh.	1000	2000
		3000	
علي A'ly.	بنى مطهر Beny-Matthar.	600	1200
		1800	
سيد المولود ولد اليمانى Syd él-Maouloud Ouled él-Yamány.	ولاد انهار Ouléd ennahâr.	800	1200
		2000	
قدّور Qaddour.	بنى صميل Beny-Ssamyl.	500	800
		1300	
	ولاد ورياش Ouléd Ouaryâch.	500	800
		1300	
عيسى E'ysâ.	بنى ورنيد Beny-Ouernyd.	400	800
		1200	
مسعود الرّياحى Mess'aud ér-Ryâhhy.	ولاد يحيى و دوى يحيى Ouléd Yahhyyâ, ou-Douy Yahhyyâ.	1400	2000
		3400	

NOMS des CHEFS DE TRIBU.	TRIBUS.	NOMBRE DES cavaliers. فرسان	NOMBRE DES fantassins. ترّاسه	Total
بن موسى Ben-Mousâ.	الجويدات و اولاد منصور El-Djoueydât, ou-Ouléd Manssour.	500	800	1300
	بنى بو سعيد Beny-bou-Se'yd.	700	1400	2100
الشيخ بالغمارى Ech-Cheykh b-él-Ghomáry.	اهل انقاد جملة Ehel Engád djemeléh.	8000	16000	24000
	العيون جملة El-A'youn djemeléh.	500	2000	2500
المختار بن المزوار El-Mokhtár ben-él-Mozouár.	القبايل السّواحلية El-Qabáyl és-Souáhhlyah	300	1500	1800
محمّد Mohhammed.	طرارة جملة Tterárah djemeléh.	600	3000	3600
محمّد بن عبد القادر Mohhammed ben-A'bd-él-Qáder.	ولهاصة Ouelhássah.	700	1500	2200
الحاج سعيد El-hhádj Se'yd.	انغسل جملة El-Ghousel djemeléh.	1500	3000	4500

NOMS des CHEFS DE TRIBU.	TRIBUS.	NOMBRE DES cavaliers. فرسان	NOMBRE DES fantassins. ترّاسه
	بنى وعزان Beny-Oua'zân.	400	1000
		1400	
الحاج زروق El-hhâdj Zourouqy.	مديونه Medyounah.	1400	1000
		2400	
جلّول بن سعيد Djelloul ben-Sa'yd.	ولاد بو عامر Oulêd bou-A'âmer.	200	600
		800	
موسى بن العطّار Mousâ ben-êl-A'ttâr.	ولاد جباره Oulêd-Djibârah.	200	600
		800	
مصطفى بن اسماعين Moustafâ ben-Esmâa'yn.	الدواير Ed-Douâyr.	1800	2000
		3800	
عدّه بن ونزار A'ddah ben-Ouenzâr.	الزّمالة Ez-Zmâlah.	1000	1500
		2500	
	مجاجة Madjadj-ho.	50	300
		350	
	زكزك Zoukzouk.	150	300
		450	
بن عمّار Ben-A'mmâr.	الصّحارى Es-Ssahâry.	12	100
		112	
عدّه بو زيان A'ddah bou-Zayân.	القطارنية El-Gattarnyat.	″	30
		30	

NOMS des CHEFS DE TRIBU.	TRIBUS.	NOMBRE DES cavaliers فرسان	NOMBRE DES fantassins تراسة	Total
قدور بن رحمه Qaddour ben-Rahhmah.	غمره Ghamarah.	150	600	750
الحاج محمد النقاش El-hhâdj Mohhammed en-Naqâch.	ندرومه Nadroumah.	60	500	560
	بنى اسنوس Beny-Esnous.	50	1000	1050
	فرنده Frendah.	"	100	100
	تاوغزوت Tâoughazout.	"	100	100
محمد بن شعيب Mohhammed ben-Cha'yb	العمور El-A'mmour.	500	2000	2500
احمد بن محمد Ahhmed ben-Mohhammed.	الزناخره Ez-Zanâkharah.	500	1000	1500
محمد Mohhammed.	ولاد شعيب Ouléd Cha'yb.	"	"	
احمد الجلطي Ahhmed el-Djalty.	ولاد بن عفران Ouléd ben-A'frân.	150	300	450

RAMIFICATIONS DES GRANDES TRIBUS.

الغسل
El-Ghousel.

- المقنيه — El-Meqnyah.
- الفهول — El-Fougoul.
- ولاد شيخه — Ouléd-Chykhah.
- بنى وعزان — Beny-Oua'zân.
- مديونه — Medyounah.

ولاد علي
Ouléd A'ly.

- ولاد خلفه — Ouléd-Khalfah.
- ولاد ميمون — Ouléd-Mymoun.
- ولاد الجزاير — Ouléd-él-Djezâyr.
- الحجز — El-Hhadjez.
- ولاد ابرهيم — Ouléd-Ibrahym.

الاربعاء
El-Arbaa'.

- ولاد صالح — Ouléd-Ssaleah.
- ولاد يعقوب — Ouléd-Ya'qoub.
- المعمرة — El-Ma'amarah.
- الحجاج — El-Hhadjâdj.

حميان
Hhamyan.

- عكرمه — A'kermah.
- شعنب — Cha'anab.
- الرزنه — Er-Raznah.
- ولاد زياد — Ouléd-Zyâd.

اهل انقاد
Ahel Engad.

العشاش El-A'chach.	ولاد ملّوك Ouléd Mellouk.	مزاوير Mazâouyr.
ولاد على بن طلحه Ouléd A'ly ben-Ttalhhah.	الجعاونه El-Dja'âounah.	ولاد احمد بن ابرهم Ouléd Ahhmed ben-Ibrahym.
	ولاد على بن هامل Ouléd A'ly ben-Hâmel.	

فليته
Flytah.

بنى يسعد Beny-Yess'ed.	ولاد يحيى Ouléd Yehhyâ.	ولاد بركات Ouléd Barkât.
بنى لومه Beny-Loumah.		ولاد بالحيا Ouléd-b-él-Hhayâ.

اليعقوبيه
El-Yagoubyah.

ولاد على بن محمد Ouléd A'ly ben-Mehammed.	ولاد داود Ouléd-Dâoud.	ولاد ابرهم Ouléd-Ibrahym.
توامه Teouâmah.	ولاد بن دومه Ouléd ben-Doumah.	الحساسنه El-Hhassâsenah.
بنى منيارن Beny-Menyâren.	ولاد بن جعفر Ouléd ben-Dja'far (Jafar).	ولاد خالد Ouléd-Khâled (Khâlet).

<table>
<tr><td colspan="3" align="center">الحشم
El-Hhachem.</td></tr>
<tr><td>ولاد عيسى بن عبّاس
Ouléd-Kysâ ben-A'bbâs.
حشم شراقة
Hhachem Charagah.</td><td>مشاشيل
Machâchyl.</td><td>ولاد عبّاد
Ouléd A'bbâd.
ولاد عبد الواحد
Ouléd A'bd-él-Ouâhhed.</td></tr>
<tr><td colspan="3" align="center">بنى عامر
Beny-A'amar.
ولاد سليمان
Ouléd-Soulymân.</td></tr>
<tr><td colspan="3" align="center">مجاهر
Medjaher.</td></tr>
<tr><td>ولاد بو كامّل
Ouléd bou-Kâmmel.
ولاد حمدان
Ouléd-Hhamdân.</td><td>الغفيرات
El-Ghoufyrât.</td><td>ولاد شافع
Ouléd-Châfia'.
ولاد مالف
Ouléd-Mâlef.</td></tr>
<tr><td colspan="3" align="center">عكرمة الشّراقة
A'kermah éch-Charagah.</td></tr>
<tr><td>ولاد اعدى
Ouléd A'ady.</td><td></td><td>الجراره
El-Djarârah.</td></tr>
</table>

بني زروال
BÉNY-ZAROUAL.

ولاد معله	مزيله
Ouléd-Maa'lah.	Mezylah (ou Mzy-fah).

مغراوه
MAGHARAOUAH.

ولاد ارّياح	زرّيفه	عشعاشه
Ouléd-Erryéh.	Zarryfah.	A'cha'âchah.

سنجاس
SENDJÂS.

تسيغاوت	حرشون
Tsyghâout.	Hharchoun.

العطاف
EL-A'TTAF.

الحطاطبه	ولاد عمّر
El-Hhattâtbah.	Ouléd-A'mmer.

الاحرار غرابه
EL-AKHARÂR GHARABAH.

الاحرار شراقه
EL-AKHARÂR CHARAGAH.

ANALECTES.

DANS QUEL CAS IL CONVIENT DE MOURIR.

بزرجمهر را کفتند که چه چیز بهترست که خدای
تعالی ببنده دهد که به از ان نباشد کفت خرد طبیعی
کفتند اکر نباشد کفت ادبی که اموخته باشد ودر
تعلیم ان سعی برده کفتند اکر نباشد کفت خوی
خوش که با مردمان بدان مواساة نماید ودوست
ودشمن را بدان نکاه دارد کفتند اکر نباشد کفت
خاموشی که ساتر سائر عیوبست کفتند اکر نباشد
کفت مرک اورا بهتر زیرا که هر که بدین خصال
جهدم اراسته نباشد موت او بر حیوة راجح بود ،

TRADUCTION.

On fit un jour cette question à Buzurdjmihr : « Quel est le meilleur des dons que Dieu puisse faire « à l'homme? — C'est un esprit naturel, répondit-il. « — Si l'homme ne l'a pas reçu, que lui convient-il « d'avoir? — L'instruction, qu'il doit communiquer « aux autres. — Si l'instruction lui manque? — Il lui « faut alors un caractère heureux qui le porte à la « bienveillance envers tous les hommes et à avoir des « égards pour ses ennemis comme pour ses amis. —

« S'il n'est pas doué de ce caractère heureux? — Qu'il « cache par son silence les défauts d'autrui. — Mais « s'il n'observe pas le silence? — Eh bien, qu'il meure; « s'il n'est orné d'aucune de ces qualités, la mort vaut « mieux pour lui que la vie. »

AVANTAGE DU SILENCE.

پادشاهی را پسری خدای داده بود در غایت زیرکی
وکیاست ان پادشاه اورا بادیبی دانا تفویض کرد تا اورا
ادب اموزد روزی ان کودك ادیب را گفت ای استاد
علوم را نهایت نیست وعمری در تحصیل ان خواهد
شد مرا علمی کوتاه مفید آموزکه صلاح هر دو جهان
من دران باشد گفت اگر خواهی که از هر دو جهان
رستکار آیی خاموشی کزین وسکوت بیشه گیر پس لب بر
لب نهاد والبته هیچ کلمه نمی گفت وپدر او از ان عظیم
می رنجید وگان برد که مکر عیبی حادث شده است
طبیبان ومعزمان هر چند حیلت کردند مفید نبود
روزی پادشاه بشکار رفته بود واورا با خود برده دراج
بانك بکرد سواران بتاختند وان دراج را بکرفتند پسر
گفت اگر خاموش بودی سلامت یافتی یکی از ان پسر
این بشنید وپادشاه را بشارت داد که پسر تو گفت
پادشاه خوش دل شد وپسر را بخواند هر چند کوشید

هیچ سخن دیکر نکفت ملك در خشم شده وفرمود تا پسر
را چوب بزنند پسر کفت راست کفت استاد می ک
خاموشی سبب رهایی است اکر خاموش بودمی از ضرر
چوب ایمن بودمی تصدیق قول پیغامبر علیه السلم که
فرموده است من صمت نجا ؛

TRADUCTION.

Dieu avait donné à un roi un fils extrêmement fin et rusé. Ce roi le confia à un instituteur sous lequel il pût apprendre les sciences. Un jour l'enfant dit à son instituteur : « O mon maître, je ne vois point de « terme aux sciences; il faut la vie entière pour les « acquérir. Enseignez-moi une science courte et utile « au moyen de laquelle je puisse trouver le bonheur « dans l'un et l'autre monde. — Si tu veux, répondit « le maître, trouver la félicité dans ce monde et dans « l'autre, prends le parti de te taire et garde soigneu- « sement le silence. » Dès ce moment le jeune homme posa lèvre sur lèvre et ne prononça plus aucune parole. Le père en ressentit une grande affliction. Croyant que c'était l'effet d'une maladie, il consulta les médecins et les enchanteurs. Ceux-ci eurent beau faire, tout leur art fut inutile. Le roi partit un jour pour la chasse et emmena son fils avec lui. Un francolin ayant jeté un cri, les gens à cheval tombèrent sur lui et le prirent. « Si ce francolin eût gardé le silence, dit « l'enfant, il n'aurait point été pris. » Quelqu'un entendit ces paroles du jeune homme; il s'approcha du

roi et lui dit avec joie : « Votre fils vient de parler. » Ravi de cette nouvelle, le roi fit venir son fils auprès de lui. Mais ce fut en vain qu'il essaya de le faire parler ; le jeune homme n'en dit pas davantage. Le roi se mit en colère et fit donner des coups à son fils. « Mon maître avait bien raison de dire, s'écria l'enfant, que le silence procure le salut. Si je l'eusse « gardé, j'eusse échappé à la douleur que me causent « les coups ; et par là se serait vérifiée cette parole du « prophète : *Celui qui se tait est en sûreté.* »

G. DE L.

LES DEUX CERFS.

שני צביים עמדו על שפת הנהר זה לזה היו מתלחשים
באזניהם ואין שומע בינותם : והנה בא אליהם איש ויאמר
מדוע אתם מדברים בלט הלא אין שומע הלם אשר ישמע ויגלה
את העצה או את הסוד אשר אתם מתלחשים כי רחוקים מן העיר
אתם : ויענו הצבאים ויאמרו אין בינינו סוד ודבר סתר אך נוטים
אנחנו לשמוע קולנו לכן מתלחשים אנחנו באזנינו :

משל

איל מחריש חכם יחשב
ובמושב נבונים ישב :

TRADUCTION.

Deux cerfs[1] se tenaient sur le bord d'un fleuve et

[1] ... ṣebi, signifie proprement *gazelle mâle*. Il existe plusieurs

se parlaient bas à l'oreille; et il n'y avait entre eux personne qui les entendît. Mais voici, un homme s'approcha d'eux, qui leur dit : « Pourquoi conversez-vous « ainsi doucement? Il n'y a, n'est-ce pas, personne ici « qui puisse vous écouter et révéler le conseil que « vous tenez ou le secret que vous chuchotez; car « vous êtes éloignés de la ville. » Alors les cerfs répliquèrent : « Il n'existe entre nous, dirent-ils, aucun « mystère, aucune parole secrète; seulement nous « avons la voix paresseuse[1], et c'est pour cela que « nous nous parlons bas à l'oreille. »

PROVERBE.

Le sot qui se tait pour sage est estimé, — et dans l'assemblée des intelligents il siégera[2].

A. PICHARD.

mots en hébreu pour désigner le cerf; le plus usité est איל *ayal*, qui est traduit dans les septante par *pygargue*. M. de Monthron dit qu'aux environs d'Alep on distingue la gazelle des plaines de celle des montagnes. Le pygargue d'Aristote est un oiseau, mais celui d'Ælien et de Pline est un quadrupède. L'étymologie de ce mot annonce un animal à fesses blanches, c'est-à-dire un animal timide, tandis qu'au contraire les fesses noires étaient l'indice de la vigueur et du courage, comme le prouve le surnom donné à Hercule. On est encore incertain sur la véritable signification de אקו *aqqô*, יחמור *yakhmour*, תאו *theô*, דכן *dichan*, que l'on traduit jusqu'à nouvel ordre par *chamois*, *daim*, *bubale* et *pygargue*.

[1] Littéralement : « Nous sommes paresseux pour entendre nos « voix. »

[2] Salomon a dit dans le même sens : גם אויל מחריש חכם יחשב אטם שפתיו נבון, « L'imbécile aussi passe pour sage quand il se « tait, et celui qui ferme ses lèvres est réputé intelligent. »

NOUVELLES ET MÉLANGES.

SOCIÉTÉ ASIATIQUE.

Séance du 6 juillet 1835.

M. l'abbé Glaire écrit au conseil pour le prier de souscrire à son édition du Pentateuque. Cette demande est renvoyée à une commission composée de MM. Labouderie, Brosset et Boré.

MM. le vicomte de Santarem et Lipsius sont présentés et agréés comme membres de la Société.

On procède au renouvellement de la commission de surveillance des travaux entrepris pour le compte de la Société. MM. Reinaud, Burnouf et Labouderie sont réélus. La commission du Journal asiatique reste la même.

On propose d'insérer dans le numéro de janvier 1836 du Journal asiatique la liste des souverains de l'Asie, qui se trouve habituellement en tête du premier numéro de l'année.

M. Marcel communique une lettre de M. Prinsep, secrétaire de la Société asiatique de Calcutta, dans laquelle il annonce l'envoi de divers ouvrages de M. Csoma de Körös et d'un nombre considérable d'ouvrages tibétains. Les remercîments du conseil sont adressés à M. Rénauld, membre de la Société de Calcutta, qui a bien voulu se charger de surveiller cet envoi.

M. Brosset lit un mémoire sur la littérature géorgienne.

NOUVEAU

JOURNAL ASIATIQUE.

AOUT 1835.

MODE

D'expression symbolique des nombres employé par les Indiens, les Tibétains et les Javanais.

(Suite et fin.)

TCHANDRASANGKALA DES JAVANAIS [1].

EKA, *un* (en sanscrit *éka*) : ce mot est kawi et javanais (*basa krama*). *Ika,* donné avec le même sens par le vo-

[1] Publié par S. Raffles, dans son *History of Java,* tom. II, appendix E, n° III, pag. clxviij. L'interprétation dépourvue de sens qu'avait donnée S. Raffles des mots kawi qui forment la plus grande partie de cette liste n'avait pas encore permis de comparer le *tchandrasangkala* à la méthode de notation des nombres usitée dans l'Inde; j'ai donc dû justifier par quelques explications les restitutions de sens que j'ai faites : ces remarques philologiques pourront d'ailleurs servir à démontrer d'une manière certaine combien les Javanais sont présentement étrangers à la connaissance de la langue kawi. C'est des recherches d'un savant et illustre philologue, dont nous déplorons la perte encore récente, que nous recevrons les premières notions exactes sur une langue qu'on peut aujourd'hui considérer comme éteinte.

cabulaire kawi du panambahan de Soumenap, est une mauvaise leçon pour *êka*.

TUNGGAL, *un* : ce mot est javanais (*basa krama*) : on dit aussi *setunggal*; le préfixe *se* de ce mot est l'analogue de la particule malaye سا *sa*.

TCHANDRA, *lune* (en sanscrit *tchandra*) : ce mot est kawi. C'est certainement à tort que S. Raffles le traduit par *moon at the 15th day*; on ne peut croire que les Javanais modernes donnent à *tchandra* cette signification[1] : ce serait d'ailleurs se méprendre sur la valeur numérique de ce mot que de lui prêter le sens de *lunaison*.

SASI, *lune* (en sanscrit *çaçin*) : ce mot est kawi[2]. C'est encore à tort que S. Raffles traduit ce mot par *new moon, month of the year*.

WULAN, *lune* (en malay بولن) : ce mot est javanais et se retrouve sous des formes variées dans presque tous les dialectes de la Polynésie. S. Raffles commet encore une erreur en traduisant *wulan* par *moon at the 14th day, full moon*[3].

* BUMI, *la terre* (en sanscrit *bhoûmi*) : ce mot est kawi[4].

[1] Le vocabulaire kawi du panambahan de Soumenap le traduit exactement par *lune*.

[2] L'origine sanscrite de ce mot avait déjà été constatée par M. de Schlegel dans son analyse du Mémoire de M. Crawfurd sur Java et Bali (Indisch. Bibl.). La traduction de *sasi* dans le vocabulaire kawi du panambahan de Soumenap est exacte.

[3] Le dernier sens s'exprime en javanais par *wulan purnama* (بولن ڤورنام). Les seuls jours qui aient en kawi une dénomination particulière sont le premier et le seizième : les expressions *sukla paksa* (the first day of the month), *krisna paksa* (the sixteenth day of the moon) qu'on lit dans le vocabulaire kawi du panambahan de Soumenap sont empruntées à la langue sanscrite et signifient littéralement *aile blanche* et *aile noire*, c'est-à-dire première et seconde quinzaines de la lunaison.

[4] Il se trouve aussi en malay (بومي), en javanais (*bumi*), en madoura, en soumenap et en lampoung. *Gumi*, dans le dialecte de Bali, est une altération de prononciation.

S. Raffles traduit *the earth or piece of land*. Le second sens est impropre à raison des considérations que j'ai déjà exposées sur le choix du sens auquel doit s'appliquer la valeur numérique d'un mot polysémantique.

* Dara, *la terre* (en sanscrit *dharâ*). S. Raffles traduit *large stars, planets*[1]. La pluralité attachée à ce sens aurait dû l'avertir que son interprétation de *dara* était fausse. S'il avait consulté le vocabulaire kawi du panambahan de Soumenap, il y eût trouvé *dara* expliqué par *ground*.

* Awani, *la terre* (en sanscrit *avani*) : ce mot est kawi. S. Raffles commet un étrange contresens en traduisant ce mot par *courageous, hair of the body*. Je ne pense pas que ce mot se retrouve dans les autres parties de l'ouvrage de S. Raffles.

* Medi (qu'il faut, je pense, lire *medini*), *la terre* (en sanscrit *médinî*) : ce mot est kawi. S. Raffles, qui traduit ce mot par *abstraction, devotion*, a cru y reconnaître un dérivé de la racine obsolète sanscrite *médh*, penser[2], de laquelle se sont formés les mots *médhas, médhâ*, etc.; mais, pour comprendre la valeur numérique de ce mot, il faudrait lui attribuer le sens de *yôga*, ce qui ne se peut : aussi cette traduction est-elle une erreur. Bien que le mot *medi* se retrouve sous la même forme dans le vocabulaire kawi du panambahan de Soumenap, je doute que ce soit une apocope régulière de *medini*, et j'aime mieux n'y voir qu'une nouvelle preuve de l'ignorance des Javanais.

* Siti, *terre* (en sanscrit *kchiti*) : ce mot est kawi. S. Raffles traduit *black earth, earth*. Le second sens est le seul exact.

Rupa, *forme* (en sanscrit *roûpa*) : ce mot est kawi et javanais.

[1] S. Raffles aura sans doute confondu les deux mots sanscrits *dharâ* et *târâ* : ce dernier a formé en kawi *tarang*.

[2] D'où le fréquentatif latin *meditari*.

* NABI[1], *nombril* (en sanscrit *nâbhi*) : ce mot est kawi. S. Raffles ajoute à ce sens, je ne sais par quel motif, celui de *completion of the month.*

* WAK, *voix* (en sanscrit *vâtch, vâk*) : ce mot est kawi. S. Raffles commet une erreur en interprétant ce mot par *body;* il confond *wak* avec *awak,* qui a ce sens en javanais[2].

* DJANMA ou DJALMA, *naissance* (en sanscrit *djanman* et *djanma*) : ce mot est kawi ; il existe aussi dans quelques dialectes de Java et dans la langue malaye, mais avec le sens altéré de *hommes;* c'est malheureusement celui que S. Raffles a adopté (*mankind*).

* SUTA [il faut lire *suti* ou *sutaka*[3]], *naissance* (en sanscrit *soûti*) : ce mot est kawi. S. Raffles l'interprète par *child*[4].

DUI, *deux* (en sanscrit *dvi*) : ce mot est kawi et javanais (*basa krama*).

LORO, *deux :* ce mot est javanais.

LOTCHANA, *yeux* (en sanscrit *lôtchana*) : ce mot est kawi.

[1] Ou *nebe,* ajoute le texte : cette forme est altérée.

[2] On ne peut croire que *wak* soit ici pour *awak* et signifie corps, puisque le mot *çarîra* est donné plus bas avec la valeur de huit; je dois cependant observer que le mot *corps* se retrouve dans la liste tibétaine comme substitut du nombre 1.

[3] *Soûta,* né, engendré, ne ferait point de sens.

[4] On lit encore dans la table de S. Raffles, sous le nombre un, les mots *yata, eku, buda* et *ron* ou *godong* que je ne puis restituer ou dont je ne puis faire ici l'application. S. Raffles traduit le premier par *then, forthwith, thereupon* (en sanscrit *yataḥ*?); le second par *tail of any thing,* sens qui se concilierait avec la valeur numérale, mais qui n'appartient, si je ne me trompe, qu'au mot malay *ikour; buda* est interprété par *ancient, original,* et *ron* ou *godong* par *leaf of a tree;* serait-ce une allusion à cette opinion qu'il n'y a pas deux feuilles d'arbre dont la ressemblance soit absolue?

S. Raffles traduit *the lips;* on trouve cependant *lotchana* expliqué par *eyes* dans le vocabulaire kawi du panamba han de Soumenap.

NITRA; *yeux* (en sanscrit *nêtra*): ce mot est kawi. *The eyelids, the eye,* selon S. Raffles. La dernière signification est la seule exacte. Le vocabulaire kawi lit plus correctement *netra.*

* TCHAKSU, *yeux* (en sanscrit *tchakchôus*): ce mot est kawi. S. Raffles traduit *the inner corner of the eye.* Je ne pense pas que *tchaksu* ait en kawi cette nuance de sens.

* NAYANA, *yeux, pupilles des yeux* (en sanscrit *nayana*): ce mot est kawi. S. Raffles le traduit par *sight.*

* DRESTI ou DESTI, *regards, rayons visuels* (en sanscrit *drichṭi*): ce mot est kawi. Je crois que ces deux formes peuvent être admises, la première comme plus ancienne et plus conforme au sanscrit, la seconde comme une altération de la forme génuine, altération qui paraît d'ailleurs s'être opérée dans l'intérieur de la langue kawi et n'avoir été déterminée par l'influence d'aucun autre dialecte indien. S. Raffles traduit ce mot par *eyebrow;* cette interprétation est évidemment inexacte. Le vocabulaire kawi du panambahan de Soumenap traduit *tchaksu, netra, drasta, lotchana,* par *eye,* et *drasti* par *opened eye.*

MATA, *yeux:* ce mot est javanais; il se trouve aussi dans presque tous les dialectes polynésiens [1].

* KERNA, *oreilles* (en sanscrit *karṇa*): ce mot est kawi.

* KERNI, *oreilles.* Je ne sais si cette seconde forme est considérée comme régulière en kawi; je ne pense pas qu'elle existe en sanscrit; mais elle est étymologiquement possible [2]. Le vocabulaire kawi lit plus correctement *karna, karni.*

[1] Les différentes formes du mot *mata* ont été recueillies dans une note de mon essai d'interprétation de fragments arabe-malacassas. (*Nouveau journal asiatique,* tom. XI, pag. 128.)

[2] *Karṇa, karṇi,* comme *nada, nadi.* Si *karṇi* existe réelle-

S. Raffles le traduit assez exactement : *the*
the arm near the shoulder; le vocabulaire
nambahan de Soumenap le rend par *shoul*

TANGAN, *bras, mains :* ce mot appartient plutô
qu'au kawi.

PAKSA, *ailes* (en sanscrit *pakcha*) : ce mot es
terprétation qu'en donne S. Raffles est i
jaw bone. Le vocabulaire kawi se rapproch
ritable sens de ce mot en le traduisant par

* TCHARANA, *pieds* (en sanscrit *tcharana*) : ce
L'interprétation de S. Raffles, *the side of th*
est une erreur évidente. Le panambahan d
en a commis une autre non moins singuliè
vocabulaire kawi en traduisant *tcharana*
eye[2].

SUKU, *pied :* ce mot est javanais (*basa krama*

* SIKARA, *aisselle* (en sanscrit *çikhara*) : ce n
S. Raffles le traduit inexactement par *palm*

---

ment en kawi, sa forme originale *karṇí* est un mot
dictionnaires sanscrits.

[1] [illegible] en malay. [illegible] en malgache, [illegible]

Tiga, *trois* : ce mot est javanais (*basa krama*); il existe aussi en malay.

* Gni [variante fautive d'*agni*, qui se lit dans le vocabulaire du panambahan de Soumenap], *feu* (en sanscrit *agni*) : ce mot est kawi. Raffles traduit *fire* (*to a match*). Je trouve une autre altération de ce mot (*bagni*) dans le vocabulaire kawi précité; le *b* initial s'est glissé dans la prononciation vulgaire comme une légère aspiration destinée à faciliter l'émission de la voyelle; mais je doute que cette forme du mot *agni* se trouve écrite dans les textes. *Geni*, en javanais et dans le dialecte de Bali est encore une corruption du mot sanscrit conservé dans le kawi, *agni*.

Anala, *feu* (en sanscrit *anala*) : ce mot est kawi. La traduction de S. Raffles, *the fire which gives warmth to the heart, the fire of passion, the fire which gives warmth to passion*, est aussi inexacte que prolixe.

* Pawaka, *feu* (en sanscrit *pâvaka*) : ce mot est kawi. S. Raffles traduit *fire* (*from a volcano*). La distinction qu'il établit entre *pawaka* et les autres noms du feu n'a point de réalité.

* Siking, *feu* (en sanscrit *çikhin*[1]) : ce mot est kawi. La traduction anglaise est inexacte, *fire* (*struck from a flint*). La nasale qui termine le mot kawi est une désinence propre de ce dialecte, répondant à peu près à la nasale labiale explétive par laquelle se terminent la plupart des mots sanscrits reçus dans la langue tamoule.

* Utawa[2], *feu* (en sanscrit *houtavaha*) : ce mot est kawi. On le retrouve dans la même série sous la forme mutilée *outa*; S. Raffles le traduit en cet endroit par *a leech*.

* Dahana, *feu* (en sanscrit *dahana*) : ce mot est kawi. S.

[1] Formé de *çikhâ*, flamme.

[2] Il faut lire *houtawa*; S. Raffles a supprimé l'aspiration initiale parce qu'elle n'a dans les mots javanais d'autre valeur que celle de soutien de voyelles.

Raffles donne au sens de ce mot ces singuliers développements : *the fire which pervades every thing that has life, extensive fire, fire that has never been extinguished.*

BANNING, *feu* (en sanscrit *vahni*) : ce mot est kawi. S. Raffles interprète ce mot *fire* (*of a furnace*).

GUNA, *qualité* (en sanscrit *gouṇa*) : ce mot est kawi. S. Raffles s'est encore trompé sur le sens de ce mot, qu'il traduit *fire* (*from friction of wood*).

* WEDA [qu'il faut sans doute lire *wida* [1]] *qualité, nature, manière d'être* (en sanscrit *vidha*) : ce mot est kawi. S. Raffles a complété par ce mot sa liste de feux; il l'interprète *fire or heat confined in a vessel, as in a cooking vessel* [2].

TCHATUR, *quatre* (en sanscrit *tchatour*) : ce mot est kawi et javanais (*basa krama*).

PAPAT, *quatre :* ce mot est javanais [3].

* SAMUDRA, *océan* (en sanscrit *samoudra*) : ce mot est kawi. S. Raffles le traduit inexactement par *sea water*. Le vocabulaire du panambahan de Soumenap lui donne son véritable sens.

* ERNAWA, *mer* (en sanscrit *arṇava*) : ce mot est kawi. S.

[1] Il est évident qu'il ne peut s'agir ici des Védas, parce que ces livres sont cités au nombre de *quatre* dans les autres listes, et dans cette liste même.

[2] S. Raffles a encore rangé dans sa liste, sous le nombre *trois*, plusieurs autres mots qui paraissent être gravement altérés et que je n'ai pu rétablir; ces mots sont *hea* (great fire); *djata* (flame of fire); *puyika* (fire and ashes mixed); *uninga* (a torch); *tri-ningrama* (fire of the work-room); *lena* (fire or flame of a lamp); *kuti* (worm of the earth) peut-être *koutin* de *kouta*; cf. *koutavaka*; *budjalana* (alligator), très-probablement *djvalana*.

[3] La syllabe *pat* doit être considérée comme radicale de toutes les formes de ce mot dans les différents dialectes polynésiens; *ampat, opat, hampat, papat, etc.*

Raffles se trompe en traduisant *spring water*. Le vocabulaire du panambahan de Soumenap donne encore à ce mot son véritable sens.

*SINDU, *mer* (en sanscrit *sindhou*): ce mot est kawi. S. Raffles commet une nouvelle erreur en interprétant ce mot par *milk;* il l'eût trouvé, dans le vocabulaire du panambahan de Soumenap, avec le sens de *mer*.

*SEGARA [plus exactement *sagara*, dans le dialecte de Madoura] *océan* (en sanscrit *ságara*) : ce mot est kawi, javanais et malay. Il a été omis dans le vocabulaire kawi déjà cité.

*DJALADI, *océan* (en sanscrit *djaladhi*) : ce mot est kawi. On le retrouve plus bas sous la forme altérée de *djaladri*. S. Raffles le traduit la première fois par *tank or pond water*, et la seconde par *water from a lake*.

*TOYADI, *océan* (en sanscrit *tôyadhi*): ce mot est kawi. Inexactement traduit par les mots *dew water*.

HADI [il faut lire *habdi*], *océan* (en sanscrit *abdhi*): ce mot est kawi. L'interprétation *mountain water, pure or rare water* est une nouvelle erreur.

* WAUDADI [1], *océan* (en sanscrit *bahoûdadhi*) : ce mot est kawi. S. Raffles en donne une singulière traduction : *juice from trees, as toddy, etc*.

TASIK, *mer*, en javanais, en malay et dans plusieurs autres dialectes polynésiens [2]. Raffles est ici encore inexact : *sweat, applied to the sea on the coast*.

*WARI, *eau* (en sanscrit *vári*) : ce mot est kawi. S. Raffles le traduit par *water, cocoanut water*. L'admission de ce dernier sens, qui est absolument faux, prouve combien

[1] Il faut évidemment écrire *wahudadi*, puisque la lettre *h*, lors même qu'elle ne serait point appelée par l'étymologie sanscrite, serait introduite par l'orthographe javanaise.

[2] Ce mot est le même que *taï* qui signifie *mer* dans le dialecte d'Otahiti, et que *taïtaï* qui a le sens de *salé* dans le dialecte de Hawaii; la consonne médiale est tombée, ainsi que la consonne finale quiescente.

peu cet auteur comprenait l'intention des mots qu'il traduisait. L'extrait qu'il a publié du Dasanama interprète cependant *varih* par *running water*.

BANYU, *eau :* ce mot est javanais; mais il est altéré du sanscrit *paníya*, qui a le même sens. On le retrouve dans l'extrait du Dasanama publié dans l'histoire de Java.

* WARNA, *couleur, caste* (en sanscrit *varṇa*): ce mot est kawi; il est passé dans presque tous les dialectes de la Polynésie asiatique. S. Raffles ne donne point le sens de *caste*, qui est ici le seul applicable.

* DIK, *point cardinal* (en sanscrit *diç*, *dik* ou *dig*): ce mot est kawi. Je ne pense pas qu'il existe dans les autres parties de l'ouvrage de S. Raffles. Je ne sais où l'auteur de l'Histoire de Java a pris la traduction qu'il donne de ce mot: *glutinous sap taken from trees, as the Indian rubber, etc.*

WEDANG, *véda* (en sanscrit *véda*): ce mot est kawi. S. Raffles donne à ce mot, je ne sais sur quelle autorité, le sens de *hot water*[1].

PANTCHA, *cinq* (en sanscrit *pañtchan*): ce mot est kawi et javanais (*basa krama*).

LIMA, *cinq :* ce mot est javanais; il se retrouve dans presque tous les autres dialectes polynésiens.

* PANDAWA, *les fils de Pâṇḍou* (en sanscrit *pâṇḍava*). Ils étaient au nombre de cinq.

· BANA, *flèche* (en sanscrit *vâṇa* et *bâṇa*). S. Raffles est encore ici hors de voie; il traduit *hurricane, violent wind*.

[1] Les autres mots compris dans la table de S. Raffles sous le nombre *quatre*, et que je ne puis expliquer d'une manière satisfaisante, sont *weh* (water from mountains); *vahana* (flood of water); *kerti* (well water), peut-être *krita ; suchi* (water after it is used), peut-être *çoutchi* dans le sens de *sudna*, ou *soûtchi*, cône, [illegible]mide (en géométrie).

* ASTRA, *flèche* (en sanscrit *astra*). L'interprétation de S. Raffles, *the air created by the passing of a missile weapon, or by the wielding of a sword,* n'a aucune valeur.

* SARA, *flèche* (en sanscrit *çara*) : ce mot est kawi. S. Raffles ne voit encore dans ce mot que du vent, *the air created by the passing of a missile weapon, but near the point or edge of the weapon.*

* MARGANA, *flèche* (en sanscrit *mârgaṇa*) : ce mot est kawi. La traduction anglaise de ce mot n'est pas moins éloignée du sens que celle du mot précédent : *favorable wind in one's course.*

* WISIKAN, *flèche* (en sanscrit *viçikha*) : ce mot est kawi. La traduction de S. Raffles est très-inexacte : *whispering wind.*

* BAYU, *vent* (en sanscrit *vâyou*). S. Raffles est inexact lorsqu'il interprète ainsi ce mot : *wind that circulates in the human body.*

* SAMIRANA, *vent* (en sanscrit *samîraṇa*). S. Raffles fait, à tort sans doute, une différence entre ce mot et le précédent : *the wind that checks perspiration.*

* PAWANA, *vent* (en sanscrit *pavana*). S. Raffles traduit ce mot, je ne sais sur quelle autorité, *strong wind.*

* MARUTA, *vent* (en sanscrit *mârouta*). *Air which conveys scents of any kind* est évidemment une fausse interprétation.

* INDRIA [1], *organes des sens* (en sanscrit *indriya*). S. Raffles interprète ainsi ce mot : *air which refreshes or revives.*

* WISAYA, *objet* (en sanscrit *vichaya*). S. Raffles persiste dans son erreur : *air produced as in bellows,* etc.

* BUTA, *élément* (en sanscrit *bhoûta*) : ce mot est kawi. S. Raffles, trompé par la variété de sens de ce mot, le traduit *a rasaksa or hobgoblin, also a lion.*

[1] *Indri,* qui se lit dans l'original, n'est qu'une erreur typographique.

* GATI, *voie* (en sanscrit *gati*) : ce mot est kawi. S. Raffles l'interprète *breath issuing from mouth*. Je crois que ce mot se rapporte ici aux directions et aux issues des cinq souffles intérieurs, le *prâṇa, l'apâna, l'oudâna,* le *samâna* et le *vyâna* [1].

NENAM, *six* : ce mot est javanais.

RASA, *saveur* (en sanscrit *rasa*) : ce mot est kawi ; il se retrouve sous des formes dérivées dans presque tous les dialectes polynésiens.

* SADRASA, *les six saveurs* (en sanscrit *chaḍrasa*). Voyez le précédent [2].

RETTU, *saison* (en sanscrit *ritou*) : ce mot est kawi. S. Raffles en donne cette singulière traduction : *the feeling or taste of any thing not pleasant, as pain in the leg, mixed good and bad.*

* MANGSA, *saison* : ce mot est javanais (*basa krama*) ; il se reproduit dans le malay ماس, et dans le tagala *masa*, qui ont le même sens [3].

ANGGAS, *membre* (en sanscrit *anga*) : ce mot est kawi. S. Raffles le traduit ainsi : *the trunk of a tree standing after its branches and leaves are decayed and fallen.*

[1] Les autres mots compris dans la table de Raffles sous le nombre *cinq*, et dont la raison m'est inconnue, sont : *gulingan* (air circulating in a room) ; *warayang* (the point or edge of the wind which strikes any thing), et *tata* (breath issuing from nostrils), peut-être *tattva*, les cinq *tattva* dans le sens des cinq *bhoûta* : cette conjecture est d'autant plus admissible que les Javanais ne paraissent pas connaître les noms symboliques désignant un nombre de deux chiffres, et ne peuvent dès lors faire l'application de *tattva* au nombre *vingt-cinq*.

[2] Il faut, si je ne me trompe, séparer *sad* de *rasa* et le reporter en tête de cette série.

[3] S. Raffles traduit *the seasons, prey of a wild beast* ; il est évident qu'il a confondu avec le mot javanais le mot sanscrit *mâmsa*, chair.

* Gana, peut-être *école* (en sanscrit *gaṇa*) : ce mot est kawi. S. Raffles lui prête le sens étrange de *silk worm, bee*[1].

* Budia [je pense qu'il faut lire *budi*], *intelligence* (en sanscrit *bouddhi*) : ce mot est kawi. S. Raffles est moins éloigné du sens qu'il ne l'est ordinairement : *disposition, inclination, ability*. Il s'agit peut-être des six espèces d'intelligence du système *nyâya*.

* Sandi, *période équivalente à la sixième partie d'un youga, dont elle forme le crépuscule* (en sanscrit *sandhi*) : ce mot est kawi. S. Raffles le traduit *plan, project, scheme, completed*.

* Sanda, même sens que *sandi* (en sanscrit *sandhyâ*) : ce mot est kawi. S. Raffles l'interprète par *clear, light*[2].

Sapta, *sept* (en sanscrit *saptan*) : ce mot est kawi et javanais (*basa krama*).

Pitu, *sept* : ce mot est javanais; on le retrouve dans la plupart des autres dialectes polynésiens.

* Parwata, *montagne* (en sanscrit *parvata*) : ce mot est

[1] Je ne doute presque point que le mot *gaṇa* ne doive être pris ici dans le sens d'*école philosophique*, sens que lui attribuent les Djainas; les six *gaṇa* doivent être le *poûrvamîmânsâ, l'outtaramîmânsâ*, le *sânkhya*, le *yôga*, le *nyâya* et le *vaiçêchika*. Lors même qu'on se refuserait à croire que ces systèmes de philosophie ont été connus à Java autrement que par leurs noms, cette simple mention ne serait pas d'un moins haut intérêt, comme donnant pour date du plus grand développement de la civilisation indienne dans cette île une époque à laquelle les écoles philosophiques de l'Inde étaient déjà constituées, comme elles le sont encore aujourd'hui.

[2] Je ne devine pas le sens véritable des autres mots kawi que Raffles a aussi rangés sous le nombre *six ; sayag* (an inclining tree); *karnga* (the sense of hearing); *vinayang* (to range, following in order, which is done according to the six notions of things).

kawi. L'interprétation de S. Raffles est inexacte : *several mountains together*.

*Giri, *montagne* (en sanscrit *giri*) : ce mot est kawi et javanais.

*Tchala [forme mutilée d'un mot qui doit se lire *atchala*], *montagne* (en sanscrit *atchala*) : ce mot est kawi. La traduction de Raffles, *a mountain which shews its shape clearly*, est peu exacte et même difficilement intelligible.

*Ardi [1], *montagne* (en sanscrit *adri*) : ce mot est kawi. *Mountain near the sea*, dans la traduction anglaise.

*Hemawan, le mont *Himavat* (Himavân) : ce mot est kawi. *The summit of a mountain* est une traduction inadmissible.

*Yamuni [probablement le *Yamounâ*]. Les Indiens reconnaissent sept grands fleuves : le Gange, le Yamounâ, le Narmadâ, le Sarasvatî, le Kâvêri, le Krichnâ et le Gôdavâri. Il est probable que le Yamounâ est cité dans le sens de *Yamounâdi*, Yamouna et les autres (fleuves) [2]. S. Raffles traduit ce mot par *the sound of a lover courting his mistress*.

*Kuda, *cheval* (en sanscrit *ghôṭa*) : ce mot est kawi et javanais ; il appartient même à d'autres dialectes polynésiens.

*Turangga, *cheval* (en sanscrit *tourangu*) : ce mot est kawi.

*Reksi ou resi (en sanscrit *richi*) : ce mot est kawi. La traduction de Raffles est légèrement inexacte : *a pandita or holy or learned man* [3].

[1] Ce mot est écrit de même dans les extraits du *Dasanama* publiés par S. Raffles. App. E, n° 1 cont.

[2] Je conserve néanmoins quelques doutes sur cette explication, parce qu'il semble qu'on eût dû choisir, pour représenter ces sept fleuves, celui qui est le plus célèbre de tous, le Gange. En supprimant la première syllabe du mot cité par Raffles, on obtiendrait *mouni* qui se trouve dans le catalogue sanscrit ; mais il est difficile d'admettre une si grave altération de ce vocable.

[3] C'est du mot sanscrit *richi* que les Ouïgours ont formé leur

* PANDITA, *savant* (en sanscrit *paṇḍita*): ce mot est kawi et javanais. *A holy man*, dans l'interprétation anglaise [1].

* GURA [je lis *guru*] *vénérable* (en sanscrit *gourou*): ce mot est kawi. S. Raffles traduit ce mot par *cow, great noise* [2].

* MANDALA, *cercle* [3] (en sanscrit *mandala*): ce mot est kawi. S. Raffles rend ce mot par *a mountain which is rent or split* [4].

HASTA, *huit* (en sanscrit *achṭau*): ce mot est kawi et javanais (*basa krama*). S. Raffles traduit *elephant*; cette erreur est du moins excusable, car le kawi moderne con-

mot [illegible] *arsi*, traduit dans le vocabulaire ouïgour-chinois du Bureau des interprètes, par *siân jin*, solitaire, pénitent.

[1] Je ne connais aucune tradition indienne qui explique le rapport du mot *paṇḍita* avec le nombre *sept*; aussi suis-je persuadé que le mot *paṇḍita*, présenté comme synonyme de *richi* et interprété par *saint homme*, est une trace de la dégénérescence du brahmanisme à Java; ce mot a dû être élevé à ce sens lorsque déjà les notions du caractère réel des *richi* étaient sensiblement altérées et que l'importance des Brahmanes instruits augmentait en proportion de l'ignorance croissante des naturels qui restaient attachés au culte brahmanique. Je considère *gourou* comme un autre synonyme de *richi*, pris dans le même ordre d'idées.

[2] Je dois déclarer que je conserve quelques doutes sur cette restitution qui est purement conjecturale.

[3] Employé à représenter le nombre *sept*, ce mot doit désigner spécialement le *cercle* de chacun des *dvîpa*; il a à peu près le même sens dans cet hémistiche du *Vichṇoupourâṇa*:

श्रोतुमिच्छाम्यहं त्वत्त: सकलं मण्डलं भुव:

[4] Je trouve encore dans la table de S. Raffles, sous le nombre *sept*, quatre mots dont je ne puis ni rétablir la forme ni déterminer la signification exacte; ces mots sont *wiku* (an instructor); *gengsiara* (the buzzing noise of flying insects), peut-être *svara*; *aksa* (a buffaloe), peut-être *açva*; *baksu* (a bullow or cow), peut-être *vâdjin*.

fond, comme le pali, toutes les sifflantes sous le signe de la sifflante dentale et introduit toutes les voyelles initiales par le signe de l'aspiration, dépourvu dans ce cas de valeur étymologique.

* Hesti, *éléphant* (en sanscrit *hastin*) : ce mot est kawi. S. Raffles a commis une légère inexactitude en traduisant ce mot par *female elephant.*

Gadjah, *éléphant* (en sanscrit *gadja*) : ce mot est kawi et javanais; il se reproduit dans presque tous les dialectes de la Polynésie asiatique. Il est omis dans le vocabulaire kawi du panambahan de Soumenap, qui range vingt mots de ce dialecte sous l'article *éléphant;* il est cependant le plus usité de tous ceux qui ont ce sens; on le rencontre presque à chaque vers dans les poëmes kawi.

* Kundjara, *éléphant* (en sanscrit *kouñdjara*) : ce mot est kawi. S. Raffles l'interprète ainsi : *place of confinement, prison.* Cette singulière interprétation n'a pas même besoin d'être contredite.

* Matangga, *éléphant* (en sanscrit *matanga*) : ce mot est kawi. *A large elephant.* Je doute que ce mot ait le sens spécial que lui attribue S. Raffles. Conf. le vocabulaire kawi déjà cité.

* Dirada, *éléphant* (en sanscrit *dvirada, bidens*) : ce mot est kawi. *An enraged or savage elephant,* suivant S. Raffles. Je ne vois rien dans l'étymologie de ce mot qui justifie cette ampliation de sens. Conf. le vocabulaire kawi.

* Samadia, *éléphant* (en sanscrit *samâdja*) : ce mot est kawi. La traduction, *an elephant prepared for being mounted,* est inexacte.

* Dipangga, [qu'il faut sans doute lire *dipang*] *éléphant* (en sanscrit *dvipa*[1]) : ce mot est kawi. Suivant S. Raffles, *an elephant fully caparisoned.*

[1] Voyez *dirada* pour *dvirada.*

LIMAN, *éléphant* (*a tame elephant*) en javanais (*basa krama*) et en lampoung.

BASU, les huit *Vasou* de la mythologie indienne : ce mot est kawi. S. Raffles le traduit par un autre mot, probablement javanais, *tekke*, dont le sens m'est inconnu.

MANGGALA, *bonheur* (en sanscrit *mangala*) : ce mot est kawi. S. Raffles traduit ainsi ce mot : *an elephant with his tusks grown*[1].

NAGA, *serpent* (en sanscrit *nâga*) : ce mot est kawi ; on le retrouve dans quelques dialectes de la Polynésie asiatique.

*PANAGAN, *serpent* (en sanscrit *pannaga*) : ce mot est kawi. S. Raffles, trompé par la forme altérée du mot, le traduit par *the dwelling of a snake, the skin which a snake has shed*, comme un mot dérivé de *naga* au moyen des formatives *pa* et *an*.

ULA, *serpent*, en javanais (اولر en malay).

*SARIRA, *corps* (en sanscrit *çarîra*) : ce mot est kawi et javanais (*basa krama*). S. Raffles en fait la dénomination de l'*iguana* ou *guana*.

*TANU, *corps* (en sanscrit *tanou*) : ce mot est kawi. S. Raffles le traduit par *camelion*.

[1] Les Javanais que S. Raffles a consultés ont été d'autant plus facilement entraînés dans cette erreur, que l'éléphant est pour les Indiens et pour les peuples qui ont subi l'influence de leur civilisation, un objet de bon augure. Les princes sont souvent représentés précédés par des éléphants *mangalârtham* (auspicii causâ), lorsqu'ils font leur entrée dans les villes. Les Bouddhistes nomment spécialement *mangala*, objets de bon augure, ou *vîtarâga*, objets qui affranchissent des passions, des *kalâ* ou portions distinctes de huit *Bôdhisattva* manifestées sous une forme matérielle, *Maîtrêya* étant représenté par une flamme nommée *çrîvatsa*, *Anantagandja* par un lotus, etc. On les trouve souvent sculptés sur les monuments bouddhiques et spécialement sur les empreintes des pieds de Bouddha creusées dans la pierre et dans le marbre. (Voy. Asiat. Res., tom. XVI, pag. 460.)

* Murti, *corps, forme* (en sanscrit *moûrti*) : ce mot est kawi. S. Raffles interprète ce mot par analogie, *lizard* [1].

Nawa, *neuf* (en sanscrit *navan*) : ce mot est kawi et javanais (*basa krama*).

* Wiwara, *trou* (en sanscrit *vivara*) : ce mot est kawi. S. Raffles le traduit par *a doorway, the opening of a case.*

* Gua [2], *caverne* (en sanscrit *gouhâ*) : ce mot est kawi.

* Gapura [lisez *gopura*] *porte triomphale* (en sanscrit *gôpoura* [3]) : ce mot est kawi. *The gate or doorway of a palace,* selon S. Raffles.

[1] Les autres mots rapportés à ce nombre par S. Raffles sont *awas* et *was* (scorpion); *kala*, qu'il traduit par *time*, mais qu'il est difficile d'expliquer dans le sens de *huit*, de quelque manière qu'on l'écrive, *kâla* ou *kalâ* en sanscrit, [illegible] *kâla* (scorpion) dans les langues polynésiennes; *bramana* (a pandita from Sabrang or opposite coast); le rapport du nom des Brahmanes au nombre *huit* m'est inconnu.

[2] Lisez *gouha*. Raffles a supprimé à tort la lettre *h*, qui est ici radicale et nécessaire.

[3] Ce mot ne me paraît pas avoir encore été convenablement expliqué : on s'est contenté de le résoudre en ses deux parties intégrantes, mais on n'a pas essayé de déterminer le véritable sens du mot *poura*, qui ne peut évidemment être ici celui de *ville*. Je crois que *poura* peut être dérivé (comme dans son sens ordinaire) du radical *prî* पॄ *remplir* et peut signifier *une chose pleine, un espace rempli; gôpoura* signifiera donc *l'espace que remplit une vache, une porte assez large pour qu'une vache puisse y passer.* Cette expression nous reporte assurément aux premiers temps de l'architecture indienne : le sens du mot *gô* est d'ailleurs aujourd'hui aussi peu présent à l'esprit des Indiens, lorsqu'ils prononcent ce mot, que lorsqu'ils prononcent ceux de *gôchtha* et de *gôyouga*. On peut supposer encore, et avec plus de probabilité, que *gôpoura* signifie étymologiquement *ce qui remplit les régions de*

* Rudra [lisez *randra*] *ouverture* (en sanscrit *randhra*) : ce mot est kawi. S. Raffles l'interprète par *a muddy hole*.
* Diara [lisez *duara*] *porte* (en sanscrit *dvâra*) : ce mot est kawi.
* Muka, *bouche* (en sanscrit *moukha*) : ce mot est kawi.
* Léng, *trou* : ce mot est javanais.
* Lawang, *ouverture* : cè mot est aussi javanais[1]

Sunya, *vide* (en sanscrit *çoûnya*) : ce mot est kawi. La traduction de S. Raffles, *solitude, quiet*, est inexacte.
* Gegana, *ciel* (en sanscrit *gagaṇa*) : ce mot est kawi. S. Raffles l'interprète assez bien par *endless space, indefinite space*.
* Ngambara, *ciel* (en sanscrit *ambara*) : ce mot est kawi. La nunnation initiale qui empêche d'abord de reconnaître l'identité de ce mot avec le mot sanscrit est une addition simplement euphonique ou peut-être même orthographique.

l'espace; les portes des villes, des temples et même des maisons dans l'Inde sont toujours ouvertes vers un des points cardinaux, le plus souvent vers l'est. Les livres bouddhiques assurent que c'est l'usage général d'orienter la porte des maisons à l'est dans les trois parties du *Djamboudvîpa*, soumises au *Gadjapati*, à *l'Açvapati* et au *Ratnapati*. Cette dernière explication peut paraître confirmée par celle que suggère la composition du mot *khapoura* (dont le parfum remplit l'air).

[1] Ce mot est identique au malay لوبڠ et au malacassa لُوَكَ qui ont le même sens.

` Cette partie de la table de Raffles comprend encore quelques mots dont la signification réelle m'est inconnue : *trustra* ou *trusti* (the hollow of a tube, etc.), peut-être *trouṭi*; *druna* (doorway into a holy place, or place of misfortune); *yutu* (the eye of a needle); *gatra* (a small hole or cell in the earth made by insects); *wadana* (the front of a door); *song* (a long passage under ground); *bababahan* (the hole made for the entrance of a thief).

LANGIT, *ciel*, en javanais et dans presque tous les dialectes polynésiens [1].

* BUMA [je lis *buwa*] *espace entre la terre et le ciel* (en sanscrit *bhouvas*): ce mot est kawi. La traduction de S. Raffles est insignifiante: *decayed grass, dried grass, hay*.

* WINDU, *goutte* (en sanscrit *vindou*): ce mot est kawi. S. Raffles est encore ici hors du sens: *the period of revolving, a cycle*.

* SAKATA [qu'il faut lire *sikata*] *sable, grain de sable* (en sanscrit *çikatâ*): ce mot est kawi. S. Raffles le traduit par *a carriage*.

KASIA [qu'il faut certainement lire *akasa*] *atmosphère* (en sanscrit *âkâça*): ce mot est kawi [2].

DE LA NOTATION ALPHABÉTIQUE DES INDIENS, PAR M. C. M. WHISH.

L'auteur d'une traduction anglaise du traité d'arithmétique et de géométrie rédigé en sanscrit par *Bhâskarâtchârya*, et intitulé *Lîlâvatî*, a remarqué, dans son introduction, que si la notation décimale n'a pas été inventée dans l'Inde, elle doit au moins y avoir

[1] M. W. Marsden a heureusement comparé à *langit* le mot tahitien *raï* qui a le même sens: pag. 53 de son mémoire *on the Polynesian or east insular languages*.

[2] Le mot *sirna*, que S. Raffles rapporte encore à ce nombre et qu'il interprète *gone, vanished*, est probablement le sanscrit *çîrna*; mais on saisit difficilement le rapport qui peut exister entre le sens de ce mot sanscrit et le chiffre 0. Les mots suivants, auxquels est attribuée la même valeur, sont javanais; *maletik* (to fly off, dropp off); *malayewa* (to run off); *ilang* (gone, lone, past); *widik widik* (that which is seen or heard but no known, as thunder); le sens de ce dernier mot m'est suspect.

été connue de temps immémorial, parce qu'on ne trouve dans cette contrée aucune trace d'une notation alphabétique.

Cette opinion, que les Indiens ont été les inventeurs du système décimal de notation, a toujours été trop constamment soutenue et est encore trop généralement admise pour craindre que son autorité puisse être en rien atténuée par la démonstration de l'inexactitude de cet argument *qu'on ne trouve présentement aucune trace d'une notation alphabétique*. Il faut observer encore que le mot *hindasi*, que le traducteur de l'ouvrage précédemment cité interprète par l'*échelle décimale de l'arithmétique*, non-seulement ne peut être dérivé d'aucun nom indien, se trouvant d'ailleurs cité dans quelques lexiques arabes comme معرب, ou approprié au génie de la langue arabe après avoir été altéré du mot persan *andâz*, mais encore est réservé par les mathématiciens arabes à désigner spécialement ce mode de notation qu'on exprime au moyen des lettres de l'alphabet[1].

Aryabhaṭṭa, qui vivait, à n'en point douter, à un moment où le *kaliyouga* était déjà très-avancé, est l'auteur d'un traité mathématique nommé d'après lui Aryabhaṭṭîya, consistant en quatre chapitres et en cent vingt-trois *çlôka* du mètre nommé *âryâvrïtta*[2].

[1] L'auteur de ce mémoire paraît avoir malheureusement cédé au désir de continuer la polémique d'Ellis. — E. J.

[2] Ces vers, à en juger par le *çlôka* cité plus haut, sont de la variété de l'*âryâ*, qui a le quatrième hémistiche semblable au second. — E. J.

Il paraît, selon les commentaires de l'ouvrage que j'ai pu examiner, que cet auteur naquit lorsque trois mille six cents ans du *kaliyouga* étaient déjà écoulés, dans la ville de *Kousouma*, nom qui, avec plusieurs autres dont la signification est identique à celle de *Kousoumapoura* (ville des fleurs), tels que *Pouchpapoura, etc.*, est mentionné, dans le lexique de *Hêmatchandra* et dans d'autres *kôcha*, comme synonyme de *Pâṭalipoutra*.

On lit les vers suivants dans le premier chapitre de l'Aryabhaṭṭîya :

वर्गाक्षराणि वर्गे वर्गे ऽवर्गाक्षराणि कात्ङ्मौ य:
खद्विनवके स्वरा नव वर्गे वर्गे नवान्त्यवर्गे वा[1] ॥

Ces mots qui, bien qu'en petit nombre, ont un sens très-étendu, contiennent les éléments de l'exposition suivante :

[1] L'auteur anglais n'a pas jugé à propos d'ajouter une traduction au texte de cette phrase vraiment algébrique ; ce secours aurait été d'autant plus utile que nous ne possédons pas les commentaires qu'il avait sous les yeux, et que la transcription du texte même est très-fautive ; j'ai corrigé conjecturalement la division des mots. Je crois que la traduction suivante n'est pas très-éloignée du sens véritable : « (étant rangées) dans leur ordre les lettres *classées*, dans leur ordre les lettres *non classées*, à partir de *ka*, *ya* (égale) *nga* (plus) *ma* ; neuf voyelles se joignent à (cette série de consonnes qui peut ainsi être élevée jusqu'à la valeur) de dix-huit zéros (*kha*) ; neuf (voyelles) à chaque classe (de consonnes), voire même à la dernière de ces classes. » Je crois que *vâ* doit être pris ici dans son sens assertif. Les neuf voyelles sont *a, i, ou, ri, lri, é, aî, ô, âo* : हौ représente une valeur équivalente à l'unité suivie de dix-huit zéros. — E. J.

On peut écrire les consonnes des cinq premières classes de lettres de l'alphabet à la place des *unités*, des *centaines*, des *dizaines de mille*, des *millions*, *etc.*; ces consonnes sont *ka*, *kha*, *ga*, *gha*, *nga*; *tcha*, *tchha*, *dja*, *djha*, *ña*; *ṭa*, *ṭha*, *ḍa*, *ḍha*, *ṇa*[1]; *ta*, *tha*, *da*, *dha*, *na*; *pa*, *pha*, *ba*, *bha*, *ma*, en tout vingt-cinq; les lettres suivantes (non classées), au nombre de huit, savoir : *ya*, *ra*, *la*, *va*, *ça*, *cha*, *sa*, *ha*, sont substituées aux *dizaines*, aux *mille*, aux *centaines de mille*, aux *dizaines de millions*, *etc.*[2]. Les vingt-cinq lettres *ka*—*ma* représentent, dans leur ordre, les valeurs des nombres jusqu'à *vingt-cinq*, et deux de ces lettres réunies représentent la somme des deux nombres qu'elles expriment séparément; ainsi *ngma* (*nga* et *ma* réunis) font *trente*. Les lettres non classées sont évaluées de cette manière : *ya*, *trente*; *ra*, *quarante*; *la*, *cinquante*; *va*, *soixante*; *ça*, *soixante et dix*; *cha*, *quatre-vingts*; *sa*, *quatre-vingt-dix*; *ha*, *cent*. La lettre ळ *ḷa*, a la même valeur que la lettre ल *la*.

Ces lettres, lorsqu'elles conservent leur forme simple[3], ne représentent que les nombres qui leur ont été assignés plus haut. Pour suivre, à l'aide de ces caractères, la progression naturelle des nombres et pour élever ces caractères aux places qu'ils sont appelés à

[1] Cette série est omise par erreur dans l'original. — E. J.

[2] Cette assertion n'est pas entièrement exacte, puisque *ña* vaut *dix*, *ni*, *mille*, *na*, *vingt*, *ni*, *deux mille*, *etc.* — E. J.

[3] L'auteur nomme ainsi la consonne suivie de sa voyelle inhérente ou de *â* long. — E. J.

occuper dans l'échelle de la numération, on ajoute aux consonnes les signes des voyelles, en ayant soin de n'établir aucune différence de valeur entre une longue et une brève. Ainsi *ka* ou *kâ, un; ki* ou *kî, cent; ya, trente; yáo, trois cent quatrillions*[1] ou trois *parârdha*. Lorsqu'on a besoin de noter des nombres qui dépassent la limite de la table alphabétique[2], on peut exprimer un *parârdha* ou *cent mille billions*[3] par un *anousvara* ou un *visarga*[4].

L'auteur de l'Âryabhaṭṭîya donne ensuite des exemples, tirés de l'astronomie, pour faciliter l'application de sa règle. Ainsi, dans l'âge actuel du monde, « le « soleil doit faire sa révolution du *bélier* aux *poissons* « en *khyoughrĭ* années. » *Khou*[5] vaut *vingt mille*,

[1] J'ai supprimé les autres exemples donnés par l'auteur et j'ai construit la table alphabétique entière en épuisant les consonnes et les voyelles depuis *kă* ou *kâ* jusqu'à *hâo* qui a la valeur d'un *quintillion*. — E. J.

[2] C'est ainsi que je crois devoir entendre la phrase anglaise qui n'est pas assez précise. — E. J.

[3] On lit dans l'original *one hundred thousand billions,* ce qui est une erreur, puisque le *parârdha* est, comme on le lit plus bas, 1 suivi de dix-sept zéros. Quant à l'emploi de *l'anousvara* et du *visarga,* on comprend difficilement ce que veut dire l'auteur; car le *parârdha* (cent quatrillions) est déjà exprimé dans la table alphabétique par le caractère *ñaô*. — E. J.

[4] Je supprime ici un passage relatif au système de transcription des caractères sanscrits adopté par l'auteur et pour l'explication duquel il se réfère à un de ses Mémoires intitulé *The european alphabet of the sanskrita language:* ce Mémoire, qui ne fait point partie de ceux publiés par la Société de Madras, est inconnu en Europe. L'auteur exprime le *visarga* par *q* devant *k* et par *f* devant *p*. — E. J.

[5] Il se présente ici une difficulté que l'auteur n'a pas jugé con-

mme
pour
cette
zya-
ya,
cin-
cin-
sept
:ent

ota-
ṭîya
: de
réer
ure
ou
urs
na-

voir
on-
n'a
om-
ऌ
ॡ
pes
on-
de
la
re-
nai
llc

occup
conso
n'étab
et une
trente
dha. I
dépass
exprim
un *an*

L'au
ples, t
de sa
« soleil
« en *k*

[1] J'ai
construit
les voyel
tillon. —
[2] Cest
n'est pas
[3] On I
une erre
1 suivi d
visarga,
le *panra*
phabétiq
[4] Je sa
des carac
duquel il
alphabet
partie de
Europe. I
p. — E. J.
[5] Il se

you, trois cent mille, et *ghrĭ, quatre millions;* somme totale *quatre millions trois cent vingt mille* ans pour la durée du *kaliyouga*. « La lune doit pendant cette « période faire sa révolution autour de la terre *tchaya-* « *giyingouçoutchhlrĭ* de fois. » *Tcha* vaut *six; ya, trente; gi, trois cents; yi, trois mille; ngou, cinquante mille; çou, sept cent mille; tchhlrĭ, cinquante-sept millions;* somme totale *cinquante-sept millions sept cent cinquante-trois mille trois cent trente-six*, nombre des lunaisons de l'âge actuel.

Je n'ai pu jusqu'à ce moment découvrir si la notation alphabétique ainsi exposée dans l'Aryabhaṭṭîya était usitée avant l'époque à laquelle vivait l'auteur de ce traité, ou si elle a été inventée par lui pour se créer un moyen de faire entrer ses calculs dans la mesure du *çlôka*, sans avoir recours à l'usage des nombres ou des symboles numéraux. Je ne pense pas d'ailleurs que cette notation ait été employée par les mathéma-

venable d'éclaircir et dont il serait cependant important d'avoir une solution précise : on trouve dans les deux exemples des consonnes groupées ensemble en une seule syllabe; or l'auteur n'a pas fait connaître la valeur des consonnes quiescentes. De la comparaison de ces deux exemples il me paraît résulter que ख्यु = खु plus यु (20,000 + 300,000) et छृ ou छ्लृ = छृ plus लृ (7,000,000 + 50,000,000). En considérant que dans ces groupes et dans le groupe *ngma* (*nga*+*ma*), cité plus haut, les deux consonnes ont la même voyelle, je me persuade qu'il n'est permis de réunir deux consonnes dans une même syllabe que lorsque la voyelle de la première consonne est la même que celle de la seconde, et que pour obtenir la valeur numérale d'un groupe ainsi formé il faut rétablir après la première consonne une voyelle identique à celle qui suit la seconde. — E. J.

ticiens venus après lui, car je ne l'ai observée dans aucun de leurs ouvrages. Elle ne peut cependant leur être restée inconnue, parce que les trois livres, le Lîlâvatî, le Laghoubhâskarîya et le Mahâbhâskarîya, de *Bhâskarâtchârya*, sont fondés sur les principes de l'Aryâbhaṭṭîya; le Lîlâvatî, en particulier, est composé d'après le second chapitre de cet ouvrage. L'application de la règle doit être longue à opérer dans les calculs un peu étendus, et les liaisons fortuites de lettres ne doivent pas moins blesser l'oreille qu'effrayer les yeux, comme violant toutes les règles du *sandhi*, qui assure à la langue sanscrite les avantages d'une prononciation douce et d'une heureuse liaison des mots. Telle est même l'étrangeté de ces groupes de syllabes, que les plus habiles à lire les caractères de leur langue ne pourraient, sans préparation, en déchiffrer une seule ligne qu'avec la plus grande difficulté.

Outre la notation alphabétique que je viens d'indiquer, un autre système a été admis depuis un temps immémorial par les savants des contrées méridionales de la péninsule. L'intention de ce système et la variété de ses moyens lui donnent de justes titres au rang qu'il occupe dans l'estime des mathématiciens, auxquels il est familier. Il est rare que l'indication du sujet ne soit pas comprise dans les mêmes mots qui contiennent la valeur numérale demandée; aussi le sens sert-il de mémoire technique dans les calculs les plus compliqués. Les alphabets auxquels s'applique ce système sont identiques, sous les rapports du nombre,

de l'ordre et de la valeur des lettres, à l'alphabet *dévanagari;* ce sont le *grantham,* l'*aryya,* le *toulouva,* le *kanara,* le *telinga,* le *mahratte* et les autres caractères vulgaires des provinces méridionales de l'Inde.

Un certain traité d'astronomie expose ainsi les règles de l'évaluation des lettres dans un distique du mètre nommé *anouchtoubh:*

नञो वाचश्च शून्यानि सङ्ख्याः कटपयादयः

मिश्रे तु पन्त्या हल्सङ्ख्या न च चिन्त्यो हलस्वरः[1]

Ce qu'il faut rendre ainsi : les lettres *na* et *ña,* ainsi que toutes les *voyelles initiales,* sont des *zéros; ka, ṭa, pa, ya,* valent *un; kha, ṭha, pha, ra, deux; ga, ḍa, ba, la, trois; gha, ḍha, bha, va, quatre; nga, ṇa, ma, ça, cinq; tcha, ta, cha, six; tchha, tha, sa, sept; dja, da, ha, huit; djha, dha, ḷa, neuf.* Dans les groupes contenant deux consonnes, la dernière est la seule qui ait une valeur, les consonnes muettes ne comptant pas.

De ces attributions de valeur il est facile de déduire que des trente-cinq consonnes comprises dans l'alphabet sanscrit, les dix premières, *ka-ña,* ont les valeurs de *un, deux, trois, quatre, cinq, six, sept, huit, neuf, zéro;* les dix suivantes, *ṭa-ṇa,* les mêmes va-

[1] L'auteur du Mémoire a encore négligé de traduire littéralement ce distique; il présente d'ailleurs beaucoup moins de difficultés que le précédent. J'ai reproduit d'une manière exacte la transcription de l'original anglais. *Hal* est un terme ou plutôt un *exposant* de la langue grammaticale des Indiens. Il faut remarquer le mot *miçra* avec la signification de *groupe.* — E. J.

leurs que les dix précédentes; les cinq suivantes, *pa-ma,* les valeurs des cinq premières unités; les neuf dernières, *ya-la,* les valeurs des neuf unités; quant à la lettre composée *kcha,* elle a la valeur de la dernière des deux consonnes du groupe (*cha*), c'est-à-dire celle de *six*. Ces lettres s'écrivent à la place des chiffres et se combinent, par conséquent, dans l'ordre du système décimal. Leur puissance n'est jamais modifiée par l'annexion des voyelles, parce que celles-ci n'ont pas de valeur numérique. Ces lettres s'écrivent dans un ordre inverse de celui dans lequel elles se comptent.

Il est, si je ne me trompe, impossible de fixer l'époque à laquelle ce système de notation numérale est devenu vulgaire dans le sud de l'Inde; mais ce doit avoir été à une époque très-reculée. Le fragment suivant est extrait de l'ouvrage intitulé *Djâiminisoûtra* (seconde section du premier chapitre).

Atha svâmçô grahâṇâm pañtcha moûchika-mârdjârâḥ; tatra tchatouchpâdaḥ; mrĭtyâo kaṇ-ḍoûsthâolyañtcha; doûrê djalakouchṭâdi; çêchê çvapadâni mrĭtyouvadj djâyâgnikanaçtcha; lâbhê baṇidjyam; atra sarîsrĭpasthanîyahanichaḥ; samê vâhanâd outchtchâvatchakramât patanam; djala-tcharakhêtcharakhêṭâḥ kaṇḍoûdouchṭagranthaya-çtcha ripphê; tâtâkadaô dharmê; outchtchê dhar-manityatâ kaîvalyañtcha[1].

[1] Le titre de cet ouvrage m'avait fait d'abord concevoir des espérances, que la lecture de la citation a aussitôt dissipées. J'ai peine à croire que ce fragment d'astrologie soit extrait des célèbres

Dans ce passage *paṅtcha* représente *soixante et un*, qui, étant divisé par le nombre des signes, *douze*, laisse pour reste le nombre *un*, qui devait être trouvé; *tatra* est *vingt-six*, qui, divisé par *douze*, laisse *deux*; les mots *mrĭtyâo* (*quinze*), *doûrê* (*vingt-huit*), *çêchê* (*soixante-cinq*), *adjdja*, *lâbhê* (*quarante-trois*), *atra* (*vingt*), *samê* (*cinquante-sept*), *ripphê* (*vingt-deux*), *dharmê* (*cinquante-neuf*), *outchtchê* (*soixante*), expriment les nombres *trois*, *quatre*, *cinq*, *six*, *sept*, *huit*, *neuf*, *dix*, *onze* et *douze*. Ce mode de notation est employé dans toutes les parties de l'ouvrage et se trouve mentionné dans le *soûtra* suivant du même ouvrage :

सर्वत्र सवर्णा भावा राशयश्च न ग्रहाः

L'auteur y déclare l'intention où il est d'employer,

Soûtra de *Djaîmini*; en effet ce texte n'offre que la *série* des événements déterminés par des influences planétaires. Il est malheureusement représenté d'une manière si inexacte dans l'original anglais que je n'ai pu le rectifier en entier : les passages qui ne présentent pas un sens satisfaisant sont *tâdâkadaô* et les mots qui suivent *çvapaddni*. On remarquera que l'auteur s'est donné beaucoup de peine pour être le plus obscur possible; il a essayé d'arranger les mots de manière à ce que chaque nouveau mot complète une nouvelle phrase ayant un nouveau sens; de plus il a donné à certains mots une double face et une double valeur; ainsi *mrĭtyaô* est en même temps le complément de *moûchikamârdjârâḥ* et de *tchatouchpâdaḥ* dans les deux premières phrases, et le nombre indiquant la planète dans la troisième; plus loin l'auteur fait contraster le mot numéral *samê* (*cinquante-sept*) avec *outchtchâvatcha*. Le mot qui contient le nombre *six* est, suivant M. Whish, *adjdja;* mais ce mot, qui n'est point sanscrit, ne se trouve pas dans le texte; la forme de l'adverbe *mrĭtyouvat* a sans doute produit cette erreur : c'est le mot *djâyâ* (*dix-huit*) qui donne le nombre 6 demandé. — E. J.

dans le cours de l'ouvrage, les lettres numériques pour les signes du zodiaque, etc., mais non pas pour les planètes.

Cette même notation se retrouve encore dans l'ouvrage astronomique intitulé *Djyôtichaphalaratnamâlâ*, dont le premier vers,

श्रीविक्रमार्के जगतीतले ऽस्मिन्
जीवादनुप्रख्ययशा मेरुः
पुपोष यः कोटिसुवर्णतो माम्
स बान्धवं सप्ततिवत्सराणि [1]

nous apprend que l'auteur a vécu soixante et dix ans sous la protection de *Vikramârka* [2], dont l'ère compte aujourd'hui son dix-neuvième siècle. Or cet ouvrage est entièrement fondé sur le *Djaîminisoûtra*, d'où il suit nécessairement que le système de notation numérique précédemment exposé existait déjà il y a environ deux mille ans.

Dans la contrée où j'écris ce mémoire, le dernier jour de chaque année, la somme des jours écoulés du

[1] Cette stance est inexactement transcrite dans l'original anglais. J'ai corrigé les premières syllabes du second hémistiche, *jîyâdana etc.* en *djîvâd anouprakhyayaçâḥ* qui peut signifier « dont la gloire se mésure sur la durée de sa vie. » *Poupôcha yah* est représenté dans l'original par *puvôzayaq;* la substitution de la douce à la forte dans le milieu des mots est conforme à la prononciation vulgaire de l'Inde méridionale; ainsi *pâpa* devient en tamoul *pâvam, etc.* On pourrait, je pense, assurer, sans craindre de commettre une erreur, que ce traité est très-moderne. — E. J.

[2] *Vikramârka* est un synonyme de *Vikramâditya.*

kaliyouga est formulée en une phrase numérique qui, l'année suivante, devient un signe de rappel pour les opérations astronomiques ou pour les usages civils : cette coutume est encore généralement observée, quoique neuf cent quatre-vingt-quinze ans se soient écoulés depuis l'introduction d'une autre ère dans cette contrée. Le dernier jour de l'année 4919 du *kaliyouga* est exprimé par ces syllabes, *tanousthastabdhisêvyaḥ*[1], ou *un million sept cent quatre-vingt-seize mille sept cent six*. La phrase mémoriale du *kali* actuel est *kamsaghnas siddhasêvyaḥ*, ou *un million sept cent quatre-vingt-dix-sept mille soixante et onze;* ce sera le *vâkyam* (le mot) pour l'année courante, jusqu'au dernier jour.

Les savants du Malabar prétendent que la date de l'ascension au ciel (de la mort) de *Chêroumân Peroumal,* ou bien, selon les musulmans, de son départ pour la Mecque, est indiquée par cette phrase, *svargasandêhaḥ prâpyaḥ,* c'est à savoir la *trois mille cinq cent vingt-huitième* année du *kaliyouga*. Il est fâcheux, pour l'opinion qui fait convertir *Chêroumân* à l'islamisme, que cette date précède de près de deux cents ans celle de la *fuite* du prophète. La phrase elle-même témoigne des doutes que l'on conserve au sujet de la mort ou de la disparition de ce souverain du Malabar. L'année actuelle de l'ère du Malabar, c'est-à-dire la neuf cent quatre-vingt-quinzième, est repré-

[1] Je pense qu'il faut lire *tanouchṭhaḥ* (dêhin) *stabdhasêvyaḥ; tanouchṭha,* qui est plus régulier que *tanoustha,* donne un autre nombre. — E. J.

sentée par les mots *âtchâryavâg abhêdyâ*[1]. Dans la pagode nommée *Tiroukôlkehêtram* (près *Pâlghât*, dans le *Kêralam*) on lit le distique suivant, gravé sur le seuil de la pierre de l'étang :

प्रसूतं तर्हि सौख्यं नः प्रतिष्ठायामहर्गणः
तुरुष्कभीत्या सलिले न्यस्तयोरत्र देवयोः

« *La joie nous est revenue;* telle est la formule nu-« mérique du jour où ont été restaurées les statues des « deux divinités qui avaient été jetées dans l'eau par « suite de la crainte qu'inspiraient les musulmans[2]. » Les mots *prasôutam tarhi saôkhyam nah* représentent le nombre *zéro un million sept cent quatre-vingt-six mille six cent soixante et douze,* dont le zéro est dépourvu de toute valeur. Cette date correspond à un jour de l'année 4892 du *kaliyouga* et au 20 octobre 1790 de notre ère. Les astronomes donnent ingénieusement au cercle astronomique le nom numérique d'*anantapoura* (ville de l'infini), qui représente le nombre de ses minutes, *vingt et un mille six cents.* Un bel esprit a enchâssé dans un *çlôka* quelques syllabes qui expriment l'année 1820 de notre

[1] L'auteur trouve dans ces paroles une preuve certaine que l'introduction de nouvelles doctrines et de nouvelles lois dans le Malabar, par *Çankarâtchârya,* fut l'origine de cette nouvelle ère. On pourrait désirer une preuve moins contestable de cette assertion. — E. J.

[2] Le mot *Tourouchka* est devenu, comme le mot *Yavana,* la dénomination des musulmans dans une grande partie de l'Inde. Les rapports qu'on a essayé d'établir entre les *Tourouchka* et les Turcs ou bien les Tochares n'ont aucune valeur historique. — E. J.

ère, alphabétiquement et symboliquement à la fois, savoir *nakhâhidjyâ*, १८२०. *Djyâ* signifie *terre*, c'est-à-dire *un*; *ahi*, *serpent*, c'est-à-dire *huit*; *nakha*, *ongles*, c'est-à-dire *vingt*. Ainsi les deux systèmes de notation sont réunis dans la même date[1]. Il est inutile de faire observer que la méthode des Indiens est préférable à celle des Arabes.

Comparons maintenant les deux systèmes que je viens d'exposer. Dans le Sadratnamâlâ, la proportion de la circonférence à un diamètre d'un *parârdha* (l'unité suivie de dix-sept zéros) est représentée par les mots *bhadrâmboudhisiddhadjanmaganitaçraddhâsmayadbhoûpagih*, ou *trois cent quatorze quatrillions cent cinquante-neuf trillions deux cent soixante-cinq billions trois cent cinquante-huit millions neuf cent soixante et dix-neuf mille trois cent vingt-quatre*, nombre qui serait exprimé, dans le système d'*Aryabhaṭṭa*, par ce bizarre assemblage de syllabes,

क्योक्रोक्लेचेग्लृभृक्सुग्सिभ

Il résulte de ces observations que, bien que le système décimal d'arithmétique existe dans l'Inde depuis un temps immémorial, une méthode de notation alphabétique était déjà connue dans les parties septen-

[1] L'auteur compare plus bas ces deux systèmes, en rapprochant des passages du Soûryasiddhânta et du Tantrasangraha dans lesquels les mêmes nombres sont respectivement exprimés par la notation symbolique et par la notation alphabétique. J'ai omis cette comparaison qui était trop étendue; le passage du Soûryasiddhânta est rapporté plus haut. — E. J.

trionales de cette contrée il y a seize cents ans, méthode dont l'origine ne peut être rapportée à une date certaine; et de plus, qu'une autre méthode de notation alphabétique, dont l'origine n'est pas mieux déterminée, a été en usage dans les parties méridionales de la même contrée, où elle était certainement connue il y a près de deux mille ans[1].

NOTICE

Sur quelques procédés industriels connus en Chine au XVIe siècle.

L'imprimerie, la poudre à canon, la boussole étaient connues à la Chine bien avant que les Européens en eussent aucune idée. De ce même pays nous est venu, dans le XVIIIe siècle, l'art de fabriquer la porcelaine; et son introduction en Europe est due en grande partie au P. d'Entrecolles, qui le premier put étudier à la Chine les détails de cette fabrication. A la même époque plusieurs autres inventions de ce peuple singulier furent signalées par les missionnaires, et parmi elles on trouve l'usage des puits forés pour chercher les eaux souterraines, l'emploi du gaz *naturel* pour l'éclairage des villes, en le conduisant par des tuyaux dans les rues, l'application du fer à la construction des ponts suspendus; mais d'abord on fit peu d'atten-

[1] Cette assertion, qui ne repose que sur un prétendu synchronisme fort suspect, a besoin d'être confirmée. — E. J.

tion à ces indications. L'emploi du gaz pour l'éclairage fut presque révoqué en doute et l'invention des ponts suspendus fut critiquée comme inutile par M. de Paw. Près d'un siècle après, ces inventions ont reparu parmi nous comme des découvertes nouvelles, et alors l'esprit des Européens, essentiellement porté à perfectionner, leur a donné un développement d'application bien supérieur à celui qu'elles ont jamais obtenu en Chine. Mais ces indications suffisent pour faire présumer que toutes les inventions de ce peuple ingénieux ne nous sont pas encore connues aujourd'hui, et cette présomption se changera en certitude pour quiconque réfléchira au caractère défiant des Chinois et à l'extrême difficulté que cette défiance opposait aux Européens qui ont voulu observer leurs arts de près.

Dans l'éloignement où nous sommes de la Chine, nous avons au moins plusieurs ouvrages chinois qui traitent des arts de ce pays et où l'on retrouve même le texte de quelques notes envoyées par les missionnaires. En consultant ces ouvrages, on peut espérer y découvrir soit quelques arts nouveaux, soit la trace des échanges de connaissances techniques qui ont pu avoir lieu entre les Chinois et les peuples qui ont eu des relations avec eux.

Dans ce but j'ai cherché à étudier principalement deux des ouvrages chinois que possède la Bibliothèque du roi : d'une part l'Encyclopédie japonaise, et de l'autre une petite encyclopédie des arts et métiers intitulée *Tien-kong-kay-we ;* et je vais présenter ici quelques résultats auxquels m'a conduit cette recher-

che. Avant tout, je dois dire que j'ai été puissamment aidé par M. Stanislas Julien, qui a bien voulu éclairer mes doutes fréquents dans une étude où tout commençant ne peut marcher qu'avec difficulté.

Le sucre de fécule, qui n'a été connu en Europe qu'en 1811, après les expériences de Kirkoff à Saint-Pétersbourg, était connu depuis très-longtemps à la Chine, et employé dans presque toutes les préparations des confiseurs. Il est cité dans l'Encyclopédie japonaise et dans le Tien-kong-kay-we, ouvrages qui datent des années 1713 et 1637. Il est même indiqué dans le Pen-tsao-kang-mou, qui date de l'an 1578.

A la Chine, le sucre de fécule s'extrait du riz, au moyen de l'orge germé qui saccharifie sa fécule. En Europe, ce même sucre s'extrait de la fécule de pomme de terre, dont le prix est en général moins élevé dans nos pays que celui du riz; mais dans le procédé européen on a longtemps employé l'acide sulfurique pour opérer la saccharification, et depuis quelques années seulement on a reconnu que l'orge germée pouvait produire le même effet. Cette simple modification a apporté de suite une économie très-notable dans cette fabrication, qui prend aujourd'hui un développement immense par le mélange des sirops de fécule avec les mélasses du commerce et d'autres applications. Elle était tout indiquée dans les ouvrages chinois que j'ai cités.

Voici le passage de l'Encyclopédie japonaise[1] où le

[1] Liv. CV, pag. 25, *verso*.

procédé d'extraction du sucre de fécule est décrit plus correctement que dans les deux autres ouvrages.

« On prend un boisseau de riz glutineux, à moitié « cuit, en consistance de gâteau blanc (*espèce de pâte* « *qu'on fait avec du riz*). On prend des graines de « céréales germées, on enlève leur écorce, on les réduit « en poudre et on les mêle avec le riz dans la propor- « tion de cinq centièmes de boisseau par boisseau de « riz. On verse le mélange dans de l'eau tiède et on le « couvre pendant deux heures (*soit quatre de nos* « *heures*). Au bout de ce temps on passe la liqueur « dans une chausse de toile pour ôter le résidu et obtenir « le jus pur. Le jus concentré à une consistance molle « s'appelle *sucre humide* (c'est le sirop); celui qui est « concentré à la consistance de pommade et qui a une « couleur rouge s'appelle *sucre collant;* celui qui est « ferme et dur peut être façonné avec un instrument[1]. »

Le riz contenant au moins quatre-vingt-cinq pour cent d'amidon, le sucre ainsi préparé doit être identique avec le sucre extrait de la fécule de pomme de terre. C'est ce qu'on a trouvé aussi en répétant le procédé indiqué et essayant le sucre obtenu par la polarisation circulaire. Seulement les proportions indiquées de cinq d'orge germée pour cent de riz sont trop faibles avec le riz qu'on peut se procurer en France, et l'on obtient même beaucoup plus de sucre en employant la farine de riz; car l'écorce du riz sec, étant

[1] Dans la table de l'Encyclopédie japonaise donnée par M. Rémusat, cet article est indiqué sous le titre de *sucre extrait des céréales germées*, ce qui est exact.

très-dure, s'oppose à l'action que l'orge germée exerce pour rompre les téguments qui enveloppent la fécule. En employant la farine de riz on retire environ soixante et quinze de sucre pour cent de farine. Mais on a eu soin d'opérer à la température de 65 à 70 degrés centigrades, à laquelle l'opération réussit bien, tandis que l'indication vague de l'eau tiède, donnée dans la description chinoise, doit occasionner beaucoup de perte de temps et de matière.

Le prix du riz est trop élevé en France pour qu'on puisse employer cette substance pour la fabrication du sucre de fécule en concurrence avec la fécule de pomme de terre; mais il serait possible qu'on en tirât parti dans le Piémont et dans les pays du midi; et comme le riz ne contient pas le principe amer qui est sensible dans la fécule, on pourrait dans ces pays extraire, du sirop obtenu avec le riz, une eau-de-vie bien supérieure à celle de pomme de terre. L'eau-de-vie que les Chinois extraient du riz, et qui se trouve désignée dans les voyages sous le nom de *rack*, passe en effet pour une très-bonne liqueur, et cependant sa fabrication se fait d'une manière très-grossière, d'après les descriptions données par l'Encyclopédie japonaise et le Tien-kong-kay-we, descriptions qui s'accordent avec les récits des voyageurs sur l'imperfection de la distillation à la Chine.

Observons encore que, d'après le Pen-tsao-kang-mou, le sucre de riz est employé comme calmant pour les maux de gorge, les inflammations de l'estomac. On a trouvé aussi, il y a deux ans, dans les hôpitaux de

Paris, que le *sucre* ou la *dextrine* extrait de la fécule de pomme de terre par l'orge germée pouvait remplacer la gomme dans le traitement des maladies inflammatoires; et comme cette substance peut s'obtenir à un prix beaucoup au-dessous de celui de la gomme, son emploi a été continué depuis cette époque.

D'après le livre XC de l'Encyclopédie japonaise, l'art d'extraire le sucre de la canne est venu de l'Inde à la Chine en 707, sous les Tâng. En 766, sous les mêmes empereurs, d'après le livre CV, on commença à faire de l'eau-de-vie de sucre. On peut remarquer à ce sujet que le nom du sucre Tâng se compose ordinairement de deux caractères, dont l'un signifie *manger*, et l'autre est le nom même de la dynastie Tâng. Une observation analogue peut se faire sur le similor, qui s'appelle *tâng kin*, métal de Tâng. D'après l'Encyclopédie japonaise, le beau laiton qui sert à la fabrication de ce similor vient de Perse; et l'on sait que les Chinois ont eu sous les Tâng des relations fréquentes avec les peuples de ce pays.

On trouve, dans le Tien-kong-kay-we, une description assez détaillée de la fabrication du papier à la Chine. Cette description a été traduite, en 1831, par M. Stanislas Julien, à la demande du comité supérieur de la Société d'encouragement, qui avait proposé un prix pour la fabrication du papier de Chine. Avant cette traduction, les renseignements inexacts donnés par Kempfer et Duhalde avaient répandu en Europe des idées fausses sur la fabrication du papier de Chine et sur la matière qui en est la base. M. Ju

lien a montré que ce papier se fait principalement avec du bambou, et les détails de sa fabrication ont été assez bien reproduits pour que la Société d'encouragement ait pu donner son prix et que l'on ait quelque espoir de voir cette industrie s'introduire en France. M. Julien a inséré aussi, dans les Annales de chimie, un extrait du Tien-kong-kay-we, sur la fabrication des tam-tams et sur celle de l'encre de Chine. Comme ce même ouvrage renferme des détails sur la préparation des couleurs qui servent à la teinture, j'ai cherché si je pouvais en tirer quelques résultats intéressants; mais la préparation des couleurs est en général une opération assez délicate, dans laquelle des soins de détail peuvent être de la plus haute importance, et malheureusement les descriptions données par le Tien-kong-kay-we ne sont pas des descriptions nettes et précises. D'après cela, on pourrait même présumer que la beauté des couleurs chinoises tient beaucoup plus à la pureté naturelle de la matière première de laquelle on les tire qu'aux soins donnés à leur préparation. C'est ainsi que leur vermillon, qui est d'une beauté renommée, se trouve préparé d'une manière très-grossière, comme on le peut voir dans la traduction de cette opération qui a été insérée dans le Journal de la Société asiatique (tome V, 2e série). Toutefois les ouvrages chinois dont nous pouvons disposer sur ce sujet sont fort anciens, puisqu'ils datent des XVIe et XVIIe siècles; et l'on doit espérer que des ouvrages récents nous donneraient des renseignements utiles sur ces matières.

Au XVIe siècle le traitement des métaux, à la Chine, était de la plus grande simplicité, comme on en peut juger d'après le Tien-kong-kay-we et l'Encyclopédie japonaise.

D'après ces ouvrages, l'or s'obtient principalement en le ramassant dans les rivières et le débarrassant de sa gangue par des lavages.

L'argent se retire en majeure partie de minerais, où il se trouve mélangé avec le plomb. Le minerai lavé est fondu dans un fourneau à vent. Ce fourneau a cinq pieds de haut, et peut contenir 240 livres chinoises, ou 260 livres françaises environ [1]. Le minerai s'y trouve mêlé avec du charbon de châtaignier. On obtient ainsi une boule métallique, qui est refondue dans un autre fourneau en terre, où le plomb se sépare de l'argent et forme le fond de la masse. On retire encore l'argent de sables argentifères, qu'on nettoie par des lavages et que l'on fond avec du plomb. Les proportions indiquées sont deux de plomb pour un d'argent. On voit que le procédé de la coupellation est depuis longtemps connu en Chine.

D'après l'Encyclopédie japonaise et le Tien-kong-kay-we, le fer s'extrait à la Chine de minerais en grains ou terreux, ou de minerais en rognons, entre autres de minerais magnétiques (*tseu-chi*, pierre d'aimant, nom caractéristique des minerais magnétiques, comme M. Klaproth l'a remarqué dans son Mémoire sur la boussole). Les minerais se trouvent généralement

[1] La livre chinoise est environ 11/10 de la nôtre, d'après les valeurs données par Hyde.

presque à la superficie de la terre. On se contente d'écroûter le sol avec une charrue, et on ramasse le minerai. On le lave et on le traite dans des fourneaux bas qui tiennent à peu près 2,000 livres chinoises (environ 1,100 kilogrammes). On y mêle le minerai, tantôt avec du charbon de bois, tantôt avec du charbon de terre. Rien n'indique, dans les ouvrages chinois, que ce charbon de terre ait reçu aucune préparation comme celles qu'on lui fait subir dans nos usines à fer, où on le transforme en coke avant de le jeter dans le haut fourneau. Mais les fourneaux usités en Chine étant très-petits, et semblables aux feux d'affinage de la Catalogne, on conçoit qu'on puisse y employer le charbon pur plus facilement que dans nos hauts fourneaux, où il ne donne pas assez de chaleur. Le vent se donne avec des caisses soufflantes en bois manœuvrées par quatre à six hommes.

Quand le minerai est fondu, on le coule, à la manière ordinaire, dans des moules de sable, si l'on veut avoir simplement du fer cru ou de la fonte; mais si l'on veut avoir du fer malléable, l'opération se fait immédiatement sur la fonte à sa sortie du fourneau. Pour cela, suivant le Tien-kong-kay-we, « on creuse « d'avance, dans la terre, un espace rond de plusieurs « pieds de diamètre et de quelques pouces de profon- « deur, à côté duquel on bâtit un petit mur d'un pied « ou deux. La fonte coule dans cette espèce de réser- « voir, et de suite plusieurs hommes, armés de bâtons « de bois de pêcher, se placent sur le haut du mur; la « fonte se dessèche peu à peu, comme la boue dans

« les eaux stagnantes ; il se fait une poudre sèche ; à « ce moment un homme frappe dans ses mains pour « donner le signal de battre ; les hommes aux bâtons « remuent fortement la matière, et quand elle s'en- « flamme, elle est devenue fer malléable. Quand la « matière se refroidit, il y en a qui la divisent en « morceaux carrés, d'autres l'enlèvent, la battent, la « remuent et la roulent en barres rondes qu'ils vendent « ensuite. »

Cette manière de fabriquer le fer, toute grossière qu'elle est, m'a paru assez curieuse par la ressemblance qu'elle présente avec le *puddlage anglais*, ou la *méthode de fabriquer le fer malléable à la houille*, qui ne date en Europe que de cinquante à soixante ans. La description chinoise indique très-bien le moment où se forme la matière sèche (le *dry work*, comme disent les Anglais), et dans lequel l'excédant de carbone se brûle et la fonte passe à l'état de fer. Mais le fer puddlé a besoin d'être purifié par la pression de lourds marteaux et de cylindres lamineurs ; et comme les Chinois n'ont aucun de ces agents mécaniques, leur fer est généralement très-mauvais, quoiqu'ils excellent dans les ouvrages en fonte. (*Voyage de Macartney ; Voyage de Barrow.*)

Les Chinois distinguent deux espèces d'acier, l'acier naturel, qui s'obtient directement par la fusion de certains minerais ; et l'acier cuit, *chu-kan*. Pour obtenir celui-ci on enveloppe un barreau de fonte ou d'acier naturel avec des lames minces de fer forgé, et l'on garnit d'argile l'extrémité de chaque paquet. On chauffe

le tout dans un fourneau à vent, et quand le barreau intérieur commence à fondre, on retire le paquet et on le bat au marteau; puis on le réchauffe et l'on rebat, jusqu'à ce que le tout soit bien soudé ensemble. Ils appellent cet acier l'*acier rond* (*touan kan*). L'explication est malheureusement assez imparfaite. Quand ils emploient de l'acier naturel avec des barreaux de fer, le résultat correspond à ce que l'on appelle l'acier d'étoffe, qui est employé pour les gros instruments. L'emploi de la fonte indiqué ici ne réussit bien probablement qu'avec les minerais, qui donnent facilement de l'acier naturel et dont la fonte doit conséquemment différer très-peu de cet acier [1].

Le cuivre s'extrait ordinairement, en Chine, de minerais qui contiennent du plomb. On fond le minerai dans un fourneau à vent, au bas duquel on perce deux trous à des hauteurs inégales. Le plomb surnage sur le cuivre et coule par le trou supérieur, tandis que le cuivre coule par le trou d'en bas. Ce moyen est employé aussi en Europe pour opérer la première séparation dans les minerais où le cuivre et le plomb sont mêlés. Mais les Chinois paraissent peu connaître l'art difficile de bien raffiner le cuivre.

Avec le cuivre et un minerai appelé *lou-kan-chi*, et qui est de la calamine ou de la blende, les Chinois ont fait depuis longtemps du laiton. Alors on emploie, suivant le Tien-kong-kay-we, 6 livres de lou-kan-chi

[1] On voit qu'on ne peut tirer de ce texte aucune donnée explicative sur la fabrication orientale de l'acier damassé, comme je l'avais d'abord espéré.

pour 10 livres de cuivre. Le Pen-tsao-kang-mou, cité par l'Encyclopédie japonaise, donne des proportions différentes, un de cuivre et un de lou-kan-chi pour produire un et demi de laiton. On fait aussi un alliage plus estimé avec six de cuivre et quatre de zinc. Ce dernier métal, le zinc, est appelé par les Chinois *ya-yan*, ou second plomb. D'après l'Encyclopédie japonaise et le Tien-kong-kay-we, le zinc n'était pas connu autrefois des Chinois et des Japonais. L'éditeur japonais du premier ouvrage indique, dans une note, que le zinc s'extrait du lou-kan-chi; mais il ajoute qu'il ne sait pas comment se fait l'extraction. Le Tien-kong-kay-we donne plus de détails. « On met, dit-il, 10 livres « de lou-kan-chi dans un creuset de terre. On les y « comprime fortement; on les divise avant de les ex« poser au feu; ensuite on place les creusets les uns « sur les autres, en les entremêlant de galettes de « houille, et on allume le feu. Le lou-kan-chi fond « dans le milieu du creuset et devient tout rond. « Quand le feu est éteint, on retire cette boule, qui « est le *ya-yan*. Cette matière se combine avec le « cuivre. Quand on la met dans le feu, elle produit « une vapeur enflammée. »

Sir G. Staunton, dans son ouvrage sur le voyage de lord Macartney à la Chine, rapporte que les Chinois font communiquer les creusets où est la calamine à des récipients où le zinc coule. D'après cela, la fabrication aurait été perfectionnée à l'époque de son voyage.

L'étain est divisé en étain de montagne et étain

des eaux (étain d'alluvion). L'étain de montagne, qui est l'étain des mines, et qui est le plus impur, est lavé et débarrassé de sa terre; puis on fond l'un et l'autre minerai dans un fourneau qui contient plusieurs centaines de livres de minerai et plusieurs centaines de livres de charbon de bois. La combustion est excitée au moyen d'une caisse soufflante. Si le minerai a de la peine à fondre, on y ajoute un peu de plomb : alors il commence à s'étendre; puis il coule par un conduit en fer placé au bas du fourneau.

Quant au mercure, on sait que les Chinois le retirent depuis longtemps du cinabre; mais ils ne le regardent pas comme un métal, et le procédé de l'amalgamation pour l'extraction de l'or et de l'argent ne leur paraît pas connu. Le mercure ne leur sert presque qu'à polir des miroirs de métal.

Ces extraits de l'Encyclopédie japonaise et du Tienkong-kay-we prouvent qu'à l'époque de la publication de ces ouvrages les Chinois n'étaient pas bien avancés dans l'art d'extraire les métaux, et cette indication s'accorde avec les récits des voyageurs qui ont visité leur pays.

On sait qu'en Chine rien n'est si fréquent dans le commerce que les mélanges frauduleux; et de là on pourrait présumer qu'on a dirigé aussi dans ce pays quelque attention sur les moyens de distinguer ces mélanges, surtout pour les métaux dont la valeur peut être si facilement altérée. D'après les récits des voyageurs, les Chinois sont fort adroits pour reconnaître, avec la pierre de touche, le titre approximatif des

objets d'or et d'argent. Mais, quant à des procédés d'analyse exacte, on ne trouve dans les ouvrages que nous avons cités que des indications bien imparfaites et qui ne sont pas de nature à conduire à rien de précis, comme on pourra en juger par quelques exemples.

Suivant le Tien-kong-kay-we, pour séparer l'or de l'argent avec lequel il se trouve souvent mêlé, il faut envelopper le métal que l'on veut purifier dans des boules d'argile, le jeter dans un creuset et le fondre avec du borax (*pong-cha*); alors l'argent se mêle à l'argile, de sorte que l'or reste pur, et on sépare ensuite l'argent en y ajoutant du plomb, c'est-à-dire *par le procédé de la coupellation ordinaire*. M. Boussingault a trouvé un procédé analogue, en usage dans les Cordillières, pour la purification de l'or; mais là c'est du sel marin qu'on ajoute au lieu de borax. M. Boussingault a expliqué l'opération américaine par la réaction de l'argile du ciment sur le sel marin à la faveur de la vapeur d'eau, de sorte qu'il se forme de l'acide hydrochlorique qui attaque l'argent et en forme un chlorure.

Cette explication ne paraît pas pouvoir s'appliquer au cas où l'on emploierait le borax. Une tentative faite dans un laboratoire, pour répéter le procédé indiqué par le Tien-kong-kay-we, n'a donné aucun résultat, et l'argent ne s'est pas séparé de l'or. Il est vrai que des circonstances accidentelles peuvent empêcher de réussir dans une expérience semblable, lorsqu'on n'a pas d'indication plus précise que celle de l'ouvrage chinois. Ainsi, suivant M. Boussingault, l'opération

qu'il a observée en Amérique ne réussit qu'avec des creusets assez poreux, de manière que l'air puisse avoir accès dans le mélange.

Nous devons dire aussi que, d'après les valeurs données par les poids relatifs de l'or et de l'argent dans le Souan-fa-tong-tsong, ouvrage qui date de 1593, il paraîtrait que la séparation de l'or contenu dans l'argent se faisait alors d'une manière très-imparfaite; car le poids du pouce cube d'or est indiqué comme 16 onces, et celui du pouce cube d'argent comme 14 onces; de sorte que les poids relatifs de l'or et de l'argent seraient comme 16 à 14, ou comme 11 à 10; tandis qu'il est constant que le centimètre cube d'or pur pèse 19 grammes, et le centimètre cube d'argent 10 grammes 47 centigrammes; de sorte que les poids relatifs des deux métaux sont comme 19 à 10 $\frac{1}{2}$. La valeur donnée au poids de l'argent dans l'ouvrage chinois est donc beaucoup trop forte : elle est presque égale à celle du poids de l'or, ce qui ne peut s'expliquer que par le mélange d'une forte proportion d'or dans l'argent chinois; car le plomb, l'autre métal qui pourrait s'y trouver mêlé, n'est pas assez pesant pour donner lieu à un tel excédant de poids.

D'après le Tien-kong-kay-we, quand on veut retirer l'argent des ustensiles où il se trouve combiné avec le cuivre rouge et le plomb, ou quand on reconnaît aux taches noires du métal qu'il renferme une proportion sensible d'alliage, on le met dans un vase de terre avec un peu de nitre. On le fond; une grande partie du cuivre et du plomb se sépare de l'argent et

coule au fond du vase. On reprend l'argent ainsi à demi purifié avec les parties de cuivre et de plomb qui semblent encore assez riches en argent, et on les met dans le milieu d'un creuset de terre dans le fourneau à séparer les métaux. Le plomb paraît le premier; bientôt il s'écoule, et le cuivre reste collé, comme enveloppe du résidu d'argent. On comprime cette masse avec des tiges de fer, et aussitôt l'argent se répand et se sépare.

Ce procédé, à ce qu'il paraît, est connu et employé aussi par les affineurs, en Europe.

L'étain du commerce, en Chine, est souvent mêlé de plomb. Pour le purifier, on lave cet étain et on le fond dans une solution de vinaigre assez fort; le plomb se consomme et coule dehors; l'étain reste seul. Ce procédé, donné par le Tien-kong-kay-we, s'explique aisément. L'acétate d'étain est presque insoluble et se forme beaucoup plus difficilement à froid que l'acétate de plomb, qui est très-soluble.

Je passerai maintenant à l'examen de quelques produits dont les métaux forment la base principale.

Le procédé hollandais pour la fabrication de la céruse peut être venu du Japon, avec lequel les Hollandais ont eu pendant longtemps des relations très-importantes. En effet, ce procédé est presque identique avec celui qui est indiqué dans les ouvrages chinois et japonais pour la préparation de cette matière. Au reste ce ne serait pas le seul emprunt que les Hollandais auraient fait aux Japonais. Ainsi, pour l'agriculture, c'est de là que sont venus en Europe les se-

moirs mécaniques, qu'on trouve dans le Tien-kong-kay-we et dans le Cheou-chi-kong-kao, et qui existent depuis une haute antiquité à la Chine. De même la machine à vanner le blé connue en France sous le nom de *tarare* est représentée dans le Tien-kong-kay-we avec son ventilateur et telle que nous l'employons; on en retrouve aussi la description, mais sans figure, dans la première édition chinoise de l'Encyclopédie japonaise, laquelle date de 1609. D'après les encyclopédies anglaises, les Hollandais reconnaissent que cette machine leur vient du Japon.

Voici la description du procédé suivi en Chine pour la fabrication de la céruse, d'après le Tien-kong-kay-we :

« Pour faire le hou-mien (la poudre blanche, la « céruse), on prend 100 livres de plomb coulé; on « les coupe, on les divise en morceaux et on en forme « des tubes qu'on met dans un vase de bois, au fond « duquel est placée une petite tasse pleine de vinaigre. « En dehors on lute avec de l'argile et on ferme le « pot avec du papier collé; puis on met un peu de « feu, et on l'entretient pendant sept jours; cet espace « de temps suffit pour l'opération. Les morceaux de « plomb qui ont produit de la poudre blanche (de la « céruse) sont jetés dans un vase plein d'eau. Les « morceaux qui n'ont pas produit de poudre blanche « sont replacés dans les pots pendant sept jours, et au « sortir on les jette dans l'eau. On continue ainsi jus- « qu'à ce que le principe soit épuisé. Les morceaux « qui ne sont pas épuisés complétement sont réservés

« pour faire de la poudre jaune-rouge (rouge de plomb,
« massicot). »

La méthode qu'on suit en Hollande est presque identique avec celle des Chinois; seulement, au lieu de chauffer les pots avec le feu, les Hollandais entourent les pots avec du fumier et du tan, ce qui donne à la céruse ainsi faite une teinte grisâtre. Auprès de Vienne on chauffe les pots avec du feu, et le blanc fabriqué est très-pur : alors c'est exactement le procédé chinois.

La description de l'Encyclopédie japonaise diffère peu de celle du Tien-kong-kay-we. Suivant l'Encyclopédie, au lieu de tubes de plomb, on emploie de petites plaques rondes superposées.

Le rouge de plomb, ou *tàn*, que font les Chinois se fabrique avec les résidus de plomb non convertis en céruse, que l'on chauffe avec du nitre et de l'alun : on doit obtenir ainsi un produit analogue à la variété de minium connue sous le nom de *mine orange*. On tire encore ce rouge directement du plomb en chauffant ce métal avec du soufre et du nitre. Dans ce cas on obtient un mélange de massicot avec une forte proportion de sulfure et de sulfate de plomb.

D'après le Pen-tsao-kang-mou, dont le texte est rapporté par l'Encyclopédie japonaise et le Tien-kong-kay-we, on prend : plomb, 1 livre; soufre, 10 onces; nitre, 1 once. On fond le plomb et on y ajoute successivement soit du nitre, soit du soufre. M. Gautier de Claubry, qui a bien voulu répéter l'expérience d'après ces données, n'a pu obtenir une couleur rouge

qu'avec beaucoup de peine. Au fait la proportion de soufre est singulière. Quand on fabrique chez nous le minium, on évite avec grand soin le contact des matières sulfureuses, qui nuisent pour la fabrication de cristaux où le minium entre en proportion notable. On doit se rappeler, il est vrai, qu'on ne fait pas de cristaux en Chine; et l'emploi de leur tàn, ou rouge sulfuré, peut être suffisant pour la peinture ou pour d'autres usages; mais il est cependant probable qu'il y a erreur dans les proportions données par le Pen-tsao-kang-mou.

Quoi qu'il en soit, le texte chinois ajoute : « Si « l'on veut que le tàn redevienne plomb, on doit le « mêler avec du jus d'oignon et le chauffer ainsi : le « plomb reparaît et se reproduit. »

Il y a quelques années, M. Berthier a fait connaître un procédé pour utiliser les résidus de sulfate de plomb provenant de la préparation de l'acétate d'alumine, lequel consiste à chauffer ce sulfate avec une certaine quantité de charbon en poudre, ou avec du sous-sulfure de plomb; le sulfate se décompose, et l'on obtient du plomb pur. L'identité de ce procédé avec celui qu'indique le Pen-tsao-kang-mou est évidente. L'emploi du jus d'oignon dans l'ouvrage chinois indique uniquement l'emploi d'une matière végétale.

D'après ce même texte, avec 100 de plomb, on obtient 153 de tàn. Pour tirer le plomb du sulfate de plomb, les proportions données par M. Berthier étaient 53 grammes de sulfate de plomb et 77 grammes de sous-sulfure, qui donnaient 100 de plomb. On voit

que les quantités indiquées ne sont pas très-éloignées. Ce rapprochement me paraît assez curieux.

Voici encore quelques préparations que les Chinois connaissaient au XVI[e] siècle.

D'après le Pen-tsao-kang-mou, les Chinois savaient faire depuis longtemps des préparations mercurielles, qu'ils désignaient sous les noms de *hiong-fen* et de *fen-chouang*, et qui se rapprochent de celles que nous connaissons sous le nom de sublimé corrosif et de sublimé doux, ou bichlorure et protochlorure de mercure.

Le hiong-fen se fait avec 1 once de mercure, 2 onces d'alun blanc, 1 once de sel marin, que l'on renferme dans un vase de terre couvert. En chauffant, une poudre se rend dans le haut du vase; cette poudre est le hiong-fen; et, à l'exception de l'emploi de l'alun au lieu d'acide sulfurique, c'est le mode qu'on emploie pour la préparation du sublimé corrosif. La poudre chinoise doit être mêlée de principes étrangers au chlorure de mercure; mais on ne pouvait faire autrement tant qu'on ne se servait pas directement d'acide sulfurique.

Pour la préparation du fen-chouang, « on se sert « de bon *kioung-fan,* dit le Pen-tsao-kang-mou; on « en met 1 once dans un vase de terre dont l'ouver- « ture est surmontée d'un couvercle dont le dedans « est garni d'une feuille de papier mouillé. On lute le « couvercle avec de l'argile détrempée, et on garnit le « bas du vase avec du petit charbon de bois qu'on « allume. On augmente peu à peu la quantité de

« charbon, jusqu'à ce qu'on atteigne le col supérieur « du vase; alors on laisse le feu se refroidir, et on re« tire le papier garni d'une poudre semblable à de la « cire blanche : c'est le *fen-chouang*. » L'auteur a évidemment oublié l'addition du mercure au sublimé corrosif, addition nécessaire pour enlever à ce dernier une portion de chlore.

Sous le nom de *fan* les Chinois rangent plusieurs substances qui se rapportent à l'alun et aux diverses sortes de vitriol.

Le fan blanc est l'alun, dont on trouve des mines naturelles, d'après le Tien-kong-kay-we, et qui se purifie par des lessives et la cristallisation.

L'alun sert, en Chine, à divers usages, entre autres à la clarification de l'eau trouble. Ce procédé a été rapporté par Barrow, dans son Voyage à la Chine, et on en trouve quelque trace dans le Tien-kong-kay-we. En ajoutant une très-petite quantité d'alun avec de l'eau trouble, il se forme un sous-sulfate insoluble d'alumine qui se dépose et entraîne avec lui les particules terreuses. D'après une note insérée dans le bulletin de la Société d'encouragement (année 1830), ce même procédé a été appliqué, il y a quelques années, par M. Darcet, à la clarification de l'eau de Seine, et son fils l'a porté en Égypte, où il paraît inconnu.

Les autres fan, noir, rouge, jaune et vert, s'extraient de pierres qui se trouvent dans la houille, et qui sont évidemment, d'après cette indication, des pyrites de fer et de cuivre.

Le minerai est brûlé à l'air, en l'entremêlant avec de la houille. Le résidu est lessivé et concentré dans une chaudière. On obtient ainsi le fan vert : c'est du vitriol vert ou sulfate de fer.

En calcinant cette substance avec 4 onces de terre jaune, on en retire le fan rouge, qui sert pour les ornements des maisons quand on les peint. Ce fan rouge est le *colcotar* ou *rouge d'Angleterre*.

Le fan jaune se fait en cuisant le fan noir, qui est un mélange de sulfate de fer et d'alumine. On le place en tas que l'on couvre de terre. On y met le feu, qui dure lentement pendant le printemps et l'été, et au commencement de l'hiver il s'effleurit à la surface de la terre une poudre, comme les murs de briques produisent une espèce de salpêtre. On racle cette poudre et on la recueille : c'est le fan jaune. Ce fan jaune est de l'alun effleuri à la surface des pyrites de fer, mais encore impur; d'ailleurs on n'obtient ainsi que de petites quantités d'alun.

On indique aussi dans le Tien-kong-kay-we qu'on retire des fans des montagnes à feu mouvant ou des volcans. Ils sont mélangés avec le soufre. On les lave et on en fait du fan bleu foncé. Ce fan bleu s'appelle aussi la *pierre de fiel,* et paraît se rapporter à l'alun mélangé de sulfate de cuivre.

Une remarque qui se trouve au sujet des fans dans l'Encyclopédie japonaise et le Tien-kong-kay-we, peut servir à montrer combien l'esprit d'invention dans les détails que possèdent les Chinois est éloigné d'un véritable ensemble de sciences.

« Si l'on plonge des instruments de fer forgé dans « des dissolutions de fan bleu, il s'y fait une couleur « de cuivre. Mais, quoique cette couleur de cuivre « existe en dehors du fer, cependant la matière inté- « rieure de l'instrument ne change pas. »

C'est la seule réflexion que leur inspire cette expérience, qui leur indiquait que le cuivre est des éléments de leur fan bleu.

Cette absence de toute idée de généralisation se retrouve dans toutes les descriptions de procédés techniques du Tien-kong-kay-we et de l'Encyclopédie japonaise, et c'est là une cause d'obscurité très-sensible. Les expressions employées sont souvent très-vagues, et les indications données par le texte sont bien plutôt suffisantes pour faire reconnaître un procédé découvert depuis en Europe que pour appliquer le procédé qui s'y trouve rapporté. Du reste, point de classification rationnelle qui unisse les divers sujets traités. Ainsi, dans le Tien-kong-kay-we, on trouve à la suite les uns des autres les articles suivants : 1° Art de fondre les métaux; 2° Chars et bateaux; 3° Art de forger le fer et l'acier; 4° Alun-Vitriol; 5° Arts de fabriquer l'huile, le papier, etc.

Ce même manque de classification rationnelle existe dans le Pen-tsao-kang-mou et dans l'Encyclopédie japonaise, comme l'a remarqué M. Rémusat dans son dernier mémoire sur les connaissances des Chinois en histoire naturelle.

M. Rémusat a parfaitement établi la différence qui existe entre l'espèce de classification mécanique que

donnent les clefs sous lesquelles se sont trouvés rangés les noms de différents objets, d'après des ressemblances extérieures souvent éloignées, et la classification rationnelle qui résulte des rapports de structure ou de composition existant entre les différents membres de chaque espèce. Ici la langue chinoise présente évidemment un obstacle à toute espèce de réforme, précisément parce qu'elle a établi une classification imparfaite. Une classification rationnelle entre les différents individus ne pourrait s'établir qu'en n'ayant plus égard à la valeur des signes idéographiques qui entrent dans la composition de leurs noms : or c'est précisément dans le jeu de ces signes, dans les différentes idées rappelées par leur combinaison, que réside, suivant les Chinois, toute la beauté de leur langue : il faudrait donc changer leur langue ou leur esprit.

Cependant, d'après les extraits que je viens de donner de plusieurs ouvrages chinois, on voit qu'au XVII[e] siècle, à l'époque où l'établissement des missionnaires était florissant à la Chine, un choix raisonné d'articles dans ces ouvrages eût propagé des idées utiles en Europe, et la découverte de quelques procédés industriels eût pu être avancée de plus d'un demi-siècle. Mais ces ouvrages sont maintenant trop anciens, sous le rapport technologique, puisqu'ils datent de deux siècles et demi, et nous devons espérer que l'esprit d'invention de détail qui a fait naître chez les Chinois plusieurs découvertes importantes n'a pas été étouffé par leur système politique. Quant au développement que les sciences auraient pu prendre chez eux, on ne peut con-

server aucun espoir lorsqu'on a lu leurs ouvrages modernes d'astronomie, tels que le Houan-tien-tou-choue, ou description de la sphère céleste, ouvrage publié en 1820, à Canton, sous l'inspection du vice-roi, et dans lequel l'astronomie rétrograde bien en deçà des connaissances acquises du temps de Ptolémée [1]. Le seul instrument qu'on y cite est le gnomon en pierre, qui s'employait dans l'enfance de l'astronomie. Mais des ouvrages nouveaux sur les arts de la Chine nous donneraient sans aucun doute des indications utiles sur la fabrication moderne des tam-tams, du papier de Chine, des couleurs et sur d'autres objets que je ne puis énumérer ici.

Édouard Biot.

NOTE CRITIQUE

Sur un passage de l'Histoire de l'Empire ottoman par M. de Hammer [2].

Le mérite de l'histoire de l'empire turc de M. de Hammer est aussi incontestable que le sont les con-

[1] La Bibliothèque du roi possède un exemplaire de cet ouvrage imprimé avec beaucoup de luxe.

[2] Cette note est tirée d'un article que je destine au journal du Ministère de l'Instruction publique; mais, jugeant le sujet de cette critique assez important, je me suis décidé à la faire insérer dans le Nouveau Journal asiatique, où M. de Hammer pourra la lire avant qu'elle ne lui parvienne par la voie du journal russe.

naissances de ce savant et illustre orientaliste. Ses travaux précieux dans la littérature orientale, et l'accueil que le monde savant a fait à son excellent ouvrage, en sont une preuve évidente.

Malgré cela, je me hasarderai à faire remarquer à l'auteur quelques erreurs qui m'ont frappé dans un passage de son histoire, erreurs qui proviennent sans doute de ce qu'il n'a pas apporté toute l'attention désirable dans l'analyse des ouvrages où il a puisé ses matériaux, et plus encore de la rapidité avec laquelle il paraît qu'il a écrit ce passage.

Occupé d'un travail sur l'histoire des khans de Crimée, par Seyd Mohamed Riza, j'aurais pu tomber facilement dans les mêmes erreurs, si je n'avais eu entre les mains quelques historiens russes que n'a pas probablement consultés M. de Hammer, et au moyen desquels j'ai pu rectifier deux fautes graves commises par le copiste turc ou par la typographie de Constantinople, ce qui doit servir d'excuse à M. de Hammer aux yeux des critiques impartiaux.

Il est bien connu de tous ceux qui s'occupent des langues orientales, que l'emploi ou l'oubli d'un des points diacritiques qui se placent au-dessus ou au-dessous des lettres, ainsi que la ressemblance de quelques lettres, sont les principales causes des difficultés que rencontrent les orientalistes et les Orientaux eux-mêmes à la lecture des manuscrits turcs, tatars, persans et arabes. Un point placé mal à propos peut totalement changer le sens d'un passage et surtout défigurer un nom propre : c'est pourquoi nous avons

tant de versions différentes de Hafiz, Saadi et autres auteurs anciens.

Le lecteur pourra se convaincre, par les deux exemples suivants, des erreurs dans lesquelles peuvent faire tomber cette multiplicité de points et cette ressemblance des lettres. M. de Hammer, en écrivant le récit de la campagne des Tatars et des Kosaques (Feldzug der Tataren und Kosaken in Russland), qu'il rapporte mal à propos à l'an 1660, dit :

« Der Feldzug Sidipascha's wider Wardein entbehrte die Hülfe des Tatarchans, welcher in vollem « Kriege wider die Russen und Kosaken. Der Hetman « der Zaporogischen Kosaken, welchen die osmanische « Reichsgeschichte den König von Oczakow (*Usu Kirali.* Naima, II, s. 700), oder von Dnieper nennt, « hatte dem Tatarchan Kunde gegeben von russischer « Beschickung, deren Zweck, sie als Christen und « Landsleute zu gemeinsamer Bewaffnung wider die « Tataren aufzurufen. Der Tatarchan brach sogleich « auf, und ein türkisches Heer von siebzehntausend « Mann mit fünftausend ihnen zugefallenen Kosaken, « belagerte das Schloss Maichli (Naima, II, s. 701). « Der Tatarchan wollte eben die Wolga (*Edel statt Etel.* Naima, II, s. 701), übersetzen, als er von « der Belagerung des Schlosses verständigt, sich gegen « dasselbe wandte, und fünfzehntausend Tataren unter « der Anführung des Beges Firasch vorausschikte. « Schon am folgenden Tage hatten sie ein russisches, « mehrere tausend Mann (10,000 sagt, Naima) star- « kes Heer, erreicht, von welchem nach dreystündiger

« Schlacht nur tausend durch die Flucht entkamen,
« und die fünftausend Kosaken vom Dnieper mit auf-
« gerieben wurden. Auf die erhaltene Siegesnachricht
« machte der chan Halt, und nachdem er die Gefan-
« genen zur Rede gestellt, liess er sie zusammenhauen
« (Naima, II, s. 702). Der Hetman der Zaporoger mit
« sechzigtausend Kosaken nahte sich, um dem Chan
« die Hand zu küssen. Sechs eingebrachte Gefangene
« sagten aus, dass ein Heer von fünfzigtausend Russen
« die Festung (Maichli) belagere, und ein eben so
« starkes Heer die Furthen der Wolga decke, um
« den Uebergang der Tataren und Kosaken zu verhin-
« dern. »

Je tâcherai maintenant de prouver les inexacti-
tudes que j'ai cru remarquer dans ce passage de M. de
Hammer, et surtout deux fautes capitales qui se trouvent
dans le texte de Naïma, et qui l'ont induit en erreur.

On lit dans Naïma, d'où M. de Hammer a tiré sa
narration :

مسقو قرالی دخی مذكوره ایلچی كوندروب مضمون
نامه‌سنده اقصای مراد ونتیجهٔ آمالمز ممالك اسلامیه یه
عزیمت ایدوب هدم وهم ملتّمز اولان طوایفك اخذ
انتقاملریله مقتضی المرام اولمقدر اوّلا مهمات دینیّه‌مزدن
اولان عسكر بیكران ایله تاتار اوزرینه واروب اول سدّ
سدید اهلنی خرب وویران ایتمكدر انلرك كاری تمام
اولدقدنصكره سایر مصالحه شروع تصمیم اولنمشدر

ایمدی غیرت دین وحمایت مصالح آیین مقتضاسنجه برمله
معًا بولنوب خدمتمزده بر وجهله تکاسل واهمال تجویز
ایتمزیز دیو وعد وعیدی مشعر کلمات ایله قطع کلام
وارسال پیام ایلمش مفهوم نامه‌سنده مذکورلر دخی
تشویشه دوشوب خان مکارم نشانله صلح وصلاحه
استحکام ویردکلرنده بو قدر قلاع وبقاع واراضی یر
انتفاعه خانمان جنکیریّه امدادی ایله نایل اولدقلری
جهتدن نقض عهده رضا ویرملریله متضرر اوله‌جقلرینه
جازم اولدقدنصکره بونی معقول کورمشلر ایدیکه خان
عالیشانی اکاه ایدوب انلر یرندن حرکت ایتمدین
عسکردریا مثال ایله مقدّمجه اوزرینه واروب کوز
آچدرمیوب جمعیّتلرین پریشان وممالکی یغما وتالان
ایلیه‌لر بو منوال اوزره واقعی بیان ایلدکده خان
عالیشان دخی علی الفور جمع عسکر بیشمار ایدوب متوکلاً
علی الله سنهٔ مذکوره[1] رمضاننده کفّار خاکسار اوزرینه
عزیمت ایلدیلر قرال مسقو دخی قزاق عسکرینک تاتار
خان طرفندن انحراف ایتمیوب کندو طرفنه میل
واعتبار ایلمدیکندن کندیسی سرحد قراغه قریب
بعض قلاعنی انتزاعله کوشمال ویرمک ایچون عسکر

[1] C'est-à-dire تسع وستین والف.

ارسال ایتمشیدی اول حمله [1] مایخلی نام قلعه اوزرینه
اون یدی بیك عسكر ایله ایكی بویاری كلوب اطراف
وجوانبی یغما وغارت ایتملریله بش بیك مقداری قزاق
عسكری دخی آنلره تابع اولوب قلعهٔ مذكورهٔ محاصره
ایتمشلرایدی شوالنك غرّه‌سنده بعد صلوة العید عسكر
تاتار عدو شكار ادل نام بر نهر عظیمدن عبور ایدوب
مسقو جانبنه عزیمت اوزره‌لرایكن محاصره اولنان
قلعه دن خبر الدقلرنده عنان عزیمتی اولجانبه تحریك
ایلمك مناسب كوریلوب مقدّم اون بش بیك عسكر
جرّار صبا رفتار ایله فراش بیك نام بر امیر نامداری
سردار ایدوب ایلغار ایله ارسال ایلدیلر ایرتسی علی
السحر باران بلاكبی كوهدن سر كفاره نزول ایلدیلر
قریب اولدقلری كبی آهنك جنك ایدوب اوچ ساعت
مقداری بازار حرب وضرب رواج بولوب مددكاری عون
باری ایله لشكر شیاطین رهبر منهزم اولوب اون بیك
كافردن بیك مقداری آنجق قورتیلوب ما عداسی جمله
عقبكیر اولان دلاوران تاتارك ضرب شمشیری ایله افتادهٔ
چاه سعیر اولدیلر اوزی قزاغندین مزبورلره تابع اولوب
محاصرهٔ بولنان بش بیك نفردن دخی بر فرد واصل سرحد

[1] Je lis [illegible].

نجات اولميوب درجات ردزخده (دوزخده) مكان
بولديلر طابورلری يغما اولنوب ديری اخذ اولنان بر
قاچ نامدادلری مژده فتح ايله خان عاليشان طرفنه
ارسال ايدوب اولموعده قرار ايلديلر،

« Le roi de Moscou (le czar) envoya au susdit (à « l'hetman des Kosaques Zaporojski) un ambassa- « deur avec une lettre conçue en ces termes : « Notre « but principal, notre seul désir, est d'entrer dans les « pays des musulmans, pour venger nos alliés et nos « co-religionnaires. L'obligation que la religion nous « impose exige que nous attaquions les Tatars avec « des forces nombreuses; que nous ruinions leurs pos- « sessions (qui), comme une épaisse muraille, (nous « empêchent d'étendre nos conquêtes dans les pays « des musulmans). Après en avoir fini avec eux, notre « résolution est déjà fixée sur les mesures ultérieures « à prendre dans l'intérêt général (de la gloire des « chrétiens). Ainsi le zèle religieux et l'utilité com- « mune exigent que vous agissiez de concert avec nous, « et ne permettent pas que, sous aucun prétexte, vous « montriez de la froideur dans l'exécution de cette en- « treprise. »

« Le reste de la lettre contenait des promesses flat- « teuses. Les Kosaques, à la réception de cette lettre, « furent inquiets; l'alliance conclue avec le khan gé- « néreux, pensaient-ils, leur avait procuré tant de for- « teresses, de places et de terres fertiles, acquises par « le secours des Tchinguizides, qu'ils regardaient la

« violation de leur serment comme le plus grand mal-
« heur qui pût leur arriver. Ils résolurent donc de
« faire part au khan de cette proposition (du czar),
« en lui conseillant de prévenir les Russes, de rassem-
« bler une nombreuse armée et de marcher contre
« eux avant qu'ils se missent en mouvement; de ne pas
« leur donner le temps de se reconnaître; de mettre
« en déroute leurs troupes; de piller et de ravager
« leur pays. Le khan, après avoir reçu cet avis, ras-
« sembla aussitôt une armée nombreuse et, dans le
« mois de ramazan de l'année susdite (1069 de l'hé-
« gire, c'est-à-dire au mois de mai de l'année 1659),
« marcha contre l'ennemi. Le roi de Moscou, voyant
« de son côté que les Kosaques s'éloignaient de lui
« avec défiance et restaient fidèles à leur alliance avec
« le khan, détacha un corps d'armée pour ruiner quel-
« ques forteresses qui se trouvaient sur les frontières
« des possessions des Kosaques, afin de les punir. Au
« nombre de ces forteresses se trouvait la forteresse
« de Maïkhli, contre laquelle furent envoyés dix-sept
« mille hommes, sous les ordres de deux boyards, qui,
« avec le secours de cinq mille Kosaques qui étaient
« restés attachés à la Russie, pillèrent les faubourgs
« (de cette forteresse) et en firent le siége. Le 1er du
« mois de chéwal (10 de juin), après la prière solen-
« nelle, l'armée des Tatars, ayant traversé une grande
« rivière nommée *Edil*, se disposait à marcher contre
« la Russie, quand elle reçut la nouvelle du siége de
« cette forteresse, et crut prudent de se diriger de ce
« côté. Quinze mille guerriers intrépides et prompts

« comme le vent, sous les ordres du brave Ferrasch-« beg, furent aussitôt envoyés en avant. Le lende-« main, au point du jour, ils se précipitèrent, avec la « rapidité d'un torrent, sur l'ennemi (qui assiégeait la « forteresse). Alors commença un combat terrible qui « dura environ trois heures; enfin l'ennemi fut com-« plétement défait, et de dix mille (dix-sept mille?) « il ne s'en sauva que mille; les autres tombèrent sous « le glaive des Tatars, qui les poursuivirent, et aucun « des cinq mille Kosaques dévoués à l'ennemi, et qui « se trouvaient au siége de la forteresse, ne parvint à « se sauver: tous furent précipités dans le gouffre de « l'enfer. Les vainqueurs s'emparèrent de tous les ba-« gages de l'armée (vaincue), et, après avoir envoyé « au khan quelques officiers faits prisonniers, avec la « nouvelle solennelle de la victoire, ils s'arrêtèrent « dans ce lieu. »

Les deux fautes principales dont j'ai parlé plus haut se trouvent dans les mots ادل, *Edil,* et مايخلى, *Maïkhli.* M. de Hammer, ne supposant aucune faute dans ces deux mots, a traduit le premier par *Volga,* et a pris l'autre pour le nom d'une forteresse sur le Volga ou dans les environs de cette rivière, ce qui l'a induit dans d'autres erreurs que tout lecteur pourra facilement reconnaître, en comparant le passage ci-dessus de Naïma avec la narration de M. de Hammer, erreurs dont je parlerai à la fin de cet article.

Le mot ادل ou اتل est bien en effet le nom par lequel les mahométans désignent le Volga; mais il est impossible de supposer qu'à cette époque les Tatars

aient traversé, ou seulement aient eu l'intention de traverser cette rivière (comme le dit M. de Hammer), et voici sur quelles raisons je fonde mon opinion :

1° Tous les historiens conviennent que le khan avait été déterminé à entreprendre cette expédition uniquement par les prières et les rapports de l'artificieux Vigovsky, qui, après la mort de Khmelnitsky, était parvenu par ses ruses à la dignité de hetman.

A la mort de Khmelnitsky, cet ambitieux, après avoir trahi la Russie, livra, pendant l'année 1653 et le commencement de la suivante, quelques combats, où il n'eut aucun succès, au boyard Cheremetieff et au prince Romodanovsky. Enfin, voyant le danger qui le menaçait, il avertit le khan des projets de la Russie, ainsi qu'on peut le voir par le passage de Naïma cité plus haut. Conséquemment le khan dut prendre, pour entrer en Russie, une direction qui lui permît en même temps de soutenir Vigovsky et d'étendre ses conquêtes suivant les circonstances; et comme l'Ukraine était alors le théâtre de toutes les opérations militaires, on ne peut supposer au khan aucun motif plausible de se porter sur le Volga, et de laisser ainsi la Crimée sans défense contre les attaques des Russes, dont le menaçait Vigovsky dans ses rapports.

2° Naïma lui-même dit que le khan, après avoir traversé cette rivière, se disposait à continuer sa marche contre la Russie quand il reçut la nouvelle que dix-sept mille Russes et cinq mille Kosaques restés fidèles à la Russie avaient mis le siége devant Maïkhli,

et qu'il envoya au secours des assiégés, sous les ordres de Ferrasch-beg, quinze mille Tatars, qui, le lendemain matin, tombèrent sur les assiégeants. Quelle que soit cette forteresse, on doit la supposer dans l'Ukraine[1], où se trouvait alors l'armée russe; car il est impossible de penser que dans un seul jour les Tatars aient pu se rendre des bords du Volga dans l'Ukraine.

Enfin tous les historiens russes, polonais et petits-russiens qui ont écrit les guerres qui eurent lieu à cette époque entre les Russes et les Tatars, sont d'accord pour en placer le théâtre dans l'Ukraine; et dans aucun auteur je n'ai trouvé le moindre indice qui pût faire soupçonner qu'elles aient eu lieu sur le Volga ou dans les environs.

Prenant en considération toutes ces circonstances, je me crois fondé à supposer, dans le mot ادل, une faute semblable à celle que j'ai trouvée dans l'orthographe du mot مايخلى, et dont je parlerai plus loin. Je crois donc que l'on doit lire ارل et non ادل; car ارل, *Arel,* est le nom d'une rivière qui coule à la frontière du gouvernement de Poltava, et qu'a dû nécessairement traverser le khan dans sa marche sur la Russie.

[1] Que cette forteresse se trouvât dans l'Ukraine, c'est ce dont on ne peut pas douter, en lisant ce passage de Naïma: Le roi de « Moscou voyant de son côté que les Kosaques s'éloignaient de lui « avec défiance, et restaient fidèles à leur alliance avec le khan, « détacha un corps d'armée pour ruiner quelques forteresses sur « les frontières des Kosaques, afin de les punir. *Au nombre de « ces forteresses se trouvait celle de Maïkhli,* contre laquelle fu- « rent envoyés dix-sept mille hommes, etc. »

Quant à l'assemblage de lettres formant le mot مايخلى, par le déplacement des points, il peut se prononcer de plusieurs manières différentes, telles que مانچلى, *Mantcheli*, مابخلى, *Mabkhely*, مانجلى, *Mandgeli*, etc. Maintenant comme, ni dans l'Ukraine, ni dans les environs du Volga, il ne se trouve, et que probablement il n'y a jamais eu ni ville, ni forteresse, ni village du nom de Maïkhly, ainsi qu'on le lit dans Naïma, j'ai cherché si, parmi les noms des villes et des villages de l'Ukraine, il n'existerait pas quelque assemblage de lettres que, d'après les règles générales de l'étymologie, on pût ramener au nom qui se lit dans l'auteur turc. N'ayant obtenu aucun résultat satisfaisant, j'ai cherché, parmi les villes de la même province, un nom qui répondît à un des mots que peut former l'assemblage de lettres مايخلى, au moyen du changement des points, en quoi j'ai réussi. Dans le gouvernement de Poltava, qui était alors le théâtre ordinaire de la guerre, dans le district de Krementchoug, il se trouve aujourd'hui un bourg nommé *Mongeleïa*, désigné dans un acte de 1686 (voyez la collection des chartes et traités, tome IV, page 507) sous le nom de *Mongelevka*, et compris dans le nombre des villes du gouvernement de Poltava cédées à la Russie par un traité de paix avec la Pologne.

Comme ce bourg se trouve à environ cent soixante verstes de la place où les Tatars traversèrent l'Arel (place que je suppose dans les environs de Peretschepina, que traverse la route actuelle), le passage

où Naïma dit que Ferrasch-beg, envoyé avec un corps de troupes légères au secours des assiégés, arriva sous les murs de la forteresse le jour suivant, ne renferme plus aucune invraisemblance, et même sert à confirmer ma supposition. D'après cela il me paraît hors de doute qu'au lieu des mots ادل et ماىخلى on doit lire ارل et ماىجلى, et j'espère que tout orientaliste et même le savant M. de Hammer adoptera mon opinion.

Je vais maintenant donner un extrait des auteurs russes, qui, étant d'accord avec la narration de Naïma, si on substitue dans le texte les mots ارل et ماىجلى à ادل et ماىخلى, viennent à l'appui de mon opinion.

CONTINUATION DE LA GUERRE EN UKRAINE, EN 1659.

« Au commencement de la nouvelle année (1659) « la guerre recommença dans la petite Russie[1].

« Vigovsky, après avoir réuni ses Kosaques aux Po-« lonais et aux Tatars ses alliés, s'approcha de Lokh-« vitsa[2]. Le 4 de février il arriva sous les murs de « Mirgorod. Les habitants se soumirent après un siége « de trois jours. De là il marcha, après avoir réuni à « son armée les troupes de Mirgorod, sur Poltava, « puis sur la ville de Zenkow, près de laquelle il se « trouvait le 21 de mars[3].

[1] Voyez l'*Histoire du règne du tsar Alexis Mikhailovitch*, par Berh, tom. I, pag. 9.

[2] Bandich Kamensky, *Histoire de la petite Russie*, t. I, p. 66.

[3] *Ib.* pag. 68.

« Le 26 de mars le boyard prince de Troubetskoy « se mit en marche de Poutivle pour la petite Russie, « et en même temps il ordonna à Ivan Bespaly, het- « man temporaire, qui se trouvait à Romen, et au « prince Kyrakime, qui se trouvait à Lokhvitsa, d'être « prêts à entrer en campagne.

« Le 29 mars les princes Troubetskoy et Romoda- « novsky arrivèrent à Konstantinowo, où le jour sui- « vant ils furent joints par Ivan Bespaly.

« Le 10 du mois d'avril Troubetskoy s'approcha « avec sa troupe de Konatop, où se trouvait alors « Grégoire Goulianitsky, partisan de Vigovsky, avec « des Kosaques et des Polonais.

« Les Russes se fortifièrent dans les environs de « cette ville, qu'ils assiégèrent jusqu'au 29 de juin, et « ils soutinrent pendant ce temps plusieurs combats, « où ils n'eurent aucun avantage. Cependant le prince « Troubetskoy envoya, au commencement de mai, « *dans plusieurs villes, d'autres détachements*, qui « eurent quelques escarmouches avec les Tatars et les « Kosaques révoltés. Le 27 mai Romodanovsky livra « sous Négine un combat sanglant à ces derniers. Le « 30 de juin, le prince Troubetskoy, instruit que « Vigovsky et le khan de Crimée s'approchaient de « Konatop, fut forcé de lever le siége, et, à la tête « de toutes ses troupes, il se porta au devant de « l'ennemi [1]. »

[1] Bandich Kamensky, tom. I, pag. 69 à 71, et comparez avec l'historien du règne d'Alexis Mikhailovitch, tom. I, pag. 131. *Cestruitsevitch Bogvnch*, tom. II, pag. 319.

Tous ces passages, comme on le voit, coïncident parfaitement avec la narration de Naïma, à l'exception cependant du combat sous Mangelaïa et du siége de cette forteresse, sur lesquels l'auteur turc entre dans beaucoup plus de détails, et qui a dû avoir lieu sous une des autres villes, non nommées dans l'auteur russe, où Troubetskoy envoya des détachements au commencement de mai.

Disons un mot maintenant des autres erreurs commises par M. de Hammer, dont on pourra facilement se convaincre en comparant sa narration avec le passage de Naïma.

1° M. de Hammer rapporte cette entreprise des Tatars et des Kosaques contre la Russie, tantôt à l'année 1071, tantôt à l'année 1070 de l'hégire, ce qui le fait tomber dans deux fautes capitales; 1° l'histoire de Naïma, dont M. de Hammer emprunte le récit de cette campagne, finit à l'an 1070 de l'hégire; 2° les mois de ramazan et de chéwal désignés par Naïma, et indiqués en marge par M. de Hammer (tome VI, page 77), appartiennent, dans l'ouvrage de Naïma, à l'année 1069, et non à 1070, comme le suppose M. de Hammer. Il est probable que, ayant lu dans Levesque et dans quelque autre auteur, que les Tatars s'emparèrent d'Astrakhan[1] en 1660 (qui

[1] Levesque, en parlant des événements de l'année 1658, dit d'une manière vague : « Mais peu de temps après ils (les Tatars « de Crimée) se rendent maîtres d'Astrakhan, etc. » (Voy. *Histoire de Russie* par lui, tom. III, p. 413.) Quelques historiens russes racontent, il est vrai, cet événement, et le rapportent au mois de

correspond à 1070 de l'hégire), et voyant dans Naïma que les Tatars traversèrent l'Edel, il a mieux aimé supposer un anachronisme commis par l'auteur qu'une faute si grave dans le texte.

2° M. de Hammer dit que la forteresse de Maïkhli fut assiégée par dix-sept mille Turcs et cinq mille Kosaques soumis à leur puissance (tome VI, page 77). Naïma, dont il invoque ici l'autorité, dit que cette forteresse était assiégée par dix-sept mille hommes des troupes du roi de Moscou et cinq mille Kosaques fidèles à ce dernier, *sous les ordres de deux boyards*. Il résulte du récit même de M. de Hammer que les assiégeants ne pouvaient être des Turcs, puisqu'il dit que le khan, en recevant la nouvelle que la forteresse était assiégée, envoya à son secours quinze mille hommes de troupes légères, sous les ordres de Ferrasch-beg, et que, le jour suivant, ils attaquèrent un corps considérable de Russes, dont mille seulement échappèrent par la fuite. Il faut supposer que ces Russes étaient les troupes qui faisaient le siége de la forteresse, et avec lesquels périrent les cinq mille Kosaques qui se trouvaient devant Maïkhli.

juillet 1660, mais leur assertion n'est fondée sur aucun document authentique. Dans une note historique que j'ai fait insérer dans les Mémoires de l'Université de Casan, j'ai prouvé la fausseté de cette tradition qu'on ne peut regarder comme historique, à moins qu'on ne parvienne à découvrir dans les archives de la ville d'Astrakhan, où l'Université de Casan, à ma prière, fait faire à présent des recherches, quelque document qui vienne à l'appui de l'assertion de ces historiens. (Voyez le premier volume des Mémoires de l'Université de Casan. 1835.)

3° Enfin M. de Hammer, un peu plus loin, prend encore Maïkhla pour *une forteresse,* qui, d'après le dire des prisonniers russes, était assiégée par cinquante mille hommes, et prend pour le Volga *une grande rivière dont tous les gués étaient gardés par cinquante autres mille hommes.* Il se trompe également dans ces deux suppositions; car Naïma, après avoir raconté le combat sous Maïkhli, ne parle plus ni de cette forteresse ni de l'Edel, mais continue en ces termes : « Après cela les hommes envoyés de « tous les côtés en reconnaissance avertirent le khan « que dans le voisinage, près d'une forteresse au pou« voir du roi de Moscou, se trouvaient cinquante « mille Russes, et que le hetman, craignant de leur « livrer combat avec soixante mille Kosaques, attendait « l'arrivée du khan. Le khan, se dirigeant de ce côté, « après quelques marches, se rapprocha du hetman. »

Il résulte de cela qu'il est ici question d'une tout autre forteresse que de Maïkhli, et que la rivière coulant dans les environs (voyez Naïma, quelques lignes plus bas) est une tout autre rivière que l'Edel. Il n'y a pas de doute que cette ville est *Kanatop*, et la rivière la *Desna* ou la *Sème,* qui se jette dans la première : c'est ce dont on peut facilement se convaincre, en comparant les passages cités plus haut avec la narration de Naïma.

Telles sont les erreurs que j'ai cru apercevoir dans l'ouvrage de M. de Hammer, et je suis persuadé que ce savant orientaliste, après avoir revu avec attention ce passage de son histoire, conviendra de la justesse

de mes observations, et fera disparaître ces inadvertances de son précieux ouvrage.

MIRZA ALEX. KASEM-BEY,
Professeur-adjoint à l'Université de Casan.

Casan, 5 avril 1835.

NOTE

Sur l'emploi et la signification du *cercle* ou de la *couronne* et du *globe* dans les représentations figurées des divinités chaldéennes ou assyriennes et des divinités persanes[1].

Au moment où s'agite la question de savoir si les Chaldéens et les Égyptiens connurent l'anneau et les satellites de la planète Saturne; et lorsque surtout on veut décider affirmativement cette importante question en s'appuyant à la fois sur le témoignage des anciens monuments figurés de l'Égypte et sur un rapprochement de noms ou de mots qui reporte dans l'Asie occidentale le terrain de la discussion, il peut n'être pas sant intérêt de consigner ici les observations qu'une longue étude des antiquités de la Babylonie et de la Perse m'a donné lieu de faire sur l'emploi du *cercle* ou de la *couronne* et du *globe* dans les représentations figurées des divinités chaldéennes ou assyriennes et des divinités persanes.

[1] Cette note a été lue à l'Académie royale des Inscriptions et Belles-lettres le 13 mars 1835.

Dès l'année 1825 j'ai, dans un mémoire présenté à l'Académie royale des Inscriptions et Belles-lettres, cherché, le premier, à établir que les Perses, comme les Chaldéens ou les Assyriens, admettaient l'existence d'une triade divine, et que le témoignage des textes sur ce point est pleinement confirmé par celui de l'antiquité figurée. J'ai montré, en effet, que, sur les monuments de l'art, le principal symbole religieux des Perses est un emblème composé d'un cercle, ou plutôt d'une couronne, au centre de laquelle est placée, soit une figure humaine mâle vêtue d'une longue *stole,* et unie, à la hauteur de la ceinture, à des ailes de colombe disposées horizontalement; soit la moitié supérieure de cette figure humaine unie également à des ailes de colombe et terminée par la queue de ce même oiseau[1]. Je me suis cru autorisé à reconnaître, sous le symbole du cercle ou de la couronne, *Zérouâné akéréné,* ou le *Temps sans bornes* du Zend-Avesta, et, sous les traits de la figure humaine unie à la colombe, Ormouzd et Mithra, divinités subordonnées au Dieu suprême que je viens de nommer. J'ai enfin fait remarquer que, dans ces sortes de représentations et sur d'autres bas-reliefs de l'ancienne Perse, du plus ancien style, Ormouzd tient habituellement, de la main gauche, une couronne ou un cercle; tandis que Mithra, lorsqu'il est figuré séparément sur les bas-reliefs de Persépolis et sur d'autres monuments antérieurs aux Sassanides, se voit ordi-

[1] On avait pris jusqu'à présent ces deux emblèmes pour des représentations du *férouër* du roi.

nairement représenté sous l'emblème d'une colombe dont on a retranché la tête, le cou, et quelquefois les pattes, et dont le corps est remplacé tantôt par un cercle, tantôt par un globe, tantôt même par une ellipse.

Ces diverses particularités ont également été signalées dans une lettre que j'ai adressée à M. Ed. Gerhard, le 22 juin 1834, et que ce savant a fait insérer dans un des numéros du Bulletin de l'Institut de correspondance archéologique[1]. Elles s'observent, ces mêmes particularités, non-seulement sur les monuments figurés de la Perse, mais aussi sur ceux de l'Assyrie ou de la Babylonie; et l'on peut regarder comme certain que chez les Perses elles étaient un emprunt fait aux Assyriens, de même que le système religieux auquel elles se rattachent. Je ne sais s'il est nécessaire d'ajouter que, sur les monuments assyriens, il faut substituer aux noms de *Zérouâné akéréné*, d'*Ormouzd* et de *Mithra*, ceux de *Cronos*, de *Bal* ou *Bélus* et de *Mylitta*, et que ces trois derniers dieux, comme les trois premiers, répondent au Saturne, au Jupiter et à la Vénus des peuples d'Occident.

Personne n'a sans doute de peine à comprendre que les Assyriens, ou plutôt les Chaldéens, et à leur exemple les Perses, aient imaginé de représenter sous l'emblème d'un cercle ou d'une couronne, n'ayant ni commencement ni fin, une divinité suprême, invisible, incompréhensible, appelée *Cronos*, le *Temps sans bornes*, c'est-à-dire l'*Éternel*.

[1] N° VII; juillet 1834, pag. 151-155.

Mais, au premier aperçu, on ne saisit pas aussi facilement peut-être les motifs pour lesquels on retrouve ce cercle, ou cette couronne, placé, soit dans la main d'Ormouzd, soit au centre de l'emblème de Mithra. Ces motifs, je crois les découvrir dans l'usage où furent les Chaldéens, instituteurs des Assyriens et des Perses, de rapporter aux divinités les idées de *temps*, d'*espace* et de *lieu*, et de désigner les dieux par les mots mêmes qui expriment chacune de ces trois idées. Je me bornerai ici à l'examen des faits qui se rattachent à l'idée de *temps*. Le dieu suprême des Assyriens s'appelait *Cronos*, d'un mot que, sauf le léger changement du κ en χ, nous retrouvons dans la langue grecque avec la signification de *temps, tempus*. Le sens intime qu'il faut attacher à cette dénomination est clairement indiqué par la qualification *Zérouâné akéréné, Temps sans bornes*, qui, dans le Zend-Avesta, est attribuée à la même divinité. Le premier personnage de la triade chaldéenne et de la triade persane représente donc l'*Éternité*; le second, c'est-à-dire Bal ou Bélus, chez les Assyriens, et Ormouzd, chez les Perses, reçoit les qualifications de *Temps long* ou *borné* et de *Révolution du ciel fixe* (ou du *firmament*), et représente le temps assigné par le dieu suprême à la durée du monde créé. Cette durée est symboliquement exprimée, dans les livres zends, par un grand cycle de douze milles ou millénaires, répondant aux douze temps ou stations du zodiaque. La troisième personne de cette même triade, *Mylitta* ou *Mithra*, est désignée par les qualifications

de *Temps périodique* et de *Révolution du ciel mobile*, lesquelles expriment la durée du mouvement du soleil et de la lune, ou la durée des douze mois de l'année. En conséquence, *Cronos*, ou le *Temps sans bornes*, a seul une existence éternelle, tandis qu'à l'expiration du douzième millénaire et de la dernière année de ce douzième millénaire les deux divinités qu'il a créées, Bélus ou Ormouzd, Mylitta ou Mithra, doivent, ainsi que le monde créé par elles, cesser d'exister.

Cela posé, il est évident que si le cercle ou la couronne, comme le prouvent incontestablement les monuments figurés des Assyriens et des Perses, fut attribué à chacune des trois divinités dont se composait la triade suprême de ces deux peuples, cet emblème ne saurait être considéré comme un attribut exclusivement affecté à la première de ces trois divinités, *Cronos*, le *Temps sans bornes*, ou *Saturne*. Dès lors on ne peut pas davantage, ce me semble, rattacher à un pareil emblème le souvenir de l'anneau de la planète de Saturne; dès lors aussi l'attribution d'un cercle ou d'une couronne à chacun des trois dieux que j'ai nommés doit simplement exprimer à nos yeux, dans le cas dont il s'agit, l'idée de chacun des trois modes de temps que ces mêmes dieux représentent respectivement; c'est à savoir, je le répète : le *temps sans bornes* ou l'éternité, le *temps borné* ou la durée du monde créé, et le *temps périodique* ou la durée d'une année solaire. J'ajoute que ces trois modes de temps s'appliquent aux trois régions qu'habitent res-

pectivement les trois divinités : la région de l'infini ou l'espace, la région du ciel fixe ou le firmament, et celle du ciel mobile ; et l'on doit remarquer encore que le domicile particulier de chacun des trois dieux, dans les trois planètes auxquelles ils donnèrent leur nom, fut déterminé en raison de la durée respective du temps qu'emploie chacune de ces planètes à faire sa révolution, et en raison aussi de la distance qui sépare celles-ci de la terre ; de telle sorte que la planète la plus éloignée de nous et la plus lente à parcourir son orbite entière devint le domicile et reçut le nom du dieu qui s'appelait, soit *Cronos*, c'est-à-dire le temps par excellence, soit *Temps sans bornes*, soit *espace*, soit *lieu*.

L'étude comparée des langues anciennes et des langues modernes peut nous fournir, à l'appui de ces diverses remarques, un témoignage non moins irrécusable que celui des monuments figurés de la Babylonie et de la Perse. Ainsi, par exemple, l'identité du nom chaldéen *Cronos* et du mot grec χρόνος, temps, avec *kronc*, qui, dans tous les dialectes germaniques, signifie *couronne*, et avec *corona*, dont la signification est la même dans la langue latine [1] ; ainsi l'identité du mot latin *annus*, année, avec les diminutifs *annulus* et *annellus*, anneau ou petit cercle ; identité qu'ont

[1] Il est probable que les mots grecs *κράνον* et *κρανίον*, qui ont produit le mot *crâne* en français, exprimaient l'idée *de la couronne de la tête*, et qu'ils se rattachent par là au radical de χρόνος, *Krone* et *Corona*. Mais il faut observer aussi que l'allemand *Krone* pourrait bien avoir été emprunté à la langue latine.

conservée les mots *anno, annello,* dans l'italien, et les mots *année* et *anneau,* dans le français : ainsi ces divers exemples, et quelques autres que je pourrais citer encore, montrent évidemment qu'à une époque tout empreinte du génie symbolique des peuples de l'Orient, les idées de *dieu,* de *temps* et de *cercle* ou *couronne* avaient dû s'exprimer par un même mot dans la langue parlée ou écrite, et par un seul emblème ou hiéroglyphe idéographique sur les monuments de l'art.

Qu'il me soit permis d'ajouter ici, en passant, que dans un fragment conservé par Plutarque [1], et plus intégralement par Stobée [2], Parménide, qui vivait au commencement du v[e] siècle avant notre ère, nous fournit un exemple bien remarquable de l'acception philosophique que reçut, chez les Grecs eux-mêmes, l'emblème ou le symbole de la couronne, puisque ce célèbre philosophe emploie, dans le fragment en question, l'expression στεφάνας ἐπαλλήλους, *couronnes superposées,* pour désigner les différentes régions et les différents ordres de choses dont se compose l'univers [3]. Cette expression n'avait pas manqué de frapper Cicéron : il en fait mention dans son Traité sur la nature

[1] *De Placit. philosoph.* II, 7.—Cf. Galen. XI; et Euseb. *Præparat. Evangel.* XV, 38.

[2] *Eclog.* I, XXIII, 1.

[3] Platon, dans le Phédon (*Dialog.* part. II, vol. III, pag. 33, ed. Bekker), pose en principe que *toute chose accomplit, pour ainsi dire, un cercle;* et son commentateur Olympiodore (Voyez Journal des savants, février 1835, pag. 120) ajoute que c'est *à l'imitation de l'intelligence.*

des dieux [1], mais sans la commenter; et je ne sache pas qu'aucun auteur ancien ou moderne ait indiqué le rapprochement curieux qu'elle permet d'établir entre les idées philosophiques de l'Orient et celles qui eurent cours dans la Grèce.

Quant au rapport qui a été signalé entre le nom chaldéen *Cronos* et l'idée de royauté que représente le mot latin *corona,* et quant à la conséquence qu'on a voulu en tirer, il est sans doute convenable d'observer que, chez les peuples qui, regardant les rois comme l'incarnation ou la manifestation de la divinité, leur rendaient les honneurs divins, le cercle ou la couronne, attribut des dieux, rois eux-mêmes de l'univers ou du monde, devenait naturellement un des signes caractéristiques du pouvoir suprême ou de la royauté. Mais la qualification de *roi,* non plus que le cercle ou la couronne, n'appartenaient pas exclusivement à *Cronos* ou au *Temps sans bornes*. On les avait également attribués à chacune des deux autres divinités de la triade chaldéenne et de la triade persane. Les textes en font foi, et j'ajoute que, sur les anciens monuments de la Perse, le dieu Ormouzd est figuré ayant sur la tête un globe, emblème du monde, et dans la main gauche une couronne, qu'il remet au prince dont on avait voulu représenter l'intronisation. Sur ces mêmes monuments, et sur une multitude de médailles persanes, le roi a ordinairement pour coiffure, comme Ormouzd, un globe ou une tiare de forme ronde, entouré d'une couronne fermée; et l'on

[1] I, II, 4.

sait que les souverains de l'ancienne Perse prenaient habituellement les titres de *roi du monde, roi du ciel et de la terre, etc.*

Je termine ici ces rapides observations. Mon intention n'ayant été ni de traiter au fond la question astronomique qui les a motivées, ni de me livrer à l'examen des monuments égyptiens sur lesquels on n'a pas hésité à voir la solution affirmative de cette question, j'ai dû me contenter de montrer que, relativement aux Chaldéens, aux Assyriens et aux Perses, les langues ni les monuments figurés de l'Asie occidentale ne fournissent jusqu'à ce jour aucun moyen de trouver chez ces peuples, dans les temps anciens, la notion de l'anneau de la planète Saturne.

Félix Lajard.

ANALECTES.

LES GRUES D'IBYCUS[1]

در اخبارِ ملوك اوائل مسطورست كه در عهد ملكى
از ملكانِ يونان حكيمى بود از حكما نام او ابيقس كى

[1] Ibycus, poëte lyrique grec dont il nous reste quelques fragments, était de Rhegium, dans la grande Grèce. Il florissait environ 570 ans avant J. C. Voyez, au sujet de ce personnage, la Bibliothèque grecque de Fabricius, tome II, page 124, édition de Harles; l'Ornithologie d'Aldrovande, tome III, page 350; le Dictionnaire de Moréri, l'Histoire de la littérature grecque de

در حکمت از جملهٔ حکماء یونان بر سر آمده بود ملک
این حکیم را بحضرت پادشاه آورد و در راه جماعتی از
دزدان بدو رسیدند و بزرگان انك باوی مالی خطیر ست
قصد کشتن او کردند او کفت غرض شما از کشتن
من مالست و مبذولست مال ببرید و مرا بگذارید
ایشان بسخن وی التفات نکردند و خواستند که
اورا هلاك کنند ان بیچاره در ان تحیر بهر طرفی
می نکریست تا مکر ناصری یا معینی پیدا آید البته
هیچ کسررا ندید در هوا جوقی کلنکان می بریدند او
اواز داد که ای کلنکان بدانید که من درین بیابان
بدست این ظالمان کرفتار شده ام و مرا هلاك میکنند
شما کینهٔ من و خون من ازین جماعت طلب کنید

M. Schoell, tome I, page 266. Je citerai ici une épigramme d'Antipater de Sidon sur Ibycus, qui se trouve dans l'Anthologie grecque et dans les Analecta de Brunck, tome II, page 27.

Ἴβυκε, ληϊσταί σε κατέκτανον ἔκ ποτε νήσου
Βάντες ἐρημαίην ἄστιβον ἠϊόνα,
Πόλλ' ἐπιβωσάμενον γεράνων νέφος, αἵ τοι ἵκοντο
Μάρτυρες, ἄλγιστον ὀλλυμένῳ θάνατον.
Οὐδὲ μάτην ἰάχησας, ἐπεὶ ποινῆτις Ἐριννὺς
Τῶνδε διὰ κλαγγὴν τίσατο σεῖο φόνον,
Σισυφίην κατὰ γαῖαν. Ἰὼ φιλοκερδέα φῦλα
Ληϊστέων, τί θεῶν οὐ πεφόβησθε χόλον;
Οὐδὲ γὰρ ὁ προπάροιθε κανὼν Αἴγισθος ἀοιδὸν
Ὄμμα μελαμπέπλων ἔκφυγεν Εὐμενίδων.

L'illustre poëte Schiller a fait de la fin tragique d'Ibycus le sujet d'une ballade pleine de chaleur et de verve

جماعت دزدان چون این فصل بشنیدند بخندیدند
وگفتند بیچارة را عقل نیست وهرکرا عقل نبود در
کشتن او زیادت وبالی نبود بس اورا بکشتند ومال را
قسمت کردند وچون خبر کشته شدن او باهل شهر
رسید عظیم برنجیدند وبر فوات او تأسّف خوردند
وبیوسته طالب ان می بودند تا مکر کشندکان اورا
باز یابند هرچند پیش جستند کم یافتند تا اخر الامر
بعد از مدّتی مر اهل یونانرا عیدی بود واهالی ان خطه
در معابد وهیاکل جمعیتی کردة بودند واز اطراف
ونواح خلق در ان جمع حاضر شدة وکشندکان ان
حکم در ان جمع داخل بودند ودر هر کوشه نشسته
در اثنای ان حال فوق کلنکان درهوا بدید آمدند وبر
سر ان طایفه برواز می کردند واواز می دادند جنانك
از صیاح ونعیر ایشان در ان اوراد واذکار بر حکاء عهد
مشوش شد یکی از ان دزدان در روی دیکری بخندید
وبر سبیل استهزا کفت هانا که این کلنکان خون
ابیقس می طلبند یکی از اهل شهر که در جوار ایشان
بود این کلمه بشنید ودیکری را از ان حال اعلام داد
هم در ساعت بحضرت پادشاة انها کردند ان طایفةرا
بکرفتند ومطالبت واجب دیدند تا اقرار کردند

*

بس مریشانرا قصاص کردند وبسبب کلنکان کینهٔ ان
حکیم باز خواستند وسر این معنی انست که ان حکیم
اکر جه بصورت با کلنکان خطاب میکرد اما از راه معنی
با افریدکار ایشان پناهید ونصرت خود ازوی میخواست
وامید بحضرت او می داشت که خون اورا هدر نکند
کال رحمت الهی امید وی وفا کردانید وهمان کلنکان
سبب قصاص کشندکان او کرد تا عاقلان جهانرا کال
قدرت افریدکار وجلال حکمت بروردکار تعالی معلوم
کردد ۞

TRADUCTION.

Il est écrit dans l'histoire des premiers rois que, sous le règne d'un roi grec, il existait un philosophe nommé Ibycus, qui surpassait en sagesse tous les philosophes de la Grèce. Un jour le roi envoya Ibyçus auprès d'un souverain. Dans le chemin il fut assailli par des voleurs, qui, le soupçonnant chargé de beaucoup d'argent, formèrent le dessein de le tuer. « Votre « but, en m'ôtant la vie, leur dit Ibycus, est de me « prendre mon argent : je vous l'abandonne, mais « laissez-moi vivre. » Les voleurs ne firent aucune attention à ces paroles et persistèrent dans leur dessein. Le malheureux Ibycus, dans sa détresse, promenait ses regards de tous côtés pour voir si quelqu'un ne venait pas à son secours : personne ne se montra. Dans ce moment une bande de grues traversa les

airs. « O grues, s'écria Ibycus, apprenez que j'ai été « saisi dans ce désert par ces méchants, et que je « péris sous leurs coups; vengez-moi et redemandez-« leur mon sang. » A ces mots les voleurs se mirent à rire. « Le pauvre homme, dirent-ils, n'a pas le sens « commun : ôter la vie à ceux qui ont perdu l'esprit, « ce n'est rien ajouter à leur mal. » Ayant ainsi parlé, ils tuèrent Ibycus et se partagèrent son argent. A la nouvelle qu'Ibycus avait été tué, les habitants de la ville s'indignèrent et ressentirent une grande affliction. On chercha sans relâche les assassins : soins inutiles, on ne les trouva point. Au bout de quelque temps les Grecs eurent une fête à célébrer. Les habitants de ce canton et un grand nombre de personnes des pays d'alentour se rendirent en foule dans les temples. Les assassins d'Ibycus y vinrent aussi et se montrèrent partout. Sur ces entrefaites une bande de grues apparut dans les airs et vola au-dessus de la multitude, poussant des cris forts et prolongés, au point que les prières et les cérémonies en furent troublées. Un des voleurs regarda en riant un de ses camarades et lui dit comme par plaisanterie : « Ces grues « viennent sans doute redemander le sang d'Ibycus. » Quelqu'un de la ville, qui se trouvait près d'eux, entendit ces paroles, les répéta à son voisin, et à l'instant même ils allèrent ensemble porter cette nouvelle au roi. On prit les voleurs, on les questionna vivement, ils avouèrent leur crime et en subirent le juste châtiment. C'est ainsi que des grues attirèrent la vengeance sur les assassins d'Ibycus. Mais il faut voir dans

cette aventure une chose qui s'y trouve cachée. Ce philosophe, bien qu'en apparence il adressât la parole aux grues, se réfugiait véritablement en leur créateur; il espérait, en implorant son secours, qu'il ne souffrirait pas que son sang fût impunément répandu. Aussi Dieu accomplit-il ses espérances, et il voulut que des grues devinssent la cause que sa mort fut vengée, afin que les sages du monde apprissent par là la puissance et la sagesse du Créateur.

G. DE L.

LE LION ET LE RENARD.

ארי אחד זקן ובא בימים אמר אל לבו: הנה זקנתי ואור עיני עזבני ולא אוכל עוד לצאת השדה לטרף טרף כאשר עשיתי ועתה אמרת מפני הרעב אין לי טוב כי־אם אתחל ושמעו החיות ויבאו לראותי ואז אראה מה לעשת ויעש כן: ויבוא גם השועל בתוך הבאים ויעמוד בפתח וישתחוה לו וישאל לו לשלום: ויאמר אליו האריה: למה תעמוד בחוץ בני בא אלי ואברכך לפני מותי: ויען השועל ויאמר כי ראיתי רבים אשר באו אליך מאשר יצאו ממך:

משל

ערום ראה רעה ונסתר
ופתאים עברו ונענשו:

TRADUCTION.

Un lion, vieux et avancé dans les jours[1], se dit à lui-même : — « Voici; j'ai vieilli et la lumière de mes

[1] C'est-à-dire « avancé en âge. » Le pluriel, ימים *jours*, se prend

« yeux m'a abandonné. Bientôt je ne pourrai plus « sortir pour aller encore aux champs déchirer ma « proie, comme je l'ai toujours fait; et conséquem- « ment je mourrai par la visite de la Faim[1]. Il ne « me reste donc point d'autre parti à prendre que de « contrefaire le malade : les animaux l'apprendront; « ils viendront me voir, et alors j'aviserai à la manière « dont il me faudra agir. » Et il fit ainsi. — Et le renard arriva aussi au milieu des visiteurs, mais il se tint dans la porte[2], et, se prosternant devant lui, il s'informa de l'état de sa santé[3]. — « Pourquoi te tiens- « tu au dehors, mon fils, lui demanda le lion; viens « à moi et je te bénirai avant ma mort. » Et le renard répliqua et dit : — « Je te rends grâce, car j'ai vu « entrer chez toi beaucoup plus de créatures que je « n'en ai vu sortir. »

souvent dans l'acception d'*âge*, d'*années*. Je n'ai pas cru devoir omettre ce pléonasme.

[1] Littéralement : « du visage de la Faim. » La Faim, par une image familière aux poëtes hébreux, est ici personnifiée. On trouve cette même locution dans le dernier chapitre du Deutéronome.

[2] Ou « à l'entrée, » le substantif פתח peut être pris dans ces deux acceptions.

[3] Littéralement : « Il demanda à lui pour la paix. » Les Hébreux, en s'abordant, se demandaient réciproquement s'ils possédaient la paix (de l'Éternel). Ce salut convenait bien à un peuple éminemment religieux. Autrefois, en Espagne, alors que les Castillans, délivrés du voisinage inquiétant des Maures, éprouvaient constamment le besoin d'en remercier la Divinité, on disait : « ¡ Albado « sea Dios ! » (Dieu soit loué !) Mais depuis environ cinq siècles on a remplacé cette salutation par une question qui pourrait faire prendre les habitants de la péninsule pour un peuple de gastronomes : « ¿ Como lo pasa ? » (Comment cela passe-t-il ?)

PROVERBE.

Le prudent voit le mal et se met à l'abri; — mais les insensés passent outre et en sont punis[1].

A. PICHARD.

NOUVELLES ET MÉLANGES.

SOCIÉTÉ ASIATIQUE.

Séance du 8 août 1835.

Les personnes dont les noms suivent sont présentées et admises en qualité de membres de la Société:

MM. HONIGBERGER, premier médecin de Mahâradjâ Randjit Singh;

RENAUD (Ferdinand-Augustin), membre de la Société asiatique de Calcutta.

M. le capitaine Troyer, membre de la Société, transmet divers ouvrages qui lui ont été remis à son départ de Calcutta pour la Société et pour plusieurs de ses membres.

M. Jacquet, membre de la Société, écrit que M. le général Allard lui a annoncé qu'aussitôt son arrivée à Paris il s'empresserait de se mettre en rapport avec la Société asiatique. M. le général a en outre été chargé, par son ami et ancien compagnon d'armes le général Ventura, d'offrir en présent à la Société la collection des objets

[1] Cette fable est imitée de l'arabe de Loqman, où on la retrouve sous le même titre (الاسد والثعلب). Je dois cette remarque à M. É. Quatremère, qui souvent daigne m'honorer de ses conseils et prendre quelque intérêt à mes obscurs travaux.

Ésope parle aussi d'un lion dont l'astuce échoua contre la finesse d'un jeune renard (Γονὴ καὶ Θεράπαιναι).

d'antiquités et des médailles découvertes dans le tope de *Manik-i-allah,* dont les fouilles ont été faites sous ses ordres et à ses frais. Cette collection se compose des objets mentionnés dans une note de M. Ventura, insérée dans le dix-septième volume des *Asiatic Researches,* et des objets semblables découverts depuis la reprise des travaux de fouilles, que la saison des pluies avait suspendus momentanément. Le conseil remercie M. Jacquet de sa communication et se réserve d'offrir à MM. les généraux Allard et Ventura toute sa gratitude.

M. Mohl annonce que, d'après l'avis de M. de Sacy, il a fait livrer à la lithographie plusieurs dessins d'antiquités rapportés de l'Inde par M. Honigberger, et il demande que le conseil approuve cette dépense. Cette proposition est adoptée.

M. Brosset, au nom d'une commission spéciale, lit un rapport sur le Pentateuque, texte et traduction, publié avec des notes par MM. l'abbé Glaire et Franck. Après quelques observations sur les conclusions de ce rapport, elles sont renvoyées à la commission des fonds.

M. Mohl annonce l'arrivée chez M. de Sacy des trois caisses confiées aux soins de M. Renaud, et qui renferment de précieux ouvrages en tibétain et en diverses langues de l'Inde, envoyés par la Société de Calcutta. Il propose ensuite, au nom de M. de Sacy et au sien, 1° que dans l'impossibilité où se trouve la Société de reconnaître dignement un semblable don, il soit demandé au ministre, pour la Société asiatique de Calcutta, un exemplaire du grand ouvrage sur l'Égypte. Cette proposition est adoptée. 2° Que, la Société, considérant ce don comme fait à l'Europe savante entière, le dépose à la Bibliothèque du roi, où ces ouvrages seront plus accessibles à tous les hommes de lettres qu'ils ne le seraient dans une collection particulière; où leur conservation sera plus assurée, et où ils resteront comme un témoignage plus manifeste de la munificence de la Société asiatique de Calcutta.

OUVRAGES OFFERTS À LA SOCIÉTÉ.

Séance du 6 juillet 1835.

Par les traducteurs. *Le Pentateuque,* avec une traduction française et des notes philologiques, etc., par J. B. Glaire, professeur d'hébreu, et M. Franck. Tome I. *Genèse.* Paris, 1835. In-8°.

Par M. Bianchi. *Dictionnaire turc-français,* à l'usage des agents diplomatiques et consulaires, etc., par J. D. Kieffer et T. X. Bianchi. Paris, Imprimerie royale, 1835. In-8°.

Par l'auteur. *Philosophie fondée sur la nature de l'homme,* en deux cent vingt-trois aphorismes, par le baron Massias. 1835. In-8°.

Par M. l'abbé Sionnet. *Mithridates,* oder allgemeine Sprachenkunde, von Johann Christoph Adelung. Berlin, 1806-1816. 5 vol. in-8°.

Par l'éditeur. *Horapollinis Niloi hieroglyphica;* edidit Conradus Leemans. Amstelodami, 1835. In-8°.

Par M. Richy. Une inscription sanscrite.

Par les rédacteurs :

Bulletin de la Société de géographie. 2[e] série, tome III, n° 17. Mai 1835.

Journal de l'Institut historique. 2[e] année, tome II. Avril 1835.

Jahrbücher der litteratur. 69[er] band. 1835. In-8°.

Séance du 3 août 1835.

Par l'auteur. *A Dictionary in english bengalee, translated from Todd's edition of Johnson's english Dictionary,* by Ram-comul-sen. Serampore, 1834, 2 vol. in-4°.

Par l'auteur. *Lexicon linguæ copticæ, studio* Amedei Peyron. Taurini, 1834. In-4°.

Par l'auteur. *Vocabulaire français-arabe* (idiome d'Alger), par T. Roland de Bussy. Alger, 1835. In-18.

Par le traducteur. *Voyage à Bockhara et sur l'Indus, en 1831, 1832 et 1833, comprenant des détails sur le Caboul, la Tartarie, la Perse et sur le cours de l'Indus jusqu'à Lahore,* par A. Burnes, traduit par M. A. de Montémont. Paris, Armand Aubrée. 1 vol. in-8°, avec cartes.

Par les rédacteurs :

Journal de l'Institut historique, numéro de mai.

Bulletin de la Société de géographie, numéro de juin.

La Société asiatique a reçu, dans le courant de juin

1° Quatre numéros du Moniteur algérien, depuis le 23 mai jusqu'au 13 juin 1835.

2° Un numéro du Moniteur ottoman, en français, du 25 avril 1835.

3° Deux numéros du Moniteur ottoman, en turc, du 8 et 15 du mois de safer 1251 de l'hégire.

4° Six numéros du Journal de Smyrne, depuis le 28 mars jusqu'au 2 mai inclusivement.

5° Trois numéros du Journal de Candie, en grec et en turc, depuis le 22 mars jusqu'au 20 avril 1835.

La Société asiatique a reçu, dans le courant du mois de juillet :

1° Cinq numéros du Moniteur algérien, depuis le 20 juin jusqu'au 18 juillet inclusivement.

2° Trois numéros du Moniteur ottoman, en français, depuis le 23 mai jusqu'au 13 juin 1835.

3° Deux numéros du Moniteur ottoman, en turc, du 13 de mouharrem et du 25 de safer 1251 de l'hégire.

4° Trois numéros du Journal de Smyrne, depuis le 9 mai jusqu'au 23 mai inclusivement.

5° Deux numéros du Journal de Candie, du 27 avril et du 20 mai 1835.

Les lettres orientales et la Société asiatique de France ont perdu M. Jules Klaproth. Ce savant distingué, auteur de plusieurs ouvrages remplis d'érudition et l'un des plus actifs collaborateurs du Journal asiatique, est mort à Paris, le 28 août 1835, à l'âge de cinquante-trois ans.

Saïd effendi Farizi-Zadé, écrivain de la mosquée d'émir sultan, à Brousse, travaillait depuis dix ans à la composition d'une histoire ottomane, qu'il a conduite jusqu'à la fin du règne du sultan Abdoul-Hamid. Il a consulté, pour ce travail, les historiens nationaux les plus accrédités. Son œuvre achevée, Saïd effendi a conçu l'espoir qu'en se rendant à Constantinople il pourrait la présenter au sultan et obtenir l'autorisation qu'elle fût imprimée et publiée. Tous ceux qui avaient connaissance de cette histoire la jugeaient digne de beaucoup d'estime par l'élégance du style et l'exactitude consciencieuse des faits.

Sous le règne du sultan Mahmoud, les hommes qui travaillent dans un but d'utilité, dont la science peut accroître la gloire et l'instruction de l'empire, ne sollicitent pas en vain la bienveillance et les faveurs si nécessaires aux gens de lettres. Saïd effendi l'a éprouvé; il a obtenu plus qu'il n'osait espérer.

Sur la présentation de son ouvrage, le Grand Seigneur a ordonné qu'il fût imprimé aux frais du gouvernement, et sa hautesse a accordé à l'auteur une pension de cinq cents piastres par mois, dont le payement lui est assigné sur les recettes de la ville de Brousse.

(*Moniteur ottoman*.)

S. Exc. Akhmet Fevzi pacha, conseiller militaire du palais, auquel est confiée l'inspection supérieure de l'école militaire établie par ses soins, a vu les élèves faire des progrès si rapides dans toutes les branches d'instruction

mises à leur disposition, qu'il a conçu l'idée d'établir une imprimerie pour l'usage spécial de l'école, dont les travaux seraient exécutés par les élèves eux-mêmes. En conséquence un matériel complet a été préparé, quelques jeunes gens de l'école ont été désignés pour faire leur apprentissage dans l'imprimerie impériale, et ils instruiront à leur tour un certain nombre de leurs camarades dans l'art au moyen duquel ils reproduiront tous les livres élémentaires dont ils ont besoin. Peu de semaines après cette création, S. Exc. Akhmet pacha a fait composer et imprimer par les jeunes apprentis un petit livret pour annotations journalières, qu'il a envoyé à la Sublime Porte comme le premier fruit d'une institution destinée à en produire bientôt de plus importants. Dans un faible espace de temps le conseiller militaire du palais a mis en pratique un grand nombre d'idées utiles, dont il poursuit l'exécution avec une persévérance, une intelligence et une fermeté qui le rendent assurément bien digne des faveurs dont il est honoré par le souverain auprès duquel il s'inspire.

(*Moniteur ottoman.*)

A M. LE RÉDACTEUR DU NOUVEAU JOURNAL ASIATIQUE.

Paris, le 27 août 1835.

Monsieur,

Je viens de lire, dans le numéro de juin du Nouveau journal asiatique, le rapport fait par M. Stahl à la dernière séance générale de la Société asiatique. J'y ai vu, avec quelque surprise, que M. Stahl, en parlant de ma Grammaire arabe et de celle de M. Ewald, que ce savant a intitulé *Grammatica critica*, ait dit que le titre que j'ai donné à la mienne indique *qu'elle est fondée sur l'*USAGE *du langage tel que la tradition et l'*USAGE *l'ont transmis.* Lorsque j'ai intitulé ma Grammaire التحفة السنيّة في

علم العربية, je n'ai certes pas voulu dire que les règles qu'elle contient *sont fondées sur l'usage*, ce qui est vrai apparemment de toute grammaire; ce titre, un peu amphigourique, j'en conviens, mais par cela même analogue au goût des Orientaux, signifie *le présent magnifique concernant la science de la langue arabe*. M. Stahl, il est vrai, a soin d'avertir dans une note qu'il a lu السَّنِيَّة, et non السُّنِّيَّة; mais d'abord je ne sais pas pourquoi il me fait dire ce que je n'ai point dit. Je n'ai point encore acquis le droit qui appartient aux auteurs anciens d'être améliorés et quelquefois défigurés par les corrections conjecturales de la critique; et, en second lieu, si j'avais voulu exprimer la pensée qu'il me prête, je n'aurais pas employé l'adjectif سُنِّي qui, dans l'usage, signifie ce qui est conforme à la *Sunna*, par opposition à ce qui est fondé *sur le texte de la loi écrite*.

Cette observation a bien peu d'importance, et je suis bien loin d'en faire le sujet d'un reproche adressé à M. Stahl; toutefois j'ai cru nécessaire de rectifier une erreur à laquelle autrement j'aurais paru donner mon assentiment. C'est pour cette raison que je vous prie, monsieur, de vouloir bien insérer ma lettre dans le plus prochain cahier du Journal asiatique.

Recevez, je vous prie, monsieur, l'assurance de ma considération la plus distinguée.

Le baron SILVESTRE DE SACY.

ERRATA POUR LE CAHIER DE JUIN.

Page 578, ligne 8. Au lieu de *Hosen*, lisez *Rosen*.
Page 586, ligne 23. Au lieu de *Suthan*, lisez *Puthan*.

NOUVEAU

JOURNAL ASIATIQUE.

SEPTEMBRE 1835.

ABRÉGÉ

Du roman hindoustani intitulé *la Rose de Bakâwalî*,
par M. le professeur Garcin de Tassy.

AVERTISSEMENT.

L'auteur de ce roman est le munschî Nihâl Chand, de Dehli, surnommé cependant *Lahorî*, c'est-à-dire de Lahore, ville où il avait apparemment résidé longtemps. Il a reproduit en hindoustani moderne (urdû) l'ancien roman *hindî*, d'abord traduit en persan, en 1124 de l'hégire (1712), par le cheik Izzat ullah, du Bengale, sous le titre de *Gul-i Bakâwalî* (la Rose de Bakâwalî), et il lui a donné le titre nouveau de *Mazhab-i ischc* (la Doctrine de l'amour). Toutefois la première édition de ce roman, publiée par les soins du docteur Gilchrist, a paru sous le titre de *Gool-i Bukawulee*, a tale, etc. La seconde seulement, publiée par feu T. Roebuck, porte le véritable titre hindoustani, *Muzhub-i ishq :* cette traduction a été revue par Mîr Scher Alî Afsos, auteur d'une statistique et d'une histoire

de l'Inde, et de plusieurs autres ouvrages. Elle est en prose entremêlée de vers : c'est un des ouvrages hindoustani les plus élégamment écrits et un de ceux qui sont considérés comme classiques.

Nihâl Chand, pressé par les circonstances difficiles qui ont signalé dans l'Inde la fin du siècle dernier, vint à Calcutta, *actuellement la capitale de l'Hindoustan* [1]. Là il fut attaché au capitaine D. Robertson, et ce fut par son entremise qu'il connut le docteur Gilchrist. Ce dernier, reconnaissant en lui des talents littéraires, l'engagea à entreprendre le travail dont nous venons de parler ; Nihâl se rendit à ses désirs. L'ouvrage fut exécuté en 1217 de l'hégire (1801-2 de J. C.) et imprimé à Calcutta, d'abord en 1804, puis en 1815.

Voici les noms des principaux personnages du roman de Nihâl Chand :

Tâj-ulmulûk (couronne des rois), héros du roman.
Zain-ulmulûk (ornement des rois), son père.
Dilbar-lakkhâ (séduisante aux *lakh* de roupies), courtisane.
Bakâwalî, fille du roi des *Parî*.
Firôz-schâh (roi heureux), père de Bakâwalî.
Jamîla-khatûn (belle dame), mère de Bakâwalî.
Rûh-afzâ (vivifiante), cousine de Bakâwalî.
Muzaffar-schâh (roi victorieux), son père.
Husn-arâ (qui embellit la beauté), sa mère.
Gulrukh (joue de rose), sa suivante.
Saman-rû (visage de jasmin), messagère de Bakâwalî.
Banafscha (violette), sa sœur.
Hammâla (porteuse), *Parî*.
Mahmûda (louable), élève de Hammâla.
Chitrawat (semblable à une peinture), fille du râja de Ceylan.
Nirmalâ (sans tache) } ses suivantes.
Chapalâ (éclair) }
Chitraçain (marque de peinture), râja de Ceylan.
Bahram (la planète Mars), fils du wazîr de Zaîn-ulmulûk.

[1] Ce sont les propres paroles de Nihâl, dans la préface hindoustani du *Mazhab-i Ischq*, pag. 7.

LA ROSE DE BAKAWALI.

On raconte qu'un roi nommé Zaïn-ulmulûk régnait sur une ville des contrées orientales de l'Hindoustan. Il avait quatre fils déjà distingués par leur science et leur bravoure, qui les faisaient ressembler à Rustam, lorsque la providence lui accorda un cinquième fils, beau comme la lune de quatorze nuits qui dissipe les ténèbres du monde. Zaïn-ulmulûk, satisfait, fit un grand festin à cette occasion, et, de l'avis des astrologues, nomma le nouveau-né Tâj-ulmulûk. Les mêmes astrologues, étant ensuite consultés sur l'horoscope du jeune prince, déclarèrent qu'il aurait de la résolution plus qu'aucun mortel et que les hommes et les génies lui seraient soumis, mais que si malheureusement son père venait à le regarder, il perdrait aussitôt la vue. Zaïn-ulmulûk, demi-joyeux, demi-triste, ordonne à son principal wazîr de placer l'enfant et sa mère dans un palais éloigné de son passage; ce qui fut ponctuellement exécuté. Après quelques années ce jeune prince, qui avait déjà orné son esprit naturel d'une instruction solide, Tâj-ulmulûk, dis-je, voulant se livrer aux plaisirs de la chasse, monta sur son coursier et s'avança dans les *jangles* à la poursuite du gibier. Par hasard le roi son père était allé chasser aussi ce jour-là dans les mêmes jangles. En poursuivant un daim, il passa près de Tâj-ulmulûk; mais à peine son regard fut-il tombé sur lui qu'il perdit la vue: ses courtisans reconnurent aussitôt que

Tâj-ulmulûk était cause de cet accident, et Zaïn-ulmulûk donna ordre de le bannir de ses états et de condamner sa mère à de vils travaux. On agit conformément à cet ordre; puis on fit venir des médecins aussi habiles qu'Avicenne; que dis-je? comparables même au Messie, et tous s'accordèrent à déclarer que le seul remède à la cécité du râjâ, c'était la rose de Bakâwalî. Zaïn-ulmulûk envoya donc dans tout son royaume des messagers chargés d'annoncer que quiconque fournirait la rose de Bakâwalî ou pourrait en donner des nouvelles serait généreusement récompensé. Ce fut en vain; il ne put rien apprendre sur l'existence de cette rose extraordinaire.

Un jour enfin ses quatre fils aînés le supplièrent de les laisser aller eux-mêmes à la recherche de cette fleur précieuse. Le râjâ le leur refusa d'abord, pour ne pas laisser à la merci du vent des périls ces lampes brillantes de sa maison; il finit par céder à leurs instances et ordonna à ses wazîr de préparer tout ce qui était nécessaire pour leur voyage: argent, effets, bêtes de somme, tentes et escorte. Les fils de Zaïn-ulmulûk prirent congé de leur père, se mirent en route et s'avancèrent au hasard de journée en journée. De son côté, le jeune Tâj-ulmulûk, que son père avait chassé de sa présence, errait à l'aventure dans les jangles. Il les rencontre et demande à une personne de leur suite qui ils étaient et où ils allaient. Celle-ci lui raconta tout au long la manière dont Zaïn-ulmulûk avait perdu la vue et l'objet du voyage des princes ses frères. Cette confidence fut un trait de lumière pour Tâj-ulmulûk.

« Levons-nous, dit-il, et tentons la fortune; éprouvons « sur la pierre de touche l'or de mon destin : peut-être « viendrai-je à bout de remplir le pan de ma robe des « roses de mon désir. » Ayant pris cette résolution, il alla trouver le chef de l'escorte, il le salua respectueusement et se présenta comme un voyageur malheureux, sans amis ni connaissances. Le chef dont il s'agit l'accueillit avec bonté et l'admit avec plaisir dans sa troupe.

Les quatre fils aînés de Zaïn-ulmulûk arrivèrent peu de temps après dans une ville nommée Firdaus, et au soir ils élevèrent leurs tentes sur le bord de la rivière qui en baignait les murs, dans l'intention d'y demeurer quelques jours. En parcourant cette cité, ils découvrirent un palais magnifique embelli de peintures et de sculptures, avec des rideaux en brocard. Ils demandèrent au premier venu à qui appartenait ce bel édifice. « C'est, leur répondit-on, la résidence « d'une courtisane nommée Dilbar-lakkhâ, aussi cé- « lèbre par sa beauté que par son esprit. Elle a placé « à la porte de sa demeure, vraiment royale, une tim- « bale avec une baguette. Quiconque fait résonner la « timbale est introduit dans le palais; mais il n'est admis « auprès d'elle qu'après avoir donné un lakh de roupies « (deux cent cinquante mille francs). » A ces mots ces jeunes princes, fiers de leur position sociale et de leur fortune, voulurent satisfaire leur amour du plaisir; ils s'approchèrent de la porte, et hardiment frappèrent la timbale. Lorsque Dilbar-lakkhâ eut entendu ce son dont ses oreilles avaient été privées depuis longtemps,

elle ne put contenir sa joie : « Bien, dit-elle, puisque « cette proie demande à entrer dans mes filets, elle s'y « laissera prendre. Il nous faut à nous des gens aveu-« gles d'entendement et possesseurs d'une bourse bien « fournie; j'espère que celui qui se présente sera de « cette trempe. » Alors elle se pare en toute hâte de ses plus beaux ornements et va recevoir les fils de Zaïn-ulmulûk. Elle les fait asseoir sur des siéges dorés; puis de jeunes échansons viennent leur offrir du vin dans des coupes d'or, et des esclaves à formes de houri, des mets de divers genres dans des vases d'argent. Quand la moitié de la nuit se fut passée à boire et à converser, cette femme artificieuse leur proposa de jouer au nard[1] le restant de la nuit. Ils acceptent avec plaisir la proposition; alors elle place, près du damier, la lampe sur un chat qu'elle avait eu soin de dresser selon ses vues. Ils jouèrent un lakh de roupies la partie; mais la chance ne cessa d'être contre les malheureux princes, qui en cette nuit perdirent quinze lakh de roupies. Au matin ils quittèrent Dilbar et retournèrent à leur domicile. Le lendemain soir, même visite de la part des princes et même manége de la courtisane, au point qu'ils perdirent en cette nuit, non-seulement tout leur argent monnayé, mais même leurs effets, leurs éléphants, leurs chevaux, leurs chameaux, etc. Alors cette beauté perfide leur dit : « Mes chers princes, actuellement il ne vous reste plus « que *vos deux oreilles et votre nez*, ainsi veuillez

[1] Voyez une note sur ce jeu dans ma traduction des *Oiseaux et des fleurs*, allégories morales d'Azz-eddin, pag. 136.

« prendre le chemin de votre maison. — Non, dirent « les princes; laissez-nous peser encore une fois à la « balance de l'épreuve l'or de notre fortune. Si le « bassin penche de notre côté, alors nous rentrerons « dans tous nos biens; si au contraire il penche du « vôtre, nous consentons non-seulement à tout perdre, « mais même à être vos esclaves. »

Dilbar accepta cette proposition, et dans un clin d'œil elle gagna cette nouvelle partie et se trouva ainsi sans contestation maîtresse absolue des biens et de la personne des fils de Zaïn-ulmulûk, lesquels furent aussitôt réunis à plusieurs centaines d'individus déjà tombés de la même manière dans les liens de Dilbar. A cette nouvelle les compagnons des jeunes princes et leur escorte, semblables aux pétales de la rose que l'automne fait tomber, furent dans le trouble et l'agitation. Tâj-ulmulûk forma sur-le-champ la résolution de faire ses efforts pour les sauver. Plein de cette idée, il va dans la ville, se présente à la porte d'un amîr et dit au gardien : « Je suis un voyageur sans « ressource; je voudrais trouver un homme riche qui « pût m'employer; j'ai entendu parler avec tant d'é« loges des bonnes qualités de votre maître que j'en« trerais à son service de cœur et d'âme. » L'amîr, instruit par ses gens, ordonna qu'on introduisît cet étranger en sa présence; et, charmé de la beauté et de la noblesse de ses traits, qui le rendaient semblable à un de ces jeunes gens du paradis cités dans le Coran, il n'hésita pas à accepter son offre, et depuis cet instant sa bienveillance pour lui s'accrut de plus en

plus. Lorsque Tâj-ulmulûk eut passé quelques mois au service de cet amîr et que de ses gages il eut amassé quelques roupies, il dit à son maître qu'une personne de sa connaissance venait d'arriver dans la ville et qu'il désirait que l'amîr voulût bien lui permettre d'aller tous les jours passer quatre gharî auprès d'elle. L'amîr y ayant consenti, le schâh-zâda se rendait chaque jour chez des joueurs de nard et faisait sa partie avec eux, en sorte qu'il connut bientôt toutes les finesses de ce jeu. Lorsqu'il crut être capable de jouer avec Dilbar, il ne voulut pas tarder de se mesurer avec elle : il se dirigea donc vers le palais de cette courtisane. Une vieille femme en sortait; il sut qu'elle était la conseillère de Dilbar et que cette dernière ne faisait rien sans son avis. « Bien, dit en lui-même Tâj-« ulmulûk, la ruse est ici nécessaire; tâchons d'ins-« pirer à cette créature de l'amitié pour moi, et peut-« être, par son entremise, viendrai-je à bout de mon « dessein. » Effectivement il se jette aux pieds de cette femme et se met à répandre des larmes. Celle-ci, étonnée, lui demande qui il est et ce qu'il désire. « Ah! s'écrie Tâj-ulmulûk, je suis un malheureux « voyageur sans amis ni connaissances. Je n'ai dans cette « ville étrangère d'autre appui que Dieu. Ma patrie est « à l'orient de ce pays. J'avais seulement une grand'-« mère maternelle; mais Dieu l'a admise dans son pa-« radis, et je suis isolé dans ce monde de mort. J'ai « retrouvé tous ses traits en vous, et c'est pour cela « que j'ai voulu vous baiser les pieds. Si vous daignez « me regarder d'un œil de bonté et avoir compassion

« de mon état malheureux, je m'offre à rester près de « vous pour vous servir, et je vous considèrerai comme « ma véritable grand'mère. »

Le ton de sincérité dont Tâj-ulmulûk accompagna ses paroles rendit le cœur de la vieille femme mou comme de la cire. « Cher jeune homme, lui dit-elle, « il ne m'est resté non plus aucun parent au monde; « ainsi dès aujourd'hui je t'adopte, selon ton désir, « pour mon petit-fils. » Alors Tâj-ulmulûk lui dit qu'il était placé depuis peu de temps comme domestique et qu'il n'aurait pas par conséquent la facilité de venir la voir tous les jours, mais qu'il le ferait le plus souvent qu'il lui serait possible. Effectivement Tâj-ulmulûk alla fréquemment dès ce jour chez cette vieille femme, et il la flatta et la cajola tellement qu'il devint enfin le confident de ses secrets. Aussi un jour le schâh-zâda, après lui avoir parlé de choses indifférentes, lui demanda-t-il pourquoi ceux qui jouaient au nard avec Dilbar perdaient toujours : « Mon cher « fils, répondit-elle, c'est une affaire très-secrète; « prends bien garde de ne répéter jamais à personne « ce que je vais t'en dire. Voici ce que c'est : Dilbar a « élevé un chat et une souris; elle a habitué le chat à « avoir une lampe sur la tête et la souris à se tenir « cachée à l'ombre de la lampe. Lorsque le dé ne tombe « pas au gré de Dilbar, alors le chat remue la lampe « et fait conséquemment aller l'ombre çà et là. Pen- « dant ce temps la souris va retourner le dé, et c'est « ainsi que Dilbar gagne constamment sans qu'aucun « de ceux qui ont joué avec elle ait encore pu en

« comprendre le motif. » Tâj-ulmulûk n'eut pas plus tôt entendu ces paroles, qu'il alla au bazar acheter une belette, qu'il dressa à se tenir dans sa manche, et, lorsqu'elle l'entendait battre des doigts, à en sortir avec précipitation comme une petite panthère. Quand la belette fut bien dressée, il alla voir la vieille femme. « Je suis fatigué de servir, lui dit-il; si vous consentiez « à me confier mille roupies, j'essaierais de faire le « commerce. » La vieille conduisit le schâh-zâda dans un cabinet, et, lui montrant tout son argent, elle lui dit de prendre ce qu'il voudrait. Tâj-ulmulûk se contenta de mille roupies. Il se rendit ensuite chez l'amîr son maître et lui dit qu'un de ses amis se mariait ce jour-là, et que s'il voulait bien lui donner un vêtement convenable il irait à la noce. L'amîr accéda sans peine au désir de Tâj-ulmulûk, et lui permit même de prendre celui de ses chevaux qui lui conviendrait davantage. Tâj-ulmulûk, richement vêtu et monté sur un superbe coursier, se rendit alors chez la rusée courtisane. Il ne fut pas plus tôt introduit auprès d'elle que le joueur du firmament serra le damier du soleil dans la maison de l'occident et jeta sur la table de l'orient les dés dorés des étoiles. « On assure, lui dit-« il, que vous jouez volontiers au nard; si vous le « voulez, nous pourrons faire une ou deux parties. » Dilbar se fait un peu prier, mais enfin elle se détermine à jouer, et, comme de coutume, elle place la lampe sur la tête du chat, met sur jeu mille roupies et jette les dés. Le schâh-zâda lui laisse gagner la première partie à l'aide du chat et de la souris. A la se-

conde, comme la chance ne tournait pas en faveur de Dilbar, le chat et la souris allaient recommencer leur manége, lorsque Tàj-ulmulûk se mit à frapper avec le doigt sur le damier. En cet instant la belette sortit furieuse de la manche de son maître. En la voyant la souris disparut comme du camphre, et le chat, effrayé, s'enfuit comme le vent, laissant tomber de dessus sa tête la lampe.

Le schâh-zâda, feignant alors de se mettre en colère, « Femme artificieuse, dit-il à Dilbar, comment « se fait-il que vous n'ayez pas de porte-lampe, vous « dont la maison est si richement ornée? » A ces mots Dilbar fut remplie de confusion et son corps se couvrit de sueur; cependant elle fit apporter un chandelier, et la partie continua. A son tour le schâh-zâda eut le dessus; il gagna en cette seule nuit sept karor de roupies. Au matin il dit à Dilbar qu'il était obligé de se rendre au déjeuner du roi; il la quitta, laissant chez elle les roupies qu'il avait gagnées et lui donnant rendez-vous pour le soir. Effectivement il revint à la même heure que la veille. Après avoir pris quelque nourriture ils se mirent à jouer un karor de roupies, et la moitié de la nuit ne s'était pas écoulée que Tâj-ulmulûk avait gagné tout l'argent comptant accumulé dans les coffres de Dilbar et s'élevant à cent karor de roupies. Celle-ci, désolée, voulut alors jouer son mobilier, dans l'espoir de gagner cette partie et de ravoir ensuite ce qu'elle avait perdu; mais elle ne fut pas plus heureuse qu'auparavant, et le schâh-zâda lui dit: « Eh bien, que ferons-nous maintenant? Voulez-vous

« jouer encore une fois avec moi? Si je perds, je vous « donnerai mille roupies; dans le cas contraire, vous « me livrerez tous les princes que vous avez retenus « prisonniers par fourbe et par tromperie. » Dilbar consentit à cette proposition; mais en un instant le schâh-zâda gagna encore cette partie. Dilbar veut tenter la fortune un dernier coup. « Si je gagne, dit- « elle, je garderai tout ce que j'ai perdu; si je perds, « non-seulement tout cela t'appartiendra, mais encore « je serai ton esclave. » Cette dernière fois le sort favorise encore Tâj-ulmulûk. « Heureux jeune homme, « s'écrie alors Dilbar, il est donc vrai qu'avec l'aide de « Dieu et l'assistance de ton horoscope tu as pu saisir « cette proie à la poursuite de laquelle les rois de la « terre ont consumé leur vie! Ma maison est désor- « mais la tienne; épouse-moi et passons ensemble le « reste de notre vie dans le bonheur et la considéra- « tion. — Non, lui dit Tâj-ulmulûk, je ne puis y con- « sentir. Une importante affaire m'occupe. Si Dieu « me fait la grâce de réussir, toi aussi tu seras heu- « reuse. J'exige de toi que tu renonces à la vie que « tu mènes et que tu m'attendes pendant douze années « en t'occupant du service du Très-haut. » Cependant Dilbar demande avec instances que le schâh-zâda lui confie son secret. « Écoute, lui dit-il, je me nomme « Tâj-ulmulûk; je suis fils de Zaïn-ulmulûk, roi de « Scharquistân (contrée orientale). Mon père a perdu « la vue par accident; et les savants et les médecins ont « déclaré d'un commun accord que la rose de Bakâ- « wali seule pourrait le guérir de son infirmité. Depuis

« lors mes quatre frères se sont mis en route pour « aller à la recherche de cette fleur merveilleuse. J'é- « tais secrètement avec eux, et lorsque je sus qu'ils « avaient été pris dans les filets de tes artifices, j'em- « ployai la ruse à mon tour, et c'est ainsi que je suis « venu à bout de te vaincre. Actuellement je veux « poursuivre la recherche de la rose de Bakâwalî : si « je réussis, tant mieux ; sinon je renoncerai à la vie. »

Dilbar savait ce qu'était Bakâwalî. « Ah ! lui dit- « elle, quelle pensée extravagante s'est emparée de « ton esprit ! Sache que la rose dont tu parles se trouve « dans la région du soleil et qu'un oiseau même ne « pourrait y parvenir. Bakâwalî est la fille du roi des « parî. Cette rose se trouve dans son jardin ; mille dew « veillent à sa garde ; aucun être vivant ne peut en « approcher sans leur permission. Ainsi renonce à ce « dessein insensé pour ne pas te précipiter volontaire- « ment dans un abîme de malheurs. — Non, répon- « dit le schâh-zâda, Dieu, qui sut changer en un « parterre de roses le feu dans lequel Nemrod fit jeter « Abraham, couronnera du succès mon zèle ardent. « L'appétit sensuel est comme un tigre renfermé dans « la cage du corps ; celui qui l'écoute et qui détache « de ses pieds et de ses mains la corde de la patience « et de l'espoir en devient la proie, à moins que le « prophète Khizr, le conducteur des gens égarés, ne « le sauve. Le corps ne doit point l'emporter sur l'es- « prit, et pour des considérations temporelles on ne « doit pas renoncer à de généreux desseins. Relâche « tous les princes que tu retiens prisonniers, si tu

« veux qu'à ton tour Dieu te délivre des chaînes de « l'enfer. Quant à mes frères, garde-les auprès de toi « jusqu'à mon retour. — Ah! répondit Dilbar, mes « yeux s'ouvrent aujourd'hui. Comme je l'ai fait trop « longtemps, le monde artificieux place le damier de « la ruse et séduit les hommes avec le jeu de nard de « la tromperie, à l'aide du chat de l'erreur et de la « souris du mensonge. Je t'approuve désormais; tu ne « dois point perdre le capital de ton espoir et ne point « te laisser enfermer dans la prison de l'insouciance. « Déconcerte le jeu talismanique du monde avec la « belette de la patience. Alors, de même que je suis « devenue ton esclave, le monde te sera soumis; et si « tu ne te laisses pas plus entraîner par ses charmes « que tu l'as fait à mon égard, ta main cueillera la « rose de ton désir, tu rendras la vue à ton père et « tu délivreras tes frères. »

Tâj-ulmulûk endossa la robe des calandar, il frotta de cendre son visage brillant comme un miroir, et il partit ensuite en invoquant le nom de Dieu. Après quelques journées de marche il arriva dans une forêt tellement obscure, à cause de la quantité d'arbres qui s'y trouvait, qu'on n'y pouvait distinguer la nuit du jour. Il fut loin cependant de perdre courage, pensant que ce n'était qu'un flot de l'océan de peine qu'il allait traverser en entier. « Serrons, se dit-il, la ceinture « de la résolution; et, comme la salamandre, lançons-« nous dans cette fournaise. » Il s'enfonce en effet dans cette forêt, aussi ténébreuse que l'esprit de l'ignorant, laquelle était remplie d'animaux féroces de toute es-

pèce, surtout de dragons altérés et affamés, la bouche béante. On n'y trouvait d'autre eau que le poison des serpents, d'autre ami que la terreur. Le schâh-zâda erra longtemps à droite et à gauche. Son corps fut écorché par les épines des buissons; ses pieds percés par celles du jujubier (*babûl*), au point que de chacun de ses membres le sang dégouttait. Le schâh-zâda ne parvint qu'avec beaucoup de difficulté aux limites de cette forêt, et, se prosternant, il remercia Dieu mille fois; puis, comme il continua sa route, il vit devant lui un dew qui était assis, et qu'on aurait pris pour une montagne. Il se leva et sa tête alla toucher au firmament; il sourit, et de sa voix éclatante comme un tonnerre il fit entendre ces mots: « Jeune homme, « d'où vient que de plein gré tu quittes la cité de la « vie pour venir avec les pieds de tes désirs dans le « sentier de la mort? — Apprends, toi qui m'in« terroges, lui répondit Tâj-ulmulûk, pâle et trem« blant, que la vie de ce monde périssable est un « malheur pour moi; si elle m'était chère, je ne me « serais jamais jeté dans les griffes de la mort, et je « ne me trouverais pas dans les filets d'un être sangui« naire tel que toi. Délivre-moi donc au plus tôt des « peines que j'endure; une heure d'existence est pa« reille, à mes yeux, à cent années de tourment. »

Les paroles du schâh-zâda émurent le dew de compassion: « Écoute, fils d'Adam, dit-il, bien loin de te « faire aucun mal, je veux te prendre sous ma protec« tion et te prêter mon appui. » Tâj-ulmulûk, rassuré, resta auprès du dew. Celui-ci lui témoigna de plus

[illegible] tu, [illegible]
« dont tu parles [illegible]
« de dix-huit mill[illegible]
« esclaves, et [illegible]
« royaume, [illegible]
« Et toutefois [illegible]
pendant le [illegible]
grand [illegible]
premier fait [illegible]
schâh-zâda [illegible]
« Taj-ulmuluk [illegible]
« pressement [illegible]
« terrible à [illegible]
une seule [illegible]
des dix-huit mill[illegible]
aussitôt [illegible]
sa lettre à [illegible]
de sa [illegible]
[illegible]

muler sa joie, et dit au câcid qu'elle n'aurait pas éprouvé autant de plaisir si son frère lui avait envoyé le soufre rouge qui sert de pierre à l'anneau de Salomon. Elle écrivit tout de suite une lettre, en réponse à celle de son frère, et elle lui apprit qu'elle avait accueilli d'autant plus volontiers son recommandé, qu'elle le destinait à être l'époux d'une jeune fille de race humaine nommée Mahmûda, qu'elle avait pris soin d'élever. Elle chargea le messager de cet écrit, et celui-ci s'éloigna, image du voile des passions humaines qu'il faut écarter pour jouir de la lumière spirituelle.

Hammâla n'eut rien de plus pressé que de marier les deux enfants d'Adam. Tâj-ulmulûk résida quelque temps auprès de sa protectrice et de Mahmûda, mais sans user en aucune façon des droits que lui donnait son titre d'époux. Mahmûda se plaignit un jour de son indifférence. Le schâh-zâda lui apprit quelle était l'affaire qui le préoccupait. « J'ai fait vœu, ajouta-t-il, « de me priver des jouissances du monde, même des « plus légitimes, jusqu'à ce qu'elle soit terminée. — « Rassure-toi, lui répondit Mahmûda; s'il plaît à Dieu « demain je délierai le nœud du fil de l'espoir avec « l'ongle de la prudence, et je te montrerai la ville de « Bakâwalî. » Au matin Hammâla prit sur ses genoux Mahmûda et l'accabla de caresses comme de coutume. Mahmûda lui dit alors : « Chère maman, j'ai une grâce « à vous demander; me l'accorderez-vous? — Oui, mon « enfant, dit Hammâla, en lui baisant la tête et les yeux. « — Le schâh-zâda désire visiter le royaume de Ba-

« kâwalî; tâchez de le satisfaire. » Hammâla fit d'abord quelques difficultés; à la fin, comme elle vit que sa fille adoptive ne renonçait point à son idée, elle appela un de ses subordonnés et lui commanda de conduire en secret le prince dans le jardin même de Bakâwalî. Les ordres de Hammâla furent exécutés. Bientôt Tâj-ulmulûk se trouva dans ce jardin merveilleux : la terre était d'or, les murs qui l'entouraient étaient en rubis de Badakhschân et en cornalines d'Yémen; au milieu de parterres d'émeraudes serpentaient des ruisseaux de turquoises, qui roulaient des flots d'eau de rose; on y voyait des vignes dont les grappes ressemblaient au groupe des Pléiades et des tiges de nard plus recoquillées que les boucles de cheveux des beautés pareilles à la planète de Vénus. Si une seule goutte de la rosée de ce jardin arrivait jusqu'à l'Océan, les poissons sentiraient l'odeur de la rose; et si le firmament pouvait entendre le chant de ses oiseaux, il s'arrêterait pour l'écouter. Le schâh-zâda, émerveillé, s'avançait en contemplant un si beau spectacle, lorsqu'il découvrit une salle magnifique où se trouvait un bassin au centre duquel s'élevait une fleur extrêmement belle et d'une excellente odeur: Tâj-ulmulûk comprit sans peine que c'était la rose de Bakâwalî. Sans hésiter, il ôte ses vêtements, il entre dans le bassin et va cueillir la rose de son désir. Revenu sur le bord il s'habille de nouveau, serre la fleur dans sa ceinture; mais il ne veut pas partir sans visiter le palais qui s'offre à sa vue. Il y trouve une chambre décorée avec art, et dont les portières, artistement bro-

dées, étaient baissées. Il y pénètre et demeure saisi d'admiration en apercevant, sur un lit enrichi de pierreries, une parî d'une beauté ravissante : ses vêtements et ses cheveux étaient en désordre, sa main potelée était nonchalamment posée sur son front; elle était plongée dans un profond sommeil, sans se douter qu'un être humain la contemplait. Ce spectacle fit tant d'effet sur Tâj-ulmulûk qu'il tomba privé de sentiment. Après quelques instants il reprit connaissance; et, voulant laisser une trace de son entrée en ce lieu, il s'approche de cette belle endormie, enlève tout doucement l'anneau qu'elle avait au doigt, le met au sien propre et se retire en reprenant la route par laquelle il était venu.

Ami lecteur, suis l'exemple du schâh-zâda; comme le volage papillon, il était allé à la recherche d'une simple fleur; mais, en voyant la beauté de celle à qui elle appartenait, il n'aspire plus simplement à la fleur, mais il veut posséder cette parî qui l'avait plantée.

En voyant revenir le schâh-zâda auprès d'elle, le cœur de Hammâla s'épanouit comme un bouton de rose; et lorsque le soleil, comme une épouse, couvrit son visage du voile rougeâtre du crépuscule, Tâj-ulmulûk alla trouver l'aimable Mahmûda, et passa cette nuit comme il convient à de nouveaux époux. Mais, peu de jours après, le schâh-zâda dit à Mahmûda : « Ma « chère amie, quoique je sois ici parfaitement heureux « et que je possède tout ce que je peux désirer, ce- « pendant je dois penser à m'éloigner de ces lieux « étrangers et à retourner dans ma patrie. Avisons

« ensemble aux moyens de quitter des êtres qui ne
« sont point de notre espèce et à recouvrer notre li-
« berté. — Ne t'inquiète de rien, lui répondit Mah-
« mûda; demain j'obtiendrai de Hammâla l'autorisation
« de partir d'ici. » Au matin Hammâla, d'après son usage, les embrassa tendrement. Ils affectèrent alors d'avoir l'air triste; Hammâla s'en aperçut. « Mes en-
« fants, leur dit-elle, que désirez-vous? que puis-je
« faire pour vous contenter? ne craignez pas d'être re-
« fusés. Vous me demanderiez les étoiles du ciel que
« je vous les donnerais. — Vos soins affectueux, ré-
« pondit Mahmûda, préviennent tous nos désirs; mais
« il est une chose que nous ne trouvons pas ici, c'est
« la compagnie de nos semblables; aussi, malgré le
« violent chagrin que nous éprouverions d'être séparés
« de vous, le feu de l'amour de notre patrie réduit en
« cendre notre repos et nécessite l'emploi de l'eau du
« retour. » Hammâla, vivement affectée par cette déclaration soudaine, s'écria : « Quoi! je t'avais élevée
« avec tant de soin, dans l'espoir que tu fusses ma
« compagne fidèle, et à présent tu veux me quitter?
« Ah! tu n'y aurais jamais pensé si je ne t'avais unie
« au schâh-zâda. C'est ma faute, je le vois trop tard. »

Alors, prévoyant qu'ils ne resteraient pas de bon cœur auprès d'elle, elle appelle un dew, lui ordonne de les conduire à l'endroit que Tâj-ulmulûk lui indiquerait, et de lui rapporter un écrit constatant leur arrivée sans aucun accident; ensuite Hammâla arracha deux cheveux de sa tête; elle en donna un au schâh-zâda et l'autre à Mahmûda. « Lorsque vous aurez be-

« soin de moi, leur dit-elle, mettez ce cheveu sur du « feu et j'accourrai aussitôt auprès de vous avec mille « dew. » Elle reçut ensuite leurs adieux, et un dew monstrueux, plus rapide dans sa course que l'éclair, vint et dit au schâh-zâda qu'il était à ses ordres. « Con-« duis-nous, lui répondit le prince, à la ville de Fir-« daus, dans le jardin de la courtisane Dilbar-lakkhâ. » A ces mots le dew prend les deux époux sur ses épaules, et après un instant il les dépose au lieu indiqué. Tâj-ulmulûk remet au dew un billet pour annoncer son arrivée à Hammâla et le congédie incontinent.

Lorsque la belle Dilbar eut entendu la voix du schâh-zâda, elle courut au devant de lui, et, après s'être jetée à ses pieds, elle rendit à Dieu ses actions de grâce pour l'heureux retour de son époux. De son côté, il lui raconta tout ce qui lui était arrivé et lui présenta Mahmûda, sa nouvelle compagne : Dilbar-lakkhâ l'embrassa tendrement et lui témoigna une sincère affection. Le schâh-zâda passa quelques jours dans le château de Dilbar; ensuite il se mit en devoir de retourner en son pays, et donna ordre de charger sur des bateaux tous les meubles et toutes les provisions de voyage. Au moment du départ de Tâj-ulmulûk, Dilbar, après s'être entendue avec lui, fit venir ses quatre frères, et le schâh-zâda, qui était censé ne pas les connaître, la supplia de leur rendre la liberté, comme elle l'avait déjà fait pour les autres princes de l'Orient et de l'Occident qui étaient tombés en son pouvoir; mais elle n'y consentit qu'à condition qu'il la laisserait marquer sur leur dos l'empreinte de son

cachet, en témoignage de l'état d'esclavage où ils avaient été réduits. Forcément ces princes consentirent à cette dure condition; mais, lorsqu'ils se retirèrent, Tâj-ulmulûk leur fit donner à chacun une veste d'honneur et un lakh de roupies pour les défrayer des dépenses de la route. Ils s'acheminèrent aussitôt vers leur patrie. Tâj-ulmulûk fit partir par eau Dilbar et Mahmûda, avec tous les bagages, et leur donna rendez-vous à un prochain village, vers lequel il se dirigea de son côté par terre. Son dessein était de suivre ses frères et de tâcher d'apprendre leurs intentions. En effet il s'arrêta dans le même caravansérail qu'eux et s'installa dans un coin d'où il ne tarda pas d'entendre leurs vanteries et leurs mensonges au sujet de la rose de Bakâwalî. Il patienta pendant quelque temps; mais à la fin il n'y put tenir, et, s'étant approché d'eux : « Ce que ces gens-là disent, s'écria-t-il, est « faux; car je possède, moi, la rose de Bakâwalî, et je « vais la montrer. » Aussitôt il dénoue sa ceinture, en tire la rose et la présente au regard de ces imposteurs; mais ses frères, furieux, la lui arrachent en disant: « Voyons si tu parles selon la vérité; car si tu mens, « nous te le ferons payer chèrement. » Ils font venir un aveugle; il appliquent cette rose à ses yeux, et sur-le-champ l'aveugle recouvre la vue. Alors ils ne peuvent dissimuler leur étonnement et leur confusion; mais ils se refusent à rendre la rose à Tâj-ulmulûk; bien plus, ils l'accablent de coups, le chassent de leur présence, et, joyeux, continuent de suivre la route de leur pays. En peu de jours ils arrivent aux fron-

tières et envoient à leur père un messager chargé de lui annoncer leur retour.

Cette nouvelle combla de joie le bon Zaïn-ulmulûk. Pour leur faire honneur il voulut aller à leur rencontre, et fit à cet effet plusieurs journées de marche. Lorsqu'il les atteignit, il leur baisa le front et les serra tour à tour contre sa poitrine, leur témoignant la plus vive tendresse. De leur côté, ils lui donnèrent en nazar la rose de Bakâwalî. A mesure que le roi l'approcha de ses yeux, ils devinrent lumineux comme des étoiles. Il offrit d'abord des actions de grâce à Dieu de ce qu'il avait bien voulu lui rendre la vue au moyen de cette fleur; puis, en réjouissance de cet heureux événement, il ordonna que tous ses sujets, riches et pauvres, tinssent ouverte, pendant une année, la porte de la joie et du plaisir et fermée celle de la tristesse et du chagrin.

Revenons actuellement à Bakâwalî, que nous avons laissée endormie au milieu de son château. A son réveil elle resserra son corset, ajusta son vêtement, remit le peigne à ses cheveux, puis elle alla vers le bassin où s'élevait sa rose chérie. Arrivée au bord, ses yeux tombent sur la place qu'occupait cette fleur; mais, hélas! elle n'en voit pas même la trace. En même temps elle s'aperçoit que son anneau n'ornait plus sa main. « Dieu! s'écria-t-elle, est-ce un songe ou l'effet « d'un talisman? Mais, je ne le vois que trop, un « homme seul doit être l'auteur de cette double ac- « tion, car un dew n'aurait jamais pu tromper la vigi- « lance de dix-huit mille génies. » Ensuite, quand elle

se souvint de la négligence de sa toilette dans son sommeil, elle fut abîmée dans un océan de confusion. Cependant elle quitta le bord du bassin, rentra dans son salon et appela les parî pour les punir de leur négligence, sans se souvenir de cet axiome : « Lorsque « la flèche du destin est lancée, personne ne peut « l'arrêter avec le bouclier de la prudence. » — « Si « vous voulez, leur dit-elle d'un ton de colère, que je « vous laisse la vie, amenez-moi mon voleur. »

A ces mots sept cents parî se mettent à le chercher; mais aucune d'elles n'en trouve la trace. Quand Bakâwalî apprit le peu de succès de ces démarches, elle voulut tâcher de découvrir elle-même le hardi voleur. Elle se rendit invisible à tous les yeux, et elle parvint ainsi dans le Scharquistân, royaume de Zaïn-ulmulûk. Arrivée dans la capitale, elle voit partout des préparatifs de fête, elle entend auprès de chaque porte retentir des instruments de musique. Curieuse de savoir le motif de ces réjouissances, elle prend la forme d'un jeune homme et demande au premier venu quelle est la cause de la joie qui règne parmi les habitants de cette ville. « Le roi, lui répondit-on, était aveugle; « mais ses fils, après bien du temps et des peines infi« nies, sont venus à bout de lui apporter la rose de « Bakâwalî, et cette fleur lui a rendu la vue. A cette « occasion le bâdschâh a ordonné qu'on se livrât au « plaisir pendant un an, et que le bruit du naubat[1] « retentît partout. »

Bakâwalî, charmée d'avoir enfin des nouvelles de

[1] Voy. sur le *naubat* une note des Avent. de Kamrup, p. 238.

sa rose, conçut l'espoir de trouver bientôt celui qui la lui avait enlevée; puis elle se rendit au bord de la rivière, ôta ses vêtements et se baigna pour se délasser des fatigues de la route. Elle reprit ensuite ses vêtements et alla se présenter au château royal. Elle fut introduite auprès de Zaïn-ulmulûk, qui lui demanda son nom, d'où et pourquoi elle était venue. Elle répondit sans se déconcerter : « Votre esclave vient des « contrées de l'occident; il se nomme *Farrukh* (heu- « reux). J'ai quitté mon pays dans l'espoir d'entrer au « service de votre majesté, j'ose donc espérer qu'elle « voudra bien m'admettre au nombre des officiers at- « tachés à sa royale personne. — J'agrée vos services, « reprit Zaïn-ulmulûk; restez auprès de moi. »

Bakâwalî remplissait depuis peu de temps ses nouvelles fonctions, lorsqu'un jour les quatre fils de Tâj-ulmulûk se présentèrent à la cour. Le roi, d'après son usage, les reçut cordialement, les serra contre sa poitrine, leur baisa la tête et les yeux, et les fit asseoir à ses côtés. Bakâwalî demanda quels étaient ces personnages. On lui dit que c'étaient les fils du roi et on lui témoigna de l'étonnement de ce qu'elle ne les connaissait pas. Alors, avec la pierre de touche du discernement, elle éprouva l'or de leur physionomie et se convainquit qu'il n'était point pur. « Le roi, de- « manda-t-elle à son interlocuteur, n'a-t-il pas d'autre « fils qui soit allé avec ceux-ci à la recherche de la rose « de Bakâwalî? — Il n'en a pas d'autre, » lui répondit-on.

Bakâwalî ressentait involontairement de l'amour

pour l'inconnu qui s'était emparé de son anneau, mais son cœur lui disait qu'il était tout autre que ceux qu'elle voyait. Désespérée de ce qu'en découvrant, après tant de peines, les traces de sa rose, elle ne pouvait connaître encore celui qui l'avait cueillie, elle maudit le sort qui s'était joué de ses prudentes combinaisons, et demeura persuadée que ces princes n'avaient pas cueilli la rose, et que le roi avait un autre fils. « Patientons quelque temps, dit-elle; nous verrons « ce qui sortira de derrière le voile du mystère. »

Mais revenons à Tâj-ulmulûk.

Lorsque ses méchants frères lui eurent arraché la rose de Bakâwalî, il demeura d'abord interdit; toutefois il continua sa route, et, en suivant ses frères, il parvint en peu de jours aux frontières du royaume de son père. Arrivé au milieu d'un jangle plein d'animaux féroces, il se souvient du cheveu que lui avait donné Hammâla, et le place sur le feu qu'il se procure au moyen d'un caillou. Il n'y en avait pas un quart de brûlé que la fée se présente à ses regards, accompagnée de mille dew, et lui demande à quoi elle peut lui être utile. Le prince, après s'être excusé de son importunité, lui témoigne le désir d'avoir, là même et sur-le-champ, un jardin et un palais pareils au palais et au jardin de Bakâwalî. Hammâla ne se fait pas prier; elle envoie tout de suite aux quatre points cardinaux des centaines de dew pour se procurer des rubis de Badakhschân, des cornalines d'Yémen, de l'argent, de l'or, des pierreries. Trois jours après les dew arrivèrent munis de ces précieux matériaux et se mirent

à l'ouvrage, en suivant le plan du schâh-zâda. Bientôt tout fut terminé; on aurait dit que c'était le jardin réel de Bakâwalî. Un quart des pierres précieuses que les génies avaient apportées ne purent être employées et furent déposées dans le trésor du château. Quand tout fut prêt, Hammâla fit souvenir le prince de tout ce qu'elle avait fait pour lui, par suite de l'amitié qu'elle avait pour Mahmûda, et elle lui recommanda de ne jamais souiller par la poussière du chagrin le pan de la robe du bonheur de cette jeune femme; puis elle se retira, et Tâj-ulmulûk alla chercher en grande pompe Dilbar et Mahmûda au lieu où elles l'attendaient, d'après ses ordres. Il les fit monter dans des palanquins enrichis de pierreries, ornés de beaux rideaux brodés et précédés d'esclaves à cheval, portant à leur main des bâtons d'or et d'argent. Ce fut ainsi qu'il les introduisit dans son nouveau palais, où il leur procura des distractions qui leur firent passer le temps agréablement.

Un jour qu'un esclave de Tâj-ulmulûk, nommé Saïd, errait çà et là dans ce désert, il aperçut des bûcherons. Il leur demanda qui ils étaient et où ils portaient le bois qu'ils coupaient. « Nous sommes, lui « répondirent-ils, de la ville de Scharquistân, et c'est « par la vente de ce bois que nous nourrissons nos « enfants.—Voulez-vous, répliqua Saïd, porter votre « charge à la maison de mon maître, qui réside près « d'ici, dans une ville qu'il a fait bâtir? vous aurez, « outre le prix de votre bois, une forte gratification. « —Votre discours nous étonne, dirent-ils. Nous

« avons passé notre vie à ramasser du bois dans ces « jangles, mais nous n'y avons jamais vu de lieu habité, « et nous n'avons pas entendu dire qu'il y en eût. — « Suivez-moi, reprit Saïd, vous serez facilement con- « vaincus, et dans tous les cas personne ne vous em- « pêchera de retourner sur vos pas. » Les bûcherons obéirent dans l'espoir du gain, et ne tardèrent pas d'arriver devant le palais de Tâj-ulmulûk; mais comme les pierres précieuses qui en composaient les murs ré- fléchissaient les rayons du soleil, ils crurent que c'était du feu. « Dieu nous préserve, s'écrièrent-ils tous à la « fois, du diable qui a été lapidé! Quoi, c'est là que « vous nous conduisez! mais nous n'irons pas plus « loin, nous vous le déclarons. — Tranquillisez-vous, « leur répondit Saïd, ce que vous voyez n'est pas du « feu, c'est l'éclat des pierreries qui couvrent les murs « du palais de mon maître. Continuez à me suivre, vous « ne tarderez pas à vous en assurer par vous-mêmes. » En effet ils arrivèrent en peu d'instants et reconnurent l'exactitude du discours de Saïd. Ce dernier intro- duisit ces bûcherons auprès de Tâj-ulmulûk, qui les accueillit avec bonté, et fit donner à chacun d'eux une poignée de perles et de pierreries dans un plat de métal, en leur disant que s'ils voulaient venir de- meurer auprès de lui il leur donnerait tous les jours deux fois plus que ce qu'ils avaient déjà reçu. Les bûcherons n'y manquèrent pas; ils quittèrent leur pays et vinrent s'établir là. Cette nouvelle se répandit parmi leurs voisins, et graduellement partout; on s'empressa d'aller voir cette ville nouvelle, et ceux qui

y allaient y restaient. Le kotwâl se plaignait chaque jour au ministre de l'émigration des sujets du Scharquistân. Un jour il l'assura que mille maisons habitées par des gens de la classe ouvrière avaient été abandonnées en une seule nuit. « Sait-on, lui demanda le « ministre, où ces gens-là vont? — On dit, lui répon- « dit le kotwâl, qu'un individu, le Hâtim du siècle, a « fondé une ville au milieu des jangles, avec un beau « jardin et un château tellement magnifique qu'il n'y « en a pas de pareil sur la face de la terre. » Le wazîr traita ce rapport de fabuleux, quoique le kotwâl l'assurât qu'un grand nombre de personnes avaient certifié le fait, et qu'ainsi on ne pouvait en douter. « Il est vrai, dit le wazîr, que Dieu peut même faire « passer soixante et douze rangées de chameaux par le « trou d'une aiguille; toutefois il ne faut pas croire sans « examen les choses qui ne sont pas dans l'ordre de la « possibilité. Va toi-même voir de tes propres yeux « les constructions dont il s'agit, et tu viendras ensuite « me faire ton rapport. »

Le kotwâl se mit en chemin sans tarder pour le *Mulk-i Nigârîn*[1], précédé d'une avant-garde et entouré de cavaliers. Tâj-ulmulûk, instruit de la venue du kotwâl, fit remplir tous les bassins, couler toutes les fontaines, et ordonna qu'on le reçût dans la salle des rubis. Lorsque Tâj-ulmulûk parut sur son trône[2],

[1] ملك نگارین, c'est-à-dire *beau royaume,* c'est ainsi qu'est nommé dans le texte le domaine merveilleux de Tâj-ulmulûk.

[2] En Orient le trône est une espèce de tribune à laquelle on monte par un escalier que les assistants ne voient point.

le kotwâl se leva, présenta ses respects au prince et lui parla en ces termes: « La nouvelle de votre séjour « au milieu de ces jangles, où vous avez fait cons-« truire un palais et une ville, cette nouvelle, dis-je, « est parvenue jusqu'aux oreilles du roi mon maître, « et il m'a envoyé pour vérifier le fait. Actuellement « permettez-moi de vous exposer que si vous désirez « rester indépendant il faut quitter ce lieu sans re-« tard. Dans le cas contraire, il faut mettre à votre « cou le collier de la soumission et venir vous pré-« senter à la cour du roi; car il ne saurait y avoir « deux souverains dans le même pays. — Il est vrai, « répondit Tâj-ulmulûk, que j'ai élevé des édifices au « milieu d'un lieu peuplé d'animaux féroces; mais je « n'y suis occupé que du service du Très-haut, et je « ne désire en aucune façon d'être roi. » Le kotwâl, satisfait de ces paroles, se retira, alla raconter en détail au ministre tout ce qu'il avait vu et entendu, et celui-ci le transmit à Zaïn-ulmulùk. Bakâwalî, qui était en ce moment au service du bâdschâh, apprit cette nouvelle avec joie: elle vit naître l'aurore de l'espérance qui se levait pour elle après la nuit du désespoir.

Cependant Zaïn-ulmulùk enfonça quelque temps la tête dans le collet de la réflexion, puis il exprima la crainte que ce voisinage ne causât un jour la ruine de son empire. Le wazîr lui représenta que les sages ont dit qu'il fallait user de ménagements envers un ennemi qu'on ne peut combattre; qu'ainsi il fallait faire avec cet étranger une alliance d'amitié. « J'y consens, ré-

« pondit le monarque; personne ne peut mieux que « toi arranger cette affaire; ainsi va et tâche *de tuer « le serpent sans briser le bâton*[1]. » Le prudent wazîr obéit. Il alla en grande pompe auprès de Tâj-ulmulûk et fut reçu avec tous les honneurs dus à son rang. « Déjà, lui dit-il ensuite, vous avez reçu la visite d'un « serviteur de mon maître. A son retour il a fait un « tel éloge de vos qualités que la colère qui s'était « élevée dans le cœur du bâdschâh en apprenant votre « établissement ici s'est calmée, et qu'il désire venir « vous voir. Qu'y a-t-il de mieux, en effet, que deux « fleuves de bonté et de générosité se réunissent? — « J'accueille avec empressement, répondit Tâj-ulmu-« lûk, le message que vous me portez de la part de « votre maître. J'aurais dû faire la première démarche, « car le désir que vous m'exprimez est aussi le mien. »

Il fut alors convenu que le roi viendrait dans une semaine, et le wazîr accepta un splendide repas que Tâj-ulmulûk lui offrit. Les mets étaient servis sur des plats ornés de pierreries; les tables étaient d'argent et d'or, et les nappes artistement brodées. Le schâh-zâda fit aussi porter aux gens de la suite du ministre de quoi rassasier leur appétit, et il voulut qu'ils emportassent les vases précieux qui contenaient les mets.

Huit jours après le roi se mit en marche pour aller visiter Tâj-ulmulûk. Il était sur un éléphant, dans

[1] C'est-à-dire « d'obtenir ce que je désire sans compromettre ma « dignité; » car ce proverbe signifie : *prendre garde, en évitant un mal, de tomber dans un autre*. Voy. *A Collection of persian and hindoostanee Proverbs*, by T. Roebuck, part. II, pag. 118.

un amârî d'or; ses ministres le suivaient, et des cavaliers richement vêtus entouraient le cortége; les quatre princes royaux, montés aussi sur des éléphants, en faisaient partie. Bakâwalî accompagnait Zaïn-ulmulûk en costume d'officier. Tâj-ulmulûk fit une journée de marche pour aller à la rencontre de son père. Il lui présenta ses respects, le conduisit joyeusement dans son palais et le fit asseoir dans un salon d'émeraudes. Le roi fut tellement étonné de tout ce qu'il vit qu'il tomba dans une sorte d'étourdissement. De son côté, Bakâwalî perdit presque la raison lorsqu'elle aperçut le schâh-zâda. Son heureuse physionomie le lui désigna comme le ravisseur de sa rose chérie. Elle fut confirmée dans cette idée quand elle reconnut dans ce palais l'image de son propre château; car elle pensa que celui qui l'avait fait construire avait sans doute vu l'original. Elle voulait se faire connaître à l'instant; mais la timidité naturelle à son sexe la retint, et elle se décida à attendre patiemment une occasion favorable pour le faire. Cependant on servit un repas magnifique; des bayadères exécutèrent des danses charmantes et des musiciens jouèrent sur des instruments de musique des airs délicieux. Pendant ce temps Zaïn-ulmulûk entre en conversation avec le schâh-zâda. Ce dernier lui demande combien il a d'enfants. « Ceux-ci « seulement, répond le bâdschâh en se tournant vers « ses quatre fils. Toutefois, ajoute-t-il, j'en avais un « autre, dont la fatale présence me priva dans le temps « de la vue. Dieu m'a fait la grâce de la recouvrer; « mais j'ignore ce que ce malheureux fils est devenu

« depuis ce fâcheux accident. » Là-dessus le bâdschâh raconte en détail à Tâj-ulmulûk ce qui s'était passé. « Quelqu'un connaît-il ici ce jeune fils? poursuivit le « schâh-zâda. — Son maître seul, » répliqua le roi en montrant un amîr. Alors Tâj-ulmulûk, s'adressant à ce personnage, lui demanda s'il y avait dans l'assemblée quelqu'un qui ressemblât au prince dont il s'agissait. Après avoir examiné tous les assistants avec attention, l'amîr déclara que le prince qui lui adressait la parole était, de tous les assistants, le seul dont les traits rappelaient ceux de son élève et qui en avait le langage et les manières.

Ces mots étaient à peine prononcés que Tâj-ulmulûk se jette aux pieds de son père et lui dit : « Je suis « ce fils malheureux qui erre depuis si longtemps loin « de votre cour, par l'effet du destin contraire et de « mon fâcheux horoscope. Béni soit Dieu de ce qu'il « m'est enfin permis de voir votre face vénérable et « d'embrasser vos genoux! » Zaïn-ulmulûk, vivement ému, pressa son jeune fils contre sa poitrine et lui baisa la tête et les yeux; ensuite il rendit grâce à Dieu et dit à Tâj-ulmulûk que les astronomes qui avaient été consultés le jour de sa naissance avaient prédit la position brillante dans laquelle il se trouvait actuellement, et qu'il voyait avec plaisir qu'ils avaient deviné juste. « Mais dites-moi, mon cher fils, ajouta-t-il, êtes- « vous resté libre jusqu'ici comme le cyprès, sans vous « unir à un buis élégant? — J'ai, répondit le schâh- « zâda, deux femmes, que j'aurai l'honneur de vous « présenter, si vous le désirez. » Le roi répondit qu'il

les verrait bien volontiers, et aussitôt Tâj-ulmulûk alla dans ses appartements intérieurs et en ramena Dilbar et Mahmûda; mais elles s'arrêtèrent à l'entrée de la salle où se trouvait Zaïn-ulmulûk, et le prince lui fit observer que ses quatre fils étaient les affranchis d'une de ces dames, et que ce serait une sorte d'affront pour elles que de paraître en leur présence. A ces mots la pâleur de la confusion couvrit le visage des fils de Zaïn-ulmulûk, qui conservaient sur leur corps la preuve convaincante de l'assertion de leur frère, et ils se retirèrent sans balancer. Alors les deux épouses de Tâj-ulmulûk s'approchèrent, et celui-ci fit à son père la narration détaillée de tout ce qui lui était arrivé depuis qu'il avait été banni de la cour jusqu'à ce moment. Ce récit rappela au roi la mère du schâh-zâda. A l'instant il retourne à son château, se rend auprès d'elle, lui demande pardon de sa conduite à son égard, lui annonce que désormais elle occupera le premier rang parmi ses femmes, et lui apprend enfin l'heureux retour de son fils.

Bakâwalî, qui avait entendu le récit du schâh-zâda, ne pouvait plus douter qu'il ne fût le ravisseur de sa rose et de son anneau. Lorsque Zaïn-ulmulûk fut rentré dans sa capitale, elle lui demanda la permission de quitter son service. Elle se rendit aussitôt à son jardin, écrivit une lettre à son bien-aimé, et la remit avec son anneau à une fée nommée Saman-rû, qui, sans être aperçue, avait assisté à l'entrevue de Tâj-ulmulûk et de son père. « Va promptement, lui dit-« elle, et tu remettras ces deux objets au schâh-zâda,

« lorsqu'il sera seul et libre des soins du monde. » En effet la parî déploya ses ailes; dans un clin d'œil elle arriva auprès de Tâj-ulmulûk et s'acquitta fidèlement de la commission de sa maîtresse. Le prince reconnut l'anneau, ouvrit la lettre et la lut avec empressement. Elle était conçue en ces termes :

« J'invoque d'abord, en commençant ma lettre, le « nom de Dieu, le seul être indépendant. C'est lui qui « a éclairé le ciel de brillantes étoiles et qui a créé sur « la terre les génies et les hommes. Il a donné aux parî « la grâce et la beauté et il a enflammé d'amour pour « elles le cœur humain ; car, quoiqu'il ait élevé l'homme « en dignité au-dessus des parî, il lui a donné pour « elles une inclination violente. Il laissa tomber un « rayon de sa lumière sur Laïla, et l'homme devint « fou (*majnûn*) en voyant sa beauté..... Le soleil est « la plus petite lueur de son éclat; que dis-je ! ce n'est « auprès de lui qu'un faible atome. Il a allumé dans le « cœur la lampe de l'amour, et la sagesse, comme le « papillon, est venue s'y brûler.

« Après cette invocation, je t'offre, ô prince excel- « lent ! mes civilités, et te fais savoir que tes yeux « langoureux et tes sourcils arqués ont lancé mille « traits dans mon cœur[1]. Tes boucles tortillées m'ont « chargé, comme la colombe, du collier de l'escla- « vage. Je meurs d'amour; le feu de la passion me

[1] Une déclaration d'amour de la part d'une femme et surtout une déclaration si passionnée n'est pas dans nos mœurs, mais elle est dans celles de l'Orient, et la lecture des nombreux contes que les orientalistes ont fait passer dans nos langues d'Europe nous y ont habitués.

« dévore au dehors et au dedans. Ce proverbe est mal « à propos répandu dans le monde qui dit, *les cœurs « s'entendent;* car je me consume et tu n'en sais rien. « Il n'existe en toi aucune trace du brûlement de mon « cœur. Sans toi mon palais est un lieu de deuil; que « dis-je! sans toi le paradis serait l'enfer pour moi..... « Je sens que je mourrai si tu ne te rends pas à mes « vœux, mais je ressusciterai au jour où tes lèvres de « rubis voudront être le prix de mon sang..... »

A cette lecture, le feu de l'amour qui était caché dans le cœur de Tâj-ulmulûk s'alluma violemment. Impatient comme le mercure, il aurait voulu voir tout de suite celle qui l'avait charmé, et qui elle-même était éprise de lui. En attendant il lui écrivit cette réponse :

« O toi qui enflammes les amants et qui exerces « envers eux une cruelle tyrannie! toi qui l'emportes « sur toutes les belles au corps d'argent, et qui dé- « robes les cœurs dans le chemin de l'amour..... Ton « regard est enchanteur; c'est la foudre qui dévore la « moisson de l'âme. Ta bouche est plus vermeille que « le bouton de la rose; le rubis est décoloré auprès « de tes lèvres. Tu rends lumineux l'œil de mon es- « poir; je suis un atome et tu es le soleil.

« O femme charmante dont le front brille comme « la planète de Vénus, qui excites la jalousie des « beautés de la Chine! le contenu brûlant de ta lettre « passionnée a consumé mes os comme la bougie et a « couvert de blessures mon cœur isolé. Mes cris et « mes gémissements sont tels qu'on dirait que le jour

« du jugement est arrivé. La vapeur de mes soupirs se « répand de tous côtés. O flambeau qui éclaires la « nuit, les blessures que le feu de l'amour a faites « dans mon cœur ne se guériront jamais; que dis-je! « elles paraîtront tant que des taches s'apercevront sur « la lune.

« Ne crois pas que ton image s'éloigne jamais de « mes yeux ou que mon cœur oublie ton souvenir. Il « n'y a pas d'heure où je ne désire ta présence, où je « n'ambitionne le bonheur de te joindre. Lorsque j'ai « entendu prononcer ton nom, j'ai tellement perdu la « raison, que la vue fixée sur mon but je n'ai pas craint « d'exposer ma vie. Je me suis lié avec les dew et j'ai « jeté à leur cou le filet de l'amitié. Alors j'ai pu ad- « mirer un instant la beauté qui orne le monde [1], « et ainsi j'ai répandu du sel sur la blessure de mon « cœur. Une étincelle de mon cœur brûlant est tom- « bée sur le tien; l'éclair de mon désir a entouré ta « moisson....... Que suis-je? que puis-je faire? Oui, « j'avais besoin de tes paroles engageantes; car tant « que l'attraction ne vient pas du côté de l'objet aimé, « dis-moi, que peut faire l'amant au désespoir?

« Toutefois je ne dois pas confier plus de secrets à « mon calam, attendu qu'on a dit: « Le calam ne doit « pas être admis dans le harem des secrets des amants. « — Salut. »

Tâj-ulmulûk mit cette lettre sous enveloppe, y ap- pliqua, en guise de cachet, son œil humide teint de

[1] Tâj-ulmulûk veut parler de la manière dont il parvint au jardin de Bakâwalî et put la voir endormie.

surma, et la remit à Saman-rû, en la chargeant de dire de vive voix à Bakâwalî bien des choses encore qu'il n'avait pu exprimer par écrit. La commission fut bientôt faite. Quand Bakâwalî vit que l'amour de Tâj-ulmulûk pour elle était encore plus vif que le sien, et que l'union seule pouvait calmer leur mutuelle impatience, elle envoya en toute hâte à Hammâla l'ordre de venir auprès d'elle. Celle-ci, troublée par cette injonction subite, arriva auprès de Bakâwalî tremblante comme le saule d'Égypte; mais elle la trouva les yeux mouillés de larmes, et lui en exprima son étonnement. « Misérable entremetteuse, lui répondit Bakâwalî en « colère, c'est toi-même qui as allumé le feu qui me « consume et amené le fâcheux état où je suis, en « donnant à ton gendre les moyens de parvenir jus- « qu'ici; ainsi, pour réparer au moins ta faute, ramène « promptement auprès de moi cet être chéri. — C'est « pour si peu de chose, répondit en souriant Ham- « mâla, que vos joues sont enflées à force de pleurer « et que votre beauté s'est altérée? Ah! croyez-moi, « levez-vous, lavez votre visage, et que le sourire re- « vienne sur vos lèvres. Je vais à l'instant même con- « duire Tâj-ulmulûk auprès de vous : rien n'est plus « facile. » Hammâla part en effet, arrive auprès du schâh-zâda, le charge sur ses épaules, et prend le chemin du royaume de Bakâwalî.

On annonça, sur ces entrefaites, à Jamîla-khatûn que sa fille Bakâwalî était amoureuse d'un mortel. En apprenant cette nouvelle Jamîla se mit dans une violente colère et alla gourmander sévèrement Bakâwalî,

lui disant qu'elle était la honte de la nation des fées. Celle-ci, mettant les mains à ses oreilles, en forme de supplication, nia le fait et dit à sa mère qu'elle ignorait encore jusqu'au nom de l'amour, et n'avait pas seulement vu en songe un être humain. Ce fut après cette conversation qu'eut lieu l'arrivée de Hammâla et du schâh-zâda. Saman-rû, qui était dans la confidence, vint dire en secret à Bakâwalî que le voyageur en question venait d'arriver. Bakâwalî la chargea de le faire cacher en un lieu sûr, tandis que, contre sa volonté, elle fut obligée de rester avec sa mère jusqu'à ce qu'un pahar de la nuit fût passé. Enfin Jamîla-khatûn va se coucher et s'endort promptement. Bakâwalî ne perd pas une occasion si favorable; elle se lève doucement: et, sans être entendue, le sein palpitant tour à tour de crainte et de désir, elle va trouver Tâj-ulmulûk. En la voyant, celui-ci s'évanouit d'abord, tant fut violente la sensation qu'il éprouva. Bakâwalî accourut alors avec empressement auprès de lui et prit sa tête sur ses genoux. L'odeur suave du souffle de Bakâwalî fit sur le prince l'effet de celle de l'essence de rose[1], il reprit ses sens, ouvrit les yeux et se considéra comme à l'apogée du bonheur en voyant les attentions de Bakâwalî pour lui. Par malheur Jamîla-khatûn se réveilla en sursaut au milieu de la nuit. Elle se lève, et voyant que le jardin est éclairé par les rayons de la lune, elle va s'y promener et passe devant l'endroit où nos

[1] Les Orientaux se servent de l'eau de rose ou de l'*atr* (essence de rose) dans les cas où nous employons l'eau de lavande, de mélisse ou de Cologne.

deux amants, sans défiance, reposaient l'un près de l'autre. Lorsqu'elle les aperçut la flamme de la colère l'enveloppa, elle prit Tâj-ulmulûk et le lança comme la pierre de la fronde; elle changea en arguân[1] les roses des joues de Bakâwalî par les soufflets qu'elle lui donna; puis elle la conduisit avec elle dans le jardin d'Iram, qui était le lieu de la résidence de Firoz-schâh, et fit savoir à ce dernier ce qu'elle avait vu de ses propres yeux. Firoz-schâh donna pour compagnes à Bakâwalî un certain nombre de parî, qu'il chargea de laver de la tablette du cœur de sa fille le dessin de ses familiarités avec l'homme dont il s'agissait. En vain s'occupèrent-elles jour et nuit de ce soin, le feu caché de son amour ne fit que s'en enflammer davantage. Lorsque les parî furent assurées que l'amour avait fixé sa demeure dans le cœur de leur jeune maîtresse, elles allèrent annoncer à Firoz-schâh que tous leurs efforts avaient été inutiles et que leurs discours ne faisaient aucune impression sur l'esprit de Bakâwalî. « La sangsue, ajoutèrent-elles, ne saurait s'attacher à une pierre. » Quand Firoz-schâh vit que sa fille ne se rendait pas aux bons conseils qu'on lui donnait, il voulut la punir, et à cet effet il mit à ses pieds d'*argent* une chaîne de *fer*.

Nous avons laissé Tâj-ulmulûk au moment où Jamîla-khatûn l'avait lancé dans l'air. Il tomba dans une mer inconnue, et, par l'effet de la fluctuation des vagues, il se trouvait tour à tour au fond de l'eau,

[1] Voyez sur cette fleur une note dans les Aventures de Kamrup, pag. 156.

comme la perle, ou au-dessus des vagues, comme l'écume. Après être resté quelques jours dans cet état, il fut jeté sur un rivage avec un dernier souffle de vie, tant il est vrai que la main d'Izraïl, l'ange de la mort, ne tord pas de suite le cou de l'oiseau de l'âme des amants. Cependant le soleil réchauffa le corps de Tâj-ulmulûk, il reprit de la force et put se lever et marcher. Animé du désir de sortir de cette île, il réunit des branches d'arbre qu'il taille comme il peut, et, les ayant jointes ensemble, il invoque le nom de Dieu, lance à la mer cette sorte de bateau, y monte, et après quelques jours il découvre un autre rivage, y descend, et se trouve au milieu d'un désert effrayant. A la nuit, dans la crainte des animaux féroces, il monte sur un arbre; mais un pahar ne s'était pas encore écoulé qu'il entend les vagues faire un grand bruit du côté du midi; il ne voit rien d'abord, mais bientôt un énorme dragon s'offre à ses regards et vient précisément sous l'arbre sur les branches duquel il s'était placé. Le dragon vomit de sa bouche un serpent, et celui-ci une pierre si brillante qu'elle éclairait, jusqu'à quatre cents kos, les jangles et les montagnes. Les animaux de la terre et les oiseaux du ciel vinrent danser devant elle et finirent par tomber privés de sentiment. Alors le serpent les attira par la force de sa respiration et en avala la quantité nécessaire pour sa nourriture, puis il fit rentrer dans sa bouche la pierre éclatante qu'il en avait fait sortir et retourna dans la bouche du dragon, qui reprit le chemin par lequel il était venu. Le prince forma le dessein de

s'emparer de ce joyau; et il réfléchissait aux moyens qu'il pourrait employer à cet effet, lorsqu'en passant au bord de la mer il voit une grosse motte de terre boueuse. Il la prend, l'emporte avec lui, et au soir il va se placer sur l'arbre où il était le jour d'auparavant. Le dragon arriva ponctuellement et répéta la scène de la veille. Le prince épiait ses mouvements; quand il crut l'occasion favorable, il jeta la motte de terre sur la pierre qu'avait vomie le serpent, et l'ayant ainsi couverte, toute la forêt fut plongée dans les ténèbres, si bien que les serpents, voulant se retirer, se heurtèrent la tête contre les pierres et périrent.

Au matin Tâj-ulmulûk descendit de l'arbre sur lequel il était monté, et, ayant retiré de dessous la motte de boue le précieux joyau, il le serra dans sa ceinture et se mit en marche, dans l'espoir de trouver un lieu habité. Il tint sans succès cette conduite pendant plusieurs jours, et à la nuit il dormait sur un arbre. Une nuit qu'il était grimpé sur une branche où se trouvait le nid d'un *maïna*[1] qui possédait la faculté de parler, il lui entendit dire à ses petits qui l'interrogeaient qu'il y avait dans ces jangles de nombreux trésors. « En allant du côté du midi, ajouta le maïna, « on trouve au bord d'un bassin un grand arbre, « nommé *sirâj-ulcartab*[2], qui a la propriété singulière

[1] *Coracias indica,* sorte de geai.

[2] سراج القرطب; c'est ainsi que portent les deux éditions du roman hindoustani; mais il faut lire peut-être سراج القطرب, c'est-à-dire la *lampe du diable,* expression par laquelle les Arabes désignent la mandragore, parce que les vers luisants aiment cette plante et s'y attachent en grande quantité, ce qui fait qu'elle jette

« de rendre invisible celui qui se sert d'un chapeau « fait de son écorce. Jusqu'à présent personne n'a pu « y atteindre parce que cet arbre a pour gardien un « grand serpent que les épées ni les flèches ne sau- « raient blesser. — Ah ! vraiment, répliquèrent les pe- « tits du maïna ; et savez-vous comment on pourrait y « arriver ? — Si un homme courageux et prudent, ré- « pondit-il, allait au bord de ce bassin, il faudrait qu'il « sautât dedans lorsque le serpent l'attaquerait ; alors « il se trouverait transformé en corbeau ; mais, sans « se mettre en peine de cette métamorphose, il de- « vrait se poser sur la branche occidentale de cet « arbre ; il y trouverait des fruits verts et rouges : les « rouges lui donneraient sa première forme, les verts « le rendraient invulnérable s'il en plaçait sur sa tête ; « et s'il en mettait dans sa ceinture il pourrait voler « dans l'air. Les feuilles guérissent les blessures et le « bois ouvre les serrures les plus fortes et brise les

de la clarté pendant la nuit. Si je n'ai pas admis, dans ma traduction, la leçon que je propose, c'est qu'il s'agit ici d'un arbre, et que la mandragore est une herbe. Toutefois ce que les Orientaux disent du danger qu'il y a d'arracher ou de couper cette plante coïncide avec ce qu'on lit dans le *Gul i Bakâwalî*. Ils lui attribuent aussi, dès la plus haute antiquité, des propriétés aphrodisiaques, ainsi qu'on le voit dans un passage de la Genèse, xxx, 14-16. Les Arabes nomment plus communément la mandragore يبروح, les Persans استرنك et مردم گياه (homme-plante), à cause de la forme de ses racines, et les Hindous لكهمنا et لكهمنى, en appliquant le premier de ces mots à l'espèce nommée mâle, et le second à la femelle. Voyez au surplus la Bibliothèque orientale, aux mots *Abrou sanam, Asterenk* et *Seraj ulcothrob*, et les *Materia medica et indica* de Gladwin et de Playfair.

« corps les plus solides. » Tâj-ulmulûk fit son profit de ce qu'il venait d'entendre. Au matin il se dirigea vers le bassin; lorsque le serpent le vit il s'élança pour l'attaquer; le schâh-zâda ne se troubla point, mais il sauta dans le bassin et fut changé en corbeau; puis il monta sur l'arbre, mangea un fruit rouge, reprit la forme humaine, cueillit des fruits verts, les mit dans sa ceinture et d'une branche fit un bâton; il prit aussi quelques feuilles de cet arbre, ainsi que l'écorce nécessaire pour en faire un chapeau, et il s'envola.

Après quelques jours il sortit des jangles et aperçut un lieu habité. Alors, au moyen d'un bâton pointu, il se perça la cuisse, y plaça le joyau du serpent, guérit sa blessure avec les feuilles de l'arbre merveilleux, et s'avança vers le lieu dont nous venons de parler. Après avoir fait quelques pas il se trouva au bord d'un bassin en marbre, autour duquel croissaient des fleurs de toute espèce. A la vue de cette eau claire et limpide, le schâh-zâda eut envie de s'y baigner; il posa son chapeau et son bâton sous un arbre et plongea; mais, en sortant de l'eau, il ne vit plus ni le bassin ni le lieu où il était auparavant: il se trouva dans une ville, et, qui plus est, il était métamorphosé en une jeune femme belle et fraîche comme le jasmin. Tâj-ulmulûk, vivement affecté de ce fâcheux accident, n'y trouva cependant d'autre remède que la patience. Il était assis, tout honteux de cette métamorphose, lorsqu'un jeune homme vint à passer. En voyant Tâj-ulmulûk sous les traits d'une houri, il en est épris et lui demande par quel accident fâcheux il

se trouve dans un lieu si désert. « Mon père était mar« chand, lui répond le schâh-zâda ; il avait l'habitude « de me mener avec lui dans les courses qu'il faisait « pour son négoce. Hier il vint dans ce jangle avec « une caravane ; à minuit des voleurs nous attaquèrent ; « toutes nos richesses furent pillées, et mon père, ainsi « que mes compagnons, périrent assassinés. Ceux qui « furent épargnés se sauvèrent ; moi seul je restai au « milieu de cette solitude, sans abri et sans force pour « marcher. — Si tu m'acceptes pour époux, lui ré« pond le jeune homme, je te conduirai dans ma mai« son et tu y commanderas en maîtresse. »

En prenant l'apparence du sexe féminin, Tâj-ulmulûk en avait contracté les inclinations ; il sentit donc en lui-même de l'amour pour ce jeune homme, le suivit et devint son épouse. Sur ces entrefaites Tâjulmulûk eut les symptômes d'une grossesse et mit au monde un fils après le temps ordinaire. Au quarantième jour il alla se plonger dans un bassin qui était dans le voisinage de la maison de son époux. A mesure qu'il retira sa tête de l'eau, il ne vit plus rien de ce qui l'entourait il y avait un instant, et il se trouva transformé en un jeune Abyssin. Un instant après une négresse sale et d'une figure horrible se présente à ses yeux, et, le saisissant à la ceinture : « Homme « sans honneur, lui dit-elle, depuis trois jours tes en« fants meurent de faim et je n'ai cessé de te chercher. « Où t'étais-tu donc caché ? Ce qui est passé est passé ; « mais viens actuellement avec moi. — Grand Dieu, « dit alors Tâj-ulmulûk en regardant le ciel, jusqu'à

« quand me puniras-tu? Depuis le jour où la mère de « Bakâwalî m'a lancé dans la mer je n'ai pas respiré « un seul instant loin de la griffe du malheur. »

Bon gré malgré Tâj-ulmulûk suivit sa soi-disant épouse. Arrivé à la maison ses prétendus enfants l'entourèrent. La négresse lui mit en mains une hache en lui disant d'aller couper du bois pour nourrir sa famille; mais Tâj-ulmulûk se rappela que c'était en plongeant dans un bassin qu'il avait deux fois changé de forme; il voulut donc le faire une troisième fois pour voir ce qui en résulterait. Effectivement il entra dans le premier bassin qu'il rencontra; il s'enfonça dans l'eau, puis il releva la tête et se retrouva dans sa forme originelle, au bord du premier bassin où il s'était plongé[1], et il y vit le bâton et le chapeau au même endroit où il les avait placés. Il se prosterna pour rendre grâce au Très-haut et prit la résolution de ne plus plonger dans aucun bassin; ensuite il mit sur sa tête le chapeau talismanique, prit en main son bâton et quitta ce lieu.

Ces bassins que Tâj-ulmulûk devait éviter, ce sont les plaisirs du monde, qui trompent l'homme comme le mirage. Il ne faut pas remplir sa cruche dans chaque ruisseau ni sentir les fleurs de chaque jardin. Sou-

[1] Une histoire analogue est rapportée dans le roman turc des *Quarante vizirs*, pag. 23 et suiv. du texte, et pag. 23 et suiv. de la traduction française qu'on en a donnée sous le titre de *Histoire de la sulthane de Perse et des vizirs*, in-12, Amsterdam, 1708. L'auteur la cite pour prouver que Mahomet a pu aller au ciel et en descendre, tandis que l'eau de son aiguière qu'il avait renversée en partant ne s'était pas encore écoulée.

vent les épines ont l'apparence de la rose et semblent encore plus belles. Si pour saisir la perle du plaisir tu entres dans la fontaine du monde, tu perdras le chapeau et le bâton, images de la bonté et de la puissance de Dieu qui t'environnent, et comme Tâj-ulmulûk tu cesseras d'avoir la noble forme de l'homme. Alors reviens à toi, va sur le bord du ruisseau du souvenir de Dieu, plonges-y, et lorsque tu en retireras la tête tu retrouveras le chapeau et le bâton de la grâce.

Un jour Tâj-ulmulûk passa sur une montagne si élevée, qu'à côté d'elle le Caucase aurait paru un simple tertre, et d'un granit si dur que le mont Bésatûn[1] aurait été réduit en poudre comme une brique par le choc d'une de ses roches. Il y avait au-dessus une belle maison bâtie en pierres dans laquelle le schâh-zâda entra par curiosité. Quelque recherche qu'il fît, il n'y trouva personne; mais à la fin des cris plaintifs parvinrent à son oreille. Il alla vers le lieu d'où ils partaient et aperçut une femme étendue sur un lit et qui pleurait en sanglotant. Le schâh-zâda, ôtant alors son chapeau et se rendant visible, la pria de lui expliquer comment et pourquoi elle se trouvait là. « Je suis une parî, lui dit la belle inconnue, et je « me nomme Rûh-afzâ; mon père se nomme Muzzaffar-« schâh; il règne sur *Jazîra-i Firdaus*. Un jour j'étais « allée au jardin d'Iram pour visiter ma cousine Bakâ-« walî, qui était malade; mais à mon retour un dew à « figure noire m'enleva et m'amena ici. Actuellement

[1] Célèbre montagne de Perse sur laquelle Farhâd tailla des figures.

« il voudrait me faire céder à sa passion; mais je lui « résiste, et à cause de ma résistance il me maltraite « chaque jour de mille manières nouvelles. » Tâj-ulmulûk, avide de savoir des nouvelles de Bakâwalî, s'empresse avant tout de demander à sa cousine quel genre de maladie elle avait. « Elle aime, lui répondit « Rûh-afzâ, un être humain qu'elle était parvenue à « faire venir auprès d'elle; mais elle en a été séparée. « Actuellement elle fait honte, par sa folie d'amour, à « Majnûn et à Laîla, au point que mon oncle, déses- « péré, s'est vu forcé de l'enfermer. »

A ces mots Tâj-ulmulûk ne put retenir ses soupirs; ses traits se décomposèrent, et il fut obligé d'avouer à Rûh-afzâ qu'il était le mortel qu'aimait Bakâwalî. « Ah! ajouta-t-il, tandis qu'elle s'agite dans sa « prison, je me consume à errer à sa poursuite. » Tâj-ulmulûk raconte ensuite à Rûh-afzâ toute son histoire. Ce récit toucha la belle cousine; elle donna des louanges à la constance de ces amants et déclara qu'elle était disposée à leur prêter son appui, si elle pouvait être délivrée des mains du dew. « Qui oserait « te retenir? lui dit Tâj-ulmulûk; quitte ces lieux et « va où tu désires. » Puis il touche avec son bâton magique les chaînes qui serraient les pieds de Rûh-afzâ, et elles se brisent. Ils prirent alors la route de Jazîra-i Firdaus; mais ils avaient à peine fait quelques pas qu'un bruit terrible se fit entendre derrière eux. « Prends garde, cria Rûh-afzâ au schâh-zâda, voici « mon ennemi sanguinaire. » Tâj-ulmulûk garda sa présence d'esprit; il tira son chapeau de dessous son

aisselle, le mit sur la tête de Rûh-afzâ et alla lui-même à la rencontre du dew. « Garde-toi d'avancer, maudit, « lui cria-t-il, si tu ne veux recevoir de ma main un « coup qui t'étendra à mes pieds comme un cadavre. » Le dew, ayant entendu ces mots, fut agité comme l'éclair, et répondit, en montrant ses dents affreuses: « Depuis quand un faible passereau veut-il se mesurer « avec le simorg? Je rougis de salir mes mains du sang « d'une mouche et de frapper une poignée de terre, « moi qui d'un revers de main peux renverser le « Caucase. Rends-moi ma maîtresse et retire-toi. — « Puant réprouvé, répondit le prince, veux-tu bien « ne pas appeler Rûh-afzâ ta maîtresse! Si je n'étais « retenu par la crainte de Dieu, je t'aurais déjà coupé « la langue. » A ces mots le dew, ému de colère, comme un chaudron en ébullition, soulève une pierre de cent man et la jette contre le prince. Celui-ci, pour éviter le coup, fait usage des feuilles du sirâj-ulcartab, s'élève dans l'air, et du bâton fait avec le bois de cet arbre, il frappe le cou du dew de telle sorte que ce méchant génie tremble de tout son corps. Bientôt le dew jette des cris effrayants; d'autres dew à tête de bœuf, à corps d'éléphant, accourent et livrent au schâh-zâda un combat dont ce dernier sort victorieux. Toutefois la fatigue le fit tomber évanoui. La belle Rûh-afzâ vint aussitôt auprès de lui; elle appliqua sa main, comme une feuille de rose, sur sa poitrine, et avec son souffle embaumé elle rappela ses sens engourdis. Elle lui rendit son chapeau talismanique et applaudit à son courage; puis ils se

rendirent à Jazîrà-i Firdaus, et lorsqu'ils furent arrivés près de la ville capitale Rûh-afzâ laissa Tâj-ulmulûk dans un jardin qui lui appartenait et qui portait son nom, et alla d'abord trouver son père et sa mère, qui la reçurent avec empressement et la couvrirent de baisers au front et aux yeux. Rûh-afzâ leur raconta tout ce qui lui était arrivé; mais elle leur laissa ignorer que son sauveur fût l'amant de Bakâwalî. Muzzaffar-schâh voulut aller remercier Tâj-ulmulûk dans le jardin où il s'était arrêté, et il le combla de marques de déférence et d'honneur.

Alors Muzzaffar-schâh écrivit une lettre à Firoz-schâh pour lui annoncer le retour de Rûh-afzâ. Sa lecture combla de joie ce monarque, et il engagea Jamîla-khatûn à aller voir son aimable nièce. Bakâwalî voulut être de la partie, ce qui fit plaisir à sa mère, dans l'espoir que la distraction et la promenade enlèveraient du miroir (d'acier) de son cœur la rouille du chagrin. Jamîla ouvrit la chaîne qui retenait captifs les pieds de sa fille et la conduisit avec elle à Jazîra-i Firdaus. Muzzaffar-schâh, instruit de leur arrivée, envoya à leur rencontre Rûh-afzâ, qui les embrassa tendrement et s'empressa de dire à l'oreille de Bakâwalî, en souriant, que son amant était en ces lieux. Muzzaffar-schâh et Husn-ara firent beaucoup d'amitiés à leur sœur et à leur nièce. La porte du discours fut ouverte, la mention de différentes choses eut lieu; il fut surtout question de la manière dont Rûh-afzâ avait été sauvée.

(*La fin au prochain cahier.*)

NOTICE

Historique et littéraire sur M. Klaproth, par M. C. LANDRESSE.

M. Henri-Jules Klaproth, professeur des langues et de la littérature asiatiques, membre du conseil de la Société asiatique de Paris, des Sociétés asiatiques de Londres, de Calcutta, de Bombay, dont le nom enfin se trouve inscrit dans les fastes académiques de tant d'autres compagnies savantes, vient de succomber après une longue maladie qu'ont terminée plusieurs mois de souffrances. La littérature orientale perd en lui un de ses soutiens les plus fermes, notre Société un représentant infatigable qu'elle ne remplacera de longtemps, notre journal un des collaborateurs qui ont le plus travaillé à l'enrichir. Sans doute son nom suffit à son éloge ; mais devenus par la science et pour la science solidaires les uns des autres, renvoyons-lui quelques reflets de cette gloire qu'il a fait rejaillir sur nous, en rendant à ses travaux, à ses talents, à sa mémoire, cet hommage public que les corps littéraires doivent à ceux qui ont consacré leur vie à les illustrer.

M. Klaproth naquit à Berlin, le 11 octobre 1783, et, en 1797, il commençait déjà des études qui n'ont jamais été interrompues depuis. La persévérance avec laquelle il les poursuivit, la sagacité qu'il y déploya, lui procurèrent, bien jeune encore, des connaissances

que l'on obtient rarement même dans un âge beaucoup plus avancé. Il avait trop sacrifié de peines et de veilles pour ne pas forcer en quelque sorte le succès à venir de bonne heure couronner ses efforts, encourager son zèle et provoquer de plus en plus sa curiosité.

Son père cependant avait d'autres vues sur lui. Accoutumé, par la pratique des sciences exactes, à une précision rigoureuse, et à des vérités froides et palpables, l'illustre chimiste était porté à considérer les recherches auxquelles son fils se livrait comme de vaines et frivoles spéculations. Elles n'avaient alors, il est vrai, ni l'intérêt, ni l'importance que quelques hommes, et M. Klaproth entre autres, ont su leur donner depuis, et il les jugeait d'après la manière dont il les voyait reconnues et encouragées : leur utilité ne lui paraissait pas en rapport avec le temps qu'elles exigent et les efforts qu'elles supposent; rarement elles conduisaient à la gloire, plus rarement encore à la fortune; tandis qu'au contraire, dans la carrière qu'il aurait voulu lui faire parcourir et où lui-même s'était rendu célèbre, la fortune est presque toujours la compagne de la gloire.

Mais l'indulgente tendresse d'une mère favorisait en secret une direction d'idées que la prévoyante sollicitude d'un père désapprouvait hautement. Le jeune Klaproth avait dès lors pour les livres cette passion que chacun lui a connue, qui ne l'abandonna pas un instant dans sa vie, même au milieu de ses souffrances, et madame Klaproth, sa mère, lui procurait, sur ses

propres épargnes, les moyens de la satisfaire : heureuse, sans doute, d'écarter à ce prix ces autres passions plus orageuses dans l'âge desquelles son fils allait entrer! M. Klaproth profita avec autant d'avidité que de discernement des ressources dont cette condescendance lui permettait de disposer, et souvent, dans ces dernières années, nous lui avons entendu exprimer, dans les termes les plus expansifs, la reconnaissance qu'il en conservait.

Poussé par une dévorante curiosité et par cette sorte d'instinct qui décide des vocations, c'était aux relations des voyageurs qu'il donnait la préférence pour ses acquisitions comme pour ses lectures. Pendant quelque temps il sut tenir la balance assez égale entre ses goûts et les intentions de son père; il étudia même la chimie avec assez de succès et acquit, en minéralogie, des connaissances qui se développèrent et s'étendirent plus tard, par l'application qu'il en fit dans le cours de ses voyages. Mais bientôt l'équilibre qu'il avait maintenu jusque-là n'exista plus; il commença par abandonner les études que son père lui faisait suivre, puis il en vint à négliger toutes les autres, pour en entreprendre de plus difficiles et qu'on pouvait regarder comme moins utiles : espèce de contradiction qui n'est pas sans exemple parmi les jeunes gens; combien n'en voit-on pas repousser la tâche qui leur est tracée pour s'astreindre eux-mêmes à des obligations qu'ils trouveraient dures et inexécutables si elles leur étaient imposées. Leur courage et leur patience sont à toute épreuve pour accomplir ce qu'ils

veulent, ils manquent de l'une et de l'autre pour faire ce qu'ils doivent; mais mille s'épuiseront en tentatives infructueuses, pour un qui réussira comme M. Klaproth. Si son père ne renonça pas sans chagrin aux projets qu'il avait formés pour lui, il eut bientôt du moins la consolation de voir ses appréhensions disparaître devant des succès, et il vécut assez pour reconnaître combien étaient peu fondées ses préventions contre des travaux au moyen desquels son nom devait revivre.

La bibliothèque royale de Berlin, riche en raretés de plus d'un genre, possède une collection assez considérable de livres chinois. M. Klaproth ne put les voir sans qu'aussitôt l'ambition de connaître la langue dans laquelle ils étaient écrits ne s'éveillât en lui; et un dictionnaire informe, rédigé par Mentzel sous la direction du P. Couplet, lui fournit, avec un autre ouvrage du même genre [1], également imparfait, les premiers moyens de la satisfaire. Son ardeur s'accrut avec le succès. Les résultats neufs et curieux qu'il entrevoyait sollicitaient de plus en plus son intérêt; et bientôt, captivé tout entier par les études de son choix, il ne songea plus à aucune autre.

Cependant le temps approchait où des examina-

[1] Le dictionnaire chinois-espagnol du P. Diaz, dont une copie manuscrite se trouve, ainsi que tous les papiers de Mentzel, à la Bibliothèque de Berlin. On peut voir de quel médiocre secours ces travaux ont dû être pour M. Klaproth, par les détails que M. Rémusat a donnés dans son Plan d'un dictionnaire chinois, Mélanges asiatiques, tom. II, pag. 68.

teurs, parcourant les gymnases, allaient demander à chaque étudiant compte de ses progrès. Le tour de M. Klaproth arriva, et, il faut le dire, il se trouva hors d'état de répondre aux plus simples questions. Fatigué de l'interroger inutilement, « Mais vous ne « savez donc rien? lui dit l'examinateur. — Si, mon« sieur, je sais le chinois. — Comment, le chinois! et « qui vous l'aurait enseigné? — Personne; je l'ai ap« pris tout seul. — Mais en Chine même la vie d'un « homme suffit à peine pour acquérir l'intelligence « des livres. — Je puis prouver qu'il n'en est rien. » Aussitôt l'écolier court à ses cahiers, étale aux regards de l'examinateur émerveillé des copies de texte, des essais de traduction, des extraits faits sur les originaux mêmes. Là il est sur son terrain. Plus d'hésitation, plus d'embarras; il peut renvoyer à d'autres ces reproches d'ignorance qu'on lui adressait tout à l'heure: d'étudiant il est devenu maître. Il répond à tout, satisfait aux moindres difficultés, révèle en peu de mots le facile mystère du langage chinois, l'explique avec clarté, le commente avec précision; puis, après avoir ainsi exposé toutes les conquêtes de sa patiente intelligence, il peint avec enthousiasme l'attrait irrésistible d'un genre d'étude auquel il n'avait pu refuser ses nuits, même après lui avoir sacrifié ses jours.

De ce moment date la réputation de M. Klaproth. Ce que si jeune il avait accompli, seul, sans guide et presque sans instruments, n'avait pas d'exemple alors et pouvait passer pour un prodige à une époque où la connaissance du chinois, qui est à peine un mérite

aujourd'hui, était encore regardée comme une sorte de phénomène littéraire. Son nom se répandit dans les universités; les maîtres le citaient avec éloge pour hâter les progrès ou exciter l'émulation de leurs élèves, et ceux-ci le répétaient avec admiration. En même temps, et par un contraste assez singulier, l'indifférence qu'il avait montrée pour les études philologiques proprement dites, alors presque exclusivement en honneur en Allemagne, inspiraient à beaucoup de savants, trop disposés à ne regarder comme utiles que les connaissances qu'ils cultivent, des préventions qui ne se dissipèrent qu'assez tard. Son père, qui les partageait, exigea que M. Klaproth, qui savait tout ce qu'il n'avait pas dû apprendre, apprît aussi un peu ce qu'il aurait dû savoir. Mais, pour l'arracher à ses études chéries, il fallut l'éloigner de Berlin, et ce fut à l'université de Halle qu'on l'envoya, en 1801, se consoler avec Homère et Virgile de ne pouvoir plus étudier Confucius.

Peu de mois lui suffirent pour satisfaire à tout ce qu'on exigeait de lui, car, dès l'été de 1802, il poursuivait à Dresde les travaux qu'on l'avait forcé d'interrompre à Berlin, et, à la fin de cette même année, il publiait, en allemand, à Weimar, les premiers numéros de son Magasin asiatique. Vingt-deux ans plus tard il donna, en français, un autre écrit périodique différent de celui-ci, quoique portant le même titre. Ces deux recueils renferment des mémoires sur des sujets neufs et intéressants, et les documents précieux qu'ils fournissent pour l'histoire et la géographie de

contrées presque ignorées, font regretter que leur auteur n'ait pu les continuer au delà d'une année, ou de deux volumes chacun. Le premier cessa à l'époque où l'académie de Pétersbourg s'associa M. Klaproth en qualité d'académicien-adjoint pour les langues et la littérature asiatiques. Cette distinction n'était pas purement honorifique, et le désir qu'il avait de s'en montrer digne, non moins que les obligations qu'elle lui imposait, le déterminèrent à abandonner sa patrie et les travaux qu'il y avait commencés. Et pouvait-il hésiter à le faire? La Russie, avec ses immenses possessions et les richesses si variées de son sol, s'ouvrait à la science comme un champ tout neuf à défricher. Les cent peuples auxquels elle commande, leurs mœurs, leurs langages, leurs migrations; l'origine et l'établissement de ses colonies, l'histoire de ses relations avec tant de nations diverses qui la confinent, celle de ses envahissements et de ses conquêtes, tout éveillait l'attention, provoquait l'intérêt, excitait la curiosité; et le gouvernement ne se montrait pas moins disposé à favoriser les recherches, que généreux à récompenser celles qui pouvaient répandre les lumières parmi les hommes, grossiers encore, soumis à sa domination. Afin de leur procurer rapidement les avantages d'un état social plus perfectionné, il appelait à lui toutes les capacités, tous les talents, de quelque genre qu'ils fussent et à quelque nation qu'ils appartinssent : les Euler, les Bernouilli, les Bayer, les Gmelin, les Pallas, étrangers à la Russie par leur naissance, ne le seront jamais à sa gloire.

L'exemple de ces hommes illustres ne fut pas sans influence sans doute sur la détermination de M. Klaproth. Avec les dispositions qu'il apportait dans un tel pays, il devait espérer y trouver comme eux une fortune et des moyens de travail que la Prusse ne pouvait lui offrir, et si les résultats n'ont pas été en tout conformes à ses espérances, il était impossible du moins que son ardeur pour la science ne s'accrût pas au milieu de tout ce qui était le plus propre à la satisfaire.

Déjà il s'était fait distinguer par la nouveauté et l'importance de ses recherches, lorsqu'une ambassade extraordinaire destinée pour Péking vint lui fournir l'occasion la plus favorable qu'il pût désirer de les compléter, de les étendre et d'en entreprendre de nouvelles. L'on n'était pas encore fixé sur le choix de l'ambassadeur, que M. Klaproth était désigné pour l'accompagner. D'autres hommes, pourvus de divers genres de connaissances, des naturalistes, des astronomes, tous choisis par l'académie, furent aussi appelés à prendre part à cette expédition, qui devait servir à la fois les intérêts de la science et ceux de la politique et du commerce. Le comte Golowkin fut spécialement chargé de ceux-ci, les autres étaient confiés au comte Jean Potocki. Non-seulement le succès des négociations, mais une abondante moisson d'observations, devaient être les fruits d'une réunion si nombreuse de lumières et de talents. Le gouvernement, qui n'avait que des données vagues et incertaines sur l'étendue des steppes des Kirghises, sur les

habitudes des nomades asiatiques soumis à son sceptre, et pour qui la position même et les richesses de quelques provinces situées au delà du lac Baïkal et sur les frontières de la Chine n'étaient encore ni bien connues, ni exactement déterminées, le gouvernement ne négligea rien de ce qui pouvait assurer le double but de l'entreprise, en accordant aux savants qui devaient y concourir les encouragements et les facilités qui pouvaient stimuler leur zèle et favoriser leurs travaux.

M. Klaproth n'attendit pas que le comte Golowkin eût achevé ses préparatifs; il partit au printemps de 1805, visita Kasan et Perm, traversa les monts Ourals à Ekatérinbourg, côtoya l'Irtyche depuis Tobolsk jusqu'à Omsk, d'où il gagna Tomsk, Krasnoyarsk et enfin Irkoutsk, qui était le lieu de ralliement de l'ambassade. Il préféra cette route, quoique ce ne fût pas la plus directe, afin d'éviter des passages difficiles dans les montagnes, et parce qu'elle présentait plus de points intéressants à visiter. Elle le conduisit en effet parmi les Samoyèdes et chez plusieurs de ces nombreuses peuplades finnoises et tartares qui habitent le long du Jeniseï, depuis la mer Glaciale jusqu'au lac Baïkal et qui s'étendent, depuis l'Obi, fort au loin dans la partie orientale du nord de la Sibérie. Au sud de cette province il trouva des tribus de race mongole; il vécut parmi les Toungouses de Tobolsk et d'Irkoutsk; avec les Baschkires, les Yakoutes, les Kirghises, etc.; il étudia leurs mœurs, recueillit des vocabulaires de tous leurs dialectes, s'appliqua à distin-

guer leur physionomie nationale pour parvenir à démêler les traits caractéristiques des familles dont la race s'était croisée avec d'autres. Guidé par les analogies et les différences qu'il observait, il reconnut les rapports de consanguinité et la communauté d'origine de tribus maintenant séparées par de grandes distances; il rapprocha leurs langues en familles, les subdivisa en dialectes; puis, suivant les peuplades dans leurs migrations, liant leurs marches et leurs stations, il les vit se mêler enfin et se confondre pour former la plupart des nations de l'Asie moyenne. Ces observations, mûries, combinées par la réflexion et confirmées par de nouvelles études plus approfondies, devinrent la base d'un ouvrage immense, où les habitants de l'Asie sont rangés d'après leurs langues et suivant l'ordre de leurs races primitives, avec tout le degré de certitude désirable en ces matières. La classification adoptée par M. Klaproth dans son *Asia polyglotta,* passant peu à peu dans l'usage, ne permettra bientôt plus de confondre, d'après Deguignes ou Blumenbach, toutes les nations de l'Asie septentrionale dans une seule, à laquelle on donne tantôt le nom de *Huns,* tantôt celui de *Mongols.*

A la fin de l'été de 1805 toute l'ambassade se trouvait réunie à Irkoutsk, et le 17 octobre elle arriva au fort de Kiaktha, où des difficultés, suscitées par les autorités chinoises, la retinrent jusqu'à la fin de l'année. Ce séjour ne fut pas moins favorable à M. Klaproth que ne l'avait été celui d'Irkoutsk. Il ne négligea aucune des occasions qui se présentèrent de

se familiariser avec plusieurs idiomes tartares; il apprit le mongol, se perfectionna dans le mandchou, et, indépendamment des notes précieuses, des matériaux excellents qu'il recueillit, il se procura une collection assez considérable d'ouvrages chinois, tibétains, mandchous et mongols.

Cependant le froid était devenu excessif; plusieurs fois le mercure avait gelé et les tentes de feutre des Mongols défendaient mal les voyageurs contre les rigueurs de la saison. Il fallait vivre de privations, se soumettre à bien des fatigues encore; M. Klaproth les oublia toutes pour ne penser qu'à multiplier les preuves du zèle avec lequel il remplissait sa mission. Les résultats qu'il avait obtenus en promettaient d'autres non moins importants, si les conjonctures lui eussent permis d'aller jusqu'à Péking. On connaît les circonstances qui firent échouer cette entreprise. Le 1er janvier 1806 le comte Golowkin avait enfin pu passer la frontière; mais, arrivé à l'Ourga, il prétendit faire fléchir ce cérémonial antique auquel les Chinois restent si inviolablement attachés; une vaine dispute d'étiquette s'engagea, et les conférences s'aigrirent au point que l'ambassade, congédiée avec dédain par une lettre venue de Péking, fut obligée de quitter, le 10 février, le camp du vice-roi de la Mongolie, et revint à Kiaktha dans les premiers jours de mars.

L'académie de Pétersbourg envoya aussitôt de nouvelles instructions à ses commissaires. Elle chargea M. Klaproth de continuer à visiter les frontières septentrionales de la Chine jusqu'à Oustkamenogorsk,

d'où il devait se rendre aux temples bouddhiques de Semipalatnaya et d'Ablaïkit, pour y recueillir les fragments tibétains que l'on disait y exister. Après avoir longé les monts Sayaniens, traversé la chaîne de l'Altaï et fait une excursion depuis l'Irtyche jusqu'au lac Dzaïsang, dans le pays des Eleuths, à quelque distance de la frontière méridionale de la Sibérie, il revint à Omsk pour reprendre la route de Pétersbourg, où il arriva au commencement de 1807, après une absence de vingt mois, pendant lesquels il avait parcouru un espace d'environ dix-huit cents lieues, sans se laisser un instant distraire de ses travaux par ses fatigues. L'académie, à laquelle il rendit compte, dans un rapport circonstancié, de ses occupations pendant ce voyage aussi long que pénible, reconnut tant de zèle en le nommant académicien extraordinaire, quoiqu'il fût d'usage de n'obtenir cette distinction qu'après avoir rempli durant six ans les devoirs imposés aux académiciens adjoints. L'empereur Alexandre lui accorda en outre une pension de trois cents roubles et lui donna des marques de bienveillance particulières; mais on lui réservait une récompense plus flatteuse en lui ménageant l'occasion de se distinguer dans une nouvelle mission.

On a dit qu'après avoir étendu sa domination sur cet immense territoire qui va toucher à l'Amérique, au Japon et à la Chine, la Russie s'était vue en quelque sorte obligée d'en commencer en règle la découverte. Cela était vrai encore alors pour la Géorgie et quelques provinces nouvellement conquises situées

sur les bords de la mer Caspienne. M. Klaproth, qui paraissait plus qu'aucun autre en état de faire connaître la nature et les ressources de ces contrées, ainsi que le caractère et les habitudes des peuples dont elles sont la demeure, fut, sur la proposition du comte Potocki, qui l'avait particulièrement distingué lors de la précédente expédition, agréé pour aller les explorer. Il quitta donc de nouveau Pétersbourg au mois de septembre 1807, voyageant aux frais de l'académie et avec ses instructions. Il devait s'attacher surtout à fixer les données incertaines du gouvernement sur l'étendue de ses nouvelles conquêtes, l'éclairer sur l'état physique du sol et sur les dispositions morales des tribus qui l'habitent; il devait étudier leurs langues, fouiller leurs annales, interroger leurs traditions; enfin on lui demandait de pousser ses recherches jusqu'à Bakou, jusqu'en Perse même s'il était possible.

Il arriva le 24 novembre à Gheorghiewsk, avec le projet de se borner, en attendant la fin de l'hiver, à quelques courses dans la partie septentrionale de la ligne du Caucase, et de n'aller à Tiflis qu'au printemps; mais la peste, qui exerçait de cruels ravages parmi les peuples montagnards, l'obligea à suivre la marche opposée. Il traversa le Caucase vers le milieu de décembre pour aller en Géorgie, arriva à Tiflis au mois de janvier 1808, et fit de cette dernière ville le centre de ses excursions. Les maladies pestilentielles qui sévissaient de plus en plus et les conjonctures politiques où la Russie se trouvait placée vis-à-

vis de la Perse, ne lui permettant pas d'aller dans ce pays, ni même à Bakou, l'académie le rappela à la fin de cette même année 1808.

Les résultats de ce voyage sont connus par la relation qui en a été publiée en allemand et en français. Les vocabulaires que l'auteur y a joints ont pour objet de confirmer quelques-unes des observations auxquelles l'ont conduit la comparaison des témoignages, la critique des textes, l'examen des monuments et l'étude des hommes eux-mêmes. Il a rapproché et combiné ces divers éléments de manière à faire voir les traits qui unissent les races et les différences qui les séparent. On en peut conclure que les peuples qu'on trouve aujourd'hui dans le Caucase sont les mêmes qui l'habitaient dans les temps les plus reculés, à l'exception des Basians, tribu turque qui, au commencement du XV[e] siècle de notre ère, se fixa dans les hautes vallées situées entre les sources de l'Ouroukh et du Kouba. Les Ossètes non plus ne sont pas aborigènes. M. Klaproth s'est beaucoup occupé de cette peuplade qui, six cents ans environ avant J. C., vint, sous la conduite des Scythes, s'établir des deux côtés de la chaîne des montagnes neigeuses qu'elle occupe maintenant. Il les regarde comme étant les mêmes que les Sarmates-Mèdes des anciens et que ces Alains si célèbres dans l'histoire de la migration des peuples et dans les annales du moyen âge. C'est une des races caucasiennes les plus remarquables, et elle ne diffère pas moins de toutes les autres par sa physionomie que par son langage. Celui-ci surtout est infiniment

curieux par le grand nombre de ses affinités teutoniques; elles sont telles qu'au rapport de Barbaro, qui parcourait la Perse et les pays limitrophes dans la première moitié du XVe siècle, « son domestique allemand comprenait cette langue avec la même facilité « qu'un Florentin comprendrait le dialecte d'un habitant de Furlo[1]. »

Les nombreux vocabulaires que M. Klaproth avait recueillis pendant ses deux voyages, les rapprochements alternatifs auxquels il les avait soumis devaient le rendre habile dans un genre d'étude préconisée par Leibnitz comme le moyen le plus sûr d'arriver à la connaissance de l'origine des nations, mais qui, malgré cette utilité incontestable, dédommage rarement celui qui s'y livre des peines qu'elle lui a coûtées. Nous voulons parler de l'étude comparative des langues : aucune ne conduit plus facilement à toutes ces idées fantastiques dont l'esprit de l'homme se nourrit si avidement; il n'en est pas de plus ingrate ni de plus attrayante; il n'en est pas qui exige à la fois plus de sagacité dans le choix des matériaux, ni plus de prudence dans l'emploi que l'on en fait; plus de réserve dans les idées, plus de rectitude dans le jugement, plus de scrupule dans la réflexion. Si l'on ne sait s'en tenir à de sages inductions, appuyées sur des analo-

[1] Ce curieux passage se trouve rapporté pour la première fois dans le travail où M. de Humboldt, ajoutant à ses propres observations tous les documents épars dans les livres, trace l'histoire de la géographie du nouveau continent avec une érudition immense, dirigée à la fois par la critique la plus judicieuse et éclairée par la double lumière des sciences physiques et naturelles.

gies bien fondées, soutenues par des preuves rigoureuses, on s'égare dans de vagues et décevantes hypothèses, et le plus souvent on n'a acquis, après de pénibles travaux, qu'une fausse science, une science stérile, sans application possible, qui pourra conduire à des conséquences bizarres, mais inutiles et plus brillantes qu'exactes.

Cette étude était devenue pour M. Klaproth une véritable passion, et toutes les passions exagèrent; aussi voyons-nous les minutieuses subtilités qui en sont et l'essence et l'objet occuper pendant plusieurs années une attention que réclamaient des sujets plus importants. C'est avec tout l'enthousiasme de son âge, toute l'ardeur de son caractère et dans la ferveur de ses premiers succès qu'il s'engage dans cette profonde nuit des hypothèses étymologiques, où il épie les moindres lueurs et s'égare quelquefois trompé par des éclairs passagers. Pour lui les mots sont tout, et le génie, le caractère propre à chaque langue n'est rien quand il s'agit de fixer les analogies ou les différences des dialectes. Il le proclame hautement, il l'établit en principe; et comme, suivant lui, la comparaison des grammaires ne saurait mener à des résultats aussi certains que celle des vocabulaires, il s'est malheureusement presque toujours borné à conférer des listes de mots, sans chercher à pénétrer dans cette structure intime qui les rassemble et les combine, comme les membres d'un même corps, pour leur donner de la vie. C'était là le défaut de l'ouvrage de Catherine II et de Pallas; ce fut aussi celui de l'*Asia polyglotta*,

qui répond trop peu, sous ce rapport, aux progrès qu'ont faits, depuis vingt ans, l'étude philosophique et l'histoire critique des langues.

Mais s'il n'a pas toujours porté dans les recherches de ce genre toute la circonspection désirable, il faut du moins reconnaître en lui un art spécieux à combiner et à diriger les moyens qu'il emploie. Ainsi, les heureux résultats qu'il avait obtenus en comparant entre eux différents dialectes de l'ancien continent lui inspirèrent la curiosité d'étendre ces rapprochements des langues de l'Asie septentrionale à celles de l'Amérique, et d'aborder de ce côté la question si mystérieuse et si souvent débattue de l'origine des Américains. Des affinités manifestes et quelques analogies remarquables qu'il découvrit entre les racines des langues américaines et celles de quelques autres idiomes, lui parurent suffisantes pour démontrer que ces racines proviennent d'une souche commune, d'une langue mère, qui lui sembla avoir de nombreux rapports avec la langue des Samoyèdes et des Kamtchadales. Il voyait les dialectes qui en dérivent former une grande chaîne et s'étendre le long de la côte du nord-ouest de l'Amérique, depuis l'archipel de la Reine-Charlotte jusqu'à la rivière des Amazones, sur le Canada méridional, les États-Unis, la Louisiane, la Floride, les grandes et petites Antilles, les îles Caraïbes et la Guyane. En même temps il trouvait, dans la physionomie et les mœurs de toutes ces nations, des ressemblances avec les peuples de l'Asie septentrionale. Que fallait-il de plus pour l'entraîner, et

combien de rapprochements de ce genre que la critique a adoptés, ne l'ont été ni sur des preuves aussi multipliées, ni sur des parallèles en apparence plus irréprochables! Mais peut-être quelques-uns de ceux-ci sont-ils plus ingénieux que fondés en réalité; peut-être leur auteur ne s'est-il pas assez défié de ces similitudes trompeuses qui ne sont dues qu'au hasard, de ces ressemblances imparfaites qui ne portent que sur quelques lettres, ou sur des monosyllabes dont les combinaisons plus bornées doivent se reproduire plus aisément; peut-être, en un mot, est-ce sans motifs suffisants qu'il déclare réunis par les liens de l'analogie, des idiomes qui n'auraient entre eux que des rapports généraux communs à toutes les langues. Il est si facile, en pareille matière surtout, de faire des raisonnements faux tout en disant des choses vraies!

Quoi qu'il en soit, en communiquant sa découverte à l'académie de Pétersbourg, M. Klaproth l'appuya d'un vocabulaire des mots caraïbes qu'il avait rencontrés dans la langue des Mandchous, des Samoyèdes, des Koryaekes, des Youkaghires, des Toungouses, des Kamtchadales, des Tchouktchis et d'autres peuples. Nous ne croyons pas qu'il ait donné aucune suite à ce travail, mais il était intéressant de le signaler, parce que M. Klaproth n'a jamais abandonné complétement les idées qu'il lui avait suggérées. Non-seulement on en retrouve l'inspiration tout entière dans la feuille qu'il a publiée sous le titre bizarre de *Hic et ubique*, mais il a présenté à plusieurs reprises, quoique avec une certaine défiance, des vues sem-

blables dans son *Asia polyglotta,* ainsi que dans plusieurs autres écrits; elles sont seulement singulièrement modifiées et restreintes par tout ce que l'âge, l'expérience et l'étude doivent apporter de maturité et de réserve dans l'esprit qui se livre à ces combinaisons. Alors il pensait que dans l'étude comparée comme dans l'étude analytique des langues, rien n'est aussi dangereux que d'être trop systématique et de vouloir tout expliquer; il admettait une sorte d'analogie générale, universelle, qu'il nomme antédiluvienne et qu'il retrouve dans des idiomes où il serait presque absurde de chercher de véritables, de réelles analogies. Celles qui existent entre les langues de l'Amérique et de l'Asie peuvent tout au plus servir à confirmer ce qu'on savait déjà par des témoignages plus ou moins positifs, que des tribus, originaires de l'Amérique, se sont étendues sur une partie de l'Asie. Elles peuvent conduire à supposer qu'une communication a eu lieu entre les Américains de l'ouest et les Asiatiques de l'est; que les Tchouktchis, par exemple, qui parlent la même langue que les Esquimaux et les Groenlandais, ont pu jadis traverser le détroit de Behring pour venir peupler la pointe orientale de l'Asie; mais elles ne sauraient suffire, et M. Klaproth le reconnaît lui-même, pour faire descendre la population du nouveau continent de celle de l'ancien : il y a contre cette hypothèse la différence naturelle des races qui doit avoir précédé celle des langues; autrement, sur des coïncidences pareilles, rien ne serait plus facile que d'établir, avec

une certitude égale, l'origine asiatique ou européenne des Nègres.

C'est pour avoir cherché des applications trop audacieuses que M. Klaproth ne parvint à aucune conclusion précise. Quand il eut la sagesse de se borner à l'examen de sujets plus restreints, de questions plus accessibles, des solutions satisfaisantes, des faits curieux, des vérités nouvelles lui fournirent la matière de plusieurs écrits destinés à éclaircir quelques uns des points les plus obscurs de l'histoire primitive des nations. Dans l'un, par exemple, il prouvera que c'est à tort qu'on classe les indigènes de la grande et de la petite Boukharie parmi les peuples turcs; il démontrera leur origine persane, et ce fait apportera des modifications essentielles dans l'ancien système ethnographique de l'Asie intérieure. Dans un autre, il profitera d'un vocabulaire ouïgour, qu'il a recueilli à Oustkamenogorsk, pour constater qu'un peuple de race turque, originaire des bords de l'Orkhon et de la Sélinga, s'est peu à peu répandu vers l'occident jusqu'aux sources de l'Irtyche, et qu'après avoir régné sur toute la petite Boukharie, il est venu, dans ses émigrations, se mêler avec les Ousbek et les Kirghises. Un troisième aura pour objet les Afghans, ce peuple que les uns considèrent comme une tribu arménienne sortie des plaines de Moukhour, que d'autres font descendre tantôt des Arabes, tantôt des Géorgiens, et que l'on a même regardé comme de race juive. M. Klaproth fait justice de ces différentes hypothèses, et y substitue les conjectures les plus

plausibles. Il est aisé de se convaincre, en effet, par les documents qu'il rapporte, que la langue des Afghans n'a aucune ressemblance avec le chaldéen, ainsi qu'un célèbre orientaliste anglais l'avait assuré; on doit la ranger, parmi les idiomes que l'on désigne sous le nom d'indo-germaniques, dans la même famille que le persan, le kurde et le zend, et les hautes montagnes de Caboul et de Kandahar, où on la retrouve encore aujourd'hui, doivent être considérées comme sa véritable patrie.

L'académie de Pétersbourg, voulant témoigner le haut intérêt qu'elle prenait à ces recherches, décida que la dissertation sur les Afghans serait imprimée à ses frais, en dehors de la collection de ses Mémoires, ainsi qu'un recueil intitulé *Archives pour la littérature orientale*, dont M. Klaproth était aussi l'auteur. Ces deux ouvrages parurent en 1810.

A peu près vers le même temps, M. Klaproth avait été chargé de faire le catalogue de la riche collection d'ouvrages chinois et tartares appartenant à l'académie. Occupé d'une manière aussi honorable et aussi conforme à ses goûts, placé dans le pays qui, par la diversité des nations et des langues, lui offrait le plus de moyens de les satisfaire, jouissant de toute la considération que méritaient et de rares connaissances et de nombreux travaux, il est permis de supposer que s'il ne se trouva pas heureux, c'est qu'il ne sut pas l'être. Envoyé à Berlin en 1811, pour y faire graver les différents caractères nécessaires à l'impression de ses ouvrages, il saisit avec empressement cette occa-

sion de dire un éternel adieu à la Russie, dont le séjour lui était devenu peu agréable. C'est en 1811 et à Berlin qu'il fit paraître son Explication de l'inscription de Yu, dans laquelle il défend contre Hager l'authenticité de ce monument.

Cependant l'époque était peu favorable pour la culture des lettres. L'Allemagne, leur patrie ordinaire, n'avait pas une ville, pas une université où elles pussent trouver un asile, et la Prusse particulièrement était agitée de querelles qui n'avaient rien de littéraire. Oubliant les journées d'Iéna et de Friedland, elle venait de s'allier avec la Russie contre la France, et de la Vistule au Rhin tous les peuples étaient en armes. Au milieu de cette conflagration générale, M. Klaproth, qui travaillait à la publication de son voyage au Caucase, se vit forcé de l'interrompre, ainsi que tous ses autres travaux. Dans quelle retraite assez cachée, assez profonde pourra-t-il les poursuivre avec sécurité? Il va se réfugier dans les montagnes qui séparent la Silésie de la Bohême, et bientôt la Silésie elle-même est envahie, ravagée, conquise. Enfin, toutes les puissances coalisées contre l'armée française l'ont obligée à repasser le Rhin, et M. Klaproth peut reprendre la publication de son voyage (1812-1814).

Il avait fait quelques démarches pour entrer au service de la France; voyant qu'elles étaient sans succès, il quitta Berlin le 17 octobre 1814, avec la résolution de s'adresser directement à l'empereur, et vint en effet le trouver à Porto-Ferrajo. Sa demande fut accueillie avec intérêt, et on lui confia comme

essai la rédaction d'un mémoire sur les différentes races asiatiques qui habitent les frontières de la Russie. Il n'eut pas le temps de l'achever : la chute de la puissance qu'il avait invoquée le laissait à Florence dans la position la plus difficile ; il réunit ses dernières ressources pour venir en France, et à la fin de juin 1815 il arriva à Paris, qu'il a constamment habité depuis.

Si M. Klaproth a presque toujours vécu loin de sa patrie, loin de sa famille, on peut l'en plaindre et non l'en blâmer. L'éloignement où l'on est de son pays n'altère en rien l'affection qu'on lui porte, ni le dévouement qu'on lui doit, et le savant peut toujours l'honorer par ses idées, ses sentiments, son savoir, ainsi que par l'importance que les unes et les autres donnent aux productions de son esprit, en quelque lieu qu'il les publie et dans quelque langue qu'il les rédige. C'est pour son pays que M. Klaproth a exécuté ses ouvrages les plus considérables, et peut-être le gouvernement prussien ne recueillerait-il pas aujourd'hui la gloire d'en avoir doté le monde, si la passion de leur auteur pour l'étude n'eût été assez puissante pour lui faire oublier et famille et patrie. Mais partout où il trouvait des livres n'avait-il pas une famille, et le pays qui lui en offrait le plus n'était-il pas une patrie ? L'abondance des matériaux, la liberté avec laquelle il pouvait en profiter, et les facilités qu'il avait pour les mettre en œuvre, l'engagèrent à s'établir à Paris et expliquent assez le long séjour qu'il y a fait. Il y vivait d'une manière assez précaire, lorsque M. Guillaume de

Humboldt le rencontra et employa toute l'influence que lui donnait un mérite éminent, bien plus encore qu'une haute position sociale, pour améliorer le sort de son compatriote. Il ne le connaissait que pour l'avoir trouvé à Dresde, dans une situation peu heureuse, quelque temps après la bataille de Leipsick; il n'ignorait aucune des circonstances de son voyage à Porto-Ferrajo; mais il savait aussi quels étaient ses travaux; il appréciait ses nombreuses et vastes connaissances et il prévoyait tout ce que les lettres devaient attendre de lui par les services qu'il leur avait rendus déjà. Ce qu'il fit en cette occasion n'est pas une des moindres obligations que lui ait la littérature orientale: sur sa demande, le roi de Prusse conféra à M. Klaproth, le 11 août 1816, le titre de professeur des langues et de la littérature asiatiques, en lui allouant, outre un traitement considérable, une somme de quatre-vingts mille francs pour la publication de ses travaux, et en lui accordant la permission de rester à Paris jusqu'à leur entier achèvement. C'est à un si libéral encouragement que nous sommes redevables, entre autres, du Supplément au Dictionnaire chinois, de la Chrestomathie mandchoue et du Catalogue des livres chinois et mandchous de la bibliothèque de Berlin.

Pouvons-nous espérer qu'on nous pardonnera la longueur des détails dans lesquels nous venons d'entrer sur les études et les premiers travaux de M. Klaproth? L'époque de sa vie où nous sommes arrivés étant plus connue nous permet d'abréger. Qu'est-il en effet besoin de vous entretenir de ces nombreux écrits

dont la plupart ont été conçus au milieu de vous, exécutés sous vos yeux, rédigés dans notre langue et confiés à nos presses? Tous étaient dignes de votre attention et quelques-uns ont mérité vos encouragements; tous ont trouvé parmi vous des juges compétents, et nous ne saurions l'être. Il faudrait d'ailleurs plus de loisir et d'espace que nous n'en avons pour rappeler et les documents intéressants qu'ils contiennent, et les faits nouveaux qui y sont consignés, et les vues ingénieuses qu'il y a répandues. Comment entrer dans le détail immense des questions qu'il a soulevées, des doutes qu'il a éclaircis, des erreurs qu'il a détruites? Comment surtout parcourir les innombrables opuscules dont il a enrichi les Mines de l'Orient, la Gazette littéraire d'Iéna, les Annales des voyages, notre propre Journal et divers autres recueils périodiques? Presque tous ont été tirés à part, et la collection qu'on en pourrait faire ne serait pas sans intérêt pour l'histoire de la littérature orientale. Il en est dans le nombre, dont il serait aussi injuste de mesurer l'importance par le volume, que de proportionner la peine qu'ils ont coûtée à l'étendue qu'ils remplissent. Pour démontrer qu'en Chine, dès le IIIe siècle de notre ère, les marins se dirigeaient à l'aide de la boussole; pour reconnaître le Japon dans le *Fou sang,* que Deguignes avait pris si mal à propos pour l'Amérique; pour constater l'établissement des *Ousun* à l'occident de la Chine et l'existence de toutes ces autres tribus, à la chevelure blonde et aux yeux bleus, dans des pays où leur physionomie contraste

d'une manière si tranchée avec celle des habitants primitifs; pour donner des idées précises sur la configuration du sol dans l'intérieur de l'Asie et modifier, ou faire disparaître, l'idée erronée d'un plateau continu entre l'Himalaya et l'Altaï, en indiquant les montagnes qui se trouvent entre ces deux grandes chaînes; pour enregistrer ces découvertes et d'autres non moins importantes, il ne lui faudra que quelques pages, mais elles sont le fruit d'études profondes et de longues et patientes recherches; mais c'est le résultat d'une ténacité d'attention peu commune et d'un jugement ferme, habitué aux discussions sévères, qui ne s'écarte point des faits réels et qui ne se laisse ni dominer par la routine, ni entraîner par les préjugés.

Une liste des différents ouvrages auxquels M. Klaproth a attaché son nom et de ceux qu'il a publiés sous le voile de l'anonyme ou de noms empruntés, terminera cette notice et suppléera à tous les renseignements qu'une aussi succincte et aussi imparfaite esquisse ne saurait offrir. On y pourra suivre les progrès de ses études, la marche de ses travaux, jusqu'aux habitudes de son esprit; et cette simple nomenclature permettra d'embrasser d'un coup d'œil les nombreux résultats auxquels l'ont conduit une ingénieuse sagacité et une méditation persévérante que secondaient une mémoire vaste et sûre. Uniquement occupé d'accumuler les faits et de les étudier, il n'a guère mis à ses recherches d'autre intervalle que celui qu'exigeait leur publication, et n'a pas sacrifié un seul instant à la manière plus ou moins élégante de les présenter;

il lui suffisait de le faire avec exactitude, précision et clarté.

Mais on doit regretter à jamais tous les moments qu'il a consacrés à des discussions aussi inutiles au progrès des lettres, qu'affligeantes pour ceux qui s'intéressent à leur gloire. Il déploya dans ce genre de guerre une ardeur qu'on peut nommer invincible et une habileté qui n'était qu'un tort de plus. Quelque fondées que soient ses critiques, il en a singulièrement altéré le mérite et l'effet en les dépouillant de cette urbanité dont ne sauraient dispenser ni le savoir, ni la justice de la cause que l'on défend. C'est surtout quand ils ont tort qu'il faut ménager les hommes; M. Klaproth ne l'a pas assez senti. Pour avoir mis trop de passion dans ses sentiments particuliers, il n'a souvent réussi qu'à donner quelque valeur aux idées qu'il combattait; et il a eu de plus le malheur d'éprouver que rien n'est plus propre à inspirer de la bienveillance que d'en accorder soi-même aux autres.

Une application constante, infatigable, des travaux multipliés, et aussi peut-être ces dispositions de caractère que nous venons d'indiquer, avaient attaqué son organisation. Depuis plus de deux ans, des palpitations, sur les symptômes desquelles il avait pu seul se méprendre, annonçaient qu'il portait en lui le germe de la destruction. Saisi enfin d'une atteinte subite, il a succombé aux suites d'un anévrisme, le 27 août 1835, à une heure du matin, au milieu de ses livres, de cette bibliothèque inestimable, formée au prix de sa-

crifices de tous genres. Les souffrances avaient à peine interrompu ses travaux, mais il est impossible de donner une estimation, même approximative, de leur nombre, de leur étendue et de l'état dans lequel ils se trouvent. Il n'avait admis personne dans cette confidence. Presque inaccessible dans son cabinet, ne communiquant avec les savants que par ses livres, il n'avait auprès de lui pas un élève, je dirai presque pas un ami, à qui confier les plans qu'il avait formés, les incertitudes qu'il espérait lever, les vides qu'il voulait remplir; il est mort avec le regret d'abandonner et des ouvrages considérables déjà commencés, et des vues trop peu développées encore pour qu'on puisse se flatter qu'elles pourront être reprises et continuées par d'autres. On pense toutefois que son commentaire sur Marc Pol est, sinon terminé, au moins fort avancé. C'est le fruit de trente ans d'une lecture immense et de recherches assidues pour lesquelles il avait consulté, rapproché, extrait, traduit même, tous les textes chinois, tartares et persans qui pouvaient l'éclairer sur les lieux que le voyageur vénitien avait visités. Mais, dans le cas où l'on parviendrait à retrouver tant de précieux matériaux, quelle main saurait les mettre en œuvre? M. Klaproth paraît aussi avoir achevé, dans ces derniers temps, une description géographique, statistique et historique de l'empire de la Chine et de ses dépendances, qui a été annoncée récemment comme devant paraître à Londres, en deux volumes in-4°; et on sait qu'il y a quelques années déjà, des arrangements avaient été conclus

entre lui et un fameux libraire allemand, pour la publication d'un nouveau *Mithridates,* qui, outre un aperçu grammatical et un texte analysé de chaque langue, devait offrir un vocabulaire comparatif des idiomes des cinq parties du monde et le tableau du système graphique en usage chez toutes les nations. Il venait de terminer, pour le gouvernement prussien, une grande carte de l'Asie, en quatre feuilles, qu'il se proposait d'accompagner d'un texte explicatif et descriptif. Enfin il s'était chargé de publier, pour la Société asiatique, une grammaire géorgienne et un dictionnaire mandchou. Que de droits à notre reconnaissance pour ce qu'il a accompli, que de titres à nos regrets pour ce qu'il laisse inachevé!

Il est des pertes qui ne peuvent s'oublier parce qu'elles ne peuvent se réparer: celle de M. Rémusat est de ce nombre, et la mort de M. Klaproth va nous la rendre plus que jamais sensible. M. Klaproth continuait en quelque sorte M. Rémusat; aujourd'hui qui les continuera l'un et l'autre? Ils sont tombés; les rangs se serreront, les vides se rempliront sans que la place qu'ils occupaient cesse pour cela d'être vacante. Enlevés tous deux dans un âge peu avancé, ils ont tous deux entrepris, exécuté plus que semblent ne le permettre l'impuissance de l'homme et la rapidité de ses jours; mais qui sait tout ce qu'ils auraient pu ajouter encore à leur gloire et à nos connaissances? Ils laissent derrière eux une trace forte et profonde : après avoir ouvert la carrière, ils ont aplani la route pour ceux qui voudraient s'y engager; et l'impulsion

qu'ils ont donnée suffirait seule pour assurer leur gloire indépendamment de leurs écrits. Aussi leur mérite et leur célébrité pourront être plus ou moins dignement soutenus par ceux qui viendront après eux, sans néanmoins en être effacés, parce que, dans tous les genres, on peut aller plus loin que ses prédécesseurs, sans s'élever au-dessus d'eux. La science vit et grandit; l'homme passe et s'éteint. Sans doute ils n'ont pas tout vu; sans doute leurs recherches laissent à désirer, à corriger même; et il est possible que d'autres fassent mieux ou plus: mais ces progrès, mais la gloire qui en sera la suite, leurs auteurs les devront à l'application des méthodes faciles, introduites, pratiquées et enseignées par les hommes qui les ont précédés, et qui ont sur leur reconnaissance des droits qu'ils ne peuvent renier sans ingratitude.

Les dépouilles de M. Klaproth ont été conduites au cimetière Montmartre avec toute la pompe qui convenait à sa position dans le monde et au rang éminent qu'il occupait dans les lettres. A la tête de ses compatriotes que cette cérémonie avait rassemblés, on en remarquait un, le plus illustre de tous, qui honore les sciences autant qu'il en est honoré, et qui met à les servir la même ardeur qu'à les cultiver, M. de Humboldt, qui, après avoir été le plus zélé protecteur de M. Klaproth pendant sa vie, voulut à sa mort lui donner encore ce témoignage d'estime pour ses travaux et de regrets pour sa mémoire.

Sans avoir été longue, cette vie est tellement remplie, qu'on se convaincra sans peine qu'il aurait fallu

autre chose que ces lignes tracées à la hâte, et un autre historien surtout, pour en reproduire sommairement les principaux actes et les apprécier. Si tous ne sont pas irréprochables, à présent que la tombe est refermée sur lui, est-il un esprit généreux à qui les mérites du savant ne fassent oublier les torts de l'homme?

Nous donnerons dans un prochain cahier la liste chronologique des ouvrages tant imprimés que manuscrits, publiés ou composés par M. Klaproth, ou qui lui sont attribués.

ANALECTES.

LE MÉPRIS DES INJURES.

I.

آورده اند که روزی عمر خطاب رضی الله عنه با یکی
از یاران خصومت می کرد وانکس اورا بزبان می رنجانید
وتعدی می کرد واو تحمل می نمود و رسول صلعم آمده
بود وبدان نظاره می کرد وهیچ نمی کفت جون تطاول
ان مرد از حد برفت عمر رضی الله عنه جواب کفت
رسول علیه السلم بشنید باز کشت وبرفت عمر رضی الله
عنه ازین حال تنك دل شد واز دنبال رسول علیه

السلم برفت وخدمت اورا در یافت وکفت یا رسول الله
جکونه بود که تا ان مرد زیادتی بر من می کرد تو
ایستاده بودی جون من قصد جواب کردم تو برفتی
رسول علیه السلم فرمود تا انکاه که او افراط می کرد وتو
تحمل می کردی ملایکه ایستاده بودند وهر یک ده
جواب اورا می دادند وجون تو زبان بجواب بکشادی
ملایکه برفتند وتو باوی بکذاشتند ومن نپسندیدم
از تو که در مقام خشم جواب خصم کوئی ۞

TRADUCTION.

Une dispute s'éleva un jour entre Omar, fils de Khattâb, et un de ses amis. Celui-ci, s'écartant des règles de la bienséance, molesta Omar par ses paroles. Omar le supporta avec patience. Le prophète de Dieu était présent, et il écoutait sans dire un seul mot. Omar, voyant que les injures étaient portées jusqu'à l'excès, se mit à répondre à son ami. Alors le prophète de Dieu tourna le dos et se retira. Affligé de la conduite du prophète, Omar marcha incontinent à sa suite et le servit. « O prophète de « Dieu, lui dit-il, pourquoi, lorsque cet homme m'ac- « cablait d'injures, restais-tu tranquille à ta place? et « pourquoi, lorsque j'ai entrepris de lui répondre, « t'en es-tu allé? » Le prophète de Dieu répliqua ainsi : « Tant que tu as écouté avec calme les paroles outra- « geuses de cet homme, des anges étaient auprès de

« toi, et chacun d'eux lui faisait dix réponses; mais « dès l'instant que tu t'es mis à lui répondre, les anges « ont disparu à la fois et ils t'ont laissé seul avec lui. « Or je n'ai point approuvé qu'animé par la colère tu « répondisses à ton adversaire. »

II.

از حلم امیر المومنین ابو بکر رضی الله عنه روایت
کرده اند که در ایام خلافت بسمع او رسانیدند که
فلانکس ترا دشنام داد ودر عرض تو طعن وقدح اورد
اورا ادبی باید کردن ابو بکر رضی الله عنه کفت اورا
عفو باید کردن و اغماض فرمود و بتدارك ان مشغول
نشد وانکسرا ادب نکرد کفتند یا امیر المومنین ترك
ادب بی ادبیان ترك ادبست واهمال کردن در عقوبت
بدکرداران حشمت خلافت را زیان دارد بایستی که
ان بدکوی سفیه را ادبی کردی تا دیکرانرا بند بودی
کفت اورا بچه ادب کنم اکر انچ او میکوید من چنانم
اورا ازین سخن چه عقوبت واجب اید واکر من چنان
نیستم که او می کوید عقوبت من اورا چه حاجت
است ۞

בהמה ויכר[1] את העורב וירשהו והיתה נבלת הבהמה למאכל
לפני הנשר :

משל

מוקש פה מסיר ראשו
ושומר פיו שומר מצרה את נפשו :

TRADUCTION.

Un corbeau, souffrant de la faim, trouva dans le champ le corps d'un animal, et il vola pour se poser dessus; puis il mangea et se réjouit fort, et il cria : « Hourrah! hourrah! » jusqu'à ce que sa voix s'élevât extrêmement haut. Et l'aigle ouït la voix du corbeau et il dit : — « Je vais descendre et j'entendrai si ce « bruit est un cri de combat[2] ou le cri d'un chant de « faiblesse[3]. » Et, étant descendu, il trouva le corbeau

[1] Je crois qu'il faut lire וין. Au deuxième chapitre de l'*Exode*, v. 12, ce verbe est au même temps.

[2] Les Hébreux, dont la langue n'est pas fort abondante en adjectifs, étaient obligés d'y suppléer en employant deux substantifs. Ainsi ils disaient קול מלחמה *qôl milhhâmâh,* cri, combat, pour cri guerrier et cri de guerre; בן מות *bèn mâvèth,* fils mort, pour condamné à mort, etc.

Les Persans s'expriment quelquefois de la même manière, quoique ce ne soit point par pénurie de mots : پری روی, *pery roûy,* figure, ange, figure angélique.

Les Anglais disent également, en transformant un substantif en participe qualificatif, *rose lip'd health,* la santé aux lèvres de rose, pour *health which has lips like roses, etc.*

[3] Paraphrase de ce verset du Pentateuque : ויאמר אין קול ענות גבורה ואין קול ענות חלושה קול ענות אנכי שמע, « Et il (Moïse) « dit : Ce n'est point un bruit de cri de force ni un bruit de cri de

qui se tenait sur le corps de l'animal, le frappa, le chassa, et le corps de l'animal servit de nourriture à l'aigle[1].

PROVERBE.

Celui qui tombe dans le piége de sa bouche se tranche la tête ; — mais celui qui garde sa bouche préserve son âme de la détresse[2]. »

A. PICHARD.

« faiblesse, mais c'est une voix de chant que j'entends. » *Genèse*, chap. XXXII, v. 18.

[1] L'écrivain israélite est ici en contravention flagrante aux lois de l'histoire naturelle. Buffon et Lacépède affirment que les oiseaux nobles, tels que le milan, l'aigle, le condor, etc., ne se nourrissent jamais, en état de liberté, de la chair des animaux qu'ils n'ont pas tués.

[2] C'est-à-dire, car il est difficile de rendre clairement ce proverbe dans une version littérale, « que l'homme qui parle imprudemment se donne lui-même la mort, tandis que celui qui est réservé dans ses discours s'épargne beaucoup de tourments. » On lit dans Salomon : נצר פיו שמר נפשו בשק שפתיו מחתה לו, « celui qui garde sa bouche garde son âme, mais celui qui ouvre à tout propos ses lèvres tombera en ruine. » *Prov*. XXIII, v. 3.

NOUVELLES ET MÉLANGES.

SOCIÉTÉ ASIATIQUE.

Séance du 7 septembre 1835.

Les personnes dont les noms suivent sont présentées et admises comme membres de la Société :

MM. l'abbé BERCY, professeur au grand séminaire du Mans;

Robert LENZ, membre de l'Académie des sciences, à Saint-Pétersbourg.

M. Landresse écrit au conseil pour lui faire connaître qu'il est dans l'intention d'adresser au Journal asiatique une notice nécrologique sur M. Klaproth, membre du conseil de la Société. On arrête que cette notice sera insérée dans le Journal asiatique aussitôt qu'elle sera remise à la commission du Journal.

M. Brosset demande au conseil que la Société fasse les frais de l'impression de la grammaire géorgienne qu'il vient de publier par la voie de l'autographie. On arrête que la délibération relative à cette demande sera renvoyée à l'époque où l'état de la grammaire géorgienne entreprise par M. Klaproth aura pu être constaté.

M. Jacquet écrit au conseil pour lui faire connaître que M. le général Court est disposé à servir de tout son pouvoir les intérêts de la Société, en ce qui est relatif aux recherches archéologiques et historiques qui peuvent être faites dans le Pendjab, dans le Kachemire et dans une partie du Kaboulistan. Le conseil charge M. Jacquet d'exprimer à M. le général Court les remercîments de la Société, ainsi que l'empressement avec lequel la Société accepte les offres qu'il veut bien lui faire.

M. J. Wilks adresse au conseil plusieurs prospectus d'un journal anglais qu'il se propose de publier à Paris.

La commission à laquelle avait été renvoyée la proposition de faire don au cabinet des manuscrits orientaux de la Bibliothèque du roi de la grande collection bouddhique tibétaine adressée au conseil par la Société asiatique de Calcutta est d'avis que cette proposition soit admise. Les conclusions de ce rapport sont adoptées, et on arrête qu'il sera donné connaissance à M. le directeur de la Bibliothèque royale de la détermination prise par le conseil.

M. Paravey lit une dissertation sur l'origine des cycles indiens et chinois.

OUVRAGES OFFERTS À LA SOCIÉTÉ.

Séance du 7 septembre 1835.

Par l'auteur. *Du verbe et de son emploi comme auxiliaire dans les conjugaisons sanscrite, grecque et latine, à la voix active,* par J. B. F. Obry. In-8°.

Par l'auteur. *Rapport sur les travaux philologiques de M. E. Burnouf, relatifs à la langue zende,* par J. B. F. Obry. Amiens, 1835.

Par l'auteur. *L'Art libéral, ou Grammaire géorgienne,* par Brosset jeune. Paris, 1834. Lithogr. In-8°.

Par l'auteur. *Notice sur la vie et les ouvrages de M. de Chézy,* lue à la séance publique de l'académie des inscriptions et belles-lettres, du 14 août 1835, par M. le baron S. de Sacy, secrétaire perpétuel.

Par le traducteur. *Oupanichats,* théologie des Védas, texte sanscrit commenté par Sankara, traduit en français par L. Poley. 2° livraison. In-4°.

Par l'éditeur. *Tausend und eine Nacht Arabisch.* Nach einer handschrift aus Tunis herausgegeben von D. Maximilian Habicht; sechster Band. Breslau, 1834. In-8°.

Par la Société de Calcutta. *Origin of the Sikh power in*

the Punjab, and political life of Muha Raja Rundjeet Sing, with an account of the present condition, religion, laws and customs of the Sikhs, compiled by Henry T. PRINSEP. Calcutta, 1834. In-8°.

Par la Société de Calcutta. *Le Kahjyur,* en cent vol.

Par l'auteur. *A Grammar of the tibetan language,* in english; by Alex. CSOMA DE KOROS. Calcutta, 1834. In-4°.

Par l'auteur. *Essay towards a Dictionary tibetan and english,* by Alex. CSOMA DE KOROS. Calcutta, 1834. In-4°.

Par l'auteur. *Alphabet of the ancient canarese character,* by Walter ELLIOT. Lithographié à Bombay. 1833. In-folio.

Par les éditeurs et rédacteurs :

Usefuls tables, forming an appendix to the Journal of the Asiatic society. Calcutta, 1834. 1re part. In-8°.

The Journal of the Asiatic society of Bengal, edited by James PRINSEP. Vol. III. January to december 1834. Calcutta. In-8°.

Assemblée générale de la Société biblique protestante de Paris. 29 avril 1835.

NÉCROLOGIE.

Don Gabriel Taouïl, professeur d'arabe près le collége royal de Marseille, est mort dans cette ville le 24 février de cette année. Il était né à Damas en 1757, et appartenait à une famille chrétienne du rite grec catholique. Ses parents, qui possédaient une fortune considérable, lui firent faire ses premières études dans les écoles les plus distinguées de Damas. Dès sa plus tendre jeunesse il fit voir beaucoup de goût pour l'étude des sciences et pour la vie tranquille et retirée. En 1774 il entra, comme novice, dans le monastère grec de Saint-Sauveur, situé dans un vallon du mont Liban. Là on ne tarda pas à recon-

naître sa vocation à l'état ecclésiastique : il fut envoyé à Rome, à la maison de la Propagande, pour y étudier en théologie. Comme il était doué d'une facilité rare pour apprendre les langues étrangères, on le fit passer quelque temps après à Lyon, chez les Pères de la foi, où il apprit le latin et le français. Il obtint tant de succès dans l'étude de cette dernière langue qu'au bout de trois ans, au dire de ceux qui l'ont connu à cette époque, il parla le français comme un véritable Lyonnais. Il était alors diacre et devait être dans sa vingt-deuxième année. Le but de son voyage en France étant rempli, il retourna à Rome, et de là à son monastère, en Syrie. Ce ne fut pas sans regret qu'il quitta les plages de l'Europe; il ne pouvait se consoler quand il venait à comparer cet air de science et de civilisation qu'on y respire partout avec l'apathie morale et l'abrutissement presque général des Orientaux. Ignorant de ses destinées, il ne savait pas que le dernier tiers de sa vie devait s'écouler dans ces contrées charmantes qu'il croyait ne plus revoir. Ayant reçu le caractère sacerdotal, il alla s'établir, en qualité de missionnaire, à Damiette, et quelque temps après au Caire. Il exerçait le saint ministère dans cette dernière ville lorsque l'armée française, commandée par le général en chef Bonaparte, se présenta pour la sommer de se rendre. Don Raphaël était premier interprète de l'armée; nommé membre de l'institut qui fut créé dans la capitale de l'Égypte, en date du 3 fructidor an VI de la république française, et ne pouvant plus suffire à son premier emploi, il fut remplacé dans son office par don Gabriel Taouïl. Celui-ci, tout rempli de l'espoir que les Français, après le renversement de l'empire des Mameloucs, changeraient la face du pays et apporteraient de l'amélioration à sa constitution politique et morale, saisit avec avidité l'occasion de se rendre utile à eux, les seconda avec zèle et dévouement, et ne craignit point de s'exposer à tout le ressentiment de la nation égyptienne, qui ne devait jamais lui pardonner des ser-

vices rendus à un ennemi. Ils durèrent aussi longtemps qu'ils purent être nécessaires ou utiles, et il ne se retira que quand il n'eut plus de vœux à faire pour le salut d'une armée poursuivie par le malheur. Alors, comme auparavant, il courut consoler les chrétiens ses frères et se consacrer tout entier au ministère de l'Évangile. Mais bientôt, comme il l'avait prévu, la haine et la malveillance des nationaux s'armèrent contre lui; il se vit contraint d'émigrer. Ses yeux se tournèrent naturellement vers la France, qu'il avait servie et qu'il pouvait regarder comme son asile de droit. Son mérite, qui y était déjà connu, s'y recommanda encore par des travaux scientifiques et littéraires. Bientôt il se vit entouré de l'estime et de la faveur des orientalistes les plus célèbres de la capitale, surtout de M. le baron de Sacy, qui, depuis ce temps jusqu'à la mort de don Gabriel, n'a cessé de lui donner des marques d'un inviolable attachement. L'on venait d'établir à Paris une école spéciale pour les langues orientales. Marseille, une des villes les plus commerçantes du monde, semblait de son côté réclamer une chaire d'arabe vulgaire : elle y fut créée, et M. Taouïl eut la gloire d'en être nommé professeur par Bonaparte lui-même. Les secours pour l'étude de cette langue n'étaient pas alors fort considérables; il fallut inventer, pour organiser une classe entièrement neuve, traduire du français en arabe, transcrire des manuscrits pour la commodité des élèves, suppléer à la rareté des livres par des compositions aussi correctes qu'élégantes, tracer des règles grammaticales également concises et claires, en un mot rendre facile et agréable tout à la fois l'étude d'une langue tenue pour très-difficile par les Européens : telles durent être les occupations importantes de cet habile maître. Parmi les ouvrages auxquels il travailla avec le plus de soin, l'on compte une traduction arabe des Fables et de la vie d'Ésope. Ce manuscrit, dont le style est simple et débarrassé de formes difficiles, peut être regardé comme un modèle du beau langage vulgaire

et comme un livre élémentaire qui serait très-utile aux jeunes orientalistes, si jamais il était livré à l'impression. Les travaux de M. Taouïl ne pouvaient pas être sans fruit: les comptoirs de Marseille sont remplis de ses élèves; les échelles du Levant en comptent un grand nombre; quelques-uns s'acquittent des fonctions d'interprètes auprès des consuls étrangers ou dans les vaisseaux de l'état; et quoique la chaire de Marseille n'ait jamais été destinée à produire des littérateurs orientalistes, mais des commis qui fussent à même d'entretenir une correspondance en arabe, cependant elle a donné, comme par surabondance, à la république des lettres, des hommes distingués: les Albrand, les Agoub, les Garcin de Tassy et plusieurs autres.

L'abbé Bargès,

Membre de la Société asiatique, élève et ami de don Gabriel Taouïl.

Le R. P. J. Clunie, LL. D. de Manchester, un des plus anciens amis du docteur Morison, se propose de publier une notice détaillée sur la vie de ce savant, auquel l'étude du chinois doit tant en Europe.

BIBLIOGRAPHIE.

Le tome XIX de l'Histoire du Bas-Empire a paru. Il contient, en forme d'appendice, un morceau inédit, relatif à la géographie critique des pays qui furent le berceau de la dynastie ottomane, communiqué aux éditeurs par M. Hase, membre de l'académie des inscriptions et belles-lettres. Le tome XX ne tardera pas à paraître; il est plus d'à moitié imprimé.

Il s'imprime dans ce moment à Calcutta, à l'imprimerie de la présidence, un dictionnaire sanscrit et bengali en quatre volumes, par Babou Radha Kanta Deva. Il serait à regretter que, comme l'annonce l'*Asiatic Journal*, l'auteur persistât dans son dessein de ne point mettre son ouvrage en vente, mais de le distribuer parmi ses amis.

Travels in Ethiopia above the second cataract of the Nile; exhibiting the state of that country, and its various inhabitants under the dominion of Mohammed Ali; and illustrating the antiquities, arts and history of the ancient kingdom of Meroe; by G. A. Hoskins, esq. With a map. London, Longman, 1835.

LISTE DES OUVRAGES ARMÉNIENS OFFERTS À LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE PAR M. J. AWDALL, MEMBRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE DU BENGALE, DANS LA SÉANCE DU 5 JANVIER 1835.

1. *Rasselas,* roman moral, traduit de l'anglais de Samuel Johnson. Calcutta, 1826, imprimerie de la Société philanthropique. In-8° de 268 pages. 1 gravure.

Le traducteur y a joint une préface et la vie de l'auteur, ainsi que la liste de ses ouvrages.

2. *Atala,* traduit du français, avec une courte préface et quelques notes. Calcutta, 1826, même imprimerie. In-8° de 370 pages. 3 gravures.

3. Un traité des preuves de la religion chrétienne, traduit de l'anglais de Beilby Portens, avec une liste de souscripteurs des différentes parties de l'Inde. Calcutta, 1828. In-8° de 148 pages.

4. *Le Goupillon,* recueil de diverses pièces de poésies sacrées et profanes, par J. Awdall. Calcutta, 1823, imprimerie d'Odjanasphour. In-8° de 56 pages.

5. *Abrégé de la Grammaire arménienne de Michel Tchamitch,* par le même. Calcutta, 1830, imprimerie de la Société philanthropique. Petit in-4° de 476 pages.

6. *Paul et Virginie,* traduit du français, avec des notes, par Thadeos Avetoum, élève de la Société philanthropique. Calcutta, 1830, même imprimerie. In-8° de 192 pages. 3 jolies gravures.

7. *Explication du saint sacrifice de la messe,* extraite des saints pères arméniens, et développée par J. d'Ardjich, publiée par J. Awdall, avec un avis de l'éditeur. Calcutta, 1830, même imprimerie. In-8° de 156 pages.

8. *Exhortation à lire l'Écriture sainte.* Calcutta, 1828, même imprimerie. Brochure.

9. *Homélie sur la naissance de Jésus-Christ.* Calcutta, 1830, même imprimerie. Brochure.

10. *Homélie sur la mort de Jésus-Christ.* Calcutta, 1828, même imprimerie.

11. *Homélie sur la résurrection de Jésus-Christ.* Calcutta, 1830, même imprimerie.

12. *Homélie sur la pénitence.* Calcutta, 1829, même imprimerie.

13. *Homélie sur le mariage.* Calcutta, 1831, même imprimerie.

14. *Calendrier arménien pour 1831,* avec la concordance des mois bengalais. Imprimé par les soins de la Société philanthropique.

J'y remarque, dès le titre, que l'année 1831 répond à 1270 de l'ère arménienne, 206 du petit comput, ou com-

put d'Azaria, également nommé ère ancienne. Or ce petit comput nous ramène, par des périodes successives de cinq cent trente-deux ans, à l'année 551 de J. C., où il a commencé, ainsi que la grande ère arménienne. Ce fait, rapproché de la date d'un traité de commerce entre les Arméniens et les Génois (*Notices et extraits des manuscrits*, tom. XI, pag. 19), laisse peu de raison de douter de la fausseté de la date de la petite ère que porte cet acte, 2 au lieu de 205, répondant, à 1288. (Voy. *Histoire du Bas-Empire*, tom. XVII, page 481, note.) A la suite du calendrier se trouvent divers morceaux relatifs aux Arméniens du Bengale, traduits et extraits des journaux anglais.

15. *Histoire des derniers moments de madame Merdjan Stephanos*, par J. AWDALL. Calcutta, 1830. Brochure.

16. *Exhortation pour fonder un collége arménien à Londres*. Calcutta, 1825. Brochure in-18.

17. *Livres de prières et d'instructions religieuses*. Calcutta, 1827.

18. *Authenticité de la Bible; vérité du christianisme*. Calcutta, 1827.

19. *Homélie sur la crainte de la mort*. Calcutta, 1831.

Cette homélie a été traduite à Constantinople.

20. *Élégie sur la prise d'Édesse.—Histoire d'Arménie*, en vers, par WAHRAM.

Cet auteur, jusqu'à présent inédit, mais connu du grand historien de l'Arménie, Tchamitch, a été traduit en anglais par M. Neuman. Il contient le récit de l'époque des Mongols jusqu'en 1280. (Voyez *Histoire du Bas-Empire*, tom. XVII, pag. 413); *Éloge de Nersès-le-Gracieux*, par Nersès de Lampron, en vers: publié par J. Awdall. Calcutta, 1832. In-8° de 216 pages.

21. *Éloge en vers de Harouthioun*, directeur du collége

arménien de Calcutta, pour l'époque de la trente-cinquième année, par J. Awdall. Calcutta, 1834.

Cet éloge se compose de cinquante et un quatrains, dont les lettres initiales de chaque premier vers forment la phrase :

Ի յովհաննիսէ աւդալեանց առ վարժապետ իւր յարութիւն գալուստեան.

« Par Jean Awdall, à son professeur, Harouthioun Ga-« louts. »

Ces différentes publications annoncent un talent facile et varié, et une connaissance approfondie de la langue arménienne.

Le nom de la capitale de l'Inde anglaise est toujours transcrit ainsi : *կալկաթա*, *Calcatha,* qui est sa véritable prononciation, ainsi que le remarque M. Garcin de Tassy dans ses notes sur les Aventures de Kamrup.

BROSSET.

ERRATA POUR LES CAHIERS DE JUILLET ET D'AOÛT.

Page 39, ligne 15, lisez :

वन्हित्रिऋत्विषुगुणेन्दु

Page 126, ligne 9, lisez :

कोटि

NOUVEAU

JOURNAL ASIATIQUE.

OCTOBRE 1835.

MÉMOIRES HISTORIQUES

Sur la dynastie des khalifes Abbassides, par M. Quatremère, membre de l'Institut.

PREMIÈRE PARTIE.

AVÉNEMENT DES ABBASSIDES AU KHALIFAT.

La dynastie des Ommiades touchait à son déclin. Cette monarchie puissante, fondée sur l'usurpation, avait consolidé son pouvoir par des succès brillants, reculé au loin les bornes de la domination musulmane et porté la terreur de ses armes jusqu'aux extrémités de l'Orient, sous les murs de Constantinople et dans les plaines de la France; mais, depuis longtemps, les vices de l'administration, des dissensions intestines, des révoltes étouffées dans des flots de sang, minaient ce grand corps, le menaçaient d'une ruine inévitable;

et les khalifes assis sur ce trône vacillant avaient peine à retenir le sceptre qui semblait à tout moment devoir s'échapper de leurs mains. A cette époque, deux familles, recommandables toutes deux par une origine illustre, travaillaient sourdement et avec persévérance pour se frayer la route à la puissance suprême. Les descendants d'Ali faisaient valoir des titres dont personne ne pouvait contester la légitimité. Le sang du *prophète* qui coulait dans leurs veines, les vertus d'Ali, l'assassinat odieux de ce khalife, le meurtre de son fils Hosaïn, tout concourait à répandre sur cette famille un intérêt touchant, et semblait devoir réunir en sa faveur les cœurs et les bras de tous les bons musulmans. Mais, par une fatalité étrange, le malheur et la trahison s'attachèrent constamment aux pas des Alides; et toutes leurs tentatives n'avaient abouti et n'aboutirent par la suite qu'à faire périr d'une mort cruelle des hommes estimables, dignes d'un sort plus heureux.

Avouons-le toutefois, car l'impartialité est le premier devoir d'un historien, les descendants d'Ali durent, en partie, s'attribuer à eux-mêmes le mauvais succès de leurs entreprises. Cette famille s'était partagée en plusieurs branches, dont chacune revendiquait pour un de ses membres le titre de *khalife* ou d'*imam*. Les prétentions de l'une étaient, aux yeux des autres, complétement illégitimes. Lorsqu'un des Alides prenait les armes dans quelque province de l'empire musulman, il était soutenu par ses parents, ses alliés et un certain nombre de personnes pour qui un descen-

dant de Mahomet était toujours un digne héritier du trône; mais on ne voyait pas la famille d'Ali tout entière se lever comme un seul homme pour défendre les droits du prétendant, armer en sa faveur les bras des nombreux partisans qu'elle comptait dans tous les pays soumis à l'islamisme. Dès lors ces tentatives, plus ou moins audacieuses, manquaient totalement d'ensemble. On pouvait obtenir des succès partiels; mais ils se bornaient toujours à l'occupation d'une province, et leur influence ne s'étendait pas plus loin; le prétendant, après quelques moments d'une existence brillante, finissait par succomber sous les coups d'adversaires puissants, qui joignaient à des forces supérieures tout ce que la ruse et la fourberie peuvent offrir de ressources.

Enfin il faut convenir que les descendants d'Ali se montrèrent rarement au niveau du rôle qu'ils étaient appelés à jouer. Parmi ceux qui, à différentes époques, revendiquèrent le titre de khalife, il n'en est pas un, à la vérité, qui ne se distinguât par des qualités morales dignes d'estime; plusieurs montrèrent un courage personnel qui leur mérita l'estime même de leurs ennemis. Mais aucun d'eux n'eut en partage cette prudence consommée, cette volonté ferme, cette énergie indomptable qui savent maîtriser les événements, tirer des succès tout le parti possible, se créer des ressources au milieu des revers les plus terribles et ramener la victoire au moment où tout semble désespéré. Ils surent vaincre, mais ils ne surent pas profiter de leurs victoires; aussi leurs efforts n'amenèrent

que des succès plus brillants que solides. Ils purent retarder de quelques moments, mais non prévenir la catastrophe terrible qui ne pouvait guère manquer de terminer des entreprises mal conçues et conduites avec plus de bravoure que de sagesse.

Cependant les fils d'Abbas, plus adroits et plus heureux que leurs concurrents, réclamaient aussi la dignité de khalife. Le seul titre sur lequel ils s'appuyaient était le nom d'un de leurs ancêtres, oncle de Mahomet. Mais cette origine, en leur assurant la considération qui suit une naissance illustre, ne leur donnait réellement aucun droit au rang suprême; et leurs prétentions, reposant sur un fondement aussi ruineux, auraient échoué complétement si les Abbassides n'avaient employé, pour les soutenir, toutes les manœuvres d'une politique profonde, d'une fourberie raffinée, et s'ils n'avaient eu pour auxiliaires le génie et le bras du farouche Abou-Moslem, un de ces hommes redoutables que la providence fait naître quand elle veut changer la face des empires.

Nous allons donner ici quelques détails sur l'origine de cette famille, qui était destinée à jouer dans l'histoire un rôle si brillant; mais je dois avant tout consigner ici une observation.

Les Abbassides sont souvent désignés, chez les écrivains orientaux, par la dénomination de *Haschemis, enfants de Haschem*[1], parce qu'en effet ils descendaient de Haschem, aïeul d'Abbas. L'auteur du *Kitab-alagâni* fait mention de la dynastie des *Ha-*

[1] *Kitab-alagâni*, tom. I, fol. 118 *r.*; tom. III, fol. 401 *v.*

schemis, الدولة الهاشمية [1]. Il raconte que le poëte Ebn-Maïadah [2] avait loué également les Ommiades et les Haschemis, et que, parmi les derniers, Mansour et Djafar ben-Soleïman avaient été les principaux objets de ses éloges; mais il faut observer que ce nom ne s'applique pas exclusivement aux descendants d'Abbas; ceux d'Ali sont souvent désignés par cette même dénomination [3]; et, en effet, les uns comme les autres tiraient leur origine de Haschem.

Abbas [4], fils d'Abd-almotaleb, était oncle paternel de Mahomet; sa naissance toutefois n'avait précédé que de trois années celle de son neveu. Lorsque celui-ci prétendit avoir reçu la mission divine, Abbas se montra bien disposé à le reconnaître comme prophète; mais, redoutant la vengeance des Koraïschs et craignant de perdre les prérogatives importantes qui étaient héréditaires dans sa famille, et dont lui-même se trouvait en possession, il n'osait se déclarer ouvertement et se contentait d'écrire secrètement à Mahomet pour l'informer des projets de ses ennemis. Forcé même de combattre sous leurs drapeaux, il fut fait prisonnier à la bataille de Bedr. Mahomet exigea de lui une somme d'argent assez forte pour sa rançon et pour celle de ses deux neveux, Akil et Naufal, et de son ami Otbah ben-Amrou [5]. Abbas retourna à la

[1] *Kitab-alagâni*, tom. III, fol. 252 *r*.
[2] *Ib*. tom. I, fol. 114 *r*.
[3] *Ib*. tom. I, fol. 308 *v*.
[4] Makrizi, *Moukaffâ*, man. ar. 675, fol. 198 *r*. et *v*.
[5] *Siiar-alselef*, man. de Saint-Germain 133, fol. 103 *r*.

Abd-allah, fils aîné d'Abbas, eut pour mère Lebbabah, fille de Hareth ben-Hazen[1]. Il vint au monde trois ans avant le commencement de l'hégire. Son père le porta à Mahomet, qui l'embrassa, lui frotta la tête et le visage en implorant pour lui la bénédiction de Dieu. « Seigneur, dit-il, veuillez éclairer cet enfant, « remplir son esprit de lumières et d'intelligence; faites « de lui un de vos plus vertueux serviteurs. » Quoi qu'il en soit de la vérité de ce fait, qui peut fort bien avoir été imaginé après coup, Abd-allah, par la pénétration et l'étendue de son esprit, par ses vastes connaissances, qui lui avaient fait donner le surnom de *Bahr* (la mer)[2], acquit au plus haut point l'estime et le respect de tous les musulmans. Profondément versé dans les matières religieuses, regardé à juste titre comme le plus docte et le plus fidèle interprète de l'Alcoran et des sentiments de Mahomet, il était consulté comme un oracle par les personnages du plus haut rang, et jamais on ne croyait pouvoir appeler de ses décisions. A ces qualités estimables Abd-allah joignait une libéralité et une munificence qui seules auraient sufli pour rendre son nom célèbre[3].

Il n'était âgé que de treize ans à l'époque de la mort de Mahomet[4]. Il jouit d'une grande considéra-

[1] Makrizi, *Moukaffa*, man. ar. 675, fol. 198 *v*.

[2] *Ib*. fol. 201 *r*.

[3] Abou-Bekr-ben-Hodjdjah, man. ar. 1595, fol. 62 *v*. 63. — Makrizi, *loc. laud.* fol. 209 *r*.

[4] *Ib*. fol. 198 *v*.

tion auprès des khalifes Abou-Bekr, Omar et Othman. Ce dernier, se voyant assiégé par ses ennemis, l'an 35 de l'hégire, chargea Abd-allah de la conduite des pèlerins de la Mecque. Avant cette époque, Abd-allah avait fait un voyage en Égypte et s'était trouvé à la conquête de l'Afrique par les troupes musulmanes. Ali avait toujours entretenu avec ses cousins, les enfants d'Abbas, des relations intimes. Hosaïn, fils d'Ali, était frère de lait de Katham, fils d'Abbas, ayant eu pour nourrice Omm-Fadl, épouse de cet oncle de Mahomet[1]. Au moment de la mort d'Omar[2], lorsque Othman obtint le khalifat au mépris des droits d'Ali, ce dernier essuya les reproches d'Abd-allah, qui lui fit honte de s'être laissé duper par un stratagème astucieux. Ali répondit avec douceur que, dans cette circonstance, il n'avait point été réellement trompé; mais que, voyant son concurrent réunir en sa faveur les suffrages des musulmans, il avait craint, s'il manifestait une opposition ambitieuse, de livrer les Arabes au fléau de la guerre civile. La famille d'Abbas ne cessa de témoigner à Ali le dévouement le plus sincère; et, de son côté, ce khalife, appréciant le mérite éminent d'Abd-allah, lui confia, ainsi qu'à ses frères, les emplois les plus importants[3]. Abd-allah se trouva, avec ses trois frères, Obaïd-allah, Katham et Fadl-Moabbad, sous les drapeaux d'Ali, au combat fameux dans les annales musulmanes sous

[1] *Omdat-altâlib*, man. ar. 636, fol. 115 *r.* et *v.*
[2] *Kitabi-fotouh*, tom. I, man. pers. 97, fol. 233 *r.*
[3] Ebn-Djouzi, man. ar. 640, fol. 40 *v.*

maître respectable dont personne ne pouvait, avec quelque apparence de justice, contester les droits à la dignité de khalife. Abd-allah était présent aux conférences de Siffin, et vint rapporter à Ali par quel stratagème grossier il avait été joué [1].

A la suite de ces conférences infructueuses Abd-allah se rendit à Basrah et reprit ses fonctions de gouverneur de cette ville [2]. Bientôt après un schisme se forma parmi les partisans d'Ali : des hommes qui avaient combattu sous les drapeaux de ce prince, s'étant réunis au nombre de vingt-quatre mille et ayant pris le nom de Harawris, abjurèrent formellement la fidélité qu'ils avaient jurée à leur maître et refusèrent de le reconnaître pour khalife. Ali, voulant ramener par la douceur ces hommes égarés, leur envoya Abd-allah ben-Abbas [3], qui mit en œuvre toutes les ressources de son éloquence pour faire rentrer les factieux dans le devoir : ses efforts ne furent pas complétement inutiles; car une partie des rebelles reconnut sa faute et se soumit à l'autorité du légitime khalife; mais le reste demeura sourd aux représentations et aux conseils d'Abd-allah, et persista dans sa révolte. Quelque temps après [4] Ali désigna encore Abd-allah pour aller traiter avec les mêmes *Kharedjis ;* mais cette négociation ne produisit pas de grands résultats. Les peuples

[1] *Moudjmel-altawarikh*, fol. 189 *v.* 190 *v.*

[2] Makrizi, *loc. laud.* fol. 198 *v.*

[3] *Siiar-alselef*, man. de Saint-Germain 133, fol. 84 *v.* 85 *r.* — *Kitabi-fotouh*, man. pers. 98, fol. 226 *r.* — Makrizi, *Moukaffâ*, fol. 205 *v.* 206 *r.*

[4] *Kitabi-fotouh*, tom. II, fol. 237 *v.*

du Zaboulestan ayant voulu se soustraire à l'autorité du gouvernement arabe, Ali écrivit à Abd-allah pour lui ordonner de faire partir un général, à la tête d'un corps de troupes, afin de combattre ces hommes audacieux et les forcer de subir une seconde fois le joug[1].

J'ai dit plus haut que les deux frères d'Abd-allah, Obaïd-allah et Katham, avaient été choisis par Ali pour gouverneurs, l'un du Yémen et l'autre de la Mecque. Tous deux montrèrent, à l'égard de leur parent, une fidélité inviolable. Tandis que les armées musulmanes se livraient des combats acharnés dans les plaines de Siffin, Moawiah fit partir une armée sous les ordres de Bescher ben-Artat, de la tribu d'Amer, auquel il recommanda d'exterminer, autant qu'il lui serait possible, les partisans d'Ali, sans épargner ni les femmes ni les enfants. Ce général, étant arrivé à Médine, égorgea plusieurs personnes attachées à Ali, et renversa quelques maisons. A la Mecque et à Scharat il commit les mêmes actes de cruauté. Arrivé à Nedjran, il massacra Abd-allah ben-Abd-almodan, de la famille de Hareth, ainsi que son fils. Tous deux étaient gendres des enfants d'Abbas, et le père remplissait les fonctions de gouverneur au nom d'Ali. Bescher se rendit ensuite dans le Yémen. Obaïd-allah ben-Abbas, qui commandait pour Ali dans cette pro-

[1] *Akhbar-aldjilad*, man. ar. 638, fol. 162 *r*.

[2] *Kitabi-fotouh*, man. pers. nº 98, fol. 206 *r*. 214 *v*. 215 *r*. — Masoudi, *Moroudj*, tom. I, fol. 161 *v*. — *Kitab-alagâni*, tom. III, fol. 430 *r*.

suite de cette histoire. Si l'on en croit un écrivain [1], lorsque Bescher ben-Artat quitta le Yémen pour retourner en Syrie, Abd-allah ben-Abbas, à la tête d'un corps de mille cavaliers, se mit à la poursuite de cet indigne meurtrier, l'atteignit, le fit prisonnier et lui infligea la juste peine de son crime. Mais cette assertion ne paraît pas appuyée sur des témoignages à l'abri de la critique.

Abd-allah était retourné à Basrah et avait repris les fonctions importantes de gouverneur de cette ville. Cependant Ali [2] avait, dans cette même cité, un émissaire secret, nommé Abou'laswad, qui était chargé de surveiller les agents préposés au maniement des fonds publics et d'éclairer le khalife sur leur conduite. Abd-allah, instruit du rôle que jouait cet homme, et l'ayant un jour rencontré, lui adressa des reproches insultants. Abou'laswad, outré de dépit et ne respirant que la vengeance, se hâta d'écrire à Ali pour lui dénoncer Abd-allah comme ayant dissipé, à l'insu du khalife, les fonds dont il avait la gestion. Ali, ajoutant foi un peu légèrement aux rapports de son agent, écrivit à Abd-allah pour lui demander des éclaircissements précis sur cet objet. Abd-allah se contenta de nier sèchement le fait et de protester de la fidélité scrupuleuse et de la surveillance exacte qu'il avait mises dans la levée et l'emploi des revenus publics. Le khalife insistant pour obtenir, sur cette matière,

[1] *Kitabi-fotouh*, tom. II, man. pers. 98, fol. 219 *r.*

[2] Makrizi, *Moukaffâ*, f. 199 *r.* et *v.* — *Kitab-alagâni*, t. III, fol. 134 *v.*

un compte parfaitement en règle, Abd-allah répondit fièrement que le prince n'avait qu'à nommer un autre gouverneur, attendu qu'il allait immédiatement quitter la ville. En effet, ayant mandé auprès de soi ceux qui lui étaient unis par les liens du sang et de la reconnaissance, il enleva tout l'argent qui se trouvait dans le trésor de Basrah, et qui se montait, suivant les uns, à quatre cent mille pièces d'argent, suivant d'autres, à sept cent mille, et, suivant un autre récit, à un million, et se mit aussitôt en marche. Harcelé par les Arabes de la tribu de Bekr, qui lui livrèrent un combat sanglant, poursuivi sans succès par un corps de cavaliers envoyé par Ali, Abd-allah échappa à tous les dangers et arriva à la Mecque, accompagné de vingt personnes et sans avoir rien perdu des richesses qu'il traînait avec lui. A cette nouvelle Ali s'empressa d'écrire à son parent pour lui représenter l'irrégularité de sa conduite et l'engager à restituer des sommes qui appartenaient aux veuves, aux orphelins, et qu'il ne pouvait retenir sans se rendre coupable aux yeux des musulmans. Abd-allah, dans sa réponse, allégua que l'argent enlevé par lui était au-dessous de ce qui lui était légitimement dû. Cette correspondance continua, de part et d'autre, sur un ton d'aigreur et de récriminations mutuelles, mais n'amena aucun résultat.

La conduite tenue par Abd-allah, dans cette circonstance, paraît s'accorder mal avec le caractère noble et généreux que lui attribuent les historiens et que toute sa vie semble justifier; aussi d'autres écri-

vains nient formellement le fait. Si l'on en croit un historien ancien et véridique, Ahmed-Koufi[1], Abou'l-aswad avait en effet desservi Abd-allah auprès d'Ali et l'avait accusé de dissiper les fonds du trésor. Cette inculpation donna lieu à une correspondance assez aigre qui s'établit entre les deux parents, et à la suite de laquelle Abd-allah donna sa démission de gouverneur de Basrah. Mais bientôt après, cédant aux sollicitations du khalife, il consentit à reprendre le poste important qu'il avait quitté[2]. D'autres écrivains attestent également qu'Abd-allah ne quitta pas la ville de Basrah[3]. Au moment où les affaires d'Ali s'embrouillaient de plus en plus, et où le khalife, entouré d'ennemis, trahi ou mal servi par les siens, était prêt à tomber dans le désespoir, Abd-allah, quittant Basrah, accourut auprès de son maître, et parvint à faire rentrer dans son âme le courage et la tranquillité[4]; mais bientôt Ali tomba sous le poignard d'un fanatique. Au rapport d'un historien judicieux[5], ce fut Abd-allah qui, conjointement avec Hasan et Hosaïn, lava le corps de l'infortuné khalife. Suivant les mêmes traditions[6], Abd-allah, s'étant rendu auprès de Hasan, signa comme témoin le traité par lequel ce faible héritier d'Ali fit à Moawiah la cession de ses droits au

[1] *Kitabi-fotouh*, tom. II, fol. 221 *r.* et *v.*
[2] *Ib.* fol. 222 *r.*
[3] Makrizi. *loc. laud.* fol. 199 *v.*
[4] *Moudjmel-altawarikh*, fol. 190 *v.*
[5] *Omdat-altâlib*, man. ar. 636, fol. 27 *v.*
[6] Makrizi, *loc. laud.*

khalifat; et, aussitôt après cet acte, il partit, emportant ses bagages et une partie de l'argent qui se trouvait dans le trésor, prétendant que cette somme lui était due pour ses appointements. Mais, suivant un autre récit[1], ce fut Obaïd-allah, frère d'Abd-allah, qui assista au traité conclu entre Hasan et Moawiah.

Ce dernier, se trouvant paisible possesseur du khalifat, Abd-allah eut avec lui quelques relations, qui n'aboutirent qu'à des politesses froides et insignifiantes[2]; il osa même, en présence de ce prince, faire un pompeux éloge d'Ali[3]. Mais Moawiah, ayant voulu assurer après sa mort, à son fils Iézid, le rang de khalife, Abd-allah manifesta hautement son improbation pour une conduite qui se trouvait en opposition formelle avec les engagements qu'avait pris Moawiah lors de son traité avec Hasan, et qui choquait, de la manière la plus odieuse, les droits de la famille d'Ali. Au moment de la mort de Moawiah et de l'inauguration de Iézid, Abd-allah, d'accord avec Hosaïn, Abd-allah ben-Zobaïr et d'autres personnages distingués, refusa de prêter serment de fidélité au nouveau khalife. Entièrement dévoué aux intérêts de Hosaïn, il regardait les Ommiades comme des usurpateurs, mais ne voyait pas de meilleur œil Abd-allah ben-Zobaïr, qui, malgré son zèle hypocrite pour la famille de Mahomet, ne cherchait, dans le fait, qu'à se frayer la route au rang suprême. Il mit tout en œuvre pour

[1] Makrizi, *loc. laud.* fol. 199 *v.*
[2] *Ib.* fol. 205 *v.* 206 *v.*
[3] Masoudi, *Moroudj*, tom. I, fol. 379 *r.*

éclairer son trop crédule parent et le dissuader de quitter la Mecque, où il était adoré, pour aller à Basrah, au milieu d'une population sinon perfide, du moins lâche et inconstante, courir les hasards d'une lutte trop inégale.

J'ai exposé ailleurs les sages avis que, dans cette circonstance, Abd-allah ne cessa de donner à Hosaïn, et j'ai raconté comment celui-ci, entraîné par de perfides conseils, s'engagea dans une entreprise téméraire et alla, avec sa famille presque entière, chercher la mort dans les plaines de Kerbelâ.

Abd-allah ben-Abbas était resté à la Mecque. On peut croire que la catastrophe cruelle d'un parent auquel il portait un intérêt si véritable dut abreuver son âme du chagrin le plus vif. Détestant les Ommiades, et non moins irrité contre Abd-allah ben-Zobaïr, qui, à ses yeux, n'avait pas plus que ses rivaux des droits légitimes au rang de khalife, il vivait dans la retraite, ne briguant aucune charge, ne prenant aucune part à l'administration. Peu aimé d'Abd-allah ben-Zobaïr, qui n'avait pu l'amener à ployer sous son joug et à le reconnaître comme khalife, il eut plus d'une fois avec ce prince des altercations fort vives dont j'ai ailleurs donné les détails, et dans lesquelles la supériorité de son esprit lui assurait toujours un avantage marqué.

Sans doute Abd-allah ben-Abbas, à qui son âge, sa haute sagesse, ses vastes connaissances, son titre de proche parent du prophète, conciliaient l'estime et le respect de tous les musulmans, aurait pu prétendre à la dignité de khalife; et il est fort probable

que, s'il avait manifesté un pareil dessein, il aurait eu pour réussir les chances les plus favorables; mais cet homme généreux, à qui ses talents donnaient un avantage marqué sur ses contemporains, se montra supérieur aux autres hommes par la noblesse de son caractère. Jamais son cœur ne s'ouvrit à des idées et à des calculs d'une ambition vulgaire. Attaché par le zèle le plus sincère aux intérêts des petits-fils de Mahomet, qu'il regardait comme les seuls héritiers légitimes du khalifat, il fit tout ce qui dépendit de lui pour leur frayer la route au rang suprême, et ne put jamais consentir à reconnaître les droits de leurs compétiteurs. Mais au moment même où la cause des descendants d'Ali paraissait désespérée, Abd-allah ne songea pas un moment à profiter de sa position et de son ascendant, soit pour régner lui-même, soit pour préparer les voies à sa famille, et lui aplanir le chemin qui devait la conduire au rang de khalife. Les frères d'Abd-allah imitèrent sa noble modération et se dévouèrent, à son exemple et sans aucune vue d'intérêt, au service de la famille d'Ali.

Abd-allah, six ans avant sa mort, fut attaqué d'une fistule lacrymale, qui lui fit perdre entièrement la vue. Lorsque cette maladie laissait encore un espoir de guérison, on lui prescrivit, entre autres remèdes[1], de rester couché un certain nombre de jours, et de faire sa prière dans cette position; mais cet homme, scrupuleux observateur des pratiques de la religion musulmane, refusa absolument de se permettre un

[1] Makrizi, *Moukaffa*, fol. 206 *v*.

acte qu'il regardait comme peu respectueux envers la divinité.

Soïouti, dans son Anthologie arabe[1], rapporte un mot qu'Abd-allah dit au khalife Moawiah, au sujet de sa cécité; mais ce compilateur a commis une légère erreur. En effet, la mort de Moawiah précéda de plusieurs années l'époque où Abd-allah perdit l'usage de la vue. Si l'on en croit quelques historiens[2], cet accident fut causé par l'abondance de larmes que versait continuellement Abd-allah au souvenir des malheurs d'Ali, de Hasan et de Hosaïn.

J'ai raconté ailleurs que cet homme respectable, persistant à ne pas reconnaître pour khalife Abd-allah ben-Zobaïr, celui-ci l'expulsa de la Mecque, et le contraignit, malgré son âge avancé et ses infirmités, de se retirer dans la ville de Taïef. Ce fut là qu'il termina sa carrière, l'an 68 de l'hégire, à l'âge de soixante et onze ans[3]. Mohammed, fils d'Ali, et surnommé Ebn-Hanefiiah, ayant appris la mort d'Abd-allah, s'écria aussitôt : « Nous venons de perdre le « docteur de la nation musulmane[4]. » Ce fut le même Ebn-Hanefiiah, qui, secondé d'Abou'lkasem-Mohammed, autre fils d'Ali, fit la prière sur le corps d'Abd-allah[5]. Le tombeau de cet homme célèbre subsista

[1] Man. arab. 1568, fol. 198 v.

[2] Masoudi, *Moroudj*, tom. I, fol. 405 *vers.* — Taki-eldin-Fâsi, *Histoire de la Mecque*, man. ar. 722, fol. 68 v.

[3] Masoudi, *Moroudj*, tom. I, fol. 405 v.

[4] Makrizi, *Moukaffa*, f. 209 v. — Zamakhschari, *Kaschschaf*, tom. I, fol. 134 v.

[5] Masoudi, *Tenbih*, man. de Saint-Germain 327, fol. 173 v.

jusqu'à nos jours dans la ville de Taïef; ce monument fut renversé, l'an 1803, sous les coups dévastateurs des Wahabis[1]. Si l'on en croit Burckhardt[2], c'était la tombe d'Abbas qui se trouvait dans cette ville; mais la première assertion est beaucoup plus vraisemblable.

Tous les écrivains musulmans se sont plu à chanter les louanges d'Abd-allah ben-Abbas. Zamakhschari[3] en fait un magnifique éloge, Dhehebi[4], Kemal-eldin[5] et d'autres historiens ont pris plaisir à nous transmettre, sur cet homme célèbre, des détails plus ou moins authentiques, à rapporter quelques paroles qui attestaient son esprit supérieur et ses profondes connaissances.

Abd-allah[6] eut plusieurs enfants, savoir : Ali, duquel descendirent les khalifes Abbassides, Abbas, Mohammed, Fadl, Abd-alrahman, dont il a été fait mention plus haut, Obaïd-allah et une fille appelée, comme son aïeule, Lebbabah. Elle épousa Walid, fils d'Atabah et petit-fils d'Abou-Sofian[7]. L'auteur du *Kitab-alagâni* parle d'un fils d'Abd-allah qui portait le nom de Hosaïn[8]. Ils eurent pour mère Rabah, fille de Mosrah. Obaïd-allah, Fadl et Mohammed ne lais-

[1] *Voyages de lord Valentia*, traduction française, tom. III, pag. 175.

[2] *Travels in Arabia*, tom. I, pag. 154.

[3] *Kaschschaf*, tom. I, fol. 228 *r*.

[4] Man. ar. 742, fol. 5 *v*.

[5] Man. ar. 890, fol. 8 *v*. 9 *r*. et *v*.

[6] Masoudi, *Moroudj*, tom. I, fol. 405 *v*. 406 *r*.

[7] *Kitab-alagâni*, tom. I, fol. 34 *v*. — *Omdat-altâlib*, man. ar. 636, fol. 16 *r*.

[8] Tom. I, fol. 309 *v*.

sèrent point de postérité. Obaïd-allah, frère d'Abd-allah, mourut l'an 87 de l'hégire[1]. Il se distinguait par un caractère noble et une extrême munificence[2].

Si l'on en croyait une décision juridique[3], Abd-allah aurait laissé un fils nommé Salit, sur lequel je dois donner quelques détails. Abbas avait à son service une jeune esclave. Un jour Abd-allah, fils d'Abbas, eut avec cette fille des relations intimes; et bientôt après, du consentement d'Abd-allah, elle épousa un jeune homme de Médine, et en eut un fils. Abd-allah prit cet enfant à son service et lui donna le nom de *Salit*. Il était déjà grand lorsqu'il perdit son maître, et passa au service du khalife Walid, fils d'Abd-almelik. Comme il régnait à cette époque entre les familles d'Ommaïah et d'Abbas une haine active et envenimée, Walid excita Salit à se présenter devant le kadi de Damas comme fils d'Abd-allah. Des témoins, que l'on avait eu soin de gagner, déposèrent de la vérité du fait. Le kadi, ne voulant pas rendre une décision contraire au sentiment du khalife, prononça que Salit avait eu réellement pour père Abd-allah ben-Abbas. Je n'ai pas besoin de faire sentir combien toute cette procédure fut irrégulière, et que le jugement rendu dans cette circonstance fut moins l'expression de la vérité que le résultat d'une intrigue qui avait pour but de chagriner la famille d'Abbas.

[1] Masoudi, *Moroudj*, tom. I, fol. 441 *v*.

[2] *Ib.* fol. 441 *v*. 442 *r*. et *v*.

[3] Khondémir, *Habib-alsiiar*, tom. II, fol. 100 *vers*. — Fakhr-eldin-Razi, man. ar. 895, fol. 129 *r*.

Katham, frère d'Abd-allah et fils d'Abbas, alla chercher la mort bien loin de son pays natal. L'an 56 de l'hégire[1], Saïd, fils du khalife Othman, attaqua la ville de Samarkand, qui était alors au pouvoir d'un prince appelé Ikhschid-Sarek, اخشيد سارك. Dans un des combats que les deux partis se livrèrent, Katham, fils d'Abbas, et non pas fils d'Othman, comme porte le manuscrit, tomba sous les coups de l'ennemi. On remarque qu'il avait dans les traits du visage une ressemblance frappante avec Mahomet. Katham reçut les honneurs de la sépulture, soit à Samarkand même, soit dans les environs de cette ville. Le tombeau de ce parent du prophète devint pour les musulmans un lieu de pèlerinage; et après bien des siècles, après les révolutions aussi nombreuses que sanglantes dont cette partie de l'Orient fut le théâtre, le respect qu'inspirait ce monument se conserva sans altération. Timour, lors de son retour à Samarkand, alla visiter le tombeau de Katham[2]. Kotlok-Turkan-âga, sœur du même prince, étant venue à mourir, fut enterrée dans le voisinage de cet édifice[3]. L'an 830 de l'hégire, Schah-rokh, à son arrivée dans la ville de Samarkand, alla visiter les lieux de pèlerinage que renfermait cette antique cité, et parmi lesquels on distinguait le mausolée de Katham, fils d'Abbas[4].

On a vu plus haut que Bescher ben-Artat, meur-

[1] Khondémir, *Habib-alsiiar*, tom. II, fol. 63 *v*.

[2] *Zafer-nameh* (de mon man. fol. 261 *v*.).

[3] *Ib*. fol. 96 *v*.

[4] *Matla-alsaadéin*, man. pers. de l'Arsenal n° 24, fol. 145 *r*.

trier des enfants d'Obaïd-allah ben-Abbas, avait perdu l'usage de sa raison[1]. Si l'on en croit quelques auteurs musulmans, c'étaient les prières d'Ali qui avaient attiré sur lui ce châtiment terrible. On pourrait supposer aussi que le remords d'un crime odieux avait contribué plus qu'autre chose à paralyser ses facultés intellectuelles. Quoi qu'il en soit, livré au délire, il ne pensait qu'à son épée; on lui en apportait une de bois; après quoi on plaçait devant lui une outre enflée, qu'il frappait sans relâche jusqu'à ce qu'il fût fatigué de cet exercice. Cet état ne se termina que par sa mort. Lorsque Moawiah eut été universellement reconnu en qualité de khalife, Obaïd-allah ben-Abbas entra un jour chez le prince, auprès duquel se trouvait alors Bescher : « Malheureux vieillard, lui dit « Obaïd-allah, c'est donc toi qui égorges des enfants? « — Oui, dit Bescher, c'est moi qui les ai tués. — « Par Dieu! s'écria Obaïd-allah, j'aurais bien désiré « que la terre m'eût fait surgir auprès de toi. — Tu « t'y trouves maintenant, dit Bescher. — Que n'ai-je « une épée! dit Obaïd-allah. — Voilà la mienne, » ajouta Bescher. Obaïd-allah se précipitait pour saisir cette arme; mais Moawiah s'en empara et dit à Bescher : « Que Dieu te confonde, malheureux vieil« lard, à qui l'âge a fait perdre la raison! Tu as devant « toi un membre de la famille de Haschem, dont tu « as provoqué la vengeance en égorgeant ses deux en« fants, et tu lui présentes ton épée! Tu oublies donc « quel est le caractère des enfants de Haschem? Si cet

[1] *Kitab-alagâni*, tom. III, fol. 431 *v*.

« homme avait eu le glaive en main, il aurait com-
« mencé par me tuer avant de porter la main sur toi.
« — Cela est vrai, » répondit Obaïd-allah.

Ali[1], fils d'Abd-allah, vint au monde, suivant quelques historiens, au mois de ramadan de l'an 40 de l'hégire, la nuit du jour où fut assassiné le khalife Ali, cousin de son père. Suivant d'autres récits, sa naissance précéda cette époque, et ce fut Ali lui-même qui lui donna son nom. On y joignit les deux surnoms de *Sadjdjad*, السجّاد (*celui qui se prosterne*), et de *Dhou'lthefinât*, ذو الثفنات, c'est-à-dire l'*homme aux callosités*, attendu qu'il faisait profession d'une piété très-fervente et se livrait à la pratique de la prière avec un zèle et une assiduité bien extraordinaires; car il se prosternait chaque jour, dans l'espace de vingt-quatre heures, mille fois, ou même accomplissait en nombre égal cet ensemble de pratiques comprises sous le nom de *rikah*, ركعة, en sorte que son front, son nez et ses mains s'étaient couverts de callosités semblables à celles qui se forment sur les genoux des chameaux.

Ali était le plus jeune des fils d'Abd-allah, et le seul qui laissa des enfants. Comme son aïeul Abbas il était distingué par l'élévation de sa taille[2]. Il se trouvait à Médine, l'an 63 de l'hégire, à l'époque du funeste combat de Harrah. Après la prise de la ville, il

[1] Makrizi, *Moukaffâ*, fol. 63 *r*. — Ebn-Khallikan, man. arabe 730, fol. 182 *v*. 183 *r*. — *Djami-alhikaiat*, man. persan de l'Arsenal 15 B, fol. 65 *r*.

[2] Man. ar. 703, fol. 28 *r*.

fut amené devant le farouche Moslem, général des troupes victorieuses; mais les parents qu'il avait dans la tribu de Kendah, et plusieurs Arabes de la tribu de Rebiah, le prirent sous leur protection et lui sauvèrent la vie[1].

S'étant rendu à la cour du khalife Abd-almelik ben-Merwan, il jouit d'abord d'une grande faveur auprès de ce prince; et nous le voyons, dans une circonstance importante, faire un triste usage de l'ascendant qu'il exerçait sur le khalife, et montrer ainsi que son extrême dévotion tenait plus de l'hypocrisie que d'une haute vertu. Après la défaite de Mosab, frère d'Abd-allah ben-Zobaïr, Abd-almelik, se rappelant les relations d'amitié qu'il avait eues longtemps avec ce général, voulait épargner sa vie; mais Ali prit à tâche d'irriter le prince et d'étouffer en lui ce sentiment généreux qui le portait à la clémence[2]. Il perdit bientôt ce crédit par une démarche imprudente. Abd-almelik ayant répudié Lebbabah[3], fille d'Abd-allah et arrière-petite-fille d'Abou-Taleb, Ali prit cette princesse pour épouse. Ce mariage indisposa vivement le khalife, qui depuis ce moment voua au fils d'Abd-allah une haine profonde, et ne cessait, en toute occasion, de blâmer aigrement sa conduite et de taxer d'hypocrisie son austère dévotion. Walid, fils et successeur d'Abd-almelik, hérita des préventions de son

[1] Voyez *Mémoire sur la vie d'Abd-allah ben-Zobaïr*, pag. 68.

[2] Masoudi, *Moroudj*, tom. I, fol. 409 *v.*

[3] Makrizi (*Opuscules*, fol. 134 *r.*) l'appelle *Djafariah* الجعفرية du nom de son aïeul Djafar, frère du khalife Ali.

père, et les porta même beaucoup plus loin; car il fit éprouver à Ali toute sorte d'affronts, et le chassa ignominieusement de sa cour. Une circonstance particulière contribuait encore à envenimer la haine du khalife. Si l'on en croit quelques historiens, il vit en songe son père Abd-almelik qui lui dit : « Pourquoi « tourmentes-tu Ali contre toute justice? Ce n'est pas « lui, mais ses fils, qui enlèveront à ta famille l'auto-« rité suprême. » Suivant un autre récit, qui est peut-être encore plus vraisemblable, le fils d'Abd-allah se livrait assez ouvertement à des espérances ambitieuses, qui furent en effet réalisées, et ne dissimulait point sa confiance de voir un jour ses enfants assis au trône des khalifes. Ces révélations imprudentes portèrent au comble la haine de Walid. Par son ordre, Ali fut mis en prison, reçut une bastonnade cruelle, et fut promené sur un chameau, la tête tournée vers la queue de l'animal[1]. On le revêtit d'une robe de laine grossière, et chaque jour on l'exposait aux rayons d'un soleil brûlant, après lui avoir versé sur la tête des flots d'huile[2]. Le khalife fit écrire dans toutes les provinces de l'empire musulman qu'Ali s'était rendu coupable d'un meurtre sur la personne de son frère Salit[3], qui se faisait passer pour fils d'Abd-allah. En-

[1] Makrizi (*Opuscules*, fol. 134 *r.*) rapporte qu'Ali fut fouetté deux fois : l'une à la suite de son mariage avec sa cousine Lebbabah, et l'autre parce qu'on lui attribua le meurtre de Salit.

[2] On peut voir des exemples d'un supplice pareil dans l'*Agâni*, tom. I, fol. 67 *r.* et 258 *r.*

[3] On peut voir sur ce personnage ce que j'ai dit page 312, et Fakhr-eldin, *Monarch.* man. n° 895, fol. 129 *v.* et 130 *r.*

fin il donna l'ordre de le reléguer dans l'île de Dahlak[1], située dans la mer Rouge, sur la côte d'Afrique. Soleïman, fils d'Abd-almelik, conjura instamment son frère de rétracter cette sentence rigoureuse. Le khalife, fléchi par ses prières, fit partir un messager avec ordre d'emprisonner Ali dans l'endroit où il l'atteindrait, et lui permit bientôt après de fixer sa demeure en Arabie, dans la ville de Hodjr, حجر. Sur ces entrefaites Walid vint à mourir, et eut pour successeur son frère Soleïman, qui ne tarda pas à rappeler Ali et à lui permettre d'habiter Damas; mais le fils d'Abdallah, craignant peut-être de n'être pas en sûreté à la cour, ou sur la foi d'une prophétie de Mahomet, se retira dans la province de Scharat, شراة[2], située au midi de la Syrie, sur les confins de l'Arabie, et choisit pour résidence le bourg nommé *Homaïmah*, حميمة. Ce fut là qu'il termina sa carrière, l'an 117, ou, suivant d'autres, 118 de l'hégire, à l'âge de quatre-vingts ans. Il fut inhumé dans la ville de Damas, aussi bien

[1] Le poëte Ahwas, احوص fut relégué dans la même île. *Agâni*, tome I, fol. 258 *v.* et Makrisi, *Moukaffâ*, fol. 99 *v.* 100 *r.*

[2] Ebn-Khaldoun parle de la montagne de Scharat (*Prolégomènes*, fol. 24 *v.*), qu'il place au nord d'*Akabah-aïlah*, en tirant vers l'orient, non loin de Khalil (Hébron), et au midi de Jérusalem. Suivant cet historien, entre cette montagne et la mer de Kolzoum (la mer Rouge), règne le désert de Tabouk. Voyez *Abulfedæ Tabula Syriæ*, pages 13, 14; *id. Annales*, tome I, page 476; manuscrit arabe n° 629, fol. 2 *vers.*; Abou'lala, manuscrit arabe n° 1409, page 361; Académie des Belles-Lettres, tome XLVIII, page 496; Burckhardt, *Notes on the Beduins*, tome I, page 28.

qu'un de ses frères; et leurs tombeaux subsistaient encore dans le IXe siècle de l'hégire[1].

Mohammed, fils d'Ali, naquit l'an 60[2] ou 63[3] de l'hégire. Il se distinguait par la beauté de ses traits et par la hauteur de sa taille. Si l'on en croit les historiens, il avait seulement quatorze ans et quelques mois de moins que son père. Tous deux avaient l'air aussi jeunes l'un que l'autre, et avaient d'ailleurs dans la physionomie une ressemblance si frappante qu'il était difficile de les distinguer, et que, pour éviter les méprises de ce genre, ils avaient tous deux adopté l'usage de se teindre les cheveux d'une couleur différente : Ali employait une couleur noire, et Mohammed la plante de henna. Mais il se présente ici une difficulté chronologique, qui a bien été sentie par l'historien Ebn-Khallikan. S'il est vrai qu'il n'y eût entre Ali et Mohammed qu'une différence de quatorze ans, comment le premier avait-il pu venir au monde l'an 60 de l'hégire? En effet son père était né au plus tard l'année de la mort du khalife Ali; or le meurtre de ce prince eut lieu l'an 40 de l'hégire. Il faudrait donc conclure de là, ou que Mohammed était né antérieurement à l'année 60, ou que le fils était venu au monde lorsque son père avait au moins vingt ans.

J'ai dit plus haut que les descendants d'Abbas n'avaient, par leur naissance, aucun droit réel à la di-

[1] *Khalil-daheri*, man. 695, fol. 90 r.
[2] *Makrizi*, *loc. laud.* — Ebn-Khallikan, fol. 247 r.
[3] *Moudjmel-altawarikh*, fol. 195 v.

gnité de khalife. Eux-mêmes le sentaient bien; aussi, pour colorer d'une apparence de justice leurs prétentions ambitieuses, ils supposèrent qu'un descendant d'Ali, héritier légitime du khalifat, leur avait fait une cession formelle de tous ses titres. Voici de quelle manière ils racontaient ce fait.

Abou-Haschem-Abd-allah, petit-fils d'Ali[1], et qui se prétendait légitime héritier du titre d'imam, était le confident et le commensal du khalife Soleïman. Il passait son temps, à la cour de Damas, au sein des plaisirs; mais enfin Soleïman, voyant avec inquiétude l'instruction, l'éloquence et la prudence d'Abou-Haschem, résolut de s'en défaire. Abd-allah fut empoisonné tandis qu'il était en route pour se rendre dans le Hedjaz[2]. Il s'arrêta dans le bourg de Homaïmah, descendit chez Mohammed, fils d'Ali, l'institua pour son héritier, lui remit sa correspondance, l'aboucha avec plusieurs Schiites et lui dit en leur présence: « Jusqu'à cette heure nous avions cru que l'imamat « nous appartenait; mais aujourd'hui il ne peut plus y « avoir de doute à cet égard, et nous rendons hom- « mage à la vérité en déclarant que vous êtes l'imam « véritable et que vos enfants s'assiéront au trône des « khalifes. Hâtez-vous de marcher vers la ville de « Koufah, où vous trouverez des partisans fidèles. »

[1] Makrizi, *loc. laud.* fol. 63 *v.* — Ebn-Khaldoun, fol. 73 *r.* — Fakhr-eldin, *Monarch.* man. ar. 895, fol. 133 *v.* *Commentaire sur le poëme d'Ebn-Abdoun*, man. ar. 1487, fol. 88.

[2] Ce fut l'an 100 de l'hégire. — Voyez Mirkhond, IIIe partie, fol. 156 *r.* et *v.*

Tel est le récit de plusieurs historiens. Mais ici deux questions se présentent : d'abord la cession faite par Abou-Haschem-Abd-allah est-elle un fait incontestable ; et, en la supposant telle, pouvait-elle conférer des droits réels et certains à ceux qui en réclamaient le bénéfice ? Pour le premier point, il est, je crois, impossible de prononcer avec connaissance de cause. Après tant de siècles, comment un historien oserait-il porter un jugement absolu sur un fait qui nécessairement s'était passé à huis-clos, et autour duquel les prétentions des factions rivales avaient à dessein répandu une obscurité impénétrable ? Sur le second chapitre, nous sommes en état d'avoir une opinion mieux établie ; et l'on me permettra sans doute d'entrer, à cet égard, dans quelques détails. Abou-Haschem-Abd-allah avait eu pour père Mohammed, fils du khalife Ali, et surnommé *Ebn-Hanefiah*, ابن الحنفيّة[1], parce qu'il avait eu pour mère une femme de la famille de Hanef. Cet homme jouissait, parmi les musulmans, d'une haute considération, dont il était redevable, non-seulement au nom de son père, mais à ses qualités personnelles. Lorsque l'affreuse catastrophe de Kerbela anéantit presque en entier la famille d'Ali, Mohammed crut pouvoir mettre à profit cette circonstance funeste et prit le titre d'imam ; mais ses prétentions furent repoussées par la plus grande partie des sectateurs de la famille d'Ali,

[1] J'ai parlé de ce personnage en plusieurs endroits de mon *Mémoire sur la vie d'Abd-allah ben-Zobaïr.*

qui, d'un commun accord, reconnurent en qualité d'imam Ali, surnommé *Zeïn-alâbedin*, زين العابدين, fils de Hosaïn[1]. Il est probable que Mohammed appela intérieurement de cette décision et qu'il continua à nourrir dans son cœur des vœux et des espérances chimériques; mais du moins il cessa de les produire ouvertement, et il se borna à en faire confidence à un petit nombre d'adeptes, qui se donnaient le nom de *Keïsanis*, كيسانية[2], ou de *Haschemis*, هاشمية[3], et qui s'obstinaient à voir dans Mohammed-Ebn-Hanefiiah le véritable et légitime imam. Ces idées, ces espérances appuyées sur un fondement ruineux, n'avaient et ne devaient avoir aucune chance de succès. Mohammed, ainsi que je viens de le dire, était à la vérité fils d'Ali, et par conséquent proche parent de Mahomet. Ses nobles qualités, ses vertus lui avaient conféré l'estime de tous les musulmans; mais sa mère appartenait à une famille étrangère. Il n'avait pas dû le jour à Fatimah, la fille du prophète; il ne pouvait donc, comme ses frères Hasan et Hosaïn, invoquer en sa faveur le titre de petit-fils de l'*apôtre de Dieu,* ce nom qui exerçait sur le cœur d'une bonne partie des musulmans une influence presque magique; un autre sang coulait dans ses veines, et il ne pouvait, avec

[1] Khondémir, *Habib-alsiïar,* tom. II, fol. 34 *r.*

[2] Masoudi, *Moroudj,* tom. I, fol. 394 *v.* tom. II, fol. 12 *v.* — Schehristani, *Histoire des religions,* man. ar. fol. 9 *r.* — *Omdat-altâlib,* man. ar. 636, fol. 218 *v.* — *Djihan-kuschaï,* man. pers. de Ducaurroy 36, fol. 154 *r.* Ebn-Khaldoun, *loc. laud.*

[3] Schehristani, fol. 2 *v.*

aucune apparence de justice, disputer le haut rang d'imam à son neveu Ali-Zéïn-alâbedin, fils de Hosaïn et arrière-petit-fils de Mahomet. Jamais ni Abd-allah ben-Abbas, ni aucun des hommes influents qui tenaient pour la famille d'Ali n'auraient admis des prétentions chimériques, et Mohammed-Ebn-Hanefiiah n'avait aucun espoir d'exciter une révolution en sa faveur. Il se contenta donc de concentrer en lui-même ces rêves d'une ambition déçue et d'entendre les flatteries que lui adressaient quelques partisans isolés au milieu de la grande famille des musulmans.

Abou-Haschem, fils de Mohammed, n'avait hérité de son père que d'un titre sans réalité, que d'espérances complétement chimériques. Cet homme, voué à la dissipation et à une vie voluptueuse, sentait bien qu'il ne parviendrait jamais à s'asseoir sur le trône des khalifes. On peut donc croire qu'il aurait, sans grande répugnance, consenti à résigner un titre qui ne lui assurait aucun avantage, aucune prérogative. Ainsi, en supposant même qu'il eût réellement cédé au petit-fils d'Abbas ses prétentions et ses droits, cette résignation était, dans la réalité, un acte indifférent, qui n'ôtait ni ne donnait rien à personne; et les descendants d'Abbas ne pouvaient, sans impudence, produire en leur faveur un titre aussi mal appuyé.

D'ailleurs, dans les idées des musulmans éclairés, le rang et le nom d'*imam* doivent être inaliénables. Celui à qui la providence a conféré ce titre honorable peut, à la vérité, abdiquer les hautes prérogatives qui y sont attachées et les transmettre à son légitime hé-

ritier; mais il ne saurait, guidé par le caprice, la pusillanimité ou l'appât d'avantages pécuniaires, faire passer ce rang dans une autre famille. Les musulmans zélés avaient vu avec douleur Hasan, fils d'Ali, céder à Moawiah la dignité de khalife; mais du moins, si ce prince faible avait cru devoir, pour arrêter l'effusion du sang, souscrire à une transaction peu honorable, il n'avait fait que renoncer temporairement à l'exercice de ses droits; et il avait eu soin de stipuler qu'à la mort de Moawiah la famille d'Ali reprendrait possession du rang suprême. Si, dans la suite, le khalife Mamoun désigna pour son successeur Ali, surnommé *Ridâ*, l'un des descendants d'Ali, ce prince fut, dans cette circonstance, guidé par un motif qui ne pouvait que lui faire honneur. Il sentait intérieurement que la famille dont il faisait partie avait, au mépris de la justice, usurpé un trône où la famille d'Ali aurait dû s'asseoir. Tourmenté par ce scrupule, affligé de voir les prétentions de la branche déchue allumer dans l'empire musulman des incendies continuels, faire couler des flots de sang, il résolut de terminer ces catastrophes déplorables en rendant, après sa mort, le titre de khalife à ceux qui n'auraient pas dû le perdre. Par conséquent l'acte tenté par ce prince, et dont le hasard ou le crime empêcha la réalisation, n'avait pas pour objet une cession, mais une restitution de droits.

D'après les détails que je viens de réunir, tout lecteur impartial jugera, ce me semble, que la prétendue résignation faite au profit des Abbassides par

Abou-Haschem-Abd-allah n'aurait été pour eux d'aucune utilité réelle, et que leurs véritables titres se fondèrent exclusivement sur l'intrigue et la force.

A cette époque [1] plusieurs habitants de la province du Khorasan s'étaient rendus en Arabie avec l'intention de chercher celui à qui appartenait le titre d'imam, bien persuadés qu'une si haute dignité ne pouvait être le partage que d'un homme distingué à la fois par la noblessc de sa naissance, par sa piété et sa munificence. Ayant, dit-on, consulté un des enfants d'Ali, qui leur désigna Mohammed, ils allèrent trouver celui-ci avec un vif empressement. Mohammed, flatté de leurs avances, choisit le Kkorasan pour sa province favorite. Il disait à ce sujet: « Je ne vois « dans tout l'empire musulman aucun lieu où l'on ne « suive un parti différent du nôtre : les habitants de « Koufah sont dévoués aux enfants d'Ali, ceux de « Basrah à Othman, ceux de Syrie à Sofian et à Mer« wan, ceux du Djezirah (la Mésopotamie) sont Kha« redjis, ceux de Médine professent un attachement « sincère pour Abou-Bekr et Omar; mais une partie « d'entre eux incline pour les *Talebis* (les partisans « d'Ali); au lieu que le Khorasan renferme une po« pulation nombreuse, forte et belliqueuse, qui est « libre de toute espèce de préventions pour un parti « quelconque. » D'après ces réflexions, Mohammed se hâta d'envoyer dans le Khorasan Mohammed ben-Habisch et Abou-Akremah-alsarradj (le sellier), père de Mohammed Sâdek (le véridique); mais en même temps,

[1] Makrizi, *Moukaffá*, fol. 63 v.

par le conseil d'Abou-Haschem, il fit partir, pour la ville de Koufah, Haïan-attar (le parfumeur) et Abou-Rabbah-Maïsarah, ابو رباح ميسرة, affranchi, مولى, des Benou-Asad; car Abou-Haschem avait pris soin de lui désigner, parmi les habitants de cette ville, ceux sur lesquels il pouvait compter. Bientôt après des schiites du Khorasan arrivèrent chez Mohammed, quinze jours après la naissance de son fils Abou'l-abbas. Mohammed leur présenta cet enfant, enveloppé dans une grosse étoffe, خرقة, et leur dit : « Voici votre maître, celui à qui est réservé l'accomplissement de nos projets. » Ces hommes s'empressèrent de baiser respectueusement les mains et les pieds du futur khalife.

Raïtah, fille d'Obaïd-allah, de la famille de Hareth, était épouse d'Abd-allah, fils du khalife Abd-almelik. Devenue veuve, elle fut recherchée par Hadjadj, frère d'Abd-allah, qui la prit pour femme, mais ne tarda pas à la répudier. Sur ces entrefaites Mohammed, fils d'Ali, arriva de la province de Scharat, avec l'intention de se trouver à une expédition qui devait avoir lieu, pendant l'été, sur les terres de l'empire grec[1]. Il demanda à Omar ben-Abd-alaziz, qui à cette époque était en possession de la dignité de khalife, la permission d'épouser Raïtah. Ce prince déclara qu'il n'y voyait aucune difficulté, et que cette princesse pouvait disposer de sa personne. Le mariage fut célébré dans la ville de *Hâdher-Kinnaserin*,

[1] Makrizi, *loc. laud.* fol. 63 v. — *Djami-alhikaïât*, man. pers. de l'Arsenal, n° 15 B, fol. 65 r. et v.

dans la maison de Talhah, fils de Malek, de la tribu de Taï. De cette union naquit Abou'labbas-Abd-allah, surnommé *Saffah,* qui vint au monde en l'année 100 ou 101 de l'hégire; d'autres écrivains reportent la naissance de ce prince à l'année 110 de l'hégire[1]. Son frère Abou-Djafar-Mansour était né l'an 96 de la même ère[2].

Mohammed avait coutume de dire[3] : « Attendons « trois circonstances favorables : la mort du tyran Iézid, la fin du siècle et une révolte dans la province « d'Afrikiah : alors les daïs (missionnaires), دعاة, commenceront à proclamer nos droits. Bientôt après nos « partisans se mettront en marche des contrées de « l'Orient, et continueront leur route jusqu'à ce qu'ils « fassent faire halte à leurs chevaux dans les plaines du « Magreb (l'Afrique), et qu'ils fassent sortir du sein de « la terre les trésors qu'y ont jadis enfouis les géants.»

En effet, Iézid, fils d'Abou-Moslem, ayant été massacré dans la ville d'Afrikiah, l'an 102[4], et sa mort ayant été suivie d'un soulèvement des Berbers, Mohammed envoya ses émissaires dans le Khorasan, avec ordre d'inviter en secret les habitants à se déclarer pour l'élu d'entre la famille de Mohammed[5],

[1] *Moudjmel-altawarikh*, fol. 202 *r.*

[2] *Ib.* fol. 201 *r.*

[3] Makrizi, *loc. laud.* fol. 64 *r.*

[4] Abou'lmahasen (*Histoire d'Égypte*, man. ar. 659, fol. 79 *r.*) l'appelle يزيد بن مسلم.

[5] Ces mots الرِضَا من آل محمد sont une expression consacrée qui se retrouve dans d'autres passages, et toujours avec le

mais sans désigner nommément aucun membre de cette famille. A mesure que ces exhortations faisaient des prosélytes, ils remettaient leurs lettres d'adhésion à Maïsarah, qui les envoyait à Mohammed. Lorsque

même sens. Le mot رضًا, qui signifie *approbation*, désigne *celui qui est approuvé*, probablement de *Dieu*. Plusieurs passages de l'historien Abou'lmahasen (man. arabe 659, fol. 158 *v.* 165 *v.* et 181 *r.*) et d'Ebn-Athir (*Kamel*, tom. I, fol. 164 *v.*) nous offrent cette expression : يدعو الى الرضى من آل محمد. C'est ainsi que, plus tard, Mamoun, ayant désigné pour héritier présomptif du khalifat Ali fils de Mousa, lui donna le surnom de *Rida* الرضا من آل محمد (*Kamel*, tom. I, fol. 119 *rect.*). Le mot رضًا ou رضى, employé comme adjectif, se trouve dans les plus anciens monuments de la littérature arabe. Dans un poëme de Zohaïr (man. d'Asselin, fol. 59 *vers.*), on lit : فهم رضًا وهم عدل et la glose explique le mot رضا par يرضون. Dans le *Sirat-al-resoul* (man. ar. 629, fol. 104 *v.*), on lit : فانكم عندنا رضًا « Vous êtes approuvés de nous, » et dans les Annales de Tabari (*Tabaristanensis Annales*, t. I, p. 34) : انت لصالح المسلمين رضًا « Tu es choisi (de Dieu) pour l'utilité des musulmans. » On voit facilement combien cette expression ambiguë, الرضا من آل محمد, était commode pour les Abbassides. Ces hommes fourbes et rusés, qui ne voulaient dire leur secret qu'au dernier moment, qui ne révélaient leurs prétentions qu'à un petit nombre d'adeptes, se servaient habilement du nom de Mahomet, et laissaient chacun deviner, au gré de ses affections, quel était le parent du prophète qui aspirait au khalifat. De cette manière, les descendants d'Ali, persuadés que leur famille étant exclusivement en possession d'un droit inaliénable à la dignité d'imam, aucune autre branche ne pouvait y prétendre, ne doutaient pas qu'on ne travaillât pour eux. En conséquence, ils se prêtèrent sans aucune répugnance à favoriser un mouvement qu'ils auraient repoussé de tout leur pouvoir, s'ils avaient pu en pressentir la tendance.

l'on eut réuni soixante et dix hommes sur lesquels on pouvait compter, Abou-Mohammed-Sâdek choisit dans ce nombre douze chefs, appelés *nakib*, نقيب, dont voici les noms: Abou-Ali-Soleïman ben-Kethir, affranchi de la tribu de Khoznah, Abou-Oaïnah-Mousa ben-Kaab-Temimi, Abou-Nasr-Malek ben-Haïthem, Abou-Ahmed-Kasem ben-Modjaschi-Temimi, Abou'l-nadhir-Lahez ben-Koraït, Abou'lhakam-Isâ ben-Aïan, Abou-Hamzah-Amrou ben-Aïan-Khozaï, Abou-Abd-alhamid-Kahtabah ben-Schabib-Taï, dont le vrai nom était Ziad, Abou-Ismaïl-Schibl ben-Tahman-Rabaï, الرسوق, Abou'lnedjm-Amran ben-Ismaïl, affranchi d'Abou-Moaït, Abou-Daoud-Khâled ben-Ibrahim, et Abou-Mansour-Talhah ben-Rozaïk; quelques historiens substituent à Abou'lnedjm, Ziad ben-Saleh, et à Isâ ben-Aïan, Ala ben-Horaïth. Mohammed leur écrivit une lettre contenant les instructions qu'ils devaient suivre, en toute occasion, comme règle de leur conduite.

Sur ces entrefaites, Mohammed s'étant rendu à la cour du khalife Hescham ben-Abd-almelik, ce prince, en le voyant entrer, lui demanda quel motif l'amenait. Mohammed répondit qu'une affaire était l'objet de son voyage : « Eh bien, dit Hescham, attends, pour « la terminer, cet empire, qui est le but des espérances « de toi et des tiens, en faveur duquel vous produisez « des traditions du prophète, et pour lequel vous formez d'avance vos jeunes gens.—Prince des croyants, « répondit Mohammed, Dieu me garde d'avoir de pareilles pensées! » Hescham ajouta : « Le gouverneur « du canton que tu habites nous a écrit pour nous in-

« former que ses prédécesseurs t'ont remis, sur tes im-
« positions de plusieurs années, et sans aucun motif
« légitime, une somme de cent mille dirhems; il faut
« acquitter sans délai cette dette. » Aussitôt il donna
ordre que Mohammed fût arrêté, exposé aux rayons
du soleil, et appliqué à une torture cruelle.

Dans l'armée du khalife se trouvait, à cette époque, un homme appelé Abou-Mousâ-Isa ben-Ibrahim, sellier de profession. Il avait auprès de lui Abou-Moslem, qui lui servait de domestique, et apprenait sous lui son métier. Isa, qui était un des chefs des schiites dans la ville de Koufah, jouissait d'une fortune considérable. Il transportait et débitait les selles et les harnais de sa fabrique à Isfahan, dans le Djebal, à Rakkah, à Nesibin, à Amid et dans les contrées voisines. Ayant réuni plusieurs schiites opulents, il alla avec eux trouver Salem, secrétaire de Hescham; ils se rendirent caution de la somme que l'on exigeait de Mohammed, et en effet, ils commencèrent dès ce moment à acquitter cette dette en divers payements. Pendant cet intervalle, Abou-Moslem fut plusieurs fois envoyé par son maître auprès de Mohammed, pour lui porter des lettres, des présents, et l'instruire de tout ce qui se passait. Aussitôt que les cent mille dirhems eurent été complétement acquittés, Hescham, cédant aux sollicitations qu'on lui adressait, mit en liberté Mohammed, qui reprit aussitôt le chemin de Homaïmah. Abou-Mousa le sellier partit pour la ville de Koufah, emmenant avec lui Abou-Moslem, qui était alors âgé de vingt ans.

Hescham[1], instruit des prétentions et des menées de Mohammed, avait formé le dessein de le faire arrêter avec ses enfants, et de les condamner à une prison perpétuelle. « Ces hommes-là, disait-il, pré« tendent que le khalifat doit leur appartenir; déjà tous « les yeux se fixent sur eux, et l'on attend la réussite « de leurs espérances ambitieuses. » Saïd-ben-Walid, surnommé Abresch-Kelbi, prit alors la parole et répondit à Hescham : « S'il est dans les décrets de la Pro« vidence que les membres de cette famille doivent « obtenir la dignité de khalife, ils y parviendront in« failliblement, en dépit de tous les obstacles. Gardez« vous de rompre avec eux et d'offenser ainsi le Dieu « très-haut. En les traitant avec bienveillance vous « ferez une chose utile à votre postérité. Si au con« traire les espérances dont vous parlez ne doivent « point réussir, quelles craintes peut vous inspirer un « projet chimérique ? Dans ce cas, les inquiétudes que « vous témoigneriez n'auraient d'autre effet que d'at« tirer sur cette famille l'attention générale. » Hescham, persuadé par ce raisonnement, renonça au projet de tourmenter davantage Mohammed.

Le même khalife, étant un jour assis dans un belvédère, aperçut de loin une troupe d'hommes à cheval. Il donna ordre à un de ses pages d'aller reconnaître quels étaient ces voyageurs. L'officier s'avança à leur rencontre, et leur demanda qui ils étaient. Ils répondirent : « Voici Mohammed, fils d'Ali, accompagné de « ses frères. » Le page leur ayant demandé quel motif

[1] Makrizi, *loc. laud.* fol. 64 v.

les amenait, ils répondirent : « Nous venons nous « plaindre au prince des croyants de la position fâ- « cheuse dans laquelle nous nous trouvons, et des « dettes qui pèsent sur nous. » Cet homme ayant rapporté à Hescham cette réponse, le khalife lui ordonna d'aller dire à Mohammed : « Retourne d'où tu viens, « et attends le moment où tes dettes et celles de tes « frères seront acquittées par le fils de Harethiah, ابن الحارثية, c'est-à-dire Abou'labbas. » Mohammed répondit au page : « Va dire de ma part au prince des croyants : « S'il est vrai que le fils de Harethiah doive un jour « être assis au rang suprême, que risquez-vous à lui « accorder une faveur qui vous assure des droits à sa « reconnaissance ? Si au contraire la chose ne doit point « avoir lieu, pourquoi, sur une crainte chimérique, « nous privez-vous de vos dons et de vos bienfaits ? » Hescham dit à l'envoyé : « Va annoncer à Mohammed « que sa demande lui est accordée ; mais en même « temps force-le, lui et sa suite, de partir sur-le-champ. » Mohammed demanda et obtint la permission de se reposer, alléguant que lui et ses compagnons étaient accablés de fatigue. Lorsque la nuit fut venue, il alla trouver un des courtisans de Hescham, et lui offrit de l'argent. Cet homme refusa, et lui demanda quel était le fils de Harethiah. Mohammed lui montra Abou'labbas, qui était encore dans l'enfance. Ensuite il partit pour retourner dans la province de Scharat.

Mohammed[1], ainsi que nous l'avons dit plus haut, avait envoyé dans le Khorasan un émissaire qui y

[1] Makrizi, *loc. laud.* fol. 65.

résida jusqu'à sa mort. Suivant un autre récit, Kahtabah et Soleïman ben-Kethir s'étaient rendus dans la ville de Koufah; mais ni l'un ni l'autre ne connaissaient encore quel était l'imam. Ils firent le voyage de Médine, et allèrent consulter, sur cet objet, Mohammed, petit-fils de Hosaïn, qui leur répondit : « L'imam est de notre « famille, et se trouve actuellement en Syrie. » Ayant eu occasion de rencontrer Mohammed, fils d'Ali, ils s'entretinrent avec lui de l'objet qui les occupait, et le pressèrent d'envoyer avec eux dans le Khorasan un homme affidé. Il choisit pour cette commission Abou-Akramah-Sâdek, dont le véritable nom était Ziad ben-Dirhem, qui résidait alors dans la ville de Koufah, et qui, dès qu'il eut reçu la lettre, se mit en marche pour le Khorasan, avec Kahtabah et Soleïman. Suivant d'autres, ce fut à Maïsarah que Mohammed écrivit, pour lui recommander d'envoyer dans cette province un homme de confiance; et Maïsarah choisit aussitôt Abou-Akramah. Celui-ci, dès qu'il fut arrivé dans le Khorasan, prit le nom de Mâhân et le prénom d'Abou-Mohammed. Il résida dans cette contrée jusqu'à l'arrivée d'un nouveau gouverneur, Asad fils d'Abd-allah, qui vint commander dans la province comme délégué de son frère Khâled, sous le khalifat de Hescham, fils d'Abd-almelik. Djeblah, fils d'Abou-Rawad, ayant dénoncé Abou-Akramah et ses associés, Asad fit mettre à mort Abou-Akramah. Abou-Daoud-Khaled ben-Ibrahim reçut une bastonnade de mille, ou, suivant d'autres, de trois cents coups. Mais bientôt le gouverneur, cédant à des sollicitations et à des pré-

sents, mit les accusés en liberté. Mohammed laissa passer une année sans envoyer dans le Khorasan aucun émissaire; ensuite il fit partir Abou-Hasan Kethir ben-Saad, qui remplit sa mission l'espace de trois ans. On choisit pour le remplacer Ammar ben-Iezdad, qui prit le nom de Khaddasch ben-Iezid. On dit que cet Ammar était un potier de terre, natif de Hirah, et chrétien de religion, mais qui, ayant embrassé l'islamisme, au moins en apparence, exerçait à Koufah la profession de maître d'école, معلم. Après la mort de Maïsarah, Mohammed nomma à sa place Bekir ben-Mahan Abou-Haschem, ou, suivant d'autres, Salem l'aveugle, surnommé Abou'lfadl, que Maïsarah, par son testament, avait demandé pour successeur, et Salem fut remplacé par Bekir. Ce fut ce dernier qui envoya Ammar dans le Khorasan. Cet émissaire fut à peine arrivé dans cette province, qu'il osa changer les règles prescrites par l'imam, qu'il tint une marche tout opposée à celle qu'avaient suivie ses prédécesseurs, et exerça une autorité arbitraire et tyrannique; et l'on disait communément : « Khaddasch a violé les « lois de la religion, » خداش خداش الدين. Aussi il mécontenta les partisans de Mohammed, qui se soulevèrent contre lui et le massacrèrent. Suivant d'autres, il fut mis à mort et crucifié par ordre d'Asad, fils d'Abd-allah.

Sur ces entrefaites, le khalife Hescham, ayant destitué Khaled, fils d'Abd-allah, Asad, son frère, fut enveloppé dans sa disgrâce et quitta le Khorasan. Hescham nomma au gouvernement de cette province

Djenid, fils d'Abd-alrahman, ensuite Aschres, fils d'Abd-allah Selemir, puis Asem, fils d'Abd-allah. Enfin il rendit ce commandement à Khaled, qui nomma encore une fois Asad pour son délégué. Ce dernier s'attacha à poursuivre les partisans de Mohammed, fils d'Ali. Dès qu'il pouvait découvrir un missionnaire ou un adepte, مدعو, il lui faisait trancher la tête et mettre son corps en croix. A force de recherches, on arrêta Soleïman ben-Kethir, Mâlek ben-Haïthem, Mousâ ben-Kaab, Lâhez ben-Koraït, Khâled ben-Ibrahim et Talhah ben-Rozaïk. On les fit comparaître en présence du gouverneur, qui leur dit : « Pervers « que vous êtes, ne vous ai-je point eu jadis en mon « pouvoir, et ne vous ai-je point fait grâce? » Ils répondirent : « Nous ne professons d'obéissance que pour « notre maître, le prince des croyants Hescham ; et « les rapports qu'on lui a faits sont dénués de vérité. » Asad fit appeler Mousâ ben-Kaab, et lui dit : « O « homme aux belles dents, يا ذا الثنايا, tu prétends « donc attaquer ma personne et détruire sourdement « mon autorité, afin de pouvoir séduire ce peuple et lui « faire adopter tes idées chimériques. » Ensuite il commanda qu'on lui mît à la bouche une bride d'âne, ou, suivant d'autres, un mors de cheval, et le fit traîner par terre jusqu'à ce que ses dents furent brisées ; ensuite on lui meurtrit le nez. Lâhez reçut trois cents coups de fouet, et fut mis en prison. Cependant quelques Arabes de la tribu d'Azad, ayant sollicité en faveur des accusés, et ayant certifié leur innocence, obtinrent leur élargissement. Sur ces entrefaites, Be-

kir se rendit dans le Khorasan, où il s'attacha à réparer le mal qu'avait fait Ammar, et ramena tout le monde à l'obéissance de l'imam et à l'observation des règles qu'il avait prescrites. Se voyant près de sa mort, il légua ses fonctions à son gendre, le daï Soleïman ben-Hafs-Abou-Selmah, qui était changeur de profession, ou, suivant d'autres, vinaigrier. En même temps il écrivit à l'imam Mohammed fils d'Ali, pour lui faire part du choix qu'il avait fait d'un homme distingué sous le rapport de sa naissance, de ses principes et de sa franchise. Mohammed approuva la chose et investit Abou-Selmah des pouvoirs qu'avait exercés Bekir ben-Mâhân. A cette époque, c'était Soleïman ben-Kethir qui avait la direction générale des affaires des Abbassides dans le Khorasan. Asad étant mort dans cette province, Khaled en confia le gouvernement à Djafar ben-Handhalah Behrani. Bientôt après, Khaled perdit le gouvernement de l'Irak, et eut pour successeur Iousouf ben-Omar. Le khalife Hescham donna l'administration du Khorasan à Nasr ben Saïïar, auquel il recommanda de correspondre avec Iousouf.

Ce fut l'an 120 que Nasr fut nommé gouverneur du Khorasan[1]. Nasr ben-Saïïar fut confirmé dans le gouvernement de cette province par Walid, Iézid, Ibrahim et Merwan, qui occupèrent successivement le trône des khalifes[2].

[1] Mirkhond, *Rausat*, III[e] part. fol. 165 r.

[2] Nikbi-ben-Masoud, man. pers. 61, fol. 365 r. — Tabari, trad. pers. man. pers. de Ducaurroy 28, fol. 458 v. — El-Macini, *Historia Saracenica*, pag. 91.

Cependant Soleïman ben-Kethir[1], Lâhez ben-Koraït, Kahtabah ben-Schabib et quelques autres personnes se rendirent auprès de Mohammed, apportant avec eux des sommes d'argent et des étoffes qu'ils lui offrirent en présents. Mohammed leur dit : « Je ne « pense pas que vous me revoyiez après cette année. « Si je viens à mourir, reconnaissez pour votre maître « mon fils Ibrahim, que je vous recommande, ainsi « que je vous ai recommandés à lui. »

Mohammed mourut l'an 124, ou, suivant d'autres, 125 de l'hégire, à l'âge de soixante-trois ou soixante-sept ans, laissant douze fils, au nombre desquels se trouvaient Abd-allah-Abou'labbas, Abd-allah-Abou-Djafar et Ibrahim l'imam. Celui-ci hérita des droits de son père.

Arrivé à cette époque de l'histoire que nous avons entrepris d'écrire, nous devons nous arrêter un moment pour faire connaître un homme que nous avons déjà nommé, et qui va jouer un rôle bien important dans la révolution qui mit les descendants d'Abbas sur le trône : on sent que je veux parler d'Abou-Moslem.

(*La suite à un prochain numéro.*)

[1] Makrizi, *Moukaffa*, fol. 65 v.

ABRÉGÉ

Du roman hindoustani intitulé *la Rose de Bakâwalî*.
par M. le professeur GARCIN DE TASSY.

(Suite et fin.)

Le lendemain Jamîla Khatûn voulut prendre congé de sa nièce; mais Rûh-afza la supplia de permettre que Bakâwalî restât quelques jours auprès d'elle. Jamîla consentit à la laisser une semaine avec sa cousine, et retourna au jardin d'Iram. Alors Rûh-afza la mena vers le côté du jardin où Tâj-ulmulûk résidait. Là elle entend les chants plaintifs de cet amant désolé. Elle ne peut contenir son émotion et demande à sa cousine quels sont ces accents; pour toute réponse Rûh-afza la conduit en présence du schâh-zâda. A cette vue Bakâwalî laisse échapper de ses mains les rênes du libre arbitre et son bras sert de collier à Tâj-ulmulûk. Ensuite ils pleurèrent de joie et effacèrent avec leurs larmes le cahier des chagrins que leur avait causés leur longue séparation. Ces amants passionnés se donnèrent des marques mutuelles de leur tendresse jusqu'au jour où Bakâwalî fut obligée d'aller retrouver ses parents. Rûh-afza leur promit de faire ses efforts pour les réunir bientôt et les engagea à attendre avec résignation la suite des événements. Bakâwalî se rendit à cet avis et retourna dans la maison paternelle.

Pendant ce temps Rûh-afza racontait en détail à sa mère l'histoire des amours de sa cousine et de Tâj-ulmulûk. Lorsqu'elle eut entendu ce récit, Husn-ara tint pendant longtemps la tête enfoncée dans le collet de la réflexion; puis elle dit à sa fille : « Quoique l'union « d'un homme avec une parî soit une chose inusitée, « toutefois, comme ce mortel t'a délivrée d'un dur « esclavage, je dois, par reconnaissance, le sauver des « liens du chagrin et le faire parvenir à son but. » Après avoir pris la résolution qu'elle venait d'exprimer à sa fille, elle appela un peintre habile, lui fit tirer le portrait de Tâj-ulmulûk, et alla au jardin d'Iram, où elle passa quelques jours avec Firozschâh et Jamîla-Khatûn. Un jour, après avoir parlé à Jamîla de choses indifférentes, elle lui tint ce discours :

« Ma chère sœur, une perle de belle eau n'est utile « qu'autant qu'elle figure dans un collier. Pourquoi « laisses-tu Bakâwalî languir dans la virginité [1]? — « Mais, ma bonne amie, interrompit Jamîla, tu as « sans doute entendu dire que ma fille est éprise d'un « simple mortel. Elle ne veut pas être unie à un être « de son espèce. Que puis-je dans cette affaire? Faut-« il que j'abandonne les usages de nos ancêtres? Dois-« je laisser faire à ma fille un mariage qui n'eut jamais « lieu parmi nous? — Il est bien vrai, répondit Husn-« ara, qu'une union entre des individus d'une organi-« sation grossière et des êtres aériens semble contraire

[1] Il y a de plus dans le texte : « Nonne meliùs hunc alabas-« trum favonii flatu expansum esse? »

« aux règles de la sagesse; toutefois, si tu connaissais « toutes les perfections de la nature humaine, tu « abandonnerais tes préventions. Sache que l'homme « est la plus parfaite des créatures de Dieu : il est « l'ombre, que dis-je! l'image et la ressemblance du « Créateur. Dieu existait seul au commencement des « siècles; il était concentré en lui-même; le soleil de « sa substance était resté caché derrière le voile du « mystère, il se complaisait dans son amour; mais il « éprouva le désir de se manifester au dehors, il voulut « montrer sa beauté, faire connaître le vin de son « amour et mettre en évidence le trésor caché de sa « nature. A cet effet il créa l'univers, lequel est donc « un reflet de l'unité de Dieu qui est allé se réfléchir « dans le miroir du néant. Or l'homme est le roi de la « nature, parce que lui seul dans le monde se connaît « lui-même, et par suite connaît le Créateur et pos- « sède l'intelligence de la révélation. A la vérité Dieu « ne saurait être connu tel qu'il est : on peut le com- « parer au soleil, qu'il faut se contenter de voir réfléchi « dans l'eau d'une coupe. Toutefois, comme le reflet « de la lumière n'est autre chose que la lumière, l'œil « spirituel peut donc parvenir à contempler la divi- « nité. De là vient que des hommes religieux, enivrés « de la coupe de la communion divine, se sont écriés « *je suis Dieu*. En effet, l'homme participe aux at- « tributs divins; que dis-je! sa substance est celle de « Dieu même. La seule différence, c'est qu'il n'est « qu'un être casuel, tandis que Dieu seul est l'être « nécessaire. Tu dois donc, ma sœur, t'estimer heu-

« reuse qu'un être de cette nature veuille s'allier à ta « fille. »

Par ces paroles et par d'autres du même genre, Husn-ara tâchait d'éteindre dans le cœur de sa sœur la haine qu'elle portait à la race humaine. « Tout « cela est fort beau, lui dit enfin Jamîla; mais ne me « parle pas du pervers qui a séduit ma fille : je ne « la lui donnerai jamais. » Husn-ara ne se déconcerte pas; elle montre à sa sœur le portrait de Tâj-ulmulûk, en lui disant : « Voilà l'image du prince du Schar- « quistân; vois si jamais le calam du destin a dessiné « dans le monde une aussi heureuse physionomie. « Hâte-toi donc d'unir ce délicieux jasmin à cette « rose de beauté. » A la fin, bon gré malgré, Jamîla consentit à donner sa fille à Tâj-ulmulûk. Husn-ara part aussitôt pour Jazîra-i Firdaus et donne au prince la nouvelle de l'heureux résultat de sa démarche.

De son côté, Jamîla-Khatûn fait part à Firoz-schâh de la conversation qu'elle avait eue avec Husn-ara, et lui remet le portrait du schâh-zâda. Firoz-schâh l'envoie à Bakâwalî, en lui faisant dire qu'il était disposé à lui donner ce mortel pour époux puisqu'elle voulait unir son existence aérienne avec de la terre grossière. Bakâwalî reconnut aussitôt son bien-aimé et pensa qu'elle devait cet heureux changement dans l'esprit de ses parents à la bonne Rûh-afza. Elle se hâta d'aller trouver son père, à qui elle dit : « Sire, les « enfants doivent obéir à leurs parents; ainsi je suis « disposée à accepter l'époux que vous m'offrez. Se-

« fût-il un dew ou un Abyssin, je le considérerais « comme un des adolescents du paradis ou comme la « lune de Canaan[1]. » Aussitôt Firoz-schâh donna ordre de faire les préparatifs des noces. On embellit à cet effet tous les édifices de Jazîra-i Iram. La danse et la musique animèrent tous les lieux. Aux quatre points cardinaux on entendit le retentissement de la joie. On envoya partout des billets de part[2]; des troupes de parî arrivèrent en foule; on ouvrit l'assemblée du plaisir; on fit circuler le vin à la ronde et des plats couverts de gâteaux et de sucreries. Firoz-schâh recevait chacun selon son rang; et il avait même nommé des commissaires pour faire les honneurs et voir que tout se passât convenablement. Dans Jazîra-i Firdaus, Muzaffar-schâh tint la même conduite.

Au jour fixé d'avance on donna ordre aux wâzir et aux âmir de se revêtir de leurs plus beaux habits, et aux chefs des troupes de se tenir prêts avec leurs soldats. Husn-ara voulut aussi que les officiers de son palais eussent une toilette soignée. Elle se para elle-même de riches vêtements et de joyaux précieux. Ensuite, au moment jugé favorable par les astrologues, on fit baigner le schâh-zâda, on le revêtit d'une robe royale et de tous les ornements conformes à sa dignité et à la circonstance; puis il monta sur un cheval bien harnaché, et se mit en marche pour Jazîra-i

[1] C'est-à-dire Joseph, fils de Jacob et petit-fils d'Isaac, personnage dont les poëtes orientaux célèbrent à l'envi la beauté merveilleuse.

[2] رقعه.

Iram[1], accompagné de Muzaffar-schâh et d'autres princes et dignitaires. Les palanquins des femmes suivaient le cortége. Lorsque la procession nuptiale fut arrivée proche du palais de Firoz-schâh, ce monarque envoya quelques-uns de ses officiers pour la recevoir; et il fit entrer ceux qui la composaient dans la salle où était réunie l'assemblée. Jamîla-Khatûn et Husn-ara se présentèrent ensuite, la première en qualité de mère de la mariée, la seconde comme remplaçant celle du jeune homme. La danse et la musique se prolongèrent bien avant dans la nuit; les cris de *mubârak* (béni) *salâmat* (santé) retentirent dans la salle et au dehors; on distribua des sorbets, des guirlandes de fleurs et du bétel; on fit asseoir l'un à côté de l'autre sur un sofa magnifique les nouveaux mariés; les domnî[2] récitèrent les charmes usités en pareille circonstance; puis elles laissèrent les deux époux se retirer seuls dans une chambre, tandis qu'elles entonnèrent des chants érotiques. Elles ne cessèrent que quand elles furent fatiguées: alors, pour se reposer, elles s'appuyèrent les unes sur les bras des autres, comme sur des coussins.

Au matin, tandis que le schâh-zâda se dirigea vers

[1] جزيره signifie *île* et *presqu'île;* c'est à cause de cette ambiguïté que j'ai conservé le mot arabe dans ma traduction. Mais Iram et Firdaus sont apparemment des presqu'îles, puisqu'on peut aller à cheval de l'une à l'autre.

[2] Chanteuses et danseuses de profession, mais qui n'exécutent leurs exercices que devant des femmes. On les distingue des *kanchanî* ou bayadères, qui font devant les hommes ces mêmes exercices.

le bain, Rûh-afza vint dans la chambre nuptiale; elle y trouva Bakâwalî encore endormie. Sur ses joues se distinguait la *marque des dents*[1] de Tâj-ulmulûk, sur sa poitrine la trace de ses mains teintes de menhdî. Muzaffar-schâh et Husn-ara ne tardèrent pas à prendre congé de Firoz-schâh et de Jamîla, et se retirèrent, emmenant avec eux leur fille et laissant Tâj-ulmulûk, chez son beau-père, jouir à son gré des plaisirs de l'hymen.

Quelque temps après Tâj-ulmulûk, d'accord avec Bakâwalî, demanda l'autorisation de quitter le palais de Firoz-schâh. En la lui accordant, le roi des parî lui donna une grande quantité d'esclaves des deux sexes, et, outre la dot de Bakâwalî, il lui remit pour son voyage de l'argent monnayé, des effets et des ustensiles de tout genre, en telle quantité que, si je voulais les décrire en détail, je remplirais un second volume pareil à celui-ci. Enfin le schâh-zâda, accompagné de Bakâwalî, arriva dans son pays et y retrouva ses deux premières épouses. En le voyant la moisson de leur espérance, qui s'était desséchée, reverdit. Toutefois la beauté remarquable de Bakâwalî troubla un peu leur joie. Tâj-ulmulûk les embrassa tendrement et les engagea à n'être point jalouses de leur nouvelle compagne, en les assurant qu'il avait pour elles le même attachement qu'auparavant et qu'il chercherait toujours à les contenter plutôt qu'à se satisfaire lui-même; qu'elles devaient donc être unies

[1] Dans les Mille et une nuits il est aussi question de ce singulier genre de caresses.

ensemble comme le lait et le sucre, et prendre bien garde de se faire l'une à l'autre des méchancetés.

Il y a, selon les ouvrages indiens[1], une ville nommée *Amar-nagar,* dont les habitants sont immortels. Le souverain de ce lieu est Indra, qui n'a d'autre occupation, jour et nuit, que de se divertir avec ses houris, et d'autre nourriture que la danse et la musique. Le monde des jinn dépend de lui, et toutes les parî vont chanter et danser en sa présence. Une nuit Indra se plaignit que Bakâwalî, fille de Firoz-schâh, n'était pas venue depuis longtemps à sa cour, et il en demanda la cause. « C'est, répondit une des « parî, qu'elle a été prise dans le filet de l'amour d'un « homme, et que, enivrée de ce sentiment, elle est « sans cesse avec lui et n'a plus que de l'aversion pour « ses semblables. » Cette nouvelle mit en colère Indra, et il ordonna à quelques parî d'amener à l'instant la négligente houri. Celles-ci montèrent sur un char aérien et se transportèrent au jardin de Tàj-ulmulûk, où elles réveillèrent Bakâwalî, lui apprirent la colère d'Indra contre elle et lui intimèrent son ordre. Elle fut obligée de se laisser conduire à Amar-nagar. Là, toute tremblante, elle se présenta devant le râja Indra, et, debout, les mains jointes, lui rendit ses devoirs respectueux; mais le mahârâj jeta sur elle un regard de colère, et, la réprimandant avec sévérité, il ordonna qu'on la jetât dans le feu, afin que son corps perdît l'odeur que lui avait laissée son contact avec un mortel. Les parî la mirent alors dans une

[1] C'est un musulman qui parle.

fournaise, où elle fut réduite en cendre; ensuite on éclaboussa sur cette cendre de l'eau enchantée, et aussitôt elle se ranima et reproduisit la forme première de Bakâwalî. Ainsi purifiée, Bakâwalî se présenta dans l'assemblée d'Indra et y dansa si parfaitement qu'elle anéantit pour ainsi dire le cœur des assistants et que chacun applaudit à son talent par des bravos répétés. Quand elle eut fini, elle salua l'assemblée, remonta sur le char qui l'avait conduite et revint à son jardin. Après s'être baignée dans le bassin d'eau de rose, elle alla se coucher auprès du schâh-zâda. Au matin, elle se leva selon sa coutume et se conduisit comme elle le faisait habituellement. Toutes les nuits c'était la même répétition, sans que Tâj-ulmulûk se doutât de rien. Toutefois, une nuit, pendant qu'elle était à la cour d'Indra, le schâh-zâda se réveilla et ne la trouva pas à ses côtés. Il alla la chercher dans le palais et dans le jardin, mais il ne la vit nulle part. Il finit par s'endormir de nouveau, et sur ces entrefaites Bakâwalî revint se coucher sur le lit conjugal. Au matin Tâj-ulmulûk fut très-étonné de voir Bakâwalî auprès de lui; mais il feignit de ne rien savoir, et la nuit suivante, afin de découvrir ce secret, il se fendit un doigt et y mit du sel pour s'empêcher de dormir. Après minuit le char aérien paraît; Bakâwalî se lève et se dispose à y monter; mais le schâh-zâda vient tout doucement sans être aperçu, saisit un des pieds du char et s'y tient fortement attaché, tandis que les parî le soulèvent et le font arriver à la porte d'Indra. Là Tâj-ulmulûk vit ce qu'il n'avait jamais vu en fait

de beautés immatérielles, et entendit ce qu'il n'avait jamais entendu en fait de sons harmonieux; mais, lorsqu'il fut témoin de la terrible purification de Bakâwalî et qu'il la vit réduite en cendre, il ne put contenir son désespoir et se frappa la tête avec ses deux mains. Sur ces entrefaites quel ne fut pas son étonnement quand il vit sa bien-aimée renaître de ses cendres et s'avancer vers le râja. Il la suivit, et, comme il y avait une grande foule, personne ne fit attention à lui. Par hasard le joueur de tambour chargé d'accompagner avec son instrument la danse de Bakâwalî était un vieillard qui n'avait pas la force de battre. Bakâwalî, obligée de s'arrêter de temps en temps, en paraissait vivement contrariée. Le schâh-zâda, fâché de ce contre-temps, s'approche alors du musicien et lui dit à l'oreille : « Si vous êtes fatigué de jouer, je « m'offre pour vous remplacer pendant quelques ins« tants, et je le ferai d'autant plus volontiers que je « suis habile à ce genre d'exercice. » Le vieillard accepta cette proposition et remit à Tâj-ulmulûk son instrument. Ce dernier ne le fit pas plus tôt résonner que la danse de Bakâwalî s'anima et devint délicieuse. Le râja en fut tellement charmé qu'il ôta de son cou le collier de neuf lakh qui l'ornait et le donna à Bakâwalî. Il congédia l'assemblée, et Tâj-ulmulûk revint au jardin de la même manière qu'il l'avait quitté.

Au matin le schâh-zâda conte à Bakâwalî son aventure de la nuit passée. Bakâwalî lui exprime la peine qu'elle éprouve de ce qu'il a su ce qu'elle était obligée de faire toutes les nuits et la crainte que cette con-

naissance n'ait un fâcheux résultat. « Tu voudras me « suivre désormais, ajoute-t-elle, et comment ferai-je « pour te cacher? Mais l'écrit du destin est indélébile; « je veux aujourd'hui éprouver mon horoscope en te « menant avec moi, et il en sera ce que Dieu voudra. » Effectivement Bakâwalî conduisit avec elle Tâj-ulmulûk à la cour d'Indra et le lui présenta comme un habile joueur de tambour. Le céleste râja l'agréa en cette qualité, et aussitôt le schâh-zâda se mit à jouer de son instrument et Bakâwalî à danser de telle façon que l'assemblée fut ravie d'étonnement et qu'Indra, hors de lui, s'écria : « Demande-moi, chère Bakâwalî, « ce que tu voudras, et je te l'accorderai. — Grand « monarque, je ne te demande qu'une grâce, répondit « Bakâwalî, c'est que tu me laisses aller avec ce mu-« sicien. » A ces mots Indra, en colère, traite Bakâwalî de courtisane et lui dit que puisqu'il avait donné sa parole il ne saurait la rétracter; qu'ainsi elle pouvait suivre Tâj-ulmulûk, mais que pendant douze années la moitié inférieure de son corps serait de marbre. Aussitôt Bakâwalî prit cette forme et disparut de la cour d'Indra. Comme le schâh-zâda se roulait par terre de désespoir, les parî le soulevèrent et le jetèrent hors de ce paradis. Il tomba dans un jangle et y resta sans connaissance pendant trois jours. Au quatrième il ouvrit les yeux, et, au lieu de sa bien-aimée, il trouva des ronces à ses côtés. Alors il fait retentir l'air de ses plaintes et demande à chaque arbre des nouvelles de Bakâwalî. Un jour il parvint à un grand bassin en marbre qui avait aux quatre côtés des degrés

bien taillés et qui était entouré d'arbres fruitiers. Il prit haleine en cet endroit; puis, s'étant baigné, il se reposa à l'ombre d'un arbre et s'y endormit en pensant à sa bien-aimée. Sur ces entrefaites des parî qui l'avaient vu à la cour d'Indra passèrent par là et le reconnurent. « N'est-ce pas, dirent-ils entre eux, le « joueur de tambour de Bakâwalî? » Ces mots réveillent le schâh-zâda, et il demande à ces parî, les yeux pleins de larmes, s'ils ne pouvaient pas lui donner des nouvelles de Bakâwalî. « Nous avons entendu dire, « lui répondirent-ils, qu'elle était dans une pagode de « Singaldîp, et que son corps était de marbre, du « nombril aux pieds. La porte de cette pagode est « fermée durant tout le jour; on ne la tient ouverte « que pendant la nuit, jusqu'à l'aurore. — Le pays « dont vous parlez, répliqua Tâj-ulmulûk, est-il bien « loin d'ici? — Un homme, répondirent-ils, marche- « rait sa vie entière qu'il ne pourrait y arriver. » Le schâh-zâda, désespéré de ce qu'il venait d'entendre, prit des cailloux et s'en frappa la tête. Alors les parî, touchés de son état, se décidèrent à le conduire à Singaldîp. Effectivement en un instant ils l'y transportèrent. L'infortuné Tâj-ulmulûk fut fort étonné de se trouver dans une ville magnifique, dont tous les habitants, tant hommes que femmes, étaient beaux de visage. En s'y promenant il rencontra un brahmane, et il lui demanda des renseignements sur les divinités qu'on adorait dans ce pays et sur les temples qui leur étaient consacrés. Le brahmane se fit un plaisir de le satisfaire. Il lui dit même que depuis

peu de temps on avait construit un nouveau temple sur le bord de la rivière, du côté du midi; mais qu'il était constamment fermé pendant le jour, et qu'ainsi personne ne savait ce qu'il y avait.

Le schâh-zâda, content de cette nouvelle, se met aussitôt en route pour ce temple, et, arrivé là, il s'assied sur la porte. A la nuit les battants s'ouvrent, Tâj-ulmulûk entre et trouve sa chère Bakâwalî, dont la moitié du corps n'était plus qu'un marbre inanimé. Tâj-ulmulûk lui raconta tout ce qui lui était arrivé, et ils passèrent la nuit à converser ensemble. A l'aurore Bakâwalî dit au schâh-zâda de se retirer avant que le soleil se montrât, dans la crainte d'éprouver son sort. Pendant quelque temps Tâj-ulmulûk continua d'aller, la nuit, trouver Bakâwalî.

Un jour il passa sous les croisées du palais de la fille de Chitraçain, râja de cette contrée. Or cette princesse était en cet instant derrière la jalousie, et, comme elle était d'une beauté très-remarquable, une foule de curieux, qu'on aurait dit frappés de démence, s'étaient arrêtés, cherchant à l'entrevoir. A mesure que Chitrawat (c'était le nom de cette houri) aperçut le schâh-zâda, la flèche de l'amour vint percer son cœur de part en part; les rênes de la raison s'échappèrent de ses mains et elle tomba sans connaissance. Ses deux suivantes, Nirmala et Chapala, accoururent pour la soulever; elles jetèrent de l'eau de rose sur son visage et lui en firent respirer de l'essence. Chitrawat se remit un peu, mais ne voulut donner aucune explication sur la cause de cet accident; alors

Nirmala regarda, sans être aperçue, au-dessous de la fenêtre, et, ayant vu le schâh-zâda, elle comprit qu'il avait été cause de ce qui s'était passé. « Allons, chère « princesse, dit-elle à Chitrawat, pourquoi es-tu ainsi « agitée? Quelque mortel a-t-il jeté le trouble dans « ton cœur? Tu sais bien que ton père te laisse maî- « tresse absolue de te choisir un époux. Ainsi tu n'as « qu'à parler. Ce jeune homme qui est monté sur un « cheval serait-il cause de ton émotion? S'il en est « ainsi, je vais agir pour qu'il ne puisse se sauver de « ton filet. » Nirmala n'eut pas plus tôt dit ces mots qu'elle envoya une entremetteuse pour savoir quel était le jeune homme qui avait su charmer Chitrawat. Elle sut ainsi qu'il était prince du Scharquistân et se nommait Tâj-ulmulûk. Chitrawat dissimula d'abord, puis elle avoua qu'elle l'aimait, et on en fit part à son père et à sa mère. Ceux-ci envoyèrent à Tâj-ulmulûk une autre entremetteuse, plus habile que la première, pour lui proposer l'alliance de la princesse et faire naître en son cœur de l'amour pour elle. La messagère s'acquitta parfaitement de la commission, mais tous ses discours ne firent aucun effet sur l'esprit du schâh-zâda. « Va, lui dit-il, salue respectueusement le râja « de ma part, et dis-lui que vouloir fixer par un ma- « riage celui qui a échangé le manteau royal et la cou- « ronne impériale contre les fatigues des voyages et « le froc de la pauvreté, c'est vouloir imprimer des « marques sur l'eau ou faire un nœud avec du vent. » Il dit, et l'entremetteuse alla faire part au râja de la réponse négative de Tâj-ulmulûk. Chitraçain pensa

qu'il devait dissimuler, et il consulta son wazîr sur ce point. Le wazîr se flatta de pouvoir vaincre la résistance du schâh-zâda; mais, méchant de son naturel, il conçut le dessein de l'accuser de vol et de tirer de cette accusation le moyen d'obtenir le résultat qu'il désirait. Il est vrai que Dieu sait tirer le bien du mal; ainsi, cher lecteur, ne te hâte pas de blâmer ce qui paraît mauvais, parce que souvent le bien est caché derrière le voile du mal.

Précisément Tâj-ulmulûk eut quelques dépenses à faire, et il se ressouvint de la pierre précieuse qu'il avait cachée dans sa cuisse. Il fit venir un chirurgien qui ouvrit l'endroit où la pierre était placée, l'en retira et y appliqua ensuite un cataplasme lénitif. Lorsque le schâh-zâda fut guéri, il porta cette pierre au bazar et l'offrit à acheter à des joailliers. Ceux-ci, qui n'avaient jamais vu une pierre aussi belle, allèrent avertir le wazîr qu'un étranger voulait vendre une pierre dont le râja seul pouvait donner la valeur. Le wazîr, pensant que cet étranger devait être Tâj-ulmulûk, donna ordre de l'arrêter. Il fut obéi; et, s'étant convaincu que c'était bien l'individu qu'il avait en vue, il l'accusa de vol, le fit mettre en prison, et alla informer le râja de cet événement : « Je viens de rattraper, lui dit-il, notre oiseau, qui avait brisé son filet et s'était envolé. Soyez sûr qu'il fera actuellement ce que vous voudrez. »

Le râja espérait en effet que la prison[1] opérerait

[1] Dans le texte le mot *prison* est rendu par پنڈت خانه (*pandit-khâna*), maison du pandit, mais c'est probablement une

un heureux changement dans l'esprit de Tâj-ulmulûk; mais ce n'était point la privation de sa liberté qui l'affectait, c'était la séparation de Bakâwalî qui le mettait dans un tel désespoir qu'il se frappait la tête contre la porte et les murs. Un jour le geôlier alla exposer au râja que le nouveau détenu était exaspéré au point qu'il ne pouvait tarder de périr si on ne le délivrait promptement. Le râja ne donna sur-le-champ aucune réponse; mais il fit appeler sa fille et lui dit : « Va « visiter cet étranger; fais-lui voir un rayon du flam- « beau de ta beauté, et peut-être la marchandise de « son orgueil en sera consumée. » Chitrawat, contente de ce discours, fit sa toilette; puis, suivie de ses deux dames de compagnie, elle alla trouver Tâj-ulmulûk dans sa prison : mais le schâh-zâda ne la regarda qu'avec indifférence; aucun de ses charmes ne fit impression sur lui. Alors Chitrawat, dans un état indicible d'agitation, tomba évanouie devant Tâj-ulmulûk. A cette vue le cœur du prince éprouva une violente sensation, et il déclara qu'il consentait à l'épouser. Nirmala fit savoir tout de suite cette nouvelle au râja; celui-ci donna ordre de faire sortir Tâj-ulmulûk de sa prison, de le conduire au bain et de le revêtir ensuite d'une robe royale. Il assigna un palais pour la résidence du schâh-zâda; et, à une heure indiquée comme favorable par les astrologues, on célébra son mariage. Après la cérémonie Tâj-ulmulûk entra dans le boudoir de Chitrawat. Nirmala et Chapala

altération de l'expression بندی خانه (*bandî-khana*), maison du prisonnier.

y étaient aussi, et lui firent mille agaceries; mais le schâh-zâda ne les regarda pas seulement et tint constamment la tête baissée. A la nuit il se leva, se rendit au temple de Bakâwalî et lui avoua franchement tout ce qui s'était passé. Sur ces entrefaites l'aurore parut; Tâj-ulmulûk revint à son domicile et se coucha près de Chitrawat. Tâj-ulmulûk passait ainsi toutes les nuits auprès de sa bien-aimée, et tous les jours il restait avec Chitrawat, à qui il contait d'intéressantes histoires. Elle était étonnée que le feu qui la dévorait ne se communiquât pas au prince et qu'il ne consumât pas la moisson de sa patience. Un jour enfin Chitrawat se plaignit amèrement à son père de l'indifférence du schâh-zâda pour elle. Le râja fit épier ses démarches et apprit qu'il allait passer la nuit dans un temple qu'on lui indiqua. Alors il fit appeler des tailleurs de pierre et leur donna ordre d'aller détruire ce temple et d'en jeter les matériaux dans la rivière. Cet ordre fut exécuté; et la nuit suivante, lorsque Tâj-ulmulûk se présenta pour entrer dans la pagode, il n'en trouva pas même la trace. Il resta là plusieurs jours dans une grande agitation, se roulant dans la poussière et poussant des soupirs et des cris. A la fin, voyant l'inutilité de ses pleurs, il prit sur sa poitrine la pierre de la patience et se consola de ses peines avec Chitrawat, pour qui il ne fut plus insensible[1].

Sur ces entrefaites un agriculteur laboura l'empla-

[1] Il y a dans le texte : « Et concha virginitatis ejus repleta est « margaritis conjunctionis. »

cement du temple de Bakâwalî; et y sema du *sarson*[1]. Tâj-ulmulûk allait s'y promener de temps en temps pour se distraire de ses ennuis. Le sarson fleurit, le jardinier le cueillit et en fit de l'huile. Il en goûta lui et sa femme, et celle-ci, qui était stérile, devint enceinte aussitôt; et neuf mois après elle mit au monde une fille belle comme une fée. Quand cette fille eut *quatorze jours* sa beauté effaça celle de la lune de *quatorze nuits*. Tâj-ulmulûk voulut la voir; mais quel ne fut pas son étonnement quand il reconnut dans elle les traits de sa chère Bakâwalî! et lorsqu'il sut que c'était à l'huile du sarson ensemencé sur l'emplacement du temple de Bakâwalî qu'était due la naissance de cet enfant, il fut convaincu que sa bien-aimée lui était rendue. Il donna nombre de roupies au jardinier et lui recommanda d'élever convenablement cet enfant merveilleux. Elle avait à peine *sept* ans qu'on la demanda de tous côtés en mariage au jardinier; mais celui-ci, par délicatesse pour Tâj-ulmulûk, qui la lui avait tant recommandée, refusa nettement de la marier, en prétextant que, lorsqu'elle serait nubile, elle choisirait elle-même son époux. Elle n'eut pas plus tôt mis le pied dans sa dixième année que Tâj-ulmulûk envoya une coiffeuse demander, de sa part, cette jeune fille en mariage au jardinier. Ce bon paysan se troubla quand il entendit cette proposition : « Quoi, dit-il, moi, pauvre malheureux, j'aurais « pour gendre l'époux de la fille du râja! Il veut peut- « être faire de mon enfant son esclave; mais à Dieu

[1] *Sinapis dichotoma.* Roxburgh.

« ne plaise qu'une beauté si parfaite soit la suivante « de la princesse. » La jeune fille entendit ces propos et dit au jardinier : « Mon nom est Bakâwalî; je suis « parî; ainsi ne vous mettez pas en peine sur mon « compte. La place de la rose colorée est sur la tête, « celle de la perle précieuse est sur la couronne des « rois. Faites dire au prince d'attendre encore un « peu. » Le jardinier se tut, et la coiffeuse alla rapporter fidèlement ce qu'elle avait entendu. Tâj-ulmulûk, plein de joie, combla l'entremetteuse de présents. Lorsque le temps du châtiment de Bakâwalî fut terminé, des centaines de parî accoururent des quatre côtés, Saman-rû à leur tête, conduisant le chariot d'or. Bakâwalî se revêtit d'une robe magnifique et orna son corps des plus belles parures; puis elle prit la main de son père, le conduisit derrière la maison et lui indiqua un chaudron plein d'*ascharafî,* enfoui depuis longtemps en cet endroit. Ensuite elle monte sur le chariot et les parî la soulèvent dans l'air et la conduisent à l'endroit où Tâj-ulmulûk se trouvait avec Chitrawat, Nirmala et Chapala. Bakâwalî entre toute seule, touche la main de Chitrawat et l'embrasse avec amitié, comme si c'eût été sa sœur; puis, après avoir raconté au schâh-zâda tout ce qui lui était arrivé et avoir entendu de lui ce qu'il avait à lui apprendre, elle dit à Chitrawat : « Si tu veux être la compagne du « schâh-zâda, je n'ai rien à dire; ceci est ta maison.— « Ah! répondit Chitrawat, pourrai-je quitter celui qui « fait le bonheur de ma vie? »

Alors Bakâwalî donna ordre aux parî de se mon-

trer; elles obéirent et remplirent tout Singaldîp. La ville fut tout en émoi. Le râja se transporta dans le palais de sa fille. Son gendre, ayant appris sa venue, alla au devant de lui, le reçut avec distinction, le fit asseoir sur son masnad, lui raconta ensuite son histoire et celle de Bakâwalî. Ce récit le toucha; il prit la main de sa fille, la mit dans celle de Bakâwalî et dit à cette dernière : « Voici ma fille unique; je te la « donne pour esclave; j'espère que tu la traiteras avec « bienveillance. » Alors Tâj-ulmulûk monta sur le chariot; Bakâwalî et Chitrawat se mirent l'une à sa droite, l'autre à sa gauche, et Nirmala et Chapala se placèrent respectueusement devant eux. En un instant les parî transportèrent le chariot et le conduisirent à la porte du palais de Tâj-ulmulûk. Lorsque Bakâwalî et Chitrawat y furent entrées, le fils du wazîr de Zaïn-ulmulûk, nommé Bahram, lequel était l'intendant du *mulk-i nigârîn,* vint offrir son nazar[1]; Tâj-ulmulûk l'accueillit avec bonté, et fit son entrée dans son château. Dilbar et Mahmûda furent comblées de joie en le revoyant et reçurent affectueusement Bakâwalî et Chitrawat.

Tâj-ulmulûk s'empressa d'écrire à Firoz-schâh, à Muzaffar-schâh et à Zaïn-ulmulûk, pour leur annoncer son heureux retour. En lisant son message, leur cœur flétri reverdit. Firoz-schâh, accompagné de Jamîlakhatûn, se mit en route, avec un grand appareil, pour le Scharquistân. Muzaffar-schâh, Husn-ara et

[1] Dans l'Inde on n'aborde jamais un supérieur qu'un nazar (présent) à la main.

Rûh-afza firent de même. En peu de temps il y eut dans le *Mulk-i nigârîn* une telle quantité d'hommes et de parî qu'on n'aurait pu y placer un grain de sésame. Tous furent charmés de revoir Tâj-ulmulûk et Bakâwalî, et la tristesse que leur absence avait occasionnée s'éloigna de tous les cœurs. Pendant trois jours on fêta leur retour. La danse et la musique eurent lieu jour et nuit. Au quatrième jour chacun retourna dans son pays, plein de joie. Toutefois Bakâwalî voulut que Rûh-afza restât encore un peu de temps avec elle, et elle lui donna la salle des cornalines pour sa chambre à coucher. Les deux amies passaient à converser une bonne partie de la nuit, puis elles se livraient au sommeil. Un jour Rûh-afza s'endormit sur sa croisée et la noire tresse de ses cheveux étant retombée en dehors, le rubis qui l'ornait brillait au clair de la lune. Bahram se promenait en cet instant pour prendre le frais; il aperçut ce spectacle, et crut d'abord que c'était un noir serpent qui se glissait en cet endroit, portant en sa bouche sa pierre précieuse[1]. Ensuite, en considérant mieux la chose, il se convainquit que c'était une tresse de cheveux serrée par un rubis éclatant. Toute la nuit il fut dans l'agitation. Au matin il sut par Saman-rû que la fenêtre où il avait vu cette tresse de cheveux était celle de la chambre à coucher de Rûh-afza. Un violent amour pour la belle cousine de Bakâwalî naquit alors dans le cœur de Bahram. Le lendemain à minuit il jette une échelle de corde à cette fenêtre et y

[1] On a vu plus haut une allusion à cette croyance orientale.

monte hardiment. Rûh-afza, dont la beauté faisait honte à la planète de Vénus, dormait avec tant de grâce, sur un lit d'or, que Bahram fut, en la voyant, hors de lui, comme un homme ivre. Il n'avait jamais goûté la boisson de l'amour; aussi ne put-il en supporter l'ivresse, et s'avança comme un insensé vers le lit de Rûh-afza. Elle ouvrit aussitôt les yeux et reconnut Bahram. Quoique la pierre de ce violent amour eût réduit en pièces la fiole de son cœur, toutefois cette hardiesse ne plut pas à son naturel modeste; elle se fâcha extrêmement contre l'audacieux jeune homme, lui donna deux ou trois soufflets bien appliqués, et le poussa si fortement qu'il tomba de la *véranda* en bas, et s'en retourna chez lui en pleurant et en gémissant. Au matin Rûh-afza prit congé de Bakâwalî. Celle-ci eut beau l'engager à rester encore quelques jours avec elle, Rûh-afza ne voulut pas y consentir, parce qu'elle craignait que Bakâwalî n'apprît l'aventure de la nuit passée et ne la plaisantât là-dessus. Bref elle retourna à Jazîra-i Firdaus; mais l'amour de Bahram l'y poursuivit et ne lui laissa aucun repos ni nuit ni jour. Souvent elle pleurait en secret, comme la bougie de la lanterne, et d'heure en heure elle se flétrissait comme la fleur par l'effet du samûm. De son côté, Bahram maigrissait à vue d'œil; mais Saman-rû seule en savait la cause. Elle lui donnait sans cesse le conseil de chasser de son cœur cet amour pour une personne d'une autre espèce que lui, amour qui ne pouvait que le rendre malheureux. « L'exemple, lui disait-elle, de l'union par-

« faite qui règne entre Tâj-ulmulûk et Bakâwalî ne « doit pas vous séduire : c'est une heureuse exception; « mais il est contraire à la nature des choses de vouloir joindre une substance éthérée avec un être au « corps opaque. »

Toutes ces paroles ne firent aucune impression sur l'esprit de Bahram, et lorsque Saman-rû vit que l'épine de l'amour était tellement enfoncée dans le cœur de Bahram qu'il était extrêmement difficile de l'arracher, elle lui déclara que tout ce qu'elle pouvait faire pour lui, c'était de le conduire à Jazîra-i Firdaus. Bahram accepta cette offre avec empressement. Alors Saman-rû lui mit des vêtements de femme, qui lui convenaient d'autant mieux qu'il était encore imberbe, et le transporta, à travers les airs, à Jazîra-i Firdaus, dans la maison de sa sœur, nommée Banafscha, qui était précisément la coiffeuse de Rûh-afza. Celle-ci fut charmée de voir Saman-rû, et lui demanda aussitôt quelle était cette jeune fille qu'elle avait amenée. « C'est une de mes amies, lui répondit-elle, qui dé« sirerait visiter cette contrée. J'ai pris la liberté de te « l'amener; ainsi je te recommande de la lui faire « parcourir. — Bien, dit Banafscha, je suis disposée à « faire tout ce qui peut t'être agréable. » Après cette conversation, Saman-rû alla trouver Bakâwalî, et Bahram resta dans la maison de Banafscha. Celle-ci le comblait de prévenances, le conduisait chaque jour dans un jardin différent et lui montrait tout ce qui méritait d'être vu. Au soir elle revenait à sa maison, et allait remplir ses fonctions de coiffeuse auprès de

Rûh-afza. Quelques jours se passèrent ainsi. Un soir Banafscha présenta Bahram à Rûh-afza comme une amie de Saman-rû. Rûh-afza reconnut aussitôt Bahram; mais elle dissimula si bien qu'il crut qu'elle ne le reconnaissait pas. Elle engagea Banafscha à laisser auprès d'elle cette jeune personne. La proposition est acceptée; Banafscha se retire et Bahram reste auprès de sa maîtresse.

Si Bahram n'eût pas pris des vêtements de femme, il n'aurait pas été si promptement réuni à l'objet de son amour. Apprenons par là que l'amant doit chercher à ressembler à sa maîtresse. Mahomet a dit : « Imitez les perfections divines, afin de pouvoir ap- « procher de Dieu. »

Lorsque l'éternel ordonnateur des affaires du monde eut étendu le tapis lumineux du clair de la lune sur la surface de la terre, Rûh-afza prit à part Bahram dans son boudoir. « Quel est votre nom, madame? lui dit- « elle d'abord. — Je n'en ai plus depuis longtemps, « répondit Bahram. Je ne connais que le vôtre. — « Pourquoi êtes-vous venue ici? — Demandez plutôt « à la bougie, elle vous dira pourquoi le papillon « vient se précipiter sur sa flamme. » Rûh-afza fut charmée des douces paroles de Bahram; mais, affectant un ton sévère, elle lui dit néanmoins : « Tu me « trompes, car je reconnais à tes paroles que tu n'es « pas une femme. Tu es entré ici par fraude, et tu as « ainsi exposé mon honneur au vent. Vois toi-même « quelle punition mérite une telle hardiesse. » Le pauvre Bahram, qui ignorait toutes les roueries de la

coquetterie et qui avait en mémoire les coups un peu trop violents de sa maîtresse, se persuada qu'elle allait encore le frapper et le chasser d'auprès d'elle. Tremblant de crainte, il récita un vers dont voici le sens : « Tue-moi si tu le désires; j'aime mieux mourir en ta « présence que de vivre loin de toi. » Il dit ces mots et tomba sans connaissance. Alors Rûh-afza, ne pouvant pousser plus loin sa sévérité factice, accourut auprès de lui, mit sa tête sur ses genoux, lui fit respirer ses joues de rose, et cette douce odeur lui rendit l'usage de ses sens.

Ami lecteur, si, comme Bahram, tu ne quittes pour ainsi dire ton existence corporelle, qui n'est qu'illusion, comment atteindras-tu l'éternité bienheureuse? Celui, en effet, qui, dans la voie de l'amour, ne s'est pas oublié lui-même, pourra-t-il parvenir au but de son voyage

Lorsque Bahram ouvrit les yeux, il vit qu'il avait pris le rôle de la rose et Rûh-afza celui du rossignol; aussi oublia-t-il bientôt ses désagréments antérieurs. Rûh-afza, qui de son côté était violemment éprise de Bahram, ne voulut plus qu'il la quittât, et, pour le dérober aux regards de la malignité, elle lui attacha au cou un talisman qui le métamorphosa en oiseau. De cette manière elle le tenait, pendant le jour, dans une cage suspendue devant ses yeux, et, à la nuit, elle le faisait sortir de sa cage et lui rendait sa première forme. Ceci dura quelque temps; mais, dit le proverbe hindoustani, « l'amour et le musc ne peuvent « rester ignorés. » Husn-ara se douta de quelque chose;

elle vint un jour, à l'aurore, auprès de sa fille, et, croyant comprendre que ses conjectures n'étaient que trop réelles, elle la frappa avec violence : « Tu t'es « noyée, lui dit-elle, dans un vase plein d'eau; tu as « battu le tambour de ta honte; tu as perdu le nom « de ton père. Fais-moi connaître au moins ton au« dacieux complice, sans quoi je t'étranglerai de mes « propres mains. » Ces mots peu rassurants firent trembler Rûh-afza : « Laissez là, ma mère, cette vaine « imagination, lui répondit-elle. Je n'ai jamais vu un « homme, même de loin. Est-ce d'une bonne mère « de croire aux faux rapports des étrangers? » Elle eut beau faire les serments les plus énergiques, sa mère ne voulut pas croire à ses paroles; mais elle exigea que le *voleur* qui était dans cette maison fût saisi et puni comme il le méritait. D'après ses ordres de rusés espions cherchèrent Bahram sur la terre et dans les airs; mais ils ne le trouvèrent point, car ils ignoraient tous le secret de la cage.

Mon ami, tu es aussi aveugle qu'eux; tu vas chercher au fond des cieux l'être qui réside, sans que tu t'en doutes, dans l'habitation de ton cœur. Tu le cherches très-loin et il est bien proche[1].

Husn-ara, désespérée du peu de succès de ses perquisitions, gourmanda les suivantes de Rûh-afza et les menaça de la colère de Muzaffar-schâh. Alors une d'elles, nommée Gulrukh, lui montra la cage mystérieuse et lui dit qu'elle avait remarqué que, soir et matin, Rûh-afza s'occupait de la tourterelle qui y était

[1] Conf. Act. xvii, 27.

enfermée; qu'il était donc à croire qu'il y avait quelque secret en cela. D'après cette indication, Husn-ara se rendit dans le boudoir de sa fille et se saisit de la cage. Rûh-afza, désespérée, crut voir son oiseau chéri dans les serres d'un faucon; mais, tremblante pour elle-même, elle n'osa rien dire; encore moins put-elle le délivrer des mains du chasseur de la destinée. Husn-ara porta la cage à Muzaffar-schâh, qui en retira l'oiseau et palpa ses ailes et tout son plumage pour voir s'il n'y découvrirait pas quelque talisman. En effet, il trouva celui que l'oiseau avait au cou; il le détacha, et aussitôt Bahram parut devant ses yeux sous sa forme naturelle. Les assistants furent fort étonnés, et Muzaffar-schâh, furieux, dit à Bahram : « Mau-« vais sujet, tu ne redoutes donc pas ma colère? La « mort seule pourra punir ta hardiesse. — Sire, ré-« pond Bahram, je ne crains pas la mort; mais je re-« gretterai ma maîtresse en quittant la vie, et un ruis-« seau de sang coulera encore de mes yeux dans le « tombeau. » La colère de Muzaffar-schâh, loin de se calmer par ces paroles, s'accrut tellement qu'il ordonna à ses gens d'aller hors de la ville jeter Bahram dans le feu, pour le réduire en poussière. Par hasard Tâj-ulmulûk et Bakâwalî venaient en cet instant se promener dans le jardin d'Iram; comme ils passèrent à l'endroit qui avoisine Jazîra-i Firdaus, ils conçurent la pensée d'aller voir Rûh-afza. En y allant, ils passèrent précisément dans le lieu où Bahram allait être brûlé. Il était déjà sur le bûcher fatal et les flammes l'entouraient des quatre côtés. Bakâwalî, ayant aperçu

ce bûcher enflammé entouré d'une foule immense, en fit approcher son char, et demanda ce que c'était. Quelqu'un lui répondit : « On brûle l'amant de Rûh-« afza. » A ces mots Bakâwalî descend précipitamment de son char, elle s'approche du bûcher et crie de toute sa force : « Éteignez tout de suite ce feu et retirez-en « ce jeune homme. Si un seul cheveu de sa tête est « brûlé, je ferai périr mille personnes ; que dis-je ! je « ferai tomber leurs maisons dans la poussière. » Ces menaces émurent les assistants. On éteignit le feu, on en retira Bahram et on l'amena devant la princesse. Bakâwalî le fit monter sur son char, le conduisit dans un jardin écarté, et, l'ayant laissé avec Tâj-ul-mulûk, elle alla trouver Muzaffar-schâh et Husn-ara, qui la reçurent avec amitié ; et, après l'avoir pressée contre leur poitrine, lui demandèrent le motif de sa visite : « C'est un pur hasard qui m'amène auprès « de vous, répondit-elle ; mais j'ai vu sur ma route « une chose qui m'a douloureusement surprise : des « gens voulaient brûler le fils du wazîr de mon beau-« père ; et, si je n'étais accourue pour l'empêcher, il « aurait été réduit en cendres. Y pensiez-vous de « donner un pareil ordre ? Sa mort changeait-elle quel-« que chose à ce qui s'était passé ? le tika [1] de la mé-« disance se serait-il effacé ? Supposons que cent per-« sonnes sussent l'aventure de Rûh-afza, actuellement « mille la connaîtront. Ce que vous avez de mieux à « faire, c'est de pardonner à Bahram sa faute, et de le

[1] Marque que les Indiens se mettent au front et qui distingue les différentes castes et les sectes diverses.

« marier à votre fille; car ce jeune homme est plein « d'esprit et beau de visage. Si vous méprisez tant la « nature humaine, pourquoi m'avez-vous mariée à « Tâj-ulmulûk? Y a-t-il quelque différence entre votre « fille et moi? »

Muzaffar baissa la tête après avoir entendu ces paroles et dit qu'il y réfléchirait. Bakâwalî alla ensuite trouver Rûh-afza, qui était en pleurs et se frappait la tête de ses mains, et elle lui dit en souriant: « Tu « t'es assez lamentée; lève-toi, change de vêtements « et sors de ta cellule. Je t'ai ramené ton amant sain « et sauf, et j'espère que vous serez bientôt réunis. » Rûh-afza remercia Bakâwalî et l'embrassa tendrement. Bakâwalî passa la nuit auprès d'elle. Au matin elle conduisit Rûh-afza auprès de Muzaffar-schâh et de Husn-ara, pour faire sa paix; puis elle alla, avec Tâj-ulmulûk et Bahram, à Jazîra-i Iram. Elle raconta en détail, à son père et à sa mère, tout ce qui s'était passé, et les engagea à faire, sans perdre de temps, à l'égard de Bahram, ce que son oncle et sa tante avaient fait pour Tâj-ulmulûk. Conformément aux désirs de leur fille, ils revêtirent Bahram d'une robe royale, entourèrent sa tête de la couronne des nouveaux mariés, et s'acheminèrent avec apparat vers le Jazîra-i Firdaus. Là aussi on fit les préparatifs convenables pour recevoir la procession nuptiale, qui arriva bientôt à la demeure de Muzaffar-schâh, fut accueillie avec honneur par les parents de Husn-ara et conduite dans la salle de l'assemblée, où la danse et la musique eurent lieu toute la nuit. On tira aussi des artifices

de différentes espèces; ensuite on célébra le rite du mariage conformément aux usages de la famille de Rûh-afza. Après la cérémonie du collier et du bétel, on introduisit le nouveau marié dans l'intérieur du palais, pour qu'il accomplît les formalités qui restaient encore à exécuter. Bakâwalî se conduisit envers Bahram comme si elle avait été sa sœur : elle lui tint le Coran et le miroir[1], et lui fit boire la coupe à demi vidée par Rûh-afza. Quand toutes ces cérémonies furent terminées, Muzaffar-schâh et Husn-ara donnèrent à leur fille, en se séparant d'elle, une dot considérable, tant en argent comptant qu'en effets et en esclaves. Firoz-schâh et Tâj-ulmulûk, à la tête de la procession nuptiale, retournèrent à Jazîra-i Iram, où on continua pendant quelques jours de se livrer à la joie; puis Bakâwalî et son fidèle époux conduisirent pompeusement Bahram et Rûh-afza à Mulk-i Nigârîn. Aussitôt qu'ils furent arrivés, on s'empressa de le faire savoir au père et à la mère de Bahram, et on leur raconta tout ce qui s'était passé. La vue de ce fils bien-aimé et de son épouse leur causa la joie la plus vive, et ils témoignèrent leur reconnaissance à Bakâwalî, à qui était dû un aussi heureux résultat. En réjouissance le wazîr voulut donner une fête. Il y appela tous les musiciens de la ville; il y conduisit le roi lui-

[1] Voyez de curieux détails sur les cérémonies du mariage dans l'Inde, dans un article de feu Mackenzie (*Transactions of the royal Asiatic Society*, tom. III, pag. 170 et suiv.), dans les *Observations on the Musulmauns of India*, par Mme Haçan Ali, tom. II, pag. 352 et suiv. et dans le *Qanoon-i-Islam* du docteur Herklots, pag. 93 et suiv.

même, et y invita les amîr grands et petits. Cette fête, embellie par la danse et la musique, dura plusieurs jours; chacun en fut enchanté. On offrit au roi et aux princes des centaines de plats couverts d'objets précieux et de pierreries; on fit des présents à tout le monde; on distribua de l'argent avec abondance; ensuite on reconduisit le monarque à son palais et on invita les convives à se retirer. De son côté, Bakâwalî appela Hammâla et lui ordonna de transporter son jardin en ce lieu. Dans deux ou quatre jours ses désirs furent accomplis, et elle offrit ce jardin délicieux à Rûh-afza et à Bahram, pour leur résidence. Ainsi se terminèrent les aventures de ces couples intéressants. Chacun fut content et satisfait. Que Dieu nous accorde la grâce de l'être pareillement!

ANALECTES.

BELLE RÉPONSE DE NOUSCHIRÉVAN.

در تاریخ ملوك عجم اورده اند که جماعتی بودند از
مقربان نوشروان که بیوسته ایشانرا کرامی داشتی وروزکار
بی ایشان نکذاشتی جون بپادشاهی رسید ایشان بحکم
کستاخی که داشتند همان نوع جرات در خدمت او می
نمودند نوشروان ایشانرا ادبی بلیغ نمود واز بیش خود
براند طایفه از خواص در باب ایشان مفاوضت بیوستند

وكفتند ايشانرا بيش ازين بشرف اختصاص خود
مشرف كردانيده بودى واكنون ايشانرا خوار كرفته
والتفات بجانب ايشان نه سبب جيست نوشروان كفت
شير خوردن بيش از رستن دندان بود اما كوشيدن
بوقت دندان رستكى خوب ايد ولطف اين سخن دليلست
بر صدق اين مقال كه كفته اند كلام الملوك ملوك
الكلام ،

TRADUCTION.

On lit dans l'histoire des rois de Perse l'anecdote suivante :

Nouschiréwan, dans sa jeunesse, était entouré d'une foule de favoris auxquels il montrait beaucoup d'amitié et d'attachement, et il ne passait pas un seul jour sans les avoir auprès de lui. Lorsqu'il fut parvenu à la royauté, ses favoris continuant à l'approcher avec la même hardiesse, il leur fit une vive réprimande et les chassa de sa présence. Ce qu'ayant vu quelques grands du royaume, ils prirent la parole et dirent à Nouschiréwan : « Avant d'arriver à l'empire, tu dai- « gnais vivre dans une liaison étroite avec ces hommes- « là et tu les honorais de ta faveur : présentement tu « les méprises et tu ne fais plus attention à eux. Quelle « est donc la cause de ce changement ? » Nouschiréwan répondit : « On se nourrit de lait avant que les dents « aient poussé ; mais lorsqu'elles ont poussé il faut « travailler fortement. » Cette belle réponse confirme

bien la vérité de ce qui a été dit : « Les rois sont « maîtres de la parole. »

L'AUMÔNE RÉCOMPENSÉE.

وقتی پیر زنی پسر بسفر رفته بود ومدت غیبت او امتداد بذیرفت روزی ان زن طعام می خورد درویشی بدر خانه امد وکفت اکر کسی غایبی دارد برای سلامتی ان غایب لقمه طعام در راه من نهد ان طعام ایثار او کرد سایل دعا کفت وبرفت بعد از مدتی او از سفر باز امد واحوال خود شرح می داد کفت افریدکار تعالی بفضل وکرم خود مرا نکاه داشت وببرکت دعای تو از مهالك خلاص یافتم کفت روزی بدراز کوهی نشسته بودم ودر بیشهٔ می رفتم ناکاه شیری شرزه بر خاست.وحمله اورد وپنجه بر کتف دراز کوهی زد وناخن او در جامهٔ من بماند واز ستور در افتادم مرا در بیشه کشید وخواست که مرا بشکند پیری دیدم با جامه سفید بیامد وکردن شیر بکرفت وسوی خود کشید مرا کفت ای جوان بسلامت برو وهذه لقمه بلقمه این لقمه را درکار ان لقمه کردیم معنی این سخن فهم نشد واز چنان ورطهٔ خلاص یافتم مادر او حال صدقه خود بکفت جوانرا معلوم شد که ان صدقه رد بلا وبدرقه

راه او بود جنانك سيد المرسلين صلى الله عليه وسلم
فرموده الصدقه تردّ البلا ،

TRADUCTION.

Le fils d'une vieille femme était en voyage, et son absence se prolongeait beaucoup. Un jour, comme sa mère prenait son repas, un pauvre se présenta à la porte de la maison et dit : « Si quelqu'un est absent d'ici, « qu'on me donne, dans ma route, une bouchée de pain « pour qu'il revienne en santé. » Le pauvre, ayant reçu de la femme ce qu'il demandait, fit des vœux pour elle et s'en alla. A quelque temps de là le jeune homme revint de son voyage et fit à sa mère le récit de ses aventures. « Le Dieu très-haut, dit-il, dans sa bonté « et sa miséricorde, m'a préservé de grands dangers, « et j'ai échappé à la mort par la bénédiction que tes « prières ont attirée sur moi. Un jour, monté sur un « âne, je cheminais à travers une forêt. Voici qu'un « lion rugissant apparaît; il se précipite vers moi et « applique sa patte sur la croupe de l'âne. Ses griffes « s'enfonçant dans mon vêtement, je tombe de dessus « ma monture; le lion m'entraîne dans la forêt et « veut me dévorer, quand tout à coup un vieillard, « vêtu d'une robe blanche, se présente devant moi; il « prend le lion par la crinière, le tire auprès de lui « et m'adresse ces mots : « O jeune homme! retire-toi « sain et sauf; nous rendons bouchée pour bouchée. » « J'échappai à ce péril sans rien comprendre aux pa- « roles du vieillard. » Alors la mère du jeune homme lui raconta l'aumône qu'elle avait faite au pauvre, et

le jeune homme comprit que cette aumône avait détourné de lui le malheur qui le menaçait et lui avait servi de guide et d'assistance, conformément à cette parole du prince des prophètes : « L'aumône écarte le « malheur. »

G. DE L.

NOUVELLES ET MÉLANGES.

SOCIÉTÉ ASIATIQUE.

Séance du 9 octobre 1835.

Les personnes dont les noms suivent sont présentées et admises en qualité de membres de la Société :

MM. Agathon BENARY;
Ferdinand BENARY.

M. F. Erdmann écrit au conseil en lui adressant un exemplaire de l'ouvrage intitulé : *Numi asiatici universitatis cæsareæ Casanensis*, 2 volumes in-4°. On arrête que l'ouvrage sera déposé dans la bibliothèque et que les remercîments de la Société seront adressés à M. Erdmann.

Plusieurs membres proposent au conseil d'admettre comme membres honoraires de la Société MM. les généraux Allard, Ventura et Court, et le brahmane Ram Comul Sen. Cette proposition est renvoyée à deux commissions formées, l'une de MM. Troyer et Garcin de Tassy, et l'autre de MM. Burnouf et Garcin de Tassy.

M. le président rappelle que M. Brosset a demandé que le conseil se chargeât de l'impression de la grammaire géorgienne qu'il vient de publier au moyen de l'autographie, et il fait connaître en même temps que M. le baron

S. de Sacy pense que l'ouvrage de M. Brosset est digne d'être publié par la Société. On arrête que la demande de M. Brosset sera renvoyée à une commission formée de MM. Bianchi et Stahl.

M. Landresse lit une notice sur M. Klaproth, membre du conseil de la Société.

OUVRAGES OFFERTS À LA SOCIÉTÉ.

Séance du 9 octobre 1835.

Par l'auteur. *Quelques mots sur une traduction nouvelle de la Bible, par S. Cahen, rabbin, etc.*, par l'abbé J. M. B., élève de l'École spéciale des langues orientales. Paris, Blaise, 1835. In-8°.

Par l'auteur. *Specimen de quelques corrections à l'édition de différents textes hiéroglyphiques qui ont paru dans la première livraison de l'ouvrage intitulé:* Les Monuments de l'Égypte et de la Nubie, d'après les dessins exécutés sur les lieux sous la direction de Champollion le jeune, etc., *proposées par* François SALVOLINI. Paris, 1835. In-4°.

Par l'éditeur. *Les Aventures de Kamrup,* par TAHCIN-UDDIN, publiées en hindoustani par M. Garcin de Tassy. Paris, 1835. In-8°.

Par les éditeurs. *L'Inde française, ou Collection de dessins lithographiés représentant les divinités, temples, costumes, physionomies, etc.*, publiée par MM. Geringer et Chabrelie; avec un texte explicatif par M. E. JACQUET. 24e livraison. Paris, 1835. In-folio.

Par l'auteur. *Mémoire sur les Nabatéens,* par M. QUATREMÈRE. Paris, 1835.

Mémoire historique sur la vie d'Abd-allah ben-Zobaïr, par M. QUATREMÈRE. Paris, 1834.

Notice d'un manuscrit arabe de la Bibliothèque du Roi

contenant la description de l'Afrique, par M. Quatremère. Paris, Imprimerie royale, 1831. In-4°.

Par l'auteur. *La Chine*, par M. G. Pauthier. (Extrait de l'Univers pittoresque). In-8°.

Par le prince géorgien Theimouraz. *L'Abécédaire*, dans la langue ossète, écrit avec des lettres géorgiennes. In-8°.

Liturgie, en langue ossète, avec des lettres géorgiennes, et la traduction géorgienne en regard. In-4°.

Le Livre de prière et de morale, en langue ossète, écrit avec des lettres géorgiennes. In-8°.

Par l'auteur. *Numi asiatici musæi universitatis cæsareæ literarum Casanensis*, quos recensuit et illustravit Franciscus Erdmann. Pars I, 2 vol. in-4°.

Par l'auteur. *Kritische und erklärende anmerkungen zu der von Herrn professor von Bohlen besorgten Ausgabe der Chaurapanchâsikâ und Bhartriharis*, von doctor C. Schütz. Bielfeld, 1835. In-8°.

Par l'auteur. *Translation of the creed, maintened by the ancient brahmane, as founded and sacred authorities*, by Ram Mohun Rae. Second edition. London, 1833. In-8°.

Par M. Schilling, de Canstadt. *Ein Tübetisches gebetbuch*. Leipzig, 1835.

Eine Tübetische religionsschrift. Leipzig, 1835. In-8° oblong[1].

La Société asiatique a reçu, dans le courant du mois de septembre :

1° Treize numéros du Journal de Smyrne, depuis le 9 mai jusqu'au 1er août 1835.

2° Sept numéros du Moniteur algérien, depuis le 25 juillet jusqu'au 21 août 1835.

[1] Ces deux ouvrages sont imprimés sur des planches gravées au Tibet et rapportées de la Mongolie par M. le baron Schilling, de Canstadt.

3° Un numéro du Journal de Candie, en grec et en turc, du 10 mai 1835.

4° Trois numéros du Moniteur du Caire, en turc et en arabe, des 22 et 23 de rebi elevvel et du 7 de rebi ussani 1251 de l'hégire.

5° Trois numéros du Moniteur ottoman, en turc, du 15 de sefer et des 8 et 29 de redjeb 1251 de l'hégire.

La Société asiatique a reçu, dans le courant du mois d'octobre :

1° Cinq numéros du Journal de Smyrne, depuis le 15 août jusqu'au 12 septembre 1835.

2° Deux numéros du Moniteur ottoman, en français, du 26 septembre et du 17 octobre 1835.

3° Quatre numéros du Moniteur ottoman, en turc, depuis le 14 de djemazi ulavvel jusqu'au 5 de djemazi ulakhir 1251 de l'hégire.

4° Trois numéros du Moniteur du Caire, depuis le 13 de rebi ussani jusqu'au 2 de djemazi eloula 1251 de l'hégire.

Le Moniteur du Caire du 7 de rebi-elevvel 1251 de l'hégire annonce que le pacha d'Égypte, satisfait des progrès étonnants que la fondation de plusieurs écoles a fait faire à ses sujets, a conçu l'idée de créer une école des interprètes, مدرسة المترجمين, où les élèves seront instruits à traduire de la langue française, reconnue pour être de la plus grande nécessité, اللازم اشد اللزوم, en arabe. Moukhtar-bey, intendant dans le conseil du royaume, à qui le pacha a adressé un ordre à ce sujet, a été chargé de mettre l'idée de son souverain à exécution et de choisir un local convenable. Cinquante élèves, choisis, moitié dans les écoles du nord du Caire, moitié dans celles du midi

(الوجه القبلى et الوجه البحرى), seront entretenus et instruits dans cette nouvelle école, dont la direction est confiée au cheïkh Refaâ, connu par son séjour à Paris et par une relation de son voyage en France, publiée il y a quelque temps en arabe et imprimée au Caire.

Le Moniteur du Caire, en date du 13 rebi ussani 1251 de l'hégire, annonce qu'il sera ouvert par ordre du pacha, dans toute l'étendue de l'Egypte, des écoles primaires, مكتب. Chaque école renfermera cent élèves, qui seront nourris, vêtus et entretenus aux frais du gouvernement, من جانب الميرى. Le canton de Kalioubiè seul compte six cents élèves dans les six écoles qui viennent d'y être établies en vertu des ordres du pacha.

Il vient d'être créé au Caire, dans l'école de géométrie, مهندسخانه, une chaire de géographie. Cette mesure a été motivée, d'après le Moniteur du Caire, par la difficulté qu'éprouvent les élèves de ladite école à comprendre et à tirer tout le profit d'un livre de géographie élémentaire que le cheïkh Refaâ a traduit du français en arabe.

Le Moniteur du Caire ne cesse point de nous faire connaître les soins que le pacha d'Égypte apporte dans l'amélioration de l'état matériel et intellectuel de ses sujets et les mesures d'utilité publique qu'il prend continuellement. En Orient, les rues, même des villes principales, sont en général étroites, et joignent aux inconvénients qui en résultent pour le passage, ceux de la malpropreté. Le pacha ayant dirigé son attention sur cet objet, plusieurs rues du Caire ont déjà, en vertu de ses ordres, reçu un élargissement convenable. Cette mesure, qui contribuera à l'embellissement de la capitale, a été bientôt suivie

d'une autre plus importante, par rapport à l'état sanitaire de la ville. On sait qu'il existe, dans l'intérieur du Caire, beaucoup d'étangs que le Nil remplit, pendant sa crue, des eaux employées ensuite à tous les usages des habitants. Après le décroissement du Nil les étangs conservent encore une grande quantité d'eau excédant les besoins de la consommation, et qui, restant pendant longtemps dans l'état de stagnation, se gâte, change de couleur et produit des exhalaisons qui ont une influence fâcheuse sur l'air que respirent les habitants. Le pacha a voulu y porter remède en ordonnant qu'on ne laissât plus entrer les eaux du Nil dans les étangs, que ces bassins fussent desséchés, comblés de terre, plantés de différents arbres et convertis en lieux de promenade. Il a ordonné en outre que les maisons ruinées qui se trouvent dans l'intérieur de la ville soient achetées à l'amiable à leurs propriétaires et ensuite démolies, afin que le terrain qu'elles occupaient, aplani et planté d'arbres, serve également aux promenades des habitants. Par suite de ces dispositions, l'étang d'Elezbekieh, le plus considérable au Caire, sera changé en une allée plantée d'arbres des deux côtés. Un nouveau chemin sera construit à Boulaq d'Elezbekieh, à partir du palais du defterdar Mohammed-bey (gendre du pacha et mort depuis quelque temps), qui se trouvait à Elezbekieh. D'ailleurs, afin que la suppression de l'étang d'Elezbekieh n'expose pas les habitants au manque d'eau ou aux difficultés de s'en procurer une quantité suffisante, on fera entrer l'eau du canal dans les citernes et les ruisseaux qui sont actuellement à sec.

Le Journal de Smyrne annonce, dans son numéro du 18 juillet, qu'il est question d'un firman de sa hautesse qui paraîtrait prochainement et qui aurait pour but la création d'un service régulier de postes entre la capitale et toutes les principales villes de l'empire. On s'occupe déjà de réparer les anciennes routes et d'en tracer de nouvelles, qui

seront toutes praticables. Celle de Constantinople à Andrinople est commencée, et on y travaille avec une grande activité. La régularité de cette route a nécessité l'achat de plusieurs propriétés aux portes de la capitale et la destruction de quelques maisons du faubourg. Cette sage mesure, ajoute le Journal de Smyrne, qui n'a occasionné aucune perte aux particuliers, fait espérer qu'on se décidera enfin à adopter un système pour l'alignement et l'élargissement des principales rues.

Esad-effendi, auteur de l'Histoire de la destruction des janissaires, rédacteur du Moniteur ottoman et historiographe de l'empire, le même qui a été promu, il y a quelque temps, à la dignité de cadi de Constantinople, vient d'être nommé ambassadeur du Grand-Seigneur à la cour de Perse, avec le titre de grand ambassadeur (بيوك ايلچى).

(*Moniteur ottoman.*)

Il s'opère en ce moment, dans le système d'instruction et de procédure suivi dans l'Inde, un changement qui ne manquera pas d'exercer une influence sur l'étude d'une branche des langues orientales; il s'agit de remplacer le persan, jusqu'ici en usage dans tous les actes et transactions officielles, par une autre langue plus en harmonie avec les besoins et les connaissances des peuples soumis à l'empire britannique. Le projet en question a été depuis quelque temps l'objet de discussions quelquefois très-vives parmi les organes de la presse de l'Inde. L'indifférence ou l'animosité manifestée par des personnes tenant au gouvernement envers les langues savantes de l'Inde, les bruits de la suppression du sanscrit et du persan dans les colléges ouverts à l'enseignement de ces deux langues, ont produit un grand mécontentement. L'idée de substituer

l'anglais comme langue officielle a paru trop exclusive; et comme elle ne peut être réalisée assez promptement, il paraît que c'est l'hindoustani qui aura la préférence, du moins pour le moment.

Nous trouvons, parmi les annonces insérées dans le cahier de septembre de l'*Asiatic Journal*, celle d'une traduction française de la grammaire turque publiée en anglais, il y a deux ans, par M. Arthur Lumley Davids, enlevé sitôt aux sciences, et presqu'au moment où son ouvrage venait de sortir de la presse. L'original était, comme on sait, dédié au sultan Mahmoud, qui, ayant appris la mort de l'auteur, a bien voulu exprimer à sa mère tous les regrets que lui causait cette perte et les accompagner d'un précieux cadeau. La traduction française sera faite par madame Sara Davids, mère de l'auteur, et dédiée à S. M. Louis-Philippe. Elle contiendra toutes les parties accessoires de l'original anglais, savoir: le discours préliminaire sur la langue et la littérature des nations turques; un vocabulaire, des dialogues et un recueil d'extraits en prose et en vers, tirés de plusieurs manuscrits turcs inédits. Quel que soit le mérite des grammaires turques que nous possédons déjà, celle de M. Davids se recommande surtout par l'extension donnée à la partie la plus importante d'une grammaire, à la syntaxe. Les observations et les règles y sont appuyées par un grand nombre de passages tirés des auteurs inédits.

Une nouvelle société littéraire s'organise à Canton sous la direction de M. Gutzlaff, missionnaire protestant, établi depuis longtemps dans cette ville. Le but principal de la société, ainsi que l'indique son nom, sera la propagation des connaissances utiles dans l'empire chinois. Ses travaux consisteront en publications propres à donner aux Chinois une idée exacte de l'état des connaissances et des arts chez

les peuples de l'Occident. Chaque membre devra y coopérer par les moyens qui seront à sa disposition; et ceux d'entre eux qui possèdent la langue chinoise seront tenus de fournir des ouvrages et des écrits qui devront cependant être présentés au comité spécial de la société avant d'être imprimés et mis en vente. La société paraît compter beaucoup sur l'écoulement de pareilles publications dans toute l'étendue de l'empire chinois.

(*Asiatic Journal.*)

BIBLIOGRAPHIE.

Descriptio ornamentorum maximam partem aureorum et numorum seculi VIII et IX, in prædio Hoen, in parochia Eger in diœcesi Norvegiæ Agershusiensi, anni MDCCCXXXIV mense augusto repertorum, auct. Chr. Andr. Holmboe, prof. lingg. orient. et numophylacii Univ. præfecto. — Cum duabus tabulis lapidi incisis. — Christianiæ, typis Lehmannianis, MDCCCXXXV. In-4° de 16 pages.

Tel est le titre d'une savante et intéressante dissertation publiée par un ancien élève de notre École spéciale des langues orientales. La portion de cet écrit qui intéresse les orientalistes est celle qui est consacrée à la description de neuf pièces de monnaie arabes, dont huit en or et une en argent. La première est de Mansûr, second khalife Abbasside. D'un côté, on lit, dans le champ, le passage si connu du Coran : « Il n'y a de Dieu que Dieu seul : il « n'a pas de compagnon. » La légende se compose du verset suivant (Coran, IX, 34) : « Mahomet est l'apôtre de Dieu. « Dieu l'a envoyé pour diriger le monde, pour annoncer la

« vraie religion et la faire prévaloir sur toutes les autres. » Au revers on lit, dans le champ : « Mahomet est l'apôtre « de Dieu. » Et autour : « Au nom de Dieu. — Ce dînar a « été frappé en l'année 152 (769 de J. C.). »

Les deux pièces de monnaie que M. Holmboe décrit ensuite sont des khalifes Mahdî et Harûn-urraschîd. Elles ressemblent tout à fait à la précédente, si ce n'est qu'elles ont été frappées en 162 (778-79) et en 180 (796-97). Dans celle de Harûn on distingue, à l'exergue, le mot *Jafar*, nom du célèbre visir Barmécide qui, après avoir joui pendant nombre d'années de toute la confiance du khalife, finit par être tué, sans raison, d'après son ordre. Exemple frappant de l'instabilité des choses humaines.

La quatrième pièce de monnaie est d'Amîn, fils de Harûn-arraschîd, lorsqu'il n'était encore qu'héritier présomptif du khalifat, en 182 (798-99). Elle est pareille aux précédentes, si ce n'est que la légende du revers consiste en ces mots : « Par l'ordre du prince Al-Amîn Muhammad, « fils du prince des croyants. »

La cinquième pièce est encore de Harûn; mais le mot *le khalife* y remplace celui de Jafar. Elle est de la même année que la précédente.

La sixième pièce est semblable à cette dernière, si ce n'est qu'elle a été frappée en 184 (800).

La septième est du khalife Mutawakkal. Le champ de la première face contient les mêmes mots que les monnaies dont nous venons de parler; mais on lit autour : « Au nom « de Dieu.—Ce dînar a été frappé à Marw, en l'année 234 » (848-49). Et dans une seconde ligne cette sentence du Coran (XXX, 4, 5) : « L'empire est à Dieu avant et après. « En ce jour les fidèles se réjouiront avec le secours de « Dieu. » Au revers on lit, dans le champ : « A Dieu. — « Mahomet est l'apôtre de Dieu. — *Mutawakkal ala Allah* « (celui qui se confie en Dieu). » Autour on trouve le verset du Coran (IX, 34) déjà cité; mais il y a de plus les mots : « Malgré les polythéistes ; » qui le complètent.

Les deux dernières pièces sont semblables à la première : l'une est en or et l'autre en argent.

Toutes les pièces dont nous venons de parler paraissent avoir servi d'ornement. On voit en effet, dans les planches lithographiées qui accompagnent cette dissertation, et qui sont exécutées avec beaucoup de soin, qu'on avait fixé des anneaux à chacune de ces monnaies.

G. T.

Les lecteurs français n'auront bientôt plus à regretter que l'Histoire de l'empire ottoman ait été écrite dans une langue avec laquelle beaucoup d'entre eux ne sont pas familiarisés, et dans un style qui en augmente encore la difficulté, même pour les personnes vouées aux études orientales. Cet admirable ouvrage, destiné à passer dans toutes les langues de l'Europe, et déjà transporté dans celle de l'Italie, ne pouvait, sous ce rapport, rester étranger à la France.

Les personnes qui ont été à même de le consulter en allemand savent combien il serait difficile d'en faire une bonne traduction hors de la direction de l'auteur. Aussi M. Hellert, avant d'entreprendre cette tâche, s'est-il assuré que M. de Hammer lui donnerait à cet égard tous les encouragements possibles. Seul entre plusieurs qui ont brigué cette distinction, il peut garantir que l'auteur lui éclaircira les passages obscurs de son livre, lui indiquera les modifications que la critique et de nouvelles études lui ont fait juger nécessaires. Le mérite de M. Hellert ne se borne point, nous pouvons le dire, à la fidélité, non plus qu'à l'élégance, devoirs très-aisés à remplir pour une personne à qui la langue allemande est aussi familière que la française, puisqu'il est né dans nos provinces de l'est. Pour que rien ne manque à cet important travail, M. Hellert joint à sa traduction un atlas de vingt-deux cartes et plans.

La traduction de l'histoire de M. de Hammer paraîtra en dix livraisons de deux volumes, et ensemble une livraison de trois cartes et trois plans de villes ou de batailles mémorables, et sera achevée en deux ans et demi. Les arrangements les plus précis sont convenus entre les éditeurs pour qu'un volume soit achevé toutes les six semaines. La première livraison, qui nous mène jusqu'à la prise de Constantinople en 1453, est exécutée avec un luxe typographique qui ne laisse rien à désirer pour la beauté du papier, la netteté du caractère, qui a été gravé et fondu pour cette publication. Les cartes ne sont pas moins soignées. L'Asie mineure au XVe siècle, les premières possessions de l'empire ottoman et l'Autriche à la même époque, enfin les plans des batailles de Nicopoli, de Kossova et d'Angora, tel est l'aperçu de cette livraison. Lorsque paraîtra la deuxième, nous rendrons un compte détaillé des principaux perfectionnements apportés à l'ouvrage de l'illustre savant de Vienne. Chez Bellizard, libraire, rue de Verneuil. BR.

La Bibliothèque royale a dernièrement fait l'acquisition de deux anciens manuscrits arabes, dont l'un renferme les poëmes de Amru'lkaïs, Nabega, Alkama, Zohaïr, Thafara et Antara, et l'autre le texte de ces mêmes poëmes, avec un commentaire. Cette acquisition a donné à M. Mac Guckin de Slane l'idée de publier le texte de ces poésies, accompagné d'une traduction latine et de notes. La première livraison, contenant Amru'lkaïs, paraîtra au mois d'avril prochain. M. de Slane, ayant appris que M. Rœdiger, de Halle, s'était déjà occupé d'un travail sur Alkama, n'insérera ce dernier dans sa collection que dans le cas où M. Rœdiger ne donnerait pas suite à son entreprise.

M. Edward Thornton, auteur de l'ouvrage intitulé *India, its state and prospects*, publié il y a quelques mois, doit en faire paraître prochainement un autre, qui ne manquera pas non plus de fixer l'attention du public; c'est l'histoire de l'Inde britannique depuis la fin de la guerre contre les Mahrattes, terminée en 1805, jusqu'à 1835, époque du renouvellement de la charte pour la compagnie des Indes. L'ouvrage se composera de deux volumes in-8°, dont le premier sera en vente cette année.

(*Asiatic Journal.*)

Mongolisch-deutsch-russisches Wörterbuch nebst einem deutschen und einem russischen wortregister, von I. J. Schmidt, herausgegeben von der kaiserlichen Akademie der Wissenschaften. S.-Petersburg, 1835. In-4°.

Die Genesis historisch-kritisch erläutert von P. de Bohlen. Königsberg, 1835. In-8°.

Palästina, von Karl von Raumer. Leipzig, 1835. In-8.°

Specimen el-Lobabi sive genealogiarum arabum, quas conscriptas ab Abu Sa'd Sam'anense abbreviavit et emendavit Ibn el-Athir; e codice ms. bibl. duc. Gothan. Nunc primum arabice edidit et præfatus est Ferdinandus Wüstenfeld, philosophiæ doctor. Göttingæ, 1835. In-4°.

Das Buch Daniel. Verdeutscht und ausgelegt von Dr. Cæsar von Lengerke, professor der theologie zu Königsberg. Königsberg, 1835. In-8°.

NOUVEAU

JOURNAL ASIATIQUE.

NOVEMBRE 1835.

MÉMOIRE

Sur l'ouvrage intitulé كتاب الاغانى *Kitab alagâni*, c'est-à-dire *Recueil de chansons*, par M. Quatremère, membre de l'Institut.

Abou'lfaradj-Ali ben-Hosaïn Isfahani[1], c'est-à-dire natif d'Isfahan, vint au monde dans cette ville, l'an 284 de l'hégire. Il descendait de Merwan, le dernier khalife de la dynastie d'Ommaïah. Transporté à Bagdad dans son bas âge, il y fut élevé et y établit sa demeure. Il se plaça au rang des plus grands littérateurs et des écrivains les plus célèbres. Il était profondément versé dans la connaissance des combats

[1] *Kitab-alferest*, man. ar 874, fol. 159 *v.*, 160 *r.*; Ebn-Khallikan, man. ar. 730, fol. 188 *v.*, 189 *r.*; Abou'lmahasen, *Histoire d'Égypte*, man. ar. 671, fol. 115 *v.*; Abulfedæ, *Annales*, tom. II, pag. 494, 496; M. Silvestre de Sacy, *Anthologie grammaticale arabe*, pag. 445; Mœller, *Catalogus librorum.... bibliothecæ Gothanæ*, pag. 178, 179.

fameux chez les Arabes, dans celle des généalogies et dans la biographie. Il s'occupa aussi de la science des traditions, de la jurisprudence, et s'y rendit également habile. Il serait difficile de citer tous les savants dont il a, dans ses écrits, invoqué le témoignage. Il se faisait remarquer par une mémoire prodigieuse. Abou-Ali-Tenoukhi assurait que, sur quatre-vingt-dix savants avec lesquels il avait vécu, Abou'lfaradj était celui qui savait par cœur le plus de vers, de chansons, d'histoires de faits mémorables, de traditions authentiques, de détails généalogiques; qu'en outre il connaissait parfaitement la grammaire, la lexicographie, les différents arts, la biographie, l'histoire des guerres, et ce qui concerne les festins. Il n'était pas non plus étranger à la fauconnerie, à l'art vétérinaire, à la médecine, à l'astronomie, à l'art de préparer les boissons, et à d'autres genres de connaissances. Ses poésies offrent tout à la fois le mérite d'une érudition solide et les grâces d'un style élégant. Quoique membre de la famille d'Ommaïah, il se montra partisan déclaré des descendants d'Ali. Il a laissé plusieurs beaux ouvrages, entre autres celui qui porte pour titre *Kitab-alagâni*, كتاب الاغاني, *le Recueil des chansons*, à la composition duquel il avait consacré cinquante années, et qu'on s'accorde unanimement à regarder comme le meilleur qui ait paru sur cette matière. Si ce que l'on raconte est véritable, le vizir, الصاحب, Ebn-Abbad, lorsqu'il entreprenait un voyage, se faisait accompagner de trente chameaux chargés d'ouvrages de littérature destinés à son usage; mais, depuis qu'il

eut reçu le Kitab-alagâni, il se contentait d'emporter avec lui ce livre, « qui, disait-il, lui tenait lieu de tous « les autres. »

Outre cet ouvrage, Abou'lfaradj fut auteur des suivants :

كتاب النبات, *le Livre des plantes;* كتاب الاماء الشواعر, *Traité des jeunes filles esclaves qui ont cultivé la poésie;* كتاب الديارات, *Traité des monastères;* كتاب دعوة التجار, *Traité des prétentions des marchands;* كتاب مجرّد الاغاني, *Recueil composé uniquement de chansons;* كتاب جحظة البرمكي, *Vie de Djahadah le Barmécide;* مقاتل الطالبيين[1], *Relation de la mort tragique des Alides;* كتاب الحانات, *Recueil d'airs;* اداب الغرباء, *Traité des connaissances littéraires des étrangers.* Il composa plusieurs ouvrages pour les princes de la dynastie d'Ommaïah, qui gouvernaient l'Espagne. Il les leur faisait passer secrètement, et recevait leurs dons avec le même mystère. Parmi ces livres, on remarque, 1° كتاب نسب بنى عبد شمس, *Traite de la généalogie des enfants d'Abd-Schems;* 2° كتاب ايام العرب, *Traité des combats des Arabes, renfermant le récit de dix-sept centsbatailles;* 3° كتاب التعديل و الانصاف في مآثر العرب ومثالبها, *Traité où sont pesés avec justice et impartialité les vertus et les défauts des Arabes;* 4° كتاب جمهرة النسب, *Traité de la science généalogique;* 5° كتاب نسب بنى شيبان,

[1] L'auteur de l'ouvrage intitulé *Omdat-altalib*, manuscrit 636, fol. 52 *r.* et *v.*, cite un passage extrait de l'ouvrage intitulé كتاب مقاتل الطالبيين, composé par Abou'lfaradj-Isfahani.

Traité de la généalogie des Benou-Scheïban; 6° كتاب نسب المهالبة, *Traité de la généalogie des enfants de Mohalleb;* 7° كتاب نسب بنى ثعلب ونسب بنى كلاب, *Traité de la généalogie des Benou-Thaleb et des Benou-Kilab;* 8° كتاب الغلمان المغنّين, *Traité des jeunes pages qui ont cultivé la musique.*

Abou'lfaradj passait son temps auprès du vizir Mohallebi, dont il a consigné l'éloge dans une foule de vers. Je vais en citer quelques-uns.

« Lorsque nous l'abordâmes pour chercher un ap-« pui sous son ombre, il nous secourut sans nous im-« poser aucune condition onéreuse. Il nous combla de « biens sans y mêler aucun reproche.

« Nous arrivâmes auprès de lui, réduits à la pau-« vreté, et il nous enrichit. Lorsque nous allâmes cher-« cher la rosée de ses bienfaits, nous étions comme « un sol frappé de stérilité, et qui bientôt reprit sa « fertilité première. »

Une jeune Grecque, concubine du vizir, étant accouchée d'un fils, Abou'lfaradj célébra cet événement par une pièce de vers, dont voici quelques-uns :

« Heureux enfant qui t'apporte mille bénédictions : « comme la pleine lune qui, par sa lumière, éclaire « une nuit brillante;

« Cet astre propice qui a lui à une époque de bon-« heur, et qu'a mis au jour une mère vertueuse, l'une « des filles de la Grèce.

« Il s'applaudit de rassembler les deux points les « plus élevés de la gloire humaine, puisque, dans sa

« généalogie, le sang de Mohalleb se confond avec « celui des Césars.

« Le soleil du matin s'est uni à la pleine lune de la « nuit; et de cette conjonction est née la planète de « Jupiter. »

اسعد بمولود اتاك مبـــــــــاركا
كالبدر اشرق جنح ليل مسفـــــر
سعد لوقت سعادة جاءت بـــــه
أم حصان من بنات الاصفـــــر[1]

[1] Les mots بنو الاصفر se trouvent souvent employés, chez les écrivains arabes, pour désigner ou les Romains en général, ou les membres de la famille impériale de ces conquérants. Un vers célèbre, qui eut pour auteur le poëte Adi ben-Zeïd, et qui est fréquemment cité par les historiens, offre ces mots (*Kitab-alagâni*, tom. I, fol. 91 *r.*, tom. II, fol. 49 *v.*; Ebn-Khallikan, man. ar. 730, fol. 410 *v.*) :

وبنو الاصفر الكرام ملـــــوك
الروم لم يبق منهم مذكـــور

« Les nobles Benou'lasfar, ces rois de Rome, ont péri, et il ne « reste plus d'eux un seul être. »

On lit dans le Kitab-alagâni (tom. II, fol. 48 *r.*) : أصبحت ملوك بنى الاصفر يهابونه فى ملكهم وسلطانهم « Les « rois des Benou'lasfar, c'est-à-dire des Romains, malgré leur « grandeur et leur puissance, le respectaient. » Voyez aussi Ebn-Arabschah, *Vita Timuri*, tom. II, pag. 216, édition Manger. Dans le récit de la conquête de Jérusalem, écrit par Imad-eldin-Isfahani (manuscrit arabe n° 714, fol. 38 *recto*), on trouve ces mots : الوية صفر للاواء بنى الاصفر « Des drapeaux jaunes qui « allaient causer la ruine des Benou'lasfar (des Romains). » Dans un

منتج في خروق شرف السورى
بين المهلّب منتماه وقيصر
شمس الضحى قرنت الى بدر
الدجى حتى اذا اجتمعا اتت بالمشترى

Il écrivit à un homme aimable, qui se trouvait malade, les vers suivants:

passage du même historien (*Kitab-alraoudataïn*, man. ar. 707 A, fol. 120 r.), on lit بنو الاصافر. L'auteur s'exprime ainsi : بنو الاصافر من خشية انتقامكم صُفر « La crainte de sa vengeance fit pâlir le visage des Romains. » Ce mot est quelquefois écrit الصُّفر, comme dans ce passage de l'Histoire d'Espagne de Makarri (man. ar. 704, tom. I, fol. 47 v.): قيصر الذى تورّخ من مدّته مدّة الصُفر قبل مولد المسيح « César, dont l'ère, « qui est celle des Romains, a précédé la naissance du Messie. » Et ailleurs (fol. 45 v.) : تاريخ الصُفر المشهورة عند العجم « L'ère des Romains, qui est connue des peuples étrangers. » Le mot بنو الاصفر, ainsi qu'on l'a vu par la citation des vers d'Adi ben-Zeïd, existait chez les Arabes avant la naissance de Mahomet; mais l'origine de ce nom n'a jamais été parfaitement connue. Au rapport de Birouni (*Aláthár*, man. arabe de la Bibliothèque de l'Arsenal n° 17, fol. 29 v.), « les Césars étaient fils d'Asfar, بنو الاصفر, « c'est-à-dire de Soufar, fils de Nefar, fils d'Esaü, fils d'Abraham. » Suivant le témoignage de l'auteur du Kamous (tom. I, pag. 579, éd. de Calcutta), « les *Benou'lasfar* étaient les empereurs romains. « Ils avaient reçu ce nom, ou parce qu'ils descendaient d'Asfar, « fils de Roum et petit-fils d'Esaü, ou parce que, des Abyssins les « ayant vaincus et ayant violé leurs femmes, celles-ci avaient donné « le jour à des enfants qui avaient le teint jaune. » Ebn-Khallikan, dans son Histoire des hommes illustres (man. ar. 730, fol. 410 v., 411 r.), s'exprime en ces termes : « Il existe un point de philologie fort curieux et qui a donné matière à de nombreuses ques-« tions. Les Romains sont nommés *Benou'lasfar*, بنو الاصفر; et

« Abou-Mahmoud, toi dont la noble générosité et « la bienfaisance obtiennent les plus justes éloges; toi « dont la libéralité ressemble à une mer débordée;

« Dieu te préserve du retour des visites, des remèdes « de la maladie et du renouvellement des douleurs. »

Abou'lfaradj mourut le mercredi 14ᵉ jour du mois de dhoul'hidjah, l'an 356. Quelques auteurs rapportent sa mort à l'année suivante; mais la première

« cette expression est souvent employée par les poëtes. J'ai fait à « ce sujet beaucoup de recherches; mais je n'ai pu trouver aucune « solution satisfaisante de cette difficulté. Enfin j'ai rencontré un « ouvrage anonyme, intitulé *Lafif*, اللفيف, qui m'a offert les « détails que voici. Dans les temps anciens un roi de Rome périt « par un incendie, laissant une veuve. Des prétendants ambitieux, « se disputant le trône, allumèrent une guerre civile; enfin ils « firent la paix, sous la condition de choisir pour roi le premier « homme qui se présenterait devant eux. Ils étaient réunis pour « cet objet, lorsque arriva un habitant du Yémen, qui se rendait « à Rome et amenait avec lui un esclave abyssin. Celui-ci, s'étant « enfui de chez son maître, entra dans la salle où se trouvaient les « grands du royaume. Ils se dirent l'un à l'autre : « Voyez dans quel « inconvénient nous sommes tombés. » Toutefois ils lui donnèrent « la reine en mariage; et cette princesse eut de lui un fils que l'on « appela *Asfar*, الأصفر (le Jaune). Cependant le maître de l'es- « clave réclama son serviteur, qui, de son côté, reconnaissait lui « appartenir; mais, à force de présents, on obtint de cet homme « son désistement. De là vient que les Romains ont reçu le surnom « de *Benou'lasfar*, بنو الأصفر; attendu que l'enfant qui naquit « du mariage susdit avait le visage jaune, étant né d'un Abyssin « et d'une reine au teint blanc. » Je n'ai pas besoin de dire que toutes ces explications ne contribuent guère à la solution de la difficulté. On peut croire avec beaucoup de vraisemblance que, ce mot remontant à une assez grande antiquité, l'origine s'en était entièrement perdue, et que les tentatives faites pour la découvrir n'ont abouti qu'à des conjectures malheureuses, qui ne sauraient soutenir l'examen de la critique.

opinion est la mieux appuyée. Quelque temps avant sa mort il avait perdu l'usage de sa raison.

Des différents ouvrages de notre auteur, le plus célèbre et sans doute le plus volumineux, est le grand recueil intitulé *Kitab-alagâni*, كتاب الاغاني, *le Livre des chansons*. Ce nom, au premier abord, semble annoncer un ouvrage d'un genre frivole; mais on se tromperait beaucoup si l'on jugeait d'après cette apparence. En effet, il est bon d'observer que, chez les Arabes, il y avait originairement peu de chansons proprement dites, ou même de morceaux de poésie destinés à être mis en musique : les anciennes chansons, en général, sont des fragments, plus ou moins longs, empruntés à différents poëtes antérieurs ou postérieurs à l'islamisme, et auxquels des musiciens ont, après coup, adapté des airs bons ou mauvais. L'auteur du Kitab-alagâni s'étant proposé, ainsi qu'il nous l'apprend, de recueillir la collection la plus complète des meilleurs morceaux de ce genre, de donner la vie du poëte, celle du musicien, l'explication grammaticale des mots difficiles, des expressions proverbiales, et le détail circonstancié de tous les faits historiques qui avaient trait, soit directement, soit indirectement, à chaque fragment, on sent qu'un pareil ouvrage, exécuté avec soin et par un écrivain habile et savant, doit renfermer une masse de renseignements précieux sur l'histoire civile et littéraire des Arabes. C'est surtout pour les temps qui ont précédé Mahomet et pour les événements de la vie de ce prétendu prophète, que notre recueil fournit de nombreux et intéressants ma-

tériaux ; et la confiance que ces récits doivent inspirer est d'autant plus grande, que l'auteur vivait dans les commencements du IVᵉ siècle de l'hégire ; que, par conséquent, la mémoire des événements était alors plus fraîche, et qu'il existait, pour l'historien, des moyens de vérification plus sûrs et plus nombreux que ceux dont purent disposer par la suite des écrivains d'un âge plus récent.

Si bien des faits consignés dans ce recueil n'ont plus aujourd'hui pour nous le mérite de la nouveauté, il faut se rappeler que cet ouvrage, précisément à cause de la réputation dont il jouissait, a été regardé comme une mine aussi féconde que précieuse, où les écrivains postérieurs se sont plu à puiser largement et sans scrupule.

Au surplus, tout en relevant le mérite incontestable de cette production, l'abondance, la variété et le piquant des anecdotes de toute espèce qui y sont racontées, on doit convenir que la manière dont l'ouvrage est rédigé est bien peu en harmonie avec le goût des Européens et avec les qualités que nous nous croyons en droit d'exiger d'un historien. L'auteur, au lieu de presser sa narration, s'arrête souvent sur une foule de particularités minutieuses et dépourvues d'intérêt. Il répète le même fait de plusieurs manières, toutes les fois qu'elles peuvent offrir quelque variante, souvent bien peu importante. Dans la vue de faire connaître sa véracité et d'inspirer à ses lecteurs une pleine confiance, il ne manque pas, à chaque événement qu'il rapporte, de transcrire une

longue liste de tous les hommes connus, par la bouche ou sous la plume desquels le fait a passé avant d'arriver jusqu'à l'auteur de l'ouvrage.

On sent qu'une pareille méthode, qui pouvait mériter l'applaudissement des Arabes, paraîtrait à des Européens souverainement ennuyeuse. Enfin plusieurs des anecdotes recueillies par notre auteur offrent des traits d'une licence révoltante, et qui, si les Orientaux en tolèrent le récit, ne sauraient être mis sous les yeux d'un lecteur français, pour peu qu'il ait le sentiment de l'honnêteté et des convenances. D'après ces observations, il est évident qu'une traduction complète et littérale du Kitab-alagâni serait une entreprise non-seulement gigantesque, mais à peu près impraticable. J'ai pensé que l'on verrait avec plaisir un extrait de cet ouvrage, dans lequel, en élaguant une foule de vers inutiles et insipides, en supprimant les répétitions et fondant ensemble les récits qui ne diffèrent que par quelque circonstance insignifiante, supprimant la longue série des témoignages allégués par l'auteur, et ne conservant que le nom du premier témoin; en transcrivant toutes les anecdotes, même celles qui peuvent paraître futiles, mais qui peignent les mœurs des Orientaux, et en ne supprimant que les faits dont la décence réprouve le récit, on pourrait faire un ouvrage qui, présentant souvent l'intérêt du roman, aurait l'avantage d'offrir, sur les temps antérieurs à Mahomet et sur les premiers siècles de l'hégire, une foule de renseignements historiques et littéraires aussi instructifs qu'agréables. Il y a bien

longtemps que j'ai formé ce projet, et je n'ai jamais cessé de m'en occuper avec plus ou moins d'ardeur. Je me propose aujourd'hui de le réaliser, et, si les forces et la vie ne me manquent, j'espère le terminer, ou du moins le pousser assez loin pour qu'un autre écrivain puisse facilement, en suivant la même marche, mettre la dernière main à un ouvrage qui, si je ne me trompe, aurait une utilité réelle.

Le Kitab-alagâni n'est connu en France que depuis la mémorable expédition d'Égypte. Au moment de l'évacuation de cette contrée, M. Raige, homme fort instruit, enlevé trop tôt à la littérature orientale, rapporta un manuscrit de cet ouvrage, qui fut acquis par la Bibliothèque du roi. Cet exemplaire, qui suivant toute apparence est parfaitement complet, forme quatre volumes de format in-folio; le premier renferme trois cent quatre-vingt-dix feuillets, le second trois cent soixante-neuf, le troisième quatre cent quatre-vingt-treize, et le quatrième trois cent soixante-quatorze.

Les volumes ne sont pas tous de la même main. Le premier offre une seule écriture, qui est lisible, élégante et en général fort correcte. Dans les autres tomes, on trouve des parties considérables copiées par des mains différentes, et dont le caractère, beaucoup moins agréable à l'œil, a d'ailleurs le défaut essentiel d'être déparé par un assez grand nombre de fautes. Outre cet exemplaire, la Bibliothèque du roi possède trois volumes, acquis également de feu M. Raige, et qui présentent des fragments plus ou

moins étendus du même recueil. Le premier contient le commencement de l'ouvrage; le second, la fin du premier volume, et le troisième enfin, qui est écrit en caractères africains, et qui se distingue par la bonté et l'exactitude du texte, offre la fin du second volume et le commencement du troisième.

M. de Hammer possède, dans sa collection, un gros manuscrit, de format in-folio, qui renferme la troisième et la quatrième partie du Kitab-alagâni. On trouve dans la bibliothèque de Gotha, parmi les manuscrits ramassés en Orient par l'infortuné voyageur le docteur Seetzen, un exemplaire d'un ouvrage qui porte également le titre de *Kitab-alagâni*[1], et qui a également pour auteur Abou'lfaradj-Isfahani; mais ce recueil, beaucoup moins étendu que celui qui nous occupe en ce moment, n'est point disposé d'une manière analogue; car il offre par ordre alphabétique la vie des différents poëtes arabes et des modèles de leurs plus beaux vers.

Les écrivains orientaux se sont accordés à faire l'éloge du Kitab-alagâni. Un historien judicieux, dont le témoignage est du plus grand poids sur tout ce qui a rapport à la littérature, Ebn-Khaldoun, s'exprime en ces termes[2]: « Le kadi Abou'lfaradj-Isfahani est « auteur d'un ouvrage intitulé *Alagâni*, dans lequel il « s'est attaché à réunir les histoires des Arabes, leurs « vers, leurs généalogies, leurs combats, les événe-

[1] *Catalogus librorum... bibl. Goth.*, pars II, pag. 178 et suiv.

[2] *Prolégomènes*, man. du Roi, fol. 227 *r.*; man. de M. Silvestre de Sacy, fol. 251 *r.*

« ments qui concernent leurs dynasties. Il a pris pour « base de son travail le recueil de cent chansons fait « par des musiciens pour le khalife Raschid. Sur cha- « cune de ces pièces il a rassemblé des détails de tout « genre, et a réellement épuisé la matière. Ce livre « est vraiment, pour les Arabes, un livre essentiel, « qui offre en un seul corps, sur tous les genres de « poésie, d'histoire, de musique et sur les autres « sciences, tous les détails intéressants connus à cette « époque, mais qui se trouvaient disséminés dans une « foule d'ouvrages. Ce recueil, auquel, sous ce rap- « port, aucun autre ne saurait être comparé, est le « modèle le plus parfait que puisse se proposer un « amateur de la littérature. »

Plus bas, le même historien confirme encore son jugement[1]. « Voyez, dit-il, tout ce que renferme le « Kitab-alagâni de morceaux en vers et en prose : c'est « véritablement le livre capital des Arabes. Il offre des « détails circonstanciés sur la langue, l'histoire, les « récits de combats, la religion, la vie du prophète. « les anecdotes qui concernent les khalifes et les rois, « la poésie, la musique, et enfin sur toute sorte de « sujets. On ne saurait trouver un ouvrage plus com- « plet et plus instructif. »

Le Kitab-alagâni est cité presqu'à chaque page du commentaire de Soïouti sur l'ouvrage intitulé *Mogni-allebib*[2].

[1] Manuscrit du Roi, fol. 231 *v.*; manuscrit de M. Silvestre de Sacy, fol. 256 *r.*

[2] Man. ar. 1238.

Nous lisons, dans l'histoire d'Espagne composée par Makarri [1], que le khalife Ommiade Hakam-Mostanser envoya à Abou'lfaradj-Isfahani, l'écrivain, une somme de mille pièces d'or. Il voulait, par ce présent, témoigner sa reconnaissance à l'historien qui lui avait adressé un exemplaire du Kitab-alagâni, avant même de le publier dans l'Irak.

Au rapport du chroniqueur Ebn-Farat [2], Hosaïn ben-Ali, surnommé Abou'lfawaris, et plus connu sous le nom d'Ebn-Khâzin, était célèbre par la beauté de son écriture. Il avait fait trois copies du Kitab-alagâni, et en avait envoyé une à Seïf-eldaulah, souverain d'Alep. Elle fut soustraite de la bibliothèque de ce prince; mais on parvint à en réunir seize volumes qui se conservaient à Bagdad. Ce fut sans doute cet exemplaire pour lequel Seïf-eldaulah envoya à l'auteur une somme de mille pièces d'or, en s'excusant de la modicité de son présent [3].

Makrizi, dans sa description de l'Égypte [4], citant un fait qui concerne l'histoire de cette contrée sous le gouvernement d'Abd-almélik ben-Merwan, relève une erreur qu'avait commise à cet égard l'auteur de l'Agâni. Sans doute, dans cette circonstance, le judicieux Makrizi a complètement raison; et il était difficile qu'il se trompât lorsqu'il se trouvait sur un terrain qui lui était aussi bien connu que l'histoire de

[1] Man. ar. 704, tom. I, fol. 95 v.
[2] Man. ar. de Vienne, tom. I, pag. 60.
[3] *Abulfedæ Annales*, tom. II, fol. 494.
[4] Man. ar. 673 c, tom. II, fol. 297 r.

l'Égypte; mais, en souscrivant aux preuves qu'allègue Makrizi, je ne puis m'abstenir de blâmer sur un autre point la conduite de cet écrivain. En effet, dans deux endroits du grand ouvrage historique intitulé *Moukaffa*[1], on trouve des morceaux biographiques très-étendus, qui, comme je l'ai reconnu, sont tirés mot pour mot du Kitab-alagâni, sans que Makrizi ait daigné avertir ses lecteurs des emprunts qu'il faisait à son célèbre devancier.

L'auteur de l'ouvrage intitulé *Omdat-altalib*[2] cite le Kitab-alagâni, et rapporte des vers qu'il avait écrits à la marge de ce recueil.

Au rapport d'Abou'lféda[3], le kadi Djemal-eldin ben-Wasel avait composé un abrégé fort bien fait du Kitab-alagâni.

Notre auteur, en plusieurs endroits de son ouvrage[4], cite un traité qu'il avait composé, sur la demande d'un de ses frères, et qui contenait une exposition détaillée de tout ce qui concerne les termes de musique.

Le même écrivain[5], citant un événement historique qu'il ne fait qu'indiquer, ajoute : « Tout cela est « raconté fort au long dans le Traité généalogique, « جمهرة انساب العرب, où j'ai pris soin de recueillir « tout ce qui concerne l'origine et l'histoire des Arabes,

[1] Man. ar. 675, fol. 190 et suiv.; *id.*, 144 et suiv.
[2] Man. ar. 636, fol. 178 *r.*
[3] *Annales Moslemici*, tom. V, pag. 146.
[4] Tom. I, fol. 338 *v.*; tom. II, fol. 197.
[5] Tom. IV, fol. 246 *r.*

« et que j'ai intitulé كتاب التعديل والانتصاف, *le « Livre de la justice et de l'impartialité.* » Si ce passage n'est pas fautif, les deux titres, contre l'opinion rapportée ci-dessus, désignaient un seul et même ouvrage.

Après avoir rassemblé tous les détails qu'il m'a été possible de recueillir sur la vie d'Abou'lfaradj et sur ses ouvrages, je crois devoir m'attacher à faire connaître d'une manière spéciale la seule de ces productions qui se trouve sous mes yeux, je veux dire le Kitab-alagâni. Je ne saurais mieux faire que de laisser parler l'auteur lui-même, et de traduire fidèlement l'introduction qu'il a placée en tête du premier volume, et dans laquelle il expose les motifs qui l'ont engagé à prendre la plume, le plan qu'il s'est proposé et les moyens qu'il a mis en œuvre pour donner à son ouvrage le degré de perfection dont il était susceptible.

« Le Kitab-alagâni a pour auteur Ali ben-Hosaïn « ben-Mohammed-Koraschi, l'écrivain, connu sous le « nom d'Isfahani, qui a pris soin d'y réunir tout ce « qu'il a pu trouver de chansons arabes, tant anciennes « que modernes. Il s'est attaché, pour chacune de ces « chansons, à désigner l'auteur des vers, celui de la « musique, à indiquer avec clarté et précision le mode « auquel elle appartient, et si deux compositeurs ont « partagé le travail; à expliquer les mots difficiles, les « formes grammaticales et les règles de prosodie, dont « la connaissance est indispensable pour parvenir à « distinguer le mètre poétique et la mesure des airs.

« L'auteur n'a pas voulu, dans cet ouvrage, rapporter
« tout ce qui a été mis en musique, attendu qu'il a
« écrit sur le même sujet un autre livre, qui ne ren-
« ferme aucun détail historique, mais qui comprend
« toutes les chansons anciennes et modernes.

« Dans celui-ci, il a relaté avec soin tous les faits
« qui concernent le poëte ou le musicien, indiqué la
« circonstance qui a donné naissance au poëme ou à
« l'air; le tout avec des détails suffisants et qui amènent
« naturellement la citation de la chanson, mais avec
« autant de brièveté que le sujet le comporte, et en
« évitant, autant que possible, une prolixité et un ba-
« vardage inutiles. Sous chaque article il a pris soin
« de rapporter des exemples parallèles, des traits ana-
« logues et des morceaux variés, dont la réunion pût
« offrir au lecteur une série non interrompue de détails
« instructifs, le mélange du sérieux et du badinage,
« des paroles mémorables et des faits historiques, des
« renseignements biographiques et des pièces de poé-
« sie, la relation des combats fameux chez les Arabes,
« leurs histoires les plus authentiques, la vie des rois
« du paganisme et des khalifes musulmans, enfin tout
« ce que les personnes bien élevées doivent se faire
« honneur de savoir, ce que les jeunes gens doivent
« étudier avec soin, et où les hommes faits eux-mêmes
« ne peuvent rougir d'aller chercher de l'instruction;
« car l'auteur a puisé tous les faits qui composent son
« recueil dans les histoires les meilleures, les plus vé
« ridiques, et dans les récits des personnages les plus
« instruits.

« de peur d'interrompre entièrement la marche de la « narration : on les réservera pour un autre lieu, où « ils trouveront commodément leur place au milieu de « faits analogues, sans interrompre le fil du discours et « couper désagréablement une narration continue. De « cette manière tout sera arrangé dans un ordre plus « convenable et plus régulier.

« Peut-être, dit l'auteur de ce recueil, ceux qui jet- « teront les yeux sur mon ouvrage désapprouveront « que je ne l'aie pas partagé en chapitres, divisés sui- « vant les genres de musique ou les classes des musi- « ciens, d'après l'ordre chronologique, ou en réunissant « tous les vers d'un même poëte qui ont été mis en « musique; mais plusieurs raisons nous ont décidé à « suivre le plan auquel nous nous sommes attaché. « D'abord nous avions placé en tête de notre ouvrage « les trois chansons choisies qui ont pour auteurs des « *ansaris* (des auxiliaires du prophète), des *moha- « djirs* (des émigrants à Médine), dont le premier, « Abou-Katifah, n'est point au nombre des poëtes les « plus distingués. Ensuite vient Omar ben-Abi-Rebiah, « puis Nasib. L'ouvrage ayant été entrepris sur ce « plan, et l'auteur ne pouvant plus ranger les poëtes « dans un ordre régulier, il fallut que la fin fût mise « en harmonie avec le commencement, et chacun fut « placé suivant que le récit l'amenait. L'auteur suivit « la même marche pour le reste des cent chansons « choisies; elles ont toutes été rangées sans égard à « l'ordre que devaient occuper les poëtes et les musi- « ciens; car on ne s'est pas proposé, dans cet ouvrage, de

« former des catégories régulières, mais de réunir des
« chansons accompagnées des faits qui les expliquent :
« de cette manière le défaut d'ordre ne pouvait avoir
« de graves inconvénients. En second lieu, parmi les
« chansons, il en est peu sur lesquelles plusieurs mu-
« siciens ne se soient exercés à la fois en suivant des
« principes différents. Dans ce cas il était impossible
« de les classer suivant les méthodes, puisqu'il n'y
« avait aucune raison de rapporter la chanson à un
« mode ou à un musicien plutôt qu'à un autre. En
« troisième lieu, si nous n'avions pas suivi cette mar-
« che, nous n'aurions pas pu nous dispenser, en citant
« la chanson d'un poëte, tel que Ishak entre autres,
« et en transcrivant l'histoire qui la concerne, de rap-
« porter tout ce qu'en ont dit les auteurs et ceux dont
« ils ont suivi le témoignage ; ce qui aurait entraîné
« une prolixité fatigante sans beaucoup d'utilité réelle.
« Or nous aurions été directement contre le plan que
« nous nous sommes tracé, qui consiste à éviter les
« longueurs ; ou, si nous n'eussions donné qu'une par-
« tie des faits, on aurait reproché à notre ouvrage
« d'être moins complet que d'autres. Il en est de même
« de l'histoire des poëtes : si nous nous fussions con-
« tenté de citer la musique faite sur un morceau de
« poésie, sans aller plus loin et sans compléter ce qui
« concerne cette matière, nous aurions produit sur les
« esprits une impression de dégoût et d'ennui, attendu
« que l'homme aime naturellement à passer d'un sujet
« à un autre, et à se délasser en substituant à l'objet
« auquel il est accoutumé un objet nouveau. La chose

« vers laquelle on vise a plus de charmes que celle « que l'on quitte ; et ce qu'on attend émeut plus vivement que ce que l'on possède. D'après ces considérations, l'ordre que nous avons suivi est plus agréable « et plus propre à piquer la curiosité du lecteur, qui « passera continuellement d'un fait à un autre, d'une « histoire à une autre, d'une anecdote ancienne à une « plus récente, d'un prince à un sujet, du sérieux au « plaisant ; d'autant plus que tout ce que nous avons « recueilli offre ce qu'il y a de meilleur en son genre « et la fleur de tout ce qui a été écrit sur cette matière. « Tout ce que nous avons dit relativement au genre des « chansons est appuyé sur l'autorité d'Ishak ben-Ibrahim-Mauseli, quoiqu'il y ait à cet égard des traditions « différentes ; mais ses principes sont généralement « adoptés aujourd'hui, à l'exclusion de ceux des autres « musiciens, tels que Ibrahim ben-Mahdi, Mokharik-« Alwaïh, Amrou ben-Bânah, Mohammed ben-Hareth.

« Tous ces musiciens s'accordent à déplacer les deux « mètres appelés *thakil,* ثقيل (pesant). Pour eux le « premier *thakil* et son *khafif,* خفيف (léger) est « celui que l'on reconnaît pour le second, et *vice* « *versâ.* »

« Ces idées sont aujourd'hui universellement rejetées, et l'on s'en tient au sentiment d'Ishak. »

L'auteur de cet ouvrage continue en ces termes :

« Je fus engagé à entreprendre ce travail par les « sollicitations pressantes d'un personnage éminent. « Il me représenta que, d'après les renseignements « qu'il avait recueillis, le livre attribué à Ishak était

« regardé comme supposé et présentait d'ailleurs peu « d'utilité. Il ajouta qu'il doutait en effet de l'authenticité de l'ouvrage, attendu que les confrères d'Ishak « s'accordaient à regarder cette production comme lui « étant étrangère, et que Hammad, fils d'Ishak, était « le plus ardent des hommes à soutenir cette opinion. « Et certes, ajouta-t-il, son assertion est vraie et sa « dénégation parfaitement motivée.

« Mohammed ben-Khalf-Waki assurait avoir entendu « Hammad protester que son père n'était point auteur « de cet ouvrage, et ne l'avait même jamais vu. Il allé« guait, pour preuve, que des vers rassemblés dans « ce recueil, avec les noms de leurs auteurs, et aux« quels se trouvent joints des détails historiques, n'ont, « pour la plupart, jamais été mis en musique, et que « les indications qui attribuaient les airs à tels et tels « compositeurs étaient, en grande partie, erronées. « Hammad ajoutait : « Les autres recueils que mon père « a publiés sur les chansons démontrent clairement la « supposition de celui dont il s'agit. Il fut composé, « après la mort de mon père, par son libraire, وَرّاق ; à « l'exception toutefois de la pièce intitulée الرخصة « (*l'Indulgence*), qui est placée en tête du livre, et « qui est bien l'ouvrage de mon père. Les histoires qui « l'accompagnent sont absolument telles que je les lui « ai entendu raconter ; seulement on s'est permis d'a« jouter ou de supprimer quelques mots. »

« Ahmed ben-Djafar-Djahadah assurait avoir connu « le libraire auteur de cette collection ; il se nommait « Sindi et avait sa boutique à Bagdad, sur la rive orien

« tale du Tigre, dans le *khan* nommé *Kkan-alzibl*, خان الزبل (le *khan* du fumier). C'était lui qui tra-« vaillait pour Ishak. Il se concerta avec son associé « pour la composition de cet ouvrage. Les chansons « que contient ce recueil n'offraient point l'indication « de la méthode qui avait été suivie par le musicien. « Elles n'étaient pas d'ailleurs propres à satisfaire la « curiosité, ni du nombre de celles qui sont entre les « mains de tout le monde, et ne présentaient pas, à « beaucoup près, toute l'utilité que l'on était en droit « d'attendre.

« Je m'engageai à ce travail, malgré les difficultés « que j'éprouvais et malgré la répugnance que je sen-« tais à laisser, sur une pareille matière, un ouvrage « destiné à vivre toujours et à se perpétuer, sous mon « nom, pendant une longue suite de siècles, quoi-« qu'il dût renfermer beaucoup de choses utiles et « offrir des détails précieux sur plusieurs points de la « littérature. Nous implorons l'indulgence de Dieu « pour tout ce qui a pu l'offenser dans nos paroles et « dans nos actions. Nous lui demandons pardon de « toute faute, de tout péché, de toute parole contraire « à sa volonté qui ont pu nous échapper. C'est lui qui « est par excellence le protecteur et l'appui, c'est en « lui que nous mettons notre confiance et notre espé-« rance. Que Dieu répande sa bénédiction et son salut « sur Mohammed et sa famille! tel est le vœu que « nous formons en tête et à la fin de nos discours. « Dieu est un excellent protecteur, dont le secours et « la faveur nous suffisent amplement. »

HISTOIRE DU RECUEIL DES CENT CHANSONS CHOISIES.

« Abou-Ahmed-Iahia, fils d'Ali l'astronome, racon-
« tait que son père lui avait fait le récit suivant :
« Voici ce que je tiens d'Ishak, fils d'Ibrahim-Mau-
« seli. Suivant ce qu'il avait entendu dire à son père,
« le khalife Raschid ordonna aux musiciens, qui, à
« cette époque, étaient en grand nombre, de choisir,
« parmi toutes les chansons, les trois plus remar-
« quables. Leurs suffrages se réunirent sur trois mor-
« ceaux que je ferai connaître plus bas. Ishak ajoutait :
« Un jour que je me trouvais en présence du khalife
« Wathek, on parla de cette anecdote; et le prince
« me chargea de recueillir un nombre de chansons,
« ouvrages des anciens musiciens. Pour me conformer
« à cet ordre, je choisis, parmi les chansons de chaque
« siècle, celles dont les connaisseurs s'accordent à van-
« ter le mérite, l'excellence de la méthode, et dont
« ils indiquent d'une manière certaine le musicien;
« ensuite j'examinai les pièces d'un âge plus récent,
« celles qui ont été produites il y a peu d'années par
« des compositeurs de notre temps; et je rassemblai
« de préférence celles qui ressemblaient aux anciennes,
« qui étaient faites d'après une méthode analogue, et
« je les transcrivis dans mon recueil, ne voulant pas,
« parce qu'elles se rapprochent de notre temps, leur
« ravir la gloire qui leur est due. En effet, les hommes
« de toutes les époques cherchent à atteindre la perfec-
« tion; quoique les anciens aient l'avantage d'avoir de-

« vancé les générations suivantes dans tous les genres « de mérite.

« Ahmed ben-Djafar-Djahadah rapportait, d'après « une tradition qui remonte à Mohammed ben-Ah- « med, surnommé Ebn-Dakkak, que le khalife Raschid « ordonna aux musiciens de sa cour de lui faire un re- « cueil de cent chansons; ce qui fut exécuté. Ensuite « il leur prescrivit de réduire cette collection à dix, « et enfin à trois chansons, et ces ordres furent suc- « cessivement accomplis.

« Iahia ben-Ali confirme cette narration; seulement « les deux écrivains ne s'accordent que sur une des « chansons qui entrèrent dans ce dernier recueil et ils « diffèrent d'opinion sur les deux autres. Si l'on en « croit Iahia, ce choix se composait :

« 1° De l'air de Mabed sur les vers d'Abou-Katifah, « qui sont sur le mètre خفيف الثقيل الاول, et qui « commencent ainsi :

القصر فالنخل فالجماء بينهما

اشهى الى القلب من ابواب جيرون

« Le château, les palmiers et la terre de Djemmâ, « qui les sépare, sont plus agréables à mon cœur que « les portes de Djiroun. »

« 2° L'air d'Ebn-Soraïdj sur les vers d'Omar ben- « Abi-Rebiah, qui sont sur le mètre الثقيل الثانى, « et qui commencent ainsi :

تشكى الكميت الجرى لما جهدته

وبين لو يسطيع ان يتكلما

« Le coursier bai se plaindrait de la course pénible
« à laquelle je l'oblige, et exprimerait son méconten-
« tement s'il pouvait parler. »

« 3° De l'air d'Ebn-Mahrez sur les vers de Nasib,
« qui appartiennent au même mètre, et qui commencent
« ainsi :

اهاج هواك المنزل المتـــقــــادم
نعم وبه ممن شجاك مــــعــــالم

« La vue d'un ancien séjour a réveillé ta passion.
« Oui. Et l'on y aperçoit les traces de celle qui cause
« tes chagrins. »

« Si l'on en croit Djahadah, ou plutôt ceux qu'il
« cite, les trois chansons qui formaient le recueil sus-
« dit étaient :

« 1° L'air d'Ebn-Mahrez sur les vers de Medjnoun,
« qui appartiennent au mètre الثقيل الثاني, et qui
« commencent ainsi :

اذا ما طواك الدهر يا امّ مالـــك
فشان المنايا القاضيات وشــانيــا

« O Omm-Mâlik, lorsque la fortune t'anéantira, tu
« pourras t'en prendre à moi et aux destins rigoureux. »

« 2° L'air d'Ibrahim de Mausel sur les vers du poëte
« Aradji, العرج, qui appartiennent au mètre خفيف
« الثقيل الثاني, et qui commencent ainsi :

الى جيداء قد بعثوا رســـولا
ليحزنها فلا صحب الـــرســـول

« Ils ont envoyé vers cette femme au beau cou un « député pour lui porter des nouvelles affligeantes. « Puisse ce messager ne pas trouver de compagnon « de route ! »

« 3° L'air d'Ebn-Mahrez sur les vers de Nasib com- « mençant ainsi :

اهاج هواك المنزل المتقادم

نعم وبه ممن تحبك مسعالم

« Suivant les écrivains dont Djahadah invoque le « témoignage, ces trois chansons réunissent toutes les « nuances de mélodie que la musique peut offrir.

« Au rapport d'Abou'lkâsem, fils de Mahdi, Ra- « schid ayant ordonné aux musiciens de lui choisir la « plus belle chanson qui eût été mise en musique, ils « donnèrent la préférence à l'air composé par Ebn- « Mahrez sur ces vers de Nasib :

اهاج هواك المنزل المتقادم

« La narration d'Iahia ben-Ali est, à mon avis, la « plus authentique. Ce qui le prouve, c'est d'abord « l'intervalle qui existe entre les trois chansons qu'il « a citées et toutes les autres, sous le rapport de la « beauté et de la perfection de la facture, de l'har- « monie savante des initiales et des finales, et enfin de « l'art qui règne dans toute la composition. Aucune « autre chanson ne saurait, à tous égards, ni les éga- « ler, ni même en approcher.

« En second lieu, Djahadah, parmi les trois chan- « sons, en place une qui a pour auteur Ibrahim-Mau-

« seli. Or ce musicien fut un de ceux qui, par ordre « de Raschid, présidèrent au choix de ce recueil. Il « avait pour collaborateurs Ismaïl ben-Djami et Fo-« laïh. Aucun des deux n'était, dans son art, inférieur « à Ibrahim, si même il ne lui était pas supérieur.

« Comment peut-on supposer que ces deux musi-« ciens se soient accordés avec Ibrahim pour insérer « une chanson composée par lui dans un recueil de « trois chansons seulement, choisies parmi tous les « chefs-d'œuvre de la musique arabe comme les pièces « les plus excellentes? S'ils avaient agi de la sorte, « c'eût été reconnaître d'une manière formelle la su-« périorité d'Ibrahim et s'avouer inférieurs à lui en « mérite, ce qu'ils étaient bien loin de penser.

« Ishak, d'après le récit de son fils Hammad, se ren-« dit un jour chez son père, Ibrahim ben-Maïmoun, « pour le saluer. « Mon fils, lui dit Ibrahim, je ne crois « pas que personne ait jamais reçu de ses enfants au-« tant de preuves de tendresse que j'en éprouve de ta « part. Je sais apprécier tes sentiments pour moi. Dé-« sires-tu quelque chose que je puisse faire pour ré-« pondre à ton affection? » Je lui répartis : « Tout ce « que vous venez de dire est vrai. Je prie le ciel d'ac-« corder une longue vie à un père pour lequel je sa-« crifierais la mienne. Je n'aurais, ajoutai-je, qu'une « seule chose à réclamer de votre bienveillance : ce « vieillard que vous connaissez va mourir demain ou « après demain. Je ne l'ai jamais entendu; et chacun « m'en témoigne sa surprise, sachant que je vous tiens « d'aussi près. » Il me demanda de qui je voulais par-

« ler. Je lui dis que j'avais en vue Ebn-Djami. « O mon « fils, me répondit-il, ce que tu as dit est vrai. Qu'on « nous selle nos montures. » Nous nous rendîmes à la « maison d'Ebn-Djami, et nous entrâmes tous deux « auprès du vieillard. « Abou'lkâsem, dit mon père, « je suis venu pour te présenter une requête. Tu « peux, si tu le veux, me charger d'injures, me chasser « même; mais tu ne saurais te dispenser de m'accorder « ce que je désire. Ton serviteur et ton neveu Ishak, « que tu vois ici, m'a fait telle et telle demande; et je « me suis rendu avec lui auprès de toi pour te prier de « lui accorder le plaisir de t'entendre. — J'y consens, « dit Ebn-Djami, sous la condition que vous resterez « avec moi. Je vous ferai manger du *meschouschah*, « مشوشة, et de la friture, قلية, et je vous ferai « boire de mon vin de palmier; après quoi je vous « chanterai des morceaux de musique. Si un messager « du khalife vient me chercher, nous nous rendrons « tous au palais; sinon, nous passerons la journée en-« semble. » Mon père, ayant témoigné qu'il acceptait « de bon cœur cette condition, donna ordre de ren-« voyer nos montures. On apporta les mets et le vin « de palmier, et nous nous mîmes à manger et à boire. « Bientôt après Ebn-Djami nous fit entendre les sons « de sa musique. Tandis qu'il chantait je sentais croître « prodigieusement l'opinion que je m'étais formée de « ses talents, et celle que j'avais de mon père dimi-« nuait en proportion, et se réduisait enfin à presque « rien. Pendant que nous nous livrions aux transports « de la gaieté la plus vive, un messager arriva de la

« part du khalife. Les deux vieillards montèrent à
« cheval, se dirigèrent vers le palais, et moi je les
« accompagnai. Au milieu du chemin mon père me
« demanda quel jugement j'avais porté d'Ebn-Djami.
« Je le priai de me dispenser de répondre; mais il
« exigea impérieusement que je lui fisse connaître
« mon sentiment. « Eh bien, lui dis-je, quoique je
« professe pour vous la plus haute estime, cependant
« vos talents pour la musique, comparés à ceux d'Ebn-
« Djami, m'ont paru faibles et presque nuls. » Mes
« deux compagnons continuèrent leur route vers le
« palais de Raschid, et moi je retournai à mon logis,
« attendu que je n'avais pas encore été présenté à ce
« prince. Le lendemain matin mon père me fit dire
« de le venir trouver. « Mon fils, me dit-il, l'hiver
« vient de commencer, et tu vas être obligé à des dé-
« penses extraordinaires. Voilà une somme d'argent
« considérable que je te donne, afin que tu l'emploies
« pour ton usage. » Je me levai, je baisai la main et
« la tête de mon père, et je fis emporter l'argent que
« je me disposais à suivre. Mon père, m'ayant rappelé,
« me demanda si je savais pour quel motif il m'avait
« fait ce présent. Je lui répondis que sans doute il avait
« voulu récompenser ma franchise à son égard et à
« l'égard d'Ebn-Djami. « Mon fils, me dit-il, tu as bien
« jugé. Va en paix. »

« Cette anecdote, à laquelle on pourrait facilement
« en ajouter d'autres du même genre, suffit pour dé-
« montrer quelle haute idée Ibrahim avait d'Ebn-Djami,
« malgré la rivalité et la jalousie qui existaient entre

« eux. Or peut-on penser que ce même Ibrahim, dans « un travail où il avait pour associé Ebn-Djami, eût « osé choisir une chanson dont il était l'auteur, en lui « donnant la préférence sur tous les autres morceaux « de musique, et qu'Ebn-Djami et Folaïh eussent prêté « la main à un acte aussi présomptueux? C'est une « absurdité qui ne peut entrer dans l'esprit d'aucun « homme sensé.

« Nous allons transcrire avant tout la chanson que « cite Iahia ben-Ali; nous la ferons suivre de deux « autres chansons rapportées par Djahadah, qui con- « tredit à cet égard le récit d'Iahia; et enfin nous co- « pierons toutes les pièces qui composaient la collec- « tion. La première chanson, sur laquelle il existe deux « airs, est celle-ci :

القصر فالنخل فالجماء بينهما[1]
اشهى الى القلب من ابواب جيرون
الى البلاط فما حازت قرايته
دور نزحن عن الفحشا والهون
قد يكتم الناس اسرارا فاعلمها
ولا ينالون حتى الموت مكنونى

« Le château, les palmiers et la terre de Djemmâ, « qui les sépare, sont plus chers à mon cœur que les « portes du Djiroun.

« Dans tout l'espace qui *s'étend* jusqu'à Belat et « tout ce que comprend le quartier de *Karaïn*, sont

[1] Voy. Hamasah, pag. 656.

« des maisons qui ont toujours repoussé toute action « honteuse et tout avilissement.

« Les hommes ont beau céler leurs secrets, je les « pénètre; et eux, jusqu'à ma mort, ne pourront dé- « couvrir ce que je tiens caché. »

Le mètre de ces vers est أول البسيط.

Le palais dont il est question dans ces vers est celui de Saïd ben-Ali, situé dans le lieu nommé *Ardah,* العرصة. Le palmier auquel il fait allusion est celui que possédait le même Saïd. *Djammâ* était le nom d'une terre qui lui appartenait également. Toute cette propriété passa au khalife Moawiah ben-Abi-Sofian, qui l'acheta d'Amrou, fils de Saïd, après la mort de ce dernier, en s'engageant à acquitter ses dettes. Les portes de Djiroun sont situées à Damas[1]. Suivant une autre leçon, au lieu de حازت, il faudrait écrire حاذت, qui vient du verbe حَاذَى, *être placé vis-à-vis.* Le mot قراين désigne des maisons contiguës l'une à l'autre et qui appartenaient à Saïd. Elles avaient reçu ce nom, لاقترانها, *parce qu'elles se touchaient.* Le verbe نزح répond à بعد, *être éloigné.* Le mot هُون[2] est le même que هوان, *affront, avilissement.* On lit dans les vers d'un poëte lyrique :

[1] Abd-allatif (*Relation de l'Égypte,* pag. 417) fait mention des portes de Djiroun. On peut voir, sur ce sujet, la note intéressante de M. Silvestre de Sacy (*ib.,* pag. 442 et suiv.). Djiroun se trouve indiqué dans un passage de Masoudi (*Moroudj,* tom. I, fol. 218 *r.*), etc.

[2] Ce mot est employé, avec le même sens, dans un passage du *Sahih* de Bokhari (man. ar. 242, tom. I, fol. 171 *v.*). On y lit,

لم يُبْتَذَلْ [1] مثل كريم مكنون

ابيض ماضٍ كالسنان المسنون

كان يُوَقّى نفسَهُ من الهُون

تُجْزَوْنَ عذاب الهُون «Vous éprouverez le supplice de l'opprobre.» Et l'auteur ajoute : «Abou-Abd-allah a dit : «Le mot «هُون a la même signification que هوان, et هَوْن répond à «رِفق, *douceur, facilité.*» Dans le *Diwan* des poëtes de la tribu de Hudheïl (man. ar. de Ducaurroy 53, fol. 121 *r.*), on lit : ليس للهُون تابع «Personne n'admet l'opprobre.» La glose rend le mot هَوَان par celui de هُون. Le mot هَوْن signifie quelquefois *un bas prix,* comme dans ce passage du *Kitab-alraoudatain* (man. ar. 707 A, fol. 142 *v.*), تباع بالهون «Il se vend à bas prix.» Le terme هوان se prend aussi dans ce dernier sens. On lit dans le *Kâmel* d'Ebn-Athir (tom. VII, pag. 127), قيمة الجوهر تزيد على ماية الف دينار اذا بيع بالهوان «Les pierreries, «vendues au prix le plus modéré, ont une valeur de plus de cent «mille dinars.» Dans l'Histoire d'Égypte de Makrizi (*Solouk,* tom. II, fol. 4 *v.*), بيعوا بالهوان ; plus bas (fol. 317 *r.*), هوان الذهب «Le bas prix de l'or.» Dans le *Mesalek-alabsar* (man. ar. 642, fol. 91 *v.*), اذا بيع بالهوان.

[1] Le verbe بَذَلَ, à la huitième forme, signifie *sacrifier, prodiguer.* On lit dans le *Hamasah* (pag. 47), نبتذل انفسنا في الحروب «Nous prodiguons notre vie dans les combats.» Ailleurs (pag. 774), يبتذل النفس «Il sacrifie sa vie.» On peut voir, sur ces deux passages, les notes de Tebrizi. Au passif, il signifie *être prodigué, avili.* C'est dans ce sens qu'Ebn-Khaldoun (*Prolégomènes,* fol. 87 *v.*) a dit, الوزارة ابتُذلت «Le vizirat fut «avili.» Dans un passage d'Imad-eldin-Isfahani (man. ar. n° 714, fol. 46 *r.*), on lit ces mots, كم مَصُونة ابتذلت «Combien

« Il n'a pas été livré à l'insulte.

« Semblable à un homme généreux et caché, c'était « un glaive perçant, comme une lance bien affilée.

« Il repoussait loin de lui tout avilissement. »

Le mot مكنون signifie *celé, caché*.

Ces vers sont d'Abou-Katifah-Moaïti, et la musique de Mabed.

« d'objets réservés avec soin furent prodigués! » Plus bas (fol. 90 *r*.), ابتذال سِرّها المصون; et enfin (fol. 97 *v*.), ابتذل مصونه. Dans l'*Histoire des Seldjoucides* de Bondari (man. arabe 767 A, fol. 31 *v*.), تعرّض للابتذال كل ما صان « Tout ce qu'il gardait « avec soin fut pillé. » De là vient l'expression مَثَلٌ مبتذل, un *proverbe vulgaire* (Meïdani, proverbe 2412). Le verbe بَذَلَ, à la cinquième forme, signifie quelquefois *se sacrifier soi-même*. Dans un poëme manuscrit d'Antarah (man. d'Asselin, fol. 67 *v*.), on lit, عجبت من فتًى متبذّل « J'admire un homme qui se sa- « crifie lui-même. » En effet la glose explique le mot متبذّل par لا يبالى بالنفس. Dans le commentaire de Tebrizi sur le *Hamasah* (manuscrit, fol. 161 *r*.), on lit: دوام تبذّله فى الحروب. D'autres fois le même verbe signifie *se prodiguer soi-même, se rendre familier;* comme dans ce passage du *Kamel* d'Ebn-Athir (manuscrit, tom. I, fol. 81 *v*.), غلا عن التبذّل للعامّة « Il « était trop fier pour se familiariser avec le peuple. » Dans un passage du Kitab-alagâni (tom. I, fol. 347), متبذّل لهمّ signifie *livré au chagrin*.

(*La suite au prochain cahier.*)

RECHERCHES NOUVELLES

Pour servir à l'histoire de l'astronomie chez les Arabes.

DÉCOUVERTE DE LA *VARIATION*, PAR ABOUL-WEFÂ, ASTRONOME DU Xe SIÈCLE.

I.

Si nous considérons l'histoire de l'astronomie dans son ensemble, nous voyons qu'elle se divise naturellement en trois grandes périodes auxquelles se rattachent trois écoles distinctes : l'école grecque ou école d'Alexandrie, l'école arabe, et l'école moderne.

On sait combien la première de ces écoles, représentée surtout par Hipparque et par Ptolémée, a rendu de services à la science; les découvertes et les progrès qui lui sont dus ont été justement appréciés : mais les travaux de la seconde école sont encore imparfaitement connus; à peine, au commencement de ce siècle, les noms de quelques astronomes arabes étaient-ils parvenus jusqu'à nous, lorsque les recherches nouvelles de mon père, M. J. J. Sédillot, vinrent changer toutes les idées reçues, et donner assez d'importance à cette branche ignorée de l'histoire de la science, pour qu'une place spéciale fût créée au bureau des longitudes en faveur du savant qui le premier avait

ouvert cette mine féconde, restée si longtemps inexplorée.

Nous avons fait ressortir, dans un précédent mémoire [1], les résultats obtenus par mon père; nous avons aussi expliqué [2] comment MM. Delambre et Laplace, frappés de la nouveauté de ces aperçus qui révélaient, chez un peuple naguère encore traité de *barbare*, un développement intellectuel si extraordinaire, se persuadèrent à tort que le dernier terme des connaissances scientifiques des arabes était désormais fixé, et tracèrent hardiment dans leurs ouvrages la limite qu'ils n'avaient pu dépasser : « Suivant eux, « les Arabes avaient singulièrement perfectionné les « instruments et les méthodes de calcul; ils avaient, « sous ce rapport, été plus loin que les Grecs; « mais ils avaient conservé leurs théories générales, et « n'avaient point senti le besoin d'innover en astro- « nomie [3]. » Aussi est-ce une opinion partout admise aujourd'hui, que les Arabes n'ont rien ajouté aux hypothèses de l'école d'Alexandrie, et qu'en fait de découvertes réelles, les modernes seuls peuvent être cités; en un mot, qu'il faut recourir au XVIe siècle pour signaler de nouveaux progrès astronomiques depuis Ptolémée.

Cette assertion, appuyée de l'autorité de savants illustres, adoptée par tous ceux qui écrivent maintenant

[1] Voyez mon *Introduction au Traité des instruments astronomiques des Arabes*, par Aboul-Hhassan, tom. Ier, in-4°, 1834.

[2] Voyez ma *Lettre au Bureau des longitudes*, pag. 4 et suiv. In-8°, 1834.

[3] Delambre et Laplace, *passim*.

sur l'histoire des sciences[1], n'a pas été combattue, et pourtant elle est inexacte. L'ignorance où nous sommes de la plus grande partie des travaux des astronomes arabes, le peu d'attention que l'on apporte à l'examen de leurs manuscrits[2], contribuent à perpétuer une er-

[1] Voyez les Encyclopédies publiées récemment en France et en Angleterre, article *astronomie;* voyez aussi l'*Histoire des sciences mathématiques en Italie,* par M. Libri de l'Académie des sciences, pag. 122, 154, etc. C'est le dernier ouvrage qui ait paru sur le sujet qui nous occupe.

[2] M. Libri, que nous venons de citer, s'exprime ainsi, dans son Discours préliminaire, sur le petit nombre d'ouvrages scientifiques traduits au moyen âge de l'arabe en latin : « Ces traductions, dit-il, « n'ont presque jamais été faites sur les textes arabes : les chrétiens « qui voulaient s'instruire dans les sciences des Arabes allaient dans « les villes mauresques d'Espagne, se servaient ordinairement d'in- « terprètes maures ou juifs pour se faire traduire en langue vulgaire « les ouvrages arabes; et c'est d'après cette première traduction, né- « cessairement fort imparfaite, que ces ouvrages étaient ensuite « traduits en latin par les chrétiens. Il résultait souvent de cette « double traduction, faite par l'entremise d'hommes peu versés « dans les sciences, que les mots techniques n'étaient point tra- « duits, et que, faute d'en pouvoir trouver les équivalents, on « tâchait d'en rendre uniquement le son. Les personnes qui se « sont occupées des ouvrages traduits de l'arabe à cette époque « ont dû rencontrer fréquemment de ces mots arabes latinisés et « estropiés par des traducteurs qui parfois ne savaient pas même « lire matériellement le mot qu'ils voulaient rendre. Plusieurs des « mots arabes non traduits sont restés dans nos langues modernes, « et il est même arrivé, dans quelques cas, que l'on a adopté des « mots estropiés ou mal lus et mal transcrits par ceux qui les « avaient d'abord employés. »

On comprend, par ce qui précède, de quelle utilité sera, pour toutes les recherches ultérieures, la traduction donnée par mon père du Traité d'Aboul-Hhassan; elle nous permettra, ainsi que nous l'avons annoncé, de publier un vocabulaire exact des mots techniques employés par les Arabes.

reur qu'il est important de dissiper. Ce que nous connaissons des écrits scientifiques des Arabes ne permet certes pas de formuler son jugement, par voie d'induction, sur les traités qui ne nous sont pas parvenus; et la découverte nouvelle que nous allons exposer prouve que cette branche de l'orientalisme est loin d'être épuisée; mais pour bien comprendre tout l'intérêt qui se rattache à cette découverte, il est nécessaire d'indiquer plus en détail les résultats des investigations tentées jusqu'à ce jour, et de mieux préciser le point que nous avons franchi[1].

II.

Le khalife Al-Mamoun (813-833) ouvre chez les Orientaux la période de leurs travaux astronomiques; Olugh-beig la termine et nous laisse, dans ses tables et dans le texte qui les accompagne, un tableau de

[1] Nous regrettons vivement que M. Libri, en parlant des progrès scientifiques des Arabes, n'ait point nommé celui qui les a le premier découverts et signalés :

« On ne saurait, dit-il, méconnaître l'importance des travaux « qui appartiennent aux Arabes. L'astronomie, protégée spéciale- « ment et cultivée par Al-Mamoun et par Adad-eddaoulat, était « devenue très-populaire en Orient. Il y avait, au xe siècle, en « Asie, un très-grand nombre d'amateurs qui s'en occupaient. On « peut voir dans l'Histoire de l'astronomie du moyen âge, par De- « lambre, un exposé assez détaillé des travaux astronomiques des « Arabes. » (*Libri*, Pag. 112, 114, 122, 401.)

M. Libri aurait pu ajouter que toutes les notes publiées par M. Delambre étaient dues à mon père, M. Sédillot. (Voyez l'Introd. au Traité d'Aboul-Hhassan, *loc. cit.*; et l'Histoire de l'astronomie au moyen âge, par Delambre, *passim*.)

l'état de la science au commencement du XV[e] siècle (4 juillet 1437). Les manuscrits laissés par Olugh-beigh mériteront donc une attention toute particulière.

Élèves des Grecs, les Orientaux, et sous ce nom nous comprenons les Arabes, les Persans et les Tartares de la Transoxiane, rendent beaucoup plus parfaites leurs méthodes de calcul, et par la substitution des sinus aux cordes et l'introduction des tangentes dans les calculs trigonométriques, ils donnent à l'expression des rapports et de leurs combinaisons plus d'étendue et de simplicité; leur algèbre, comme nous l'avons nous-même avancé[1], comprend les équations

[1] Voyez ma *Notice du Traité des connues géométriques* de Hassan ben-Haithem, pag. 3 et suiv. In-8°, 1834. M. Libri parle ainsi de cette découverte, dans l'ouvrage déjà cité (p. 125, 129, 268) : « Il paraît que l'on peut affirmer maintenant un fait qui avait été « à peine indiqué par Montucla, et à la vérité duquel personne « n'avait voulu croire; c'est que les Arabes ont connu aussi et traité « les équations du troisième degré. Il faut leur attribuer tout l'hon- « neur de cette découverte importante, dont on ne trouve aucune « trace chez les Indiens. »

Nous attachons d'autant plus de prix au jugement exprimé par M. Libri, que c'est à nous qu'est due la publication de ce fait si longtemps controversé. (Voyez *Journal asiatique,* mai 1834, où nous avons en même temps reproduit le mode adopté par les algébristes arabes dans la formation des diverses puissances.)

Nous sommes heureux de pouvoir saisir cette occasion de répondre à une note du savant académicien, qui semble s'appliquer particulièrement à nous (pag. 268).

« Nous espérions, dit-il, donner un extrait détaillé de deux ou- « vrages inédits qui traitent de la résolution des équations du troi- « sième degré. Mais, comme les man. (n° 1104 de la Bibliothèque « du roi et 1076 de la Bibliothèque de Leyde) qui contiennent ces « ouvrages sont depuis longtemps entre les mains de personnes « occupées à les étudier, il ne nous a pas été possible d'en avoir

du troisième degré, mais leur notation demeure imparfaite, et le défaut des signes généraux, introduits depuis par les modernes, les empêche d'apercevoir dans leurs principaux théorêmes les formules secondaires qui en découlent immédiatement, et que les besoins du calcul ne développent, le plus souvent, qu'avec une extrême lenteur.

On les voit, en outre, porter sur les détails une attention scrupuleuse, et ne négliger ni la réduction à l'écliptique dans le calcul des lieux de la lune, ni la différence des temps du milieu de l'éclipsé et de la conjonction *vraie*, ni même l'augmentation du demi-diamètre lunaire, à mesure qu'il s'élève sur l'horizon. Leurs tables trigonométriques et les tables subsidiaires sont aussi plus commodes, mieux rédigées et plus multipliées que celles des Grecs : les unes calculées de minute en minute jusqu'aux quartes, ce qui revient à la neuvième décimale; les autres jusqu'aux tierces, toutes au degré d'approximation que leur emploi paraît demander. Ils améliorent enfin plusieurs constantes, et

« communication. Nous attendrons donc, pour traiter ce point important d'histoire scientifique, que ces savants aient fait connaître le résultat de leurs recherches, ou que les manuscrits « dont il s'agit soient mis de nouveau à la disposition du public. »

Nous n'avons jamais eu le manuscrit 1076 de la Bibliothèque de Leyde entre nos mains; quant aux recherches que nous avons faites dans le manuscrit 1104 de la Bibliothèque du roi, nous en avons publié le résultat en mai 1834 (*Journal asiatique*, cahier de mai); ce manuscrit nous a en même temps fourni la matière d'un travail plus étendu, dont M. le baron Silvestre de Sacy a eu la bonté de nous faire espérer l'insertion dans le prochain volume des Notices des manuscrits.

déterminent les moyens mouvements et les époques, sinon avec la précision que nous devons à la mesure du temps et aux lunettes, du moins avec l'exactitude qu'on peut exiger raisonnablement de leur doctrine et de leurs moyens de calcul et d'observation.

III.

Mais ils n'ont, à ce qu'on dit, rien changé au système de Ptolémée; ils en savaient assez pour annoncer les éclipses et les divers aspects des planètes, pour régler le calendrier et dresser des thèmes astrologiques; ils n'en voulaient pas davantage. Ainsi, nous lisons textuellement dans le Précis de l'histoire de l'astronomie de M. de Laplace [1] : « L'activité des astronomes « arabes, bornée aux observations, ne s'est point étendue à la recherche de nouvelles inégalités, et sur ce « point ils n'ont rien ajouté aux hypothèses de Ptolé- « mée. Cette vive curiosité qui nous attache aux phé- « nomènes, jusqu'à ce que les lois et la cause en soient « parfaitement connues, caractérise les savants de l'Eu- « rope moderne. »

« Les renseignements nouvellement recueillis sur « les Arabes, les Persans et les Tartares, écrit aussi « M. Delambre [2], prouvent qu'il n'y a eu qu'une seule « astronomie, celle des Grecs, imitée par tous les au-

[1] Laplace, *Exposition du système du monde*, pag. 60, 1821.

[2] Delambre, *Analyse des travaux de l'Académie royale des Sciences, pendant l'année 1827*, pag. 50 et suiv.; *Histoire de l'astronomie au moyen âge*, pag. xl, 95 et *passim*.

« tres peuples avec plus ou moins de succès, selon la « mesure de leurs connaissances géométriques : ce qui « *est parfaitement sûr,* c'est que les Arabes ont admis, « *sans la moindre modification,* les hypothèses de « Ptolémée, qui n'ont été renversées que par Képler, « et pour lesquelles ils ont montré un respect timide et « superstitieux. Tous leurs astronomes ont cherché à « mieux déterminer ce qui n'avait été qu'ébauché par « leurs prédécesseurs, mais ils ne paraissent pas même « avoir soupçonné le besoin de rien changer aux théo- « ries ; on ne voit sur ce point aucune tentative, même « de la part des plus distingués d'entre eux, et ils n'ont « que le mérite d'être venus sept à huit cents ans plus « tard [1]. »

[1] M. Libri lui-même reproduit en d'autres termes la même pensée lorsqu'il dit (pag. 154) :

« . . . . Les Arabes n'avaient ni cet esprit d'invention qui distingue « les Grecs et les Hindous, ni cette perfection dans les arts méca- « niques et cette persévérance dans les observations qui caracté- « risent les Chinois; . . . . . mais ils méritent une reconnaissance « éternelle pour avoir été les *conservateurs* des sciences des Grecs « et des Hindous, lorsque ces peuples ne produisaient plus rien et « que l'Europe était encore trop ignorante pour se charger de ce « précieux dépôt. »

M. Libri, ainsi que nous l'avons déjà indiqué, pag. 421, n'apprécie donc pas les Arabes d'une manière complète; il n'a point fait usage de notre Lettre au Bureau des longitudes (voyez plus bas, pag. 420), où nous annoncions quelques faits nouveaux, que le présent mémoire vient confirmer, et qui doivent modifier les idées propagées jusqu'ici par nos devanciers.

M. Libri combat aussi (pag. 154) *ceux qui ont cru devoir attribuer à l'influence des Arabes les connaissances scientifiques des Chinois et des Hindous.* Nous sommes loin d'avoir été aussi exclusif; car nous avons toujours supposé une influence récipro-

IV.

Un tel jugement, si nettement exprimé, si positif, semble sans appel au premier abord; nous espérons cependant montrer qu'il n'est point exact; et la découverte de la troisième inégalité lunaire, faite par les Arabes au x[e] siècle, va nous en donner la preuve. Cette inégalité, appelée communément *variation,* n'a été connue des modernes qu'au commencement du xvii[e] siècle : Tycho Brahé, célèbre astronome danois (né à Knudstorp, en Scanie, en 1545, mort à Prague en 1601), en fut l'inventeur : c'est l'un des plus beaux

que : mais *nous croyons pouvoir attribuer à l'influence des Arabes une partie des connaissances astronomiques des peuples de l'Asie, et particulièrement des Chinois* (voyez la Lettre au Bureau des longitudes déjà citée, pag. 5 et suiv.); et nous espérons bientôt le démontrer.

Les Arabes, selon M. Libri (pag. 407), auraient reçu des Hindous des notions fondamentales d'astronomie. Nous ne pensons pas que les faits rapportés par ce savant soient de nature à changer les opinions admises généralement à cet égard. Si les Arabes ont employé le dôme d'Arine comme point de départ de leur méridien, nous ne voyons pas qu'ils lui aient assigné la même position que les Hindous, puisque ceux-ci, ainsi que nous l'apprend M. Reinaud (*Traité des instruments astronomiques des Arabes,* par Aboul-Hhassan, tom. II, avant-propos), le placent dans l'île de Lanka (Ceylan), tandis que les Arabes le mettent à quelques lieues de Socotora. (Voyez Aboul-Hhassan, tome I, pag. 315; et le Djihan-Numa, expliqué par M. le chevalier Amédée Jaubert.) M. le baron de Humboldt, dont la haute intelligence a éclairé tant de questions importantes pour la science, nous a donné à ce sujet des indications qui nous permettront de traiter avec plus de développement ce point curieux sur lequel les travaux de M. le baron Silvestre de Sacy jettent aussi quelque lumière.

résultats de ses travaux et l'un de ses titres de gloire. Eh bien, la *variation* n'était pas ignorée des Orientaux; elle avait été déterminée, vers l'année 975, à Bagdad, par l'astronome Aboul-Wefâ. C'est donc plus de six cents ans avant que la découverte en ait été renouvelée en Europe par l'observateur danois. Le passage original que je vais rapporter me paraît ne devoir laisser subsister aucun doute sur ce point très-intéressant de l'histoire de l'astronomie. Nous allons entrer dans quelques détails à ce sujet.

V.

La lune a dans tous les temps fixé l'attention particulière des observateurs; il n'est aucun astre dont les mouvements soient aussi compliqués, aussi irréguliers : ses inégalités principales sont au nombre de quatre[1], sans compter le mouvement de l'apogée, le mouvement du nœud, et les nombreuses inégalités secondaires que la théorie de l'attraction a fait reconnaître.

Les deux premières paraissent avoir été déterminées par Hipparque et par Ptolémée : l'une est causée par l'excentricité de l'orbite de la lune et de même nature que celle du soleil; on la nomme *équation de l'orbite*. L'autre est occasionnée par son aspect avec le soleil et dépendante de la ligne des apsides avec le lieu des conjonctions et des oppositions; c'est

[1] Nos savants n'admettent plus aujourd'hui cette distinction numérique, adoptée encore par Lalande, mort en 1807. (Traité d'astronomie, pag. 409 et suiv.)

l'évection[1]. Ptolémée représenta la première par un épicycle, et la seconde par un excentrique. Avec un double épicycle il serait arrivé de suite à l'argument actuel de *l'évection*, 2D—A; mais cette simplification était réservée à Copernic. En effet, et je ne crois pas qu'on en ait encore fait la remarque, elle se trouve virtuellement comprise dans la construction de ce savant; on en attribue pourtant l'introduction à Euler.

Les deux autres inégalités lunaires, la *variation* et l'*équation annuelle*, sont dues, à ce que l'on pense généralement, à Tycho Brahé et à Képler. Tycho n'eut pas le temps de donner l'explication et les preuves de sa théorie (1601); il nous en laissa du moins le résultat. On sait que la *variation* est l'inégalité de la lune qui, sur une orbite supposée circulaire, a lieu, dans les octans, à cause de la force tangentielle qui tend à accélérer ou à retarder son mouvement. « Cette inégalité, dit M. Herschell[2], fut

[1] « Hipparque, dit M. Delambre (*Histoire de l'astronomie ancienne*, tom. II, pag. 205), avait trouvé l'équation qui satisfait « aux *syzygies*; il aperçut la nécessité d'une autre équation pour « les *quadratures*: il fit des observations qui suffisaient pour trouver « cette seconde équation; mais il n'eut pas le temps de les combiner assez pour en découvrir la loi. Ptolémée *eut ce mérite* (c'est « une question!); et c'est sans doute la plus belle de ses découvertes. Il a satisfait aux quadratures d'une manière fort heureuse; mais il n'a rien fait pour les octans: il a laissé cette gloire « à Tycho Brahé, qui a découvert *la variation*. »

Ptolémée donnait à l'équation de l'orbite...	5° 1′	7° 40′
A l'évection...........	2° 39′	
Aujourd'hui on fait la première de.......	6° 18′	7° 38′
Et la seconde de......	1° 20′	

[2] *Traité d'astronomie*, pag. 181, 1834.

« regardée positivement, pour la première fois, comme « une correction périodique du lieu de la lune, par « Tycho Brahé, et elle est remarquable, dans l'his- « toire de la théorie lunaire, comme la première que « Newton eut à expliquer d'après sa théorie de la gra- « vitation. » Qui pouvait se douter que l'existence de cette inégalité avait été reconnue par les Arabes dès le x[e] siècle? et cependant rien n'est plus certain; Tycho Brahé avait été prévenu, plus de six siècles auparavant, par l'astronome Mohammed-Aboul Wefâ-al-Bouzdjani, pour lequel nous réclamons aujourd'hui la priorité sur l'astronome danois.

Aboul-Wefâ, contemporain d'Ebn-Iounis, qui résidait au Caire, observait à Bagdad en 975. Il nous a laissé un almageste (مجسطي أبي الوفا محمد بن محمد البوزجاني) et un commentaire sur Diophante. Nous ne possédons, à Paris, qu'une partie de cet almageste; c'est le manuscrit arabe 1138 de la Bibliothèque du roi [1]. Voici l'important passage que nous y avons trouvé, et dont nous allons d'abord reproduire le texte.

VI.

L'auteur, après avoir décrit les deux premières inégalités de la lune, dans deux chapitres de son ou-

[1] La copie de ce manuscrit est authentique. « Un sceau, placé « au folio 55, annonce, dit M. Reinaud, qu'elle a été faite pour la « bibliothèque du sultan Schah-Rokh, fils de Tamerlan. » On trouve également, folio 34, l'empreinte en noir de ce sceau, dont la légende est: من كتب الخزانة السلطان الاعظم شاه رخ بهادر (بن تيمور).

vrage, en consacre un autre à la troisième inégalité, et s'exprime en ces termes :

الفصل العاشر فى الاختلاف الثالث الذى يوجد للقمر المسمّى اختلاف المحاذاة (πρόσνευσις) وايضا لما عرفنا الاختلافين اللذين قدمنا ذكرها وجعلنا احدها على جهة فلك التدوير وهو الاختلاف الاول الذى كنّا نجده ابدا عند الاجتماعات والاستقبالات وعرفنا مقداره بالارصاد المتوالية وجدناه لا يزيد فى مثل هذه الاوقات على خمسة اجزا بالتقريب وانه ينقص عن هذا المقدار فى اوقات وربما لم يكن اصلا ثم وجدنا هذا الاختلاف يزيد فى غير اوقات الاجتماعات والاستقبالات واكثر ما وجدنا زيادته اذا كان القمر من الشمس على نحو من تربيع وانه يبلغ فى مثل هذه الاوقات نحو جزين وثلثين بالتقريب وربما ينقص عن هذا وربما لم يكن اصلا وجعلنا هذا العرض له على جهة الفلك الخارج المركز وجدنا ايضا بعد ان عرفنا مقدار هذين الاختلافين ومقدار خروج مركز الفلك الخارج المركز عن مركز فلك البروج اختلافا ثالثا يعرض له فى الاوقات التى يكون مركز فلك التدوير فيما بين البعد الابعد والبعد الاقرب من فلك الخارج المركز واكثر ذلك يكون اذا كان القمر على نحو تثليث من الشمس او تسديس ولم نجده

يعرض عند الاجتماعات والمقابلات ولا في اوقات التربيعات
فانا لما عرفنا مشى القمر في الطول ومشيه في الاختلاف
وتاملنا الاوقات التى لا يكون له من جهة التدوير
اختلاف اعنى الاوقات التى يكون القمر فيها عند البعدين
المختلفين من فلك التدوير فان القمر اذا كان في هذين
الموضعين من فلك التدوير لم يعرض له من الجهتين
جميعا اختلاف فان حركته المستوية انما هى حول مركز
العالم واذا كان البعد عند هذا بينه وبين الشمس
المقدار الذى ذكرنا وجدنا له اختلافا ثالثا نحوا من
نصف وربع درجة بالتقريب وذلك انا رصدنا القمر في
امثال هذه الاوقات فاذا وجدناه في جزء من اجزا فلك
البروج بالحقيقة وجدنا موضعه بالحساب الذى صححناه
بالاختلافين اللذين قدمنا ذكرهما في اكثر من ذلك
الموضع او اقل منه بنحو من نصف وربع جزء ووجدنا
هذا الاختلاف ينقص عن هذا المقدار اذا كان بعد
القمر عن الشمس اقل او اكثر من تسديس او تثليث
فعند ذلك علمنا ان له عارضا اخر سوى العارضين
اللذين تقدم ذكرهما وليس ممكن ان يكون ذلك الا
من جهة انحراف قطر فلك التدوير عن محاذاة النقطة
التى حولها تكون الحركة المستوية اعنى مركز فلك

البروج فان قطر فلك التدوير اذا كان منصرفا عن النقطة
التى حولها تكون الحركة المستوية عرض القمر اختلاف فى
فلك البروج وذلك لان البعد الابعد من فلك التدوير
يتغيّر ولا يمرّ الخط الخارج من مركز فلك البروج الى مركز
فلك التدوير بالموضع الذى كان يمرّ به فى الاوقات التى
يكون فيها مركز فلك التدوير على البعدين المختلفين
من الفلك الخارج المركز ويتغيّر بعد القمر عن البعد
الابعد من فلك التدوير فانا قد جعلنا ابدا حركة القمر
فى فلك تدوير من البعد الابعد اذا كان مركزه على
التدوير المختلفين من الفلك الخارج المركز فلما تاملنا
ما ذكرنا واستخرجنا تلك النقطة وجدنا بعدها عن
مركز العالم الى ناحية البعد الاقرب من الفلك الخارج
المركز من الخط المارّ بالمركز مساويا للبعد الذى بين مركز
فلك البروج ومركز الفلك الخارج المركز،

VII.

Voici la traduction de ce passage :

« Section X. De la troisième anomalie (ou inéga-
« lité) de la lune, appelée *muhazat* (*prosneuse*).

« *Item*, après avoir déterminé les deux anomalies
« dont nous venons de donner la description, et que
« nous avons expliquées, l'une par le moyen d'un épi-

« cycle, savoir la première anomalie, que nous avons « vue constamment lors des conjonctions et des « oppositions, et dont nous avons reconnu la gran- « deur par des observations consécutives; ayant trouvé « que dans ces mêmes temps elle ne s'élève pas au delà « de cinq degrés environ, mais qu'elle y peut être « moindre, et même quelquefois tout à fait nulle, « tandis qu'en d'autres temps, c'est-à-dire hors des con- « jonctions et oppositions (l'auteur arrive ainsi à la « seconde inégalité), nous avons vu qu'elle peut être « plus grande, parvenant à son *maximum*, comme nous « l'avons reconnu, lorsque la lune et le soleil sont près « de la quadrature, et pouvant alors augmenter de deux « degrés deux tiers environ, quoiqu'elle puisse être « moindre et même nulle; et nous avons expliqué cette « modification (de la première anomalie par la seconde) « au moyen d'un excentrique.

« Or, après avoir déterminé ces deux anomalies « et l'excentricité, savoir la distance du centre de l'ex- « centrique au centre du zodiaque, nous avons trouvé « encore une troisième anomalie, qui a lieu lorsque « le centre de l'épicycle est entre l'apogée et le périgée « de l'excentrique, et qui atteint à son *maximum* lors- « que la lune est en trine et en sextile avec le soleil « environ, mais qui n'a pas lieu et que nous n'avons « reconnue ni dans les conjonctions et oppositions, « ni dans les quadratures.

« Ainsi, après que nous avons eu déterminé le « mouvement de la lune en longitude et son mouve- « ment en anomalie, nous avons considéré le temps

« où, par rapport à l'épicycle, il n'y a pas d'anomalie; « c'est-à-dire le temps où la lune est à l'une ou l'autre « distance, apogée et périgée, de l'épicycle; car, lors- « que la lune est dans l'un ou l'autre de ces deux « points, elle n'éprouve aucune des deux (premières) « anomalies, et son mouvement devrait être égal au « mouvement moyen, savoir à celui qui a lieu autour « du centre du monde.

« Mais, lorsque dans cette circonstance la distance « entre la lune et le soleil est telle que nous l'avons « dit, nous lui avons trouvé (à la lune) une troi- « sième anomalie d'environ une demie et un quart de « degré (quarante-cinq minutes) à peu près. Pour cela « nous avons observé la lune dans les temps indiqués, « et nous avons eu son lieu vrai dans un des degrés « du zodiaque (sphère des signes). Nous avons en « même temps cherché son lieu par le calcul, que « nous avons corrigé par les deux anomalies ci-dessus « décrites, et nous l'avons trouvé plus grand ou plus « petit que celui-là d'environ une demie et un quart « de degré; et nous avons trouvé que cette anomalie « est au-dessous de cette quantité, lorsque la distance « de la lune au soleil est plus petite ou plus grande « que le sextile ou le trine. D'après cela nous avons « reconnu qu'elle existe indépendamment des deux « autres que nous avons précédemment décrites; or « cela ne peut avoir lieu que par l'effet d'une *décli-* « *naison* (changement de position ou de direction) « du diamètre de l'épicycle à l'égard du point[1] autour

[1] عن محاذاة النقطة; littéralement: *de la direction du point.*

« duquel se fait le mouvement égal ou moyen, savoir « le centre du zodiaque[1].

« Le diamètre de l'épicycle ne peut *décliner* (chan- « ger de position à l'égard) du point autour duquel a « lieu le mouvement moyen, sans qu'il arrive à la lune « une anomalie dans le zodiaque (sphère des signes), « et cela parce que l'apogée de l'épicycle varie et que « la ligne menée du centre du zodiaque au centre de « l'épicycle ne passe plus par le lieu où elle passe « dans les temps où le centre de l'épicycle est vers « l'une ou l'autre distance, apogée ou périgée, de l'ex- « centrique, et qu'ainsi il y a variation dans la dis- « tance de la lune à l'apogée de l'épicycle (projeté sur « la sphère des signes)[2].

« Quant au mouvement de la lune sur son épicycle, « nous avons établi qu'il commence à l'apogée lorsque « le centre de l'épicycle est vers l'une ou l'autre dis- « tance, apogée ou périgée, de l'excentrique; et, après « avoir considéré attentivement ce que nous avons ex-

[1] Ainsi, déviation du diamètre, changement de position, et de là balancement ou oscillation du centre de l'épicycle autour du centre du zodiaque.

[2] Ainsi la première inégalité est représentée par la position de la lune sur son épicycle; la seconde, par un *accroissement* relatif à une diminution du rayon vecteur de l'épicycle; et la troisième inégalité, par une variation dans le mouvement angulaire de ce rayon vecteur, à la manière de Tycho Brahé.

Ou, en d'autres termes, si l'on suppose l'épicycle représenté par la lentille circulaire d'un pendule, le raccourcissement de ce pendule et l'amplitude de ses oscillations correspondront à la deuxième et à la troisième inégalité, tandis que la première sera marquée par le mouvement de l'astre sur le bord de la lentille.

« posé et déduit pour *ce point,* nous avons trouvé que « sa distance au centre du monde, vers le côté du pé- « rigée de l'excentrique, sur la ligne qui passe par les « centres, est égale à la distance qui est entre le centre « du zodiaque et le centre de l'excentrique. »

VIII.

Ici s'arrête Aboul-Wefâ; mais, par ce qu'il nous transmet, un fait nouveau se trouve constaté dans l'histoire de l'astronomie : les Arabes, dès le x[e] siècle, avaient déterminé la *variation,* et cette découverte les relève du reproche qui leur était adressé de n'avoir rien ajouté aux théories de Ptolémée. Sous ce rapport les écrits des Delambre et des Laplace devront être rectifiés; et désormais ce soin est laissé aux auteurs de nouveaux traités d'astronomie. Il ne sera plus permis, en effet, de parler de Tycho Brahé sans citer Aboul-Wefâ, son précurseur, sans mentionner sa découverte, *due,* comme il nous l'apprend lui-même, *à ses propres observations;* et nous y attachons une importance d'autant plus grande, que de l'existence de ce fait nous sommes naturellement conduit à en soupçonner d'autres, qui établiront de plus en plus la large part que les Arabes ont prise aux progrès de l'astronomie.

L. Am. Sédillot,

Professeur d'histoire au Collége Saint-Louis.

LE MIRIANI,

Ou Histoire du roi Miri, conte géorgien, traduit en français et précédé d'une notice littéraire par BROSSET jeune.

AVERTISSEMENT.

L'auteur du Miriani est inconnu, et le manuscrit que nous en possédons ne contient aucun indice qui puisse faire soupçonner son nom, sa patrie, l'époque où il dut vivre. Il est cependant aisé de conclure que cette époque est assez récente, car il contient une très-grande proportion de mots persans ou arabes, à peine déguisés par leur terminaison, ce qui se remarque dans tous les livres géorgiens modernes. D'ailleurs cet ouvrage n'a pas dû jouir d'une grande célébrité, puisqu'un très-habile Géorgien, le savant auteur des Notices littéraires imprimées dans le Journal asiatique (août et septembre 1834), consulté depuis lors, n'a pu fournir à ce sujet aucun renseignement, et qu'il déclare manquer de notions sur le Miriani et sur son auteur. Ce sera donc l'Europe qui révélera ce littérateur à son pays natal.

Mais, si les documents biographiques manquent, le Miriani peut donner lieu à des rapprochements intéressants, car ce n'est point une composition originale ni isolée.

Les Mille et une nuits, popularisées maintenant en Europe, ont répandu dans l'Asie musulmane le nom de Sindbad le Marin (nuits LXXIX-LXXXVIII), dont il paraît que le type exista primitivement dans l'Inde, suivant les conjectures de notre savant confrère M. Garcin de Tassy, dans sa préface des Aventures de Kâmrûp. Les merveilleux voyages du marchand de Bagdad ont paru trop succinctement racontés dans l'auteur arabe, et les imitateurs ne se sont point

fait faute de les commenter. De là sont nées diverses histoires, et entre autres celle de Kâmrûp, citée tout à l'heure, intéressant fragment de littérature hindoustanie, que recommandent aux lecteurs français une traduction élégante et les notes non moins savantes que curieuses dont l'éditeur français l'a enrichie. Mais je laisse à d'autres critiques le soin d'apprécier cette publication remarquable[1].

Ce qui est de mon sujet, c'est de faire connaître à la Société asiatique un ouvrage géorgien qui évidemment a été calqué sur le même modèle que Sindbad, que les Amours de Kamroup et de Camalata, que les Aventures de Kâmrûp : c'est le Miriani, dont on va lire la traduction. Peut-être sa brièveté lui fera-t-elle trouver grâce aux yeux du lecteur et engagera-t-elle à écarter une comparaison trop sévère. J'indiquerai fidèlement les traits de ressemblance existant entre ce conte et celui dont nous devons la connaissance à notre savant collègue. Souvent aussi je m'aiderai des notes de tout genre qu'il a jointes à son travail.

Quant au mérite littéraire du Miriani, je m'en rapporte au jugement des lecteurs et à ce qui a déjà été dit, sous le rapport du style, dans le Journal asiatique (septembre 1834, pages 240, 241).

Voici les noms des personnages de ce petit drame, noms tous persans ou arabes, dont le sens ne m'est pas toujours connu, mais n'échappera pas aux orientalistes familiarisés avec les idiomes de l'Asie occidentale.

Khosrow-Chah, empereur de la Chine, père de Miri.
Rouzam-Phor, fille de Pharouk-Phal, roi du Machriq ou de l'Orient, femme de Khosrow-Chah.
Khoram-Phor, tante de Miri et sœur de Rouzam-Phor.
Miri (soleil), fils de l'empereur de la Chine.
Nargiz-Djadou, magicien.

[1] Voyez l'excellent article de critique littéraire consacré à cet ouvrage par M. Caussin de Perceval (*Nouveau Journal asiatique*, mai 1835, pag. 446-474).

Mouchthar (Jupiter), étranger sauvé par Miri, son ami.
Nikakhtar, fils du vizir de la Chine, ami de Miri.
Ilail, roi du Maghrib ou Occident.
Khourchid, épouse du roi Ilail.
Nomi-Awthab ou **Nobi-Awthab** (douceur ou puissance du soleil), fille du roi Ilail, amante de Miri.
Aramia, philosophe, âgé de huit cents ans, fils d'un vizir de Salomon.
Amoan-Dew, roi d'un peuple de génies.
Andalib, fils du roi des mers, ami de Miri.
Goulazar (taille de rose), cousine et amante d'Andalib.
Phil-Gouch (oreilles d'éléphant), peuple chez lequel Miri aborde.
Doualpa (pieds de cuir), autre peuple visité par Miri.
Masour-Chah, roi d'Iémen, père de Mousphar et de Sarasca, amante de Miri.
Banowchah (la violette), nourrice de Sarasca.
Chabrang, brigand, frère de Banowchab.
Nasir, marchand qui adopte Nikakhtar.
Baram, roi du pays de Nasir.
Naoud, son épouse.
Roupherkhé, fille du roi de Misr ou d'Égypte, amoureuse de Nikakhtar.
Kaphour, eunuque du roi d'Égypte.
Nasib, brigand, qui devient l'ami de Miri et de Nikakhtar.
Bara-Qoul, magicien.
Abrou ou **Abri**, roi des Francs, frère du roi Ilail, père de Sahib, amant de Nomi-Awthab et rival de Miri.
Zouloumat, confident de Sahib.
Otarid (Mercure), vizir du roi Abrou.
Asra, fille du vizir d'Abrou, amante de Mouchthar.
Zora (Vénus), fille d'Otarid, amie de Nomi-Awthab.
Boulghamoun-Djadou (le magicien flegmatique), enchanteur, tué par Miri.
Moukhthal (méchant), fils de Boulghamoun.
Changoun, fille du même.
Milatan, roi, ennemi de Miri.
Woudjna, vizir de Milatan.
Sora, vizir du roi Abrou.

LE MIRIANI.

CHAPITRE I.

Commencement du livre intitulé *le Miriani*, qui contient l'histoire d'un empereur de la Chine.

Il y avait[1] un empereur de la Chine, nommé Khosrow-Chah, si affligé de n'avoir pas d'enfants que toute sa puissance et la majesté royale lui semblaient moins que rien. Un jour, ayant rassemblé tous ses astronomes et astrologues[2], il leur dit : « Faites mon « horoscope, et sachez si je deviendrai père ou si je « dois mourir sans postérité. » Ravis de ce discours, les astrologues lui dirent : « Prince, si vous épousez « la fille d'un génie[3], elle vous rendra père. » Son chagrin redoubla, parce qu'il ne savait comment trouver une fée. « Cela est, à mon sens, fort difficile, dit « un vizir, et je ne sache pas qu'après le sage Salomon « aucun homme y ait réussi; encore tenait-il du ciel « un sceau qui lui assurait l'empire de la terre; mais

[1] L'époque de ces aventures se trouve à peu près fixée plus bas, au chapitre VII, lorsqu'Aramia déclare qu'il a huit cents ans, et qu'il vivait déjà au temps du roi Salomon.

[2] *Mounadjim* et *Mestrolabé;* le premier mot est arabe, et le second grec d'origine.

[3] *Phéri,* persan *pari,* équivalant au nom arabe *djinn :* ce sont les bons génies (*Kámráp,* pag. 174); je traduirai ce mot par *fée,* lorsqu'il s'agira d'un génie femelle.

« personne ne peut dire où est maintenant le sceau « du sage Salomon. — Puissant prince, ajouta un « autre vizir, il y a ici un philosophe très-profond qui « le sait certainement. » L'empereur, bien satisfait, alla avec son vizir chez le philosophe. Celui-ci vint au devant du prince; et, l'ayant adoré et salué, lui dit : « Sire, quel est le sujet de votre chagrin? — Le « voici, mon père. Votre sagesse et votre sainteté « pourraient-elles me dire où est l'anneau du sage Sa-« lomon? J'ai recours à vous, parce qu'il n'y a que « cela qui puisse me soulager. — Le trouver est im-« possible à l'homme, dit le philosophe; mais si l'on « parvenait à se procurer le livre de prières nommé « *Ismian-Zad,* le possesseur en obtiendrait également « une fée. J'ai l'idée que ce livre est dans le trésor de « Nargiz-Djadou, qui a construit une forteresse sur « une montagne très-haute, et l'a fermée d'un charme. « Lui-même se tient dans l'intérieur avec son livre, « dont on deviendrait maître en prenant la citadelle; « et la possession d'une fée couronnerait la lecture des « prières qu'il contient. — Mais cette citadelle, com-« ment s'en emparer? — Au pied de ses remparts, il « y a une source; autour de cette source nous trace-« rons une ligne circulaire, et nous y invoquerons le « nom de Dieu pendant dix jours; après quoi la cita-« delle tombera en ruines. »

L'empereur et les vizirs, encore plus chagrins, disaient : « Qui nous apprendra cette formule? — Ne « vous désespérez point, dit le philosophe, je la sais, « moi; je la réciterai en même temps que vous, et,

« avec l'aide de Dieu, nous réussirons. » L'empereur fut bien content; et tous trois partirent de compagnie. Ils trouvèrent que la citadelle était très-forte, et auprès ils virent un petit kiosque dont la porte était toute de marbre. A la prière du philosophe la porte s'ouvrit. Ils y entrèrent et n'y trouvèrent qu'une cage suspendue dans laquelle était une colombe. Ayant détaché la cage et lâché l'oiseau, celui-ci prit sa volée après avoir becqueté la terre. Ils s'approchèrent alors de la source; et, s'étant enfermés dans un rond, ils se mirent à réciter une prière dont l'effet fut si puissant que les quatre cents dews[1] qui formaient la garnison du fort en sortirent et allèrent annoncer cette aventure à l'enchanteur Nargiz. Le dew en conçut une grande crainte, et, épouvanté, résolut d'exterminer ses ennemis par quelque sortilége. Mais leurs prières enchaînèrent absolument sa puissance.

En vain il rassembla ses légions de dews, ayant des figures de lions, d'éléphants, de dragons, de serpents, qui vomissaient comme une pluie de feu par la bouche, par les yeux, par les oreilles, par les narines; en vain effraya-t-il ses ennemis par ces horribles visions; en approchant du cercle, tout disparaissait, et le courage et l'espérance renaissaient dans le cœur de l'empereur de la Chine.

[1] *Dew*, en persan *dîv*, nom des mauvais génies, correspondant à l'arabe *afrît* (*Kâmrûp*, pag. 174).

CHAPITRE II.

L'empereur Khosrow-Chah, le philosophe et le vizir marchent à la citadelle de Nargiz-Djadou, qui se défend avec énergie au moyen de ses enchantements.

Durant la nuit, Djadou ordonna à ses gens de faire pleuvoir du feu, ce qu'ils firent; mais en touchant le cercle les flammes s'éteignaient. Cela dura trois jours et autant de nuits. Le quatrième jour, une tour s'étant écroulée, Djadou, métamorphosé en dragon, se dirigea vers ses ennemis, la gueule béante. A cette vue l'empereur s'imagina qu'il allait être dévoré; mais, arrivé près de l'enceinte, le monstre disparut. Le jour suivant, une autre tour tomba en ruines. « Mal« heur! dit Djadou; ayons recours à la ruse. » Sous les traits d'un aveugle, un bâton à la main, il arrive d'un pas mal assuré. « Qui que vous soyez, disait-il, au « nom de Dieu, prêtez-moi assistance et mettez-moi « dans la route. Je suis un indigent que l'infâme Dja« dou a arrêté et dépouillé de tout ce qu'il avait; de « plus, il m'a crevé les deux yeux. » En disant cela il pleurait.

L'empereur ne put se défendre d'un mouvement de compassion; mais le philosophe lui dit : « Si vous « quittez le cercle, nous sommes perdus. » A quelques pas de là, l'aveugle tomba dans une rivière et se mit à crier : « Qui que vous soyez, prêtez-moi une main « charitable; je me noie. — Quoi qu'il m'en puisse ar« river, dit l'empereur, je veux le secourir; » et, mal-

gré les avis réitérés du philosophe, qui lui disait : « Ne « quittez point l'enceinte, » il sortit et présenta la main au malheureux pour le tirer de là. Bientôt, entraîné par l'aveugle, l'empereur se mit à crier : « Au « secours! c'est un magicien; il m'étouffe. » Le vizir, qui voit son maître en péril, accourt aussi pour le dégager : il est attiré à son tour dans la rivière par l'enchanteur; et le philosophe, témoin de leur désastre, en fut si consterné, qu'il s'élança lui-même à leur secours.

Une fois hors de l'enceinte, le dew souffla sur eux et changea l'empereur en lion, le vizir en loup, et le philosophe en renard; et la prière s'effaça même de leur souvenir. Se voyant alors dans une plaine *déserte*[1], ils pleurèrent amèrement, sans parler, sans s'éloigner l'un de l'autre, et ayant la conscience de leurs actions. Arrivés au pied d'une montagne, ils trouvèrent une belle source au milieu d'un épais bocage. Il y avait un arbre dont le tronc vide leur offrit un asile; et comme ils étaient très-fatigués, ils s'y *blottirent*[2] et dormirent deux jours sans s'éveiller.

Or, parmi beaucoup d'oiseaux qui fréquentaient cette montagne, il y en avait un, grand voleur, et non moins méchant que grand[3], qui, de ses ailes déployées, obscurcissait l'air. Comme il arrachait des arbres pour construire son nid, il enleva celui où étaient les trois

[1] Ce mot géorgien *chiabani*, dont j'ai souligné la traduction, manque dans le dictionnaire de Soulkhan.

[2] J'ignore le sens du géorgien *daqounden*, qui se trouve ici.

[3] C'est le *rokh* des contes arabes.

malheureux, et le porta sur le faîte d'une montagne. Ceux-ci, en s'éveillant, furent grandement surpris de voir que l'arbre où ils s'étaient endormis, dans une vallée, fût actuellement sur une hauteur, et ils se mirent à parcourir toute la montagne en pleurant. Ils se dirigèrent vers une source qu'ils aperçurent; c'était celle qui fut donnée à Job par le Seigneur, dont l'eau avait la vertu de guérir toutes les plaies et toutes les maladies de l'homme. S'étant assis auprès de cette source, sans en connaître la propriété, ils virent deux oiseaux se précipiter dans l'onde, après s'être ensanglantés en se battant, et en sortir guéris. Le philosophe, qui s'en aperçut, pensant que c'était sans doute la source de Job, courut s'y précipiter, et invita ses compagnons à suivre son exemple. A peine entrés dans ce bain salutaire, ils reprirent la forme humaine. Les fruits nombreux que produisait la montagne soutinrent leur existence; mais ils ignoraient dans quel pays ils se trouvaient.

CHAPITRE III.

L'empereur, le philosophe et le vizir sont métamorphosés en bêtes par l'effet d'un charme. Ils se perdent en pays inconnu[1].

La colombe que Nargiz-Djadou tenait en cage dans son kiosque était Rouzam-Phor, la fille du roi du Machriq (de l'Orient), enlevée par l'enchanteur, et cap-

[1] On remarquera que, par une bizarrerie dont il est difficile de se rendre compte, les titres des sections du Miriani se rapportent souvent plutôt au récit achevé qu'à celui qui commence.

tive en ces lieux depuis quatorze ans. Pharoukh-Phal, le père de Rouzam-Phor, souverain très-puissant, avait failli perdre la vie par le chagrin que lui avait causé la disparition de sa fille, et sa douleur n'était pas encore affaiblie. Ayant envoyé en beaucoup de contrées à la recherche de sa fille sans rien découvrir, il avait fait élever un palais de deuil où il se tenait renfermé avec son épouse. La colombe, dès qu'elle eut pris son essor, se dirigea vers la maison paternelle, et ne put s'expliquer ce que c'était que cet asile de la tristesse, ni les cris d'affliction qui en sortaient. En entrant, elle ne put retenir ses sanglots quand elle vit sa mère vêtue de noir. Celle-ci, entendant la voix de sa fille, poussa un tel cri, que tous les habitants de la maison partagèrent sa stupeur. Tandis que dans leurs étreintes la mère et la fille perdaient le sentiment, les suivantes, reconnaissant leur maîtresse, allèrent porter au roi cette nouvelle.

Le roi s'élança sur leurs pas pour aller rejoindre son épouse, et il eut bien de la peine à ranimer le couple évanoui, en leur jetant de l'eau. Il attire sa fille sur son cœur, la baigne de douces larmes, ordonne de délivrer tous les prisonniers et de faire d'abondantes aumônes à tous les indigents; il veut que sa fille lui dise son histoire.

La princesse entre dans les plus grands détails sur son enlèvement, sur sa détention en cage et sur l'arrivée de ses trois libérateurs. « Sans eux, dit-elle, je « serais encore captive pour jamais : je ne cesserai « toute ma vie de prier pour eux. — Ces hommes, les

« connais-tu ? — Nullement ; mais je ne doute point « qu'ils ne soient en butte à quelque disgrâce comme la « mienne, et qu'ils ne m'aient délivrée par compassion. « — Je fais vœu, si je puis les rencontrer, de mettre « fin à leurs infortunes et de remédier à leurs maux, « quels qu'ils soient, » dit Pharoukh-Phal.

Des génies qu'il envoya par toute la terre, avec ordre « de les découvrir et de les lui amener, » remplirent fidèlement leur commission et virent nos trois personnages, mais sans les reconnaître. « Nous avons, « dirent-ils au souverain, parcouru le monde sans « aucun succès. Tout ce que nous avons vu, ce sont « trois hommes endormis, dont nous ne savons rien « de plus. — Va, ma fille, dit le roi, va voir si ce « sont eux, et me les amène. » Elle part et les reconnaît. Par ses ordres, les génies les placèrent sur un trône, et, endormis qu'ils étaient, les conduisirent à Pharoukh-Phal sans qu'ils s'éveillassent. Déposés de la sorte sur un tapis d'or, ils furent bien surpris, à leur réveil, de se voir dans un jardin magnifique.

Le roi étant venu les voir sous un déguisement, les salua et leur dit : « Ne craignez rien, ce palais est à vous. « Je ne fais que m'acquitter pour les services rendus « par vous à ma fille. » Et il leur raconta l'histoire du kiosque, de la cage, et de la colombe qu'ils avaient délivrée. Le philosophe se leva, salua le roi profondément, et dit en montrant son maître : « Voici l'empe- « reur de la Chine. » A ce mot, Pharoukh-Phal le prie de l'accompagner, le fait asseoir sur son trône, et s'informe de ses aventures. Quand il eut tout entendu et

reconnu dans son hôte le fameux Khosrow-Chah, il lui donna sur-le-champ sa fille. « Un simple mortel n'y « pouvait prétendre, dit-il, mais c'est en dédommagement de vos maux passés que je vous la donne. — « Tant de bonté de votre part surpasse mes faibles mé-« rites, dit Khosrow-chah. » Les astrologues, par ordre de Pharoukh, tirèrent l'horoscope des époux, et cherchèrent leur destinée. Tout ce qu'il y avait de plus distingué parmi les génies fut convié à la fête.

CHAPITRE IV.

Pharoukh-Phal marie à Khosrow-Chah sa fille Rouzam-Phor.

Les préparatifs terminés, Pharoukh-Phal, aux yeux de tout son empire, maria sa fille Rouzam-phor à Khosrow-Chah. La noce dura un mois entier, après quoi le roi fut placé sur un trône d'or, et la reine commanda aux génies de les transporter à travers les airs, et de les déposer sains et saufs dans la ville[1] de Tchin. Le peuple, ayant appris le retour de son souverain, se porta en foule à sa rencontre.

[1] Ou mieux *au pays de Tchin* (Chine). Les auteurs géorgiens modernes emploient souvent le mot *kalaki*, ville, dans la double acception de ville et de contrée. Ceci se rencontre fréquemment dans le Miriani et quelquefois dans les Mémoires du prince Théimouraz sur la vie du roi Giorgi XIII, son frère, que nous avons publiés.

CHAPITRE V.

Arrivée de Khosrow-Chah dans la capitale de la Chine, avec Rouzam-Phor. Seconde fête des noces.

Quand le bruit se fut répandu que Khosrow avait amené la fille du roi des génies, tous les grands vinrent lui offrir leurs hommages et de riches présents; de superbes banquets et des fêtes magnifiques accompagnèrent la célébration des noces. Le philosophe fut également retenu à la cour. Tous les mois, Rouzam-Phor allait visiter sa famille, et revenait ensuite dans la Chine.

Au bout de peu de tems, la princesse devint enceinte et accoucha d'un fils si merveilleusement beau, que jamais on ne vit rien de pareil : son nom fut *Miri*. Les astrologues, convoqués pour dire quelle serait la destinée du jeune prince, déclarèrent qu'il serait heureux sans mélange; mais qu'arrivé à dix-huit ans, s'il voyait une image, il lui arriverait un grand malheur[1], et que, s'il échappait à ce désastre, il vivrait cent vingt ans.

[1] Le fondement des Aventures de Kâmrûp repose sur un événement semblable. Le maharaj Pat, désolé de n'avoir pas d'enfants, veut abdiquer sa couronne, mais cédant aux conseils de ses ministres, il fait tant de bonnes œuvres qu'il obtient la naissance d'un fils. Les astrologues, consultés, prédisent qu'à douze ans ce fils deviendra malheureux par l'effet de l'amour. Les précautions prises à son égard, comme pour Miri, sont également rendues inutiles par un songe qui lui fait voir l'incomparable Kala, et allume dans son cœur la passion la plus vive. Kâmrûp, comme Miri, entreprend ses voyages pour découvrir la beauté dont il est amoureux.

Son père lui donna un gouverneur et des serviteurs pleins de science; à sept ans, il le confia au philosophe; il fréquenta les écoles pendant huit années; à quinze ans, c'était un cavalier accompli. Quand il eut atteint l'époque fatale, défense fut faite à tous et à chacun de laisser voir la moindre image. Il passa à la chasse six mois entiers sans entrer dans la ville, de peur que ses yeux n'y rencontrassent du papier ou quelque figure.

Un jour qu'il était en train de chasser, il vit une chèvre sauvage, et en la poursuivant il s'éloigna beaucoup de son escorte. Étant arrivé au bord de la mer, il entendit des sanglots qui venaient de ce côté, et ne tarda pas à voir un jeune homme qui pleurait. « Mon « frère, dit le prince, pourquoi ces larmes? Qui es-tu? « où vas-tu? qui t'amène en ces lieux? — Je viens du « Maghrib (de l'Occident); mon nom est Mouchthar; « je suis un marchand [1]. J'étais assis sur mon vaisseau, « quand un coup de vent engloutit les dix bâtiments « qui faisaient ma fortune. Le mien s'étant aussi brisé, « je me cramponnai à un débris, et je fus ballotté par « les flots pendant sept nuits et autant de jours. De- « puis trois jours seulement la mer m'a jeté sur ces ri- « vages où je suis assis en proie à la douleur. »

[1] Le mot *sowdagir*, que j'ai ainsi traduit, n'est pas géorgien; mais, en turc, il a le sens que je lui ai donné.

CHAPITRE VI.

Une image est montrée à Miri au bord de la mer.

« De tant de richesses, il ne te reste donc plus « rien, dit Miri ?—Mon histoire est longue, reprit l'in- « connu ; si tu veux descendre, je te la raconterai.— « Peut-être, pensa Miri, aura-t-il quelque beau bijou à « me faire voir ; » et sautant de son cheval, il vint s'asseoir près de lui. « Il y a dans les contrées du Maghrib, « dit Mouchthar, un souverain nommé Ilaïl qui pos- « sède sept cents villes, sans compter bien d'autres tré- « sors. Son armée est innombrable. Sa fille, justement « appelée Nomi-Awthab (soleil de beauté), est si mer- « veilleusement belle, que de puissants rois donnent « jusqu'à dix mille miskhals d'or pour avoir son por- « trait, et ce pour jouir seulement de sa vue. Ce n'est « pas qu'on ne puisse la voir elle-même ; mais ceux « qui ont osé aspirer à sa main l'ont fait inutilement, « et s'en sont repentis ; elle déteste l'hymen, et a juré « de rester vierge. Le roi d'Abach m'a promis un trésor « pour que je lui procurasse l'image de cette princesse, « et j'y ai réussi ; c'est le seul débris de ma fortune « que j'aie sauvé. Elle est là, dans ma ceinture. Si je « puis la porter au prince, peut-être en retirerai-je « quelque somme. »

L'éloge de Nomi-Awthab ayant allumé dans le cœur de Miri la flamme de l'amour : « Montre-moi un mo- « ment ce portrait, dit-il ; tout ce qu'on te donnerait

« pour le posséder, je te l'offre pour un seul regard. »
A peine Mouchthar eut-il consenti à présenter la peinture, Miri tomba à la renverse et perdit les sens au premier coup d'œil; et Mouchthar, qui le vit dans ce cruel état, commença à concevoir des craintes sérieuses. « Quel est, pensa-t-il, ce châtiment du ciel? « J'aurais causé la mort du fils d'un si puissant empe- « reur! Que dire à ses gens? que leur répondre? »

Il se lève, et le ranime en lui jetant de l'eau sur la poitrine. Miri, le portrait à la main, pleurait et disait: « La parole des astrologues est accomplie! » puis à Mouchthar : « Sois sans inquiétude; si tu veux me « céder cet objet, je réparerai toutes tes pertes. Dis- « moi encore à combien de mois d'ici est la capitale « du Maghrib. — Par mer, avec un vent favorable, tu « y arriveras la quatrième année; par terre, Dieu sait « quand. » Miri se livrait à la joie quand il fut rejoint par son escorte.

On passa la nuit sur le rivage; Mouchthar reçut une belle robe d'honneur, et accompagna le prince à son retour dans la ville. Tout préoccupé de son portrait, Miri ne faisait que pleurer et demander à Mouchthar, assis près de lui, des détails sur Nomi-Awthab. Un des vizirs de l'empereur avait un fils nommé Nikakhtar, compagnon d'enfance de Miri. Comme ce prince, entièrement absorbé par la pensée du portrait, en avait perdu le repos, et qu'il n'avait plus de goût aux bains ni à la table, Nikakhtar fort surpris se dit en lui-même : « Il faut que je sache ce qui l'occupe. » Il va le voir, et lui dit : « Prince, quel chagrin vous tour-

« mente? que vous est-il arrivé? Dites-le-moi, ou je « meurs. »

Miri, après lui avoir raconté l'histoire du portrait, lui dit : « Puisque tu as le secret de mes amours, aide-« moi, car je suis au bout de mes ressources. » Ils convinrent de se déguiser en négociants, de s'embarquer avec une pacotille, et de faire voile pour le Maghrib. Les préparatifs terminés, Miri se présenta un jour à son père : « Je m'ennuie, dit-il, de n'être qu'un chas-« seur de terre ferme, et je veux aller sur mer, et m'a-« muser quelque temps à apprendre la navigation. — « Fort bien, dit l'empereur. »

Il fit appeler quarante matelots, et leur dit que, comme son fils désirait aller sur mer, ils eussent à lui montrer l'art de la pêche et de la navigation. Le bâtiment fut bientôt prêt, et Miri s'embarqua. Suivant son plan de voyage, il se dirigea vers l'île d'Haer et s'y fit descendre. Ce lieu était un véritable paradis, où l'affligé ne pouvait mettre le pied sans oublier ses chagrins. Mille arbres charmants, mille fruits divers, mille oiseaux au plumage varié, mille fleurs embellissaient ce séjour, comme si la main de l'homme eût pris plaisir à l'orner[1]. Mais, toujours pleurant sur Nomi-awthab, Miri s'y trouvait mal à l'aise. Après quelques jours de repos, il dit à ses marins : « Je vais à Sarandib visiter « le tombeau d'Adam; d'ici là, combien de chemin y « a-t-il? — Avec un bon vent, il faudrait six mois, « dirent-ils. »

[1] Une description analogue et presque dans les mêmes termes se trouve dans Kâmrûp, pag. 16.

En signe de sa joie, Miri leur donna des robes d'honneur; on s'embarqua de nouveau et l'on mit à la voile. Ils étaient sur mer depuis longtemps, quand le vent fraîchit au point que tous les efforts de l'équipage ne pouvaient suffire à conduire le bâtiment. Jetés hors de leur route, ils ne savaient où ils étaient. Le dixième jour, le soleil reparut brillant, le vent tomba, et chacun remercia le ciel, en félicitant ses compagnons de leur délivrance. Mais où étaient-ils? ils l'ignoraient complétement.

Au bout d'un mois, ils virent une île et y portèrent le cap; puis y débarquèrent[1]... Il s'y trouvait beaucoup de hautes montagnes et de beaux arbres, dont la vue ranima leur joie. Au pied d'une montagne toute percée de cavernes était une tour de cristal; tout auprès un jardin charmant, et dans ce jardin plusieurs tombes; à la porte d'une maison qui touchait au cimetière était assis un vieillard.

CHAPITRE VII.

Miri et ses gens vont chez Aramia.

Ce vieillard avait devant lui un livre qu'il lisait. Miri s'avança, lui donna le salam, et lui baisa la main. « Qui êtes-vous, dit le vieillard? qui vous a « conduits dans cette île, où jamais homme n'est

[1] Le texte ajoute *sur de petits*.... et un mot qui manque dans le dictionnaire, *lotcebith,* peut-être est-ce « au moyen d'une petite « *planche*. »

« venu? — Nous sommes des marchands[1] qui allions à « Sarandib, quand un vent contraire nous a assaillis « et poussés en ces lieux. — Ce pays appartient aux « dews, et la montagne que vous voycz sert d'habita- « tion à l'un de ces êtres surnaturels, nommé Amoan, « qui a une femme et une fille, et qui commande à « un peuple nombreux. Renfermés, le jour, dans les « flancs de la montagne, ils n'en sortent que le soir, « faisant de la nuit le jour, et du jour la nuit. Quant « à moi, voici la raison de mon séjour en cette île. « Au temps de Salomon le sage, ces oiseaux de la « mer vinrent se plaindre à lui du dew Amoan; le « sage prince, qui aimait beaucoup ces oiseaux, parce « que de leurs ailes ils ombrageaient son temple, or- « donna, dans sa colère, que le dew fût mis à mort, « et que son peuple fût banni de cette montagne. Je « me nomme Aramia. Comme mon père était vizir du « roi, je vins aux pieds du trône solliciter la grâce « d'Amoan et je l'obtins, mais à condition qu'il ne se « montrerait point, lui ni les siens. De cette manière « le peuple des dews et les oiseaux de la mer n'eurent « plus de contestations. Amoan m'aima depuis lors « comme son sauveur, et ne cessa d'être près de moi « et de me combler de présents. A la mort de Salo- « mon et de mon père, le pays étant en révolution, « Amoan, au lieu de me laisser partir pour Jérusa- « lem, suivant mon désir, m'emmena en cette île, où

[1] Le mot *besirgni*, que je traduis ainsi, n'est pas géorgien, mais il peut signifier *seigneur*, en le faisant venir du turc *bouzourk*; ou *marchand d'huile*, en le comparant à *bozourkh*.

« il créa pour moi ce jardin et cette maison. J'ai huit « cents ans; ces tombeaux renferment les ossements « des membres de ma famille, et ce livre est le psau« tier de David que je lis à leur intention. » A ces mots, il introduisit Miri et son escorte dans le jardin avec de grands honneurs.

La nuit venue, Aramia dit à Miri : « Si tu veux, « je te ferai voir Amoan-Dew, et je te présenterai à « lui. Aussi bien tu ne peux éviter de lui faire visite; « car sachant que tu es ici, il se fâcherait que tu y « eusses manqué, et pourrait vous faire du mal. — « Soit, dit le prince. — Vous n'êtes pas sans avoir « quelque peu de soufre, dit Aramia; c'est le pré« sent que les dews recherchent le plus : portez-en à « Amoan. » Miri en fit emplir un grand plat. Aramia ayant conduit ses hôtes à la tour de cristal, ils virent un vaste emplacement entouré de bancs de pierre polie, couverts chacun d'une peau de chien. En avant d'un trône qui occupait le milieu, se trouvaient d'énormes bassins. Aramia, Miri et ses gens s'assirent chacun sur un siége. Lorsque les ombres se furent épaissies, cent mille dews, sortant de leurs cavernes, une torche à la main, vinrent se réunir dans la tour, attendant tranquillement. Cependant une grande torche sortit de l'enceinte, et Aramia dit à Miri : « Re« gardez bien la forme et les traits de ce dew. » Attentifs à ce spectacle, Miri et ses gens virent l'objet en question. Sur une tête de lion, portée par un cou de chameau, s'élevaient des cornes de cerf avec des sonnettes. Les yeux du dew brillaient comme des char-

bons. Vêtu d'une peau de chien, il monta sur le trône; les dews les plus distingués s'assirent autour de lui, les autres restant debout.

Aramia ayant amené Miri devant Amoan, celui-ci ne l'eut pas plus tôt aperçu qu'il descendit de son trône pour aller au devant de lui, et demanda : « Qui « sont ces gens? — Mes amis, dit Aramia, étant venus « me faire visite, ont témoigné un si vif désir de vous « voir, que je les ai amenés ici : ils vous offrent un « grand plat de soufre. » A ces mots, la figure du dew s'épanouit, et il traita Miri avec les plus grands égards. Ensuite les dews apportèrent du vin dans de grandes outres de peau de buffle, et, quand ils l'eurent versé dans les bassins en avant du trône, tous se mirent à en puiser avec des tasses et à boire. Amoan, après avoir effleuré la sienne, la présenta poliment à Miri. « Il n'est pas de ma religion[1], dit Aramia, « et ces gens-là ne boivent pas de vin comme nous. » Miri s'abstint de goûter le vin, et les dews s'occupèrent de leur repas.

Quand on eut apporté les assiettes de badridjan et de concombres qui sont leurs confitures, Amoan commanda que des mimes vinssent récréer les amis d'Aramia. Les *acteurs* furent bientôt costumés et

[1] La négation manque au géorgien dans le premier membre de phrase; le texte fait dire à Aramia : « Il est de ma secte, et ces « gens-là ne boivent pas de vin comme nous. » J'ai cru que le sens exigeait la négation des deux côtés. Au reste, c'est ici, je pense, un anachronisme, et Aramia fait sans doute allusion aux Musulmans : n'oublions pas qu'il s'agit du II[e] siècle avant J. C.

réunis, et, par leur *pantomime*[1], ils excitèrent le franc rire du prince. Le spectacle ayant duré quelque temps, les dews se levèrent et partirent. Miri lui-même partit avec ses gens, et lui seul ne put goûter le sommeil, poursuivi qu'il était par la pensée de Nomi-Awthab, dont il tenait l'image en pleurant. Cependant la fille du dew, étant sortie avec sa nourrice, vit des rayons de lumière dans la maison d'Aramia. « Allons voir, dit-elle, qui a de la lumière à cette « heure. » Arrivée sur le seuil, elle aperçut Miri, qui lui sembla si beau qu'elle fut à l'instant suffoquée d'amour. La nourrice l'emmena chez elle, et la fit revenir en lui faisant respirer l'odeur du soufre.

« Que t'est-il arrivé, ma fille, lui dirent ses parents? « —Ayant vu de la lumière chez Aramia, je me suis « approchée, et j'ai aperçu un homme assis dans l'in- « térieur. Pendant que je pensais qu'il fallait le tuer, « il se fit je ne sais quel mouvement subit, qui me « troubla tellement que je suis revenue en hâte.— « Mon enfant, ce sont des amis d'Aramia, des fils de « prophètes. Tu as eu tort de sortir, et d'ailleurs le « ciel ne nous autorise pas à leur faire du mal. » Préoccupée de l'amour de Miri, la jeune fille ne put dormir. Lorsque les dews sortirent, la nuit suivante, Miri dit à ses gens « que, s'ils voulaient, ils allassent à « la tour; pour lui, il reposerait. »

Les Chinois arrivèrent à l'assemblée sous la con-

[1] Le deux mots soulignés dans cette phrase manquent dans le dictionnaire, mais leur position laisse peu de doute sur leur véritable sens.

duite d'Aramia, auquel Amoan demanda pourquoi Miri ne venait pas ce soir. Aramia excusa Miri par une raison d'affaire, et le festin commença. La fille du dew, qui s'ennuyait en attendant la fin, résolut de sortir et de se donner la satisfaction de voir Miri; sa nourrice l'accompagna. Comme le prince n'était pas dans la salle, la jeune fille dit à sa nourrice : « Nous « le trouverons assurément dans la maison d'Aramia. « Va, j'ai besoin d'être seule. » La nourrice étant partie, elle s'approcha de la fenêtre et vit un portrait de femme dans les mains du prince, qui fondait en larmes.

Elle entre. Miri levant les yeux aperçut quelque chose qui ressemblait à une tête de renard noir, avec un grouin de porc qui se glissait dans l'appartement. Cela avait une vieille natte pour couvre-chef, et pour vêtement une peau de chien. Ses joues étaient terreuses, ses yeux et ses paupières, teints de vermillon, paraissaient nager dans le sang. Sa bouche en s'ouvrant pour parler vomissait des flammes, et une fumée noire sortait de ses narines : on eût dit un échappé de l'enfer. Le monstre femelle approche, et fixant sur le prince son effrayant regard : « Qui es-tu? « mon beau, dit-elle, quelle est ta race, d'où viens- « tu? où vas-tu? ta vue seule a troublé ma raison et « porté le désordre dans mes sens : j'en ai perdu le « repos. Les fils des rois de l'orient meurent d'amour « pour moi, et toi tu me fais mourir. Daigne venir à « mon aide, ou je succomberai. »

« Si je la rebute, pensa Miri, en entendant ces

« paroles, comme je suis dans son pays elle fera de « moi ce qu'elle voudra, et cependant que faire? » Il s'arma de résolution et répondit : « Chère âme, joie « de mon pauvre cœur, quel heureux hasard me pro- « cure un si tendre appel? Par quoi ai-je mérité l'in- « signe honneur de ton entretien, et la vue de ce « charmant visage si bien fait pour produire une « agréable impression sur un infortuné comme moi? » La jeune fille entrant en bonne humeur, pour réjouir les assistants, s'avança vers Miri comme une fumée légère et s'assit. Malgré toute sa fermeté et l'assurance de son babil, Miri éprouvait une frayeur mortelle, quand il vit revenir Aramia et ses gens. La jeune fille se leva et partit.

Aramia informa Miri de tout ce qui s'était passé à la réunion; qu'Amoan lui avait demandé pourquoi lui, Miri, fils de prophète, s'était abstenu de venir; qu'il s'était plaint de la maladie de sa fille, issue elle-même, à ce que j'ai pu comprendre, dit-il, d'une race de génies. « Il ne faut pas que les dew me tuent pour « cette fille, pensa Miri, » et il s'endormit au milieu de ces réflexions. Il vit en rêve un jardin magnifique et au milieu un superbe sérail. « A qui est ce palais « dans ce jardin, demanda-t-il? — C'est, répondit une « femme, celui de Nomi-Awthab, la fille du roi de « Maghreb. » A ce nom, Miri s'élance et voit la prin- cesse descendre au jardin, parfait modèle de l'image qu'il possédait. Elle s'avança et lui dit d'un air riant : « Qu'as-tu fait à la fille du dew Amoan? » Tout en- dormi qu'il était, Miri poussa un tel cri, que ses com-

pagnons de chambre accoururent et le trouvèrent privé de sentiment.

Quand ils l'eurent ranimé en lui jetant de l'eau de rose, ils lui demandèrent ce qu'il éprouvait. Miri leur raconta son rêve de Nomi-Awthab et toute l'histoire de la fille du dew. Son rêve fut regardé comme d'un bon augure; pour lui, il n'en devint que plus amoureux, mais il redoutait le courroux des dew. La nuit suivante, Aramia, Nikakhtar, le fils du vizir, et Mouchtar étant allés à l'assemblée, Miri resta encore au logis, et se fit apporter une charge de naphte par son esclave, qu'il congédia ensuite. A l'heure où il supposa que la fille du dew pourrait venir, il se déshabilla et se tint en arrêt pour la recevoir.

Quand la fille du dew fut sur le seuil et qu'elle eut ouvert la porte, Miri fit comme s'il cachait le pot de naphte, de façon à ce qu'il fût vu de la visiteuse. « Quel est l'objet que tu soustrais à mes regards? dit-« elle en s'asseyant, et d'où vient que tu as quitté tes « habits? — Puisque tu es si curieuse, c'est une drogue « dont un amant mortel ne peut se frotter comme il « faut, sans obtenir réciprocité de la part de son « objet. — Dis-moi, je t'en conjure, comment elle « s'emploie. — Je ne puis résister à tes sollicitations, « mais jure-moi de n'en parler à qui que ce soit. — Je « jure d'être discrète. — Cette huile, dit Miri, s'ap-« plique sur le corps nu, en disant : J'aime telle per-« sonne, puisse-t-elle me payer de retour! On prend « ensuite du soufre embrasé et l'on répète : Puisse-t-« elle m'aimer! Alors il s'allume dans les cœurs de si

« violents transports que les deux amants ne peuvent « supporter un instant de séparation. — Donne-moi « un peu de cette drogue afin que j'aime comme tu « dis. Je serais trop malheureuse s'il me trompait et « ne m'aimait pas sincèrement. Donne, que j'en mette « sur mon corps. »

A ces mots, Miri se lève et lui remet tout ce qu'il avait de naphte. Au comble de la joie, la jeune fille prend le vase et s'en va dans un appartement isolé. Là elle se dépouille de ses vêtements, et s'arrose le corps de naphte. Le soufre allumé lui communique sa flamme, enveloppe sa tête d'une voûte de feu et la réduit en cendres. Quelque temps après arrive sa nourrice qui, la voyant brûlée, court en avertir son père. Amoan-Dew entre dans la chambre de sa fille, il ne voit qu'un tas de cendres calcinées, et se met à pleurer et à sanglotter. Cette nuit même, Aramia, Nikakhtar et Mouchtar étant allés à la réunion comme de coutume, n'y virent pas un dew : on n'entendait que des soupirs et des gémissements. « Qu'y a-t-il, dit « Aramia à un dew, pour que personne n'ait paru ce « soir? — La fille d'Amoan est morte, et nous faisons « son deuil. » Aramia ne manqua point à son retour d'annoncer cette nouvelle à Miri, qui offrit au ciel des remercîments pour l'avoir tiré de ce mauvais pas. « Le « temps me paraît long, dit-il à son hôte, il faut que « tu me permettes de partir. — Attends, dit Aramia « en pleurant, que le dew ait reparu, je te ferai lui « parler, et j'appuierai ta demande : je ne puis plus « vivre sans toi. »

Miri enchanté consentit à prendre patience. Pour Amoan, il resta quarante jours dans sa demeure, maudissant Aramia, et disant : « C'est un homme qui « est cause que ma fille a été brûlée. Quand ce Miri, « son hôte, est venu ici, ma fille en est devenue amou- « reuse, et, comme je n'avais point permission du ciel « de lui ôter la vie, il a fallu que ma fille pérît par le « feu. Que n'est-il allé à Jérusalem, cet Aramia! si je « ne l'eusse pas retenu, il serait loin d'ici. »

Au bout de quarante jours, Amoan étant sorti, Aramia se présenta devant son trône, et lui dit : « Mes « amis désirent m'emmener avec votre permission. » Amoan, qui se repentait de l'avoir retenu précédemment, ne fit aucune difficulté.

CHAPITRE VIII.

Miri, Aramia, Nikakhtar et Mouchthar quittent le dew Amoan et vont à Sarandib.

Ils se levèrent, et, tout étant préparé pour mettre à la voile, Miri, Aramia, Nikakhtar, fils du vizir, et Mouchthar le marchand, s'embarquèrent pour aller à Sarandib. Sur la route, une île charmante les invita à toucher au rivage : ils la trouvèrent admirablement belle, douée de mille agréments, et couverte de fruits délicieux, le raisin, la pêche, la pomme, la grenade *en pleine maturité*[1].

Il y avait une source dont l'eau serpentait, grosse comme le bras, à travers la plaine. Émerveillés, ils

[1] Le mot souligné manque au dictionnaire.

s'assirent pour manger près de la source, puis s'endormirent. Miri seul, le portrait sous les yeux, au lieu de se livrer au sommeil, gémissait profondément. En regardant de côté, il vit d'étranges figures d'hommes, ayant les mains et les pieds remarquablement épais, la face du côté du dos, et des oreilles comme des boucliers.

C'étaient des Philgouch[1], qui, voyant Miri, voulurent le tuer. Mais lui, prenant son arc et ses flèches, éveilla ses gens; ceux-ci s'armèrent à leur tour, et décochèrent leurs traits sur ces êtres nus, qui se jetèrent à la mer : plusieurs furent tués. Miri se hâta de partir. Durant un mois de navigation, ils ne rencontrèrent aucune terre, parce qu'ils étaient égarés; mais, au bout de ce temps, ils eurent une grande joie en apercevant une île, doublement agréable pour des gens fatigués, parce qu'elle était pleine de beaux arbres fruitiers. Il y avait sur les bords d'une source d'eau vive, un grand arbre chargé de larges roses blanches et rouges, asile d'un oiseau à long bec, au plumage de mille couleurs : Miri admirait et l'île et l'oiseau merveilleux.

La nuit venue, tous s'endormirent, excepté le prince, qui aperçut un jeune homme d'une si charmante figure, qu'il crut voir non un mortel, mais un habitant du paradis. Seulement, à sa pâleur et aux larmes que ses yeux versaient en abondance, on comprenait qu'il était dans les liens de l'infortune. Il s'approcha de Miri et lui dit : « Aimable étranger, beauté par-

[1] Mot composé de deux, signifiant oreille d'éléphant.

« faite, d'où viens-tu? où vas-tu? serais-tu par hasard « poursuivi comme moi par le malheur? — Je suis, « répondit-il, fils d'une fée de la mer, dépendante du « roi d'Orient. Andalib est mon nom. Mon oncle, qui « est le souverain de la fée de la mer de Sarandib, « avait une fille nommée Goulazar, dont mon père « demanda pour moi la main : il y a cinq ans que ma « bien-aimée a disparu, sans que je sache rien de son « sort. Quoique j'aie parcouru le monde, ni la terre, « ni les flots, ni les hommes ne m'ont révélé ses traces. « Cependant je suis sûr qu'elle respire; car, dans le « trésor de mon père, il y a un livre où sont écrits « tous les noms des membres de notre famille. Quel- « qu'un de nos parents ou parentes vient-il à mourir, « son nom s'effaçant du livre, nous sommes par-là « instruits de son décès. Chaque fois que j'en ai exa- « miné les pages, le nom de Goulazar s'y est offert à « moi en signe de vie; mais j'ignore qui l'a enlevée, où « elle est. C'est auprès de cette source que je la vis, « comme elle venait visiter mon père. Ses regards « s'étant fixés sur moi, je lui ai juré de n'avoir point « d'autre épouse qu'elle, et ses serments me promirent « réciprocité. Dans le cours de mes voyages, j'ai rap- « porté cet arbuste du pays des Roses, et je l'ai planté « à l'intention de Goulazar : chaque rose qui s'épa- « nouit sur ses branches me fait pousser un cri de « bonheur. Quant à l'oiseau Asménouz qui s'y est « fixé, rien, dans la nature, n'égale la beauté de son « chant. Mais moi, je suis là pleurant, ignorant le re- « pos en pensant à mon amante, et je ne cesserai de

« gémir que quand le ciel aura mis le comble à mes « vœux. »

Lorsqu'Andalib eut terminé ce triste récit, Miri lui conta ses chagrins, et tous deux mêlèrent long-temps leurs sanglots et leurs caresses. « Frère, dit « ensuite Andalib, mon cœur est plein d'amitié pour « vous; restez ici quelque temps. — Je ne puis faire « un plus long séjour, répondit le prince, parce qu'il « y a bien loin d'ici au Maghrib. Si telle est la volonté « du ciel, nous nous rejoindrons; si ses décrets s'y « opposent, je n'ai que douleurs à attendre. » Andalib, le voyant décidé à partir, cessa de l'arrêter et lui donna cinq plumes[1] : « En quelque lieu que vous ayez « besoin de moi, brûlez ceci, ajouta-t-il, et j'accourrai « avec ma suite auprès de vous. » Ils ne se séparèrent qu'après s'être tendrement embrassés.

Miri et ses gens firent voile vers Sarandib. Après un mois de navigation, une île s'étant offerte à eux, ils résolurent d'y rester dix jours, parce qu'ils étaient fatigués. Ils débarquèrent et aperçurent une grande montagne toute percée de trous, et une source auprès de laquelle ils s'assirent pour manger et s'endormirent. Tous ces trous servaient de retraite aux Doualphs[2], sorte de monstres, hommes jusqu'aux reins, et serpents par le bas du corps. Ils avaient pour habitude,

[1] Il y a quelque chose d'analogue à ceci dans le Kâmrûp, où l'on voit un dew donner l'un de ses cheveux à Mitarchand pour en faire le même usage (pag. 66).

[2] Ou mieux *doualpa*, pieds de cuir. Ce sont les tasmapaïr mentionnés aux chapitres 11 et 12 du Kâmrûp, ainsi que dans le cinquième voyage de Sindebad (nuit LXXXIII sq.).

lorsqu'ils rencontraient un homme, de le surprendre, de s'asseoir sur son col, d'enlacer ses bras et de le faire ensuite courir où bon leur semblait[1].

Les Doualphs ayant découvert nos aventuriers, les surprirent pendant leur sommeil, avant qu'ils eussent pu préparer leurs armes, et, montant sur leur cou, les étreignirent avec leurs jambes au point de faire entrer leurs ongles dans leur chair. Ils les firent courir de la sorte; pendant dix jours de tourments, ils forcèrent Miri, Aramia, Nikakhtar et Mouchthar, chacun sa monture, à recueillir des fruits qu'eux-mêmes dévoraient. Aramia, qui, en qualité de médecin, connaissait toutes les plantes, pensa en lui-même que, s'il n'y mettait ordre, cette torture n'aurait pas de fin. Ayant trouvé une plante vénéneuse, il en ramassa et en fit ramasser avec ardeur par ses compagnons, qui la mirent avec les autres fruits destinés aux Doualphs: ceux-ci n'en eurent pas plus tôt mangé qu'ils tombèrent et moururent.

Miri et ses gens, eux-mêmes plus morts que vifs, montèrent dans leur vaisseau, non sans remercier le ciel de sa protection. Arrivés à Sarandib, ils visitèrent le tombeau d'Adam. Après quelques jours de repos dans ce pays, Aramia tomba malade, et dit à Miri: « Prince, sur mon lit de mort, j'ai une prière

[1] Le traducteur explique parfaitement dans ses notes l'origine de cette fable par l'usage de certains souverains de l'Asie qui se font porter à dos d'homme, en guise de monture. L'auteur du Miriani et celui du Kâmrûp paraissent avoir copié le même modèle, tant leur récit offre de ressemblances.

« à vous adresser, c'est de m'enterrer aux pieds « d'Adam. J'ai encore à vous dire ceci : je suis parti- « culièrement connu du roi de Maghrib, Ilaïl, parce « que le sage Salomon m'avait donné ce royaume, et « qu'à la mort de mon père, n'en voulant point pour « moi, je l'ai cédé à ce prince. Si j'eusse vécu, je vous « aurais suivi et j'aurais arrangé cette affaire; mais la « volonté du ciel étant que je sois privé de ce bon- « heur, je vous donnerai une lettre pour qu'Ilaïl vous « fasse bon accueil. » Après ce peu de mots, il demanda une écritoire et un calam, et traça ces lignes : « Le porteur du présent, fils de l'empereur de la « Chine, a souffert mille fatigues pour l'amour de « votre fille. L'ayant rencontré en ces lieux, la mort « m'empêcha de le suivre plus loin. Au nom des « services que je vous ai rendus, ne rebutez pas Miri « présent devant vous : vous ne pouvez trouver un « meilleur gendre. » Ayant terminé cet écrit, il le remit au prince, et mourut en le bénissant.

CHAPITRE IX.

Testament et mort d'Aramia. Chagrin de Miri. Son départ.

L'ayant enterré au lieu prescrit par lui-même, Miri appela ses matelots et leur dit « qu'il souhaitait visiter « la maison construite par le patriarche Abraham. » Le bâtiment préparé, tous s'embarquèrent. Ils voguaient d'île en île pour se reposer de temps en temps de leurs fatigues, et ils récitèrent une prière que leur avait enseignée Aramia. Un jour la violence de la tempête

brisa leur vaisseau, une partie de l'équipage fut noyée, d'autres poussés vers la Chine. Pour Miri, Nikakhtar et Mouchtar, en récitant la prière d'Aramia, ils échappèrent à la mort et abordèrent, chacun sur un débris, en des régions diverses. Le premier soin de Miri quand il se vit sur la terre, fut d'offrir à Dieu l'humble hommage de sa reconnaissance; la faim qui l'épuisait et l'horreur de la solitude étaient ses seuls tourments.

La bonté divine voulut qu'il rencontrât des pêcheurs occupés à leur profession. Ceux-ci, voyant un beau jeune homme tout en pleurs, s'approchent et lui demandent qui il est. « Du pain, répondit-« il, je me meurs de faiblesse, je ne puis parler; » et quand il eut repris quelque force : « Je suis le fils « du marchand Phridoun; mon vaisseau s'est perdu « en pleine mer, et les vagues m'ont jeté là sur une « planche. J'ignore si mes compagnons ont péri ou « survécu. » Les pêcheurs partis, il ne cessa de se promener sur le rivage. Or, il était au pays d'Iémen dont le souverain, Massour-Chah, était fort puissant. Son fils Mousphar étant un jour avec beaucoup de monde pour chasser, avait dit à son escorte : « Allons, « chassons chacun de notre côté. » Après avoir couru jusqu'au soir sans rien tuer, il retourna vers ses gens. Il y avait un petit bois non loin de la mer. Mousphar, entendant des voix plaintives qui en sortaient, y pénètre, et n'est pas peu surpris de voir un beau jeune homme qui pleurait à rendre sensibles les arbres eux-mêmes[1]. Mousphar descend de cheval, s'élance auprès

[1] *A mettre le feu au bosquet,* dit l'auteur géorgien.

de lui et lui demande affectueusement qui il est, pourquoi cet excès d'affliction. « Je suis le fils du mar- « chand Phridoun, répond Miri. J'avais quarante vais- « seaux que la tempête m'a dévorés en un seul jour. « Tous mes compagnons ont péri; pour moi j'ai été « poussé vers les rivages sur une planche. Il y a trois « jours que je suis assis là à pleurer. — Essuie tes « larmes, dit Mousphar vivement ému; si tu as perdu « ton père, je le remplacerai, » et l'ayant fait asseoir en croupe, ils prirent le chemin de la ville. Mais voilà qu'au milieu de la route, ils rencontrèrent un lion. Mousphar lui décocha une flèche et le manqua. L'animal se jette sur Mousphar, le renverse et le tue. Il poursuit le coursier qui s'enfuyait hors des bois et le traite de même. « Vit-on jamais pareil malheur! dit « Miri. Le fils du roi s'était fait mon défenseur, et que « m'en est-il advenu? Je n'aurai point de repos que « je n'aie immolé son meurtrier et trempé dans son « sang le glaive de Mousphar. » Tirer l'arme du fourreau, s'élancer, atteindre le lion, le fendre en deux d'un seul coup et l'enterrer au lieu même où il l'avait immolé, ce fut pour lui l'affaire de peu d'instants. Il tenait encore son épée teinte de sang près du cadavre de Mousphar, quand les gens du prince, inquiets de son absence, le rencontrèrent au milieu de cette scène de carnage. Ils accourent, arrachent leurs colliers en gémissant et se frappent la tête. A leurs yeux Miri étant l'assassin, ils le saisissent, l'accablent de coups, et, les bras enchaînés, le conduisent au souverain. Il avait beau leur dire : « Ce n'est pas moi,

« c'est ce lion qui l'a tué; » ils redoublaient de fureur, et tous, loin d'écouter Miri, ne s'entendaient pas même entre eux.

Le roi d'Iémen ayant demandé des nouvelles de son cher fils et entendu la déplorable histoire de sa mort, se prit à arracher sa couronne et à jeter au loin son collier royal. La tête couverte de cendres, il poussait des cris lamentables; quand Miri fut en sa présence il lui dit : « Mon frère, quel chagrin t'a « causé mon fils pour que tu l'aies tué? — Dieu m'est « témoin, dit Miri, que ce n'est pas moi qui lui ai « donné la mort. » Le roi ne comprenant pas son langage, devinant cependant qu'il s'excusait d'un pareil attentat, ne le condamna point à mourir et le fit mettre en prison. Quant au prince, il fut enseveli avec toute la pompe due à son rang, et le roi son père recommença à pleurer amèrement.

Au fond de la prison, l'infortuné Miri se désolait [1] au souvenir cuisant de Nomi-Awtab, puis de Nikakhtar, puis de Mouchtar, puis enfin de sa propre disgrâce. Quand les quarante jours du deuil furent passés, les vizirs dirent au prince : « Eh quoi! sire, « l'assassin de votre fils vit encore! — Qu'on l'amène « et qu'il meure, dit Masour. »

[1] Le géorgien dit : *il était brûlé d'un feu au sujet de Nomi-Awtab*, d'un autre pour, etc.

(*La suite à un prochain numéro.*)

EXTRAIT

Du Moniteur du Caire, n° 592 (20 rebi us-sani 1251 de l'hégire).

NOTE PRÉLIMINAIRE.

Les journaux politiques ont déjà parlé des mesures prises dernièrement par le gouvernement du Pacha d'Égypte pour la conservation des monuments anciens et pour la formation d'un Musée d'antiquités. Nous donnons le texte et la traduction de l'ordonnance du pacha, dont les considérants nous ont paru dignes d'attention.

جانب صعیده‌ده آثار قدیمه‌دن بولنان ابنیهٔ غریبه
وصنیعهٔ عجیبه اوروپا طرفلرندن برچوق سیاحك بو طرفه
كلمسنی موجب اولمش ایسه‌ده آنتقه تعبیر اولنان شیلر
عندلرنده مقبول اولدیغندن ابنیهٔ قدیمه هدم
اولنه‌رق ایچلرنده بولنان احجار وسایر مصنوع شیلر
النه‌رق دیار آخره كوتورلدیكی وبو ملابسه ایله كیدرك
آثار قدیمه‌دن برشی قالمیه‌جغی وبتون بتون آخر عالره
نقل اولنه‌جغی مفهوماتدن واوروپالیلر مملكتلرنده
بولنان نوادراتك دیار آخره كتمسنی منع قطعی ایله منع
ایتدكلری معلوماتدن وبویله شیلر بولنان عالره

مخصوص ادملر تعيينيله بو مقوله آثارك قدر وقيمتنى
بيلميانلرى بر مقدار سيم وزر ايله طمعلنديروب اشترا
ايده كلدكلرى ومخصوص منزين محللر ترتيبيله اول جمع
ايلدكلرى منقوش طاشلرى وسائر بوكا مماثل آنتقه‌لرى
لايقيله حفظ ايتدكلرى وسياحلرك واهاليدن رؤيتنه
خواهشكر اولنلرك سير وتماشاسيله اول مملكتى برقات دخى
شهرتلنديردكلرى وبوندن قطع نظر سالف البيان
انتقه طاشلرينك اوزرلرنده اولان يازو واشكال اوروپا
علمالرينك عملرى تزايدنه وسيله اولديغى وحاصل
عندلرنده ذى قيمت برماده ايدوكى تعريفه احتياج
مس ايتميه‌جكى مسلمانندر مصر دار النصرده بو
مثللوكلر قديم بنالر ايچنده ذى قيمت شيلر وساير بوكا
مماثل آنتقه‌لر اولديغندن طشرويه خروجنه رخصت
ويرلميه‌رك پركنده دردست اولنلر وبعض حفر اولنه‌رق
زير زميندن چيقاريلانلر ايچون محروسه‌ده مخصوص بر
محل ترتيب اولنه‌رق انده لايقلوجه باقلسه وكلان
كيدن سياح وغربانك سير وتماشاسنه وسيله اولسه
وكذلك صعيد جانبنده اولان ابنيهٔ قديمه‌نك من بعد
هدمنه رخصت ويرلسه ومحافظه‌سنه از هرجهت دقت
اولنسه بو مقوله شيلرك سير وتماشاسيله مألوف اولان

سیاح ایچون آثار قدیمه‌یه رعایت اولنمش اوله‌جغندن
بشقه سیاحین زمره‌سنك تماشاسنه سزا بر طاقم
آنتقه‌لرك نفس مصرده بولنه‌جغی بدیهی اولمقدن ناشی
شمدی‌یه قدر اجراسنه مثابرت اولنمسی مصمم
ایدیسه‌ده بو مصلحت خیریه‌نك میدانه قونمسی شیخ
رفاعه‌نك مدرسه‌سنه صورت ویرلمسنه تعلیق اولنمشیدی
شمدی سایه خدیویده شیخ موسی الیك مدرسه‌سی
ختام بولمش اولدیغندن مدرسه مذکوره‌نك بر کوشه
سنده مخصوص بر محل تخصیص وترتیب اولنوب ذکر
اولنان آثار قدیمه‌دن دردست اولان انتقه وسایر بونلره
مماثل نسنه‌لرك طشره خروجنه رخصت ویرلمیوب اول
محلده شیخ رفاعه معرفتیله حفظ اولنمسی وصعید
طرفلرنده بو آثار قدیمه‌دن بر شی اله کچدیکی برله النوب
شیخ موسی الیه طرفنه کوندرلمسیچون مدیرلری طرفندن
لازم کلنلره تاکیدلوجه تنبیه قلنمسی وکذلك
صعید طرفلرنده اولان ابنیهٔ قدیمه‌نك انهدامنه بر
وجه ایله رخصت ویرلمامسی والحاصل بوزلمامسی
شویله طورسون بعض محافظه‌سیچون ادملر ارسالی اقتضا
ایدرایسه کوندرلمسی خصوصلری مدیرلری طرفندن
ایجاب ایدنلر موکدا بلدرمسی وبوندن بویله بومثللو

آنتقەلر محروسە واسكندريە ودمياط وساير محلدن
طشرە خروجنە بر وجهلە رخصت ويرلمامسی خالردە
بور بو اثار قديمەدن برشی كورلديكی صورتلە هر كيمك
اولورايسە اولسون صاحبی ارضا ايديلەرك النوب شيخ موی
اليە طرفنە ارسال قلنمسيچون ديوان خديوی ماموری
عطوفتلو افندی حضرتلری طرفندن اقتضا ايدنلرە
اكيد وشديد تنبيە قلنمسی ومرحوم دفتردار بك
حضرتلرينك كندی ونفسلرينە مخصوص اولان دائر مترجم
مدرسەسنە تحويل اولنمش ايسەدە ديكر بركەيە
قارشو اولان طرفی ايلە شمال طرفی مكتب باپچقدە اولوب
جنوب طرفی خالی قالديغندن سالف الذكر اننقەلری
وضع ايتمك ايچون اوروپا كاری بر محل ترتيب اولنمسی
مناسب اولەجغندن ابنيە ناظری وموی اليە شيخ رفاعە
ومهندسخانە خديوی ناظری حكاكين افندی محل
مذكورە واروب كشف ومناظرە ايتدكدنصكرە
حكاكين افندی بر قطعە رسمنی ترقيم ومجلس ملكيەيە
تقديم ايلمسی وبو خصوصك بو وجهلە حسن صورتە
قونلديغنی وكلای افرنجيە كندو رعايالرينە اعلان
ايتملری خصوصلری بوغوص بك جنابلری واسطەسيلە
وكلای موی اليهمە بلدرمسی وبو مصلحت دقت كليەيی

ایجاب ایدر بر مصلحت اولدیغندن مخصوص بر ناظر
ترتیب وتعیین اولنه‌رق دائما انتباه اوزره بولنمسی وبر
محلده آنتقه ارائمقده اولدیغی خبر الدیغی انده
قالقوب اول محل وارمسی وانتقه چیقارانی منع ایدوب
ایچلری دخی اقسام ناظرلری معرفتلریله رفع ایتدرمسی
وسنه‌ده بر قاج دفعه قالقوب وجه قبلی‌یی کشت وکذار
ایلمسی لازمه‌دن اولدیغندن وبو خصوصه یوسف ضیا
افندی لایقیله مناظره ایده‌جکی مأمول ایدوکندن تعیین
اولنمسی تنسیب اولنمغله ذکر وبیان قلندیغی اوزره
اجرا اولنمسی بابنده وجه قبلی مدیرلری حضراتیله
اسکندریه ودمیاط مجلسلری اربابی حضراتنه وبوغوص
بک جنابلرینه وسویش وقصیر محافظلر اغالره وابنیه
ناظری افندی ایله حکاکین افندی‌یه وشیخ رفاعه‌یه
ومأموریتنی حاوی یوسف ضیا افندی‌یه وخازن داوری
بک افندی حضرتلریله دیوان خدیوی مأموری افندی
حضرتلرینه اشعار قلنمشدر ۞

TRADUCTION.

« Les édifices surprenants et les constructions éton-
« nantes dispersés dans la Haute-Égypte et formant
« les monuments des temps anciens, attirent dans ce
« pays un grand nombre de voyageurs européens; les

« objets qu'ils appellent *antiqa* (antiquités) étant très-
« recherchés parmi eux, il arrive que ces étrangers
« détruisent les édifices anciens, en retirent des pierres
« et autres objets travaillés, et les exportent dans les
« pays étrangers. Si ces procédés continuent, il est
« hors de doute qu'en très-peu de temps il ne restera
« plus rien des monuments anciens dans l'Égypte et
« que tout sera transporté à l'étranger. D'un autre
« côté, il est connu de tout le monde que les Euro-
« péens ne permettent jamais d'enlever de leurs pays
« les objets d'antiquité et de curiosité qui peuvent s'y
« trouver; mais, bien au contraire, ils envoient dans
« les pays riches en monuments anciens, des personnes
« habiles, dans le but d'acheter de ces objets aux
« hommes, qui n'en connaissant point la valeur, et sé-
« duits par l'avidité, leur vendent des objets en question
« pour quelques pièces d'or ou d'argent. Il est connu
« également que les Européens ont des édifices con-
« sacrés à l'entretien des objets d'antiquité; les pierres
« couvertes de peintures et d'inscriptions, et autres
« objets semblables y sont conservés avec soin et mon-
« trés aux habitants du pays ainsi qu'aux voyageurs
« qui désirent les voir et les connaître; de pareils éta-
« blissements donnent aux pays qui les possèdent une
« grande célébrité. Indépendamment de cela, les ins-
« criptions et les figures représentées sur les objets
« d'antiquité susdits contribuent beaucoup à agrandir
« le domaine des connaissances chez les savants euro-
« péens, qui attachent une grande valeur aux objets
« de ce genre.

« Ayant pris en considération ces faits, le gouverne-« ment a jugé à propros de défendre l'exportation à « l'étranger des objets d'antiquité qui se trouvent dans « les édifices anciens de l'Égypte, et qui ont une si « grande valeur, et de désigner dans la capitale même « un endroit destiné à servir de dépôt aux objets « trouvés ou à trouver par suite des fouilles. Il a jugé « à propos de les exposer pour les voyageurs qui visi-« tent le pays, de défendre la destruction des édifices « anciens qui se trouvent dans la Haute-Égypte et de « veiller à leur entretien avec tout le soin possible. « Afin que les objets susdits puissent être montrés « aux voyageurs et entretenus convenablement, il a « fallu songer à un endroit dans l'intérieur de la capi-« tale. Le projet en question aurait été déjà mis à exé-« cution si l'édifice de l'école (*medresè*) placée sous « la direction du cheïkh Refaa avait été terminé plus « tôt. Cette école étant terminée sous les auspices du « vice-roi d'Égypte, il a été décidé qu'une portion « de cet édifice sera choisie et appropriée au dépôt des « objets d'antiquité dont l'exportation vient d'être dé-« fendue, et leur garde confiée aux connaissances et « au savoir du cheïkh Refaa. Il a été fermement en-« joint aux gouverneurs (*mudir*), à qui cela appar-« tient, d'envoyer audit cheïkh tous les objets d'anti-« quité qui seraient trouvés dans les monuments de la « Haute-Égypte, de s'opposer à leur démolition et, si « les choses l'exigent, de déléguer des personnes char-« gées de veiller à leur intégrité. Les agents en ques-« tion ont reçu l'ordre d'en informer qui de droit. En

« outre, un ordre émané du vice-roi a enjoint aux « agents du gouvernement de s'opposer à l'exportation « des objets en question du Caire, d'Alexandrie et de « Damiette, d'acheter de gré et moyennant une rétri- « bution tous les objets d'antiquité, n'importe où ils se « trouvent et à qui ils appartiennent. Quant à l'endroit « destiné à leur dépôt, l'hôtel qui appartenait autrefois « à feu Mohammed-beï-Defterdar, se trouvant changé « en école des interprètes, et la partie située en face « de l'étang et celle du nord étant destinée à l'école « primaire (*masrtab*), le local du sud restant vacant, « il a été décidé que cette partie de l'édifice sera appro- « priée au dépôt d'antiquités et disposée à la manière « européenne. Cheïkh Refaa et le directeur de l'école « de géométrie, Hakakin-efendi, ayant été chargés d'exa- « miner le lieu, ce dernier aura à présenter au divan « un rapport à ce sujet, avec le dessin et le plan.

« Pour mieux assurer l'accomplissement de ces dis- « positions, son excellence Boghos-beï a été chargé d'en « informer les agents des gouvernements européens, « afin que ceux-ci les portent à la connaissance de leurs « concitoyens. Les mesures ci-dessus exigeant d'ailleurs « une exécution stricte et minutieuse, on a dû nommer « un intendant chargé de se transporter sans délai sur « les lieux qu'il aurait appris être objet des recherches « et de fouilles, d'empêcher les personnes de s'y livrer « et de faire plusieurs fois dans l'année des tournées « dans les provinces du midi. Le gouvernement a confié « cette charge à Zia-Yousouf-efendi, dans l'espoir qu'il « s'en acquittera avec honneur. Les dispositions ci-

« dessus ont été portées à la connaissance particulière « des intendants des pays du midi, et de ceux d'A-« lexandrie et de Damiette, à son excellence Boghos-« beï, aux gouverneurs de Suès et de Koseïr, à Haka-« kin-efendi, intendant des édifices, au cheïkh Refaa, « à Yousouf-Zia-efendi qui en est chargé spécialement, « ainsi qu'à Khazin-Daveri-beï. »

ANALECTES.

LA FEMME COURAGEUSE.

اورده اند که در عهد سلطان محمود در ری زنی بود
بادشاه ان ولایت بود واورا سیده کفتندی وزنی عظیم
دانا وکاردان وزیرك بود وزن فخر الدوله بود جون فخر
الدوله وفات یافت اورا بسری ماند مجد الدوله وان
بسر بزرك شد ولكن ناخلف بود بس نام ملك بروی
بود اما مادرش كار می راند در شهر ری واصفهان سی
واند سال بادشاهی کرد جون سلطان محمود بشنید که
بادشاهی عراق باسم زنی است بنزد او رسول فرستاد کفت
باید که خطبه وسکه بنام من کنی وخراج بپذیری
واکر از انج کفتم ابا نمائی با لشکر جرار بیایم وملك
ودولت بر اندازم جون رسول برفت وبیغام بکذارد رسول

را گفت سلطان محمود را بگوی که تا شوهر من فخر الدوله
در حیوة بود مرا این اندیشه می بود که نباید که
تو قصد دیار من کنی اما چون او برحمت ایزدی بیوست
وملك بمن رسید این اندیشه بکلی زایل شد وبا خود
اندیشه کرده ام که سلطان محمود بادشاهی بزرگست
واین قدر داند که بجنك زنی نباید رفت واکنون من
محاربت ترا اماده ام اکر از تو بهزیمت بروم مرا هیچ
عاری نباشد که گفته اند که کریز از جو تو بادشه
ننك نیست اما اکر تو از من شکسته شوی عاری عظیم
باشد ومرا فخری بود وخلق ترا ملامت کنند که از
زنی منهزم شد چون این فصول بسمع سلطان محمود
رسید هرکز دیکر ذکر عراق نکرد وبدها وکفایت ان
زن ملك از خصمان مصون ماند ،

TRADUCTION.

Au temps du sultan Mahmoud, une femme, nommée Sidat, était reine de tout le pays de Rey. Elle avait beaucoup de science et d'esprit et une grande capacité pour les affaires. Lorsque Fakhr-eddaulet, son mari, fut mort, il laissa après lui un enfant nommé Madjd-eddaulet. Comme cet enfant, devenu grand, ne faisait voir aucune des qualités de ses ancêtres, sa mère gouverna sous son nom, trente et quelques années, dans les villes de Rey et d'Ispahan. Le sultan

Mahmoud, ayant appris que la souveraineté était exercée par une femme dans l'Irak persique, envoya auprès d'elle quelqu'un chargé de lui dire de sa part : « Il faut que la prière publique soit faite à mon nom, « la monnaie frappée à mon coin et l'impôt levé pour « moi. Si tu refuses d'obéir à mes ordres, je m'avan- « cerai à la tête d'une armée formidable et je renver- « serai ton empire et ta puissance. » La reine répondit ainsi à l'envoyé : « Dis de ma part, au sultan Mah- « moud, ces paroles : Tant qu'a vécu Fakhr-eddaulet, « mon mari, j'ai toujours pensé que tu ne pouvais « attaquer mes états ; mais lorsque Dieu l'eut appelé « à lui et que l'empire fut tombé entre mes mains, « j'ai pensé différemment, et je me suis dit en moi- « même : le sultan Mahmoud est un grand roi ; il sent « bien qu'il n'est pas généreux de faire la guerre à une « femme. Maintenant je suis préparée à te combattre. « Si, vaincue, je suis forcée de fuir devant toi, on « pourra dire, sans préjudice pour mon honneur : il « n'y a point de honte à fuir devant un prince tel que « toi. Mais si, au contraire, je réussis à te vaincre, à « toi la honte et pour moi la gloire. On te blâmera « d'avoir été obligé de fuir devant une femme. » Lorsque ces paroles furent parvenues aux oreilles du sultan Mahmoud, il détourna sa pensée de la conquête de l'Irak. C'est ainsi que, par l'esprit et l'habileté de cette femme, ce royaume fut préservé de l'attaque de ses ennemis [1].

[1] Voyez l'article *Magdeddulat* dans la Bibliothèque orientale de D'Herbelot.

LA FEMME PRUDENTE.

اورده اند که جون هرون الرشید برامکه را بکرفت وایشانرا حبس فرمود وتتبع احوال ایشان می کرد جماعتی از ساعیان بخدمت هرون عرضه داشتند که مادر جعفر حقّه دارد در دیبا بپیجیده کس نداند که در انجا جیست وانرا از همه جیز عزیزتر دارد وپیوسته در محافظت ان می کوشد هرون کسی بنزدیك مادر جعفر فرستاد وان حقه را بطلبید مادر جعفر کفت اکر فرمان باشد خود بخدمت ایم وانرا بیاورم کفت امدن تو حاجت نیست حقه را بدست معتمدی بفرست مادر جعفر حقه بدست زنی داد تا بیش رشید برد وجون انرا بخدمت امیر المومنین اوردند سر ان حقه بکشاد ودر میان حقّهٔ دیکر بدید امد جون ان دیکر بکشاد دندان دید وقدری موی حاضران تعجب کردند ندانستند که ان جیست کفت این دندان تست که باول بیفتاده بود واین موی سر تست که نخست حلق کردند ومن اینهارا بدین عزّت نکه داشته ام تا مکر امروز امیر المومنین حق ان بشناسد وبر من واولاد من رحمت وشفقت کند ،

TRADUCTION.

Haroun-alraschid s'étant saisi des Barmécides, les mit en prison et fit une enquête rigoureuse concernant leurs affaires. Alors des délateurs se présentèrent devant lui et lui dirent : « La mère de Djafar possède « une boîte qui est enveloppée dans de la soie, et per- « sonne ne sait ce qu'elle renferme. Elle n'a rien au « monde de plus cher, et elle la garde avec le plus « grand soin. » Haroun, voulant s'en rendre maître, envoya quelqu'un auprès de la mère de Djafar, pour la lui demander. « Si Haroun y consent, dit-elle, j'irai « le trouver et je lui donnerai ce qu'il demande. » Haroun n'ayant pas voulu que la mère de Djafar vînt elle-même, celle-ci remit la boîte à une femme de confiance, afin qu'elle la portât au khalife. Le khalife, l'ayant entre les mains, l'ouvrit, et vit une autre boîte qu'il ouvrit aussi; il y vit une dent et un peu de cheveux. Les assistants furent étonnés. Ne sachant pas ce que cela voulait dire, ils demandèrent à la mère de Djafar l'explication de ce mystère. « Cette dent, « répondit-elle au khalife, vient de toi; c'est la pre- « mière qui t'est tombée; et ces cheveux viennent de « ta tête, lorsque tu as été rasé pour la première fois. « J'ai conservé ces objets avec un soin infini, dans « l'espérance que l'émir des croyants, reconnaissant « aujourd'hui leurs droits sur son cœur, userait de mi- « séricorde envers moi et mes enfants.[1] »

G. de L.

[1] La mère de Djafar et de Fadhl, fils de Yahya, fils de Barmek, avait allaité le khalife Haroun-alraschid. Si cette anecdote de la

NOUVELLES ET MÉLANGES.

SOCIÉTÉ ASIATIQUE.

Séance du 13 novembre 1835.

On lit une lettre de M. le sous-secrétaire d'état au ministère de l'intérieur, par laquelle il fait connaître que le Roi, sur la proposition de M. le ministre de l'intérieur, a bien voulu accorder à la Société la demande qu'elle avait faite d'un exemplaire du grand ouvrage sur l'Égypte, pour en faire hommage à la Société asiatique de Calcutta. On arrête que les remercîments de la Société seront transmis à M. le sous-secrétaire d'état au ministère de l'intérieur.

On lit une lettre de M. Letronne, par laquelle il adresse au conseil les remercîments du conservatoire de la Bibliothèque royale, pour le don de la grande Bibliothèque bouddhique fait par la Société à la Bibliothèque royale.

M. Prinseps écrit au conseil, 1° pour le remercier de sa nomination comme membre honoraire de la Société; 2° pour lui annoncer le don du Kahgyour adressé par la Société asiatique de Calcutta à celle de Paris; 3° pour lui annoncer l'envoi, fait par la même Société, de l'index des dix-huit volumes des Transactions de la Société asiatique du Bengale; 4° pour transmettre au conseil les remercîments de la même Société pour l'envoi du Journal asiatique de Paris.

On lit une lettre de M. le ministre du Portugal, par la-

boite est vraie, la prudence de la mère de Djafar fut bien trompée. On sait que le khalife Abbasside extermina tous les enfants de Barmek.

quelle il annonce l'envoi fait à la Société asiatique de la collection des Mémoires de l'Académie des sciences de Lisbonne. A cette lettre sont jointes deux lettres de M. le conseiller de Macedo, sécrétaire perpétuel de l'Académie des sciences de Lisbonne, dont l'une fait connaître l'envoi précédemment annoncé, et dont l'autre annonce à la Société l'envoi de la collection des Notices pour servir à la géographie des nations qui vivent dans les possessions portugaises. On arrête que les remercîments de la Société seront adressés à M. le ministre du Portugal et à M. le conseiller de Macedo, et M. Dubeux est chargé de faire au conseil un rapport verbal sur la collection des Mémoires de l'Académie de Lisbonne, et sur l'ouvrage de M. de Macedo.

M. Stoffregm écrit au conseil pour lui annoncer l'arrivée prochaine, par la voie du Havre, d'un paquet de livres envoyé par l'Académie royale des sciences de Saint-Pétersbourg.

MM. Parbury et Allen écrivent au consei en lui adressant plusieurs ouvrages envoyés à la Société par la Société du Bengale et le Comité d'instruction publique de Calcutta. On arrête que ces ouvrages, dont la mention va suivre, seront déposés à la Bibliothèque et que les remercîments du conseil seront adressés à la Société de Calcutta.

Sir Gore Ouseley écrit au conseil en lui adressant trois feuilles tirées d'après trois morceaux de bois trouvés au Népal. Les remercîments du conseil seront adressés à sir G. Ouseley.

M. le capitaine Troyer écrit au conseil en lui adressant le manuscrit de l'Histoire du Kachemire, en sanscrit, et en demandant que la Société se charge de la publication de cet ouvrage. Cette proposition est renvoyée à l'examen d'une commission formée de MM. de Lasteyrie, Mohl et E. Burnouf.

M. Loiseleur des Longchamps adresse au conseil la pre-

mière moitié de l'édition de l'Amaracocha, traduit d'après l'édition de M. Colebrooke, et demande que le conseil se charge de la publication de cet ouvrage. Cette demande est renvoyée à une commission formée de MM. Mohl, Stahl et Burnouf.

M. Jacquet demande à être autorisé à joindre à la notice qu'il a été chargé de rédiger sur les *topes* de l'Afghanistan et sur les antiquités découvertes par M. le docteur Honigberger, une notice sur les *topes* du Pendjab, et en particulier sur ceux qui ont été récemment ouverts par M. le général Ventura. Cette demande est renvoyée à la commission des fonds.

Sur la proposition de MM. E. Burnouf et Garcin de Tassy, le conseil nomme à l'unanimité membres honoraires de la Société MM. les généraux Allard, Ventura et Court, et le mounschi Ram Comul Sen.

Un membre propose que le secrétaire fasse connaître à M. le ministre des affaires étrangères le désir qu'éprouve le conseil de posséder un exemplaire de l'Iconographie grecque de Visconti, pour en faire présent à la Société asiatique de Calcutta. Cette proposition est adoptée.

OUVRAGES OFFERTS À LA SOCIÉTÉ.

Séance du 13 novembre 1835.

Par la famille de l'auteur. *Voyage dans l'Inde, pendant les années 1828 à 1832,* par Victor JACQUEMONT. 4ᵉ livraison. Paris, 1835. In-folio.

Par les éditeurs. *L'Inde française, ou Collection de dessins lithographiés représentant les divinités, temples, etc., des peuples hindous qui habitent les possessions françaises de l'Inde,* publiée par M. J. J. Chabrelie, avec un texte explicatif par MM. E. BURNOUF et E. JACQUET. 25ᵉ livraison. 1835. In-folio.

Par l'auteur. *Fragment des révélations apocryphes de saint Barthélemi et de l'histoire des communautés religieuses fondées par saint Pakhome*, traduit sur les textes copte-thébain inédits conservés à la Bibliothèque du roi, par M. Édouard DULAURIER. Paris, 1835. In-8°.

Par l'auteur. *Mémoire sur l'origine des peuples du plateau de Bogota*, par M. DE PARAVEY. Paris, 1835. In-8°.

Par l'auteur. *Descriptio ornamentorum maximam partem aureorum et numorum sæculi VIII et IX, in prædio Hoen, in parochia Eger in diocesi Norvegiæ Agershusiensi, anni 1834 mense augusto, repertorum*, auct. Chr. Andr. HOLMBOE. Christianiæ, 1835. In-4°.

Par l'auteur. *Vergleichende grammatik des Sanskrit, Zend, griechischen, lateinischen, etc.*, von Franz BOPP. Zweite Abtheilung. Berlin, 1835.

Par M. Franck. *Die Philosophie der Hindu.* München, 1835. In-4°.

Sur l'image de Visvakarman dans une des caves d'Illora. Munich. In-4°.

Par M. Joaquim José da Costa de Macedo. *Noticias para a historia e geographia das Nações ultramarinas.* Lisboa, 1835. 4 vol. in-8°.

Par la Société de Calcutta. *Futawa alumgiri; a Collection of opinions and precepts of Muhammadan Law*, compiled by sheikh Nizam and other learned men, by command of the emperor Aurungzeb Alumgir. Vol. IV. Calcutta, 1835. In-4°.

The Hidayah, with its commentary called the Kifayah, a Treatise on the questions of Muhammadan Law; published by Hukeem Moalwee Abdool Mujeed. Vol. IV. Calcutta, 1833. In-4°.

Index to the first eighteen volumes of the Asiatic Researches, or Transactions of the Society, instituted in Bengal for enquiring into the history and antiquities, the arts, sciences and litterature of Asia. Calcutta, 1835. In-4°.

Ashshrurh-ool Moognie, commentatio absoluta. A com-

mentary on the Moojuz-ool Kanoon known by the name of the Pudeedee; compiled by Maulana Sudeed Kaz-vone. Calcutta, 1832. In-4°.

A Chinese commercial guide consisting of a collection of details respecting foreign trade in China, by John-Robert Morrison. Canton, 1834. In-8°.

The Raghu Vansa or race of Raghu, a historical poem, by Kalidasa; published with the authority of the Committee of public instruction. Calcutta, 1832. In-8°.

Lilavati; a treatise on algebra and geometry, by Sri Bhaskara Acharya. Calcutta, 1832. In-8°.

Par la Société asiatique de Londres. *The journal of the royal Asiatic Society of Great Britain and Ireland*, n° 4. August 1835. In-8°.

Transactions of the royal Asiatic Society of Great Britain and Ireland. Vol. III. London, 1835. In-4°.

Par l'Académie de Lisbonne. *Historia e memorias da Academia real das sciencias da Lisboa*. Années 1780 à 1831. 11 vol. in-folio.

Memorias para a historia dos navegações e discobrimentos dos Portuguezes. In-4°.

Par les éditeurs et rédacteurs :

Journal de l'Institut historique, 2° année, tome III, août 1835.

Bulletin de la Société de géographie, 2° série, tome IV, n° 21, septembre 1835.

Recueil des actes de la séance publique de l'Académie des sciences de Saint-Pétersbourg, tenue le 29 décembre 1834. Saint-Pétersbourg, 1835. In-4°.

Nous empruntons au Journal de Smyrne (numéro du 12 septembre) la notice suivante sur le voyage scientifique de M. Texier.

La goëlette *la Mésange*, commandée par M. le lieute-

nant de vaisseau Lejeune, et ayant à son bord M. Texier, voyageur du gouvernement, est arrivée à Smyrne avant-hier (10 septembre), de retour de son voyage scientifique sur les côtes de Caramanie.

L'exploration de l'Asie Mineure, ordonnée par le gouvernement français, a donné cette année des résultats importants pour l'archéologie autant que pour la navigation; car *la Mésange* a visité des ports et des golfes peu connus et en a levé les cartes.

Les provinces maritimes depuis l'Éolide jusqu'à la Pamphylie ont été visitées par M. Texier; et ce voyageur, qui, bien que jeune encore, a déjà rendu son nom célèbre par de nombreux et utiles travaux, a eu de nouveau, dans cette campagne, occasion de reconnaître la position douteuse ou ignorée de plusieurs villes anciennes.

Le temple d'Apollon Didyme, sur les frontières d'Ionie, est devenu le centre d'un village considérable qui n'existait pas il y a un siècle. Ce monument était isolé et assez loin d'un autre village nommé Ura. Il est probable, d'après M. Texier, que le nouveau village d'Hieronda a été formé par la population grecque d'Arsem-Kaleci, qui a abandonné cette place. Le temple d'Apollon a été renversé par un tremblement de terre; mais ce qui subsiste encore suffit pour attester la rare perfection à laquelle les arts étaient parvenus en Ionie. Trois colonnes sont encore debout; elles ont cinquante pieds de hauteur et servent à faire reconnaître aux navires le cap Arbora, l'ancien promontoire de Neptune.

La ville de Iassus, dont la marine était puissante, subsiste encore en entier. Son théâtre, l'agora, la nécropole, et un grand nombre d'édifices publics existent encore dans un bel état de conservation. Cette ville est aujourd'hui déserte; mais il doit y avoir peu d'années que sa population l'a abandonnée. Les derniers voyageurs qui en parlent y ont trouvé encore des habitants en 1760. On l'appelait encore Arsem-Kaleci, nom qui est resté au golfe. Ses mu-

railles de marbre blanc ne servent plus qu'à enclore une forêt naissante.

Les ruines de Bargylia, si longtemps cherchées inutilement, ont été découvertes par M. Texier, au fond du golfe de ce nom, dont jusqu'à présent aucun géographe moderne n'avait soupçonné l'existence. On croyait généralement que Bargylia était située dans le golfe d'Arsem-Kaleci.

L'entrée du golfe de Bargylia, aujourd'hui Guiuverdjinlik (pigeonnier), est masquée par un groupe d'îles qui sont portées sur les cartes sous le nom de Kaberdjina. C'est la position de l'ancienne Caryande. Une grande voie militaire, que l'on suit pendant douze lieues, conduisait d'Halycarnasse à Mylassa, en passant par Bargylia. Elle est située sur le bord de la mer, soutenue par des murailles dont la conservation est encore complète. Le golfe de Guiuverdjinlik est séparé de celui d'Arsem-Kalcci par une longue presqu'île. Il a onze milles de profondeur, depuis l'île Caryande jusqu'aux ruines de la ville, et cinq milles de largeur. On trouve un fond de vingt brasses dans sa partie moyenne, de cinq brasses à toucher terre. Au fond du golfe est une fontaine abondante, et un petit village commence à s'établir en ce lieu.

La Mésange ayant ensuite relâché dans l'île de Cos, le gouverneur fit proposer au commandant d'échanger un salut de vingt et un coups de canon avec la forteresse; ce qui fut accepté sans hésitation. Le gouverneur ayant désiré ensuite obtenir des instructeurs pour ses troupes pendant le séjour de *la Mésange*, le commandant s'empressa de lui envoyer son capitaine d'armes et deux sous-officiers, qui leur firent faire deux jours de suite l'exercice du fusil. Cette circonstance prouve à quel point les idées de civilisation et de réforme introduites par le sultan gagnent tous les points de l'empire. Le port de Cnide, au cap Crio, et le golfe de Macri ont été relevés par les officiers de *la Mésange*. Ces travaux complètent la reconnaissance de

ces côtes, qui n'avait pas été terminée par le capitaine Gautier.

Les ruines de Telmisus, à Macri, déjà visitées par M. de Choiseul et par M. Huyot, méritent toujours l'attention des voyageurs par leur haute antiquité et leur belle conservation. Des portiques à colonnes taillés dans le roc vif et des milliers de tombeaux attestent la grandeur de l'ancienne Telmisus.

La ville de Perga, en Pamphylie, située sur les bords du fleuve Cestrus (Sari-sou), n'avait pas encore été visitée. Son théâtre, dont une très-petite portion seulement est détruite, est le plus vaste monument de ce genre qui reste de l'antiquité. La scène, les salles des acteurs et les galeries de service sont encore intactes. Les ornements et les sculptures ont peu souffert des injures du temps. On remarque surtout un large pilastre de marbre, formant un des pieds-droits de la scène, sur lequel sont sculptés Apollon et les Muses enlacées dans des couronnes de laurier. Ce morceau est achevé. Les ruines de la ville sont tellement complètes, qu'on se promène au milieu des édifices publics et dans les rues ornées de portiques. La végétation qui envahit ces lieux est le seul indice qui rappelle que ces monuments ont près de vingt siècles.

Osman, pacha d'Adalia, qui l'an dernier avait fait connaître ces ruines à M. Texier, lui fit donner toutes les facilités nécessaires pour les explorer.

En général, dans tous les endroits où *la Mésange* a abordé, elle a trouvé le plus parfait accueil. Les gouverneurs donnaient les ordres les plus sévères pour que rien ne pût gêner l'accomplissement de sa mission.

BIBLIOGRAPHIE.

Kurzgefasste Grammatik der hebräischen Sprache nach neun Grundsätzen bearbeitet, von D. G. W. FREYTAG. Halle, 1835. In-8°.

Codex syriaco-hexaplaris. Liber quartus regum e codice parisiensi, Iesaias, Duodecim prophetæ minores, Proverbia, Iobus, Canticum, Threni, Ecclesiastes e codice mediolanensi, edidit et commentariis illustravit Henricus MIDDELDORPF. Berolini, 1835. In-4°.

De Psalterii syriaci mediolanensis a Caietano Bugato editi peculiari indole ejusdemque usu critico in emendando textu Psalterii græci septuaginta interpretum. Scripsit Io. Theophilus PLÜSCHKE. Bonnæ, 1835. In-8°.

Paläographische Studien über phönizische und punische Schrift, herausgegeben von D. Wilhelm GESENIUS. Leipzig, 1835. In-4°.

Lexicon ægyptiaco-latinum, ex veteribus linguæ ægyptiacæ monumentis, et ex operibus Crozii, Weidii et aliorum, summo studio congestum ab H. TATTAM. Oxonii, 1835. In-8°.

Journal of a residence in China and the neighbouring countries from 1830 at 1833; by D. ABEEL. London, 1835. In-12.

L'auteur est un missionnaire qui a visité Canton, Siam et plusieurs îles.

Visit to Alexandria, Damascus, etc., by Edw. Hogg. London, 1835. 2 vol. in-12.

Ueber die Reduction ægyptischer Data, par M. Ideler. Berlin, 1835. In-4°.

Carsten Niebuhr's Reisebeschreibung nach Arabien, t. III, publié par M. Olshausen. Bordersholm, 1835. In 4°.

Les deux premiers tomes ont paru à Copenhague, en 1774 et 1778; ils ont été, peu d'années après, traduits en français. L'auteur est mort en 1815, sans avoir mis au jour le troisième, dont les matériaux ou même des exemplaires imprimés avaient péri en grande partie dans l'incendie de Copenhague, en 1795. M. Olshausen a dessein de réparer cette perte: une souscription est ouverte, à Hambourg, chez Perthes, à raison de 5 rxd., pour l'impression ou réimpression de ce tome III.

Nota and Damayanti, etc., et autres poëmes sanscrits très-anciens, traduits pour la première fois, avec des notes mythologiques et critiques du traducteur, M. Hart Mitman. Oxford, 1835. In-8°.

Cette version est en vers anglais.

NOUVEAU

JOURNAL ASIATIQUE.

DECEMBRE 1835.

MÉMOIRE

Sur l'ouvrage intitulé كتاب الاغاني *Kitab-alagâni*, c'est-à-dire *Recueil de chansons*, par M. QUATREMÈRE, membre de l'Institut.

(Suite.)

HISTOIRE ET GÉNÉALOGIE D'ABOU-KATIFAH.

« Abou-Katifah avait pour véritable nom Amrou, « fils de Walid, fils d'Okbah, fils d'Abou-Moaït. Le « nom de ce dernier était Aban, fils d'Abou-Amrou, « fils d'Ommaïah, fils d'Abd-Schems, fils d'Abd-Me- « naf, fils de Kosaï, fils de Kelab, fils de Morrah, fils « de Kaab, fils de Louwaï, fils de Gâleb. Tous les gé- « néalogistes sont d'accord sur ce point. Si l'on en « croit Haïthem ben-Adi, dans l'ouvrage intitulé *Ma-* « *thalib*, المثالب (les Défauts), Abou-Amrou, dont le « nom était Dhakwan, était esclave d'Ommaïah et fut

« adopté par lui. Suivant le même auteur, Dagfal[1] « le généalogiste étant un jour entré chez Moawiah, « ce prince lui demanda qui il avait vu parmi les plus « illustres Koraïschs. Il répondit : « Abd-almotaleb ben-« Hâschem et Ommaïah ben-Abd-Schems. » Le khalife, « l'ayant invité à lui faire le portrait de ces deux « hommes, il répondit : « Abd-almotaleb avait le teint « blanc, était d'une haute taille, beau de visage, et « portait sur son front la lumière de la prophétie et « la majesté de la royauté. Il était entouré de ses dix « enfants, qui ressemblaient à autant de lions. » Moa-« wiah ayant désiré connaître le signalement d'Om-« maïah, Dagfal lui dit : « C'était un vieillard de petite « taille, maigre de corps, aveugle, et qui avait pour « conducteur son esclave Dhakwan. — Non, dit Moa-« wiah, c'était son fils Abou-Amrou. — Vous le pré-« tendez, reprit Dagfal, et c'est vous qui avez mis en « vogue cette tradition ; mais quant à moi, ce que je « sais de science certaine, est ce que je vous ai rapporté. »

« Maintenant nous allons reprendre la suite de la « généalogie. Louwaï était fils de Gâleb, fils de Fehr, « fils de Mâlek, fils de Nadar, fils de Kenanah. Nadar, « suivant la plupart des généalogistes, est la souche

[1] Dagfal ben-Handalah-Sedousi est célèbre chez les Arabes comme ayant possédé au plus haut point la science des généalogies. On peut voir, sur ce personnage, Ebn-Kotaïbah (*ap.* Eichhorn, *Monumenta antiquissimæ historiæ Arabum*, page 44); Meïdani (*Proverb.* 37, 40, 5479); Abou'lala (*Commentaire sur ses poésies*, man. de Scheidius 17, page 366); Tebrizi (*Commentaire sur le Hamasah*, page 124); Ebn-Khallikan (man. ar. 730, fol. 233 *r.*).

« des Koraïschs ; tous ses descendants sont censés faire « partie de cette tribu, et ceux qui ne tirent pas de « lui leur origine sont étrangers à cette grande famille. « Si l'on en croit quelques généalogistes koraïschs, « Fehr ben-Mâlek était le véritable Koraïsch ; et ceux « qui ne le reconnaissent point pour leur père n'ont « rien de commun avec les Koraïschs.

« Revenons à Nadar, fils de Kenanah, fils de Kho- « zaïmah, fils de Modrekah, fils d'Elias, fils de Modar, « fils de Nezar. Les fils d'Elias prirent le nom de leur « mère Khindif, خندف [1], qui était surnommée ainsi, « mais dont le véritable nom était Leïlâ, fille de Hal- « wan, fils d'Amran, fils d'Alhaf, fils de Kodâah. Elle « fut la mère de Modrekah, de Tabekhah et de Ka- « mah, qu'elle eut d'Elias, fils de Modar, fils de Nezar, « fils de Maadd, fils d'Adnan, fils d'Add, fils d'Odad, « fils de Homaïsa, fils de Iaschheb, ou, suivant d'autres, « fils d'Aschheb, fils de Nabat, fils de Kaïdar, fils d'Is- « maël, fils d'Abraham. Telle est la généalogie qui est « admise parmi les Arabes.

« Suivant le récit de Schehab-Azheri, l'un des plus « instruits et des plus habiles d'entre les Koraïschs, « et suivant le témoignage de plusieurs généalogistes, « qui prétendent s'appuyer sur l'autorité de Dagfal et « autres, Maadd était fils d'Adnan, fils d'Odad, fils « d'Omaïn, fils de Schadjib, fils de Nabat, fils de « Thalebah, fils d'Itr, عتر, fils de Iarih, fils de Mo- « hallem, fils d'Awam, fils de Mohtemil, fils de Raï-

[1] On peut voir, sur cette femme, Tebrizi, dans son *Commentaire sur le Hamasah* (pag. 193, 194).

« mah, fils d'Akban, fils d'Allah, fils de Schahdoud, « fils de Darb, fils d'Akbar, fils d'Ibrahim, fils d'Ismaïl, « fils de Rozn, fils d'Awadj, fils de Motim, fils de « Tamah, fils de Kaswar, fils d'Atoud, fils de Dada, « fils de Mahmoud, fils de Zaïd, fils de Bezwan, fils « d'Athamah, fils de Daous, fils de Khadr, fils de Naz- « zal, fils de Kamir, fils de Mahasch, fils de Madar, « fils de Saïfi, fils de Nabat, fils de Kaïdar, fils d'Is- « maël, offert en sacrifice à Dieu, fils d'Abraham, l'ami « de Dieu. (Puissent la bénédiction et le salut du Très- « Haut reposer sur l'un et sur l'autre, ainsi que sur « tous les prophètes et les apôtres!)

« Tout le monde est d'accord que le père d'Abra- « ham s'appelait Azer : du moins c'est ainsi que son « nom est écrit en arabe, ainsi que l'atteste le livre « de Dieu; car dans le texte hébreu du Pentateuque « on lit Tarekh. Celui-ci était fils de Nakhor ou Na- « hir, fils de Schareg, autrement Scharoug, fils d'Ar- « gou, le même que Raïdj, fils de Faleg, qui partagea « la terre entre ses enfants, fils d'Abar, fils de Scha- « lekh, fils d'Arfakhschid, autrement Rafed, fils de « Sem, fils de Noë, fils de Lamek, dont le nom, en « arabe, est écrit Malkan, fils de Motawaschlikh, au- « trement Mathoub, fils d'Enokh, le même qu'Edris, « le prophète de Dieu, fils de Bord, autrement Raïd, « fils de Mahlaïl, fils de Kathan (Kaïnan), fils d'Enosch, « autrement Taher, fils de Schith (Dieudonné), au- « trement nommé Schath, fils d'Adam, le père des « hommes.

« Voilà la généalogie qui est généralement reçue,

« sauf quelques différences. On rapporte que l'apôtre « de Dieu donnait à cet égard un démenti aux généa- « logistes et réfutait leurs assertions. Il existe aussi des « dissidences d'opinion relativement aux noms de quel- « ques-uns de ceux qui sont compris dans cette table ; « mais j'ai expliqué tout cela dans mon Livre des gé- « néalogies, de manière à dispenser de recourir à au- « cun autre ouvrage[1]. Abou-Katifah et sa famille fai- « saient partie des *Anabis*, عنابس, une des branches « de la famille d'Ommaïah. Ommaïah eut onze en- « fants mâles, dont chacun portait un prénom dérivé « du nom d'un de ses frères, savoir : Alas, Abou-Alas, « Alaïs, Abou-Alaïs, Amrou et Abou-Amrou, Harb « et Abou-Harb, Sofian et Abou-Sofian, et Alawis. « Ils ne portaient pas d'autres prénoms. C'est parmi « eux que se trouvaient les *Aïas*, الاعياص, ainsi que « nous l'a rapporté Haremi ben-abi-Lala, dont le vé- « ritable nom était Ahmed ben-Mohammed ben-Ishak, « et Tousi, dont le nom était Ahmed ben-Soleïman. « Suivant une tradition qui remonte à Zobaïr ben- « Bakkar, cette famille se partageait en deux branches, « les Aïas, الاعياص, savoir : Alas, Abou-Alas, Alaïs, « Abou-Alaïs et Awis; et les Anabis, العنابس[2]. Ce

[1] Cette généalogie a été exposée avec beaucoup de détails par divers historiens arabes, entre autres par Ebn-Kotaïbah, l'auteur du *Sirat-alresoul* (man. arabe 629, fol. 14 et suiv.); Abou'lfeda (*ap. Specimen historiæ Arabum*, ed. White, pag. 486 et suiv.), etc. On peut voir aussi les observations savantes que M. Silvestre de Sacy a publiées dans le tome XLVIII des Mémoires de l'Académie des inscriptions et belles-lettres.

[2] Ebn-Kotaïbah (*Monum. antiq. historiæ Arabum*, page 86.)

« nom comprenait Harb, Abou-Harb, Sofian, Abou-« Sofian, Amrou et Abou-Amrou. Ils avaient reçu ce « surnom attendu que, conjointement avec leur frère « Harb, ils avaient tenu ferme au combat d'Okkad, « s'étaient liés eux-mêmes [1] et avaient combattu avec « un courage intrépide [2], ce qui les avait fait comparer « à des lions; car le mot عنبسة, au pluriel عنابس, « est un des noms de cet animal. Le poëte Abd-allah « ben-Fadalah, de la tribu d'Asad, dit au sujet de cette « famille :

« C'est parmi les Aïas, ou les enfants de Harb, « qu'on trouve un homme qui brille comme l'étoile « blanche qui pare le front d'un noble coursier. »

« Voici à quelle occasion fut composé ce vers : « Abd-allah ben-Fadalah, de la famille d'Asad ben-« Khozaïmah, s'étant rendu auprès d'Abd-allah ben-« Zobaïr, lui dit : « Mon argent est épuisé et ma mon-« ture est harassée de fatigue. » Abd-allah demanda à « voir l'animal, qui lui fut aussitôt amené. Ensuite il

[1] Le texte porte عقلوا انفسهم. Le verbe عقل signifie *attacher les pieds d'un chameau on d'un autre animal*. C'est ainsi que nous lisons dans un passage de l'histoire de Nowaïri (man. arabe 645, fol. 23 *v.*) : عقلها برجلها « Il l'attacha par le pied. » Il est probable que les enfants d'Ommaïah s'étaient attachés de cette manière afin de se mettre dans l'impossibilité de fuir. C'est ainsi que, suivant le témoignage de l'auteur du Kitab-alagâni (tome IV, fol. 224 *v.*), le poëte Ferazdak se garrotta lui-même et jura de ne pas se délier jusqu'à ce qu'il eût appris tout l'Alcoran.

[2] On peut voir, sur les combats livrés à la foire d'Okad, le récit de Nowaïri (*ap. Histor. præcipuorum arabum Regnorum*, page 73 et suiv.).

« dit de le faire avancer, puis reculer; enfin il ajouta :
« Recouvre le pied de cette bête avec un cuir, que tu
« recoudras avec du crin. Gravis un lieu élevé, le sa-
« bot se rafraîchira; marche ensuite pendant deux jours,
« et l'animal aura pleinement recouvré ses forces. »
« Ebn-Fadalah dit avec aigreur : « Je suis venu vers
« toi pour te demander une monture et non pas des
« détails pareils. Que Dieu maudisse la femelle de
« chameau qui m'a porté vers toi! » Ebn-Zobaïr ré-
« pondit : « Que Dieu maudisse le cavalier! » Ebn-Fa-
« dalah, s'étant éloigné, composa ces vers :

« Je dirai à mes esclaves qui ont sellé mes mon-
« tures : Il faut que je passe, durant les ténèbres, la
« vallée de la Mecque.

« Lorsque je traverserai le lieu nommé *Dhat-Irk*,
« je me garderai bien de retourner auprès du fils de
« Kaheliah.

« Je mettrai entre nous une grande distance, grâce
« au pas de mes montures, sur le dos desquelles j'au-
« rai suspendu des outres et des provisions;

« Grâce à un chameau généreux[1], à qui ses fe-

[1] Le texte porte مُعَبَّدٌ. Au rapport de l'auteur du *Kamous* (tome I, page 386, éd. de Calcutta), ce mot signifie, entre autres choses, *avili*, مُذَلَّل, *annobli*, مُكَرَّم, *un étalon en rut*, المغتلم من الفحول, et *un chameau enduit de poix*. Il est difficile d'admettre qu'un même mot ait eu réellement des sens aussi opposés. On peut croire que ces significations si différentes ont dû leur naissance aux conjectures des grammairiens, qui, rencontrant ce mot dans des poésies anciennes, auront cherché à l'expliquer, chacun suivant son opinion particulière.

« melles ont souvent laissé voir les marques em-
« preintes sur leur dos[1], et qui gravit les lieux les
« plus escarpés.

« Je vois qu'on n'a rien à espérer d'Abou-Khobaïb;
« et Ommaïah n'est plus dans ce pays.

« C'est parmi les Aïas, ou dans la famille de Harb,
« que l'on peut trouver un homme qui brille comme
« l'étoile blanche qui pare le front d'un coursier gé-
« néreux. »

« Abou-Khobaïb est Abd-allah ben-Zobaïr, qui pre-

[1] Les deux manuscrits du Kitab-alagâni offrent ici deux leçons différentes. Dans l'une on lit اعطته (اعطتة) مياسمهن, et c'est celle dont j'ai exprimé le sens, c'est-à-dire que *ces femelles se sont souvent livrées à lui*. L'autre exemplaire porte (اعطتة) اعطته مناسمها, *à qui elles ont fait connaître le sabot de leur pied*, c'est-à-dire dont elles ont plus d'une fois repoussé à coups de pied les tentatives amoureuses. Puisque j'ai parlé du mot ميسم, on me permettra de citer un vers bizarre que Soïouti rapporte en deux endroits de son Commentaire sur le *Mogni* (man. ar. 1238, fol. 74 *r.*, 75 *r.*). Un poëte a dit :

يسقون آبالهم بالـــــنـــــار
والنار قد يـــشـــفى من الأُوار

Le scoliaste fait à ce sujet les observations suivantes : « Le mot « نار, *feu*, désigne نار الوسم, le feu qui sert à marquer les trou-« peaux. Suivant la pensée du poëte, lorsque les chameaux des « hommes dont il parle vont à l'abreuvoir, tout le monde, en voyant « les marques imprimées sur ces animaux, reconnaissant à quels « maîtres ils appartiennent, leur abandonne la place et les laisse « boire tranquillement, par respect pour les propriétaires. » Le même écrivain dit dans un de ces passages (fol. 74 *r.*) : يعرفون ميسم كل قوم وكرم ابلهم « Ils connaissent la marque de « chacune des tribus et l'excellence de leurs chameaux. »

« nait le prénom d'Abou-Bekr. Khobaïb était, à la « vérité, l'aîné de ses enfants; mais le surnom de père « de Khobaïb n'était donné à Abd-allah que par ceux « qui voulaient l'injurier. Ebn-Zobaïr, ayant vu ces « vers, dit aussitôt : « Cet homme a prétendu m'insul- « ter en nommant la moins estimable de mes mères, « qui toutefois est la meilleure de ses tantes. »

« Au rapport de Iézidi, l'adverbe إنّ répond ici à « نَعَمْ, *c'est vrai, oui*. Il indique une sorte d'aveu « de ce qu'avait dit ce poëte. Il se trouve avec le même « sens dans ce vers d'Abou-Kaïs-Rokiat :

ويَقُلْنَ شَيْبٌ قد علا

ك وقد كبرت فقلت إنّهْ

« Ces femmes me disaient : « Déjà tes cheveux « blanchissent et tu atteins la vieillesse. » Je répondis : « C'est vrai. »

« Abou-Moaït eut pour mère Aminah, fille d'Aban, « fils de Kolaïb, fils de Rebiah, fils d'Amer, fils de « Saasaah, fils de Moawiah, fils de Bekr, fils de Ha- « wazin. C'est pour elle que le poëte Nabegah ben- « Djadah a fait ces vers :

وشاركنا قريشا في تقاها

وفي انسابها شِرْكَ العنان

بما ولدت نساء بني هلال

وما ولدت نساء بني ابان

« Nous avons été unis intimement avec les Ko-

« raïschs par les liens de la religion et de la parenté;
« Grâce aux enfants nés des femmes des Benou-
« Helal, et à ceux qui ont reçu le jour des femmes
« des Benou-Aban. »

« Aminah était femme d'Ommaïah, fils d'Abd-
« Schems, dont elle eut plusieurs enfants, savoir :
« Alasi, Abou'lasi, Aïs, Abou'laïs, Awis, Safiiah,
« Taubah et Arwa. Après la mort d'Ommaïah elle
« épousa Abou-Amrou, fils de son mari; car, du temps
« du paganisme, un homme se mariait sans scrupule à
« la femme de son père. De ce mariage naquit Abou-
« Moaït. Les enfants qu'Aminah avait eus d'Ommaïah
« étaient donc tout à la fois frères et oncles paternels
« d'Abou-Moaït. Tout ce que je viens de dire a été
« rapporté par Tousi, d'après le récit de Zobaïr ben-
« Bakkar. Celui-ci ajoutait : « Suivant ce que m'a ra-
« conté mon oncle Mosab, on assurait que c'était
« Abou'lasi, fils d'Aminah, qui lui avait fait épouser
« son frère Abou-Amrou. En effet, des unions de ce
« genre étaient admises chez les Arabes païens; mais
« Dieu les prohiba formellement par ce verset de l'Al-
« coran[1], *N'épousez point les femmes qu'ont épou-*
« *sées vos pères, à moins que le mariage n'ait été*
« *précédemment contracté; car une pareille union*
« *est infâme, odieuse et coupable*. Dès lors ce genre
« de mariage fut nommé نكاح المقت, *le mariage haïs-*
« *sable*[2]. »

[1] Sur. IV, 26.

[2] Amrou ben-Nafil épousa également Djida, sa belle-mère (*Agâni*, tome I, fol. 164 v.).

« Okbah, fils d'Abou-Moaït, fut fait prisonnier à « la bataille de Bedr, et mis à mort de sang-froid par « ordre de l'apôtre de Dieu. Toutes les traditions sont « d'accord sur ce point.

« Suivant le récit d'Ebn-Schehab-Zehri, Okbah, « ayant entendu l'arrêt de mort prononcé contre lui « par le prophète, s'écria : « O Mohammed, quoi, seul « d'entre les Koraïschs je vais périr? — Oui, dit l'a- « pôtre de Dieu. — O ciel! ajouta Okbah, qui donc « recueillera mes enfants après ma mort? — Le feu, » « dit le prophète. Depuis cette époque les enfants « d'Okbah reçurent le surnom d'*enfants du feu*, صبية « النار. On est peu d'accord sur le nom de celui qui « exécuta la sentence de mort prononcée contre Ok- « bah : suivant les uns, ce fut Ali, fils d'Abou-Taleb, « qui, après la bataille de Bedr, trancha la tête d'Ok- « bah, fils d'Abou-Moaït, ainsi que de Nadr ben-Hâreth. « Au rapport d'Ebn-Ishak, Okbah périt par les mains « d'Asem ben-Thâbet, et Ali donna la mort à Nadr « ben-Hareth ben-Keldah[1]. Suivant une tradition qui

[1] On serait sans doute surpris de cet acte de cruauté froide auquel Mahomet se livra dans cette circonstance, si les historiens n'avaient pris soin de nous faire connaître les motifs qui avaient excité dans le cœur du prétendu prophète une haine implacable contre Nadr ben-Hareth. Ce dernier, qui était bien supérieur à ses compatriotes, sous le rapport de l'esprit et des connaissances, avait voyagé hors de son pays, étudié les langues étrangères, lu avec soin les monuments littéraires et historiques des Perses et des Grecs, et apporté ces ouvrages à la Mecque, où il avait introduit le goût de la musique. Se trouvant dans cette ville à l'époque où Mahomet se glorifiait d'avoir reçu la mission divine, Nadr se déclara contre lui, et lui fit, par ses discours bien plus que par son

« remonte à Ebn-Ishak, l'apôtre de Dieu, le jour du « combat de Bedr, ayant de sang-froid prononcé la « mort d'Okbah, fils d'Abou-Moaït, ce fut Asem ben-« Thabet qui reçut l'ordre d'exécuter cet arrêt et tran-« cha la tête du prisonnier. Le prophète, étant parti « de Bedr et étant arrivé au lieu nommé Safrâ, الصفرا, « ordonna le supplice de Nadr ben-Hareth, dont la « tête tomba sous les coups d'Ali. Suivant le récit « d'Omar ben-Schabbah, le lieu nommé Othaïl, اثيل[1], « fut le théâtre de cet événement tragique. Kotaïlah, « fille de Hareth et sœur de Nadr, déplora dans les « vers suivants le malheur de son frère[2]:

épée, une guerre cruelle. Fier de son érudition, il relevait avec aigreur l'ignorance du *prophète,* tournait en ridicule les contradictions et les erreurs dont fourmille l'Alcoran, et empêchait ainsi la population arabe, dont il était l'oracle, d'accueillir les lois et les dogmes que Mahomet prétendait imposer à ces hommes simples et crédules. Aussi, dès que le sort des armes eut fait tomber Nadr dans les mains de son rival, celui-ci, abusant de la victoire, saisit avec empressement l'occasion de se délivrer d'un ennemi incommode. On peut voir, sur ce qui concerne Nadr, le *Sirat-alresoul* (man. ar. 629, fol. 56, etc.); Tebrizi, *Commentaire sur le Hamasah,* page 437; Zamakhschari, *Kaschschaf,* tome II, fol. 46 *r.*; Soïouti, *Anthologie arabe,* man. ar. 1568, fol. 235 *r.* et *v.*; *Hal bat-alkoumaït,* man. ar. 1566, fol. 94 *v.*

[1] On lit ici *Athil,* أثيل; mais j'ai préféré la leçon أُثَيْل, que donnent le *Hamasah* et le *Marasid-alitla,* page 14.

[2] Quelques écrivains donnent à cette femme le nom de Leïla. Suivant un autre récit, elle était fille de Nadr. Ces vers ont été également transcrits dans le *Sirat-alresoul* (la Vie de Mahomet), man. ar. 629, fol. 140 *v.* 141 *r.*; dans *le Hamasah* (p. 437, édition Freytag); dans l'*Anthologie arabe* de Soïouti (man. ar. 1568, fol. 235 *r.* et *v.*); et dans le commentaire du même écrivain sur le *Mogni* (man. ar. 1238, fol. 140 *v.*).

« O cavalier! Othaïl est un lieu où tu arriveras le « matin du cinquième jour, si tu es bien guidé.

« Va trouver un mort qui repose en cet endroit et « porte-lui de ma part une salutation, dont le son ne « cessera de faire palpiter nos chameaux.

« Annonce-lui mes regrets, qui tantôt font couler « de mes yeux des larmes abondantes, et tantôt m'op- « pressent et me suffoquent.

« Nadr entendrait-il ma voix? peut-on croire qu'un « mort, qui ne peut parler, soit capable d'entendre?

« Il a péri par le glaive des enfants de son père. « Grand Dieu! quels liens de parenté ont-ils ainsi « brisés[1]!

[1] Le mot رَحِمٌ, au pluriel أَرْحَام, désigne un *lien de parenté* ou *d'amitié*. (Voy. le *Hamasah*, pag 633). On lit dans le *Kamel* d'Ebn-Athir (tome I, fol. 13 *r.*): عمدت الى ذى رحم فحبسته « Je pris un parent et le mis en prison. » De là vient l'expression قطع الارحام, *il a rompu les liens de l'amitié*. On lit dans le *Moroudj* de Masoudi (tome I, fol. 220 *r.*) : قطعوا ارحامنا وسفكوا دمانا. Et le verbe وَصَلَ الرَّحِمَ, dont le nom d'action est صِلَة الرَّحِم, signifie *former les nœuds de l'amitié*, ou *observer les lois qu'elle prescrit*. On lit dans le *Sahih* de Bokhari (tome I, man. ar. 242, fol. 176 *r.*) : تؤتى الزكاة وتصل الرحم « Tu payeras la dîme et observeras les lois de l'amitié. » Dans le *Moroudj* de Masoudi (tome I, fol. 217 *r.*), كان عبد المطلب يوصى ولده بصلة الأرحام « Abd-almotaleb recommandait à son « fils d'observer les règles de l'amitié. » Dans les Annales de Tabari (*Taberistanensis Annales*, tome I, page 18) : وَصَلَتْهُ رحم.

« Fatigué, chargé de chaînes[1], captif, il a été con-
« duit lentement au supplice, comme un animal garotté.

« O Mohammed, fils d'une mère distinguée dans
« toute la tribu, et du père le plus illustre :

« L'indulgence ne t'aurait causé aucun préjudice ;
« souvent l'homme généreux, quoique agité par les
« transports de la haine et de la colère, pardonne à
« son ennemi.

Dans le roman d'Antar (tome III, fol. 263 v.) : بحق ما بيننا من صلة الارحام « Au nom des nœuds d'amitié qui existent entre « nous. » Dans une histoire de Médine (de mon manuscrit, fol. 30 v.) : اكتب بذلك الى يزيد فيصل ارحامكم « J'écrirai sur « cet objet à Iézid, et il vous traitera en amis. » Dans un vers du poëte Aschâ (Soïouti, *Commentaire sur le Mogni*, fol. 58 v.) :

ولا يقطع رحما ولا يخـــــــون آلا

« Il ne rompt point les nœuds de l'amitié et ne trompe jamais « une famille. »

Dans l'ouvrage persan intitulé *Matla-alsaadeïn* (man. persan de l'Arsenal 24, fol. 81 r.) : از روى رعايت صلهء رحم « Afin d'ob- « server les lois de l'amitié. » On lit dans le *Commentaire sur le Mogni* (man. ar. 1238, fol. 76 v.) : نشدتك الله والرحم « Je « te conjure au nom de Dieu et de l'amitié. »

[1] Le texte porte :

صبرا يقاد الى المنيّة مُتْعَبا
رَسَفَ المقيّد وهو عانٍ موثق

Le verbe رَسَفَ se trouve avec le même sens dans un vers du recueil des poëtes de la tribu de Hudheïl (man. ar. de Ducaurroy 53, fol. 35) :

فاصبحن أحلام العباد عوانيا
يَرْسُفْنَ شتّى في الحديد المسلسل

« Si tu avais voulu accepter une rançon, nous t'au-
« rions offert les objets qui eussent été pour toi les
« plus rares et les plus précieux.

« Nadr était, de tous ceux dont tu as puni les
« fautes, celui qui te touchait de plus près et le plus
« digne de la liberté, si quelqu'un avait dû l'obte-
« nir[1]. »

« On assure que le prophète, ayant entendu réciter
« cette élégie, déclara que, s'il l'avait connue plus tôt,
« il n'aurait point fait mettre à mort son prisonnier.

« On a vu les amantes des hommes, captives, dispersées, se
« traîner péniblement sous le poids des chaînes. »

Et le commentateur Sukkari fait cette remarque : الرسيف مشى المقيّد. « Le mot رسيف exprime la marche d'un homme « enchaîné. » Quant au mot عانٍ, employé dans le sens de *captif*, il se retrouve encore dans d'autres passages. On lit dans l'ouvrage d'Imad-eldin-Isfahani (man. ar. 714, fol. 86 *r.*) : قد اذعنت وعنت لفكاك عانيها « Elle se soumit et s'humilia, afin d'obtenir « la délivrance de son prisonnier. » Dans le commentaire de Soïouti sur le *Mogni* (man. ar. 1238, fol. 52 *r.*), يفكّ العانْ ; et dans un vers cité par le même auteur (fol. 67 *r.*) :

فيأمن خايف ويفكّ عانٍ

« Un homme alarmé reprendra sa sécurité. Un captif sera déli-
« vré. » Dans des vers du poëte Amrou'lkaïs, cités par Soïouti (*Ib.* fol. 89 *r.*)

وعانٍ فككت الكبل عنه فـفـدّاني

« Combien de captifs que j'ai délivrés de leurs chaînes m'ont
« protesté de leur dévoûment pour moi ! »

[1] Ceci rappelle le vers de Virgile :

Ignoscenda quidem, scirent si ignoscere manes.

« On ajoute que ces vers étaient les plus nobles, les « plus modérés, les plus calmes, les plus doux que la « douleur ait jamais inspirés à une femme livrée aux « transports du ressentiment.

« Arwah ben-Zobaïr ayant demandé à Abd-allah, « fils d'Omar, quelle était l'action la plus criminelle « que les idolâtres eussent tentée contre le prophète, « en reçut cette réponse : « Tandis que l'apôtre de « Dieu se trouvait dans la kabah, au lieu nommé « Hidjr, Okbah, fils d'Abou-Moaït, s'approcha, jeta « son habit autour du cou du prophète et le serra for- « tement, de manière à l'étrangler. Abou-Bekr, ac- « courant, saisit Okbah par l'épaule et le poussa vio- « lemment. « Hé quoi, lui dit-il, vous voulez égorger « un homme uniquement parce qu'il dit *Dieu est mon* « *seigneur?*

« Walid, fils d'Okbah, était frère utérin du khalife « Othman ben-Affan. Leur mère, Arwa, fille de Ko- « raïz, avait eu pour mère Omm-Hakim. Baïda, fille « d'Abd-almotaleb ben-Hâschem, était sœur jumelle « d'Abd-allah, père de l'apôtre de Dieu. Okbah, fils « d'Abou-Moaït, épousa Arwâ après la mort d'Affan, « et il en eut plusieurs enfants, savoir : Walid, Ka- « led, Omârah, Omm-Kelthoum, qui tous se trou- « vaient frères et sœurs de mère du khalife Othman. « Celui-ci, pendant son règne, avait donné à Walid « le gouvernement de Koufah; mais il buvait du vin, « faisait la prière en public dans un état complet d'i- « vresse, et se permettait d'ajouter aux formules dont « se composait la prière. Le fait ayant été rapporté au

« khalife et certifié par la déposition de plusieurs té-
« moins, il fit frapper sévèrement Walid.

« Abou-Katifah-Amrou, fils de Walid, avait pour
« prénom Abou-Walid; Abou-Katifah était un sur-
« nom qui lui avait été donné. Sa mère était fille de
« Rebi, fils de Dhou'lkhamar, l'un des descendants
« d'Asad ben-Khozaïmah.

« Les vers cités plus haut furent composés par Abou-
« Katifah au moment où il fut expulsé de Médine,
« avec les autres membres de la famille d'Ommaïah,
« par ordre d'Abd-allah ben-Zobaïr, et contenaient
« l'expression de ses regrets. »

L'auteur ajoute ici des détails curieux et circonstanciés sur l'histoire d'Abd-allah ben-Zobaïr et sur la manière dont les membres de la famille d'Ommaïah furent chassés de Médine. Je ne transcrirai point ce récit, que j'ai donné ailleurs avec beaucoup d'étendue.

« Abou-Katifah partagea la disgrâce des Ommiades.
« Retiré en Syrie, et s'ennuyant de la longueur de
« son exil, il composa ces vers :

« Plût à Dieu que je susse si, depuis notre départ,
« *Kobâ* a changé, si Akik et son bourg sont anéantis;

« Si *Bathâ* a cessé de posséder le tombeau de Mo-
« hammed, auquel arrivaient, dès le matin, les plus
« illustres familles d'entre les Koraïschs.

« Je leur ai voué le plus extrême attachement, l'af-
« fection la plus sincère et l'amitié la plus pure, à eux
« et à tous les hommes en général. »

« Il composa également cette chanson, qui ne fait « pas partie des cent chansons choisies :

« Plût à Dieu que je susse (et à quoi me sert ce « souhait?) si Ialben et Beram sont encore dans leur « état ordinaire;

« Si Akik est aujourd'hui ce qu'il était pendant mon « séjour, ou si, depuis mon départ, il a éprouvé les « bouleversements que peuvent amener le temps et « les événements!

« Au lieu de mes compatriotes, je trouve ici les « tribus d'Akk, de Lakhm, de Djedham. Et quel rap- « port y a-t-il entre Djedham et moi?

« J'ai échangé les habitations de ma famille, ces « palais vastes et pompeux, pour des châteaux élevés, « décorés de peintures, et sur le faîte desquels chantent « des colombes.

« Si tu parviens auprès de mes compatriotes, adresse- « leur mes salutations. J'ai bien rarement occasion de « leur donner cette marque de souvenir. »

« Le mètre de cette chanson est celui que l'on ap- « pelle خفيف (léger); l'air est ثقيل اوّل (lourd). Ial- « ben et Beram sont deux noms de lieu. آطام est le « pluriel de اطم, et signifie *des châteaux, des pa-* « *lais*. Au rapport d'Asmaï, اطام désigne des maisons « couvertes de toits. Suivant le témoignage d'Ebn- « Ammar, il faut écrire اواش avec un *schin;* ce qui « indiquerait que ces palais étaient موشية, c'est-à-dire « منقوشة, *ornés de peintures*. Ishak lit اواسِ avec un « *sin;* c'est le pluriel de اسّ, qui signifie اصل, *ori-*

« *gine, état primitif.* On dit : فلان في اسيّه « Quel-
« qu'un est dans son *état primitif,* في اصله. » Le mot
اسّى « est la même chose que اساس (fondement). ذُرى
« est le pluriel de ذروة, qui signifie *le sommet d'une*
« *chose quelconque.*

« Au rapport de Zobaïr ben-Bakkar, Abou-Katifah
« ajouta à la chanson qu'on vient de lire, les vers que
« voici :

« Je passe la nuit dans la douleur, dans les gémis-
« sements, et je goûte à peine les douceurs du som-
« meil,

« En pensant à mes compatriotes, qui habitent si
« loin de moi, sur une terre où mes songes eux-mêmes
« n'osent pénétrer.

« Je crains qu'ils ne soient exposés aux insultes du
« temps et à une de ces guerres qui font blanchir les
« cheveux des jeunes gens [1].

[1] Cette expression se trouve déjà dans l'Alcoran, où on lit (sur. LXXIII, v. 17) : يوم يجعل الولدان شيبا « Un jour qui « blanchira les cheveux des enfants. » Elle se rencontre fréquemment chez les poëtes et les prosateurs arabes. On lit dans un vers de Motanebbi (de mon manuscrit, page 108) : يشيّب ذكره الطفل الرضيع « Son seul nom fera blanchir l'enfant à la ma- « melle. » Dans les poésies d'Omar ben-Fared (man. arabe 1479, fol. 12 v.) : يجلب الشيب الى الشابّ « Il amènera la blancheur « sur la tête du jeune homme. » Dans le *Hamasah* (page 592) : شيّب ايّام الفراق مفارق « Les jours de la séparation ont blanchi « ma tête. » Un vers cité par l'auteur du Kitab-alraoudataïn (man. ar. 707 A, fol. 75 v.) est conçu en ces termes :

« Le moment approche où le temps va être séparé « de nous pour toujours. »

« Abd-allah ben-Zobaïr, ayant lu ces vers, s'écria : « Que la paix et la miséricorde de Dieu soient sur « Abou-Katifah ! Quiconque le rencontrera peut lui « annoncer qu'il n'a rien à craindre pour sa sûreté, et « qu'il est libre de revenir dans sa patrie. » A cette « nouvelle Abou-Katifah partit aussitôt et prit la route « de Médine; mais il mourut avant d'être arrivé au « terme de son voyage.

« Ebn-Ammar, d'après Medaïni, raconte à cette

غدا يشبّان في الكفّار نار وغى
بلفحها يصبح الشبّان كالشيب

« Demain ils allumeront, pour les infidèles, le feu du combat, « dont la flamme rendra la tête des jeunes gens aussi blanche que « celle des vieillards. »

Dans le *Moroudj* de Masoudi (tome I, fol. 422 *v.*) :

وآلا فما الحجاج مغمد سيفه مدى
الدهر حتى يترك الطفل اشيب

« Sinon Hadjadj ne remettra point son épée dans le fourreau « jusqu'à ce qu'il laisse l'enfant aussi blanc qu'un vieillard. »

Un vers cité dans l'*Histoire de Kaïrowan* (man. arabe n° 752, fol. 105 *r.*) est ainsi conçu :

وبعد الموت اهوال عظام
يشيّب لبعضها الطِفل الصغير

« La mort est suivie de terreurs affreuses, dont une partie suf- « firait pour blanchir les cheveux d'un enfant en bas âge. »

Dans le *Kamel* d'Ebn-Athir (tome III, fol. 17 *v.*): جرى بينه

« occasion l'anecdote suivante. Une femme de Médine « ayant épousé un habitant de la Syrie, son mari « l'emmena malgré elle pour la conduire au pays qu'il « habitait. Cette femme, en ce moment, ayant en- « tendu un chanteur qui récitait les vers d'Abou-Ka- « tifah, poussa des soupirs convulsifs et tomba morte.

« Suivant un autre récit, une femme de la famille « de Zehrah étant sortie de chez elle pour réclamer « une dette, fut rencontrée par un homme de la fa- « mille d'Abd-Schems, qui habitait la Syrie. Ayant « pris des informations sur cette femme, et sachant

و بين الهنود حرب يشيب لها الوليد « Il se livra, entre lui « et les Indiens, un combat qui ferait blanchir d'effroi un jeune « homme. » Ailleurs (tome V, page 232), on lit ce vers :

لقد ابدت الايام لى كل شـــــــدة

تشيب لها الاكباد فضلا عن الـــراس

« Les destins ont amené sur moi tous les genres de malheurs qui « feraient blanchir le foie, à plus forte raison la tête. »

Dans le roman d'Antar (manuscrit, tome III, fol. 10 *r.*) : جرى قتال يشيـب من هوله الاطفال ; (fol. 61 *r.*), بينهما حرب يشيّب الاطفال ; (fol. 147 *r.*), الحرب المشيّب للصبىّ ; (fol. 199 *r.*), جرى بينه للحرب... شى يشيب مع ذلـك الاطـفـال ; (fol. 210 *v.*), جرى بينهم من الحرب ما يشيّب الشباب ; ailleurs (tome IV, fol. 77 *v.*), on lit ce vers :

اذا خاض العجاجة يوم ضـــــــرب

يشيّب الطفل من قبل الفـــــطـــام

« Lorsqu'il s'enfonce au milieu de nuages de poussière, dans un « jour de combat qui ferait blanchir l'enfant avant qu'il soit sevré. »

« qui elle était, il la demanda en mariage à ses pa-
« rents, qui la lui accordèrent, malgré la répugnance
« qu'elle témoignait pour cette alliance. Le mari se
« mit bientôt en marche pour retourner en Syrie. Au
« moment de son départ, cette femme entendit réciter
« cette chanson :

« Plaise à Dieu que je sache si, depuis notre dé-
« part, les côtés du *Mosallâ* (l'oratoire) ont changé,
« ou si le quartier appelé *Karaïn*, القراين, est encore
« tel qu'il était de mon temps;

« Ou si les maisons qui environnent *Belat*, البلاط,
« sont encore occupées par ma tribu, ou si Médine
« est encore habitée.

« Lorsqu'un nuage chargé d'éclairs paraît du côté
« du Hedjaz, mon amour appelle à grands cris ces
« éclairs qui brillent à la droite.

« Si j'ai quitté mon pays, ce n'a point été par
« dégoût, mais pour obéir aux ordres suprêmes de
« Dieu. »

Ces vers appartiennent au mètre nommé طويل (le long). On prétend que la musique a pour auteur Mabed.

« Cette femme, en entendant ces vers, poussa de
« profonds soupirs, au milieu de ses compagnes, et
« tomba morte. Elle se nommait, dit-on, Hamidah,
« fille d'Omar ben-Abd-alrahman.

« Abou-Katifah-Amrou écrivit un jour à son père
« Walid, tandis que celui-ci gouvernait Koufah, au
« nom du khalife Othman :

« Qui se chargera de dire de ma part à l'émir que
« je suis livré à l'insomnie, sans avoir d'autre maladie
« qu'une soif ardente du plaisir?
« Si vous ne me secourez pas, je crains votre in-
« justice, j'appréhende qu'on ne me voie bientôt, dans
« la maison, puni sévèrement, pour venger des belles
« aux yeux bleus. »
« Il entend ici la maison d'Othman, où s'exécu-
« taient les châtiments juridiques. Walid ayant acheté
« à Koufah une jeune esclave, se hâta de l'envoyer à
« son fils.
« Quant à ce qui concerne le palais قصر, dont il a
« été parlé plus haut, et à la vente qui en avait été
« faite à Moawiah, voici ce que racontait Mosab, petit-
« fils d'Arwah ben-Zobaïr. Saïd, fils d'Alasi, étant près
« de mourir, habitait le palais susdit. Son fils Amrou
« lui demanda s'il ne voulait pas s'établir à Médine.
« Mon fils, dit Saïd, mes compatriotes ne refuseront
« pas de me porter sur leur cou pendant une heure.
« Dès que je ne serai plus, fais-les avertir. Après m'a-
« voir rendu les devoirs de la sépulture, va trouver
« Moawiah, annonce-lui ma mort et parle-lui des dettes
« que je laisse. Je ne doute pas qu'il ne te promette
« de les acquitter; mais garde-toi d'accepter cette offre.
« Propose-lui la vente du palais que j'habite, qui est
« un lieu de plaisance sans aucun produit. »
« Dès que Saïd eut fermé les yeux, les habitants
« de Médine, informés de sa mort, s'empressèrent de
« transporter son corps depuis son palais jusqu'au lieu
« nommé *Baki*, البقيع, où il fut inhumé. Les mon-

« tures d'Amrou, fils de Saïd, étaient prêtes à partir.
« Tout le monde vint devant le tombeau faire à Am-
« rou ses compliments de condoléance et lui adresser
« ses adieux. Il fut le premier qui apprit au khalife
« Moawiah la mort de Saïd. A cette nouvelle le prince
« montra une extrême tristesse, et appela sur le défunt
« la miséricorde de Dieu; ensuite il demanda à Amrou
« si son père avait laissé des dettes. « Oui, répondit-
« il, il doit trois cent mille pièces d'argent. » Le kha-
« life déclara qu'il s'engageait à les acquitter. « Mon
« père a bien prévu, dit Amrou, que vous me feriez
« une pareille proposition; mais il m'a recommandé
« de ne pas l'accepter, à moins que vous ne veuilliez
« consentir à acheter une de ses propriétés, dont le
« prix sera consacré à éteindre ses dettes. » Moawiah
« ayant demandé quel terrain il voulait vendre, Am-
« rou répondit : « C'est le palais de mon père, situé au
« lieu nommé *Ardah*, العرصة[1]. » Le khalife déclara
« qu'il acceptait le marché et payerait les dettes. Am-
« rou ajouta, pour dernière condition, que le prince
« s'engagerait à faire porter l'argent à Médine et à le
« convertir en monnaie appelée *wafiah*, وافية[2]; ce
« qui fut accordé sans objection. Les fonds furent en
« effet transportés à Médine et distribués entre les
« créanciers de Saïd, qui n'avaient, pour la plupart,

[1] Taki-eldin-Fâsi (*Histoire de la Mecque*, manuscrit arabe 721, fol. 9 *r.*).

[2] Taki-eldin-Fâsi (*Histoire de la Mecque*, man. ar. 721, fol. 9 *v.*) explique ainsi ce mot : « C'est-à-dire des pièces d'argent de Perse, « dont chacune pesait un mithkal d'or. » Plus loin (*ib.*) il dit : « Les « dirhems *wafis* sont les mêmes que les baglis, البغلية. »

« d'autres titres que des promesses verbales. Un jeune « homme d'entre les Koraïschs se présenta avec un « billet de vingt mille pièces d'argent, souscrit par « Saïd et revêtu de l'attestation d'un affranchi de ce « dernier. Amrou ayant fait venir cet homme et lui « ayant présenté cette pièce, il se mit à pleurer, dé- « clara que c'était bien sa propre déclaration et la si- « gnature de son maître. Amrou ayant demandé com- « ment il pouvait se faire que son père fût redevable « d'une somme si forte à un jeune homme qui était un « des plus pauvres d'entre les Koraïschs, l'affranchi lui « raconta le fait en ces termes : « Saïd, après sa desti- « tution, passant dans les rues de Médine, ce jeune « homme, qui se trouvait sur son passage, l'accompa- « gna jusqu'à sa maison. Saïd, s'arrêtant, demanda à « cet homme s'il désirait quelque chose. « Non, dit-il; « mais j'ai vu que tu marchais seul, et j'ai voulu me « placer sous ton aile. » Saïd m'ayant dit d'apporter « une feuille de papier, je lui présentai celle-ci, sur « laquelle il écrivit l'obligation que je tiens, en disant « à ce jeune homme : « Je n'ai point d'argent en ce « moment; mais prends ce billet, et viens me trouver « lorsque j'aurai reçu quelques sommes. » Amrou dé- « clara que cette dette serait payée en monnaie *wa-* « *fiah;* et il fit compter au jeune homme vingt mille « dirhems *wafis.* »

« Au rapport d'Abou-Haroun-Medaïni, si un parti- « culier se présentait devant Saïd pour réclamer de lui « un bienfait et qu'il n'eût pas d'argent disponible, il « lui souscrivait un engagement pour la somme qu'il

« demandait. Il disait à ses amis : « Croyez-vous que « j'aie réellement reçu la valeur de ce billet? Non; « mais un homme se présentait devant moi pour im- « plorer ma générosité. Le sang qui enflammait son « visage se communiquait au mien, et je ne pouvais « me résoudre à renvoyer cet homme les mains vides. »

« Un jour, un affranchi des Koraïschs, accompagné « d'un jeune homme, fils de son affranchi, alla trouver « Saïd, et lui dit : « Cet enfant a perdu son père et je « désirerais le marier. » Saïd lui répondit : « Pour le « moment je n'ai pas d'argent; mais emprunte sous ma « responsabilité. » Après la mort de Saïd, cet homme « se rendit auprès d'Amrou, et lui dit : « J'ai autrefois « présenté à ton père le fils d'un tel. » Et il lui ra- « conta l'anecdote. Amrou, ayant demandé quel était « le montant du billet, apprit qu'il s'agissait d'une « somme de dix mille pièces d'argent. Amrou, s'avan- « çant vers l'assemblée de ses compatriotes, leur dit : « Qui de vous a vu un être plus désintéressé que cet « homme? Saïd l'ayant autorisé à emprunter, sous son « cautionnement, la somme qu'il voudrait, il s'est borné « à dix mille pièces. A coup sûr, s'il en avait demandé « cent mille, j'aurais acquitté la dette sans difficulté. »

« Abou-Katifah eut pour mère Arwâ, أَرْوى, qui fut « également mère de Khaled, fils de Walid et petit- « fils d'Okbah, oncle paternel d'Abou-Katifah. Celui- « ci fit à cette occasion les vers suivants :

« Moi, fils d'Abou-Moaït, quand j'expose ma généa- « logie, j'appartiens à la famille la plus noble, à la race « la plus illustre.

« Ma naissance, du côté des femmes, remonte à « Kosaï et à Makhzoum ; et je ne suis point un homme « du commun.

« Les liens du sang m'attachent à Arwa, de la fa- « mille de Koraïz, et Arwa de Khaïr, fille d'Abou- « Akil.

« Ces deux tribus (j'en jure par la vie de ton père) « peuvent se vanter de la noblesse la plus ancienne.

« O Abou-Dhobab, passe en revue des femmes aussi « illustres, afin que les hommes sensés puissent peser « tes paroles.

« Je n'ai point eu Zerká pour mère : je n'ai point à « rougir d'une pareille naissance. Aucun lien de pa- « renté ne m'attache à la famille d'Azrak. »

« Le surnom d'Abou-Dhobab désigne ici le khalife « Abd-almelik. Zerka, de la tribu de Kendah, était « une des ancêtres de ce prince ; et on citait volontiers « cette femme pour railler le khalife. Le poëte, ayant « appris qu'Abd-almelik ne cessait de le décrier, fit les « vers suivants :

« J'ai appris que le fils de Kalamess se plaît à m'in- « sulter. Quel être, parmi les hommes, est irrépro- « chable et à l'abri des outrages ?

« Qui êtes-vous ? vous autres ? qui êtes-vous, dites- « moi qui vous êtes ? Déjà bien des faits paraissent au « jour, tandis que d'autres restent cachés. »

« Abd-almelik, ayant eu connaissance de ces vers, « s'écria : « Je n'avais pas cru que nous fussions des « êtres ignorés. Certes, si je ne conservais quelques « égards pour cet insensé, je le traiterais comme un

« homme qu'il connaît bien, et je ferais déchirer sa « peau à coups de fouet. »

« Abou-Katifah ayant répudié sa femme, elle épousa « un habitant de l'Irak. A peine le nouveau mariage « avait-il été contracté et consommé, que le poëte « exhala son repentir dans ces vers :

« O tristesse mortelle ! me voilà séparé de la fille « d'Amrou ; et sa famille a pris la route de l'Irak.

« Il ne m'est plus permis de lui rendre visite ; et « nous ne nous réunirons plus jusqu'au jour de la ré- « surrection.

« Peut-être que Dieu nous la ramènera, par la mort « de son mari, ou par un divorce.

« Dans ce cas, je recouvrerais la joie et le bonheur. « Nous nous rapprocherions après une longue sépara- « tion. »

« Saïd, fils d'Othman, avait été nommé, par Moa- « wiah, gouverneur du Khorasan. Après sa destitu- « tion, il se rendit à Médine, conduisant avec lui des « sommes d'argent considérables, des armes et trente « esclaves du pays de Sogd (la Sogdiane), qu'il chargea « de lui bâtir une maison. Tandis qu'il était assis dans « son habitation, ayant auprès de lui Ebn-Saïhan, Ebn- « Zanbah, Khaled ben-Okbah et Abou-Katifah, ces « esclaves s'étant concertés entre eux, se jetèrent sur « lui et l'égorgèrent. Abou-Katifah, ou, suivant une « autre tradition, Khaled, fils d'Okbah, fit, dans ces « vers, l'éloge de Saïd :

« O mon œil, verse des larmes comme une pluie « abondante ; pleure Saïd, fils d'Othman, fils d'Affan.

« Certes Ebn-Zanbah ne lui a pas témoigné une « affection sincère; et Ebn-Artat ben-Saïhan l'a abandonné dans le danger. »

J'interromps ici le récit de l'historien : j'en donnerai la suite dans un autre numéro; et je me hâte de transcrire un morceau rempli de détails curieux, piquants, et qui, si je ne me trompe, présenteront aux lecteurs instruits plus d'un genre d'intérêt.

[1]« Adi [2] était fils de Zeïd, fils de Hammad, fils de « Zeïd, fils d'Aïoub, fils de Madjrouf, fils d'Amer, fils « d'Adaïah, عَضَيَة, fils d'Amrou'lkaïs, fils de Zeïd-

[1] *Vie d'Adi ben-Zeïd,* tome I, fol. 84 *r.* et suiv.

[2] Le nom d'Adi ben-Zeïd est célèbre à juste titre parmi ceux des poëtes arabes qui ont fleuri antérieurement à la naissance de l'islamisme; aussi les écrivains orientaux ont souvent parlé de lui et se sont plu à citer ou des vers extraits de ses ouvrages, ou des anecdotes relatives à sa vie; mais tous ces historiens, ceux du moins qui ont vécu depuis le IVe siècle de l'hégire, n'ont fait que copier textuellement ou abréger le récit de notre auteur. Tel est, entre autres, Nowaïri, qui, dans l'*Histoire des rois de Hirah* (man. ar. 700, fol. 7 et suiv.), a reproduit la narration du Kitab-alagâni, sans rien changer aux faits ni aux expressions. On peut voir aussi Masoudi (*Moroudj,* tome I, fol. 205 *v.*, 206); Ebn-Kotaïbah (*ap.* Eichhorn, *Monumenta antiquissimæ historiæ Arabum,* page 196 et suiv.); Zamakhschari (*Kaschschaf,* tome I, fol. 249 *v.*); Soïouti (*Commentaire sur le Mogni,* man. ar. 1238, fol. 107 *v.*); l'auteur du *Commentaire sur le poëme d'Ebn-Abdoun* (man. ar. 1487, fol. 51 et suiv.). Abou'lala, dans un de ses vers, fait allusion à Adi ben-Zeïd (voy. man. de E. Scheidius 17, page 424). Le commencement du morceau que je publie a été donné par M. le baron Silvestre de Sacy dans son *Mémoire sur les anciens monuments de la littérature parmi les Arabes* (Académie des inscriptions et belles-lettres, tome L, pages 437-440).

« Menat, fils de Temim, fils de Morr, fils d'Add, fils « d'Élias, fils de Modar, fils de Nézar. Au rapport « d'Ebn-alarabi, Aïoub fut, parmi les Arabes, le pre- « mier qui porta ce nom[1]. C'était un homme éloquent, « un des poëtes du temps du paganisme. Il professait « la religion chrétienne, aussi bien que son père et « toute sa famille. On ne le compte pas parmi les « poëtes du premier rang, الفحول[2]. C'était un citadin;

[1] Puisque le nom d'Aïoub ne fut connu chez les Arabes que dans le VIe siècle de notre ère, on peut supposer, avec quelque vraisemblance, que ce nom dut son origine à l'introduction du christianisme, qui, en s'établissant dans les provinces de l'Arabie, y propagea la réputation des personnages dont l'Ancien et le Nouveau Testament ont consacré les vertus, et parmi lesquels Job devait nécessairement tenir un rang distingué.

[2] Le mot *fahl*, فحل, qui signifie proprement *un étalon*, désignait, chez les Arabes, *un poëte du talent le plus distingué*. Delà viennent les expressions كان شاعرا فحلا, *c'était un poëte du premier rang* (*Agani*, t. II, fol. 32 v.); ليس من فحول الشعراء, *il n'était pas au nombre des plus grands poëtes* (*ib.*, tome III, fol. 204 v. et *passim*); كان من فحول الشعراء (Abou'lmahasen, *Histoire d'Égypte*, man. ar. 663, fol. 147 *r.*). Soïouti (*Commentaire sur le Mogni*, man. ar. 1238, fol. 20 v.) dit, en parlant du poëte Nabegah : كان من اعيان فحولهم المذكورين. Plus bas (fol. 30 *r.*), on lit كان فحل العرب. Au rapport du même écrivain (*ib.* fol. 6 *r.*), chez les Arabes, les poëtes étaient partagés en quatre classes. Au premier rang était le *fahl-khindhidh*, الفحل الخنذيذ, c'est-à-dire le poëte le plus parfait; ensuite venait le *khindhidh-schaïr-mouflik*, الخنذيذ الشاعر المفلق, c'est-à-dire le poëte distingué aussi par un mérite éminent; puis le *schaïr*, الشاعر, et enfin le *schaour*, الشعور. Si l'on en croit cet historien, ou plutôt l'écrivain dont il cite le témoignage (*ib.*, fol. 59 *r.*), les Arabes ne donnaient point à un poëte le titre de *fahl*, فحل, à moins qu'il

« et on a pris soin de relever plusieurs défauts qui lui « ont été justement reprochés. Asmaï et Abou-Obaï- « dah ont dit de lui : « Adi ben-Zeïd tient parmi les « poëtes la même place que l'étoile de Canope parmi « les astres : il voulait rivaliser avec eux sans pouvoir « les égaler. » Il en était de même d'Ommaïah ben- « Abi'lsalt. Tels furent, depuis l'islamisme, Komaït et « Tirimmakh. Adjadj s'exprimait ainsi en parlant de ces « deux versificateurs : « Ils me questionnaient sur des « mots peu communs, الغريب, et je leur en donnais « l'explication ; mais ensuite je voyais que dans leurs « ouvrages ces expressions se trouvaient tout à fait dé- « placées. » Comme on lui demandait à quoi il attribuait « ce défaut, il répondait : « Ces deux poëtes habitaient « les villes, et par suite, peignant ce qu'ils n'avaient pas « vu, ils en faisaient un portrait infidèle ; tandis que « moi qui suis Bédouin, je décris ce que j'ai sous les « yeux et je le retrace avec fidélité. » Ebn-alarabi, ci- « tant une tradition qui remonte à Hescham ben-Kelbi, « expose en ces termes la raison pour laquelle Adi « ben-Zeïd passa sa vie dans la ville de Hirah : « Son « aïeul Aïoub, fils de Madjrouf, habitait le Yema- « mah, parmi les enfants d'Amrou'lkaïs ben-Zeïd-Me- « nat. Ayant commis un meurtre dans sa tribu, il prit « la fuite et alla chercher un asile à Hirah, auprès « d'Aous ben-Kallam, l'un des descendants de Hareth

n'eût mis dans ses vers quelque sentence philosophique; حتى ياتى في شعره ببعض الحكمة. Plus bas (fol. 64 r.), on lit: شاعر مفلق من فحول شعرا الجاهليّة « Un poëte excellent, l'un des « plus grands poëtes du temps du paganisme. »

« ben-Kaab, avec lequel il était parent du côté des « femmes. Aous l'accueillit avec la plus grande dis- « tinction et le reçut dans sa maison. Au bout de « quelque temps il dit à Aïoub : « As-tu, mon cousin, « l'intention de te fixer auprès de moi, dans ma mai- « son ? » Aïoub déclara que tel était son désir. « En « effet, ajouta-t-il, je sais parfaitement que, si je re- « tournais dans ma tribu étant coupable d'un meurtre, « je ne serais nullement en sûreté; et je n'ai plus dé- « sormais d'autre asile que ta maison. » Aous répondit : « Je suis avancé en âge; peut-être ma mort n'est-elle « point éloignée. Je crains que mes enfants n'aient pas « pour toi tous les égards que je te témoigne, et qu'il « n'arrive entre eux et toi quelque différend qui leur « fasse oublier les devoirs que leur imposent les liens « du sang, يقطعون فيه الرحم. Choisis dans la ville de « Hirah le local qui te conviendra le mieux, et in- « dique-le-moi; je te le donnerai ou je l'achèterai pour « toi. » Aïoub avait un ami qui habitait dans le quar- « tier oriental de Hirah, et Aous demeurait dans la « partie occidentale de cette ville. Aïoub ayant témoi- « gné le désir que la maison qui lui serait donnée fût « près du lieu où se trouvait Osam ben-Okdah, l'un « des descendants de Hareth ben-Kaab, Aous lui « acheta, pour trois cents *oukiah* d'or, un terrain sur « lequel la maison devait être bâtie. Il dépensa cent « *oukiah* pour les constructions; ensuite il donna à « son ami deux cents chameaux avec leurs pasteurs, « un cheval et une jeune esclave. Aïoub continua de « résider dans la maison d'Aous jusqu'à la mort de

« celui-ci ; après quoi il se transporta vers la propriété « qu'il possédait dans le quartier oriental de Hirah, et « ce fut là qu'il termina sa carrière. Il s'était introduit « auprès des rois qui gouvernaient successivement Hi-« rah, et qui le traitèrent, aussi bien que son fils Zeïd, « avec une distinction particulière. Aïoub conserva « son crédit, et tous ces princes, à l'envi l'un de l'autre, « le comblèrent, ainsi que son fils, de présents et de « gratifications. »

« Cependant Zeïd épousa une femme qui apparte-« nait à la famille de Kallam, et dont il eut un fils « appelé Hammar. Zeïd sortit un jour de Hirah, avec « plusieurs habitants de la ville, pour prendre le di-« vertissement de la chasse. Ils étaient campés dans le « lieu nommé *Djefir*, جفير, dont il est fait mention « dans les poésies d'Adi ben-Zeïd. Zeïd, s'étant laissé « emporter par son ardeur à poursuivre le gibier, se « trouvait éloigné de ses compagnons, lorsqu'il fit ren-« contre d'un Arabe de la famille d'Amrou'lkaïs, qui « avait une vengeance à exercer sur le père de Zeïd. « Cet inconnu, frappé de la ressemblance des traits de « ce jeune homme avec ceux d'Aïoub, s'approcha et « lui demanda d'où il était originaire; il répondit : « De « la tribu de Temim. — De quelle famille, demanda « l'Arabe. — De celle de Marek, » répondit Zeïd. « L'Arabe s'informa dans quel lieu il habitait, et apprit « qu'il résidait à Hirah. Enfin il lui demanda s'il n'était « pas un fils d'Aïoub. Zeïd répondit affirmativement ; « puis il ajouta : « D'où connais-tu la famille d'Aïoub ? » « Il commençait à concevoir des inquiétudes et se rap-

« pela le meurtre qui avait causé la fuite de son père.
« L'Arabe répondit qu'il avait entendu parler des en-
« fants d'Aïoub. Du reste il ne laissa pas entrevoir à
« Zeïd qu'il l'eût reconnu. Celui-ci, ayant demandé à
« l'Arabe de quelle tribu il était, et ayant appris qu'il
« appartenait à celle de Taï, sentit dissiper ses craintes
« et ne poussa pas plus loin ses questions. L'inconnu,
« profitant de sa sécurité, lui décocha une flèche, qui
« pénétra entre ses deux épaules et lui perça le cœur.
« Zeïd ne cessa de tenir le sabot de sa monture jus-
« qu'à ce qu'il expira[1].

« Cependant les compagnons de Zeïd l'attendirent
« jusqu'au soir; et, ne le voyant pas revenir, ils se per-
« suadèrent qu'il s'était laissé emporter à la poursuite
« du gibier. Ils le cherchèrent toute la nuit et ils per-
« daient l'espoir de le rencontrer; enfin, au point du
« jour, ayant continué leurs perquisitions, ils recon-

[1] Le texte porte فلم يرم حافر دابته حتى مات. Je lis فَلَم يَرِم. Le verbe رَامَ (ى) signifie *cesser, quitter*. On lit dans l'*Histoire de la conquête de Jérusalem*, écrite par Imad-eldin-Isfahani (man. ar. 714, fol. 80 *r.*): لم يريموا موضع قتالهم « Ils « ne quittèrent pas leur champ de bataille. » Et ailleurs (fol. 89 *v.*): ما رام حتّى نال ما رام « Il ne quitta pas jusqu'à ce qu'il eût « obtenu ce qu'il désirait. » On serait tenté de croire que, dans ce passage, il faut lire ظهر دآبته, et traduire « Zeïd ne quitta « point le dos de sa monture jusqu'au moment où il expira. » Si l'on admet la leçon que présente le texte qui est sous nos yeux, on peut supposer que Zeïd, renversé de sa monture par suite de la blessure qu'il avait reçue, saisit le sabot de l'animal et le tint fortement serré jusqu'au moment où il rendit le dernier soupir.

« nurent ses traces et celles d'un cavalier qui faisait « route à côté de lui. En suivant la direction que ces « vestiges indiquaient, ils trouvèrent Zeïd étendu mort, « et reconnurent qu'il avait été tué par le cavalier qui « l'accompagnait. Ils se mirent à la poursuite de cet « homme avec une telle ardeur, qu'ils l'atteignirent le « soir du second jour. Averti par leurs cris, l'Arabe, « qui était un archer extrêmement habile, se défendit « à coups de flèches jusqu'à ce que la nuit fît cesser le « combat. Un de ses adversaires avait reçu une flèche « qui lui avait percé le bas de l'épaule, et il expira au « commencement de la nuit. Le meurtrier parvint à « s'échapper. Les chasseurs reprirent le chemin de « Hirah, après avoir perdu Zeïd et un individu de la « famille de Hareth ben-Kaab.

« Hammar, fils de Zeïd, resta auprès de ses oncles « maternels, jusqu'à ce qu'il fût devenu grand et qu'il « fût au nombre des jeunes pages, لحق بالوصفا. Un « jour qu'il était allé se promener avec quelques jeunes « gens de la famille de Lihian, un d'entre eux lui « ayant donné un coup sur l'œil, Hammar lui fit une « blessure. Le père du Lihiani, sortant de chez lui, « frappa violemment Hammar. Celui-ci, fondant en « larmes, alla trouver sa mère, qui lui demanda le « sujet de son chagrin. Il répondit : « Un tel m'a frappé, « parce que j'avais blessé son fils, dont j'avais reçu un « soufflet. » La mère, effrayée de cet accident, se trans- « porta avec son fils à la maison de Zeïd ben-Aïoub. « Là elle s'occupa de lui apprendre l'écriture. Hammar « fut, parmi les enfants d'Aïoub, le premier qui sut

« écrire[1]; et il devint extrêmement habile dans cet art.
« Il fut choisi pour secrétaire du roi Noman-le-Grand,
« الاكبر, et remplit longtemps ces fonctions. Il
« épousa une femme de la tribu de Taï, dont il eut
« un fils, auquel il donna le nom de Zeïd, qu'avait
« porté son père.

« Hammar avait pour ami un des principaux *dihkan*[2], appelé Farruk-mahan, فروخ ماهان, qui lui

[1] Soïouti atteste le même fait (man. ar. 1238, fol. 107 v.).

[2] Le mot *Dihkan*, دهقان, qui est d'origine persane, s'écrivait primitivement *Dihgan*, دهگان. Il tirait son origine du mot ده, qui désigne *un bourg*. Ce sont les Arabes qui ont changé le گ en ق; et les Persans, en reprenant ce terme, lui ont conservé la forme que lui avaient donnée leurs voisins. Cette expression paraît avoir existé de temps immémorial dans les contrées de la Perse et de la Chaldée; car nous lisons dans l'histoire de Polybe (*Historia*, lib. V, cap. LIV, tome II, page 329) que, dans la ville de Séleucie, il existait des hommes appelés *Adeiganes*, Ἀδειγᾶνες, ou, comme portent plusieurs éditions, *Deiganes*, Δειγᾶνες, et qui tenaient dans cette ville un rang distingué. Or ce mot, comme on peut facilement le supposer, nous représente le terme persan *dihgan*, دهگان. Suivant l'auteur du lexique intitulé *Borhani-kati* (page 409, éd. de Calcutta), le mot *dihgan*, دهگان, ou *dihkan*, دهقان, désigne 1° *un agriculteur;* 2° *un homme versé dans la connaissance de l'histoire, un historien.* Le premier sens se trouve surtout chez des écrivains d'une époque un peu récente. On lit dans l'Histoire des descendants de Timour (*Matla-alsaadeïn*, man. pers. de l'Arsenal 24, fol. 217 v.): دهاقين در ميدان مصان تخم فتنة ميكاشتند « Les agriculteurs semaient dans le champ « des combats la semence des troubles. » Plus loin, on lit le mot دهقنيت, *agriculture*, qui se trouve dans ce passage (fol. 181 v.): بزراعت و دهقنيت ميل عظيم داشت « Il avait beaucoup « d'inclination pour la vie champêtre et l'agriculture. » La seconde

« témoignait une extrême bienveillance. Se voyant « près de mourir, il confia, par son testament, son « fils Zeïd à ce *dihkan,* qui était en même temps un « des satrapes, من المرازبة. Il prit le jeune homme chez « lui et le traita comme son fils. Zeïd était déjà habile « dans l'art de l'écriture et dans la connaissance de « l'arabe. Le satrape lui apprit la langue persane; et, « charmé de l'esprit supérieur de ce jeune homme, il

signification, celle d'*historien, d'amateur de l'histoire,* est confirmée par l'autorité de l'auteur du commentaire sur le Sekander-nameh de Nizami. On lit dans ce poëme (page 145, éd. de Calcutta): دهقان آذر پرست ; et le mot دهقان est rendu dans la glose par تاریخ دان. On peut croire que ce dernier sens n'est dû qu'à une interprétation peut-être peu exacte des nombreux passages du Schah-nameh où ce mot se trouve employé. Quant au premier sens, celui d'*agriculteur,* on ne devrait peut-être l'admettre qu'avec une restriction importante. Il est probable que le mot *dihgan* ne désignait pas proprement un *simple laboureur,* mais un grand propriétaire, qui, faisant valoir les terres nombreuses dont il était possesseur, exerçait son patronage, son autorité, sur un canton plus ou moins considérable. C'est ce que confirme l'auteur du *Moudjmel-altawarikh* (man. pers. 62, fol. 273 *r.*), qui s'exprime en ces termes : دهقان ریسان (lisez رییس) و خداوند ضیاع و املاك « Le dihkan est un magistrat propriétaire de terres « et de villages. » Et partout où, dans l'histoire orientale, nous le rencontrons, le mot *dihkan,* دهقان, désigne constamment un magistrat local, un officier qui commandait dans un territoire plus ou moins étendu. Dans un passage du *Sekander-nameh* (page 254), le terme دهقانی est rendu par سرداری, *la dignité de général.* Masoudi (*Moroudj,* tome I, fol. 126 *r.*) fait mention des *dihkan,* qui, établis dans la Chaldée et partagés en cinq classes, tenaient le second rang parmi les grands dignitaires de cette province, et passaient pour descendre de Kaioumors, le premier roi de la Perse. Dans l'ouvrage intitulé *Akhbar-aldjilad* (man. ar. 638, fol. 98 *r.*) il est fait mention du dihkan de Babylone, دهقان بابل, c'est-à-

« conseilla au roi Kesra de le placer dans l'administra-
« tion de la poste. Ces emplois n'étaient jamais donnés
« qu'aux fils de satrapes. Il y avait quelque temps que
« Zeïd remplissait ces fonctions, lorsque, Noman-Nasri-
« Lakhmi étant venu à mourir, et les habitants de Hirah
« se trouvant incertains sur celui à qui ils devaient con-
« fier le gouvernement de leur ville en attendant que
« Kesra leur donnât un souverain, le satrape leur dé-
« signa et leur fit agréer Zeïd, fils de Hammar, qui prit

dire du gouverneur de cette ville. On lit dans le *Kitab-alkhtifa*, où se trouve racontée l'expédition des Arabes dans la Perse (man. ar. 653, fol. 34 *r.*), que le général Rustem avait écrit aux *dihkan*, c'est-à-dire aux *gouverneurs* de la Chaldée, de tomber sur les musulmans, كتب رستم الى دهاقنة السواد ان يثوروا بالمسلمين. Plus loin, l'historien rapporte (fol. 90 *r.*) que, le général arabe étant arrivé à Mehroud, le *dihkan* de cette ville vint le trouver, et qu'il lui accorda la paix : لما كان بمهرود اتاه دهقانها فصالحه. Dans des temps beaucoup plus modernes, ce mot conserva sa signification. Nous apprenons d'Ebn-Athir (*Kamel*, tome III, fol. 255 *r.*) que le sultan Seldjoucide Masoud conféra à Daoud le commandement de la province de Dehestan, à Togrul-bek celui de la ville de Nisa, celui de Farawah à Babgher, et que chacun de ces officiers reçut le titre de *dihkan*, دهقان. Ailleurs, on lit, en parlant d'un personnage important (tome IV, fol. 140 *v.*) : كان من ابناء الدهاقين بطوس فزال ما كان لابيه من مال وملك « Il appartenait à une famille de dihkans de « la province de Tous, et son père avait perdu tout ce qu'il possédait « d'autorité et de richesses. » Enfin on lit chez l'historien Ebn-Djouzi (man. arabe 640, fol. 110 *r.*) que Serouin, roi du Tabarestan, ayant reçu du khalife Motasem l'ordre de mettre à mort Abd-allah, frère du célèbre rebelle Babek, Abd-allah demanda à l'exécuteur de la sentence qui il était. Serouin s'étant fait connaître comme prince souverain, Abd-allah s'écria : « Louange à Dieu, qui « veut bien me faire la grâce de périr par les mains d'un *dihkan*, « رجل من الدهاقين. »

« en main l'administration jusqu'au moment où le « monarque persan éleva au trône de Hirah Mondhar, « fils de Mâ-alsema.

« Zeïd ben-Hammar épousa Namah, fille de Tha- « lebah, ثعلبة, de la famille d'Adi, العديرية, et en eut « un fils, auquel il donna le nom d'Adi. Mondhar, « pendant son règne, se conduisait en tout point d'a- « près les conseils de Zeïd. Cependant le satrape eut « un fils, qu'il nomma *Schahan-mard,* شاهان مرد. « Adi, fils de Zeïd, ayant grandi et étant arrivé à l'a- « dolescence, son père le mit à l'école. Dès qu'il fut « suffisamment instruit, le satrape l'envoya, avec son « fils Schahan-mard, à l'école des Persans; et il fit de « tels progrès dans la connaissance de l'écriture et de « la langue persane, qu'il devint en ce genre un des « hommes les plus habiles. Il parlait l'arabe avec une « extrême élégance, et il s'adonna à la poésie; il apprit « aussi l'art de lancer des flèches, et prit rang parmi « les cavaliers, qui étaient en même temps archers; « il s'exerça également à ce jeu en usage chez les « Persans, qui a lieu à cheval, avec des raquettes; et « acquit encore d'autres talents.

« Bientôt après le satrape se rendit auprès du roi « Kesra, emmenant avec lui son fils Schahan-mard. « Un jour que tous deux étaient debout en présence « du roi, deux oiseaux s'abattirent sur la muraille et « commencèrent à se béqueter, comme font, chez les « oiseaux, un mâle et une femelle. A cette vue, le « roi, transporté de colère et de jalousie, dit au sa- « trape et à son fils : « Que chacun de vous tire une

« flèche sur un de ces oiseaux. Si vous les tuez, je « vous ferai conduire dans mon trésor, où on vous « remplira la bouche de pierreries; mais, si l'un de « vous manque son coup, il sera sévèrement puni. » « Le père et le fils, visant chacun un des oiseaux, les « percèrent à la fois. Le roi, conformément à sa pro« messe, donna ordre d'introduire dans le trésor le « satrape avec son fils et de leur remplir la bouche de « pierreries; de plus, il retint auprès de lui Schahan« mard et les autres enfants du satrape. Farrukh-ma« han dit alors au prince : « J'ai chez moi un jeune « Arabe que son père, en mourant, m'a confié, et « que j'ai fait élever : c'est, de tous les hommes que « je connais, celui qui parle avec le plus d'élégance et « qui écrit le mieux, tant en persan qu'en arabe. Il « pourrait être d'une grande utilité au roi; et si ce « prince veut l'attacher à son service, en même temps « que mes fils, il n'a qu'à parler. » Le roi lui ayant « donné l'ordre de mander ce jeune homme, il lui fit « dire de venir de suite. Adi était d'une beauté extra« ordinaire; et les Perses s'applaudissaient de posséder « cet avantage. Le roi, s'étant entretenu avec Zeïd, « et ayant trouvé en lui le plus spirituel des hommes « et celui qui avait la répartie la plus prompte, conçut « de l'affection pour lui et le retint à son service avec « les fils du satrape. Adi fut le premier qui, dans la « chancellerie du roi de Perse, écrivit en langue « arabe. Les habitants de Hirah, de leur côté, avaient « pour lui autant de respect que d'attachement. Il sé« journait à Madaïn, attaché à la chancellerie du roi,

« auprès duquel il avait ses entrées particulières, et « qui était de plus en plus satisfait de sa société.

« Zeïd, père d'Adi, était encore vivant à cette « époque; mais la réputation du fils, croissant chaque « jour, avait fini par obscurcir celle du père. Toutes « les fois qu'Adi se présentait chez le roi Mondhar, « toutes les personnes qui se trouvaient auprès du « prince se levaient et restaient debout jusqu'au mo- « ment où Adi s'asseyait. Ces égards extraordinaires « augmentèrent au plus haut point sa renommée. « Lorsqu'il voulait passer quelque temps à Hirah, dans « sa maison, auprès de son père et de sa famille, il en « demandait la permission au roi de Perse; et, muni « de cette autorisation, il y séjournait un mois, deux « mois, plus ou moins.

« Cependant Kesra envoya Adi comme ambassa- « deur auprès de l'empereur de Constantinople, et le « chargea, pour ce prince, d'un présent composé des « objets les plus précieux. Adi étant arrivé à la cour « du monarque grec, celui-ci le reçut avec beaucoup « de distinction, fit mettre à sa disposition les che- « vaux de la poste, et l'adressa aux gouverneurs des « diverses provinces, afin qu'il pût voir l'étendue et « la puissance de l'empire; c'est ainsi qu'on en usait à « l'égard des ambassadeurs. Ensuite il séjourna à Da- « mas, et s'y livra à son goût pour la poésie. Les vers « que nous allons citer, et qu'il publia en Syrie, furent, « dit-on, les premiers qu'il ait composés.

« Combien de maisons situées au bas du ravin de « Doumah me sont plus chères que Djiroun !

« Là sont des convives qui ne se réjouissent point « de ce qu'ils ont acquis et ne redoutent point les « catastrophes de la fortune.

« J'ai bu, dans la maison de Bescher, une liqueur « amère mêlée avec de l'eau chaude[1]. »

« Les premiers vers qui suivirent ceux-ci furent les « suivants :

« A qui appartenait cette habitation, dont les ves- « tiges sont effacés, qui se composait de tentes, et « que la longueur du temps a fait disparaître?

« L'œil n'y voit plus d'autre reste qu'un fossé sem- « blable à une ligne que trace la plume[2].

[1] Le mot قَهْوَةٌ, employé pour désigner le vin, a, chez les Arabes, une origine fort ancienne. On lit dans le *Kitab-alagâni* (tome II, fol. 27 *r.*) : تطيف علينا قهوة في زجاجة « Tu « feras circuler devant nous du vin dans un verre. » Les poésies d'Abou'lala nous offrent cet hémistiche (man. de E. Scheidius 17, pag. 436) : يُصَفِّقُها سَيلَا حَلِيبٍ وقَهوةٍ « Sur elle se préci- « piteront deux torrents de lait et de vin. » Au reste, il est assez singulier de voir, à une époque plus ancienne que l'hégire, le mot قهوة indiquer une substance amère que l'on mêlait avec de l'eau chaude.

[2] Le mot نُؤْى désignait un fossé que l'on creusait autour d'une tente et dont on rejetait la terre sur le bord, afin d'empêcher l'eau des pluies de pénétrer dans l'intérieur de l'habitation. Ce terme se trouve employé dans le troisième vers du poëme de Nabegah (*Chrestomathie arabe,* tome II, page ١٤٣); et l'on peut consulter sur ce passage la note de M. Silvestre de Sacy (*Ib.,* page 429). Soïouti, commentant les vers de Nabegah (man. ar. 1238, fol. 19 *v.*), explique نُؤْى par حفير حول الخباء. Abou'lala (man. ar.

« Saleh les a réunies en un seul corps, ainsi qu'un « épervier réunit les pigeons sur un arbre épineux [1]. »

« Tandis qu'Adi séjournait à Damas, des troubles « agitèrent la ville de Hirah; et ce fut Zeïd, père « d'Adi, qui y rétablit l'ordre. Mondhar, qui régnait « dans cette ville, ne suivant pas dans sa conduite les « règles de l'équité, et enlevant à son gré les biens de « ses sujets, ceux-ci résolurent de le massacrer. Le

de E. Schedius 17, page 201) s'exprime ainsi : أبكِ هندا ولا النُّوىٌ والاحجار « Pleure la perte de Hind, et non pas celle du « fossé et des pierres de son habitation. » Et le poëte ajoute en note : النُّوىٌ هى يحفر حول البيت مخافة ان يدخل عليهم السيل « Le mot نوى désigne un fossé que l'on creuse autour d'une mai- « son, afin d'empêcher que les torrents n'y pénètrent. » L'auteur du *Kitab-alagâni* (tome II, fol. 33 v.), transcrivant une chanson dont un des vers commence ainsi : عفى غير رسم الـدار, fait obser- ver que d'autres exemplaires portent : عفى غـيـر نُـوى الدار ; puis il ajoute : النوى حاجز يجعل حول بيوت العرب لـيلّا يصل المطر اليها « Le mot نوى désigne une barrière que l'on « établit autour des maisons des Arabes, afin que les eaux plu- « viales ne puissent y pénétrer. »

[1] Dans des vers du poëte Abou-Sakhr-Abd-allah ben-Selmah, cités par Soïouti (*Commentaire sur le Mogni*, man. arabe 1238, fol. 43 v.), on lit :

فلبست عشيّات الحمى بـرواجــــع
لنا ابدًا ما اورق السلم الـنـضـر

« Ces soirées que nous passions sur ce terrain inviolable ne re- « viendront jamais pour nous, tant que l'arbrisseau épineux et ver- « doyant portera des feuilles. »

« prince, averti du complot, envoya un message à « Zeïd ben-Hammar, qui avait eu avant lui le gouver-« nement de Hirah, et lui fit dire : « Tu as été jadis « le représentant de mon père; aujourd'hui je sais quel « dessein ont tramé contre moi les habitants de la « ville. Je n'ai nul besoin de la royauté : reprenez-la, « et donnez-vous pour maître qui vous voudrez. » Zeïd « répondit : « La chose ne dépend pas de moi; mais « j'aurai soin de prendre des informations exactes, et « je ne manquerai pas de donner au roi des conseils « dictés par la sincérité. » De grand matin les habi-« tants se présentèrent chez Zeïd, le saluèrent par la « formule usitée à l'égard des rois, et lui dirent : « En-« voyez des émissaires vers votre serviteur (c'est ainsi « qu'ils désignaient Mondhar), et délivrez de lui vos « sujets. » Zeïd leur demanda s'il n'y avait pas un parti « meilleur à prendre. Ils répondirent qu'il n'avait qu'à « ouvrir un avis. « Hé bien, dit Zeïd, laissez ce prince « dans le rang qu'il occupe; car il est de race royale. « J'irai le trouver et je l'informerai que les habitants « de Hirah ont fait choix d'un homme qui administrera « les affaires, excepté en cas de guerre et de conquête. « De cette manière, ajouterai-je, vous ne conserverez « que le nom de roi, et n'aurez aucune part au gou-« vernement. » Ce conseil ayant été universellement « approuvé, Zeïd se rendit auprès de Mondhar, et lui « communiqua les propositions susdites, que le prince « accueillit avec joie. « Zeïd, lui dit-il, tu m'as rendu « un service que je n'oublierai jamais tant que je con-« serverai le respect que je dois à Sabad » (c'était le

« nom d'une idole adorée à Hirah). Les habitants de « cette ville remirent à Zeïd toute l'autorité, à l'ex-« ception du titre de roi, qu'ils laissèrent à Mondhar. « C'est à cette occasion qu'Adi fit ce vers :

« Vous le savez, nous avons été avant vous les co-« lonnes de la maison, les piliers auxquels étaient at-« tachées les cordes de la tente. »

« Zeïd vint à mourir tandis que son fils Adi résidait « encore en Syrie. Il possédait mille femelles de cha-« meaux, destinées à acquitter les compositions fixées « pour le rachat des meurtres, et qui lui avaient été « données par les habitants de Hirah au moment où « ils le choisirent pour leur chef. Dès qu'ils le virent « mort, ils voulurent reprendre ces animaux ; mais « Mondhar, en étant informé, protesta contre cette « résolution en disant : « J'en jure par Lat et Ozza, « tant que je serai vivant[1], on n'enlèvera pas le moindre « objet[2] de tout ce qui appartient à Zeïd. » C'est à « cette occasion qu'Adi a dit, en s'adressant à Noman « ben-Mondhar :

« Votre père, cet homme généreux, ne nous a « point donné des témoignages de haine,

« Le jour où l'on voulait nous ruiner par des ra-« pines odieuses. »

« Bientôt après Adi se rendit à Madaïn, auprès du « roi Kesra, et lui remit un présent de la part de « l'empereur des Grecs. A cette époque, son père

[1] Le texte porte : *tant que j'entendrai la voix.*

[2] Le texte porte : ثفروق, c'est-à-dire le pédoncule auquel est attachée la datte.

« était mort, ainsi que le satrape qui l'avait élevé. Il « demanda au roi la permission de faire un voyage à « Hirah. L'ayant obtenue, il prit la route de cette ville. « Mondhar, informé de son approche, vint à sa ren- « contre, à la tête des habitants, jusqu'au lieu nommé « *Astonia*, استنيا, et rentra avec lui dans la capitale. « Adi possédait au plus haut point l'estime de la po- « pulation de Hirah; et, s'il avait aspiré au trône, « rien ne lui était plus facile que d'y parvenir; mais il « préférait à la royauté les plaisirs du jeu et de la chasse. « Il passa ainsi deux années, consacrant deux saisons « à ses excursions dans le désert, séjournant à Djefir, « et passant l'hiver à Hirah. Dans l'intervalle il se ren- « dait à Madaïn pour remplir auprès de Kesra les fonc- « tions de sa charge. Plusieurs années s'écoulèrent ainsi. « Adi préférait à tous les campements des Arabes le « district habité par les Benou-Iarbou; et c'était la « seule tribu, parmi celles qui descendaient de Te- « mim, chez laquelle il aimât à séjourner. De tous les « Arabes, ceux qu'il affectionnait le plus étaient les « Benou-Djafar. Ses chameaux paissaient sur le terri- « toire occupé par les Benou-Dabbah, ضَبّة, et les « Benou-Saad. Il suivait en cela l'exemple de son père, « qui avait toute sa vie confié ses chameaux à ces deux « tribus exclusivement. Cependant Adi épousa Hind, « fille de Noman ben-Mondhar, qui était, à cette épo- « que, arrivée, ou peu s'en faut, à l'âge nubile. Je « rapporterai ci-après l'histoire de ce mariage.

« Suivant une tradition, Adi ben-Zeïd avait deux « frères, dont l'un portait le nom d'Ammar et le sur-

« nom d'Obaï; l'autre, le nom d'Amrou et le surnom « de Somaï. Ils avaient un frère utérin appelé Adi, « fils de Handalah, de la tribu de Taï. Obaï résidait « auprès du roi Kesra. Toute cette famille professait « la religion chrétienne. Tous ces frères vivaient au- « près des monarques persans, qui leur donnaient un « traitement fixe, des propriétés territoriales, et les « comblaient de riches présents.

« Mondhar, au moment où il monta sur le trône, « avait confié son fils Noman à la tutelle d'Adi ben- « Zeïd[1], qui, aidé de ses frères, surveilla la nourriture et « l'éducation du jeune prince. Mondhar avait un autre « fils nommé Aswad, qui avait eu pour mère Mariah, « fille de Hareth ben-Djelhem. Cet enfant fut nourri « et élevé par les Benou-Marina, qui formaient une « des familles les plus distinguées de la ville de Hi-

[1] Dans l'Orient, de temps immémorial, les rois et les personnages d'un rang distingué avaient l'usage de confier leurs enfants aux soins de princes étrangers ou de regnicoles, que leur âge, leur expérience et leurs qualités morales rendaient dignes d'un si haut témoignage de considération. Nous lisons dans le II[e] livre des Rois (chap. x, vers. 1 et suiv.) que soixante-dix fils d'Achab, roi d'Israël, avaient été placés sous la tutelle d'un pareil nombre d'habitants de la ville de Samarie. L'historien Josèphe nous apprend (*Antiquit. judaic.*, lib. XX, chap. II, tome I, page 957) que Monobaze, roi de l'Adiabène, voulant mettre en sûreté son fils Izates, l'envoya à la cour d'Abennerige, roi de la ville de Spasinu-Charax. Phraates, roi des Parthes, avait remis à l'empereur Auguste une partie de ses enfants (*Taciti Annales*, lib. II, cap. I). Behram-Gour, fils d'Iezdegherd, et l'un des princes de la dynastie des Sassanides, avait été élevé à la cour de Noman, roi de Hirah. Aussi il avait pris un goût très-vif pour la langue arabe, et il se plaisait à composer des vers dans cet idiome. (Voyez *Monumenta vetustiora Arabiæ*, pag. 50 et suiv.)

« nés, et qui prétendaient appartenir à la tribu de « Lakhm. Outre ces deux fils, Moundhar en avait dix « autres, que l'on désignait par le surnom d'Ascha-« hib, الاشاهب (les blancs)[1], à cause de leur extrême « beauté. C'est en parlant d'eux que le poëte Ascha « ben-Kaïs a dit :

« Les blancs enfants de Moundhar marchent le ma-« tin, dans la ville de Hirah, droits comme des épées. »

« Noman, au contraire, était rouge de visage, avait « la peau couverte de taches de lèpre et était de petite « taille. Il avait eu pour mère Selma, fille de Waïl, « fils d'Atiah-Saïg, de la tribu de Fedek. Moundhar, « se voyant près de mourir, laissant dix, ou, suivant « d'autres, treize fils, les confia, par son testament, « aux soins d'Aïas ben-Kabisah, de la tribu de Taï, « auquel il remit le gouvernement de Hirah, en atten-« dant la décision de Kesra. Aïas remplit ces fonctions « l'espace de plusieurs mois. Cependant le roi de « Perse, Kesra, fils de Hormuz, cherchait un homme « capable de régner à Hirah, et ne trouvait personne « qui pût fixer son choix. Ennuyé de ces efforts inu-« tiles, il dit un jour : « J'enverrai à Hirah douze mille « de mes cavaliers, auxquels je donnerai un Persan « pour chef. Je les autoriserai à s'établir dans les mai-« sons des Arabes et à disposer de leurs biens et de « leurs femmes. »

« Adi ben-Zeïd se trouvait en ce moment de ser-« vice auprès du roi; ce prince, se tournant de son

[1] Nowaïri (man. ar. 700, fol. 7) parle également de ce surnom que portaient les fils du roi Moundhar.

« côté, lui demanda s'il restait encore des enfants de « la famille de Mondhar, et s'ils possédaient quelques « qualités estimables. « O monarque heureux! répon- « dit Adi, la famille de Mondhar compte encore plu- « sieurs membres pleins de mérite. » Le roi lui ayant « donné l'ordre de mander ces princes, Adi les fit « venir et les logea tous dans sa maison. »

Suivant une autre narration, Adi, s'étant rendu à Hirah, s'aboucha avec les fils de Mondhar et leur donna les avis qu'il voulait leur faire adopter; après quoi il les présenta au roi de Perse.

(La suite à un autre numéro.)

LETTRE

A M. Eugène Burnouf, secrétaire de la Société asiatique de Paris, etc.

Monsieur,

Ayant l'intention de publier une traduction des six premiers livres du *Râjatarangini*, ou de l'histoire du Cashmire, composée par le Pandit Calhana, avec le texte original et une traduction française, je prends la liberté de vous communiquer et de soumettre à votre jugement une méthode d'écrire le sanskrit un peu différente de celle qu'on a suivie jusqu'à ce jour.

Les belles éditions de plusieurs ouvrages sanskrits qui ont paru tant en France qu'en Angleterre et en Allemagne pendant les vingt dernières années semblent ne laisser rien à désirer sous le rapport de la beauté, de la correction et de la clarté du texte. Je le reconnais avec une sincère admiration pour les savants éditeurs de ces ouvrages. J'ose cependant croire qu'il reste encore quelque chose à faire pour rendre la lecture du sanskrit beaucoup plus facile aux commençants, et même plus commode aux adeptes dans cette langue; en un mot, je crois qu'il est désirable, et je suis persuadé qu'il est très-possible qu'on assimile presque en entier la manière d'écrire le sanskrit à celle qui est en usage pour les langues européennes.

Il me siérait bien mal d'avoir tant de confiance en mes idées, si je ne pouvais pas m'appuyer sur l'autorité d'un savant célèbre, qui semble ne s'être rendu maître de la langue dont il s'agit, que pour porter le flambeau de son génie dans une science nouvelle, la philologie comparée, dont la création ne date peut-être proprement que de la transplantation du sanskrit de l'Inde en Europe. En recherchant tout ce qui a été dit sur ce sujet par les juges les plus compétents, j'ai trouvé dans le Journal asiatique de septembre 1827 (page 163) un Mémoire sur la séparation des mots dans les textes sanskrits, par M. le baron Guillaume de Humboldt. Vous ferez avec moi une pause respectueuse à la mémoire d'un si grand homme de lettres, dont le monde savant déplore la perte récente. Vous avez fait précéder ce Mémoire

d'un court avertissement, dans lequel vous appréciez si bien la sagacité, et en même temps cette hauteur de vues qui caractérisent toutes les productions de M. Guillaume de Humboldt.

Ce savant expose les trois manières d'écrire le sanskrit, c'est-à-dire : 1° celle de ne rien séparer, mais d'écrire un vers entier, ou une phrase entière comme un seul mot; 2° celle de séparer les mots dont les lettres finales n'affectent point les lettres initiales de ceux qui les suivent; 3° celle de séparer tous les mots indistinctement.

Après les avoir discutées l'une après l'autre, il se prononce pour la dernière, comme étant la seule, selon lui, qui soit conforme à la nature du langage, et la seule qui offre des avantages réels. Il ajoute : « Elle peut être adoptée, et même facilement; elle « mériterait donc d'être introduite. » Il donne ensuite, avec des éclaircissements très-satisfaisants, des exemples de sa méthode de séparer les mots. (Voyez page 169.)

Avant de vous exposer la mienne, je vous prie de me permettre quelques réflexions générales sur ce sujet.

Pourquoi les Brahmanes ont-ils adopté, et suivent-ils depuis un temps immémorial, une manière d'écrire qui ne paraît pas suffisamment motivée, ni par la nature du langage en général, ni par le génie particulier du sanskrit, et qui est (c'est ce que je puis attester quant à ceux que j'ai connus) embarrassante pour eux-mêmes? Remarquons en même temps

que ces embarras, loin de provenir d'une imperfection de l'art de représenter la parole, dérivent plutôt d'un excès de raffinement, ou d'un désir de marquer les moindres nuances d'une prononciation arrêtée par des règles grammaticales.

Je crois que ce fait s'explique lorsque l'on considère :

1° Que leurs écrits n'ont jamais été destinés au peuple en général, mais à une certaine classe qui, n'ayant d'autre occupation que celle de lire et d'écrire, ne devait tenir aucun compte d'une difficulté quelconque dans l'unique et le constant exercice de sa vie. Les difficultés mêmes leur devenaient plus précieuses en ce qu'elles élevaient des barrières de plus entre eux et le reste du peuple, en même temps qu'elles rehaussaient l'idée de leur art et de leur savoir. C'est pourquoi aussi ils semblent éviter comme un danger la clarté du style, et se complaisent à une concision énigmatique qui impose comme une nécessité inévitable un précepteur à tout étudiant. A la hauteur d'une civilisation très-avancée ils craignent, en quelque sorte, de laisser tomber en désuétude le seul genre d'instruction des temps primitifs, l'instruction orale.

2° Presque tous leurs écrits sont en vers; ces vers sont toujours chantés, et pour cela adaptés à certaines mélodies. Je ferai observer ici en passant (ce qui peut-être mériterait d'être développé ailleurs) que les mètres si variés des Hindous et des anciens Grecs et Romains pouvaient n'avoir d'autre origine que des chants ou

des airs auxquels il fallait adapter les paroles. Sans leur chant ils perdent leur importance. Oserai-je dire que toute sorte de sloka ou de strophe prise indépendamment de l'air auquel, selon moi, elle était adaptée, n'est pas plus harmonieuse à l'oreille que ne pourrait paraître une belle période en prose, et surtout une période de Démosthène ou de Cicéron? Quoi qu'il en soit, les Hindous, qui chantent leurs vers, peuvent vouloir indiquer toute contraction et mutation des lettres; nous, nous ne demandons qu'à en saisir le sens le plus aisément qu'il est possible.

Il résulte de ces réflexions que nous n'avons pas les mêmes motifs que les Hindous de suivre leur manière d'écrire. J'ajouterai comme un fait, que les Pandits, souvent lorsqu'ils écrivent en prose, et toujours lorsqu'ils veulent être facilement intelligibles à leurs élèves, se servent de la même manière d'écrire que je proposerai.

Ce qui nous importe, c'est de faciliter aux commençants l'étude du sanskrit, et spécialement l'étude sans le secours d'autres maîtres que des livres. Il n'est que trop vrai (et quel étudiant ne l'a pas déploré) que la manière dont les langues orientales sont écrites présente une des plus grandes difficultés à ceux qui veulent s'instruire eux-mêmes. Si déjà le manque de ponctuation ne doit que trop souvent rendre le sens des phrases incertain, même aux plus habiles, comment un commençant séparera-t-il les membres d'un mot composé sanskrit, c'est-à-dire, d'une série de mots agglutinés, pour ainsi dire, dans un seul? Il y a

plus d'un cas où la plus parfaite connaissance de la grammaire ne suffit pas pour rendre cette séparation facile. J'ai vu des Pandits, qui d'ailleurs possédaient parfaitement le mécanisme de la langue, embarrassés dans cette besogne. Il est vrai que personne n'est plus à même que vous de nous révéler ce secret possédé par les Chézy, les Schlegel, les Bopp et autres indianistes, de parvenir sans l'aide d'un maître à mieux savoir le sanskrit que les Pandits eux-mêmes, et de corriger les éditions de leurs ouvrages faites par eux à Calcutta. Aussi les savants d'Europe sont-ils des objets de la plus grande admiration, j'ose dire d'un étonnement religieux, pour tous les Hindous qui lisent les Védas et le Mahâbhârat dans toute l'étendue de l'antique Aryâvarta.

Tels sont les prodiges d'un travail persévérant, qu'on hésiterait peut-être à vouloir adopter pour le sanskrit une méthode qui par sa facilité diminuerait ce besoin d'une application, très-importante déjà par elle-même. En effet, le baron Guillaume de Humboldt remarque qu'on peut trouver utile de forcer par la difficulté même les commençants à s'occuper davantage de la partie grammaticale de la langue. Mais n'en restera-t-il pas toujours assez pour nourrir et exercer cette précieuse faculté de l'esprit, l'application? L'étendue de nos études ne s'accroît-elle pas tous les jours avec celle des connaissances nouvelles? et les exigences auxquelles un homme de lettres doit répondre ne deviennent-elles pas plus sévères en proportion des facilités introduites dans sa carrière? Permettez-moi à

présent de vous exposer en détail la méthode d'écrire le sanskrit que je crois utile d'adopter.

Je pose pour règle générale, avec M. Guillaume de Humboldt, que *tous les mots indistinctement doivent être séparés*. Il ne parle pas de leur séparation dans les mots composés, qui forment cependant une si grande partie d'un texte sanskrit. Je séparerai même les mots qui sont membres d'un composé. Pour cet effet, je profiterai d'une facilité que m'offre la ligne horizontale tirée au-dessus de tous les mots : j'y laisserai une petite lacune entre chaque mot dont un terme est composé, tandis que l'intervalle entre les mots simples sera beaucoup plus grand. Il en résultera qu'on distinguera dans une ligne, à la première vue, les mots composés de ceux qui ne le sont pas : un grand avantage sera obtenu sans faire la moindre violence à la manière d'écrire usitée par les Hindous, qui séparent même chaque syllabe. Une ligne sanskrite, d'après la méthode proposée, se présenterait comme celle-ci :

रामे मनुज शार्दूले सा नुजे वनं आश्रिते

On observera que le vide laissé dans la ligne horizontale supérieure des mots composés rend le service de la petite barre qu'on emploie souvent pour séparer les mots d'un composé latin, et même français.

M. G. de Humboldt a proposé de se servir de l'apostrophe, ऽ, et du *virâma*, ्, entre les mots simples, lorsque la voyelle finale doit se fondre avec l'initiale de l'autre, comme :

आश्रमस्य् ऽआविदूरस्थ:

फलान्य् अत्र

Je propose, dans tous les cas semblables, de ne pas indiquer du tout la contraction des voyelles, et d'écrire :

आश्रमस्य अविदूरस्थ

फलानि अत्र

Comme ceci paraîtra la plus forte déviation de la méthode usitée, je dois tâcher de la justifier par quelques réflexions.

On conviendra que la contraction ou fusion de deux voyelles qui se suivent se fait d'elle-même dans une prononciation tant soit peu accélérée ou glissante. Il est presque impossible de prononcer la voyelle *i* devant une autre voyelle sans en faire *y*, sa semi-voyelle. *Julia*, *Lavinia*, *filius*, *folio*, se prononceront *Julya*, *Lavinya*, *filyus*, *folyo*, etc., etc. Il en sera de même, quoiqu'un peu moins distinctement, avec *a* et *i*, qui font *ê*; avec *a* et *e*, qui se fondent en *æ*; avec *a* et *u* (*ou*), qui deviennent naturellement *o*, et avec *u* (*ou*), qui se change en sa consonne *v* devant toute voyelle. Les Hindous, eux seuls, ont voulu fixer par des règles une prononciation fugitive, mais naturelle, que pour cela même il n'était pas strictement nécessaire d'indiquer.

Je me permettrai de remarquer ici que, si nous n'avions pas un alphabet presque entièrement em-

prunté des Grecs et des Romains; si, pour en former un, nous nous étions aussi attentivement écoutés que les Indiens l'ont fait, nous distinguerions les mêmes classes de lettres qu'eux; nous nous serions aperçus qu'on ne peut pas prononcer deux mots de suite sans que la fin de l'un et le commencement de l'autre n'en soient tant soit peu affectés, et nous aurions pu établir un bon nombre de ces mêmes règles d'euphonie que les Hindous ont adoptées.

Quoi qu'il en soit, quant à la contraction des voyelles dont il s'agit ici, elle n'est importante, à mon avis, que pour la versification. On doit sans doute la connaître, et on ne pourra jamais se dispenser de bien savoir les règles d'euphonie de la grammaire sanskrite. J'ose seulement croire que, pour le cas qui nous occupe, l'avantage de laisser les mots intacts, sans les unir et sans les tronquer, doit prévaloir sur toute autre considération.

Au reste, ce que nous sommes accoutumés à voir, dans des cas très-analogues, dans l'écriture latine et dans celle d'autres langues européennes, ne doit pas nous paraître étrange dans un texte sanskrit. Dans les vers latins on ne marque aucune élision de voyelles, pas même des syllabes entières, comme de celles qui se terminent en *m*; il en est de même dans les vers français. Si, en allemand, on fait usage de l'apostrophe, c'est que l'élision d'une voyelle devant une autre n'y est pas de rigueur. Mais j'admettrai l'usage de l'apostrophe dans tous les cas où l'élision d'une voyelle aura lieu, et j'écrirai :

वने ऽस्मिन्

Dans les mots composés, j'observerai la contraction et la mutation des voyelles, avec quelques exceptions que j'indiquerai.

Un point sur lequel les opinions de MM. G. de Humboldt et Bopp se sont partagées, était s'il ne vaudrait pas mieux joindre les lettres coalescentes au premier des mots liés par la prononciation, ou au second. Ce doute n'existe pas pour moi dans les mots simples, parce que je les laisse entiers; mais dans les mots composés, je me range du côté de M. Bopp, et j'écris :

कामो पहृत । पञ्चे न्द्रिय । प्रत्य त्तं

Pour faire disparaître, autant que possible, toute ambiguité et l'incertitude qui pourrait naître de la contraction des voyelles, je dois proposer les règles suivantes, relatives aux voyelles semblables qui se rencontrent.

D'après la règle d'euphonie, deux voyelles semblables, brèves ou longues, ou l'une brève, l'autre longue, se fondent dans une longue. Il en résultera de l'embarras pour quelqu'un qui ne connaît pas au juste la désinence et le commencement de deux mots. J'établis donc :

1° Ce n'est que lorsque deux voyelles semblables brèves se rencontrent, à la fin et au commencement de deux mots, que la voyelle longue de contraction se trouvera à la fin du premier mot; comme :

सानुत्र (स et अनु) मेघाशनि (मेघ et अशनि)

बुद्धीन्द्रियाणि (बुद्धि et इन्द्रियाणि)

2° Si अ au commencement d'un mot est un négatif ou un privatif, il faut l'écrire, dans tous les cas sans exception, ainsi :

शुभ अशुभ । चर् अचर् । भक्ष्य अभक्ष्य

Il reste entendu que l'absence d'un *virâma* après une consonne est toujours l'équivalent d'un *a* bref.

3° Lorsque deux voyelles semblables longues, ou l'une brève, l'autre longue, se rencontrent, on les écrira, et l'une et l'autre à leur place, comme :

आशा आढ्य । नदी ईश । परम आत्मन्

Tout l'inconvénient qu'on y pourrait relever, c'est le doublement des voyelles, inconvénient qui paraîtra de peu d'importance.

Quant aux consonnes finales et initiales de deux mots qui se suivent, on observera toutes les règles des changements euphoniques, et on marquera toujours les premières d'un *virâma* en séparant les mots, soit simples, soit membres d'un composé. On écrira donc :

आसंस् तत्र । पुनस् चरति । पुनर् गच्छति

हृषित स्रग् एत्रो हीन

Je vous ai déjà trop longtemps entretenu de ma méthode d'écrire le sanskrit, qui se fera mieux con-

naître par l'échantillon d'une page entière que j'en donne à la fin de cette lettre.

Permettez-moi de me résumer. La manière d'écrire le sanskrit que je prends la liberté de présenter, en tant qu'elle diffère de celle qui a eu cours jusqu'à présent, se réduit à trois points principaux.

1° A séparer tous les mots indistinctement, les mots simples ainsi que ceux qui sont membres d'un mot composé.

2° A ne point observer le sandhi, ou la contraction et la mutation des voyelles finales et initiales des mots consécutifs, excepté dans les mots qui sont membres d'un composé.

3° Pour les consonnes, à observer les règles du changement des consonnes finales et initiales de deux mots qui se suivent, sans les lier, mais à marquer chaque consonne qui termine un mot par un *virâma*.

J'ose me flatter que cette méthode, tout en facilitant beaucoup la lecture du sanskrit, ne répugne nullement à la méthode déjà pratiquée, quoique partiellement, par les Hindous; et qu'en se rapprochant de celle qui est usitée pour les langues européennes, elle ne détruit aucun avantage essentiel inhérent à l'orthographe de la plus régulière et de la plus fixée des langues.

De plus, elle se prêtera facilement à l'introduction de la ponctuation, si désirable pour la clarté d'un texte. Les signes qu'on pourrait adopter seraient |, pour le comma; |ı, pour le semi-colon; ||, pour le point.

Il est vrai que la fin des demi-slokas et des slokas se marque déjà par ces signes, et que la ponctuation est moins nécessaire dans la poésie indienne, parce que le sens de la phrase est assez régulièrement coupé par le demi-sloka et complet à la fin d'un sloka, et que, lorsqu'il ne l'est pas, on en est averti en lisant *yugalakam, kulakam, tilakam,* etc., etc. C'est pour cette raison que je n'ai pas employé la ponctuation dans l'échantillon de ma méthode d'écrire le sanskrit.

Je ne puis terminer ma lettre que par l'expression du désir le plus vif et de l'espoir le plus flatteur de profiter de vos conseils et de vos observations[1].

A. TROYER.

Paris, le 8 novembre 1835.

[1] Nous croyons savoir que M. Troyer ne compte pas appliquer à la publication du texte sanskrit de l'Histoire du Cashmire cette méthode, qu'il regarde comme spécialement utile pour les livres élémentaires. (*Note du rédacteur*).

PAGE SPECIMEN DU *RAJA TARANGINI.*

राज तरङ्गिणी ।

॥ प्रथमस् तरङ्गः ॥

भूषा भोगि फणा रत्न रोचिः सिचय चारवे ।
  नमः प्रलीन मुक्ताय हर कल्प मही रुहे ॥
भालं वह्नि शिखा अङ्कितं दधद् अधि श्रोत्रं वहन् सम्भृत श्री
  उत् कुण्डलि जृम्भितं जलधि ज च्छाया अच्छ कण्ठ च्छविः ।
वक्षो बिभ्रद् अहीन कञ्चुक चितं वद्धाङ्गना अर्द्धस्य वो भागः
  पुङ्गव लक्ष्मणो ऽस्तु यशसे वामो ऽथवा दक्षिणः ॥
वन्द्यः को पि सुधा स्यन्द आस्कन्दी स सुकवेर् गुणः ।
  येन याति यशःकायः स्थैर्य्यं स्वस्य परस्य च ॥
को ऽन्यः कालं अति क्रान्तं नेतुं प्रति अक्षतां क्षमः ।
  कवि प्रजा पतीस् त्यक्त्वा रम्य निर्म्माण शालिनः ॥
न पश्येत् सर्व्व संवेद्यान् भावान् प्रतिभया यदि ।
  तद् अन्यद् दिव्य दृष्टित्वे किम् इव ज्ञापकं कवेः ॥
कथा दैर्घ्या अनुरोधेन वैचित्र्ये ऽपि अप्रपञ्चिते ।
  तद् अत्र किञ्चिद् अस्ति एव वस्तु यत् प्रीतये सतां ॥
श्लाघ्यः स एव गुणवान् राग द्वेष वहिष्कृतः ।
  भूतार्थ कथने यस्य स्थेयसी एव सरस्वती ॥

LE MIRIANI,

Ou Histoire du roi Miri, conte géorgien, traduit en français et précédé d'une notice littéraire par BROSSET jeune.

(Suite.)

CHAPITRE X.

Miri est tiré de sa prison pour aller à la mort.

Les exécuteurs[1] retirèrent Miri de sa prison, enchaîné comme il l'était, pour le conduire à la mort. Dès qu'on sut dans la ville que l'assassin de Mousphar allait mourir, le peuple se pressa sur son passage; mais on ne pouvait le voir sans une douloureuse émotion, et Miri lui-même se lamentait de mourir comme un misérable sur une terre étrangère.

CHAPITRE XI.

Rêve de Mouchthar. Il délivre Miri.

Porté sur une planche, Mouchthar avait été poussé par les flots à Sarandib. Après avoir cherché ses compagnons, il passa dans l'Inde et resta quelque temps chez un homme de sa connaissance. Une nuit, il rêva qu'il voyait une mer de sang, et Miri au milieu, s'effor-

[1] En géorgien, *djalathi*, arabe *djaldal*, exécuteur.

çant en vain d'en sortir, parce que les dews qui en gardaient les bords l'en empêchaient à force de coups et le repoussaient dans la mer afin qu'il s'y noyât. Mouchthar se présentant, les dews prirent la fuite, et Miri put sortir de cette mer de sang. Il s'éveille après ce pénible rêve, arrache son collier et se met à verser des larmes. « Miri est éprouvé par le malheur, pen« sait-il; après qu'il a si souvent bravé la mort pour « moi, c'est pour moi qu'il va mourir. Je succomberai « à ma douleur ou j'épuiserai ma vie à le chercher. » Il part et arrive au pays d'Iémen. Il voit les habitants consternés, il leur entend dire : « Il est affreux de « faire périr un si intéressant jeune homme; c'est un « innocent qui va mourir. »

Cependant un peuple innombrable s'agitait sur la place et criait : « Qu'il fallait lui déchirer les entrailles « comme le prétendu lion avait déchiré Mousphar. » A la vue du péril de Miri, Mouchthar n'entend plus rien, il pousse un grand cri, tombe et reste quelque temps sans connaissance. Les exécuteurs qui voient Mouchthar évanoui, laissent leur victime et courent vers l'infortuné. Aussitôt que Mouchthar eut repris ses sens, il se jeta aux pieds des exécuteurs et leur dit : « Au nom de votre Dieu! un moment de sursis, que « je parle à celui qui marche à la mort; ne le frappez « pas que je n'aie vu votre souverain. » Ceux-ci, soupçonnant l'innocence de Miri, consentirent à attendre. Mouchthar se hâta de voir le roi, et lui dit les larmes aux yeux : « Ce jeune homme, sire, est le fils de l'em« pereur de la Chine; ce n'est pas lui, mais un lion

« qui a massacré votre enfant. — Qu'on me l'amène, « dit le roi aux vizirs, et que je sache jusqu'à quel « point il est vrai ou faux que mon fils ait été la proie « d'un lion. » L'examen du fait ayant prouvé que Mousphar avait été déchiré par l'animal, et justifié Miri complétement, le roi lui donna, ainsi qu'à Mouchthar, de superbes robes d'honneur, et remercia ce dernier de lui avoir épargné un crime. Non content de cela, tout l'or, tout l'argent des trésors de Mousphar, tous ses esclaves, furent donnés à Miri.

Mais le prince pleurait nuit et jour au souvenir de sa chère Nomi-Awthab, et Mouchthar soutenait son courage en lui disant que le Maghrib[1] n'était pas loin. Miri était toujours admis dans le palais. Or le roi avait une fille nommée *Sarasca*. Un jour il dit à son vizir : « Vous savez que je n'ai point de fils à qui « léguer mon trône après moi; Miri étant de race « royale, je l'adopterai pour mon fils et lui donnerai « ma fille. » Le vizir et la reine approuvèrent fort ce projet.

Le roi avait construit pour sa fille un pavillon où elle se tenait habituellement. Un jour que Miri et Mouchthar se promenaient tout pensifs, ils arrivèrent au bas du pavillon et furent vus de la nourrice, qui les fit remarquer à Sarasca. Miri plut tellement à la princesse dès la première vue, qu'elle se mit à pleurer d'amour, et ne quitta point sa fenêtre jusqu'au soir.

[1] Le texte porte : « Nous ne sommes pas loin *du Machriq.* » C'est un oubli du conteur, puisque c'était dans le *Maghrib* que Miri allait chercher l'objet de son amour.

espérant le voir encore passer; mais il sortit de la ville ce jour-là et s'arrêta dans un jardin hors des murs. Banowchah, la nourrice de la princesse, était si habile dans les enchantements, qu'elle pouvait faire descendre un oiseau du ciel. Voyant que Sarasca était abîmée dans ses réflexions, elle lui dit : « Qu'avez-« vous, princesse? quel chagrin vous préoccupe? — « J'aime Miri, dit la jeune affligée, et je me meurs. — « N'en parlez à personne autre, reprit la nourrice, ou « le roi votre père, s'il le savait, vous ferait mourir. « Avec de la patience, et en le ménageant, vous arri-« verez à votre but. Il ne saurait mieux choisir pour « vous. — Je ne puis que te laisser faire, » reprit Sarasca. Informée que Miri et Nikakhtar étaient ce jour-là hors de la ville, la nourrice en instruisit son élève, qui la supplia de l'y conduire et de lui permettre de le revoir. Toutes les deux s'en allèrent donc secrètement au jardin, où Sarasca resta toute la nuit.

Miri était sous un arbre, tout absorbé dans le souvenir de Nomi-Awthab. Après s'être promenée jusqu'à l'aurore, la princesse découvrit le lieu de sa retraite et le trouva, au point du jour, dans la même position. Elle s'approche : l'éveiller, elle le ferait, sans la crainte d'exciter son courroux; autrement que devenir? Elle le baisa doucement, retira l'anneau qu'il portait à son doigt et lui mit le sien en échange. Cependant Miri s'éveille et ne peut s'expliquer cet anneau inconnu qui remplace le sien. Il appelle Mouchthar, le lui montre, en tire une empreinte et lit : SARASCA. Comme ils ne connaissaient point ce

nom, ils pensèrent que peut-être c'était celui de la personne dont le roi leur avait parlé[1]; mais de peur que cela ne tournât mal pour eux, ils convinrent d'avoir recours à la ruse.

Miri va donc trouver le roi et lui dit : « Quand « vous me condamnâtes à mort, je fis vœu au Sei- « gneur, si j'échappais à ce danger, d'aller en pèleri- « nage à Jérusalem : daignez me le permettre, je par- « tirai en toute hâte; et sitôt ma prière faite, je « reviendrai chercher vos ordres. » Le roi, n'y voyant aucune difficulté, lui donna mille chameaux, mille bœufs, autant de brebis et toutes les provisions nécessaires, et en outre deux de ses vizirs et une escorte pour l'accompagner. A Jérusalem, Miri dit aux vizirs et à sa suite : « Je veux aller prier sur le tombeau « d'Abraham. Présentez mes compliments au roi, il « me reverra bientôt si je survis à ce voyage. »

Les vizirs, à leur retour, racontèrent au roi ces nouvelles. Inconsolable du départ de Miri, Sarasca dit à sa nourrice : « Je mourrai si tu ne me venges de « l'infidèle. » Banowchah avait un frère nommé Chabrang qui demeurait dans une citadelle construite par lui à mi-chemin entre Jérusalem et l'Égypte, d'où il étendait au loin ses ravages. « Deux hommes, les « meurtriers du fils du roi, sont partis de notre pays, « lui écrivit Banowchah; prends-les et tue-les. » Miri et Mouchthar étant arrivés auprès de la citadelle de

[1] Il faut ici supposer que Miri avait assisté au conseil tenu précédemment, ou que le roi lui avait fait des ouvertures particulières : l'auteur n'en a rien dit.

Chabrang, s'assirent non loin d'une source pour manger et s'endormirent.

CHAPITRE XII.

Miri et Mouchthar sont arrêtés par Chabrang.

Chabrang ne fut pas plus tôt informé de leur arrivée, qu'il dit à ses Arabes : « Allez prendre et m'amener « ces deux hommes. » On les surprend, on les entraîne, ils sont jetés dans un cachot profond pour n'en sortir qu'au bout d'un mois. Après cet espace de temps, Miri et Mouchthar sont tirés des entrailles de la terre, et Chabrang leur dit : « Voilà ce que l'on me mande « au sujet du fils de mon souverain. Lequel préférez- « vous : être vendus comme esclaves, ou envoyés au « pays d'Iémen? »

Miri préféra être vendu.

CHAPITRE XIII.

Miri est vendu en Égypte par Chabrang.

Miri fut conduit en Égypte et vendu pour le service du souverain; et quand celui-ci mourut, ce fut Miri que l'on choisit pour le remplacer, suivant l'usage de la nation, qui est de choisir le souverain dans la classe des esclaves[1]. Il se distinguait par sa justice, mais il ne cessait de pleurer sur Nomi-Awthab, sur

[1] C'est encore ici un anachronisme : les Mamelouks étaient-ils déjà en possession d'arriver aux emplois deux cents ans avant J. C.?

Mouchthar et sur Nikakhtar. Ce dernier, lors du naufrage de son vaisseau, avait eu le bonheur d'échapper à la mort et d'être poussé par les vagues sur le rivage. Là, des marins le recueillirent à moitié mort d'inanition le rappelèrent à la vie, et lui demandèrent qui il était, d'où il venait. Nikakhtar ayant dit qu'il était fils du vizir du roi d'Orient, Nasir, le chef d'une caravane, qui n'avait pas de fils, l'adopta, lui donna des vêtements nouveaux et l'emmena dans son pays dont le roi s'appelait Baram, et la reine, son épouse, Naoud, originaire de l'Iran. Le seigneur Nasir ayant préparé un beau présent, chargea Nikakhtar de l'offrir à son maître. La reine, qui connaissait et estimait véritablement Nasir, questionna beaucoup Nikakhtar; celui-ci s'empressa de satisfaire sa curiosité, et la reine, en signe de son vif intérêt, lui donna une superbe robe d'honneur. Elle avait une fille nommée Roupherkhé, qui devint éprise de Nikakhtar en le voyant. Seule, elle ne faisait que penser à lui et pleurer sur son absence. Kaphour, son eunuque, s'aperçut de sa profonde tristesse et lui demanda quelle était la cause secrète de ses peines. La princesse lui ayant raconté le tout en détail, l'eunuque dit qu'il amènerait un soir Nikakhtar. Il n'est sorte de promesses que la jeune fille ne fît à Kaphour. Celui-ci s'en va alors trouver Nasir et lui dit : « La fille du roi m'envoie t'ordonner de lui faire « porter tout ce que tu as de pierreries et de perles, « pour qu'elle achète ce qui sera à son goût. » Le seigneur Nasir ayant donc chargé Nikakhtar de ce qu'il avait de plus beau en fait de perles et de bijoux, Ka-

pour le fit entrer dans sa chambre avec toute sorte d'égards, lui servit à manger et l'endormit au moyen d'une poudre soporifique; puis, le plaçant dans un coffre vide, le conduisit à sa destination. Le coffre ouvert, Nikakhtar en fut tiré et présenté à la princesse, qui, touchée de ses grâces, l'éveilla avec précaution. Le jeune homme, en ouvrant les yeux, se vit couché dans l'appartement d'une femme charmante, se leva et vint prendre place près d'elle. Ils s'assirent et firent un léger repas, et ce fut la princesse qui, de sa propre main, versa le vin dans la coupe de Nikakhtar; leurs plaisirs et leurs doux entretiens se prolongèrent jusqu'à l'aurore.

« Que chaque nuit me fasse jouir de ta présence, « lui dit Roupherkhé; mais garde-toi d'être aperçu, « sans quoi mon père nous tuerait l'un et l'autre. » Comme le jour parut sur ces entrefaites, Nikakhtar, n'osant partir ostensiblement, fut remis dans son coffre et emporté en cette manière. Sur la route ils rencontrèrent un fameux brigand, si redouté dans tout le pays pour ses rapines, que personne n'osait s'aventurer le soir hors des murs de la ville. A la vue du coffre et du porteur, Nasib (c'était son nom) soupçonna quelque trésor et fondit dessus. L'homme jeta son fardeau et prit la fuite. Pour Nasib, il emporta le coffre dans un château à lui appartenant, et l'ouvrit; mais au lieu d'un trésor, c'était un homme. Fort surpris de sa mésaventure, il demande à Nikakhtar qui il est[1], pourquoi il se trouve là. « Pour des raisons

[1] En général l'auteur géorgien fait usage du style direct; mais,

« qui ne peuvent se dire, lui répondit-on. — Je jure « de t'épargner si tu ne me caches rien. » Alors Nikakhtar lui raconta son histoire dans le plus grand détail, et Nasib s'intéressant à lui : « Mon fils, lui dit-« il, je suis riche, mais sans enfants ; je t'adopte et te « fais l'héritier de ma fortune. » Nikakhtar accepta la proposition et accompagna Nasib. Tout à coup on annonce qu'une caravane va passer, riche en marchandises, mais très-peu nombreuse. Nasib part avec sa troupe, attaque la caravane, massacre tout ce qui ne peut fuir et se trouve maître d'un magnifique butin. Il y avait de l'opium dans les ballots, tous les brigands en mangèrent et s'endormirent. Les gens de la caravane, qui s'aperçurent que les voleurs dormaient comme des morts, fondirent sur eux et en tuèrent une partie, enchaînèrent les autres et les emmenèrent en Égypte. Nasib et Nikakhtar étaient sous la garde d'un officier supérieur. Celui-ci vint à prononcer le nom de Miri son maître, au moment où il se rendait au tribunal. On lui présenta les captifs, enchaînés comme ils étaient. Nikakhtar versait des larmes. A la vue de Miri, il crut reconnaître le fils de son empereur, et Miri en même temps se rappela Nikakhtar. « Quel est cet homme, dit le roi, qui « pleure plus que tous les autres prisonniers? » En entendant la voix de Miri, Nikakhtar perdit connaissance, et l'on eut bien de la peine à le faire revenir en lui jetant de l'eau. « Qu'on m'amène cet homme

pour éviter de trop hacher son style, le traducteur n'a conservé la forme directe que dans les longs discours ou dans les dialogues.

« évanoui, » dit le prince. On l'amena et il lui dit : « Me reconnais-tu? » Nikakhtar, assuré que c'était Miri, se jeta à ses genoux pour les embrasser, et le roi le baisa[1].

CHAPITRE XIV.

Nikakhtar est amené devant Miri. Ils se reconnaissent.

Après cela, Nikakhtar ayant raconté toutes ses aventures à Miri, alla au bain, changea de vêtements et écouta à son tour l'histoire si compliquée du roi. Heureux de se revoir, ils pensèrent que le ciel arrange tout pour le mieux, qu'il fallait donc aviser aux moyens de délivrer Mouchthar, et qu'avec lui rien ne manquerait à leur satisfaction. « Personne mieux que « Nasib ne peut réussir dans cette entreprise, dit Ni- « kakhtar. » Nasib fut appelé et le roi lui dit : « Va « tirer Mouchthar de la citadelle de Chabrang et me « l'amène : ma reconnaissance sera sans bornes pour « toi. » Nasib s'inclina jusqu'à terre, et dit : « Je puis « exécuter les ordres de votre majesté. » Il partit avec quarante hommes déterminés[1] qui se déguisèrent en

[1] Dans le Kâmrûp, on voit également les compagnons du prince le rejoindre après diverses aventures et par des moyens plus ou moins extraordinaires. C'est la même machine que dans le Miriani, seulement les ressorts jouent d'une manière différente pour amener le même résultat. Dans cette partie de son ouvrage, l'auteur géorgien a moins souvent recours au merveilleux, tandis que l'auteur hindoustani l'emploie à chaque moment.

[2] Ici l'auteur fait usage du mot arabe *aiari*, ami. Presque toujours on voit qu'il y attache un sens plus étendu et qu'il entend par là un *brave*, un *bon compagnon*.

marchands, non loin de la citadelle, et, laissant là leurs chevaux et leur pacotille, se cachèrent à quelque distance. Cependant Chabrang, prévenu qu'une grande caravane est dans le voisinage, ordonne à ses gens de se tenir prêts pour une attaque nocturne. Tous prennent les armes et sortent. Quel fut leur étonnement en voyant une caravane sans défenseurs! combien ils se promirent de richesses! Nasib ne les eut pas plus tôt aperçus, qu'il marcha avec ses hommes vers la citadelle, y entra et en ferma les portes. Le pillage terminé, Chabrang revient sur ses pas, et voit que les portes ne s'ouvrent point devant lui. Il est désespéré, mais que devenir? « Je vous « rendrai vos effets, dit-il aux gens de Nasib, et j'y « joindrai des monceaux d'or, si vous me remettez « mon château. » Ces propositions n'excitèrent que le rire de Nasib : « Il me croit fou, il l'est lui-même, « dit-il à l'envoyé; est-ce que je n'ai pas ici la valeur « de mes effets, et bien au delà? Va, dis-lui qu'il « songe à sa personne ou que je l'y ferai songer. » Au retour de son envoyé avec ce message, Chabrang, saisi de crainte, se hâta de quitter ces lieux et de s'en aller dans le pays d'Iémen. Dès que l'intrépide Nasib se vit maître de la citadelle, il demanda à un des gens de Chabrang qui y restait, où était Mouchthar. « Aussitôt qu'il fut fait captif, lui répondit l'homme, « on le précipita dans un cachot où il est encore. » On l'en tira plus mort que vif, on lui fit prendre un bain, on changea ses vêtements, et Nasib lui dit : « Sois désormais sans inquiétude, aujourd'hui même

« tu rejoindras ton bon maître Miri. » A cette nouvelle, Mouchthar offrit à Dieu ses actions de grâces et embrassa les genoux de Nasib.

Ils partirent avec les riches trésors de Chabrang : pierreries, perles, objets précieux de toute espèce, tout fut chargé sur des chevaux et des chameaux et emporté en Égypte. Combien ils eurent hâte de revoir Miri! Ce prince, en apprenant que le brave Nasib lui amenait son cher Mouchthar, rendit grâces à Dieu.

CHAPITRE XV.

Nasib délivre Mouchthar et l'amène à Miri.

Miri monta à cheval, ayant Nikakhtar à son côté, et toute la ville vint au devant de Mouchthar. Quel charmant spectacle, en effet, que la réunion de ces trois amis dévoués! Arrivés au palais, ils se racontèrent leurs aventures, souvent tristes, parfois divertissantes, et Miri nomma Nasib son général. Quand ils eurent passé un bonne partie de la nuit : « Certes, « je suis bien heureux, dit le roi, quoiqu'à vrai dire, « avec un peu plus de docilité, je fusse devenu maître « sans tant d'efforts d'un immense empire. Tâchez, « mes amis, de me procurer la possession de Nomi-« Awthab, c'est là qu'échoue toute ma puissance. — « Qu'à cela ne tienne votre joie, dirent-ils; en nous « réunissant tous les trois, le ciel nous assure d'heu-« reuses destinées. » Il fut convenu que Miri écrirait au roi Ilaïl et lui enverrait son général. Au point du

jour, avant de se retirer, Miri communiqua ses intentions à Nasib : « Va dans le Maghrib, lui dit-il, terminer mon affaire. L'assistance d'Aramia ne te manquera point [1]. » Le général s'inclina et dit : « Dévoué « entièrement à ton service, je mourrai en obéissant « ou j'exécuterai tes volontés. »

Un riche présent fut préparé pour le roi Ilaïl, ainsi qu'une lettre d'amour par laquelle Miri lui demandait sa fille. Nasib partit avec ses quarante braves. Ils marchèrent bien des jours, perdirent leur route et arrivèrent, sans savoir où ils étaient ni où ils allaient, dans une plaine à perte de vue. Ils voient une petite montagne, l'escaladent et aperçoivent un jardin admirable, orné des arbres les plus rares, des fleurs les plus curieuses, de tous les charmes d'un bel automne. Au-dessus de la porte principale s'élevait un joli pavillon, et sur le seuil priait un vieillard. Ils s'approchèrent, Nasib donne le salut au vieillard et s'assied. « Sois le bienvenu, dit le vieillard, brave Nasib, « toi qui t'es égaré sur la route du Maghrib. Dans mon « impatience de te voir, mes yeux t'attendaient sur la « route, mes inquiétudes allaient au devant de tes pas : « reposez-vous un moment et me racontez vos aven- « tures. » Nos braves, bien étonnés, s'approchent du vieillard et lui baisent les mains : « Vous qui êtes vrai- « ment un saint personnage, s'écrient-ils, comment « savez-vous qui nous sommes?—Envoyez, répond le « vieillard, quelqu'un des vôtres chercher des fruits « dans le jardin. » Nasib envoie un homme qui ne re-

[1] Cette petite phrase n'est pas complète dans le manuscrit.

vient pas, un deuxième qui ne reparaît pas davantage : trois, quatre, dix enfin ne sortent point de l'enceinte fatale. L'homme était un sorcier, baba-qoul[1], et un talisman défendait son jardin. Quiconque franchissait le seuil était fasciné et jeté dans les entrailles de la terre. Nasib, qui ne voit pas ses gens revenir, monte à cheval avec le reste et aperçoit une multitude de baba-qouls occupés à précipiter dans un puits ceux qui arrivaient. Il fond sur eux, massacre tout ce qui ne s'enfuit pas, et arrache du fond de l'abîme ses hommes à moitié morts. Quand il les eut délivrés et rappelés à la vie, il parcourut ce jardin et le trouva jonché d'ossements humains. « Quel piége m'as-tu « préparé, homme impur et maudit de Dieu? dit alors « Nasib au vieillard. Combien d'hommes as-tu fait pé- « rir! » En vain le vieillard essaya de le fléchir par ses prières, du tranchant de son sabre il lui abattit la tête.

La cheville du pied de cette espèce d'êtres ayant la propriété de rendre invisible la personne qui la porte attachée au bras, Nasib, instruit de ce secret, cassa la jambe du vieillard, en retira l'os et l'emporta précieusement.

Arrivé au bord de la mer, il y trouva un bâtiment à la voile, et demanda aux gens qui ils étaient : « Nous « sommes, dirent-ils, les envoyés d'Abrou, roi des « Francs, frère du souverain du Maghrib; son fils Sahib

[1] Le texte dit seulement un *baba-zoul, père d'esclave,* dénomination qui paraît assez bien convenir à la sorte d'industrie de cet enchanteur. Au mot *baba-qoul,* Soulkhan dit que c'est une sorte de quadrupède.

« est depuis longtemps fiancé à la fille d'Ilaïl, et tou-
« jours la reine Khourchid refuse de livrer sa fille.
« Le roi Abrou nous a dépêchés vers son frère, le roi
« Ilaïl, avec de beaux présents, pour lui rappeler sa
« promesse. S'il tenait sa parole, tout était dit, sinon
« qu'il se préparât à la guerre : tel était notre message.
« Le roi Ilaïl était bien disposé, mais la reine son
« épouse, qui ne veut point entendre parler de cette
« affaire, a emmené sa fille loin de la capitale dans un
« château fort de ses domaines, inexpugnable par sa
« position. Ilaïl nous a remis des présents pour son
« frère : voilà l'objet de notre voyage. »

Fort satisfait de ces renseignements, Nasib s'embarqua et fit voile pour la capitale du Maghrib. A son arrivée, comme on eut annoncé au roi qu'il était venu un ambassadeur du roi d'Égypte, Ilaïl chargea de grands personnages d'aller à sa rencontre et de l'introduire. Nasib admira la magnificence et la grandeur du palais, et vit le roi lui-même assis sur son trône, la couronne sur la tête. Il s'avance, s'incline et remet la lettre et le présent de son souverain. La lecture de la missive rendit le roi tout pensif. Il ordonna de conduire Nasib dans un palais pourvu de toutes les commodités et de satisfaire ses moindres désirs.

Nasib se rendit à son logement, mais à la nuit il attacha à son bras l'os du baba-qouf et pénétra dans le palais du roi, bien décidé à connaître les plus secrètes pensées de ces gens-là sur l'objet de sa mission. Le roi disait à son vizir : « Le roi d'Égypte de-
« mande la main de ma fille. Si la reine m'eût cru,

« elle aurait comblé les désirs de mon neveu, et ne « m'en aurait pas fait un ennemi. — Si votre frère « vous attaque, répondit le vizir, nommé Otarid, la « puissance d'Égypte est là pour vous défendre. Donnez « votre fille à son roi. — Je le ferais, dit Ilaïl, si ce « n'était pas un souverain acheté à prix d'argent. Mais « comment donner ma fille à un pareil prince ? » Nasib revint chez lui. Cependant l'arrivée de l'ambassadeur d'Égypte et l'objet de sa demande furent bientôt l'entretien de la ville.

Khourchid avait un espion[1] chargé de lui rapporter tout ce qu'il apprenait de nouveau, qui cette nuit même l'informa en détail des bruits du palais; elle l'en remercia beaucoup dans l'intérêt de sa fille. Nomi-Awthab rêva, durant la nuit[2], qu'elle voyait un beau jeune homme s'approcher d'elle d'un air riant. « Qui « êtes-vous, lui disait-elle? Votre nom? — Miri, ré- « pondait le jeune homme, souverain de l'Égypte. » Les grâces de l'objet de son rêve firent sur elle une si forte impression, qu'elle tressaillit vivement. La reine, voyant l'agitation de sa fille, l'éveilla et lui demanda ce qu'elle avait. Nomi-Awthab ne parla de rien. « Va, « dit la reine à son espion, chercher l'ambassadeur « d'Égypte, et me l'amène; j'ai à le questionner sur

[1] L'auteur se sert ici du mot *djamouch*, resté sans explication dans la *Chronique géorgienne*, page 54, et que Soulkhan explique ainsi que nous le traduisons : c'est aussi un terme de mépris.

[2] Il y a un rêve du même genre dans les Aventures de Kâmrûp; c'est même par là que le héros commence à se prendre d'amour pour Kala. Cette machine y tient lieu de l'image vue par Miri à dix-huit ans.

« le but de sa mission. » L'envoyé étant allé voir Nasib et lui ordonner de venir au nom de la reine, Nasib prépara un beau présent et vint, la nuit, trouver la souveraine. Un eunuque se présenta à sa rencontre, la reine et sa fille étaient derrière un rideau, et Nasib de l'autre côté. « Demandez-lui, dit la reine, quel est « l'âge de son maître. — Il a vingt-cinq ans, une « beauté au-dessus de tout éloge, l'empereur de la « Chine pour père; on le nomme Miri. » Au nom de Miri peu s'en fallut que la jeune princesse ne tombât en défaillance; mais elle se tut par respect pour sa mère, se leva et s'en alla pleurer dans un autre appartement, celui où elle avait eu son rêve. Nasib fut gratifié d'une belle robe d'honneur et congédié. Aussitôt qu'il fut parti, la jeune fille se livra à toute sa douleur; pensant que Miri était certainement l'aimable objet de son rêve, ses réflexions lui ôtaient tout repos : dedans et dehors elle ne faisait que s'attrister et gémir.

Or le père de Nomi-Awthab avait un vizir nommé Otarid, et ce vizir une fille nommée Zora, la compagne d'enfance de la princesse, la confidente réciproque de ses vœux et de ses chagrins. Un jour que les deux amies se promenaient dans le parterre, Nomi-Awthab entra dans un bosquet de roses et se mit à pleurer amèrement. Témoin de sa douleur, Zora, sans la questionner, se retira dans son appartement et fut suivie de la princesse. Lorsqu'elle eut tari ses larmes : « Noble fille, lui dit Zora, quelle douleur te « dévore? A peine si tu ressembles à un être vivant;

« l'éclat de ta beauté n'éblouit plus mes yeux, et si « cela dure, je n'ai plus qu'à mourir. D'où te vient « tant de réserve, à toi qui n'avais rien de caché pour « ton amie? » Nomi-Awthab garda un silence obstiné et sortit.

Le lendemain Zora, la voyant encore plus dégoûtée de la vie, saisit une épée, et, à genoux sous les yeux de la princesse, en appuya le tranchant sur son cou: « C'en est fait, dit-elle du ton le plus énergique; si « tu ne me découvres pas ton chagrin, je me tue à l'ins- « tant. » Nomi-Awthab lui voyant une si ferme résolution, et sensible à tant d'amitié, s'élance, arrête sa main et lui dit: « Viens, assieds-toi là, je vais t'ouvrir « le secret de mes peines. Plût au ciel que ma mère « ne m'eût jamais portée dans son sein! Moi, pour « qui tant de souverains meurent d'amour, je dépéris « et je vais mourir pour un prince acheté à prix d'ar- « gent. — Si telle est la volonté du ciel, noble fille, « dit Zora, un pareil souverain sera d'autant moins « méprisable, que l'usage des Égyptiens est de n'en « pas choisir d'autres. Faut-il donc que cela te déses- « père? S'il brûle d'amour pour toi et que tu lui aies « voué ton cœur, qui peut y mettre obstacle? Vis pour « attendre les décrets de la Providence. »

Cependant Nasib fit dire au roi Ilaïl: « Depuis tant « de temps que je suis ici, mon affaire ne s'arrange « pas; comme mon maître m'attend, permettez-moi de « partir, sans prolonger mon séjour en ces lieux.— « Pars, si cela te convient, dit le roi, et réponds pour « moi à ton prince que je regarde son amitié comme

« le plus grand bienfait du ciel; mais qu'engagé dès « longtemps envers le fils de mon frère, je ne puis lui « refuser ma fille; que cependant mon affection lui « est acquise; qu'au reste, s'il peut l'enlever lui-même, « j'en serai satisfait. »

Congédié avec de riches présents tant pour son maître que pour lui, Nasib revint dans la capitale de l'Égypte, et transmit à Miri les dons et la réponse d'Ilaïl. Courroucé d'un pareil message, Miri ordonna de lever des troupes pour aller faire la guerre dans le Maghrib. Si on lui donnait la princesse, tant mieux; sinon, il aurait recours à la force. Ayant tiré de ses trésors de quoi payer largement ses soldats au delà même de leurs désirs, et s'étant assuré un effectif de cinquante mille combattants, tous gens de cœur, il désigna un vice-roi pour administrer l'Égypte en sa place.

CHAPITRE XVI.

Miri va dans le Maghrib pour épouser Nomi-Awthab.

Après s'être recommandé à Dieu, le roi Miri partit pour la capitale du Maghrib. De retour vers son souverain, l'ambassadeur du roi des Francs lui avait porté la nouvelle que la reine Khourchid avait emmené sa fille dans une forteresse et la refusait au fils d'Abrou. A ce récit, le prince Sahib fut fort affligé et versa beaucoup de larmes. Vêtu de noir, il se livra à une tristesse amère. Il avait pour confident le brave Zouloumat. Celui-ci, voyant que son maître se mourait

d'amour pour Nomi-Awthab, lui dit : « Prince, pour-« quoi cet excès de douleur? Si vous voulez, je pars, « je tire la princesse de son château fort, sans que nul « mortel s'en aperçoive, et je la remets entre vos « mains. — Si tu me rends ce service, répond Sahib « enchanté, je te rendrai plus puissant et plus riche « qu'aucun habitant du pays des Francs. » Zouloumat se prosterna jusqu'à terre et partit pour le Maghrib. Arrivé près de la capitale du roi Ilaïl, Zouloumat se déguisa en marchand; il entra dans un caravansérail, et quand il vit l'occasion propice, il se dirigea vers la citadelle où était Nomi-Awthab. Après en avoir examiné les dehors, il remarqua un endroit par où il était facile d'y monter et d'en descendre, et s'en approcha le plus qu'il put. Dès que la nuit fut close, il lança une corde [1], l'assura aux créneaux de la tour et s'en servit pour l'escalader. Il se glisse dans la citadelle, trouve la porte d'une chambre ouverte et y pénètre. Nomi-Awthab, ne pouvant goûter le sommeil, avait quitté Zora, puis elle était allée se promener dans le jardin, où elle pleurait en pensant à Miri. Zouloumat, étant entré dans la chambre de Nomi-Awthab, aperçut une jeune fille qui dormait sur un lit élevé, et la prenant pour celle qu'il cherchait, il lui souffle dans le nez une poudre qui la rend immobile, la dépose dans un coffre vide et l'emporte sur le bord de la mer. Là, il ouvrit le coffre, en tira la jeune fille, et la

[1] Le mot géorgien *kamandi*, que je traduis par *corde*, manque au lexique de Soulkhan. On y trouve seulement *kamandari*, guerrier armé, synonyme de *tchoubini*, et *kamani*, arc faible.

voyant évanouie, il lui jeta de l'eau pour la faire revenir. « Point de chagrin, lui dit-il; ne te fâche pas « contre moi, je t'emmène vers le fils du roi des « Francs, car mon action est toute désintéressée. » A ces mots, il la laisse, et comme il était épuisé de fatigue, il se livre au sommeil.

Cependant il y avait dans ces parages un dew nommé Boulghamoun-Djadou, commandant à un peuple nombreux; il avait un fils et une fille, et se promenait sans cesse au bord de la mer. Moukhthal, fils du dew, étant venu au lieu où dormait Zouloumat, aperçut Zora, en devint épris et l'emmena sans bruit dans son château. Zouloumat, à son réveil, ne trouvant plus la jeune fille, en ressentit, comme on peut le croire, une profonde douleur, forcé qu'il était de retourner les mains vides au pays des Francs, ayant perdu son temps en vains efforts. Il rencontra sur la route l'armée de Miri et demanda : « A qui sont ces troupes? « — C'est le roi d'Égypte, lui répondit-on, qui va « dans le Maghrib chercher une épouse.—Sans doute, « se dit à lui-même Zouloumat, ce sont ces gens-là « qui ont pris ma conquête; » et il revint tout éploré dans son pays. Sahib, qui comptait sur Nomi-Awthab, tomba dans le désespoir. « Prince, lui dit Zouloumat, « croyez que je ne me suis point épargné; après d'in- « croyables efforts déjà couronnés du succès, je reve- « nais plein d'allégresse. Déjà plus d'à la moitié de « la route, j'ai rencontré l'armée du roi Miri, et tout « ce que j'ai pu faire, ç'a été d'éviter la mort. Plût à « Dieu qu'au prix de ma vie j'eusse pu recouvrer la

« jeune fille! » A cette nouvelle, Sahib arrache son collier, couvre sa tête de cendres, pousse des cris affreux et va trouver son père, à qui il raconte avec la plus vive expression de chagrin le malheur qui lui est arrivé. « Mon fils, dit le roi, ne t'afflige point, et « que le désespoir ne te fasse pas renoncer à la vie. « Sois assuré comme moi-même que ce prince n'a pas « le pouvoir de te ravir ta fiancée. »

Aussitôt il ordonna de lever des troupes, et en peu de temps il eut rassemblé quatre mille [1] soldats d'élite. Il plaça à leur tête le prince Sahib avec le titre de général, et lui dit : « Si tu veux être mon digne fils, « ne m'amène point ici Miri vivant; tue-le et conduis « en ces lieux la jeune princesse. » Cependant Miri se portait à marches forcées vers le Maghrib. Arrivé à une montagne qui servait de repaire à une multitude de serpents, il ordonna de remplir un coffre de ces reptiles et de l'emporter avec lui, disant qu'il les réservait à Triak-Pharoukh [2]. Selon ses ordres, on mit dans le coffre autant de serpents qu'il en pouvait tenir, et on se hâta de gagner le Maghrib. Quand il fut au bord de la mer, il écrivit une lettre en ces termes au roi Ilaïl : « Amant dévoué de ta fille, je désire devenir ton « gendre, si tu y consens; sinon prépare-toi à la guerre. » Dans une seconde lettre, destinée à Nomi-Awthab, il

[1] Peut-être y a-t-il erreur dans ce nombre; car quatre mille hommes n'auraient pu tenir tête à cinquante mille, en bataille rangée, pendant trois jours, ainsi qu'on le verra plus bas.

[2] Ce mot ne reparaissant plus dans le texte, il est impossible de déterminer si l'auteur entend par là un homme ou un autre objet quelconque.

lui faisait la peinture de ses tourments. « Porte cet « écrit à ma bien-aimée, dit-il à Nasib en la confiant « à ses soins, et rends-moi bientôt sa réponse. » Pendant que le roi Miri s'arrêtait sur le rivage et préparait ses vaisseaux, Nasib partit. Sahib avec son armée ayant atteint le roi Miri, lui écrivit en ces termes : « Tu as enlevé ma cousine Nomi-Awthab, et sans « doute tu te la réserves. Je respecte le noble sang « qui coule dans tes veines; envoie-moi donc cette « jeune fille, et ta vie sera ménagée; sinon tremble, « tu ne m'échapperas point. » A la lecture de cette lettre, Miri fut frappé d'un coup mortel. « L'aurait-on « fait disparaître, se disait-il? non, à Dieu ne plaise! « j'en perdrais la vie.—Prince, dirent les vizirs, épar- « gnez vos jours, attendez le retour de Nasib et les « nouvelles dont il sera porteur; après quoi, Dieu « aidant, nous verrons à nous aider nous-mêmes. »

(*La suite au prochain cahier.*)

ANALECTES.

DÉFÉRENCE ENVERS LE MÉRITE.

I.

اورده اند کی در ایام دولت امیر المومنین هرون الرشید
عالمی بود و اورا ابو قلاده کفتندی و نابینا بود و هرون
الرشید اورا نیك معتقد بود روزی بنزد هرون الرشید

امده بود وبر مایده او نشسته جون طعام بخورد امیر
المومنین خود برخاست واورا اب داد تا دست بشست
و حاضرانرا اشارت کرد تا هیجکس نکوید که کیست
که اب بر دست تو می ریزد جون دست بشست
کفتند امیر المومنین بود که اب بر دست تو ریخت
کفت اجل الله قدرك یعنی خدای قدر ترا بزرك کرداناد
و برکات دعای او واثر تواضع امیر المومنین هرون
الرشید اثر کرد تا رایت دولت مدور وشرف او فرق
فرقدین شد ومنجوق او از عیوق بر کذشت ،

TRADUCTION.

Sous le khalifat de Haroun-alraschid vivait un savant nommé Abou-Calâda [1]. Il était aveugle. Haroun lui témoignait beaucoup de confiance et d'attachement. Un jour Abou-Calâda mangea chez le khalife. Le repas achevé, l'émir des croyants se leva, présenta lui-même l'eau au savant pour qu'il se lavât les mains, et recommanda bien à ceux qui étaient présents de ne point lui dire qui versait de l'eau sur ses mains. Lorsque le khalife eut fini, on dit au savant : « C'est « l'émir des croyants qui vient de te verser de l'eau.— « Que Dieu agrandisse ta puissance ! » dit Abou-Calâda au khalife. Les vœux du savant et l'humilité du

[1] L'historien arabe Fakhr-eddin raconte une anecdote semblable à celle-ci. Voyez la *Chrestomathie arabe* de M. Silvestre de Sacy, tome I, page 2, seconde édition.

prince eurent de si heureux effets, que l'étendard de la prospérité et de la gloire du khalife s'éleva au-dessus des astres.

II.

اورده اند كه مامون خليفه با قاضى يحيى بن اكثم
بنظاره باغى مى رفت در رفتن مامون در سايه بود ودر
وقت باز كشتن يك طرف سايه بود ويك طرف افتاب
مامون در افتاب مى رفت وقاضى را كفت تو در سايه رو
كه در وقت رفتن من در سايه بودم واكر جنين نكنم
عدل نباشد ودر آخرت باز خواست بود قاضى خدمت
كرد وكفت يا امير المومنين سالهاست تا من در الطاف
سايهٔ دولت تو مى باشم اكر يك ساعت در افتاب روم
جه زيان دارد مامون اورا ازين سخن محمدت كفت اما
در افتاب رفت واورا در سايه بداشت واين از كمال تواضع
وغايت بزركى او بود ،

TRADUCTION.

On rapporte que le khalife Mamoun [1] se promenait dans un jardin avec le cady Yahia, fils d'Aknam. En allant, Mamoun marchait à l'ombre, et, lorsqu'il revenait sur ses pas, l'ombre étant d'un côté et le soleil de l'autre, c'était du côté du soleil que se trou-

[1] Septième khalife de la maison d'Abbas et fils de Haroun-alraschid.

vait Mamoun, et il disait au câdy : « Lorsque nous « revenons, toi, marche à l'ombre, à ton tour; car, en « allant, c'est moi qui y suis : il ne serait pas juste que « j'agisse autrement, et l'on m'en demanderait compte « au jour de la résurrection. » Le câdy lui rendit hommage et dit : « O émir des croyants, il y a si long- « temps que je me repose à l'ombre des bienfaits de « votre puissance, que je ne vois nul inconvénient à « ce que je marche pendant une heure au soleil. » Mamoun loua le câdy de cette parole, et il le laissa à l'ombre, tandis que lui marchait au soleil. Ce trait montre à la fois et l'humilité et la grandeur de Mamoun.

G. DE L.

LE VŒU D'UNE FEMME TURQUE[1].

كوتاهيه سنجاغنده كاين عشاق قصبه‌سى اهاليسندن
سيد محمّد نام كيمسنه‌نك اون بش سنه‌دنبر واولادى
اولمديغندن بركون زوجه‌سى رتمز بزه بر اركك چوجوق
احسان ايدر ايسه اون ياشنه كيردكده عساكر منصورهٔ
شاهانه‌يه نذر اولسون ديمش واول كيجه واقعه سنده
تبشير معنوى ظهور ايله بعده شهور معدودهٔ عاديه
انقضاسنده بلطفه تعالى ايكيسى اركك وديكرى قز اوله‌رق

[1] Extrait du Moniteur ottoman du 14 de la lune de redjeb de l'année de l'hégire 1251, chapitre intitulé اثار خيريه وغرائب سائره, *des événements intéressants et des faits surprenants.*

اوچ نفر اولادی ظهور ایتمش وبو کیفیت جمله کرامات
باهرهٔ حضرت شهنشاهیدن اولدیغنده قطعا شبهه
اولمیوب کافهٔ اهالی طرفندن واجبه ذمّت جمله انام اولان
دعای دوام عمر ودولت جناب خلافتپناهی بتکرار تقدیم
بارگاه حضرت واهب العطایا قلنمش ،

TRADUCTION.

La femme d'un nommé Seïd-Mehemmed, habitant de la petite ville d'Achak, dans le sandjak de Kutahïa, était depuis quinze ans privée d'enfants. « Si « Dieu notre seigneur, dit-elle un jour, daignait nous « accorder la grâce d'avoir un garçon, je fais vœu, dès « qu'il aura atteint sa dixième année, de le faire entrer « dans les troupes régulières du sultan. » Cette femme ayant eu le jour même une preuve certaine de sa grossesse, le Très-haut permit que, juste à l'expiration du terme ordinaire de neuf mois, elle mît au monde deux garçons et une fille. Point de doute (ajoute le rédacteur) que cette circonstance ne soit encore un des signes éclatants de l'influence prospère et miraculeuse de sa hautesse; signe dont la manifestation doit de nouveau provoquer de la part de tous les sujets de l'empire, pour la durée du règne et des jours du souverain, les vœux et les prières que tous les hommes sont dans l'obligation d'adresser à Dieu, dispensateur suprême des dons et des bienfaits. X. B.

NOUVELLES ET MÉLANGES.

SOCIÉTÉ ASIATIQUE.

Séance du 11 décembre 1835.

On lit une lettre de M. Harkness, sécrétaire de la Société asiatique de Londres, par laquelle il annonce au conseil l'envoi prochain de la collection des ouvrages publiés par le comité des traductions orientales de la Société. On arrête que les remercîments du conseil seront adressés au comité des traductions de la Société asiatique de Londres.

M. Jomard écrit au conseil pour lui faire connaître qu'il tient à la disposition de la Société un exemplaire du grand ouvrage sur l'Égypte publié par le Gouvernement, exemplaire que la Société destine à celle de Calcutta. Les mesures nécessaires seront prises pour que cet ouvrage soit retiré du dépôt des cartes, et adressé le plus promptement possible à la Société asiatique de Calcutta.

On entend le rapport de la commission à laquelle a été renvoyée la demande du capitaine Troyer, et dont les conclusions sont que la chronique du Kachemire mérite d'être publiée aux frais de la Société.

On entend le rapport de la commission à laquelle a été renvoyée la demande de M. Loiseleur Deslongchamps, et dont les conclusions sont que l'Amarakocha mérite d'être encouragé par la Société.

On entend le rapport de la commission à laquelle a été renvoyée la demande adressée par M. Brosset, relativement à la réimpression de sa Grammaire géorgienne. Les

conclusions de ce rapport sont que cet ouvrage mérite d'être publié aux frais de la Société.

Plusieurs membres ayant demandé que le conseil délibère en premier lieu sur les conclusions du rapport relatif à la publication de l'histoire du Kachemire, cette proposition est adoptée par le conseil, qui, après avoir approuvé les conclusions de la commission littéraire, les renvoie à la commission des fonds.

Il est procédé à la nomination d'un membre de la commission du Journal, en remplacement de M. Klaproth. M. Mohl est nommé membre de cette commission.

Un membre fait connaître que, le premier volume de la collection du Nouveau Journal asiatique étant épuisé, la Société se trouve dans la nécessité, soit de faire réimprimer ce premier volume pour compléter cette série, soit de commencer une série nouvelle. Le conseil arrête que la série qui porte le titre de *Nouveau Journal asiatique,* et qui est actuellement composée de seize volumes, sera close à la fin de cette année, et que l'on en commencera une nouvelle avec le 1er janvier 1836, sous le titre de *Journal asiatique, IIIe série.* A cette occasion, un membre fait remarquer qu'il serait utile de rédiger une table des seize volumes du Nouveau Journal asiatique. Cette proposition est renvoyée à la commission du Journal.

Un autre membre demande que la liste des souverains et princes régnant en Asie soit réintégrée en tête du numéro de janvier de chaque année. Les membres du conseil qui pourraient avoir des observations à faire sur cette liste sont invités à les remettre à M. Stahl, qui est chargé par le conseil de la reviser pour le numéro de janvier 1836.

Un membre annonce au conseil que le gouvernement du Bengale a décidé que les encouragements qu'il accordait aux publications orientales du comité d'instruction publique de Calcutta lui seraient retirés. Le même membre fait connaître que la publication du Mahâbhârata, dont un volume est achevé et qui devait en avoir cinq, est ainsi

interrompue, et qu'elle ne pourra être reprise, non plus que celle de plusieurs autres ouvrages également importants. Il annonce en même temps que la Société asiatique de Calcutta a aussitôt rédigé une adresse au gouvernement anglais de l'Inde, à l'effet de solliciter des secours pour que les publications commencées par le comité d'instruction publique soient terminés sous les auspices de la Société du Bengale. En conséquence, il propose que la Société asiatique de Paris s'associe aux vues libérales de la Société de Calcutta, et qu'elle fasse connaître à cette compagnie qu'elle est prête à prendre part à toutes les mesures propres à assurer l'achèvement des importantes publications du comité. Le conseil, adoptant cette proposition, charge une commission, formée de MM. Mohl, Garcin et E. Burnouf, de lui soumettre, dans la prochaine séance, la rédaction d'une lettre qui sera, s'il y a lieu, adressée à la Société asiatique du Bengale.

OUVRAGES OFFERTS À LA SOCIÉTÉ.

Séance du 11 décembre 1835.

Par l'auteur. *Mémoire sur l'origine japonaise, arabe et basque de la civilisation des pays du plateau de Bogota*, d'après les travaux récents de MM. de Humboldt et Siebold, par M. DE PARAVEY. Paris, 1835.

Par l'auteur. *Arabica Chrestomathia facilior*, volumen primum, arabicum textum complectens. Auct. Joh. HUMBERT. Imprimerie royale, 1835. In-8°.

Par l'auteur. *A Comprehensive synopsis of the elements of Hindustani grammar, with a short introduction on the persi-arabic and Devanagari orthography*, by William ANDREW. Londres, 1830.

Par M. BANNISTER. *A Grammar of the kafir language*, by W. B. BOYCE, missionary, Grahams town. 1834.

Bechuana Spilling-Book, compiled by Mr. Robert Moffat, missionary at Lattokoo. Londres, 1826.

Par l'auteur et le traducteur. *Histoire des Croisades*, par Charles Mills, traduite de l'anglais par M. Paul Tiby. Paris, Depelafol, 3 volumes in-8°.

Par la société. *Bulletin de la Société de géographie*, 2e série, tome IV, n° 22. Octobre. Paris, 1835.

BIBLIOGRAPHIE.

Histoire des croisades, par Charles Mills, traduite de l'anglais par M. Paul Tiby. 3 volumes in-8°. Paris, Depelafol.

Il est peu de sujets qui, dans ces derniers temps, aient été traités plus souvent et avec autant de soin que les guerres des Croisades. Tout le monde connaît les beaux travaux de MM. Michaud, Wilcken, etc. L'ouvrage de M. Mills, sans être aussi considérable que ceux des deux écrivains que nous venons de nommer, n'a pas laissé de contribuer à rendre ce sujet populaire. M. Mills n'a pas eu l'avantage de puiser à des sources aussi nombreuses et aussi variées que les deux savants français et allemand. Souvent il se borne à donner quelques fragments des vieilles chroniques. Néanmoins il fait preuve de discernement et d'impartialité, et son ouvrage a eu beaucoup de cours en Angleterre.

M. Paul Tiby, déjà connu par divers travaux littéraires, et qui, à la connaissance de l'anglais, joint le goût des études sérieuses, a eu la bonne idée de reproduire l'ouvrage de M. Mills en français. Il n'a pas eu la prétention de faire oublier celui de M. Michaud; il a pensé que l'ou-

vrage anglais étant plus court, et par conséquent plus économique, serait à la portée d'un plus grand nombre de personnes. M. Tiby ne s'est pas borné au rôle de traducteur. L'ouvrage de M. Mills était déparé par quelques erreurs, M. Tiby en a averti en note. En d'autres points, le récit de M. Mills était incomplet ou obscur, M. Tiby y a joint les éclaircissements convenables : une partie de ces éclaircissements est empruntée à M. Michaud ou aux chroniques arabes publiées par l'auteur de cette note; mais il en est qui sont tirés de publications toutes récentes. Tels sont divers fragments de poésies relatives aux guerres saintes, et qui ont été mises au jour par M. Achille Jubinal; un récit de la bataille d'Emesse en 1281, d'après le *bulletin* de la Société de l'histoire de France, etc.

En somme, la traduction de l'ouvrage de M. Mills, qui, dans l'original, se compose de deux volumes, et qui ici en forme trois, sera utile aux personnes qui n'ont ni le temps ni les moyens de lire les longs ouvrages; elle servira même aux personnes qui ont l'ouvrage de M. Michaud ou celui de M. Wilcken, grâces aux additions dont le traducteur l'a enrichie.

R.

ERRATUM POUR LE CAHIER DE NOVEMBRE.

Page 417, ligne 21. Au lieu de نرح, lisez نزح.

FIN DU TOME XVI.

TABLE GÉNÉRALE

DES ARTICLES CONTENUS DANS LE XVIe VOLUME.

MÉMOIRES.

CRITIQUE LITTÉRAIRE.

ANALECTES.

NOUVELLES ET MELANGES.